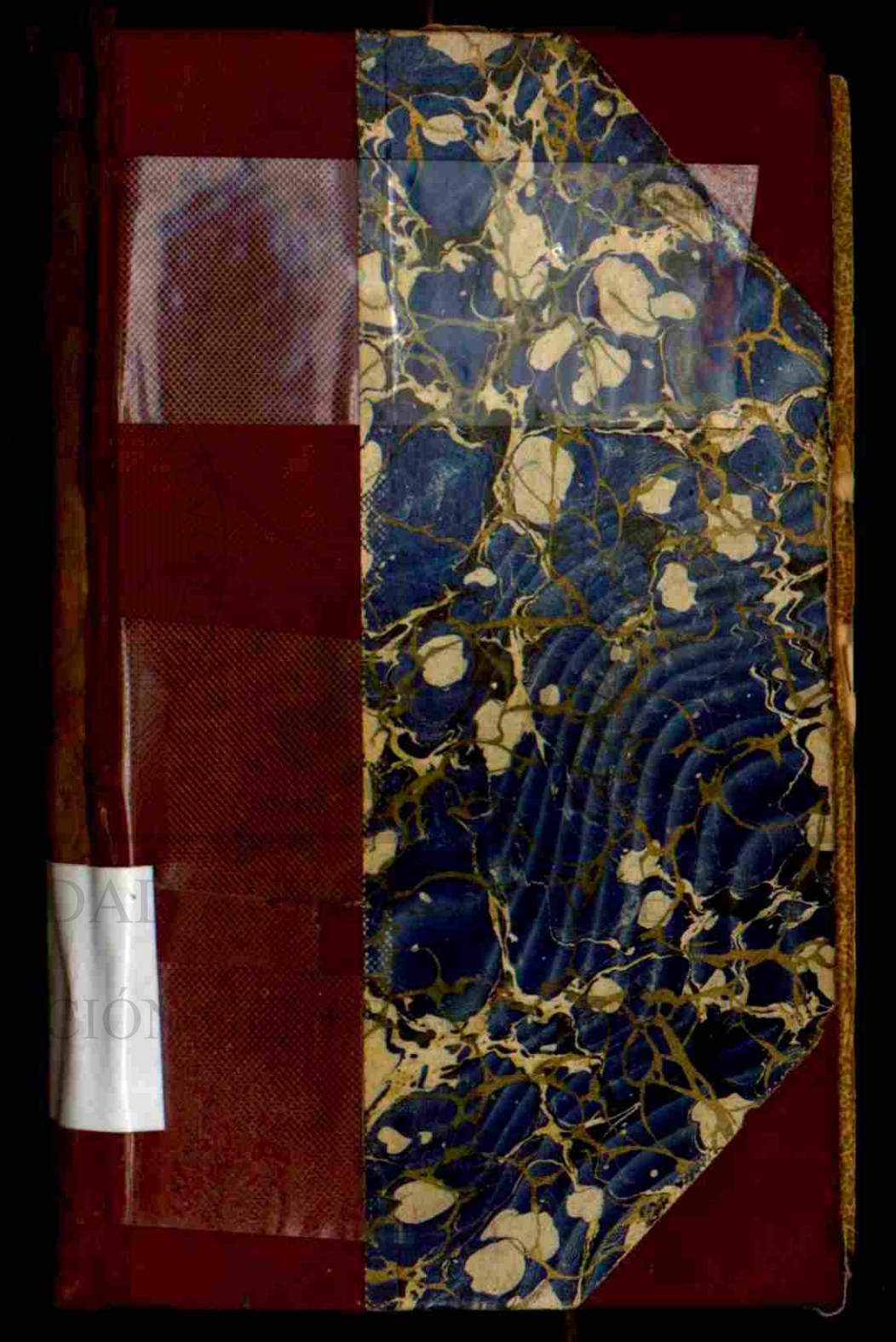


LB627
.G89
1888
c.1

Escuela Industrial "Jose María
ENCUADERNACI
Año.--Grupo
ALUMNO
Rosario Chavez
México, a 20 de Mayo 1913



A-391



0095-20260

Para el profesor Humberto Ramos Lozano, que en su Colegio siembra en el alma de los jóvenes la actitud cardinal de Pestalozzi: "Todo para los demás; nada para mí."

Su amigo y compañero,
R. Ramírez

Cuyoacán, D.F. Septiembre de 1952

Bibliothèque suisse.

HISTOIRE DE PESTALOZZI

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LB627
.G89
1888
c.1

LAUSANNE, 1888 — IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL

28496

HISTOIRE
DE
PESTALOZZI
DE SA PENSÉE ET DE SON ŒUVRE

PAR

ROGER DE GUIMPS
ÉLÈVE DE PESTALOZZI, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

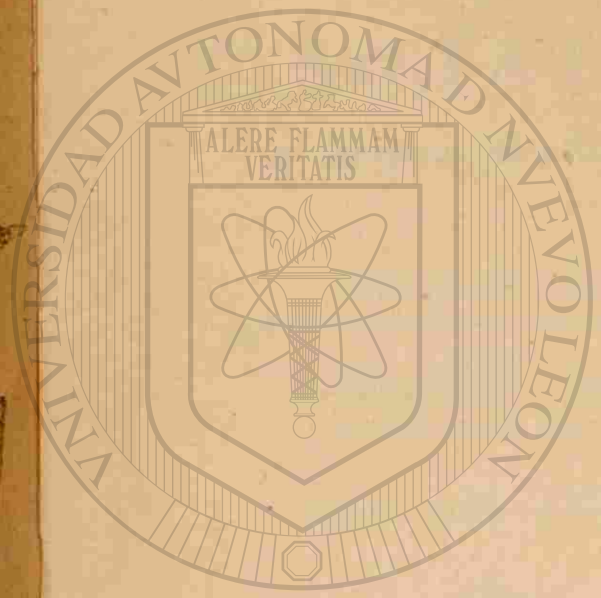
Auteur de
La philosophie et la pratique de l'éducation,
Le nouveau livre des mères, etc.

Seconde édition revue et ornée d'un portrait gravé.

LAUSANNE
GEORGES BRIDEL ÉDITEUR

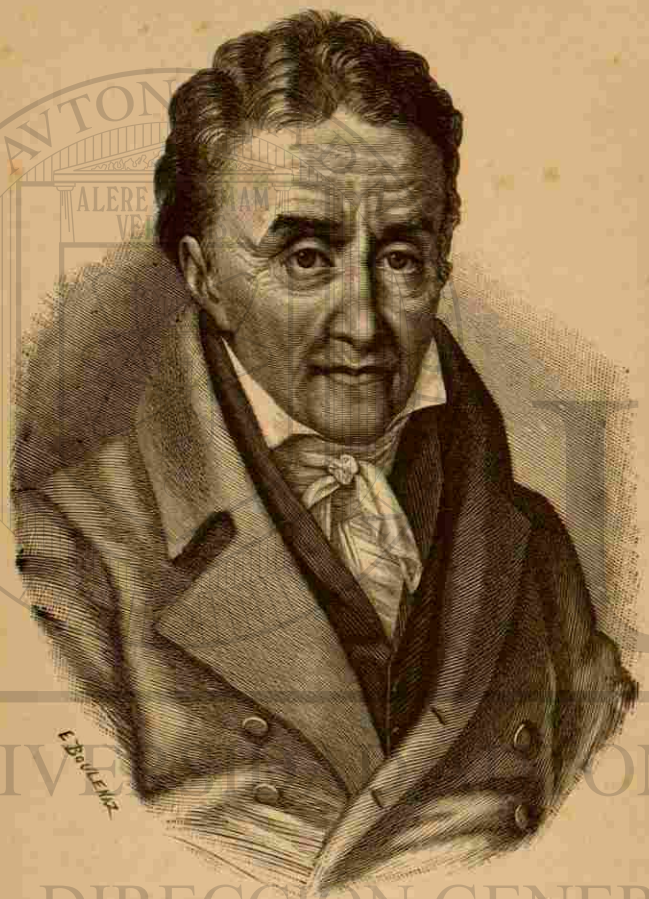
Droits réservés.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





Pestalozzi

PRÉFACE

« Dans un demi-siècle, tous les appuis sociaux seront ébranlés. » Voilà ce que disait, il y a quatre-vingt-trois ans, un homme qui, en voulant sauver les pauvres, s'était fait pauvre lui-même, qui avait vécu avec les mendiants et comme les mendiants, pour apprendre aux mendiants à vivre comme des hommes, et qui, après avoir longtemps sondé les misères intellectuelles et morales que recouvre notre brillante civilisation, était sorti de cette expérience épouvanté pour l'avenir de la société, mais lui apportant un moyen de salut. Celui dont nous voyons aujourd'hui la prédiction accomplie s'appelait Henri Pestalozzi.

Il nous importe de bien connaître un homme qui pendant toute une longue vie s'est dévoué pour une idée, pour l'idée la plus féconde des temps modernes : la régénération des peuples par l'*éducation élémentaire*, un homme dont cette idée fut la seule passion, un homme qui a toujours aimé les pauvres, les faibles et les ignorants, malgré leurs vices qui lui faisaient horreur, qui voulait instruire et moraliser le peuple avant qu'on eût

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

appris à le craindre, et qui, dans son ardent amour de l'humanité, essayant tous les moyens de la servir, s'est fait tour à tour théologien, jurisconsulte, agriculteur, fabricant, auteur, journaliste et maître d'école; un homme qui, encensé tantôt par le peuple, tantôt par les souverains, ne s'est laissé distraire de son but, ni par l'orgueil ou l'ambition, ni par l'intérêt de sa famille; un homme qui, aux dons du génie le plus fécond, le plus hardi et le plus original, a joint jusqu'à son dernier jour l'abandon, la confiance absolue, la naïveté inhabile du petit enfant.

Tel fut bien Pestalozzi. A une autre époque, et dans un autre milieu, il eût été un saint; l'église catholique en a peu de plus grands et de plus purs.

La vie de cet homme présente tous les contrastes; et l'on y peut trouver toutes les excentricités, toutes les maladresses, même toutes les folies, si l'on n'est pas guidé par une connaissance parfaite de son caractère et surtout de l'idée qui a toujours été le mobile de sa conduite.

Sa confiance enfantine l'a empêché de bien connaître les hommes de son temps, elle l'a fait tomber dans mainte erreur, elle a amené la ruine de ses entreprises; et le monde, qui ne croît qu'au succès, a condamné Pestalozzi.

Mais la postérité ne reste point injuste envers lui[1]; au-

[1] La ville d'Yverdon se prépare à élever un monument à l'homme qui l'a illustré pendant une vingtaine d'années. On a recueilli les fonds nécessaires à l'érection d'une statue en bronze représentant Pestalozzi avec deux enfants pauvres. Un artiste suisse, M. Lang, de Bienne, est à l'œuvre, et l'on espère pouvoir inaugurer le monument au printemps de 1889.

jourd'hui on vénère sa mémoire, on admire son dévouement, on reconnaît qu'on lui doit la réforme de l'enseignement élémentaire, réforme commencée, mais loin d'être accomplie, malgré tous les progrès déjà réalisés.

Cependant on connaît encore bien peu Pestalozzi; on ne le comprend pas; on ne se fait qu'une idée bien vague des principes qui le dirigeaient et du but qu'il a poursuivi avec tant de persévérance pendant sa carrière si longue, si abreuvée de mécomptes, et dont tant de fois l'infatigable activité a paru brisée pour jamais.

Pestalozzi a toujours poursuivi le même but, et l'idée qui l'animait n'a pas changé. Mais cette idée s'est développée avec l'âge et par l'expérience : chaque fois qu'une illusion de sa jeunesse se dissipait, son œuvre lui apparaissait plus grande, plus belle et plus sainte, et les moyens qu'il avait employés toujours plus insuffisants; c'est pourquoi jusqu'à la fin il chercha à les perfectionner et à les compléter. Jamais homme ne fut moins satisfait de lui-même et ne profita mieux de ses expériences. Une seule fut perdue pour lui, c'est celle de l'ingratitude et de la méchanceté des hommes : les ingrats ne diminuèrent point sa bonté, les trompeurs n'altérèrent pas sa confiance.

L'histoire de Pestalozzi doit être surtout l'histoire de sa pensée, c'est-à-dire l'histoire du développement de l'idée dont il a successivement cherché à réaliser les différentes phases, dans les diverses sphères d'activité qui ont rempli sa vie. Ce n'est qu'ainsi qu'elle peut être vraie, claire et complète.

Telle est la tâche que nous nous sommes imposée en

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

écrivant ce livre ; il nous semblait nécessaire, pour tous ceux qui veulent bien comprendre l'œuvre de Pestalozzi, d'en connaître les vrais résultats, et d'en recueillir des instructions pratiques pour le perfectionnement de l'éducation.

Pestalozzi était homme : il a eu ses erreurs et ses faiblesses. Chercher à les dissimuler, ce serait manquer à la fois au public et à Pestalozzi. Au public, l'historien doit toute la vérité; à Pestalozzi, il doit de montrer cet homme extraordinaire tel que lui-même a voulu se livrer au jugement de la postérité. Dans son excès d'humilité et de support, il a été jusqu'à dire que ses fautes seules ont été la cause de ses malheurs. *(Chant du cygne.)* Il s'est accusé lui-même pour sauver l'idée bienfaisante qu'il laissait à l'humanité. Sa gloire ne perdra rien à ce qu'on respecte cette dernière volonté.

Le grand et beau caractère de Pestalozzi ne ressemble à aucun autre; il tient à la fois de l'aigle et de la colombe, du lion et de l'agneau; de la femme et de l'enfant, plus peut-être que de l'homme. On n'en peut bien comprendre toute l'originalité qu'en l'étudiant dès ses premiers développements. Voilà pourquoi rien n'est insignifiant dans les détails que nous avons pu recueillir sur l'enfance d'un homme qui a déjà eu tant de biographes, et dont néanmoins l'histoire présente encore tant de lacunes et d'erreurs.

Parmi les ouvrages sans nombre publiés sur Pestalozzi, nous devons distinguer celui de M. Pompée, couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, et imprimé à Paris en 1850. Il donne des faits qui manquent

en général dans les biographies suisses et allemandes, et dont nous avons profité pour notre travail; il trace un tableau vrai et animé de la personne, de la vie et du dévouement de Pestalozzi. Mais le récit de la chute de l'institut d'Yverdon y est mêlé d'erreurs et de fausses appréciations bien surprenantes; on doit croire que l'auteur a puisé à une source qui ne méritait pas toute confiance, et c'est sans doute ce qui l'a rendu injuste envers plusieurs des amis et des collaborateurs de Pestalozzi.

Avant de terminer ce travail, qui nous occupe depuis fort longtemps, nous avons eu le bonheur de profiter des nombreuses publications allemandes qui, depuis quelques années, sont venues répandre de nouvelles lumières sur la vie et sur les travaux de Pestalozzi.

Deux ouvrages surtout nous ont été d'un précieux secours :

C'est d'abord celui de M. Morf, ancien chef de l'école normale du canton de Berne, puis directeur de la maison des orphelins à Winterthour, intitulé : *Documents pour servir à la biographie de Henri Pestalozzi.* C'est avec un zèle infatigable que M. Morf a compulsé les archives, les correspondances privées, les papiers de famille, qui pouvaient servir à mettre au grand jour la vie de son héros[1]; c'est aussi avec la sagacité d'un pédagogue éminent qu'il apprécie l'œuvre du réformateur de l'éducation.

[1] M. Morf a particulièrement consulté la riche collection de manuscrits, lettres et papiers de la famille Pestalozzi, qui se trouve entre les mains de Mme la bourgmestre Zehnder-Stadlin, à Zurich. Il les a publiés dernièrement dans son ouvrage intitulé *Einige Blätter aus Pestalozzis Lebens- und Leidensgeschichte.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

C'est ensuite celui de M. Seyffarth, recteur à Luckenwalde, près de Brandebourg, qui a publié de 1870 à 1873, en dix-huit volumes, la première édition vraiment complète des œuvres de Pestalozzi. Celle de Cotta, en 1826, comprenait plusieurs livres qui n'ont point été écrits par le maître, mais seulement par ses collaborateurs, tandis qu'il y manquait plusieurs des ouvrages de Pestalozzi, même des plus importants. M. Seyffarth a réussi à enrichir encore sa collection de plusieurs opuscules intéressants et caractéristiques qui étaient restés inédits; enfin il a fait précéder chaque écrit d'une précieuse introduction.

Pourquoi, depuis quelques années, l'Allemagne produit-elle tant de livres, de brochures, de conférences sur Pestalozzi? C'est qu'elle sent qu'elle lui doit sa puissance actuelle.

Après Iéna, elle a adopté les principes du réformateur suisse, tandis que Napoléon persistait à les repousser.

C'est dans cet esprit qu'elle a réorganisé son instruction publique qui lui a donné une génération non seulement instruite, mais surtout forte de sa capacité à s'approprier et à appliquer toute instruction. Plus tard, et peu à peu, on a négligé en Allemagne la doctrine de Pestalozzi, particulièrement au point de vue moral; les écoles prussiennes ont dégénéré, elles seraient incapables aujourd'hui de former des hommes pareils à ceux que ce pays possède encore dans la force de l'âge; tous les bons esprits le sentent bien, et ils s'efforcent de remettre en honneur l'homme dont la doctrine éducative a relevé la Prusse lorsqu'elle était tombée si bas.

Pendant les fêtes de Pâques 1872, il y eut à Berlin un congrès des délégués des sociétés d'instituteurs des provinces de Brandebourg, Saxe, Hanovre et Hesse-Nassau. Il représentait plus de dix mille sociétaires, et il décida la création d'une société nationale des instituteurs allemands, dont le siége central fut fixé à Berlin.

Le 4 avril, les délégués de cette assemblée furent reçus en audience par le docteur Falk, ministre des cultes et de l'instruction publique, et lui présentèrent trois demandes au nom du congrès.

Voici, d'après le *Courrier du Hanovre*, comment était rédigée la troisième demande.

« Extension du programme d'étude des instituteurs, et organisation des écoles normales d'après les principes pédagogiques de Pestalozzi, lesquels ont autrefois joui de tant de faveur en Prusse, grâce à la protection de la reine Louise, de Stein, de Guillaume de Humboldt, de Fichte, etc., et ont contribué si visiblement à la régénération du pays. »

En France, c'est aux efforts des Cochin et des Ph. Pompée qu'on doit les premiers essais de réforme des méthodes d'éducation dans le sens de Pestalozzi. Ce n'est pas que le mérite des travaux du pédagogue suisse n'ait été reconnu dès l'origine par un grand nombre d'hommes distingués appartenant à tous les régimes et à toutes les opinions. Il suffit de citer : Maine de Biran, de Vailly, Georges Cuvier, de Gérando, de Lasteyrie, Mme de Staël, de Clermont-Tonnerre, de Dreux-Brézé, Bourbon-Busset, Biot, Geoffroi-Saint-Hilaire, Sébastiani, de Laborde, Gaultier, Jomard, Choron, Ordinaire, Matter, Delessert,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de Broglie, Casimir Perrier, Victor Cousin. Mais c'est depuis les travaux de Mme Pape-Carpentier, surtout depuis les conférences sur l'enseignement intuitif faites à l'exposition universelle de 1878 qu'on peut dire que tout ce qu'il y a en France d'intelligent parmi les maîtres s'est appliqué à ramener l'enseignement élémentaire aux principes posés par Pestalozzi. Les ouvrages de pédagogie publiés depuis dix et quinze ans sont tous animés de cet esprit et, s'ils ne préconisent pas tous explicitement la méthode de Pestalozzi, ils obéissent du moins à cette tendance. Puisse le livre que nous publions contribuer à la réussite de leurs efforts !

HISTOIRE DE PESTALOZZI

DE SA PENSÉE ET DE SON ŒUVRE

CHAPITRE PREMIER

Pestalozzi enfant.

Influence du foyer domestique sur son caractère ; celle de l'école ; celle du séjour à la campagne. Pour servir le pauvre peuple, il veut être pasteur de village.

En 1567, la ville de Zurich recevait au nombre de ses bourgeois Antoine Pestalozzi, protestant réfugié de Chiavenne, qui avait épousé Madeleine de Muralt de Locarno, également exilée de son pays pour avoir embrassé la réforme. C'est d'eux qu'est descendu André Pestalozzi, pasteur à Höngg, près Zurich, et grand-père de celui dont nous écrivons l'histoire [1].

Le fils d'André s'appelait Jean-Baptiste ; il exerçait honorablement à Zurich l'état de chirurgien, et s'était acquis de la réputation comme oculiste ; il avait épousé Susanne Hotz, de Richtersweil, beau village sur les bords du lac de Zurich ; elle était sœur du docteur

[1] Les registres de la paroisse de Höngg prouvent l'erreur de quelques biographes de Pestalozzi, qui ont nommé ce pasteur Hotz, et ont fait de lui le grand-père maternel de leur héros.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de Broglie, Casimir Perrier, Victor Cousin. Mais c'est depuis les travaux de Mme Pape-Carpentier, surtout depuis les conférences sur l'enseignement intuitif faites à l'exposition universelle de 1878 qu'on peut dire que tout ce qu'il y a en France d'intelligent parmi les maîtres s'est appliqué à ramener l'enseignement élémentaire aux principes posés par Pestalozzi. Les ouvrages de pédagogie publiés depuis dix et quinze ans sont tous animés de cet esprit et, s'ils ne préconisent pas tous explicitement la méthode de Pestalozzi, ils obéissent du moins à cette tendance. Puisse le livre que nous publions contribuer à la réussite de leurs efforts !

HISTOIRE DE PESTALOZZI

DE SA PENSÉE ET DE SON ŒUVRE

CHAPITRE PREMIER

Pestalozzi enfant.

Influence du foyer domestique sur son caractère ; celle de l'école ; celle du séjour à la campagne. Pour servir le pauvre peuple, il veut être pasteur de village.

En 1567, la ville de Zurich recevait au nombre de ses bourgeois Antoine Pestalozzi, protestant réfugié de Chiavenne, qui avait épousé Madeleine de Muralt de Locarno, également exilée de son pays pour avoir embrassé la réforme. C'est d'eux qu'est descendu André Pestalozzi, pasteur à Höngg, près Zurich, et grand-père de celui dont nous écrivons l'histoire [1].

Le fils d'André s'appelait Jean-Baptiste ; il exerçait honorablement à Zurich l'état de chirurgien, et s'était acquis de la réputation comme oculiste ; il avait épousé Susanne Hotz, de Richtersweil, beau village sur les bords du lac de Zurich ; elle était sœur du docteur

[1] Les registres de la paroisse de Höngg prouvent l'erreur de quelques biographes de Pestalozzi, qui ont nommé ce pasteur Hotz, et ont fait de lui le grand-père maternel de leur héros.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Hotz, connu comme habile médecin, même au delà des frontières de la Suisse, et nièce du général Hotz, qui fut tué à Schœnnis en 1799.

Henri Pestalozzi, fils de Jean-Baptiste, est né le 12 janvier 1746. Les lieux où se passa son enfance, et les circonstances qui s'y rattachent, exercèrent une grande influence sur son caractère; aussi devons-nous les faire connaître.

Au centre de la ville de Zurich, un large pont sert de place de marché pour les fleurs, les fruits et les légumes. Il relie la petite place de l'hôtel de l'Epée, sur la rive gauche de la Limmat, à celle de l'hôtel de ville où siège le grand conseil du canton, et qui borde la rive droite. Non loin de ce dernier édifice et du quai, on trouve une vieille petite place, appelée *Rudenplatz*, qui, à son angle méridional, se prolonge en sombre ruelle. C'est dans ce passage étroit qu'est la porte de la maison qui fut le berceau de Pestalozzi. Elle forme le coin de la place, porte le N° 5 et la date 1691; le rez-de-chaussée, occupé aujourd'hui par un magasin de fers, était probablement en 1746 la boutique où, selon l'usage du temps, le chirurgien J.-B. Pestalozzi vendait ses simples et ses drogues.

Une ancienne coutume de Zurich voulait qu'on donnât à chaque maison un nom et même une enseigne; celle qu'habitaient les parents de Pestalozzi s'appelait *la Corne noire* (zum schwarzen Horn)[1].

Henri venait d'accomplir sa cinquième année lorsque son père mourut, laissant à sa veuve très peu de fortune et trois enfants à élever, deux fils et une

[1] On a prétendu que Pestalozzi était né *zum rothen Gatter*, Münsterstrasse N° 23, maison qui porte l'inscription : *Gott allein die Ehre* (à Dieu seul l'honneur), 1664, un peu plus bas que celle qu'habitait son ami Lavater, *zum Maienrisli*. C'est une erreur, condamnée non seulement par les traditions locales, mais par les récits même de Pestalozzi, comme on le verra plus loin. Ce qui est vrai, c'est qu'à l'âge de dix-huit ans, Pestalozzi a demeuré avec sa mère *zum rothen Gatter*.

fille. Baptiste, l'aîné des fils, mourut en bas âge; la fille Barbara fut mariée à M. Gross, négociant à Leipzig; elle resta toute sa vie en correspondance avec son frère Henri qu'elle chérissait.

Madame Susanne Pestalozzi était une excellente mère, toute à ses devoirs et à ses enfants, d'ailleurs bien douée et bien élevée; ce furent sans doute les ressources scolaires de Zurich qui lui firent préférer le séjour de cette ville à la vie plus douce et plus facile qu'elle aurait pu trouver près de son frère à Richtersweil. Cependant elle aurait succombé aux difficultés de sa tâche sans le dévouement d'une pauvre jeune servante. Ici nous laisserons parler Pestalozzi; il a raconté lui-même les circonstances de sa première éducation, qui eurent une influence si décisive sur son caractère et sur sa vie entière.

« Ma mère se consacra à l'éducation de ses trois enfants avec une entière abnégation, en se privant de tout ce qui aurait pu lui être agréable; et dans ce noble dévouement elle fut soutenue par une personne dont le souvenir ne m'abandonnera jamais. Pendant le peu de mois qui s'étaient écoulés depuis que cette pauvre fille était entrée à notre service, mon père avait été frappé de sa rare fidélité et de sa capacité peu commune; sentant sa fin prochaine, et angoissé à la pensée de laisser une famille presque sans ressources, il fit venir la jeune fille près de son lit de mort et lui dit : « Babeli, pour » l'amour de Dieu et de toutes ses compassions, n'aban» donne point ma femme! Après ma mort que devien» dra-t-elle ? Mes enfants tomberont dans des mains » étrangères; leur sort sera dur. Sans ton secours, elle » n'est pas en état de garder ses enfants réunis auprès » d'elle. » La noble et naïve servante, touchée dans son cœur, fut magnanime jusqu'au sacrifice : « Si vous mou» rez, dit-elle, je n'abandonnerai point votre femme; » je resterai avec elle jusqu'à la mort, si elle a besoin » de moi. » Sa parole tranquillisa mon père mourant;

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

une lueur de joie brilla dans ses yeux, et il expira le cœur rassuré.

» Elle a tenu sa parole, elle est restée avec ma mère jusqu'à sa mort : elle lui a aidé à élever ses trois enfants dans les circonstances les plus difficiles et les plus pénibles qu'on puisse imaginer ; et dans cette œuvre de patience et de dévouement, elle a montré une délicatesse et un savoir-faire d'autant plus étonnants, qu'elle était sortie sans éducation de son village quelques mois auparavant, pour venir chercher une place à Zurich.

» Sa fidélité et la dignité de sa conduite étaient un effet de sa piété, de sa foi simple et élevée. Quelque pénible que fût parfois pour elle l'exécution consciencieuse de sa promesse, jamais l'idée ne lui vint qu'elle pourrait y mettre un terme.

» La position de ma mère comme veuve exigeait une extrême économie : la peine que se donna Babeli pour réaliser presque l'impossible est vraiment incroyable. Pour épargner quelques kreutzer sur l'achat d'un panier de légume ou de fruits, elle retournait trois ou quatre fois au marché, guettant le moment où les campagnards seraient pressés de se défaire de leurs denrées pour rentrer chez eux. Cette économie excessive devait s'appliquer à tout ; sinon les faibles ressources de ma mère n'auraient point suffi pour payer les dépenses de notre ménage. Quand nous autres enfants voulions aller courir dehors, où nous n'avions rien à faire, Babeli nous retenait en disant : « Pourquoi voulez-vous aller gâter inu» tilement vos habits et vos souliers ? Voyez comme » votre mère se prive de tout pour vous élever, comme » elle passe des mois sans sortir de la maison, comme » elle épargne chaque kreutzer parce qu'elle en a besoin » pour votre éducation ! » Mais d'elle-même, de ce qu'elle faisait pour nous, de son sacrifice continuel, la noble jeune fille ne nous dit jamais un mot. La sévère économie de notre ménage ne compromettait point l'honorabilité de la famille : on mettait dans les secours, les pourboires, les étrennes, une largeur qui était hors de toute proportion avec nos dépenses personnelles. Si ma mère et Babeli ne voyaient qu'avec peine arriver les

occasions de ces déboursés extraordinaires, elles n'hésitaient cependant jamais à les faire. Mon frère, ma sœur et moi, nous avions de beaux habits du dimanche ; mais nous les portions peu, et dès que nous étions rentrés, nous les déposions pour les faire durer plus longtemps. Quand ma mère attendait une visite, notre unique chambre était arrangée avec tout l'art possible, pour en faire un petit salon de réception [1]. »

Malgré tant d'économie, les enfants de M^me^ Pestalozzi n'étaient pas toujours absolument sans argent de poche. Un jour que le petit Henri possédait quelques kreutzer, tenté par les friandises d'une boutique de bonbons qui touchait son habitation, il y entra pour en acheter ; c'était sur la place, la maison du négociant Schulthess, appelée *la Charrue* (zum Pflug), aujourd'hui rebâtie. Il y trouva la jeune Anna Schulthess qui n'avait que sept ans de plus que lui. Celle-ci le renvoya en l'exhortant à garder son argent pour l'employer plus utilement. Cette jeune fille, qui déjà lui donnait de si sages conseils, fut plus tard sa femme, et son bon ange tant qu'elle vécut.

Ainsi le petit Henri passa son enfance dans une atmosphère d'amour et de dévouement, d'union et de paix, de stricte économie et d'honorable générosité. Son jeune cœur y prit la douce habitude d'une confiance entière, de l'oubli de soi-même, de la tranquillité d'âme, des sentiments tendres et affectueux, et de cette piété douce, sincère et active, qui fait trouver des jouissances jusque dans le renoncement et les privations. En même temps son imagination ne restait point endormie ; elle semblait se développer et s'exercer en proportion de tout ce qui manquait à son activité extérieure. Le petit garçon, presque toujours renfermé dans l'étroite habitation de la famille, écoutait avidement les récits et les lectures ; il n'en oubliait

[1] Lettre de Pestalozzi au doyen Ith, 1802.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

jamais un mot ; il les repassait dans sa tête ; il se mettait à la place de ses héros, il imaginait pour eux une autre conduite qui eût amené un autre dénouement, et déjà s'agitaient en lui une foule de pensées qui s'en allaient bien loin des réalités de sa vie.

L'éducation maternelle reçue par Pestalozzi laissa dans son cœur d'ineffaçables souvenirs. La mère fut pour lui l'idéal de l'éducateur ; c'est aux mères qu'il adressa ses conseils et ses exhortations ; c'est sur elles qu'il compta pour la régénération du peuple. L'histoire ne prouve-t-elle pas combien importent pour la première enfance la sollicitude, l'amour et le dévouement maternel ? Et n'est-il pas permis de penser que si J.-J. Rousseau eût été élevé par une bonne mère, son génie eût pu être entièrement bienfaisant ?

Mais si excellente que fût la première éducation de Pestalozzi sous les rapports les plus essentiels, et particulièrement pour le développement du cœur, elle resta et elle devait nécessairement rester incomplète. Elevé trop exclusivement dans la chambre, et par des femmes seulement, privé à la fois de l'influence virile d'un père, du frottement avec des camarades de son âge, de la vie extérieure et des exercices en plein air, né d'ailleurs avec un corps chétif, le petit garçon demeura petit et faible, timide, maladroit, mobile, impressionnable. Aussi plus tard Niederer, collaborateur du grand pédagogue, a pu dire : *Dans Pestalozzi, il y avait autant de la femme que de l'homme.*

Le jeune Pestalozzi ne vivait que par le cœur et l'imagination ; sa pensée, saisissant avec beaucoup de sagacité certains rapports des choses, et se repliant souvent sur elle-même, le laissait distrait, inattentif et indifférent pour tout ce qui était affaire de forme, et en général pour les conditions matérielles de la vie. Il ne se doutait ni de ce qu'il y avait d'exceptionnel dans la vie de famille dont il avait joui, ni de ce qu'est

en général la société des hommes. On comprend par là quelle devait être sa confiance, et quelles furent ses déceptions.

Elle commencèrent dès qu'il fréquenta l'école. Bien qu'il y donnât souvent des preuves de la pénétration de son esprit, il réussissait mal à la plupart des exercices ; il était si inhabile à l'écriture et à l'orthographe, que son maître le jugea complètement incapable. Ses camarades l'aimaient à cause de son bon cœur et de sa serviabilité, mais ils abusaient de ses bonnes qualités pour faire de lui leur plastron. Voici comment Pestalozzi se dépeint lui-même à cette époque de sa vie :

« Les échecs qui auraient affligé d'autres enfants m'affectaient fort peu. Si fort que j'eusse désiré ou que j'eusse craint quelque chose, une fois que l'événement était passé et que j'en étais séparé par quelques nuits de sommeil, s'il n'intéressait que moi seul, il était comme non avenu. Dès mon enfance, j'ai toujours été le jouet de tout le monde ; mon éducation, qui donnait un aliment à tous les rêves de mon imagination, me laissait également incapable de faire ce que chacun fait, et de jouir de ce qui fait le plaisir de chacun. De petits enfants, mes camarades d'école, m'envoyaient déjà où ils ne se souciaient point d'aller, et j'y allais ; je faisais tout ce qu'ils voulaient. Le jour du grand tremblement de terre de Zurich [1], lorsque maîtres et écoliers se précipitèrent les uns sur les autres pour descendre l'escalier, et que personne ne voulait se risquer à remonter dans la classe, c'est moi qui fus y chercher à chacun sa casquette et ses livres. Malgré tout, il n'y avait pas d'intimité entre mes camarades et moi. Quoique assidu au travail et apprenant bien certaines choses, je n'avais pas du tout leur habileté dans les exercices de chaque jour. Aussi, ne puis-je trouver mauvais qu'ils m'aient appelé *Heiri Wunderli von Thorliken* [2]. »

[1] Le 19 décembre 1755.

[2] Ce surnom, en dialecte de Zurich, est intraduisible ; on en approcherait en disant *Henriquet Miraclet de Folletête*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

» Plus que tout autre enfant, j'allais frapper de la tête à la paroi pour cent et cent bagatelles ; mais je ne m'en affligeais pas. Je me croyais propre à beaucoup de choses dont j'étais incapable. Je ne jugeais le monde entier que d'après la chambre de ma mère et ma salle d'école. La vie ordinaire des hommes m'était presque aussi étrangère que si j'avais vécu dans un autre monde [1]. »

Depuis l'âge de neuf ans, le jeune Pestalozzi était invité à passer chaque été quelques semaines de vacances chez son grand-père, André Pestalozzi, pasteur à Höngg, à une lieue de Zurich.

Ce village est dans une magnifique position sur la rive droite de la Limmat ; les collines qui le portent s'inclinent au midi par une pente rapide jusqu'à la rivière, dont le côté opposé, moins élevé, est couvert d'habitations nombreuses. La campagne de Höngg est riche, entremêlée de champs, de vignes et de superbes vergers. Le presbytère, attenant à l'église, est le même qu'il y a cent vingt ans, bien que la maison ait été restaurée et modernisée dans les détails ; les jardins qui l'entourent formaient autrefois des terrasses resserrées entre les murs qui les soutenaient ; la chambre à manger est toujours la même ; elle est située à l'angle sud-est du bâtiment, avec de larges fenêtres au levant et au midi, d'où l'on jouit d'une belle vue sur le bassin de la Limmat ; un petit poêle en faïence blanche y a remplacé l'énorme édifice vert à escalier qui jadis en occupait une grande partie.

C'est là que le jeune Pestalozzi passait l'heureux temps de ses vacances d'écolier ; c'est là qu'il apprit à aimer la nature et les travaux champêtres ; c'est là qu'il prit la première idée de cette vie de dévouement à laquelle il devait se consacrer jusqu'à son dernier jour.

Alors déjà les travaux de l'industrie s'associaient à

[1] Lettre au doyen Ith, déjà citée.

ceux de l'agriculture pour le campagnard zuricois ; on ne voyait encore, il est vrai, dans le canton, ni métiers ni fabriques, mais dans chaque famille on s'occupait de filature à la main.

En accompagnant son grand-père dans les visites que celui-ci faisait journellement aux écoles, aux malades et aux pauvres de sa paroisse, l'enfant fut initié aux réalités de la vie du peuple. Il apprit alors à connaître la misère ; il fut touché d'une profonde compassion pour les pauvres, et dès ce moment il les porta dans son cœur avec un indestructible besoin de les secourir.

Un pasteur de village est chargé d'une tâche magnifique, mais bien difficile, d'une tâche immense et sans fin. Obligé de lutter toujours, et souvent seul, contre la misère matérielle, la misère intellectuelle et la misère morale qui l'entourent, et qui se renouvellent chaque jour malgré ses efforts, il succomberait au découragement s'il n'était soutenu par une foi à toute épreuve. Le grand-père du jeune Pestalozzi était un de ces hommes dévoués tout entiers à l'apostolat qu'ils ont embrassé. Sa foi était simple, sincère, vive et agissante ; elle se communiqua tout naturellement à son petit-fils. Aussi celui-ci disait-il plus tard :

« Ce qui importe surtout pour qu'un enfant acquière la crainte de Dieu, c'est qu'il voie et qu'il entende un vrai chrétien. »

En même temps, cette vie, toute de charité active et de dévouement, répondait aux sentiments du cœur de l'enfant ; il ne l'admirait pas, mais il l'aimait ; il était heureux de pouvoir s'y associer parfois selon ses forces ; elle devint son idéal et son ambition. Il voulut être pasteur comme son grand-père. Il fut décidé qu'il étudierait la théologie.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE II

Pestalozzi étudiant.

Splendeur de l'académie de Zurich au milieu du XVIII[e] siècle ; esprit qui l'animait, son influence sur Pestalozzi ; il renonce au ministère pour la jurisprudence afin de réformer les abus ; il est condamné comme révolutionnaire. Il renonce à la jurisprudence et brûle ses manuscrits. Ce qui reste de ses premiers écrits : *Agis*. Séduit par les utopies agricoles de l'époque, il se fait agriculteur pour relever le peuple.

Dans la ville de Zurich, au milieu du siècle dernier, les études supérieures avaient pris un élan très remarquable. Elles se distinguaient par un caractère d'élévation et d'originalité qui mériterait d'être plus connu. La philosophie de Wolff, qui prêchait en tout le retour à la nature, y avait donné aux étudiants un triple enthousiasme pour la simplicité des mœurs, pour le rajeunissement de la littérature allemande, et pour la liberté politique. Ce fut cet enthousiasme qui inspira à Pestalozzi les entreprises de sa jeunesse, essais malheureux qui retardèrent le moment où il devait trouver sa véritable vocation, et devenir le réformateur de l'éducation.

On étudiait alors à Zurich la théologie, la médecine et le droit au *collegium humanitatis*, où l'on entrait à quinze ans et auquel trois professeurs d'un grand

mérite avaient donné beaucoup d'éclat. Ces hommes avaient réussi à exciter parmi la jeunesse un zèle ardent, tout en imprimant aux travaux de leurs disciples une direction particulière qui pourra seule faire comprendre la suite de cette histoire ; c'étaient Zimmermann, professeur de théologie (1736) ; Breitinger, professeur de grec et d'hébreu (1745) ; et Bodmer, professeur d'histoire et de politique (1730).

Zimmermann, d'une piété ferme et sincère, mais tolérante, d'un esprit vif, ouvert et serein, ami des hommes, ami de la vérité, avait remplacé à l'académie l'ancienne discipline de raideur et de sévérité par des relations douces et bienveillantes entre le maître et les élèves. Quand Pestalozzi commença ses études supérieures, Zimmermann avait déjà été appelé à un autre poste, mais l'influence de son activité passée continua à se faire sentir pendant le professorat de son successeur.

Breitinger appelait la littérature grecque une source de sagesse pour les autres peuples ; c'est dans cet esprit qu'il l'enseignait avec un remarquable talent ; aussi réussit-il à la faire comprendre et apprécier à ses élèves et à leur y faire trouver, avec une vive jouissance, une instruction très relevée. Il aimait ses disciples comme ses enfants, donnant ses soins à chacun en particulier avec un zèle assidu ; aussi en était-il aimé et vénéré comme un père.

Bodmer fut professeur à Zurich pendant près de cinquante ans, et c'est à lui surtout que cette ville doit les hommes de talent si nombreux qui l'ont illustrée. Son enseignement s'attachait particulièrement à l'histoire et aux institutions de la Suisse, et il avait pour effet d'exciter dans l'âme de ses auditeurs un amour très vif pour la justice et pour la liberté. Il critiquait les mœurs et l'organisation sociale de son temps, comme une décadence contre laquelle il fallait

lutter pour ramener les antiques vertus. Il prêchait la limitation des besoins ; il exaltait les joies simples du foyer domestique. On peut en juger par le passage suivant de ses *Dialogues des morts* :

« Qu'as-tu fait sur la terre ? — J'ai cherché le bonheur. — L'as-tu trouvé ? — Hélas, beaucoup trop tard. — Où l'as-tu cherché ? — En Perse, aux Indes, au Japon, aux extrémités de la terre. — Où l'as-tu trouvé ? — Il était dans mon village, dans la maison de mon père, pendant que je le cherchais à quelques mille lieues de là. Je le trouvai en revenant après mille dangers. Il était dans le sein de mon père qui n'avait pas fait un pas pour le chercher. Je le vis seulement... et je mourus. »

Bodmer ne se bornait pas à enseigner l'histoire et la politique ; il faisait connaître à ses élèves les chefs-d'œuvre de la littérature moderne, des auteurs anglais particulièrement. C'est à lui et à Breitinger que Zurich doit l'honneur d'avoir été avec Leipzig le point de départ du mouvement qui a donné à l'Allemagne sa belle littérature.

Lorsque Klopstock eut publié sa *Messiade*, il vint faire un séjour à Zurich chez Bodmer, qui avait été le premier à en apprécier le mérite ; il y fut bientôt suivi par Wieland et par Kleist ; et ces visites contribuèrent encore à faire de la ville suisse un centre littéraire. Kleist écrivait à Gleim :

« Zurich est vraiment un endroit incomparable, non seulement à cause de sa magnifique position, mais aussi par les hommes qu'on y trouve. Tandis que dans la grande ville de Berlin on rencontre à peine trois ou quatre hommes de génie et de goût, à Zurich, la petite, il y en a vingt ou trente. »

L'influence très grande de ces professeurs sur leurs élèves portait ceux-ci à mépriser les richesses, le luxe

et les agréments matériels de la vie, à exalter les jouissances de l'esprit et du cœur, la simplicité des mœurs, la poursuite incessante de la justice et de la vérité. Pendant longtemps Pestalozzi et ses amis voulurent coucher sur la dure, sans autre couverture que leurs habits, et se nourrir de pain et de légumes seulement.

Tel était l'esprit qui régnait à l'académie de Zurich vers l'année 1760, sept ou huit ans après le séjour de Klopstock chez son ami Bodmer. C'est alors que le jeune Pestalozzi y arriva ; ses études élémentaires, dans une école qui se traînait terre à terre, l'y avaient assez mal préparé ; mais l'enseignement relevé qu'il y trouva convenait au caractère que nous lui connaissons ; il agit puissamment sur sa nature si impressionnable, et donna à la fois à ses facultés l'excitation et l'aliment qui leur manquaient. Il avait été un médiocre écolier, il fut un étudiant distingué, et fit de rapides progrès ; il était encore presque un enfant, lorsque sa traduction d'une harangue de Démosthènes fut admirée par les bons juges, et reçut les honneurs de l'impression.

Voici le jugement qu'il porta lui-même plus tard sur ses études académiques :

« L'esprit de l'enseignement public dans ma ville natale, très distingué sous le rapport de la science, était bien propre à nous faire perdre de vue les réalités de la vie et à nous égarer dans le pays des songes. La fleur de notre jeunesse, sans en excepter Lavater, se nourrissait de rêves. Nous ne voulions vivre que pour l'indépendance, la bienfaisance, le sacrifice et l'amour de la patrie ; mais pour y parvenir, il nous manquait le développement des facultés pratiques. L'esprit de cet enseignement nous portait à mépriser tous les moyens extérieurs : la richesse, l'honneur et la considération. On nous apprenait à croire qu'à force d'économiser et

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de restreindre ses besoins, on peut se passer de tous les avantages ordinaires de la vie bourgeoise. On nous berçait d'un songe, savoir : la possibilité de jouir de l'indépendance et du bonheur domestique sans avoir les forces et les moyens d'acquérir et de maintenir la position qui les donne. Ces rêves nous dominaient d'autant mieux qu'ils faisaient appel aux meilleurs sentiments de nos âmes en nous poussant à réagir contre l'affaiblissement de l'ancien esprit suisse, de cet esprit de simplicité, de dignité et de fidélité, qui avait fait la gloire de notre patrie et qui alors déjà disparaissait peu à peu de nos mœurs. »

Nul plus que Pestalozzi n'a été victime de cette illusion qu'il appelle un songe, de cet idéal qu'il a poursuivi par le sacrifice ; mais n'est-ce point parce qu'il s'est élevé si haut dans cette voie, qu'il a fait les découvertes qui ont immortalisé sa mémoire ?

Nous avons vu que le jeune Pestalozzi voulait être pasteur comme son grand-père ; il étudiait donc la théologie. Parvenu avec succès au terme de ses études, il ne réussit pas à la prédication... On raconte même qu'en faisant son sermon d'épreuve, il fut pris d'un fou rire qui l'obligea de l'interrompre. Alors il renonça à la carrière ecclésiastique pour étudier la jurisprudence. Mais ce changement n'était pas uniquement l'effet de son insuccès dans la prédication : depuis longtemps la pensée du jeune homme avait pris une direction différente et l'appelait dans une autre sphère d'activité.

Déjà comme enfant, à l'école primaire, Pestalozzi avait horreur de l'injustice et de l'oppression ; alors qu'il était encore incapable de tout, il voulait se faire le redresseur des torts. Un jour, il avait pris à partie un indigne sous-maître, coupable d'injustice, et par son énergie il avait obtenu gain de cause, au grand étonnement de la classe entière. Plus tard, dans une

lettre anonyme adressée aux autorités scolaires, il avait dévoilé les vices qui minaient en secret un établissement d'instruction publique ; mais il avait été deviné, et s'était attiré une haine violente ; puis, menacé d'une sévère punition, bien que l'enquête eût confirmé l'exactitude des faits avancés par lui, il avait été obligé de s'enfuir à Höngg chez son grand-père.

Là, il avait entendu les plaintes des campagnards contre les bourgeois de Zurich, qui les dominaient, qui se réservaient le monopole du commerce dans la ville, et qui refusaient de vendre le droit de bourgeoisie aux habitants des villages voisins, lorsque ceux-ci demandaient à l'acquérir.

Souvent aussi il avait été chez son oncle Hotz à Richtersweil, dont les habitants faisaient entendre les mêmes plaintes que ceux de Höngg. Le docteur ne parlait qu'avec amertume des *gracieux seigneurs de Zurich ;* un jour que son neveu vantait les libres paysans suisses, il lui répondit vivement : « Ne parle pas tant de leur liberté ; ils ne sont pas plus libres ici qu'en Livonie. »

Telles étaient les impressions que le jeune Pestalozzi avait rapportées de ses séjours à la campagne ; elles étaient d'autant plus vives et profondes qu'elles se rattachaient au souvenir des heureuses journées passées au milieu de populations qu'il aimait, parce qu'il en était toujours bien accueilli, et où il jouissait d'une vie libre, active et variée, dont il était généralement privé dans la ville de Zurich.

A cette époque, les ecclésiastiques de village dans ce canton répétaient à l'envi cet adage : *Omne malum ex urbe* (Tout le mal vient de la ville). C'était aussi la pensée du petit Henri : « Quand je serai grand, disait-il, je soutiendrai les campagnards ; ils doivent avoir les mêmes droits que les habitants de la ville. »

Aussi lorsqu'il fut à l'académie, lorsque l'enseigne-

ment de Bodmer eut appelé son attention sur l'état politique de sa patrie, devint-il un des plus ardents parmi les jeunes gens qui voulaient tout réformer à Zurich, et qui, par leur poursuite, parfois inconsidérée, de la justice et de la liberté, causèrent à leurs pères tant d'embarras, d'inquiétudes et de chagrins.

Au milieu du siècle dernier, à Zurich, comme dans la plupart des cantons suisses, la ville dominait la campagne, et elle était elle-même gouvernée par un certain nombre de familles privilégiées. Treize abbayes ou corporations y avaient le monopole du commerce et de l'industrie. Le gouvernement était en général doux et paternel ; mais le peuple n'avait aucun droit d'y participer.

Le réveil de la liberté se manifesta d'abord parmi les étudiants, et il fut surtout excité par l'exemple des Genevois.

Depuis longtemps les bourgeois de Genève se plaignaient de la domination des familles patriciennes qui peu à peu avaient dépouillé le peuple de ses anciens droits. En 1738, Berne, Zurich et la France, appelés par le gouvernement genevois, avaient fait accepter leur médiation aux magistrats et aux bourgeois, et avaient établi pour ceux-ci le droit de représentation, de pétition et de veto sur les mesures constitutionnelles.

Lorsqu'en 1762 le gouvernement de Genève, marchant sur les traces du parlement de Paris, condamna l'auteur de l'*Emile* et du *Contrat social*, les bourgeois prirent chaudement le parti de Rousseau, et adressèrent une représentation aux magistrats ; ils demandaient que l'arrêt fût rapporté, comme injuste et mal fondé sous tous les rapports. Mais les pétitionnaires furent éconduits sans qu'on voulût entrer en discussion avec eux.

Ces faits eurent un grand retentissement à Zurich,

et y causèrent une vive agitation parmi les étudiants patriotes. Ceux-ci donnaient toute leur sympathie au peuple de Genève ; ils ne s'occupaient plus que de Rousseau, et le philosophe genevois devint leur héros, car ils trouvaient dans ses écrits d'éloquents plaidoyers en faveur de leur sentiment favori : l'amour de la nature, de la simplicité de mœurs et de la vie champêtre.

Ces jeunes libéraux, dont plusieurs devaient illustrer leur nom, entreprirent alors de poursuivre les abus et les injustices. Pendant les années 1763, 1764 et 1765, ils firent successivement des plaintes formelles contre trois fonctionnaires importants. L'enquête démontra la vérité des faits allégués par eux, et les coupables furent destitués. Néanmoins les magistrats voyaient avec inquiétude l'esprit qui animait ces jeunes gens ; ils blâmèrent leurs procédés et les punirent par un ou deux jours de détention à l'hôtel de ville.

Bodmer avait fondé, au printemps 1765, une *Société helvétique*, qui se réunissait chaque semaine pour entendre et discuter les compositions de ses membres sur des sujets d'histoire, de pédagogie, de politique et de morale, et qui contribua beaucoup aussi à exciter l'activité de cette jeunesse dans le sens des idées de Rousseau. Pestalozzi en était un des membres les plus zélés.

La même année, les étudiants fondèrent un journal appelé *le Mémorial* (der Erinnerer) ; il paraissait chaque semaine, avait une tendance purement morale et un caractère tout à fait local. On ne voulait point y aborder la politique ; et d'ailleurs la censure ne le permettait pas. Les principaux rédacteurs étaient Lavater et Füssli. Pestalozzi y écrivait aussi, et il est curieux de voir quelles étaient les pensées qui l'occupaient à l'âge de dix-neuf ans ; voici quelques passages des articles qu'il y fit insérer :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Un jeune homme qui dans sa patrie fait si petite figure que moi, ne doit vouloir ni critiquer ni améliorer; c'est au-dessus de sa sphère. Voilà ce qu'on me dit presque chaque jour. Je puis pourtant souhaiter; qui pourrait me le défendre ou le trouver mauvais ? Je veux donc former des souhaits et les donner à lire imprimés à tout le monde. Quant à ceux qui se moqueront de moi, je leur souhaite... une bonne amélioration.

« Je souhaite qu'aucun grand esprit ne soit trop paresseux ou trop orgueilleux de son mérite, pour travailler au bien public avec courage et persévérance; qu'aucun ne regarde avec dédain ses semblables les plus infimes lorsqu'ils sont honnêtes et laborieux.

» Que les parents mettent plus de soin à choisir les camarades de leurs enfants. Car, qui ne sait la puissante influence de la bonne ou de la mauvaise société sur les jeunes âmes.

» Qu'on mette autant d'empressement à faire connaître les progrès et les qualités du prochain, qu'on en a mis à raconter ses fautes. Est-ce que nous ne devons pas cette justice à notre voisin qui s'améliore?

» Qu'un de nos docteurs veuille bien faire pour notre peuple un extrait de l'excellent livre de Tissot, et que, par les sacrifices d'un riche ou de plusieurs riches, cette publication puisse être livrée à chaque paysan pour la moitié ou pour le tiers de sa valeur.

» Ce vœu me conduit à un autre :

» Que quelqu'un veuille bien rédiger simplement des principes d'éducation à la portée de tout le monde; qu'ensuite des personnes généreuses consentent à en couvrir les frais d'impression, en sorte que cette brochure puisse être livrée au public gratuitement ou du moins pour un seul schelling; qu'elle soit distribuée par les ecclésiastiques à tous les pères, à toutes les mères, afin que chacun puisse élever ses enfants d'une manière raisonnable et chrétienne. Mais c'est souhaiter beaucoup pour une fois.

» Je souhaite que tous ceux qui travaillent de leurs bras, menant une vie d'assiduité, d'économie et de liberté républicaine, soient considérés comme les piliers de notre liberté et jouissent de plus d'honneur parmi nous.

» Que tous mes concitoyens puissent lire l'histoire de la Suisse et les lois du canton, et que la nouvelle société helvétique leur en fournisse les moyens. »

Cependant l'irritation causée à Genève par la condamnation de Rousseau avait produit entre les magistrats et les bourgeois des dissentiments qui devenaient toujours plus profonds et plus menaçants. En 1766, le gouvernement, *pour sauver la patrie*, réclama de nouveau la médiation de Zurich, de Berne et de la France. Les députés de ces trois Etats, réunis à Genève en mars, proposèrent un arrangement qui convenait aux magistrats, mais qui mécontentait les bourgeois; et ceux-ci le rejetèrent à une grande majorité le 15 décembre 1766.

Alors se répandit à Zurich le bruit qu'on allait envoyer des troupes à Genève pour y contraindre le peuple à accepter la médiation proposée par les députés; et cette nouvelle y défraya toutes les conversations. La plupart approuvaient cette expédition, mais les jeunes patriotes la blâmaient vivement, et ils se demandaient s'il ne serait pas possible d'exposer la question genevoise au peuple de Zurich d'une manière assez claire pour qu'il se refusât à être l'instrument d'une injustice.

Un jeune théologien, C.-H. Muller, voulut l'essayer; il rédigea un petit exposé sous la forme de *Propos de paysans;* voici les conclusions qu'il mettait dans la bouche d'un des interlocuteurs :

» La bourgeoisie de Genève a le droit d'adopter le régime qui lui plaît; car la liberté d'un peuple consiste précisément à pouvoir organiser son gouvernement comme il lui convient. D'ailleurs il était formellement stipulé que les bourgeois pouvaient adopter ou rejeter les me-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sures constitutionnelles. Or, ils ont rejeté la médiation à une grande majorité. Et maintenant nous irions les contraindre par les armes à l'adopter ? Mais ce serait une trahison, une honte, une infamie ; nous ne pourrions plus avoir aucune confiance en un gouvernement qui l'ordonnerait. Pour moi, quoi qu'il arrive, je ne marcherai pas. »

Muller lut cette pièce dans une société particulière, disant qu'elle lui avait été donnée par un ami ; puis il l'enferma dans son bureau. Plus tard cependant il en laissa prendre une copie à l'étudiant Wolf qui la répandit parmi la jeunesse.

Ce ne fut que le 24 janvier 1767 que les magistrats en eurent connaissance. Cette fois-ci, leur patience était à bout, ils furent très irrités ; soupçonnant même une conjuration, ils chargèrent une commission spéciale de découvrir l'auteur du pamphlet et de le faire arrêter.

C'était un samedi ; le soir même, d'après l'avis de Lavater et de quelques autres amis, Pestalozzi alla auprès de Muller pour l'engager à déclarer aux magistrats qu'il était l'auteur de cette composition. Muller lui promit qu'il le ferait.

Le lendemain, dimanche, Pestalozzi retourna chez Muller, mais ne le trouva point ; ce jeune homme avait pris la fuite pendant la nuit. Il se hâta d'aller consulter ses amis Lavater, Füssli et Vogel, et il fut convenu que si Muller était réellement en fuite, on irait déclarer aux magistrats tout ce qu'on savait de cet écrit. Mais d'autres avaient pris les devants, et Muller avait déjà été dénoncé par plusieurs citoyens. Cet empressement s'explique par le fait que tous les bourgeois étaient engagés sous serment à faire connaître aux autorités tout ce qui pouvait intéresser l'Etat.

La plupart d'ailleurs n'agissaient point à regret et par devoir seulement : la masse de la population était

aussi indignée que les magistrats, et ceux-ci recevaient des adresses dont voici un échantillon :

« Les fidèles bourgeois, en assurant leurs gracieux seigneurs de leur dévouement, leur adressent humblement la prière suivante :

» Ne laissez point refroidir le zèle que vous montrez au sujet de ce libelle, afin que le bien de l'Etat, ainsi que votre propre repos et votre sécurité ne soient pas troublés ; mais plutôt continuez sérieusement et courageusement à vouloir étouffer dès leur naissance les serpents qui cherchent à empoisonner l'Etat. Appliquez au mal les moyens nécessaires pour le guérir, lors même qu'ils seraient tranchants, amers et douloureux, avant qu'un chancre rongeur ait rendu la plaie incurable. »

On fit subir un interrogatoire à tous les jeunes patriotes qu'on croyait impliqués dans la conjuration, et quelques-uns d'entre eux furent détenus à l'hôtel de ville. De toutes ces dépositions concordantes, il résulta que les *Propos de paysans* avaient été écrits sans mauvaise intention, et que cette pièce, jugée très innocente, avait été répandue à l'insu de l'auteur.

Mais rien ne pouvait calmer la colère et la frayeur des *gracieux seigneurs et de leurs fidèles sujets*. On en voulait surtout à Pestalozzi, qui fut renfermé à plusieurs reprises, car on croyait que c'était lui qui avait fait fuir Muller.

Cependant le bourgmestre avait reçu du fugitif une lettre par laquelle celui-ci se reconnaissait l'auteur des *Propos*, expliquait comment ils s'étaient répandus malgré lui, et demandait qu'on lui pardonnât cette faute de jeunesse, commise sans aucune mauvaise intention.

Mais on n'était point disposé à la clémence, et l'enquête se poursuivit comme s'il se fût agi de sauver la patrie d'un très grand danger.

Le peuple fidèle fit aussi éclater son indignation ;

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dans les rues et dans les marchés, des troupes nombreuses proféraient contre les étudiants des menaces de mort.

Le dimanche 1er février 1767, une publication du gouvernement, lue dans tout le canton, vint apprendre aux campagnards étonnés l'existence d'un pamphlet abominable et dangereux pour la sûreté de l'Etat, dont l'auteur, Charles Muller, devait être arrêté et livré à la justice par quiconque le rencontrerait.

Le jugement, rendu le 11 février, déclare Muller indigne du saint ministère et le bannit à toujours du territoire de la Confédération suisse[1], ordonne que les exemplaires de son pamphlet seront brûlés publiquement par la main du bourreau, condamne une douzaine d'étudiants, parmi lesquels Pestalozzi, à rembourser les frais de leur détention et à payer au bourreau trois moules de bois; déclare que, s'ils continuent à parler contre le gouvernement, ils perdront leur droit de bourgeois, et défend de poursuivre la publication du *Mémorial*. Une commission reste chargée de surveiller la jeunesse académique et d'empêcher parmi elle toute association.

Dès lors Pestalozzi n'était plus pour ses concitoyens qu'un dangereux révolutionnaire; et longtemps poursuivi par ce jugement qu'on avait porté sur lui, il en souffrit jusque dans les entreprises de son âge mûr. En même temps, toutes les carrières publiques lui étaient fermées, et il devait renoncer à l'espoir de relever la condition du peuple par le moyen de la législation.

Il aurait supporté patiemment les rigueurs des grands, mais il fut profondément navré par le rôle que jouèrent dans cette circonstance les petits qu'il avait voulu servir.

[1] Muller, devenu professeur à Berlin, s'illustra en faisant le premier connaître les *Nibelungen* au monde littéraire.

La véritable cause de la misère matérielle du peuple, dit-il, c'est sa misère intellectuelle et morale. Quand il est appelé à une élection, il trouve toujours quelque bonne raison d'élire le plus mauvais citoyen, après avoir juré de nommer le meilleur. Mais on ne peut aider efficacement que celui qui s'aide lui-même. Et pour améliorer le sort du peuple, il faut commencer par l'instruire et le moraliser.

Pestalozzi renonça alors à ses études de jurisprudence, et il jeta au feu tous ses manuscrits.

Ainsi furent perdus les nombreux travaux de sa première jeunesse, à l'exception d'un seul qui avait été imprimé dans une revue publiée à Lindau et Leipzig sous le titre de *Nouvelles des écrits les plus remarquables de notre temps, etc.*, année 1766, 12e cahier, pag. 346-372. Cette pièce est intitulée *Agis;* elle porte la date de 1765 avec la remarque suivante :

« Ce morceau est dû à un jeune homme de grand mérite, qui n'a pas encore vingt ans, et qui ne le destinait point à l'impression, etc. »

Cette revue est maintenant introuvable; mais *Agis* vient d'être réimprimé dans la collection complète des œuvres de Pestalozzi publiée à Brandebourg par L.-W. Seyffarth.

Agis demeure pour nous la première des productions de Pestalozzi, et elle est trop remarquable pour que nous puissions nous dispenser d'en donner un résumé.

On se rappelle que notre auteur, encore étudiant, et très faible helléniste, choqué des défauts littéraires d'une traduction de Démosthène publiée par son professeur de grec, avait traduit lui-même un fragment de la troisième harangue au peuple athénien, de manière à obtenir tous les suffrages. Cette traduction sert de préface à l'histoire d'Agis; elle est destinée à faire voir combien, dans les temps qui précédèrent l'invasion macédonienne, les Grecs s'étaient écartés de l'ancienne

simplicité de mœurs et des anciennes vertus qui longtemps avaient fait leur force et leur bonheur. Le tableau de cette décadence a des rapports si frappants avec l'état de la Suisse au siècle dernier que, dans une note, le traducteur prévient assez malicieusement les lecteurs qui croiraient y voir des allusions au temps présent, qu'il n'est question ici que des Athéniens, et que c'est Démosthène qui parle.

Ensuite vient l'histoire d'Agis, ce roi de Sparte, qui, à une époque où les lois de Lycurgue étaient tombées en désuétude, avait entrepris de les rétablir. Bien qu'élevé dans le luxe et la mollesse, il avait résisté à leurs séductions ; il vivait lui-même avec une sévère simplicité, voulait obliger les riches à suivre son exemple et demandait un nouveau partage des terres afin de rétablir l'égalité des conditions. Cette tentative échoua, et Agis la paya de sa vie.

Dans tout ce morceau, Pestalozzi prêche éloquemment la cause de la réforme entreprise par Agis, et l'on ne peut s'empêcher de penser que par là il cherchait à préparer pour sa patrie l'avènement d'une ère nouvelle où se réaliseraient les utopies qui troublaient alors les esprits les plus généreux parmi les étudiants de Zurich.

Mais quand il renonça à la carrière du droit, quand il brûla tout ce qu'il avait écrit, c'est que Pestalozzi avait découvert qu'il avait fait fausse route, et condamnait lui-même le système qui l'avait d'abord séduit.

C'est à cette époque de sa vie que plusieurs de ses biographes lui font dire : « *Je veux être maître d'école.* » C'est une erreur ; il ne trouva sa véritable vocation que plus tard, lorsque, devenu père, il travailla à l'éducation de son petit garçon avec autant de pénétration que de sollicitude.

En abandonnant la jurisprudence, il se fit agriculteur. Pour se rendre compte de cette évolution dans la

pensée de Pestalozzi, pour comprendre que dans cette nouvelle sphère d'activité il voyait encore un moyen de relever le peuple, il faut connaître toutes les utopies dont l'agriculture était alors le sujet parmi les jeunes gens de Zurich.

A cette époque, la culture des terres réalisait en divers pays des progrès marqués ; elle était en grand honneur parmi les sages, les moralistes et les philosophes. Excités par les enseignements de Bodmer et par les écrits de Rousseau, les jeunes gens de Zurich voyaient dans le perfectionnement de ce premier des arts le salut des classes pauvres et le remède à tous les maux.

Le Zuricois Schulthess, qui avait vu Rousseau à Genève, racontait que le philosophe lui avait dit : « L'agriculture est le premier et le plus heureux des états. Dans les pays sujets, on est obligé de se faire industriel, mais dans les pays libres, il faut être agriculteur. »

En automne 1765, Bodmer écrivait à Sulzer, à Winterthour :

« L'amour des champs est très vif chez Füssli et plus encore chez son ami Meiss, le fils du colonel, qui veut devenir un cultivateur accompli, et sait déjà exécuter tous les travaux du paysan. Il est surprenant de voir comme plusieurs de nos meilleurs étudiants ont la fantaisie de travailler à la ferme ; ils ont déjà appris à faucher et à supporter avec les paysans la chaleur, la sueur et la pluie. Je crains qu'ils n'aient commencé trop tard. Leur jeune ami von Hansen s'y est pris plus tôt, et l'on a beaucoup admiré son habileté au travail des champs. »

Et Sulzer répondait à Bodmer :

« Mon désir, pour Winterthour comme pour Zurich, serait qu'un petit nombre de magistrats, négociants et industriels, les plus nécessaires, restassent seuls à la ville ; les autres citoyens s'établiraient à la campagne sur de petites propriétés où ils vivraient du travail des

champs, avec des mœurs très simples, qui ne seraient pourtant pas celles de nos paysans. Je pense que les pères qui sont si embarrassés de ce qu'ils feront de leurs fils, devraient leur acheter à chacun une très petite propriété rurale et les y laisser se tirer d'affaire par leur travail. Je regrette de n'en avoir pas donné l'exemple moi-même lorsque je le pouvais, et je ne crois pas trop dire en affirmant qu'en peu d'années je me serais fait ainsi une très belle et très solide position [1].

Voilà les idées qui avaient cours parmi la jeunesse au moment où Pestalozzi renonça à ses études de droit.

Il se fit agriculteur, afin de donner à ses concitoyens campagnards l'exemple d'une culture perfectionnée, qui devait faire vivre de leur travail, et dans une grande aisance, non seulement les hommes et les femmes, mais aussi les enfants, tout en procurant à ceux-ci le développement intellectuel et moral nécessaire aux citoyens d'une république.

[1] Ces folles utopies n'étaient-elles point excitées par un vague sentiment de danger; et ne voyait-on pas déjà, dans les contrées industrielles, beaucoup de petits propriétaires ruraux, tentés par les salaires, renoncer à l'agriculture et se joindre à ces populations ouvrières, sans attache au sol du pays, sans ressources pour les moments de chômages, et auxquelles leur rapide accroissement a valu le nom de prolétaires.

CHAPITRE III

Pestalozzi agriculteur.

Fiancé à Anna Schulthess; il étudie l'agriculture pratique chez Tschiffeli; il achète des terres près de Birr; tandis qu'on y bâtit, il habite Muligen; son mariage, naissance de son fils, installation dans sa maison neuve, Neuhof. Insuccès de son agriculture.

Au moment où Pestalozzi se fit agriculteur, il était fiancé; et c'est dans sa correspondance avec celle qui allait devenir sa femme que nous trouvons les plus précieux renseignements sur les pensées et les projets qui l'occupaient.

On se rappelle la jeune Anna Schulthess, qui faisait la leçon à Pestalozzi enfant, lorsque celui-ci voulait acheter des bonbons à la boutique de *la Charrue* qui touchait son babitation. Cette jeune fille, très bien douée, avait reçu une éducation distinguée.

Son père, J.-J. Schulthess, avait beaucoup voyagé, beaucoup observé et s'était mis partout en relation avec des gens instruits, lorsqu'il établit à *la Charrue* un commerce important d'épiceries avec un laboratoire de confiseur. Malgré ces occupations mercantiles, il resta l'ami des arts et de la littérature, et sa maison fut le rendez-vous des hommes de goût et d'étude. Il y reçut Klopstock lors du séjour de ce grand poète à Zurich.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

champs, avec des mœurs très simples, qui ne seraient pourtant pas celles de nos paysans. Je pense que les pères qui sont si embarrassés de ce qu'ils feront de leurs fils, devraient leur acheter à chacun une très petite propriété rurale et les y laisser se tirer d'affaire par leur travail. Je regrette de n'en avoir pas donné l'exemple moi-même lorsque je le pouvais, et je ne crois pas trop dire en affirmant qu'en peu d'années je me serais fait ainsi une très belle et très solide position [1].

Voilà les idées qui avaient cours parmi la jeunesse au moment où Pestalozzi renonça à ses études de droit.

Il se fit agriculteur, afin de donner à ses concitoyens campagnards l'exemple d'une culture perfectionnée, qui devait faire vivre de leur travail, et dans une grande aisance, non seulement les hommes et les femmes, mais aussi les enfants, tout en procurant à ceux-ci le développement intellectuel et moral nécessaire aux citoyens d'une république.

[1] Ces folles utopies n'étaient-elles point excitées par un vague sentiment de danger; et ne voyait-on pas déjà, dans les contrées industrielles, beaucoup de petits propriétaires ruraux, tentés par les salaires, renoncer à l'agriculture et se joindre à ces populations ouvrières, sans attache au sol du pays, sans ressources pour les moments de chômages, et auxquelles leur rapide accroissement a valu le nom de prolétaires.

CHAPITRE III

Pestalozzi agriculteur.

Fiancé à Anna Schulthess; il étudie l'agriculture pratique chez Tschiffeli; il achète des terres près de Birr; tandis qu'on y bâtit, il habite Muligen; son mariage, naissance de son fils, installation dans sa maison neuve, Neuhof. Insuccès de son agriculture.

Au moment où Pestalozzi se fit agriculteur, il était fiancé; et c'est dans sa correspondance avec celle qui allait devenir sa femme que nous trouvons les plus précieux renseignements sur les pensées et les projets qui l'occupaient.

On se rappelle la jeune Anna Schulthess, qui faisait la leçon à Pestalozzi enfant, lorsque celui-ci voulait acheter des bonbons à la boutique de *la Charrue* qui touchait son babitation. Cette jeune fille, très bien douée, avait reçu une éducation distinguée.

Son père, J.-J. Schulthess, avait beaucoup voyagé, beaucoup observé et s'était mis partout en relation avec des gens instruits, lorsqu'il établit à *la Charrue* un commerce important d'épiceries avec un laboratoire de confiseur. Malgré ces occupations mercantiles, il resta l'ami des arts et de la littérature, et sa maison fut le rendez-vous des hommes de goût et d'étude. Il y reçut Klopstock lors du séjour de ce grand poète à Zurich.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Anna n'était alors qu'une enfant; cependant elle conserva toujours de cet événement un souvenir très vif: de bonne heure, elle avait compris et goûté les jouissances d'esprit et de cœur que donne la culture des lettres et des beaux-arts. Un journal que nous aurons à citer plusieurs fois et que, à l'exemple de son père, elle continua toute sa vie, témoigne de l'élévation de son esprit et de ses sentiments. Elle était musicienne et poète; elle conserva jusque dans sa vieillesse sa fraîcheur d'imagination, et l'on possède encore une charmante poésie qu'elle écrivit à soixante-treize ans[1].

Parmi les hommes de goût, d'esprit et d'instruction, habitués de la maison Schulthess, se trouvait Bluntschly, intime ami de Pestalozzi, et plus âgé que lui de quatre ans. Ce jeune homme, très distingué par son intelligence et par ses sentiments, était arrivé à la dernière phase d'une maladie de poitrine, et il n'ignorait, pas plus que tout le monde, la mort prochaine qui l'attendait. Cette circonstance donnait un caractère particulièrement sérieux et mélancolique à la liaison d'amitié littéraire qui s'était établie entre lui et la jeune Anna. Voici comment celle-ci s'exprima plus tard sur l'ami qu'elle avait perdu :

« Avant de l'oublier, je m'oublierais moi-même : non, je n'oublierai jamais le charme et l'énergie de sa parole; je ne faisais rien sans le consulter; il était gai, débonnaire et bienveillant; nous cherchions ensemble les moyens de secourir les malheureux... Un jour que je lui demandais son avis sur une parure de rubans : Elle est charmante, dit-il, mais tant que votre pauvre voisine a beaucoup plus besoin d'un écu que vous de ces rubans... Et vite j'abandonnai les rubans, je renonçai au superflu. »

[1] C'est une sorte d'élégie imitée de l'anglais : On demande à une petite fille combien elle a de frères et de sœurs; elle répond : « Nous sommes sept. » Puis les autres arrivent et l'on n'en compte que cinq. « Ah! réplique l'enfant, il y en a deux qui dorment ici près sous le gazon; je leur chante ma chanson du matin, et souvent le soir nous allons manger notre pain auprès d'eux en arrosant leurs fleurs. » Nous ne saurions rendre la fraîche et gracieuse simplicité de ces vers allemands; la pièce finit par cette pensée :

Morts, ils vivent encore,
Ceux qu'on aime toujours!

Pestalozzi et Bluntschly avaient les mêmes idées, les mêmes sentiments, les mêmes projets. Mais Bluntschly connaissait mieux les hommes et les choses : il avait plus de prudence et de maturité d'esprit; il comprenait le peu d'aptitude de son ami pour la pratique des affaires. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il fit venir Pestalozzi et lui dit :

« Je vais mourir; mais toi, abandonné à toi-même, n'embrasse point une carrière dans laquelle tu pourrais être victime de ta bonté et de ta confiance. Choisis une vie tranquille et sûre, et ne te lance dans aucune entreprise importante sans avoir à tes côtés un homme dont la froide raison, l'expérience des hommes et des choses, et la fidélité à toute épreuve, te garantissent des dangers auxquels tu seras exposé. »

Bluntschly expira le 24 mai 1767. Pestalozzi était désolé; il vit Anna en pleurs. Ces deux jeunes gens avaient déjà appris à s'estimer par l'ami commun qu'ils venaient de perdre; la communauté de leur douleur les rapprocha. Pestalozzi écrivit un éloge de Bluntschly et il y mit tout son cœur; il l'offrit à Anna, qui en fut touchée et reconnaissante. Chaque jour, ils se réunissaient pour mêler leurs regrets et leurs souvenirs. C'est ainsi que se forma leur inclination réciproque. C'est encore en quelque sorte à Bluntschly que le réformateur de l'éducation dut la compagne excellente et dévouée qui fut son appui pendant quarante-six ans.

Pestalozzi était laid, chétif et malingre; les médecins

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

lui avaient conseillé un long repos à la campagne pour remettre sa santé ébranlée par le travail et l'étude. Son extérieur était très négligé ; jamais il n'a su s'habiller ; sa distraction lui faisait oublier tantôt sa cravate et tantôt ses jarretières ; il manquait, presque en toute chose, d'adresse et de savoir-faire. Il n'y avait rien en lui de ce qui plaît d'ordinaire aux jeunes filles ; mais Anna voyait plus haut et disait : « *Tant de noblesse, tant d'élévation pénètrent mon âme.* » Ainsi leurs cœurs s'entendirent et ils se donnèrent leur foi.

Ils étaient fiancés, lorsque leur correspondance commença. Dès la fin de l'été 1767 jusqu'à leur mariage qui n'eut lieu que le 30 septembre 1769, ils s'écrivirent très souvent, et l'on a conservé de cette époque près de trois cents lettres de Pestalozzi et plus de deux cents d'Anna.

La célèbre épître, si souvent citée dans les biographies, manque à cette collection ; mais on y trouve la réponse de la jeune fille, et cette réponse ne permet plus de croire que la lettre imprimée soit la reproduction exacte de l'original ; en tout cas, ce n'était point la demande en mariage.

Voici la partie la plus saillante et la plus authentique de cette lettre, publiée pour la première fois en 1828, dans un journal allemand :

« Je ne vous parle pas de tout ce qu'il y a de négligé dans mon extérieur et dans mes manières ; c'est là quelque chose d'excessif, qui est généralement connu. On me reproche de courir trop çà et là ; il est vrai que j'ai partout des amis et des sujets de distraction ; mais c'est dans l'espoir d'être utile que je les ai recherchés. Je connais et j'apprécie aussi les douceurs de la solitude, la tranquillité du foyer domestique ; mon bonheur sera d'en jouir davantage à l'avenir ; le temps des nombreuses relations est passé pour moi, et cependant je ne regrette pas les années que j'y ai consacrées : j'ai appris

à connaître mes compatriotes, et cette connaissance me sera utile dans la suite. Ma santé n'est pas très forte ; et lors même que, comme mon médecin me l'a assuré, elle ne présenterait rien d'inquiétant, je regarderais comme plus que probable que vous me survivrez ; mais je ne crois pas que ma vie se passe sans entreprises importantes et dangereuses. »

Et Anna lui répondit :

« Croyez-moi ; vous pourriez vous dire peu avantagé par la nature, si elle ne vous avait pas donné de grands yeux noirs qui montrent toute la bonté de votre cœur et l'étendue de votre esprit. »

En effet, le regard de Pestalozzi exprimait une tendresse ineffable, avec des éclairs de vive intelligence et d'énergie, et des moments de profonde et mélancolique méditation.

La lettre suivante nous prouve que le futur époux avait fait adopter à sa fiancée ses projets de vie champêtre et qu'il voulait y associer l'exercice d'une patriotique philanthropie.

« Je suis heureux de voir que vous trouvez aussi le séjour de la ville peu propre à une éducation conforme à nos vues. Il faut décidément que ma chaumière soit loin de ce centre du vice et de la misère. Je pourrai mieux m'occuper de ma patrie dans une cabane solitaire que dans le tumulte de la cité. Lorsque je serai à la campagne, et que je verrai le fils d'un de mes concitoyens, qui annonce une grande âme et qui manque de pain, alors je le prendrai par la main, j'en ferai un bon citoyen, il travaillera, il mangera son pain et il sera heureux. Et quand ce jeune homme aura fait une noble action qui lui aura attiré le mépris d'une famille qui ne craint que les hommes, alors il trouvera du pain chez moi aussi longtemps que j'en aurai. Ce sera avec plaisir que je ne boirai que de l'eau, pour lui donner le lait que j'aime, afin qu'il voie combien j'estime la noblesse de son caractère. Et alors, ma bien-aimée, vous serez con-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tente de me voir ne boire que de l'eau. N'est-il pas vrai que, pour servir nos concitoyens, nous voulons restreindre nos besoins autant que les convenances le permettront. Combien ne pourrais-je pas babiller encore sur ces heureuses perspectives, le bonheur d'avoir des enfants, les visites inopinées de mes amis... Mais je m'arrête, et ne veux plus vous dire qu'une chose : les circonstances pourront un jour m'arracher à mon foyer domestique ; je ferai toujours tout ce qu'un citoyen loyal doit à sa patrie. Mais je sais, ma bien-aimée, que l'accomplissement de tout devoir vous est agréable. »

Les parents Schulthess n'approuvaient pas cette union, la mère surtout redoutait pour le bonheur de sa fille les conséquences de l'esprit entreprenant et aventureux d'un jeune homme dépourvu de prudence et de savoir-faire.

Cependant, malgré son amour, notre jeune réformateur ne se laissait point distraire de l'exécution de ses projets agricoles. Muni d'une lettre de recommandation de son ami Lavater, il se rendit à Kirchberg près de Berne, chez Tschiffeli qui s'était fait alors une grande réputation par la manière dont il cultivait son domaine, et par les séduisantes inovations qu'il y avait introduites, entre lesquelles la garance jouait un grand rôle.

Dès son arrivée, il écrivait à Anna :

« Me voici installé ; et mon bonheur surpasse toute mon attente. C'est le ménage le plus heureux que vous puissiez imaginer. Tschiffeli, le grand agronome, est le meilleur des pères. J'apprendrai l'agriculture dans sa plus grande extension et dans toutes ses parties. Je deviendrai certainement indépendant du monde entier. »

Et un peu plus tard :

« Tschiffeli supplée tous mes amis. Maintenant j'ai un état qui me donnera les moyens d'entretenir richement mon ménage ; Tschiffeli s'enrichit réellement beaucoup

par son agriculture ; il m'enseigne à comprendre à fond tout ce qu'il sait, et je suis parfaitement sûr de pouvoir faire un établissement comme le sien. »

Anna Schulthess avait quatre frères plus jeunes qu'elle ; Gaspard, le second d'entre eux, était l'ami de Pestalozzi, et le confident de ses amours, auxquels il se montrait favorable ; à cette époque, il fut nommé pasteur allemand à Neuchâtel, et sa sœur l'accompagna lorsqu'il alla s'y installer. Gaspard et Anna passèrent à Kirchberg pour y voir Pestalozzi, et celui-ci, tout heureux de revoir sa fiancée, les accompagna à Neuchâtel et au val de Travers. Pendant ce voyage, le frère et la sœur présentèrent leur ami à leurs connaissances en s'efforçant de faire apprécier son mérite ; mais ils perdirent leurs peines, tant était défavorable la première impression produite par l'extérieur de Pestalozzi et par l'excentricité de ses manières.

Pestalozzi passa à Kirchberg une année entière ; une heureuse année pendant laquelle il faisait lui-même tous les travaux de la ferme. Lorsqu'il y recevait des visiteurs, il était tout fier de leur montrer ses mains calleuses et son visage bruni par le soleil, il avait alors, pour le perfectionnement de l'agriculture, une de ces passions juvéniles et enthousiastes qui enfantent les plus robustes illusions : mais si le point de vue économique dominait ainsi dans sa pensée, c'est qu'il avait besoin de rassurer les parents d'Anna sur sa future position.

Il s'était donc formé un plan nouveau d'exploitation agricole dont il attendait la richesse, sans que sa réussite fît l'ombre d'un doute dans son esprit. Une longue lettre à sa fiancée expose ce plan dans tous ses détails ; la voici en abrégé :

« Toute ma culture se bornera à la garance et au jardinage. L'année prochaine Tschiffeli récoltera mille

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

quintaux de garance sur quinze journaux de terre ; c'est un rendement énorme. Dans notre pays la garance doit croître seize mois pour être mûre. Les frais de culture ne sont pas plus élevés chez nous qu'à Kirchberg, et le territoire de Zurich est beaucoup plus favorable.

» Je commencerai par en planter quinze journaux dans de mauvais terrains que j'améliorerai la première année. Supposez que j'achète vingt journaux de terre négligées, à la troisième année ma récolte de garance payera le fonds, seize mois plus tard viendra une seconde récolte, et ainsi de suite. Mais comme je dois attendre deux ans le produit de la garance, il faut qu'une autre culture me fasse vivre pendant ce temps.

» Le plus grand produit qu'on puisse obtenir de la terre dès la première année, c'est celui du jardinage. Cette culture a été perfectionnée d'une manière qui est encore inconnue à Zurich, et qui m'a été enseignée ici par un très habile jardinier. J'ai des graines d'espèces beaucoup plus belles, plus délicates et plus productives que celles de nos marchés. J'ai appris à conserver les légumes pendant l'hiver pour les vendre au printemps quand ils ont doublé de prix. Enfin j'emploierai des engrais très abondants et qu'on laisse perdre dans la ville de Zurich ; par ce moyen je donnerai tout de suite une grande fertilité aux terres les plus maigres de la campagne. »

Ici Pestalozzi parle de la culture des choux, choux-fleurs, broscolis, asperges, artichauts, cardons, etc. ; il compte le nombre de pieds qu'il pourra planter dans un journal et il suppute le produit qu'il en retirera au marché ; puis il continue :

« Je me bornerai à ces deux cultures : je ne veux point de prés, point de champs, point de vignes, peu de bétail, rien que la garance et le jardinage.

» Ma seule pensée pendant toute la journée, ma seule occupation est de me rendre habile à l'état que j'ai choisi. Maintenant, je vous ai exposé tout mon plan, tel que je l'ai préparé avec l'éminent agronome. Trouvez-vous, ma bien-aimée, que je raisonne juste, lorsque je dis qu'en mettant toutes mes forces, toute mon intelligence et tout mon zèle au soin de ces deux simples cultures, je suis assuré de pourvoir suffisamment par moi-même aux modestes besoins d'une famille qui habite la campagne, et qui y vit principalement du produit de son domaine ? Mon maître et moi, nous allons plus loin ; nous croyons que l'exécution de ce plan donnera certainement à ma famille, non seulement le nécessaire, mais une très belle position.

» Examinez avec tout le soin possible, ma bien-aimée, si mes explications sont claires et justes. Vous savez que ce sont les principes et l'expérience du grand agriculteur Tschiffeli qui ont inspiré et réglé tous mes plans. Puissent-ils vous plaire ! puissent-ils tranquilliser entièrement vos vénérés parents ! Oh ! alors, combien je serais heureux ! »

Anna avait confiance et espoir ; mais ses parents persistaient dans leurs doutes et dans leurs craintes.

Au commencement de l'automne 1768, Pestalozzi revint à Zurich plein de courage et d'assurance ; et aussitôt il chercha à acquérir du terrain pour ses cultures. Son choix se porta sur la partie occidentale de la plaine appelée Birfeld, en Argovie. Dans une localité qui porte le nom de Letten, il acheta, pour le prix de 230 florins, quinze journaux de terrain, au pied de la colline que surmonte le château de Braunegg, et entre celle-ci et le village de Birr.

Peu à peu il s'arrondit en acquérant les champs de plusieurs paysans, et il finit par avoir un domaine d'une centaine de journaux. Un banquier de Zurich, le capitaine Schulthess, père d'un de ses amis, s'était associé à son entreprise en y apportant 15 000 florins ; en sorte qu'il était en mesure de réaliser ses projets.

Comme il fallait bâtir sur ce terrain, il s'établit provisoirement à Muligen, petit village sur la rive gauche de la Reuss, à trois quarts de lieue à l'orient de sa

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

propriété. Il avait là une sorte d'habitation seigneuriale qui passait pour avoir été anciennement le berceau de la noble famille de Mulinen; elle appartenait alors à M. Frœhlich, de Brugg, ami de Pestalozzi, qui lui loua pour 40 florins maison, grange et jardin.

Sa bonne mère l'aida à s'y établir; elle partageait ses soins entre son fils et son beau-père qui était toujours à Höngg et à qui la vieillesse avait apporté beaucoup d'infirmités. Pestalozzi écrivait à ce sujet : « *Si tu voyais tout ce qu'elle fait à Hönng, comme elle se prive, et à quoi elle se résigne pour nous...* » Anna contribuait aussi en secret à munir le nouveau ménage.

La fidèle Babeli était restée à Zurich. Anna écrivait à Pestalozzi :

« Je ne veux point considérer cette respectable Babeli comme une servante, mais comme une amie : notre premier soin à tous deux doit être de lui procurer une vieillesse tranquille. »

« J'ai causé une heure avec Babeli; c'est étonnant comme cette personne agit en tout avec soin et avec raison; nous avons été faire ensemble une visite à grand-papa. »

Voici comment Pestalozzi décrit son nouvel établissement :

« L'endroit que j'habite offre beaucoup d'attraits. Mes chambres sont neuves, blanchies au gypse, agréables et suffisantes pour le moment. La maison, écartée de la route, est isolée et tranquille. Nos trois chambres ont successivement le soleil du midi et du couchant, et chaque matin un concert des plus agréables oiseaux chanteurs. Une eau si pure qu'on prétend n'en pas trouver de pareille à dix lieues à la ronde; l'air le plus salubre qu'on puisse respirer. Nous sommes au pied d'une colline peu élevée; quand on y monte, on a devant soi une plaine de six lieues d'étendue. La Reuss, très importante pour le transport de la garance, coule tout près du village; un agréable jardin touche à la maison, et notre cour elle-même est ombragée de beaux arbres... Voilà l'agréable; mais ce qui est plus important, c'est l'avantage que cette position assure à mon entreprise; la facilité d'établir des prairies, et le bas prix du terrain qui convient à la garance. Toute la contrée est pauvre, ce qui procure la main-d'œuvre à bon marché. J'ai sous tous les rapports un grand avantage sur Tschiffeli. Mes voisins me témoignent maintenant beaucoup d'amitié, et les craintes que j'avais conçues à ce sujet dans les premiers jours sont complètement dissipées. Si d'abord ils m'ont mal accueilli, leur mauvais vouloir ne s'adressait point à moi, mais seulement à quelques préposés qui avaient maladroitement usé de leur autorité en ma faveur.

» Deux jours après, ils étaient tous contents de me voir là, et je crus devoir leur payer à boire à cause de leurs bonnes dispositions. »

La maison qu'habitait Pestalozzi à Muligen a subi peu de changements : c'est un rez-de-chaussée sans étage, dont la façade est tournée au couchant, et vers le hameau situé un peu au-dessous parmi les arbres; elle a six fenêtres avec porte au milieu; le mur qui entourait la cour a été détruit, mais les arbres d'ombrage y sont encore beaux : à droite un marronnier et plus loin un tilleul, à gauche un pommier et un poirier; au midi, petite façade à trois fenêtres. Autrefois tous les jours étaient garnis de treillis en plomb à très petits verres, qu'on a remplacés par des fenêtres à grandes vitres; tous étaient munis de barreaux de fer, on a enlevé ceux de la façade. Les antiques poêles subsistent toujours; ils sont en faïence verte avec de larges escaliers. Au nord de la maison est une grange attenante, et au levant le jardin. Muligen est bâti au sommet d'une berge à pente roide, qui des deux côtés encaisse la Reuss; celle-ci est rapide, et l'on ne peut

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

la traverser qu'en bateau, car il n'y a pas de pont à proximité. Du hameau, on aperçoit au delà de la rivière et à quelque distance le village de Birmensdorf dont les eaux minérales sont bien connues.

Pendant sa vie solitaire à Muligen, Pestalozzi eut un grand plaisir : il put voir Anna à Brugg, où elle était venue passer quelques jours chez une amie.

D'ailleurs les relations agréables ne lui manquaient pas; il était bien accueilli par les Effinger de Wildegg, les Hofmeister de Königsfeld, le bailli Tscharner, etc., et il recevait de fréquentes visites. Cependant il commençait à souffrir de son isolement. Sa fiancée était obligée de l'encourager, de l'exhorter *à n'être pas toujours si triste ;* mais il insistait pour que le mariage ne fût pas différé plus longtemps. Les parents d'Anna n'y consentaient point encore; en vain les amis de Pestalozzi, Lavater, Füssli, le docteur Hotz, oncle d'Anna, le bourgmestre Heidegger, firent tous leurs efforts pour les y décider. Ils déclarèrent seulement qu'ils n'useraient jamais de contrainte pour empêcher leur fille de faire ce qu'elle voulait.

Ce fut le cœur bien triste, mais plein de confiance dans la richesse morale de son fiancé, qu'Anna quitta la maison paternelle. Sa mère la laissa partir en lui disant : *Tu seras obligée de te contenter de pain et d'eau.* On voit, par le journal de M. Schulthess père, qu'elle se maria sans dot, et qu'on lui envoya seulement ses effets personnels et son piano. Le mariage fut célébré en présence d'un petit nombre d'amis, le 30 septembre 1769, dans l'église de Gebistorf, par J. Georges Schulthess, qui fut plus tard pasteur à Winterthour. Pestalozzi était âgé de vingt-trois ans, Anna en avait trente.

Dès les premiers temps de son mariage, Mme Pestalozzi écrivit régulièrement un journal dans lequel son mari déposait souvent aussi ses pensées et ses impressions. C'est là que nous trouverons désormais les plus précieuses indications [1].

Malgré tout, la froideur des parents Schulthess ne dura pas longtemps. Dès le 13 décembre 1769, dix semaines après la noce, nous trouvons les nouveaux mariés en séjour à *la Charrue ;* leur visite ne devait durer que trois jours, elle se prolongea pendant deux joyeuses semaines. On y voit Pestalozzi lui-même avec sa femme, aider son beau-père à faire des bonbons pour les fêtes du nouvel an, et écrire dans le journal d'Anna les plaisanteries que cette occupation lui inspirait. En même temps, ils visitaient tous leurs parents et amis, surtout la bonne mère qui demeurait au *Treillis rouge.* Ils repartirent le 28 décembre, emportant l'amitié et les bénédictions des *deux familles.* Ce jour-là, ils dînèrent *deux fois* (au *Treillis rouge* et chez le chancelier Vœgeli); puis ils montèrent *en bateau,* et arrivèrent heureusement chez eux à Muligen, *grâces en soient rendues au Tout-Puissant.*

Dès le lendemain, Pestalozzi était à sa propriété près de Birr, occupé de ses plans pour l'avenir, et surtout de la construction d'une maison d'habitation et d'une grange. En attendant, il avait semé ses champs en esparcette (sainfoin).

Le jour de Sylvestre, ils firent une demi-fournée de pain pour les pauvres, et en furent bien récompensés en voyant la joie qu'ils avaient causée. Le 1er janvier 1770, ils allèrent au prêche, à l'église de Birmensdorf.

L'affection réciproque des deux époux leur donnait un bonheur qui leur faisait voir tout en beau, et qui entretint leur illusion pendant une grande partie de cette année. Les parents d'Anna venaient souvent la visiter ; plusieurs fois il apportèrent de l'argent pour

[1] Quand parut la première édition de cet ouvrage (1874) ce journal était entre les mains de Mme Zehender-Stadlin, à Zurich, qui a bien voulu le confier à M. Morf pour son remarquable travail sur Pestalozzi.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

aider leur gendre dans ses entreprises. Souvent aussi M. et Mme Pestalozzi allaient faire des visites à leurs amis, à Brugg, à Birr, au château de Braunegg, etc.

En même temps Pestalozzi travaillait énormément, même de ses bras, s'exposant à toutes les intempéries, et parcourant à toute heure et coup sur coup les quatre ou cinq kilomètres qui séparaient son ménage de sa bâtisse.

L'architecte Spielmann avait fait les plans des bâtiments ; l'habitation devait être dans le genre italien; Pestalozzi approuva tout. Son homme d'affaires et contre-maître Merki avait été mal choisi ; il n'avait la confiance de personne dans le pays, et il compromit gravement les intérêts qui lui étaient confiés.

Cependant Pestalozzi était enchanté de voir pousser vigoureusement son esparcette, il jouissait de chaque progrès de ses constructions, qu'il pressait avec une impatience pleine d'espoir, alors que déjà bien des gens sensés prévoyaient sa ruine, et que des propos fâcheux parvenus au capitaine Schulthess le remplissaient d'inquiétude sur les résultats de son association.

Quelques citations du journal des époux préciseront mieux encore l'état des choses au printemps 1770 :

« 5 mars. (Anna.) J'ai été voir le domaine avec mon mari et mon frère le docteur. J'ai entendu pour la première fois un jugement désavantageux aux entreprises de mon bien-aimé. C'est le pasteur de Birr qui en a mauvaise opinion. J'en ai été peinée, mais pas fort inquiète. »

« 25 avril. Arrivée du banquier Schulthess avec ses deux fils. Cette visite m'a occupée toute la journée ; elle se serait terminée très agréablement pour nous tous sans un méchant domestique qui a tenu des propos fâcheux sur les projets de mon cher mari ; j'espère que celui-ci n'en saura rien. »

« 3 mai. (Pestalozzi.) A neuf heures arrive une lettre du capitaine Schulthess qui considère mon entreprise

comme manquée. Ma chère femme me console et m'encourage. Puis je me réjouis avec elle de l'affection de ses bons parents qui aujourd'hui nous envoient encore 100 fl. »

« 10 mai. (Anna.) Aujourd'hui j'ai fait le compte du ménage, et j'en trouve la dépense plus forte que je ne le pensais pour une vie simple comme la nôtre. Pour sept mois, elle se monte à 300 fl. Il est vrai que pendant soixante jours nous n'avons pas été seuls, et que nous avons hébergé chez nous successivement quarante personnes. Il n'y a donc pas trop à s'étonner de cette énorme somme ; et je ne sais pas un de nos hôtes qui ne nous fût à tous deux très cher et très agréable ; ils étaient tous des parents ou de vrais amis. »

« 12 mai. Meis et Schinz (deux amis de Pestalozzi) arrivèrent comme experts et se rendirent aussitôt sur le domaine ; ils en revinrent le soir, ayant trouvé les travaux en meilleur état qu'ils ne s'y attendaient. Le lendemain ils s'établirent avec mon bien-aimé dans la salle d'école pour y faire des comptes. Le soir nous étions bien tristes, car nous ne pouvions nous empêcher de croire que le banquier Schulthess pensait à nous abandonner. La principale cause de sa méfiance, c'est ce méchant domestique, qui lui a tout représenté sous le plus fâcheux aspect. »

« 17 mai. Lettre du capitaine Schulthess qui annonce la dissolution de la société. Nous pleurâmes en nous représentant ce qui pouvait arriver de plus fâcheux, notre séparation ; car la retraite du banquier devait nous faire perdre tout crédit. Je remercie Dieu de ce qu'en ce moment il m'a tellement soutenue que j'ai pu consoler mon bien-aimé qui se désolait de me laisser pauvre dans les circonstances où je me trouvais, portant un enfant dans mon sein. »

Les époux allèrent à Zurich ; leurs parents et amis s'employèrent avec eux pour faire revenir le capitaine Schulthess de sa décision. Celui-ci se laissa fléchir ; et l'association continua.

L'événement le plus important de cette année, et

la plus grande joie pour le ménage de Muligen fut la naissance du fils de Pestalozzi, le seul enfant qu'il ait eu.

Quelques jours avant ses couches, Anna pensant qu'elle pourrait y perdre la vie, écrivit à ses parents :

« Ce serait pour moi un chagrin que j'emporterais au tombeau si je ne laissais pas à mes parents chéris quelques lignes pour leur témoigner la profonde reconnaissance qu'ils m'ont toujours inspirée, mais que je n'ai jamais ressentie aussi vivement que depuis mon mariage. Chers parents, il est certain que c'est avec mon mari que j'ai passé les jours les plus heureux de ma vie ; il est certain que mon ami mérite toute votre affection. »

La mère de Pestalozzi vint prêter son secours à sa bru pour le moment critique ; puis vint aussi la mère d'Anna ; plus tard, Bäbe, la sœur de Pestalozzi, s'y établit pour donner ses soins au nouveau-né, qui fut comblé de petits présents par ses grands parents, parrains et marraines. Anna écrivit dans son journal :

« Nous n'avons jamais si bien joui les uns des autres que pendant cette réunion ; nous avons versé des larmes de joie. »

Au printemps 1771, Pestalozzi alla s'établir avec sa famille dans sa maison neuve à Letten, qui prit alors le nom de *Neuhof* (nouvelle ferme). Le rez-de-chaussée seul était terminé ; les circonstances ne permirent point d'achever l'étage qui faisait partie du plan adopté.

La façade était au midi avec six fenêtres éclairant quatre chambres et s'ouvrant sur le jardin. Cette maison a été incendiée en 1842, on a relevé les murs et le toit, mais l'intérieur est resté vide et sert de magasin. Un chemin longe le mur au levant, et à quelques pas vers le sud on trouve à droite l'emplacement de la ferme qui a aussi été détruite par un incendie. Devant la ferme était la fontaine, puis de l'autre côté du chemin, le fumier et un étang. Ces bâtiments occupaient le centre d'un grand domaine de prés et de champs, avec quelques vignes au pied de la colline, et plus haut une bande de bois.

Mais ces terrains étaient encore très peu fertiles ; quelques jours de pluie y laissaient à découvert une petite couche de sable ; l'agriculture de Pestalozzi ne prospérait pas.

En même temps la construction des bâtiments avait absorbé les ressources nécessaires à l'exploitation du domaine, et Merki, l'homme d'affaires, avait trompé la confiance de Pestalozzi.

Le banquier Schulthess se retira alors définitivement, en faisant quelque perte.

Pestalozzi, réduit maintenant à ses faibles ressources, trouva encore dans le dévouement de sa femme les consolations et les encouragements dont il avait si grand besoin. Anna obtint de ses frères, en avancement d'hoirie, quelques sommes qui servirent à payer des dettes. La mère de Pestalozzi aida aussi son fils selon ses moyens. Celui-ci découvrit de la marne près de Birr et s'en servit pour amender ses terres ; il joignit à son agriculture si peu productive la fabrication d'étoffes de coton ; il donnait à filer, puis à tisser la matière première qui lui était fournie par ses beaux-frères.

Malgré tous ces soins et tout ce travail, la situation devenait chaque jour plus mauvaise, et les dettes ne cessaient de s'accroître. Pestalozzi lui-même s'aperçut alors que ses entreprises avaient complètement échoué.

« Le rêve de ma vie, dit-il, l'espoir d'une sphère d'activité grande et bénie autour de moi, et dont la tranquillité de mon foyer domestique eût été le centre, tout était évanoui. »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

C'était en 1775.

Cet insuccès ne saurait nous étonner. Et cependant, à la base de l'entreprise, il y avait des idées dont le temps est venu confirmer la justesse et la fécondité : l'avantage des cultures maraîchères en grand, près des villes, la valeur des engrais qui se perdaient dans les cités populeuses, la possibilité d'augmenter énormément le pro luit des terres par une culture perfectionnée. Ce que Pestalozzi n'a pas su faire alors, d'autres l'ont fait plus tard. Le 8 août 1869, en visitant Muligen et Neuhof, nous avons vu dans cette même plaine de Birr les cultures les plus luxuriantes et les plus variées : carottes, betteraves, etc., éclaircies, nettoyées, arrosées de purin ; récoltes se succédant plusieurs fois dans l'année ; fréquents labourages par des bœufs attelés au joug individuel du garot. Ainsi on y a réalisé aujourd'hui cette *culture intensive* que Pestalozzi y rêvait il y a cent ans. On aura remarqué sans doute que l'expérience agricole de Neuhof était peu conforme au plan préparé à Kirchberg. Pestalozzi n'avait pu réunir les conditions sur lesquelles il avait compté (par exemple la proximité de Zurich) ; néanmoins sa confiance et son ardeur impatiente ne lui permirent pas de différer, et il mit la main à l'œuvre sans avoir tous les moyens nécessaires pour réussir. Ce n'est pas la seule occasion où il eut à souffrir de cette disposition de son caractère.

Quand le propriétaire de Neuhof vit son entreprise agricole manquée et sa petite fortune compromise, il prit la détermination la plus inconcevable dans une pareille position : il se décida à ouvrir chez lui un asile pour les enfants pauvres.

On a dit que c'eût été un dévouement sublime, si ce n'eût été une insigne folie ; mais ce n'était que l'effet naturel d'une réaction opérée dans sa conscience et dans sa pensée depuis qu'il était devenu père. Nous

devons maintenant exposer dès son origine cette nouvelle évolution morale par laquelle Pestalozzi trouva sa véritable vocation, et devint le bienfaiteur de l'humanité.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE IV

Comment Pestalozzi élevait son enfant.

Pestalozzi se reproche de ne s'occuper plus que des intérêts temporels de sa famille. La naissance de son fils le remplit de remords religieux. Il veut élever son enfant d'après les principes de l'Emile; obligé de corriger Rousseau à chaque pas, il découvre les principes essentiels de sa méthode; bienfait de cette expérience pour l'humanité; triste sort de l'enfant qui l'a subie.

Il existe souvent dans la vie des jeunes gens une période plus ou moins longue de fougue et d'illusion, qui les entraîne dans une voie où tôt ou tard les déceptions et l'expérience des réalités de la vie les obligent à s'arrêter. C'est ainsi que Pestalozzi se lançait d'abord dans la politique comme révolutionnaire, puis dans l'agriculture comme novateur.

Cette dernière entreprise fut réellement la folie de sa jeunesse.

Excité d'abord par l'utopie en vogue dans son entourage académique de Zurich, par l'espoir de trouver le salut du peuple dans la réforme de l'agriculture, puis par son amour pour sa fiancée et par le désir de rassurer ses parents, en lui préparant une belle position, il laissa peu à peu les soucis économiques et une ambition vulgaire remplacer dans son cœur les nobles passions philanthropiques qui l'avaient agité. Mais cette

éclipse de sa grande pensée de dévouement ne dura pas longtemps. Bientôt il se trouva mal à l'aise dans cette activité où dominaient trop les intérêts matériels, il se reprocha l'abandon de ses idées de perfectionnement pour lui et pour les autres, et il fut tourmenté par des remords religieux.

Les déceptions que lui apportèrent ses essais agricoles contribuèrent sans doute à sa régénération morale, mais elles n'en furent pas la première cause. Les confidences intimes que nous allons citer prouvent que cette crise commença à une époque où Pestalozzi n'avait encore aucune raison pour douter de la réussite de son entreprise.

Dès le 9 janvier 1770, il écrivait dans le journal de sa femme :

« Pourquoi ne travaillé-je plus avec plaisir dans le domaine des sciences spéculatives? Pourquoi suis-je si froid à la recherche des vérités les plus importantes? Serait-ce qu'il me manque maintenant les excitations d'une vaine gloire et les exemples que je trouvais à la ville? Mais je veux, malgré la distraction forcée que m'apportent les travaux de ma vocation, m'occuper aussi avec zèle du développement de mes facultés. O Dieu! fortifie-moi dans cette décision! »

Et plus loin :

« Nous nous sommes levés tard; des lettres pressantes à écrire ont absorbé le temps de nos prières, que nous ne devrions jamais nous laisser dérober. J'ai été fort occupé tout le jour, et je me suis trouvé plus content, plus heureux que dans les journées où j'ai du loisir. Cette remarque me fait honte; elle prouve que je ne sais pas assez m'occuper de mon propre cœur. Après avoir écrit ce qui précède, je me suis mis à jouer, puis j'ai abandonné le jeu, désolé de ma légèreté. Où me conduira-t-elle? Que fera-t-elle de moi en peu d'années? »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Peu de temps après, Mme Pestalozzi écrit dans son journal :

« Je profite de l'absence de mon cher mari pour repasser ma vie qui a été bien dissipée depuis quelque temps. J'ai l'espoir d'être mère. S'il plaît à Dieu de nous conserver la vie, à mon enfant et à moi, combien est redoutable le devoir qui m'attend. Mais, s'il veut que ma mort arrive au terme fatal... O Père miséricordieux, viens à nous avec ta grâce et tes bénédictions, approche-toi encore de nos cœurs pour les purifier et les fortifier. Enfin, mon bien-aimé est rentré ; il m'a demandé si j'avais prié ; j'ai été heureuse de lui raconter ma journée, car il en était fort réjoui. »

A ces citations nous en pourrions ajouter un grand nombre qui montrent également que les deux époux, quelques mois déjà après leur mariage, se reprochaient la dissipation d'une vie où prédominait le souci des intérêts matériels, et cherchaient dans la prière la force nécessaire à leur perfectionnement moral.

Quand Pestalozzi devint père, cette crise morale prit en lui les caractères d'un violent remords religieux. C'est que la paternité, avec ses soucis, ses devoirs et sa responsabilité, vient placer l'homme dans des conditions nouvelles particulièrement favorables à un sérieux retour sur lui-même et à une régénération morale et religieuse. Le péché auquel on a consenti pour soi-même, on ne le veut pas pour l'enfant de ses entrailles parce qu'on sent malgré tout que le malheur y est attaché, et l'on éprouve le besoin de se sanctifier soi-même, pour pouvoir élever saintement un être chéri.

C'est alors que le père du nouveau-né écrit dans le journal de sa femme :

« Ah Dieu ! j'ai vu approcher le moment de la plus grande anxiété, et je n'ai pu ni prier ni pleurer, et je n'ai pas élevé mon cœur à Dieu, et je ne suis pas tombé à genoux pour déplorer mes fautes, pour demander miséricorde, pour que le Seigneur ne m'enlève pas ma bien-aimée à cause de mon péché, pour qu'il ne me reprenne pas mon fils à cause de mes transgressions. Ah ! l'endurcissement est au fond de mon âme, la volonté de me corriger est loin de moi, mon cœur est plein de méchanceté. »

Il continue longtemps ainsi, puis il finit par le cri de saint Paul : « Qui me délivrera de ce corps de mort ? »

Plus loin, il reprend :

« J'étais toujours occupé de soins insignifiants et non point de rendre mon cœur digne du plus heureux jour de ma vie. Hélas ! j'ai oublié mon Seigneur et mon Dieu, et dans l'anxiété de mon cœur je n'ai point prié celui qui a formé chacun de nous dans le sein de sa mère, et qui donne à tous la respiration et la vie. Pardonne-moi, mon Père ; je ne suis pas digne d'être appelé ton fils.

» Tu as répandu tes bénédictions sur moi au delà de toute mesure. Tu as conservé à ma femme la vie et la santé ; tu m'as rendu père d'une de tes créatures immortelles. Ah ! si je pouvais reconnaître ta bonté par ma repentance, par la repentance d'une longue vie de péché dont je ne me suis pas encore écarté d'un pas !... Envoie-moi ton esprit d'en haut ! Donne-moi maintenant une nouvelle force, crée en moi un nouveau cœur et un nouveau zèle ! O mon fils, mon fils ! horrible pensée ! trahi par moi, infidèle à ta destination, tu pourrais un jour devant mon Juge être l'accusateur de ton père, de celui qui devait te conduire dans des chemins sûrs ! Il vaudrait mieux pour moi que je n'eusse jamais vu ton visage, qu'avant de le voir j'eusse été jeté au fond de la mer. Dieu me préserve, cher enfant, d'exciter aucun vice dans ton âme ! »

Voilà certes un sentiment élevé du devoir et de la vertu, les appels d'une conscience délicate, les élans d'un cœur sincèrement et foncièrement religieux. Et cependant, dans les épanchements intimes de cet homme qui naguères était un ministre de l'évangile,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

pas un mot de Jésus, le Sauveur des hommes, le refuge des âmes angoissées! La doctrine chrétienne de la rédemption semble faire entièrement défaut dans une âme que remplit néanmoins un sentiment d'amour et de repentir éminemment chrétien. On voit que Pestalozzi avait subi l'influence de l'époque d'incrédulité dans laquelle il vivait; on voit que les croyances naïves de son enfance et de sa première jeunesse n'avaient point complètement résisté aux sophismes de Rousseau.

Mais en même temps, on voit que la réaction est venue, et qu'elle est déjà fort avancée. De Jean-Jacques à Pestalozzi, quelle distance! le premier était content de lui et se jugeait favorablement dans ses plus grands écarts; le second se fait d'amers reproches, dès que, vivant comme la plupart des hommes, il donne aux intérêts temporels de sa famille la première place dans son activité et dans ses affections.

Cette régénération, dont nous avons signalé les premiers symptômes, vient de s'accentuer vivement par l'influence de la paternité; nous la verrons se poursuivre par les soins de Pestalozzi pour bien élever son enfant, et aboutir au dévouement chrétien le plus admirable.

Mme Necker de Saussure, dans son *Education progressive*, s'étonne que parmi tant d'infatigables annotateurs en tout genre, il ne se soit pas trouvé un père qui voulût prendre note des progrès de son enfant. Elle ignorait que, depuis soixante ans déjà, son vœu était réalisé par le réformateur de l'éducation. Pestalozzi écrivait ses observations sur son petit garçon dans un journal dont quelques parties nous ont été conservées dans les *Pestalozzische Blätter* [1] du docteur Niederer, collaborateur de Pestalozzi.

Ce journal est pour nous un document aussi important que curieux. On y voit un père qui a l'intention d'appliquer les idées de Rousseau à l'éducation de son fils, et qui y met un soin opiniâtre et consciencieux; mais à chaque pas, il est arrêté et redressé par les observations de son expérience même et par le souvenir de l'éducation reçue d'une mère chrétienne. Lorsqu'on sait que J.-J. Rousseau avait manqué de cette double expérience, comme fils et comme père, on ne peut plus s'étonner de ses erreurs.

[1] Aix-la-Chapelle, 1828.

Ce journal nous montre aussi quelques-uns des principes de la méthode de Pestalozzi, se dégageant peu à peu de ses expériences et de ses méditations, et procédant assez directement de la réaction qui se poursuit en lui contre la théorie de J.-J. Rousseau.

Le fils de Pestalozzi avait été nommé Jacques, et selon l'usage allemand des diminutifs, on l'appelait Jacobli; il avait près de trois ans et demi, lorsque son père écrivait les notes que nous allons citer. Il ne faut point oublier qu'à cette époque Pestalozzi était à sa campagne de Neuhof, encore fort occupé de ses entreprises agricoles.

« 27 janvier 1774. Je lui montrai de l'eau qui coulait rapidement sur la pente de la colline. Cette vue le réjouit. J'allai quelques jets de pierre plus bas, et il me suivit en disant à l'eau :

« Attends-moi, je vais revenir. » Je le conduisis un peu plus bas, au bord du même ruisseau. « Regarde, papa, » s'écria-t-il, l'eau vient aussi; elle descend de là-haut, » et elle va toujours plus bas. » Nous suivîmes le cours de l'eau, et je lui répétai plusieurs fois : L'eau coule du » haut en bas de la montagne. »

« Je lui nommai quelques animaux en lui disant : « Le » chien, le chat, etc., sont des animaux; » puis : « Ton » oncle, Jean, Nicolas, sont des hommes. » Ensuite, je lui demandai : « Qu'est la vache, le mouton, M. le ministre, » la chèvre, ton cousin, etc.? » Il répondit presque toujours bien. Lorsqu'une de ses réponses n'était pas juste,

elle était accompagnée d'un certain sourire qui annonçait l'intention de ne pas dire bien. N'y a-t-il pas, sous cette plaisanterie, l'envie d'essayer jusqu'à quel point il peut manifester son indépendance de volonté? »

« 29 janvier. Je parvins à le fixer assez longtemps à sa leçon, après l'avoir fait jouer et courir, exposé à un froid vif. J'éprouvai alors qu'il faut être robuste si l'on veut accomplir sa tâche éducative au milieu des jeux de son élève et en plein air. »

« 30 janvier. Il témoigna de l'ennui à sa leçon de lecture. Mais comme je m'étais proposé de l'occuper ainsi régulièrement chaque jour, même contre sa volonté, je voulus, dès les premières fois, lui en faire sentir sévèrement la nécessité. Je ne lui laissai aucune alternative entre ce travail et mon mécontentement, que je lui montrai par une punition. Je le tins enfermé. Ce ne fut qu'après son troisième arrêt qu'il devint patient. Dès lors il fit sa leçon volontiers et gaiement.

» Je lui montrai que le bois se soutenait sur l'eau, tandis que les pierres tombaient au fond du vase. »

« 1er février. Je lui appris à connaître en latin les noms des parties extérieures de la tête. Par des figures et des exemples je lui fis comprendre la signification des mots : dedans, dehors, dessous, dessus, au milieu, à côté, etc. Je lui montrai de la neige devenant de l'eau dans la chambre.

» J'ai trouvé que l'enseignement était facilité par la variété du son de voix, c'est-à-dire en parlant tantôt haut, tantôt bas, tantôt sur un ton, tantôt sur un autre. Mais à quoi pourrait conduire une pareille bizarrerie!

» L'autre jour, il avait vu tuer des porcs; dans un esprit d'imitation, il prépara divers morceaux de bois, comme s'il allait faire une opération semblable. En ce moment sa mère l'appela « Jacobli. » Non, maman, répondit-il, tu dois maintenant m'appeler « maître boucher! »

« 2 février. Je cherchai à lui faire bien saisir la signification des nombres, dont jusqu'à présent il ne connaissait que les noms, les répétant par cœur, sans y attacher un sens précis. C'est un immense obstacle pour parvenir à la vérité, que de connaître déjà les mots sans qu'ils

soient liés à une idée juste des choses. L'homme le plus borné en aurait été frappé s'il eût assisté à notre leçon. L'enfant était habitué à ne mettre aucune différence de sens entre les divers noms de nombre qu'il prononçait, et cette habitude lui donnait une inattention que je n'ai pu vaincre en aucune mesure.

» Pourquoi ai-je eu la folie de lui laisser ainsi prononcer des mots importants sans avoir soin d'y joindre en même temps une idée claire de leur signification? N'aurait-il pas été naturel de ne point lui faire dire « trois » avant qu'il eût bien connu le nombre deux dans tous les exemples possibles; n'est-ce pas ainsi qu'on devrait apprendre à compter? Ah! combien je me suis écarté des voies de la nature en voulant la devancer dans ses enseignements! O vérités importantes pour la sagesse et la vertu! enseignez-moi à me tenir sur mes gardes!..

» Laisse-toi guider par le penchant de l'enfant à l'imitation! tu as un poêle dans ta chambre, dessine-le-lui! quand ton enfant ne réussirait pas dans toute l'année à en tracer exactement les quatre coins, au moins se serait-il habitué à rester assis et à travailler. La comparaison des figures mathématiques et des grandeurs est en même temps un sujet de jeux et un enseignement de la sagesse. Soigner son propre jardin et y réunir toutes sortes de plantes; rassembler des crysalides et des insectes, les soigner et les conserver avec ordre, avec exactitude et avec persévérance... Quelle préparation à la vie sociale! Quel frein contre la paresse et la grossièreté! Et que tout cela est loin de notre enseignement ordinaire qui convient si peu aux enfants! Ceux-ci ne devraient lire d'abord que dans le livre de la nature.

» Il n'a pris sa leçon de lecture qu'à contre-cœur : il emploie mille détours pour s'y soustraire; il saisit promptement chaque occasion de faire autre chose. Lorsqu'il désire quelque chose qu'il ne peut obtenir, il est très habile à représenter ce qu'il veut comme pouvant lui être utile pour apprendre, pour lire. Tout ce manège excite vivement mon attention depuis quelques jours, et m'impose le devoir d'observer ses ruses avec le plus grand soin. »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Le 3 février. J'ai senti aujourd'hui, avec la même force qu'hier, combien est vicieuse notre manière d'apprendre à compter à un enfant. Tous les mots appris sans réflexion apportent dans notre esprit une perturbation presque irrémédiable ; aussi, quelle clarté de connaissance n'aurions-nous pas, si nous recevions la vérité sans mélange ! O Dieu ! toi qui es mon père et le père de mon enfant, fais-moi bien comprendre la sainte ordonnance que tu as donnée à la nature, et qui nous prépare lentement, de tous côtés, par une immense diversité d'impressions, à concevoir des notions exactes et complètes. Tous les mots représentent de telles notions, et lorsque ces signes précèdent pour l'enfant la connaissance des choses, lorsque de fausses notions viennent s'y attacher, alors chaque jour nos exercices, nos conversations fortifient et augmentent son erreur, et le poussent toujours plus loin dans une fausse voie, sans que même nous puissions nous en douter. Qu'il est difficile alors de corriger le mal ; tandis qu'en marchant simplement de vérité en vérité, on suit la voie lumineuse de la nature. »

« Le 4 février. Depuis hier Jacobli n'est pas bien ; aujourd'hui un léger accès de fièvre nous a effrayés ; nous avons appelé M. Koller (le médecin). Nous eûmes beaucoup de peine à faire prendre des remèdes à l'enfant M. Koller nous conseilla de lui faire avaler de temps en temps, lorsqu'il serait en santé, quelque potion désagréable, mais innocente, afin que l'habitude s'en trouvât prise au moment du besoin. Au premier abord, cette idée me paraît bonne, et je serais disposé à la généraliser dans l'intérêt de l'éducation. »

« Le 13 février. Les soins que nous avons donnés à Jacobli pendant sa maladie (huit jours) l'ont rendu plus volontaire. Je pris une de ses noix pour la casser ; il crut que je voulais la manger et poussa des cris de colère. Je le regardai froidement ; puis sans lui dire un seul mot, je pris une seconde noix et je les mangeai toutes deux devant ses yeux. Il continua à pleurer : je lui présentai le miroir ; il s'enfuit pour se cacher.

» J'ai admiré la naïve rectitude d'esprit de notre domestique Nicolas. J'ai l'habitude de rechercher avec soin, en

fait d'éducation, les idées des gens qui ont été élevés tout naturellement et en liberté, et qui se sont instruits par la vie même, non pas par des leçons. — « Nicolas ! » lui dis-je, n'est-il pas vrai que Jacobli a une bonne » mémoire ? » — « Oui, répondit-il, mais vous le surchar» gez. » C'est ce que j'avais craint maintes fois. — « Mais, repris-je si l'enfant est surchargé, je crois qu'on » peut s'en apercevoir ; dans ce cas, il doit perdre cou» rage, devenir craintif, inquiet, et dès que paraissent » les premiers indices d'un pareil effet, il faut s'arrêter. » — « Ah ! dit Nicolas, vous vous inquiétez donc aussi du » courage et de la joie de l'enfant ! c'était précisément ce » que craignais de vous voir oublier. » Oh ! Nicolas, toute l'instruction ne vaudrait pas un denier, si elle devait faire perdre le courage et la gaieté. Tant que son visage exprime la joie, tant qu'il met de l'ardeur et de l'entrain à tous ses jeux, tant que le bonheur accompagne le très grand nombre de ses impressions, je n'ai rien à craindre. De courts instants pendant lesquels il faut se surmonter, bientôt suivis d'une nouvelle vie, d'une nouvelle joie, n'abattent point le courage.

» Voir les habitudes d'obéissance, d'ordre et de sérénité produire le repos et le bonheur, voilà l'éducation pour la vie sociale.

» Père ou instituteur, évite surtout le désordre et l'agitation ! que la plupart de tes exercices se fasse avec ordre, avec tranquillité ! Les plus grandes joies viennent d'une longue et paisible recherche. Ne fais pas peser tes connaissances sur ton enfant, mais laisse la vérité venir à lui ; fais passer et repasser sans cesse devant ses yeux tous les objets qui peuvent l'instruire et le développer. Fais-le toujours voir, toujours entendre, et demande-lui rarement de juger. En général ne provoque son jugement que pour les choses dont il a besoin actuellement. Demande-lui son jugement comme la nature te demande le tien. Elle ne te demande pas de juger la largeur du fossé dont tu suis le bord, elle ne fait que te le montrer ; peut-être en juges-tu ! Mais ce qu'elle te demande, c'est de juger la largeur du fossé qui barre ton chemin et que tu dois traverser. Ainsi, chaque fois que tu peux con-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

duire l'enfant à une application, il est naturel, il est nécessaire de lui demander son jugement. »

« Le 14 février. Aujourd'hui je suis content : il apprenait volontiers. J'ai joué avec lui ; j'ai fait le cavalier, le boucher, tout ce qu'il voulait.

» Je traçai quelques lignes droites pour le faire dessiner. Füsli (peintre zuricois) me dit : « Que tout ce que » vous faites soit complet ; ne passez pas de l'*a* au *b* » avant que l'*a* soit parfaitement connu, et ainsi de tout. »

» Ne te hâte point d'avancer, mais reste au premier pas jusqu'à ce qu'il soit bien fait ; ainsi tu éviteras la confusion et la dissipation. Ordre, exactitude, accomplissement ; hélas, ce n'est point ainsi que mon caractère a été formé. Et pour mon enfant précisément, il y a le plus grand danger que je me laisse aveugler par la vivacité de son esprit, par la rapidité de ses progrès, par l'éclat d'une certaine étendue de ses connaissances, et qu'ainsi je n'oublie tout ce qui lui manque, tout ce qui en lui paraît développé sans l'être, et toutes ces lacunes qu'il faut nécessairement combler avant d'aller plus loin. Que tout soit complet, que tout soit en ordre, nulle part de la confusion... Vue importante !

» C'est la nature qui nous donne notre premier langage : ne pourrait-elle pas nous en donner dix autres de la même manière ? Je m'aperçois que je ne suis pas assez cette marche de la nature en enseignant le latin. Il faut que je m'accoutume davantage à parler toujours latin. Cependant sous ce rapport je suis content des progrès de Jacques. »

« Le 15 février. Je note aujourd'hui une habitude de mon enfant, qui montre son adresse, mais qui m'oblige à une grande vigilance. Lorsqu'il demande quelque chose, il commence toujours par combattre les motifs pour lesquels il pense qu'on refusera, ou par exposer ceux par lesquels il espère obtenir : « Maman, je ne le » casserai pas, je veux seulement le regarder, je m'en » servirai pour apprendre, je n'en veux qu'un seul. » Il ne faut pas que sa ruse lui réussisse. Une demande franche et nette nous serait bien plus précieuse. Quand il emploie de pareils détours, nous devons l'obliger à reprendre le chemin, et peut-être lui refuser ce qu'il n'a pas demandé directement.

» Conduis ton enfant par la main sur le grand théâtre de la nature ; instruis-le sur la montagne et dans la vallée. Là son oreille s'ouvrira mieux à ton enseignement ; la liberté lui donnera plus de force pour surmonter les difficultés. Mais que, dans ces heures de liberté, ce soit la nature qui enseigne plutôt que toi. Ne te laisse pas emporter par le plaisir de réussir dans ton enseignement, au point de vouloir le poursuivre lorsque la nature l'en distrait ; ne lui enlève point le plaisir qu'elle lui offre. Qu'il éprouve alors complètement que c'est la nature qui instruit et que toi, avec ton art, tu ne fais que te glisser doucement à côté d'elle. Lorsqu'on entend l'oiseau gazouiller, ou un nouvel insecte bruire sur une feuille, alors laisse là ton exercice de langage ; l'oiseau et l'insecte enseignent ; pour toi, garde le silence ! Mais dans le petit nombre d'heures d'étude où il faut un travail suivi pour acquérir des connaissances nécessaires, alors ne te laisse pas interrompre. Que ces heures soient peu nombreuses, mais que rien n'en puisse troubler l'emploi ! que toute tentative de ce genre soit aussitôt repoussée sans hésiter ! Qu'il ne puisse pas y avoir pour l'enfant la plus faible lueur d'espérance de se soustraire à cette nécessité. Cet espoir lui ôterait toute tranquillité, tandis que la complète conviction qu'on ne peut échapper fait oublier même le désir d'échapper. Ici il faut absolument contrarier la nature et le penchant à la liberté.

» L'enfant doit obéir au sage guide, au père qui reprend justement ; mais il ne faut pas commander sans nécessité. Que vos ordres ne soient jamais l'effet du caprice, ou de la vanité, ou d'une prédilection pour des connaissances qui ne sont pas indispensables. Pour obtenir facilement l'obéissance, il est très important de s'assurer que les enfants savent réellement ce qui est défendu. Rien ne produit une si amère irritation que l'ignorance punie comme une faute. En punissant l'innocence, on perd le cœur. Nous ne devons pas nous figurer que l'enfant sait de lui-même ce qui est nuisible et ce qui à nos yeux a de la gravité.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

» Beaucoup de joie et de liberté, avec quelques-uns de ces moments où l'enfant est obligé de combattre et de surmonter sa volonté naturelle : voilà ce qui donne de la force et du courage soutenu. Trop de contrainte abattrait le courage, et les moments de joie auxquels elle céderait la place seraient sans heureuse influence. Ce qui détermine le caractère, ce sont les impressions les plus fortes et les plus fréquentes, car elles dominent les autres. Voilà pourquoi il est possible à l'éducation de corriger les défauts ; voilà pourquoi elle est aussi fausse qu'elle serait décourageante, la maxime qui dit qu'il suffit de quelques impressions fortuites pour détruire tout l'édifice d'une bonne éducation.

» Jacobli se montre volontaire et violent ; aujourd'hui j'ai été obligé de lui infliger plusieurs punitions. »

« Le 16 et le 17 février. Pour veiller contre son opiniâtreté, pour éviter un renouvellement journalier des mêmes réprimandes, lequel malheureusement commence à avoir lieu, il faut mettre plus de soin à faire alterner ses leçons avec ses jeux, à ne pas gêner sa liberté sans nécessité, à bien déterminer le temps qui doit être positivement employé à l'étude, afin que tout ce qu'il apprend dans d'autres instants ne conserve aucune apparence de travail.

» Je lui ai appris à tenir la craie. Quoique ce soit bien peu de chose, je ne souffrirai pas à l'avenir qu'il la tienne mal une seule fois. »

« Le 18 février. Aujourd'hui je me suis beaucoup promené avec lui. Combien je suis encore inhabile à profiter des circonstances qui pourraient me servir pour atteindre quelque but utile !

» Ma femme rencontra le charpentier et lui réclama le payement d'une dette. « Maman, s'écria Jacobli, ne fais pas de la peine au charpentier ! »

« Le 19 février. Je me trouve parfois gêné pour avoir supprimé toute pédanterie, et le ton d'autorité du maître. Où trouverai-je la limite entre la liberté et l'obéissance, à laquelle la vie sociale nous oblige à nous habituer de bonne heure ? »

Motifs pour la liberté.

« On ne peut gêner la liberté de l'enfant sans encourir jusqu'à un certain point son aversion.

» L'expérience prouve que les enfants qui ont subi trop de contrainte s'en dédommagent plus tard par le déréglement.

» La contrainte excite diverses passions.

» La liberté réglée avec sagesse dispose l'enfant à avoir l'œil ouvert et l'oreille attentive ; elle répand dans son cœur la tranquillité, la joie et l'égalité d'humeur.

» Mais cette entière liberté suppose une éducation préalable qui a rendu l'enfant entièrement soumis à la nature des choses, et non à la volonté des hommes. »

Motifs pour l'obéissance.

« Sans elle, il n'est pas d'éducation possible. Il est des cas pressants dans lesquels la liberté de l'enfant ferait sa perte ; et même dans les circonstances les plus favorables, il nous est impossible de ne jamais contrarier sa volonté.

» La liberté n'étouffe pas les passions ; elle ne fait que retarder leur développement. C'est la vanité qui fait trembler Emile dans son désir de surpasser l'escamoteur. Et Rousseau lui-même ne reconnaît-il pas l'état de dépendance dans lequel nous place l'état de société, lorsqu'il parle de ces hommes aux caractères ardents, qu'il faudrait nécessairement enfermer dans leur jeunesse, si on avait laissé leur enfance entièrement libre ?

» La vie sociale exige des talents et des habitudes qu'il est impossible de former sans gêner la liberté. »

» Où est le défaut? où est la vérité? La liberté est un bien ; l'obéissance en est un également. Nous devons réunir ce que Rousseau a séparé ; frappé des vices d'une folle contrainte qui ne fait qu'abaisser l'humanité, il n'a pas trouvé de limites à la liberté.

» Rendons applicable la sagesse de ses principes.

» Maître ! sois persuadé de l'excellence de la liberté ! Ne te laisse point entraîner par vanité à faire produire à tes soins des fruits prématurés ; que ton enfant soit libre

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

autant qu'il peut l'être; recherche précieusement tout ce qui te permet de lui laisser la liberté, la tranquillité, l'égalité d'humeur. Tout, absolument tout ce que tu peux lui enseigner par les effets de la nature même des choses, ne le lui enseigne pas par des paroles! Laisse-le, par lui-même, voir, entendre, trouver, tomber, se relever, et se tromper. Point de paroles, quand l'action, quand le fait même est possible! Ce qu'il peut faire par lui-même, qu'il le fasse! qu'il soit toujours occupé, toujours actif, et que le temps pendant lequel tu ne le gênes point, soit de beaucoup la plus grande partie de son enfance! Tu reconnaîtras que la nature l'instruit mieux que les hommes.

» Mais lorsque tu verras la nécessité de l'habituer à l'obéissance, alors prépare-toi avec le plus grand soin à ce devoir difficile à remplir dans une éducation libre. Songe que si la contrainte t'enlève la confiance de l'enfant, toutes tes peines sont perdues. Ainsi, assure-toi bien de son cœur. Rends-toi nécessaire pour lui. Qu'il n'ait pas de camarade plus complaisant, plus gai que toi! qu'il n'en ait aucun qu'il te préfère lorsqu'il veut s'amuser!

» Il faut qu'il se fie à toi. Lorsqu'il veut souvent quelque chose que tu ne trouves pas bon, dis-lui-en les conséquences et laisse-lui sa liberté; mais fais en sorte que les conséquences en soient frappantes. Montre-lui toujours le bon chemin; s'il en sort, et s'il tombe dans la fange, retire-le de là! qu'il se trouve dans des positions très désagréables pour n'avoir pas profité de tes avertissements et pour avoir joui d'une entière liberté. Ainsi, sa confiance en toi sera telle, qu'elle ne souffrira aucune atteinte quand tu seras obligé de gêner sa liberté par une défense. Il faut qu'il obéisse au sage maître, au père qui donne de justes avertissements; mais ce n'est qu'en cas de nécessité que le maître doit ordonner. »

Nous avons longuement cité ce journal, parce qu'il a une très grande importance pour l'histoire de cette réforme de l'éducation, qui s'est opérée depuis cent ans et qui se poursuit encore, en partie d'après Rousseau, en partie contre les idées de ce philosophe.

Nous y voyons Pestalozzi trouver, dans son expérience personnelle, et les défauts du système de Rousseau, et quelques-uns des principes qu'il doit développer plus tard pour le bien de l'humanité.

Cependant, ce père si tendre et si clairvoyant est toujours sous le charme de l'éloquent auteur de l'*Emile*. Souvent il oublie ses propres principes pour retomber dans les erreurs de Rousseau qu'il avait condamnées.

Le pauvre enfant qui a subi toutes ces expériences, et à qui peut-être nous devons la *méthode de Pestalozzi*, les a payées chèrement. Le système du philosophe de Genève a continué à être prédominant dans son éducation, puis, dès l'année suivante (1775), celle-ci s'est trouvée subordonnée aux nécessités d'une entreprise qui absorbait tout le temps et toutes les forces de son père. Pendant cinq ans Jacobli n'a été que le camarade des petits mendiants, comme on le verra au chapitre suivant.

Voici ce que Pestalozzi écrivait en 1782:

» Mon fils a plus de onze ans, et il ne sait encore ni lire ni écrire; mais cette lacune ne m'inquiète nullement.

» Cet enfant, encore si ignorant pour tout ce qui tient aux leçons et aux livres, jouait tout seul auprès de sa mère, lorsqu'elle lui dit: « C'est demain la fête de papa; » ne veux-tu pas faire quelque chose pour lui? » — « Oui, » si je savais écrire, répondit l'enfant. » — « Si tu veux » me dire quelque chose, je te l'écrirai. »

» Aussitôt il se mit à essayer; il parcourait la chambre du haut en bas; il marmottait presque en chantant ce qu'il voulait dire.

» Bientôt après, il revient vers sa mère, se penche sur elle, et la regarde en souriant. « Que veux-tu, mon cher » enfant? » — « Ah, tu le sais bien, répond Jacobli. » — » As-tu quelque chose à me dire pour papa? » — « Oui, » si tu veux écrire à présent. »

» Alors la mère écrivit mot pour mot ce qui suit; l'en-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

fant dictait en chantant à demi et en disant: « Il faut que ce soit en vers: »

Je souhaite, mon cher papa, aujourd'hui pour ta fête,
Je souhaite que tu vives bien longtemps;
Et je te remercie cent mille fois de tous tes bienfaits.
Je te remercie de ce que tu m'as élevé tendrement et joyeusement.
Je te remercie encore mille fois de tes bienfaits
Dont j'ai joui tous les jours de ma vie.

Mille et mille fois, je ne sais combien de fois je voudrais te remercier.
A présent, je veux te dire ce qui me tient au cœur:
Je me réjouirai, je me réjouirai terriblement
Lorsque tu pourras dire: J'ai élevé mon fils dans la joie;
Alors je me réjouirai, je me réjouirai de tout mon cœur
Lorsque je pourrai dire:
Je suis sa joie et son bonheur.
Alors seulement je pourrai te remercier
De tout ce que tu as fait pour moi pendant ma vie.
Tu te réjouiras ainsi que moi
Le jour où je pourrai le dire.
Alors nous serons joyeux ensemble toute notre vie.
Alors nous prierons Dieu ensemble,
Et ma chère maman priera aussi avec nous.
Alors nous travaillerons ensemble comme des agneaux,
Afin que nous vivions avec Dieu et avec honneur,
Et que nous soyons contents de ce que Dieu nous donne.
A présent mon cher papa va venir:
Nous allons nous aimer et nous embrasser,
Et maman aussi.
Je veux réunir nos trois têtes dans mes deux bras [1].

Cet enfant, si développé par le cœur, malgré Rousseau, mais si ignorant et si mal préparé aux carrières de la vie sociale, fut placé à quatorze ans dans la pension Pfeffel, à Colmar; voici la première lettre que son père lui écrivit; elle est datée du 16 janvier 1784:

« Maintenant, cher Jaqueli, voici ce que nous avions de prêt; dans huit jours tu recevras davantage. Nous ne sommes point inquiets de ton départ, car maman et moi nous prions Dieu pour que seulement tu deviennes digne de toute la bonté et de toute l'affection dont tu jouis.

[1] *Schweizerblatt* (Feuille suisse) 1782, N^os^ 33 et 34, tome II, p. 121.

» Au nom de Dieu, Jaqueli, prie et travaille. Sois tranquille, appliqué, réfléchi, propre et obéissant. Déshabitue-toi de ce qu'il y a de grossier dans les mœurs des paysans, et apprends à te conduire en toute chose avec convenance. Tu en as maintenant l'occasion, et si tu n'en profites pas, elle ne se représentera plus. Mais j'espère que Dieu ne voudra pas que tu me fasses ce chagrin, d'attrister par ta désobéissance des personnes auxquelles tu dois comme moi tant de reconnaissance.

» Mon enfant! tu es mon tout sur la terre; c'est pour toi que j'aime à vivre; c'est pour toi que j'ai souffert, plus pour ainsi dire que je ne pouvais supporter. Il dépend de toi maintenant, ou de me récompenser de tout par la plus douce joie, ou de jeter sur ma vie un malheur irrémédiable. Car, c'est ce qui arrivera certainement, si tu ne te prépares pas, avec assiduité et avec zèle, à une carrière convenable, si tu ne montres pas les heureux effets de la bonté et de l'indulgence que j'ai eues pour toi pendant ton jeune âge, si tu n'es pas meilleur que les jeunes gens élevés dans la contrainte et avec sévérité. »

Plus tard, Jacob entra en apprentissage de commerce dans la maison F. Battier, à Bâle, dont le chef était l'ami et le bienfaiteur de Pestalozzi [1].

Mais l'enfant ne réussit ni à ses études, ni à son apprentissage. A Bâle déjà il paraissait maladif; en 1790 il revint à Neuhof.

En 1791 Jacobli épousa Anna-Madeleine Frœlich de Brugg, fille du propriétaire de Muligen. En 1793 ils eurent deux jumeaux qui ne vécurent pas; en 1795 une fille, Marianne, morte en 1802; en 1797 un fils, Gottlieb, qui vécut jusqu'en 1863, et qui fut le père du colonel Pestalozzi, aujourd'hui professeur à l'école polytechnique de Zurich.

Depuis son retour à Neuhof, Jacob souffrait d'un mal qu'on appelait un rhumatisme violent. En 1797 son état

[1] On le verra plus loin par la dédicace de la quatrième partie de *Léonard et Gertrude* à M. Félix Battier fils, du 1^er^ avril 1787.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

devint si grave qu'on crut sa fin prochaine; néanmoins il vécut encore plusieurs années dans les souffrances; il était paralysé d'un côté. Il fut tendrement soigné, non seulement par sa femme et ses parents, mais par la fidèle Elisabeth [1]. Enfin, en 1800, une apoplexie vint mettre un terme à ses maux, pendant une courte absence de sa mère, qui écrivit dans son journal:

« Il plut à Dieu de le retirer à lui par une mort douce. Que la paix, la douce paix de Dieu, soit sur lui dans la tombe! que la miséricorde divine accueille son âme qui nous a quittés! Qu'elle te donne, bon et cher enfant, une belle, une riche compensation de toutes les douleurs que tu as supportées! qu'elle nous accorde, à nous qui t'avons tant aimé, de ne pas rester longtemps séparés de toi.... Mais Dieu m'a pourtant accordé la douceur de te voir encore reposer comme un ange sur ton lit de mort. Son expression, sa bouche, montraient la bonté de Dieu qui l'a recueilli comme un ange dans le ciel. A Dieu nos prières et notre reconnaissance éternellement! »

Aux jours heureux de son enfance, Jacobli avait planté de ses mains un tilleul près de l'angle sud-ouest de la maison, au bord du chemin; pendant des années, ses parents l'ont soigné avec amour. Depuis longtemps négligé, il est maintenant entouré de jeunes pousses qui n'ôtent rien à sa beauté. C'est un arbre grand et vigoureux, que le visiteur aime à contempler en mémoire du pauvre enfant aux dépens de qui s'est faite une expérience dont l'humanité entière devait profiter.

[1] L'histoire de cette femme héroïque se trouve à la fin du chapitre V.

CHAPITRE V

Pestalozzi sauveur des mendiants à Neuhof.

Pestalozzi reçoit chez lui vingt-cinq petits mendiants; grand succès de ce premier essai. Iselin le fait connaître et le recommande au public. Pestalozzi reçoit des dons et porte à quatre-vingts le nombre de ses protégés; il est entravé par les exigences de leurs parents; grandes pertes, ruine complète qui met fin à l'entreprise. La famille de Pestalozzi, malade et dénuée de tout, sauvée par le dévouement d'une pauvre servante.

Nous venons de voir Pestalozzi, au moment où il devenait père, faire un retour sur lui-même, se reprocher amèrement d'avoir abandonné la cause du relèvement du peuple pour les intérêts matériels de sa famille, et reprendre enfin la volonté de se consacrer à l'œuvre de patriotique philanthropie qui avait enthousiasmé les premières années de sa jeunesse.

Puis nous l'avons vu, par ses soins, ses expériences et ses méditations, dans l'éducation de son fils, acquérir des idées nouvelles et des principes éducatifs qu'il croyait éminemment propres à la régénération des enfants pauvres.

Frappé du perpétuel besoin d'activité que la nature a donné à l'enfant, de la richesse et de la souplesse de ses facultés physiques, intellectuelles et morales, il pensait qu'en dirigeant utilement toutes ces forces, en

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

devint si grave qu'on crut sa fin prochaine; néanmoins il vécut encore plusieurs années dans les souffrances; il était paralysé d'un côté. Il fut tendrement soigné, non seulement par sa femme et ses parents, mais par la fidèle Elisabeth [1]. Enfin, en 1800, une apoplexie vint mettre un terme à ses maux, pendant une courte absence de sa mère, qui écrivit dans son journal:

« Il plut à Dieu de le retirer à lui par une mort douce. Que la paix, la douce paix de Dieu, soit sur lui dans la tombe! que la miséricorde divine accueille son âme qui nous a quittés! Qu'elle te donne, bon et cher enfant, une belle, une riche compensation de toutes les douleurs que tu as supportées! qu'elle nous accorde, à nous qui t'avons tant aimé, de ne pas rester longtemps séparés de toi.... Mais Dieu m'a pourtant accordé la douceur de te voir encore reposer comme un ange sur ton lit de mort. Son expression, sa bouche, montraient la bonté de Dieu qui l'a recueilli comme un ange dans le ciel. A Dieu nos prières et notre reconnaissance éternellement! »

Aux jours heureux de son enfance, Jacobli avait planté de ses mains un tilleul près de l'angle sud-ouest de la maison, au bord du chemin; pendant des années, ses parents l'ont soigné avec amour. Depuis longtemps négligé, il est maintenant entouré de jeunes pousses qui n'ôtent rien à sa beauté. C'est un arbre grand et vigoureux, que le visiteur aime à contempler en mémoire du pauvre enfant aux dépens de qui s'est faite une expérience dont l'humanité entière devait profiter.

[1] L'histoire de cette femme héroïque se trouve à la fin du chapitre V.

CHAPITRE V

Pestalozzi sauveur des mendiants à Neuhof.

Pestalozzi reçoit chez lui vingt-cinq petits mendiants; grand succès de ce premier essai. Iselin le fait connaître et le recommande au public. Pestalozzi reçoit des dons et porte à quatre-vingts le nombre de ses protégés; il est entravé par les exigences de leurs parents; grandes pertes, ruine complète qui met fin à l'entreprise. La famille de Pestalozzi, malade et dénuée de tout, sauvée par le dévouement d'une pauvre servante.

Nous venons de voir Pestalozzi, au moment où il devenait père, faire un retour sur lui-même, se reprocher amèrement d'avoir abandonné la cause du relèvement du peuple pour les intérêts matériels de sa famille, et reprendre enfin la volonté de se consacrer à l'œuvre de patriotique philanthropie qui avait enthousiasmé les premières années de sa jeunesse.

Puis nous l'avons vu, par ses soins, ses expériences et ses méditations, dans l'éducation de son fils, acquérir des idées nouvelles et des principes éducatifs qu'il croyait éminemment propres à la régénération des enfants pauvres.

Frappé du perpétuel besoin d'activité que la nature a donné à l'enfant, de la richesse et de la souplesse de ses facultés physiques, intellectuelles et morales, il pensait qu'en dirigeant utilement toutes ces forces, en

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

variant et en alternant les exercices de manière à prévenir la fatigue, on pouvait apprendre aux enfants à gagner leur subsistance tout en les instruisant et en les moralisant. Puis il considérait encore la vie des champs, la culture de la terre combinée avec quelques travaux industriels, comme la meilleure condition d'une éducation qui pût apprendre aux enfants les plus pauvres que, par leurs propres forces, et avec l'aide de Dieu, ils sont capables non seulement de pourvoir à leurs besoins, mais encore de contribuer au bonheur de leur famille et de leur patrie.

« Il faut, disait-il, non pas seulement qu'ils apprennent à répéter par cœur que l'homme a été créé à l'image de Dieu, et qu'il doit vivre et mourir comme enfant de Dieu, mais qu'ils éprouvent cette vérité dans leur cœur avec la force de Dieu qui est en eux, et qu'elle les élève, non seulement au-dessus du bœuf qui laboure, mais encore au-dessus de l'homme vêtu de pourpre et de soie, qui vit d'une manière indigne de sa haute destination ! »

A ses yeux, c'était là le seul moyen de guérir la misère du peuple; et il ne voyait, dans toutes les institutions de bienfaisance qui habituent le pauvre à manger un pain qu'il n'a pas gagné, que des palliatifs momentanés dont le dernier effet était d'augmenter le mal.

Ces convictions étaient si fortes chez lui, et son désir d'améliorer le sort du peuple si ardent, qu'il résolut de faire cette expérience dans sa propre maison et sur son propre domaine; il voulait que Neuhof devînt le modèle et le centre de cette grande œuvre de régénération.

Il avait échoué dans sa culture de la garance, puis dans l'établissement d'une *fromagerie* pour laquelle il avait semé beaucoup de prairies artificielles; il avait ensuite simplifié son exploitation de manière à la rendre plus conforme à sa position. Mais il devait encore 4000

florins [1] sur son domaine; et il lui restait des dépenses à faire, soit pour terminer ses bâtiments, soit pour compléter les améliorations entreprises sur ses terres.

Il venait de faire l'expérience des ouvriers salariés; elle n'avait pas été heureuse; il trouvait souvent que ceux-ci ne lui avaient apporté que de la mauvaise volonté, des vices invétérés, et l'habitude invincible de procédés défectueux; mais il espérait mieux du travail des enfants qu'il élèverait lui-même sous son toit et qui lui devraient tout.

Enfin, il s'était décidé à entreprendre cette nouvelle œuvre quoi qu'il pût lui en coûter. Voici comment il s'exprime lui-même sur cette détermination :

« Ma femme avait beaucoup à souffrir de notre position; cependant rien ne put affaiblir, en elle comme en moi, l'intention de consacrer notre temps, nos forces et le reste de notre fortune à la simplification de l'instruction et de l'éducation domestique du peuple [2]. »

Dès l'hiver de 1774 à 1775, Pestalozzi recueillit chez lui des enfants pauvres du voisinage, de petits mendiants qu'il allait chercher dans les villages et sur les chemins; il les habillait, il les nourrissait, il leur témoignait l'affection d'un père; il les avait toujours autour de lui, les associait à tous ses travaux, au jardin, aux champs et dans la maison. Pendant les mauvais jours, il les occupait à filer du coton dans une vaste salle située à l'étage de sa maison de ferme. Une très petite partie du temps était consacrée aux leçons, et souvent l'instruction se donnait pendant que les enfants travaillaient de leurs mains. Il ne se pressait pas de leur apprendre à lire et à écrire, persuadé que ce talent ne peut être utile qu'à ceux qui savent parler. Mais il les occupait presque sans cesse d'exercice de langage,

[1] Le florin de Zurich était de 16 batz, soit 2 fr. 35.
[2] *Chant du cygne.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dont les sujets étaient fournis par leur vie même, et il leur faisait répéter des passages de la Bible jusqu'à ce qu'ils les sussent par cœur.

Ce premier essai, avec un nombre d'enfants qui ne dépassait pas une vingtaine parut réussir à souhait. Au bout de quelques mois, ces petits mendiants n'étaient pas reconnaissables : malgré l'extrême simplicité et la frugalité de leur régime, ils s'étaient fortifiés et avaient repris toutes les apparences d'une santé florissante; leur physionomie avait une expression de gaîté, de bienveillance, de franchise et d'intelligence dont elle manquait entièrement à leur entrée dans la maison. Ils prenaient plaisir et ils réussissaient à tous leurs travaux manuels, de même qu'aux études élémentaires qui venaient s'y associer. Enfin ils paraissaient en général répondre par leur zèle et par leurs sentiments aux soins affectueux qui leur étaient prodigués.

Ainsi se passa l'année 1775. Cependant les ressources financières de Pestalozzi ne suffisaient pas à cet essai, si restreint qu'il fût; et la culture du domaine eût exigé un plus grand nombre de ces jeunes gens. Beaucoup d'autres enfants s'offraient, il est vrai, et le père des mendiants brûlait de les admettre, mais il eût fallu de nouveaux aménagements et de nouvelles dépenses.

L'expérience qui se faisait à Neuhof avait eu du retentissement; elle avait excité l'intérêt et l'admiration des hommes capables d'apprécier la belle et grande pensée qui l'avait inspirée. On offrit à Pestalozzi de l'aider par des avances d'argent; on lui conseilla de faire un appel aux amis de l'humanité pour obtenir d'eux les moyens de donner à son entreprise l'extension qui paraissait nécessaire à son succès; il se laissa persuader.

Au commencement de 1776, l'appel de Pestalozzi fut inséré dans le journal hebdomadaire publié par Iselin à Bâle sous le nom de *Ephémérides de l'humanité.*

(Pag. 293.) Voici cette pièce qui nous fait connaître exactement le plan de son auteur :

« *Prière adressée aux amis et bienfaiteurs de l'humanité de vouloir bien soutenir un établissement destiné à donner de l'éducation et du travail aux enfants pauvres à la campagne.* »

« Je m'adresse à quelques amis et bienfaiteurs de l'humanité pour les prier de soutenir un établissement qu'il ne m'est plus possible d'entretenir par mes propres forces.

» Depuis longtemps déjà je tiens pour vraisemblable que de jeunes enfants peuvent, dans des circonstances favorables, gagner eux-mêmes leur entretien par un travail modéré, lorsque quelques avances de fonds permettent d'organiser à la fois, et un système économique de logement et de nourriture, et un enseignement qui n'exige qu'un temps très restreint. Je considère l'essai de réaliser cette idée par une expérience pratique faite avec le plus grand soin, comme extraordinairement important pour l'humanité.

» J'ai vu, dans une contrée pauvre, la misère des enfants placés par les communes chez des paysans; j'ai vu la dureté écrasante de l'égoïsme, en passant sur ces enfants, les laisser presque tous sans courage et sans activité, je pourrais dire perdus de corps et d'âme; je les ai vus grandir sans acquérir aucun des sentiments, aucune des forces nécessaires à eux-mêmes et à la patrie. J'ai trouvé la position de mon domaine près de Kœnigsfelden favorable aux essais auxquels me poussait mon cœur, et je me croyais alors soutenu par des ressources qui me manquent aujourd'hui. Cependant, une expérience de plus d'une année me montre maintenant qu'après avoir surmonté les premières difficultés, on peut réaliser mon plan et mes espérances.

» C'est pour moi un fait d'expérience que l'usage prolongé des mets les plus communs, des pommes de terre, des légumes presque uniquement, mais convenablement variés et alternés, avec très peu de pain, est une nourri-

ture suffisante pour une bonne santé et une belle croissance.

» C'est pour moi un fait d'expérience que les enfants pauvres ne sont point arrêtés dans leur crue et dans leur développement par le travail matinal et par celui du soir, mais bien par le désordre de la vie, par la privation du nécessaire, à laquelle succèdent des excès dans les moments heureux ; et plus encore par des passions plutôt excitées que contenues, par une rudesse sauvage, une agitation inquiète et habituelle, une mutinerie malveillante, un profond découragement.

» C'est un fait d'expérience que des enfants, après avoir perdu la santé, les forces et le courage dans une vie de fainéantise et de mendicité, une fois soumis à un travail régulier auquel ils n'étaient point habitués, ont promptement repris la gaîté, l'entrain, la bonne mine, et une croissance étonnante, par le seul changement de leur position et l'éloignement des circonstances qui avaient excité leurs passions.

» C'est un fait d'expérience pour moi, que de l'abjection d'une profonde misère, ils s'élèvent très vite à des sentiments d'humanité, de confiance et de bienveillance ; que l'affection qu'on témoigne aux hommes les plus dégradés élève leur âme, et que les yeux de l'enfant abandonné à une profonde misère brillent d'une surprise pleine de sentiment, lorsqu'après de dures années il voit une main douce et amicale qui s'offre à lui pour le guider. C'est mon expérience qu'un pareil sentiment éprouvé par le cœur d'un enfant profondément misérable, peut avoir les conséquences les plus importantes pour son développement et pour sa moralité.

» C'est mon expérience que la réunion de ces enfants sous un même toit, quand l'ordre et la direction n'y manquent point, favorise leur développement pour tout ce qui est bon, diminue les frais de leur entretien, et augmente leur zèle au travail.

» Je ne doute pas que je n'eusse réussi à atteindre un but vraiment grand et utile, si mes forces y avaient suffi : Instruction suffisante et appropriée aux besoins restreints des manœuvres ; relèvement des enfants abandonnés dans les conditions les plus basses de l'humanité. Le garçon qui ne grandit que pour devenir un vagabond, peut-être un criminel, la jeune fille qui sans appui et sans direction se prépare une vie misérable et déshonorée, tous ceux enfin qui seront presque inévitablement perdus pour eux-mêmes et pour la patrie, voilà ceux que je voulais sauver, et à qui je voulais donner, par l'éducation, une vie active et utile. La situation de mon domaine me paraît favorable à la réussite de ce projet, au point de vue économique et sous les autres rapports.

» Mais à ce projet simple et réalisable d'une éducation agricole, j'ai malheureusement joint une grande entreprise industrielle et commerciale. Je me suis engagé avec une coupable légèreté dans des voies qui m'étaient inconnues, dans des affaires trop diverses et trop compliquées, et ma confiance a été trompée ; j'ai été privé tout à coup de ressources sur lesquelles je croyais pouvoir compter : bientôt ma ruine devint imminente, et il fallut me hâter d'abandonner le commerce et l'industrie, pour revenir, pas trop tard heureusement, pas trop tard je l'espère, à ma première, à ma simple idée de l'éducation des enfants, sans y joindre les affaires commerciales.

» Cependant, cela même, je ne puis plus le faire, sans être soutenu, et je soumets mon plan aux amis et bienfaiteurs de l'humanité.

» Je les prie de me confier chaque année quelques florins, pendant six ans. Je les rendrai par annuités à partir de la dixième année, ce qui me sera facile au moyen du gain des ouvriers que j'aurai formés.

» Si je réussis à obtenir ce secours, je promets de consacrer tout mon temps, toutes mes forces à l'éducation des pauvres enfants abandonnés, en renonçant à toute autre occupation. Je promets de proportionner le nombre des admissions d'enfants à l'appui financier qui me sera donné. Je promets d'apprendre à tous ces enfants à lire, à écrire et à calculer. Je promets d'initier tous les garçons, autant que ma position et mes connaissances le permettront, à tous les procédés pratiques de petite culture. J'entends par là les moyens de culture qui font rendre à une petite étendue de terre plusieurs produits

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

abondants. Je promets de leur apprendre à établir des prairies artificielles, à soigner et à augmenter les engrais, à connaître par une expérience prolongée les diverses espèces d'herbages et l'importance de leurs mélanges rationnels, les caractères et l'emploi de la marne, les effets encore controversés de l'usage répété du plâtre, le soin des arbres fruitiers et peut-être de quelques arbres forestiers, selon la position et les exigences de mon domaine, afin que ces essais soient toujours un travail en rapport avec les besoins de la maison, et non point une étude qui nécessiterait des dépenses infructueuses. Ce seront aussi les besoins du ménage qui fourniront aux jeunes filles l'occasion d'apprendre le jardinage, les travaux domestiques et les ouvrages à l'aiguille.

» La principale occupation des mauvais jours sera le filage du coton en fin.

» Je promets de fournir à tous ces enfants un entretien salubre comprenant la nourriture, l'habillement, le logement et les lits; j'ai déjà pourvu en grande partie aux bâtiments et aux installations nécessaires.

» Je promets de leur donner l'instruction religieuse considérée comme affaire de conscience, et de faire tout ce qui me sera possible pour former et développer en eux un cœur pur et sensible.

« Il me reste encore à faire remarquer que j'en appelle à l'expérience de vingt enfants, qui demeurent et travaillent avec moi, et dont la santé est florissante. Leur gaîté, malgré un travail assidu, a surpassé mon attente; leur courage joyeux, la douce sensibilité et l'affection témoignée par plusieurs d'entre eux, me donnent de grandes espérances pour l'avenir, car je me charge seul et complètement de ceux-ci. »

Pestalozzi promet ensuite de rendre chaque année un compte détaillé de la marche de son œuvre. Il demande qu'elle soit inspectée, afin que toute contribution vienne à cesser, dans le cas où les engagements pris ne seraient pas complètement exécutés. Puis il ait connaître quelques hommes haut placés, qui déjà

ont approuvé son plan, qui veulent bien s'intéresser à son entreprise, et qui pourront donner à son sujet tous les renseignements désirables; ce sont MM. Muller de Marnens, gouverneur de Kœnigsfelden, de Graffenried de Wildenstein, et Effinger de Wildegg. Il termine cet appel en disant :

« Amis de l'humanité, malgré toutes mes fautes, et après tout le tort que je me suis fait à moi-même par ma précipitation, aurez-vous la bonté de m'accorder votre confiance, et de soutenir une entreprise qui court les plus grands dangers, et qui néanmoins peut réussir et avoir d'heureux effets, précisément à cause de l'expérience que j'ai acquise dans le cours de mes erreurs ?

» Neuhof, district de Koenigsfelden, le 9 décembre 1775.

» Joh.-H. Pestaloz [1]. »

Parmi les hommes de talent et d'influence qui approuvèrent cette entreprise, aucun ne la soutint avec plus de zèle qu'Iselin de Bâle, le rédacteur des *Ephémérides*, qui fut l'honneur de sa patrie par l'élévation de ses idées et de ses sentiments. Voici ce qu'il en dit dans son journal :

« Nous sommes heureux d'annoncer que l'appel de M. Pestaloz n'est point resté sans effet, que non seulement de dignes particuliers mais aussi le Conseil de commerce de la république de Berne soutiennent son institution, en sorte qu'on a l'espoir fondé qu'elle pourra continuer. Dans un de nos prochains numéros, nous communiquerons à nos lecteurs quelques lettres de M. Pestaloz, qui exposent ses vues d'une manière plus complète, et qui renferment d'excellentes idées sur l'éducation des enfants pauvres à la campagne. »

Les lettres annoncées par Iselin, ainsi que les notices et attestations sur l'établissement de Neuhof ont

[1] Des membres de la famille Pestalozzi ont souvent signé Pestaloz ou Pestaluz; c'était peut-être pour donner à leur nom italien une terminaison conforme à la langue nationale de Zurich.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

été retrouvées dans les *Ephémérides* et publiées par Seyffarth. (*Œuvres complètes de Pestalozzi*, t. VIII.) Ces diverses pièces jettent un nouveau jour sur cet essai d'une régénération du prolétariat, qui, de nos jours encore, dans bien des contrées, est une urgente nécessité. Leur étendue ne nous permet pas de les reproduire en entier ; mais c'est à regret que nous nous bornons à en donner ici un résumé.

Première lettre, à N. E. T. (Sans date.)

Pestalozzi y signale le défaut des institutions ordinaires pour l'éducation des enfants pauvres. Ceux-ci n'y sont point élevés dans les conditions de pauvreté qui seront probablement celles de leur sort futur ; ils y prennent des habitudes auxquelles ils devront renoncer plus tard ; ils n'y apprennent pas à se contenter de très peu, et à se trouver heureux avec des ressources qui ne pourvoient qu'aux besoins les plus impérieux ; ils ne s'y forment point au travail opiniâtre et à la stricte économie, parce que, quoi qu'ils fassent, ils sont assurés de n'y manquer de rien.

Seconde lettre, au même, 10 janvier 1777.

Il faut élever les enfants pauvres dans des établissements privés, à la fois agricoles et industriels, où la vie soit très simple et très économique ; il faut qu'ils y prennent l'habitude d'un travail assidu, de plus en plus soigné ; leur instruction et leur éducation seront associées à ce travail manuel qui doit occuper la plus grande partie de leur temps.

Il faut enfin que le travail des enfants paye leur entretien ; ainsi ils travailleront pour eux-mêmes et leur abondance sera en rapport avec le succès de leur travail.

Mais est-il possible que le travail des enfants paye leur entretien ? et à quelles conditions ? Pestalozzi examine cette question avec le plus grand soin.

Il suppose un établissement qui reçoive des enfants dès l'âge de huit ou neuf ans, et qui les garde pendant six ans. La première année il en admettrait vingt-cinq, la seconde quinze, la troisième année quinze et ainsi de suite jusqu'au nombre total de cent élèves. Puis il calcule, pour chaque année, d'une part le gain de chaque enfant, selon son âge, au filage du coton, de l'autre les frais de l'établissement ; et il résulte de ce compte que, dès la sixième année, l'établissement aurait payé toutes ses dépenses et réaliserait un bénéfice net.

Pestalozzi remarque ensuite que le pays qu'il habite est de ceux où le travail agricole ne suffit pas pour nourrir tous ses habitants ; il faut y joindre l'industrie, et choisir celle qui est déjà en usage et qui réussit dans la contrée. Quant au travail agricole, ce n'est pas la grande culture qui peut être à la portée des pauvres ; tout ce qu'ils peuvent espérer c'est un petit morceau de terre qui, bien planté de légumes et cultivé par leurs propres mains, fournira aux besoins de leur ménage et leur laissera peut-être quelques denrées à vendre. C'est pourquoi il n'occupe guère ses jeunes élèves qu'à des cultures maraîchères ; mais elles sont pour eux un plaisir, et c'est par l'expérience de tout ce qu'un travail assidu et intelligent peut retirer de la terre, que se forme en eux le désir d'en posséder.

Pestalozzi aborde ensuite le point de vue religieux, en disant :

« Quelle effrayante responsabilité pour le directeur, à qui il sera redemandé les âmes de cent enfants, s'il leur a laissé oublier leur Dieu, leur Père, leur Sauveur ! S'il n'a pas maintenu en eux fortes et vivantes, comme un besoin de l'âme humaine, la foi en la révélation de Dieu, notre seule consolation dans l'épreuve, et l'espé-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

rance de la vie éternelle à laquelle nous sommes appelés ! Le directeur doit pouvoir être le père de la maison ; le progrès des enfants en application, en sagesse, dans toutes les vertus de leur état, doit lui causer une joie de père, le perfectionnement journalier de leurs aptitudes, de leur esprit et de leur cœur doit être sa récompense, en élevant son âme de plus en plus ; autrement son œuvre ne vaudrait pas ses peines, elle ne serait rien pour lui. »

Troisième lettre, au même. — (Neuhof, 19 mars 1777.)

Ici Pestalozzi rend compte des résultats de l'expérience qu'il fait depuis trois ans ; et il en conclut la possibilité de réussir dans l'entreprise à laquelle il s'est consacré.

Ainsi, il est possible de faire gagner aux enfants, par leur travail, les frais de leur entretien ; car leur gain n'est pas resté au-dessous du chiffre indiqué et leur dépense n'a pas dépassé les prévisions.

Il est possible de favoriser leur croissance, leur force et leur santé, avec un régime très simple et très économique ; car leur nourriture est presque entièrement végétale et leur travail assidu ; néanmoins ils sont robustes : les plus forts vont dans la campagne, l'été, sans bas ni souliers, et la tête nue. (Jacobli, le fils unique du directeur n'est pas autrement traité.)

Il est possible de leur donner en peu de temps une certaine habileté au travail tout en leur faisant acquérir les connaissances scolaires que réclame leur position.

Mais il s'est présenté des difficultés imprévues :

1° Il est des enfants tellement habitués à la vie de mendiant, qu'ils ne veulent pas l'abandonner.

2° Il est des parents ingrats et tellement dénaturés qu'ils sacrifient le bien et l'avenir de leurs enfants pour un petit avantage immédiat ; il viennent à Neuhof les séduire et les faire évader sitôt qu'ils les voient

propres, bien portants bien vêtus et en état de leur gagner quelque chose.

La dernière année a été malheureuse pour l'établissement ; Mme Pestalozzi a été presque toujours et gravement malade. Malgré tous les soins de propreté imaginables, la gale s'est déclarée plusieurs fois parmi les élèves. Une épidémie de rougeole a atteint vingt-quatre personnes de la maison ; toutes se sont parfaitement rétablies. Enfin les récoltes ont été frappées par la grêle à trois reprises.

Malgré tout, Pestalozzi ne se décourage pas ; il se dévouera jusqu'au bout à cette œuvre, et sa femme est dans les mêmes dispositions. Mais il estime que la prospérité et la pleine réussite de l'œuvre ne seraient assurées qu'autant qu'il serait pourvu, par des conventions régulières avec les parents, et par l'appui des autorités, à ce que les élèves ne fussent pas retirés de l'établissement avant le terme fixé.

Fragment sur l'histoire de la portion la plus dégradée de l'humanité. Appel à la charité pour la relever. — Neuhof, 18 septembre 1777.

Dans cet écrit, Pestalozzi nous fait connaître individuellement une douzaine d'enfants de son asile. Ils y sont entrés dans un état d'abjection qui fait peur autant que pitié ; on sent qu'ils étaient incapables de faire autre chose que du mal, à la société, à leur famille et à eux-mêmes.

Cependant plusieurs d'entre eux étaient bien doués ; presque tous ont déjà été améliorés, et commencent à travailler de manière à pouvoir gagner leur pain. Pestalozzi estime, d'après son expérience, qu'il est possible de sauver ceux-là mêmes qui sont très faibles de corps et presque imbéciles.

Mais il faut que le directeur soit un père pour eux ; il n'y a que la relation de père à enfant qui soit réelle-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ment efficace et salutaire dans une semblable éducation.

Il faudrait encore pouvoir faire rester les élèves cinq ou six ans dans la maison, et les soustraire à l'influence de leurs parents naturels, lorsque celle-ci est décidément pernicieuse. Il y a maintenant trente-six enfants ; ce nombre sera augmenté au printemps prochain, les conditions économiques de l'établisement en deviendront plus favorables.

Etablissement d'éducation pour des enfants pauvres à Neuhof, en Argovie. (Sans date.)

C'est un écrit que Pestalozzi adresse aux protecteurs de son entreprise ; il leur explique son plan et les difficultés à surmonter ; il les prie de continuer à soutenir son établissement, et il insiste pour qu'on le fasse inspecter par des hommes compétents.

Le ménage compte aujourd'hui cinquante personnes, dont douze employés des deux sexes : ce sont des maîtres, experts ou domestiques, dont le secours est devenu nécessaire pour la bonne marche de l'apprentissage des enfants, de leur instruction et de l'exploitation du domaine.

L'expérience acquise à Neuhof montre clairement qu'il est indispensable de mettre certaines conditions à l'admission des élèves. Elle oblige Pestalozzi à déclarer qu'à l'avenir il n'en recevra aucun sans une convention en règle avec les parents. Il n'admettra pas non plus les citadins, à moins qu'ils ne soient très jeunes, car les enfants élevés dans les villes sont une cause de grave perturbation parmi ceux de la campagne.

Pestalozzi termine en répétant qu'il ne cessera pas de se dévouer tout entier à la réussite de son entreprise.

Cette pièce est suivie d'une attestation de la société économique de Berne qui, après avoir fait examiner

l'établissement de Neuhof par des hommes compétents et honorablement connus, magistrats, médecins, etc., déclare qu'elle a toute confiance dans la possibilté de sa réussite sous un tel directeur, et le recommande au public.

Puis vient une note d'Iselin (l'éditeur des *Ephémérides*), qui appuie l'attestation de la société économique, et se charge de recevoir et de transmettre à Pestalozzi les dons destinés à l'asile de Neuhof.

Nouvelle certaine de l'Institut d'éducation des enfants pauvres de M. Pestalozzi, à Neuhof, près de Birr, en l'année 1778.

Tel est le titre extérieur d'une brochure publiée par la société économique de Berne. Le second titre est : *Notice sur un établissement d'éducation pour des enfants pauvres*. On trouve d'abord un avertissement dans lequel la société reproduit presque mot pour mot l'attestation dont nous avons déjà donné un résumé. Puis vient la notice proprement dite signée : J.-H. Pestalozze. Neuhof, 26 février 1778.

Ce nouvel écrit n'est, en grande partie, que la répétition des pièces qui précèdent. Pestalozzi annonce ensuite qu'il a reçu en dons, pour son établissement, *soixante louis d'or neufs*. Il remercie ses bienfaiteurs, et il prie le public de continuer à le soutenir.

Mais l'intérêt particulier de cette brochure est dans les notices détaillées qu'elle renferme sur chacun des trente-sept élèves de l'asile ; elles nous font pénétrer dans le vif de la question, et nous en apprennent plus que toutes les généralités. Nous en donnons ici la traduction littérale :

« Les enfants qui se trouvent aujourd'hui dans mon établissement sont :

» 1. Barbara Brunner, d'Esch (Zurich), 17 ans ; entrée

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

il y a trois ans dans un état de complète ignorance et d'extrême sauvagerie, mais très bien douée. Aujourd'hui elle file, elle lit et elle écrit assez bien; elle a d'heureuses dispositions pour le chant; sa principale occupation est à la cuisine.

» 2. Fréna Hirt, 15 ans,

» 3. Maria Hirt, 11 ans,

deux sœurs, de Windisch (Vindonissa).

» Fréna est faible de poitrine, elle file bien, elle commence à coudre et à écrire joliment; je suis content de son cœur et de sa moralité. Maria, plus jeune, très bien portante, pleine de talent, en toute chose, surtout habile et prompte pour le calcul, file particulièrement bien; elle est assez forte pour tous les travaux de son âge.

» 4. Anna Vogt, 19 ans,

» 5. Lisbeth Vogt 11 ans,

deux sœurs, de Mandach.

» Elles sont entrées il y a trois ans excessivement négligées de corps et d'âme; elles avaient passé leur vie à mendier. On a eu une peine indicible à leur donner quelques éléments d'ordre, de fidélité et d'activité. Le degré d'abrutissement et d'ignorance de l'aînée dépassait tout ce qu'on peut croire, et sa paresse subsiste toujours; cependant son cœur paraît se relever un peu. Elle se ressent toujours des infirmités corporelles causées par la misère de sa vie passée: elle a encore les pieds enflés et d'autres indispositions; elle est tout à fait incapable du travail de la campagne.

» La cadette est bien douée et bien portante; mais elle oppose à tout ce qui est bien une résistance inflexible qui me fait trembler. Maintenant, toutefois, il me semble voir poindre en elle quelque amélioration. Elle file assez bien; elle est capable de tous les ouvrages, soit aux champs, soit dans la maison.

» 6. Henri Vogt, de Mandach, 11 ans, depuis trois ans dans la maison, sait bien tisser, commence à écrire, est aussi appliqué au français[1] et au calcul, exact et soigneux en toute chose; mais son cœur me paraît rusé,

[1] C'est l'allemand qui est la langue du pays.

dissimulé, défiant et insatiable; il a une bonne santé.

» 7. Anneli Vogt, de Mandach, fille de Jacob Vogt, 11 ans, est laborieuse, file bien, chante joliment, a des dispositions pour le calcul, une bonne santé; elle se rend utile à la campagne comme dans la chambre; elle est ici depuis trois ans.

» 8. Jacob Vogt, son frère, 9 ans, ici depuis trois ans. La misère de sa première enfance lui a donné une espèce de colique qui reparaît de temps en temps. Il est entêté et très paresseux.

» 9. Jacob Eichemberger, de Brunegg, 13 ans. Excité à s'enfuir de la maison il y a six mois, il y est revenu après une longue absence. Il paraît avoir un bon cœur; il est intelligent, bien portant, se rend utile aux travaux agricoles; il est attentif, sait bien tisser et commence à écrire passablement.

» 10. Lisbeth Renold, de Brunegg, 10 ans. Entrée ici il y a un an et demi, elle ne pouvait pas encore marcher, tant elle était affaiblie par la misère; elle a fait des progrès incroyables; elle se porte bien maintenant, elle est bien douée, mais il y a peu d'espoir de la voir jamais assez forte pour le travail des champs. Elle file bien et avec application.

» 11. David Rudolf, de Zurzach, 15 ans; ici depuis un an et demi; réussit au tissage, a le cœur très sensible, écrit bien, est appliqué aux éléments du calcul et du français.

» 12. Leonzi Hediger, d'Endingen, près Baden (Argovie), 14 ans; ici depuis trois ans. C'est un garçon bien portant, fort et habitué au travail des champs, le plus habile tisseur de l'établissement, commence un peu à écrire et s'applique au français; il est très capable en toute chose, mais grossier et inculte.

13. » Francisca Hediger, sa sœur, 16 ans, ici depuis trois ans, elle file, elle coud, elle fait la cuisine, et tout avec soin. Elle a tout ce qu'il faut pour une servante attentive, obéissante, intelligente et honnête.

» 14. Marianne Hediger,

» 15. Marie Hediger,

deux sœurs, d'une bonne santé, également actives et propres aux travaux des champs et de la maison.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

» 16. Friedly Mynth, de Bussy, près d'Aubonne, domiciliée à Worblauffen, 10 ans, ici depuis six mois, très faible, incapable d'un vrai travail, pleine de talent pour le dessin et particulièrement distinguée par ses dispositions artistiques, auxquelles se joint quelque malice. Le dessin est tout son travail.

» 17. Susette Mynth, sa sœur, 9 ans, bonne santé, l'enfant le plus appliqué et le plus laborieux, prend goût à l'étude.

» 18. Marianne Mynth, leur sœur, 8 ans, une jolie enfant, bien douée, pleine de sensibilité, mais fantasque et opiniâtre; elle est trop faible pour les gros ouvrages.

» 19. Babeli Bæchli, 17 ans, ici depuis trois ans, très inattentive et étourdie, n'est guère utile que pour courir et faire des messages; très faible d'intelligence, mais forte de corps et bien portante.

» 20. Jacob Bæchli, son frère, 15 ans, ici depuis trois ans, est aussi inattentif et étourdi, longtemps habitué à la mendicité et à la fainéantise; il tisse passablement et commence à écrire, est sans application pour le français, enclin à une humeur mécontente et insatiable.

» 21. Rudi Bæchli, 10 ans, ici depuis trois ans, il se fait remarquer par son talent pour le calcul, par son bon cœur, par l'attention recueillie et le sentiment sérieux qu'il apporte à la prière.

» 22. Marie Bæchli, sa sœur, 8 ans; exessivement faible d'intelligence comme de corps. Mais il doit être fort intéressant pour l'humanité de voir que des enfants imbéciles qui, élevés durement, n'auraient eu de ressource qu'une maison de fous, peuvent, par des soins affectueux et appropriés à leur faiblesse, être sauvés de cette misère, acquérir un gagne-pain modeste et une vie indépendante.

» 23. Georges Vogt, de Mandach, 11 ans, ici depuis deux ans; garçon de beaucoup d'espérance, appliqué à tout, aimable, intelligent, gai, bien portant, propre aux travaux de la campagne comme à ceux de la maison.

» 24. Henri Fuchsli, de Brugg, 7 ans; n'est ici que depuis quelques semaines, paraît bien doué.

» 25. Jean Maurer, de Stettlen, 15 ans, ici depuis six

mois; fort et bon ouvrier pour la campagne, tisse joliment, est passablement appliqué, a de la facilité; mais je crains qu'il n'y ait quelque dissimulation sous son air naïf et bienveillant.

» 26. Anni Maurer, sa sœur, 12 ans, simple et inculte de manières, surtout à table; très lente et paresseuse, menteuse effrontée, file très fin, mais avec beaucoup de peine et de temps, forte et bien portante.

» 27. Louis Schrœter, 15 ans; garçon très capable, mais malheureusement très dissimulé; comme il écrit très bien, et commence joliment le français et le calcul, il m'est fort utile; il a pour le chant une oreille remarquablement délicate.

» 28. Babette Schrœter, sa sœur, 14 ans, coud, file et lit assez bien, commence à écrire.

» 29. Nanette Henri, 9 ans,
» 30. Gatton Henri, 8 ans, } frère et sœur.

» Ces enfants m'ont été remis par M. le préfet Haller de Schenkenberg, comme directeur de la colonie française, qui a généreusement pourvu à ce qu'ils entrassent chez moi dans des conditions favorables; ils sont bons et aimables; Gatton est plein de moyens et de vivacité, Nanette en a moins. Mais ils n'ont aucune habitude du travail, et leur naturel ouvert et caressant fait qu'il est vraiment difficile d'exiger d'eux tout de suite une grande activité. Néanmoins je suis assuré qu'ils réussiront très bien, Gatton surtout.

» 31. Suzanne Dattwyler, d'Elfingen, 10 ans; son malheureux père est aux travaux forcés; elle est entrée chez moi complètement écrasée par l'infortune; ses forces corporelles reviennent d'une manière étonnante; elle file bien, elle a beaucoup d'aptitudes, surtout pour le chant.

» 32. Suzanne de Tallheim, 10 ans, enfant naturel; elle avait l'habitude de s'enfuir; elle a des moyens, mais elle est dissimulée et capricieuse; elle a des dispositions pour le chant, elle file bien, sa santé est bonne.

» 33. Conrad Meyer, 10 ans,
» 34. Lisbeth Meyer, 9 ans, } de Rohrdorf, près Baden.
» 35. Maurice Meyer, 4 ans,

» Entrés dernièrement chez moi en sortant d'une vie

de vagabondage. Conrad est bien portant; les dispositions de Lisbeth donnent beaucoup d'espoir; Maurice a été écrasé par la misère, mais il est bien doué et ses forces corporelles commencent à revenir.

» 36. Georges Hediger, 4 ans. Cet enfant et le précédent sont les seuls de l'établissement qui soient encore trop jeunes pour pouvoir gagner quelque chose par leur travail.

» 37. Henri Hirsbruuner, de Sumiswald, 12 ans. Ce garçon est rempli de moyens, intelligent et attentif. J'espère beaucoup de lui, pourvu qu'après avoir mené la vie d'un domestique de ville, il puisse se faire à celle de notre établissement d'éducation pour les pauvres. Ses progrès sont rapides; il a appris à écrire en peu de jours mieux que d'autres en quelques mois.

» Pour la conduite de l'établissement et dans l'intérêt des enfants, j'obtiens un très précieux secours de M^lle^ Madelon Spindler, de Strasbourg, personne de talents extraordinaires et d'une étonnante activité. J'ai de plus un maître à tisser et deux tisserands formés, une maîtresse à filer et deux bonnes fileuses, un homme qui, aux soins du dévidage, joint l'enseignement de la lecture élémentaire; enfin deux valets et deux servantes presque entièrement consacrés à l'agriculture. »

Les citations qui précèdent donnent une idée juste et complète de l'établissement de Neuhof jusqu'au printemps de 1778. Ce fut alors que Pestalozzi augmenta beaucoup le nombre de ses élèves, espérant par là améliorer les conditions financières de son entreprise. Mais cette détermination eut un effet contraire à celui qu'il en attendait, ou du moins elle n'empêcha point la ruine que les derniers rapports auront déjà fait pressentir au lecteur.

Le mal que Pestalozzi voulait guérir était à cette époque bien grave et bien général parmi le peuple de la contrée; on en peut juger par le grand nombre d'enfants qu'on lui présentait (il en eut chez lui jusqu'à quatre-vingts) et par la profonde démoralisation de la plupart d'entre eux, des parents surtout.

Ces petits mendiants s'étaient fait une habitude, presque un besoin, de leur vie vagabonde et désœuvrée; ils détestaient la condition sédentaire et laborieuse à laquelle ils étaient appelés; leur nouveau régime, simple et frugal, leur faisait regretter les morceaux friands que la mendicité leur valait parfois. Ils se montraient mutins, exigeants et disposés à s'enfuir.

Les parents, qui avaient compté sur un large dédommagement des petits profits que leur apportait la mendicité de leurs enfants, soutenaient ceux-ci dans leur mécontentement, et menaçaient Pestalozzi de les reprendre, afin d'obtenir quelque chose pour eux-mêmes.

Et cependant ces enfants étaient arrivés couverts de haillons et de vermine. Pestalozzi les avait nettoyés et habillés; il mangeait avec eux et comme eux, et même *il leur donnait les meilleures pommes de terre, ne gardant pour lui que les plus mauvaises.*

« Ma maison, dit-il, était remplie chaque dimanche de parents qui ne trouvaient pas que la position de leurs enfants répondît à leur attente; et pour fortifier encore ceux-ci dans leur mécontentement, ils me traitaient avec toute l'arrogance qu'une horde brutale de mendiants peut se permettre dans un établissement qui ne jouit ni d'un appui officiel ni d'un extérieur imposant. »

Beaucoup d'enfants s'enfuirent de l'asile où ils avaient été recueillis; ils s'échappaient la nuit, en emportant les habits du dimanche que Pestalozzi leur avait donnés. Bientôt aussi l'on put voir, chez les bienfaiteurs de l'œuvre, les effets des plaintes colportées par les pères et les mères des petits mendiants, en sorte que les dons diminuèrent, ainsi que la considération dont l'établissement avait d'abord joui.

Pestalozzi ne se décourageait point; il travaillait pour ainsi dire au delà de ses forces, ajoutant chaque jour sacrifice à sacrifice; sa digne compagne le secon-

UNIVERSIDAD AVE MARÍA · UAM · UNIVERSIDAD ROMANA DE LA EDUCACIÓN · DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS ®

dait en consacrant à cette noble entreprise tout son patrimoine et en y perdant la santé. Il sentit enfin l'absolue nécessité de prendre des aides fermes, habiles, expérimentés, possédant toutes les aptitudes qui lui manquaient; mais ce remède était venu trop tard.

Cette lutte héroïque se prolongea encore pendant deux ans. En 1780 enfin, toutes les ressources étaient épuisées, tout crédit avait disparu; il fallut renoncer à une entreprise pour laquelle le mari et la femme avaient dépensé leurs dernières forces et leur dernier écu.

Ainsi finit un essai dont personne ne peut méconnaître l'importance, car la plaie que le noble ami des pauvres cherchait à guérir est encore vive et douloureuse dans bien des contrées. L'œuvre de Neuhof peut servir à caractériser Pestalozzi; elle a été le rêve de sa jeunesse, elle lui appartenait à lui seul; elle resta sa pensée favorite, et à l'âge de quatre-vingts ans il ne désespérait point encore de la renouveler avec succès. A-t-on du moins profité de cette expérience? Hélas! bien peu. En Suisse cependant, il s'est trouvé des hommes qui ont su appliquer les idées du maître à l'éducation des orphelins, à la régénération des enfants vicieux, tout en écartant les circonstances qui avaient causé la ruine de Neuhof; on a réalisé ainsi de grands progrès.

On se souvient de l'état de misère et de corruption où se trouvait la partie de l'Argovie qui environne Neuhof, lorsque Pestalozzi entreprit d'en recueillir les petits mendiants. Nous avons parcouru en 1869 cette contrée retirée qui ne connaît ni grandes routes ni chemins de fer, ni touristes. Nous n'y avons point vu de mendiants : partout une population laborieuse et aisée, des terres bien cultivées et de bonnes écoles. Depuis quatre-vingt-dix ans, le changement est immense, et bien réjouissant. Si Pestalozzi a échoué dans son essai pratique de relever ces populations, l'influence de ses idées a fini par amener le même résultat. Son entreprise est tombée, mais les principes qui l'avaient inspirée ont porté leurs fruits. Il est des ruines dont la poussière est féconde.

Après la chute de son établissement, Pestalozzi se trouva aussi pauvre que les mendiants qui avaient excité sa pitié; il ne lui restait rien. Il avait fait comme un homme qui, sans consulter ses forces, se jette à l'eau pour sauver un malheureux et se noie avec lui. Cependant ses amis vinrent à son secours de manière à lui conserver un abri.

Nous n'avons pu retrouver aucune trace de l'arrangement qui dut intervenir alors entre le philanthrope ruiné et ses créanciers. Le fait est que Neuhof fut affermé au profit de ceux-ci, et que Pestalozzi en conserva la propriété, ayant même la jouissance de la maison et de quelques terres environnantes.

Mais l'état de maladie de M^me^ Pestalozzi, qui dura plusieurs années, la rendait incapable de vaquer aux soins du ménage. Le mari lui-même, découragé, maladroit, exténué de corps et d'esprit, ne pouvait accomplir le travail nécessaire à la subsistance de la famille. Il n'y avait plus ni argent ni pain ni bois; on souffrait du froid et de la faim.

C'est dans cette profonde détresse que les tristes habitants de Neuhof reçurent un secours providentiel, grâce à un dévouement qui serait digne d'être connu dans tous les lieux et dans tous les âges. Encore une pauvre servante qui se sacrifie! mais cette fois-ci, c'est sans qu'on lui ait rien demandé, et ce n'est plus pour ses propres maîtres.

Elisabeth Næf, de Kappel, appartenait à une famille qui s'était distinguée pendant les guerres de religion, et avait obtenu la bourgeoisie de Zurich. Elle avait

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

autrefois connu Pestalozzi, étant au service d'un de ses parents. Lorsqu'elle apprit le désastre et la pénurie de Neuhof, devenue libre par la mort récente de son dernier maître, elle se hâta de venir au secours de la famille affligée.

Pestalozzi refusa d'abord ses offres; il ne voulait pas associer à sa misère cette excellente femme, qui ne possédait rien, mais qui pouvait par un travail très modéré se faire ailleurs une vie douce et tranquille; puis il craignait qu'elle ne fût un peu scandalisée de ne point trouver chez lui ses propres habitudes quant aux manifestations de la piété; à toute heure elle chantait des cantiques et disait des prières, et Pestalozzi regardait cette pratique comme un abus. Ne pouvant réussir à vaincre la détermination d'Elisabeth, il finit par accepter son sacrifice, en lui disant : « Eh bien, vous verrez que, malgré tout, Dieu règne aussi dans notre maison. »

Neuhof était alors dans un désordre effrayant. Dès le premier jour la servante dévouée mit la main à tout : elle nettoya au dedans et au dehors; elle cultiva le jardin et soigna les arbres; elle laboura de ses mains un petit coin de champ, puis un plus grand; elle rétablit partout le bon ordre et la production, et rendit ainsi à la famille Pestalozzi les moyens de subsistance qui lui manquaient.

C'est Elisabeth qui servit de type pour le caractère de la femme vaillante, active, habile, douce et dévouée, si bien dépeint par l'auteur de *Léonard et Gertrude*.

Nicolovius, conseiller d'Etat à Berlin, en racontant la visite qu'il fit à Neuhof en 1771, parle ainsi de cette excellente femme :

« Pestalozzi, inspiré par sa reconnaissance et son » admiration, me dit : « Je voudrais essayer de vous » donner une image de cette femme, avec sa silencieuse » activité, afin que vous l'eussiez toujours sous les yeux

» et dans le souvenir. Ce que je veux dire est énorme, » mais je n'ai pas honte de le dire : Vous voyez le » soleil de Dieu poursuivre son cours du matin au soir; » votre œil ne remarque aucun de ses pas, votre oreille » n'entend pas sa course; mais, quand il se couche, » vous savez qu'il se lèvera de nouveau et qu'il conti- » nuera à réchauffer la terre jusqu'à ce que ses fruits » soient mûrs. C'est énorme, ce que je dis; mais je n'ai » pas honte de le dire. Cette image, c'est celle de Ger- » trude, et de toute femme qui fait de son foyer le sanc- » tuaire de Dieu, et qui gagne le ciel pour son mari et » ses enfants [1]. »

» Je voulais voir la femme à qui il devait tant, mais elle ne se montrait pas. Pestalozzi me conduisit au champ où elle travaillait, et lui adressa quelques questions pour que j'eusse le temps de la contempler. Puis, vers le soir : « Vous savez, me dit-il, tout ce qu'elle fait pour » nous; elle mange à notre table; permettez qu'aujour- » d'hui il en soit de même. » Mais elle ne vint pas, et elle ne voulut pas venir, jusqu'à ce que moi, étranger, j'allai l'en prier de manière qu'elle n'osa pas me refuser. Un merveilleux éclat d'humble modestie était répandu dans tout son être, s'il est permis d'employer le mot *éclat* pour une qualité pareille. »

Em. Fröhlich, de Brugg, dans ses *Souvenirs du père Pestalozzi*, parle aussi d'Elisabeth; il nous apprend que l'auteur de *Léonard et Gertrude* avait tant de confiance dans son jugement, que souvent il lui lisait des passages de ses écrits, lorsque surtout ils peignaient des caractères, afin de connaître son avis et d'en profiter.

Enfin voici le témoignage qu'en donne Ramsauer [2] dans sa lettre au directeur Zahn :

[1] Ce passage se trouve mot pour mot dans *Léonard et Gertrude*, tom. II, pag. 86, édition de 1783, Francfort et Leipsig.

[2] Ramsauer, pauvre orphelin sorti d'Appenzell extérieur, recueilli par Pestalozzi à Berthoud; devenu son collaborateur très distingué, surtout pour l'enseignement du dessin; plus tard piétiste fervent et précepteur des princesses d'Oldenburg.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« J'ai bien connu la gouvernante qui a servi de type à Gertrude, ayant vécu sous le même toit qu'elle à Yverdon pendant onze ans. Pestalozzi me dit un jour : « Je me retournerais dans mon tombeau, et je ne » serais pas heureux dans le ciel, si je ne savais qu'a- » près ma mort elle sera plus honorée que moi-même ; » car sans elle il y a longtemps que je ne vivrais plus ; » et toi, Ramsauer, tu ne serais pas ce que tu es. » C'était une femme très distinguée, quoique sans éducation. »

Elisabeth, après avoir soigné le pauvre Jacobli comme un fils, jusqu'à son dernier soupir, épousa en 1801 Krusi, frère de l'excellent collaborateur de Pestalozzi; dès 1805 elle était gouvernante à l'institut d'Yverdon et bien connue de tous les élèves sous le nom de *Frau Krusi*.

La misère matérielle, dont Elisabeth venait retirer Pestalozzi n'était pas pour celui-ci l'effet le plus douloureux de son désastre. L'espoir de réaliser ses généreux desseins semblait pour jamais évanoui. Il avait perdu la confiance de ses concitoyens : en le voyant passer, on levait les épaules en disant : « Le malheureux, il n'est pas capable de se tirer d'affaire comme le dernier des manœuvres, et il veut secourir le peuple. » Ses amis eux-mêmes n'avaient plus foi en lui, et éprouvaient à son égard une profonde pitié ; ils se détournaient à son approche, trouvant trop pénible de parler à un homme qu'ils aimaient toujours, mais qu'ils ne pouvaient ni aider ni consoler ; ils étaient persuadés que Pestalozzi finirait ses jours à l'hôpital ou dans une maison de fous.

Ce malheureux souffrait d'autant plus cruellement de la misérable position qu'il avait faite à sa femme, que celle-ci la supportait sans se plaindre, et cherchait même à consoler son mari de ses propres malheurs par un redoublement de soins et de tendresse. A l'occasion d'une surprise qu'Anna et Jacobli lui avaient ménagée pour sa fête, il leur dit :

« Ah ! vous faites trop pour moi ! mais je vous remercie de votre souvenir. Je suis désolé que les erreurs de ma jeunesse aient été la cause de votre pénible situation. Achevons avec calme et avec constance la lutte que nous avons poussée si loin. Au-dessus de nous est un Dieu, qui fait passer les uns légèrement par-dessus les difficultés de la vie, et qui enchaîne les autres à leur misère. Comment pourrions-nous combattre les rigueurs du destin mieux qu'avec notre droiture et notre tranquillité, au milieu des orages qui nous entourent ? »

Voici encore une pensée de Pestalozzi, écrite à cette époque d'abaissement et de désolation :

« Le Christ nous apprend, par son exemple et par sa doctrine, à sacrifier tout ce que nous avons, et nous-mêmes, pour le bien de nos frères ; il nous montre que nous n'avons pas un droit absolu sur ce que nous avons reçu ; que c'est simplement un dépôt de Dieu dans nos mains, pour l'administrer saintement au service de la charité. »

Ainsi a-t-il fait, le noble cœur ; et l'on se demande si les théologiens puritains, qui se sont avisés de faire le procès à son orthodoxie, était meilleurs chrétiens que lui.

C'était Elisabeth qui avait rendu à Pestalozzi le pain de sa famille ; ce fut Iselin qui lui rendit le courage de poursuivre son œuvre, œuvre que le monde croyait finie, et qui était à peine commencée.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE VI

Pestalozzi écrivain.

Iselin relève le courage de Pestalozzi et l'excite à écrire. La *Soirée d'un ermite*. Le 1er vol. de *Léonard et Gertrude*. *L'instruction des enfants dans la chambre d'habitation*. La suite de *Léonard et Gertrude*. Relations avec Léopold de Toscane et Joseph II d'Autriche. *Sur les lois somptuaires*. *Christophe et Elise*. *Sur la législation et l'infanticide*. *La feuille suisse*. Pestalozzi obligé de travailler la terre pour vivre. Son manuscrit inédit sur *les causes de la révolution française*. Correspondance de Pestalozzi avec Nicolovius et avec Fellemberg ; ses relations avec Fichte ; ses *fables ;* ses *Recherches sur la marche de la nature dans le développement du genre humain*. Son mérite comme écrivain.

Le désastre de l'œuvre entreprise à Neuhof n'avait point altéré la foi de Pestalozzi à ses idées sur le relèvement du peuple par l'éducation ; mais il lui avait enlevé, semblait-il, tous les moyens, tous les appuis nécessaires pour les réaliser. Son abattement était si profond qu'il compromettait sa santé et même sa vie.

Cependant, malgré l'insuccès de l'expérience pratique, Iselin croyait encore à l'excellence de l'idée qui l'avait inspirée ; il vint tendre la main à Pestalozzi tombé ; il le releva, le consola, et lui offrit son appui pour exposer au public les vues qu'il n'avait pas réussi à réaliser.

Après la mort d'Iselin, Pestalozzi exprimait ainsi

son admiration et sa reconnaissance pour le bienfaiteur qu'il venait de perdre :

« Il fut homme jusqu'à sa fin ; tout ce qui était humain l'attirait, et il avait une merveilleuse facilité à le découvrir, dans quelque coin et sous quelque forme qu'il fût caché. C'est ainsi qu'à la fin de sa vie il me trouva aussi et vint se jeter dans mes bras, le cœur chaud et la figure souriante, dans un temps où chacun levait les épaules à mon passage, et où ceux qui m'aimaient ne savaient que gémir lorsqu'on parlait de moi. C'est dans ce temps-là qu'Iselin vint me sourire et m'apporter la consolation et la joie ! Il fut mon père, mon maître, mon appui et mon relèvement[1]. »

Depuis cinq ans, Pestalozzi avait fait bien des expériences : toujours en contact avec les enfants du peuple, qu'il voulait sauver, il les avait vus tels qu'ils sont ; par son travail opiniâtre, par ses essais à la fois variés et persévérants, il avait pénétré au cœur de la question qu'il voulait résoudre ; ses erreurs mêmes, en lui donnant de nouvelles lumières, n'avaient fait que le fortifier dans ses convictions. Voici comment il s'exprime lui-même sur ce sujet :

« Tandis que j'étais la risée des hommes, qui me repoussaient, la puissante inspiration de mon cœur ne cessait pas un moment de me pousser vers un but unique : tarir les sources de la misère dans laquelle je voyais le peuple plongé autour de moi. Et mes forces s'augmentaient ; et mon malheur m'apprenait toujours plus de vérités utiles à mes vues. Je connaissais le peuple comme personne ne le connaissait dans le pays. Ce qui ne trompait personne me trompait toujours ; mais ce qui trompait tout le monde ne me trompait plus...

» Je le dis aujourd'hui avec une vive reconnaissance envers Dieu : c'est par ma propre misère que j'ai appris à connaître la misère du peuple et ses causes, comme

[1] *Schweizerblatt*, 2e vol., p. 68, juillet 1782.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ALERE FLAMMAM VERITATIS DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

aucun heureux ne les connaît. Je souffrais ce que le peuple souffrait, et le peuple se montra à moi comme il ne se montra à personne. Eh bien ! je ne fus jamais plus profondément convaincu des vérités fondamentales sur lesquelles j'appuyais mon entreprise, que lorsque je la vis crouler autour de moi [1]. »

La ruine prompte et complète de l'œuvre de Neuhof, bien que profondément triste, fut cependant en définitive un fait heureux par ses conséquences. Si elle avait duré avec quelque succès, celui qui avait voulu être le père des mendiants se serait usé dans une sphère d'activité qui n'était pas sa véritable vocation, pour laquelle les capacités lui faisaient défaut, et l'éducation attendrait peut-être encore son réformateur.

Hors d'état de recommencer aucune expérience pratique, Pestalozzi voulut faire connaître ses idées au public, et il écrivit la *Soirée d'un ermite*. Ce fut son premier ouvrage d'éducation, et ce n'est pas l'un des moins importants ; néanmoins il est très peu connu ; il manque, comme bien d'autres, dans l'édition des œuvres complètes de Cotta. Publié d'abord par Iselin dans ses *Ephémérides* de mai 1780, il fut réimprimé par Pestalozzi dans son journal d'éducation *Wochenschrifft für Menschenbildung*, 1er vol., 1807. On le trouve maintenant dans la collection de L.-W. Seyffarth, Brandebourg 1869-1872.

La *Soirée d'un ermite* est une suite d'aphorismes brièvement et énergiquement exprimés, liés entre eux par le sens, et formant dans leur ensemble l'exposé des vues de l'auteur sur le relèvement du peuple par l'éducation. Ils sont au nombre de cent quatre-vingts ; nous citerons ceux qui nous paraissent exprimer les idées principales, et nous profiterons des numéros d'ordre ajoutés par Seyffarth, pour indiquer le rang que chacun d'eux occupe dans l'ouvrage.

[1] Lettre au libraire Gessner, datée de Berthoud, 1801.

Soirée d'un ermite.

1. L'homme, qu'il soit placé sur le trône ou sous un toit de chaume, l'homme par sa nature est toujours le même ; mais qu'est-il ? pourquoi les sages ne nous le disent-ils pas ? pourquoi les esprits élevés n'observent-ils pas ce qu'est leur propre race ? Le paysan se sert-il de ses bœufs sans apprendre à les connaître ? Le berger ne s'inquiète-t-il point de la nature de ses moutons.

2. Et vous qui employez des hommes, vous qui dites que vous les gouvernez, que vous les conduisez, prenez donc la peine que le paysan se donne pour ses bœufs, et le berger à l'égard de ses moutons ! Votre sagesse est-elle la connaissance de votre race ? Votre bonté est-elle la bonté éclairée de pasteurs du peuple ?

3. Ce qu'est l'homme, ce qu'il lui faut, ce qui l'élève ou l'abaisse, ce qui le fortifie ou l'affaiblit, voilà ce que doivent savoir les conducteurs du peuple et les habitants des moindres chaumières.

8. Toutes les forces pures et bienfaisantes de l'humanité ne sont ni les produits de l'art, ni les effets du hasard. Elles reposent virtuellement dans la nature intérieure de tous les hommes. Leur développement est un besoin général de l'humanité.

10. Le nourrisson dont la faim a été apaisée, apprend ainsi ce que sa mère est pour lui ; l'amour et la reconnaissance s'éveillent dans son cœur avant que les mots d'amour et de reconnaissance frappent son oreille ; et le fils qui mange le pain de son père et qui se chauffe à son foyer trouve dans cette voie de la nature la bienfaisante connaissance de ses devoirs d'enfant.

12. Homme, c'est en toi-même, c'est dans le sentiment intérieur de tes forces, qu'est l'instrument de la nature pour ton développement.

21. La voie de la nature, qui développe les forces de l'humanité, doit être facile et ouverte à tous ; l'éducation qui produit la vraie sagesse et la tranquillité de l'âme doit être simple et à la portée de chacun.

22. La nature développe toutes les forces de l'humanité

par l'exercice, et c'est leur usage qui fait leur accroissement.

23. L'exercice du savoir, des facultés et des talents de l'homme, doit toute sa puissance à l'ordre établi par la nature pour l'éducation de l'humanité.

24. C'est pourquoi l'homme qui, dans la simplicité et l'innocence exerce son savoir, ses forces et ses talents avec ordre et avec une tranquille et persévérante application, est naturellement conduit à la vraie sagesse humaine ; tandis que celui qui intervertit l'ordre de la nature, et qui rompt ainsi l'enchaînement de ses connaissances, détruit en lui, avec leur véritable base, le besoin de légitimer son savoir, et devient incapable de jouir des bienfaits de la vérité.

25. Homme, père de tes enfants, ne pousse point leur esprit au loin, avant qu'il ait acquis de la force par un exercice à sa portée ; et garde-toi de la dureté et de la contrainte.

26. Quand les hommes veulent trop se presser, quand ils devancent la nature dans l'ordre et dans la marche de ce développement, ils compromettent leur force intérieure, et ils détruisent dans leur âme la tranquillité et l'harmonie.

27. Ils le font lorsque, avant d'avoir formé leur esprit par la connaissance progressive des réalités de la vie, ils le lancent dans le dédale des mots, des formules et des opinions, qui deviennent ainsi la base de son développement et le seul principe de sa force.

28. La marche artificielle de l'école met partout, et à la hâte, l'ordre des mots avant l'ordre de la libre nature, qui ne se presse pas et sait attendre ; c'est pourquoi elle ne donne au développement de l'homme qu'un éclat trompeur, sous lequel se cache le défaut de force naturelle intérieure, mais qui contente des temps comme notre siècle.

36. Homme ! si tu cherches la vérité dans cet ordre de la nature, tu la trouveras telle que tu en as besoin pour ta position et pour la carrière qui s'ouvre devant toi.

40. Le pur sentiment de la vérité et de la sagesse se

forme dans le cercle étroit des rapports qui nous touchent, des circonstances qui nous sollicitent et du savoir-faire dont nous avons besoin.

49. La pratique des actes contraires à notre sentiment intime du droit, nous ôte la force de reconnaître la vérité et nous fait perdre la noblesse, la pureté, la naïveté de nos principes et de nos impressions.

50. C'est pourquoi toute sagesse humaine repose sur les forces d'un cœur qui suit la vérité, et tout bonheur humain sur ce sentiment de simplicité et d'innocence.

60. Les rapports domestiques de l'homme sont les premiers et les plus importants de sa nature.

61. L'homme travaille de son état et supporte les charges publiques afin de pouvoir jouir tranquille de son bonheur domestique.

62. C'est pourquoi l'éducation de l'homme pour sa profession et pour sa position dans l'Etat, doit être subordonnée à celle qu'exige son bonheur de famille.

63. C'est pourquoi, maison paternelle, tu es la base de l'éducation de l'humanité.

64. Maison paternelle, école des mœurs privées et publiques !

70. Le besoin le plus intime de l'homme, c'est d'être en rapport avec Dieu.

71. O homme ! ta maison et ses jouissances les plus sages ne te tranquillisent pas toujours.

72. Ta nature douce et impressionnable n'a pas de force pour supporter sans Dieu la contrainte, la souffrance et la mort.

94. Dieu est le père de l'humanité, les enfants de Dieu sont immortels.

135. Le péché est la source et la conséquence du manque de foi ; c'est un acte de l'homme contre le témoignage intime de sa nature sur le bien et le mal.

168. C'est parce que l'humanité croit en Dieu que je suis tranquille dans ma cabane.

175. Je fonde toute liberté sur la justice ; mais je ne vois dans ce monde aucune justice assurée quand l'humanité manque de droiture, de piété et d'amour.

178. La source de la justice et de toute bénédiction

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dans le monde, la source de l'amour fraternel parmi les hommes, est dans cette grande pensée de la religion que nous sommes enfants de Dieu.

180. L'homme de Dieu qui par ses souffrances et par sa mort a rendu aux hommes ce sentiment filial envers Dieu, celui-là est le sauveur du monde, le prêtre et la victime du sacrifice du Seigneur, le médiateur entre Dieu et l'humanité qui avait oublié son créateur. Sa doctrine est la pure justice, la philosophie éducative populaire ; elle est la révélation de Dieu le Père à la race perdue de ses enfants.

La *Soirée d'un ermite* ne paraît pas avoir excité une attention bien générale, son mérite ne pouvait pas être apprécié de chacun. Il fallait que le talent littéraire de l'auteur se manifestât dans un livre plus populaire, d'une lecture plus facile et plus agréable, pour atteindre le grand public, pour porter au loin la réputation de Pestalozzi, pour le tirer de sa solitude et le remettre sur la scène.

A cette époque le conseil de Zurich fit un règlement pour la réforme du service des gardes qui avaient la police de la ville. Ce règlement s'occupait surtout de l'habillement, de l'aspect extérieur, de la bonne façon ; il fallait que tout fût à la mode du jour. Pestalozzi, toujours fort attaché à la simplicité des anciennes mœurs, trouvait cette réforme ridicule. Dans un moment de verve bouffonne, il écrivit une satyre de ce projet de *changer les gardes tortus, crottés et mal peignés, en gardes droits, propres et bien peignés,* et l'envoya à Zurich, à son ami le libraire Füssli ; celui-ci la laissa sur sa table où le peintre Füssli, frère du libraire, la trouva par hasard, la lut, la relut, et s'écria : « Celui qui écrit ainsi n'a besoin que de sa plume pour gagner de l'argent. » Ce jugement, confirmé par d'autres hommes compétents, remplit de joie Füssli qui vint le rapporter à Pestalozzi en le pressant de se faire

auteur. Le solitaire de Neuhof était peu disposé à suivre ce conseil ; il se croyait incapable de réussir comme écrivain. « Il y a dix ans, disait-il, que je n'ai rien lu et que je ne vis qu'avec des gens illettrés ; je ne serais pas en état d'écrire un passage sans faute. » Cependant, il finit par se laisser persuader. « J'aurais fait des perruques, dit-il plus tard, pour donner du pain à ma femme et à mon enfant [1]. »

Alors il se mit à lire les *Contes moraux* de Marmontel et il essaya jusqu'à sept fois d'imiter ce genre de composition, sans être jamais satisfait de son travail. Soudain l'idée lui vint de mettre en scène les paysans qu'il connaissait si bien, avec leurs vices et leur misère, mais aussi avec les éléments de régénération, de force et de vertu qui se trouvent en eux malgré leur abaissement. C'était encore un moyen de poursuivre sa pensée favorite. Ce trait de lumière sauva son œuvre.

Dès ce moment il écrivit sans peine et sans arrêt, sans s'être fait un plan d'avance, et *Léonard et Gertrude* sortit de sa plume d'un seul jet. Dans sa pénurie il ne pouvait acheter du papier, il écrivait dans les interlignes d'un vieux livre de comptes ; au bout de quelques semaines l'ouvrage était terminé.

Il le fit lire à un ami qui le jugea intéressant, mais horriblement incorrect, *dépourvu de formes littéraires,* et qui lui offrit de le corriger. Pestalozzi accepta avec reconnaissance ; mais quand son manuscrit lui fut rendu, il le trouva farci de phrases prétentieuses, les paysans y parlaient comme des pédants, la vérité le naturel avaient disparu.

Pestalozzi ne pouvait consentir à publier son ouvrage ainsi défiguré ; dans son embarras, il allait y renoncer, lorsque un autre de ses amis vint lui rendre courage. C'est Iselin de Bâle, qui le premier comprit le vrai mérite et la portée de ce manuscrit ; c'est lui qui en

[1] *Schweizerblatt*, t. II, p. 114.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

corrigea les fautes afin de le mettre en état d'être imprimé ; c'est lui qui persuada au libraire Decker, de Berlin, de se charger de cette publication, pour laquelle l'auteur reçut six thalers par feuille.

Léonard et Gertrude parut en 1781 ; c'était le premier des quatre volumes qui plus tard formèrent l'ouvrage complet. Il eut un prompt et immense succès ; la plupart des journaux en firent l'éloge ; on en inséra des fragments dans divers almanachs. La Société économique de Berne adressa à l'auteur une lettre de félicitations avec un don de cinquante florins et une médaille d'or de même valeur portant un couronne de chêne avec les mots : *Civi optimo*.

Alors Pestalozzi fut visité par une foule de personnages importants. Invité à dîner par M. d'Effinger, qui lui avait envoyé son équipage en livrée, il força le laquais à s'asseoir dans le carrosse à côté de lui. Charles de Bonstetten le pressa de venir à sa maison de campagne de Valleyres au pays de Vaud, plusieurs grands seigneurs voulurent l'attirer auprès d'eux, mais il resta à Neuhof.

Léonard et Gertrude n'est qu'un récit simple, mais animé et émouvant, de cette vie de village que Pestalozzi connaissait si bien. Léonard est un homme honnête et plein de bonnes intentions, mais faible et adonné au vin ; tantôt son amour pour sa femme et ses enfants, dont il cause la perte, lui fait prendre les meilleures résolutions ; tantôt l'influence des mauvais sujets du village l'entraîne encore au mal. Gertrude, sa femme, est une excellente mère de famille, douce, laborieuse et pleine de sens. A force de patience, de travail, de persévérance, elle sauve sa famille en sauvant son mari. Le bailli Hummel est en même temps l'aubergiste du village ; c'est un homme méchant et rusé ; il abuse de sa position pour attirer chez lui les hommes faibles, pour les forcer de boire et de s'endetter, et il les pousse à leur ruine afin de s'enrichir de leurs dépouilles. Arner, le nouveau seigneur du village, a des idées élevées et un cœur généreux ; il aime les paysans comme un père ; c'est lui qui soutient Gertrude dans sa détresse, et qui déjoue les projets du bailli.

Dans *Léonard et Gertrude,* les caractères sont tracés avec une telle supériorité, qu'après avoir lu ce livre, on croit en connaître tous les personnages pour avoir vécu avec eux. Ce n'est point là pourtant son principal mérite : ce roman n'était pour Pestalozzi qu'un nouveau moyen de populariser ses idées en faisant voir comment l'éducation peut relever le peuple et faire son bonheur. C'est à Gertrude qu'il prête ses vues sur la manière d'instruire les enfants et de les faire travailler dans le sein de la famille ; et c'est Arner qu'il charge de prouver tout ce que peut une administratice bienveillante et éclairée pour sauver et pour moraliser le pauvre. Mais il y a tant de naturel dans l'action, que l'intention d'instruire ne paraît jamais. Aussi le public ne vit-il dans l'ouvrage qu'un roman d'une lecture saine et agréable, et Pestalozzi, par les éloges mêmes qu'on lui donnait, put reconnaître qu'il n'avait pas entièrement atteint son but. Alors il écrivit un nouveau livre destiné à montrer l'usage qu'on peut faire de *Léonard et Gertrude* pour l'éducation des enfants, et à mettre en saillie les instructions qui y sont renfermées. Son titre était : *Die Kinderlehre in der Wohnstube.* (L'instruction des enfants dans la chambre d'habitation [1].) Cet ouvrage

[1] C'est la chambre où se réunit la famille, où l'on reçoit les visites, où couchent le père et la mère avec les jeunes enfants. C'est là qu'on mange quand le repas ne se fait pas dans la cuisine attenante. Cette chambre est au rez-de-chaussée ; on y voit la grande armoire, la Bible, le psautier, l'almanach et un poêle ; elle est la seule qui se chauffe en hiver et où chacun vient travailler, lors même que les grandes filles et les grands garçons ont d'autres chambres à coucher.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

n'a pas été imprimé ; soit que Pestalozzi n'en fût pas content, soit qu'il prévît qu'il serait fort peu lu. Niederer a eu ce manuscrit entre les mains et il en a publié une partie dans ses *Pestalozzische Blätter*. Voici la traduction du premier chapitre :

CHAPITRE Ier. — *Un homme dont le cœur est bon, et qui cependant rend sa femme et ses enfants très malheureux.*

Il y a à Bonal une femme qui élève ses enfants mieux que toutes les autres ; elle s'appelle (1) Gertrude, et son mari (2) Léonard. Celui-ci est (3) maçon, avec un gain assuré ; il a (4) sept enfants, qui (5) travaillent du matin au soir, sont obéissants, de bonne humeur, propres, soigneux, et s'aiment entre eux. Le défaut du père est (6) qu'il se laisse facilement et souvent entraîner à l'auberge, et qu'il y agit parfois (7) comme un insensé.

(8) Le village que cette famille a le malheur d'habiter est tellement démoralisé depuis plus de trente ans, (9) que la plupart des paysans y vivent comme des gens sans foi ni loi, et ne sont réellement pas autre chose.

La faute en est surtout (10) à l'ancien seigneur, qui mourut il y a quelques semaines ; (11) car il ne s'intéressait pas à ses paysans autant (12) qu'à ses chiens et à son gibier. Il en est résulté (13) que ses villages sont devenus misérables, et qu'ils se sont remplis d'hommes qui sont les sangsues du pauvre. Parmi ceux-ci se distingue surtout (14) Hummel, le bailli de Bonal. Sa maison est chaque jour pleine (15) de rusés drôles dont l'occupation et la ressource consistent à tendre des pièges aux gens simples et honnêtes, et à leur tirer l'argent de la poche. Ils connaissent le bon Léonard, (16) ils l'entraînent souvent à boire et à jouer, et lui enlèvent ainsi, presque chaque jour, le fruit de ses sueurs. (17) Celui-ci se repent amèrement le lendemain matin, et (18) son cœur saigne quand il voit Gertrude et ses enfants manquer de pain. (19) Parfois il pleure à l'écart, il baisse les yeux devant Gertrude, et des larmes mouillent sa paupière lorsqu'il prend dans ses bras un de ses enfants chéris.

Gertrude est la meilleure femme du village ; mais (20) elle et ses florissants enfants risquent de se voir enlever leur père, leur chaumière ; d'être chassés, séparés, et de tomber dans la dernière misère, (21) parce que Léonard ne peut pas résister aux tentations du cabaret.

(22) Gertrude voit toute l'étendue du danger, et elle en est profondément navrée. Lorsqu'elle rentre l'herbe de son pré, lorsqu'elle prend du foin dans sa grange, lorsqu'elle emplit de lait ses baquets si propres, toujours, toujours hélas ! elle est angoissée à la pensée (23) que son pré, sa grange, sa vache, et même sa chaumière, peuvent lui être bientôt enlevés ; et (24) lorsque ses enfants sont autour d'elle et se pressent contre son sein, sa douleur devient encore plus forte ; souvent (25) quand ces chers petits élèvent leurs mains innocentes pour prier le Père qui est aux cieux, la même pensée vient lui fendre le cœur.

(26) Jusqu'à présent pourtant, elle avait réussi à cacher aux enfants les larmes qu'elle versait en silence ; mais (27) le mercredi avant Pâques, comme son mari tardait encore plus à rentrer, elle ne put pas contenir sa douleur. Les enfants aperçurent ses larmes et s'écrièrent tous d'une voix : (28) Ah ! maman, tu pleures ! (29) Ils se pressèrent contre son sein ; l'angoisse se peignait sur chaque figure ; on entendait des sanglots étouffés ; tout était consternation autour de la mère. Le nourrisson lui-même, pour la première fois, regarda fixement et sans sourire des yeux qui n'exprimaient plus que la douleur. (30) Gertrude en eut le cœur brisé, ses sanglots éclatèrent, et tous les enfants pleurèrent avec elle. (31) Dans ce moment de désolation, le maçon ouvrit la porte.

(32) Gertrude avait laissé tomber son visage sur son lit ; elle n'entendit rien, elle ne vit pas Léonard. (33) Les enfants ne le remarquèrent pas non plus ; ils ne voyaient que la douleur de leur mère, ils se pendaient à ses bras, à son cou, à ses habits. C'est ainsi que le père les trouva.

(34) Dieu qui est au ciel voit les larmes des malheureux, et il met un terme aux douleurs des hommes. Gertrude, au milieu de ses larmes, éprouva la bonté de Dieu. (35) La bonté de Dieu amena Léonard pour qu'il vît cette scène,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

et elle lui perça l'âme. (36) Ses lèvres tremblèrent, il pâlit, et il put à peine dire: Seigneur Jésus! qu'est-ce donc? Alors seulement la mère l'aperçut, alors les enfants le remarquèrent.

(37) Ils ne pleurèrent plus, et s'écrièrent tous à la fois: O maman, maman! le père est là.

Ainsi, lorsque les torrents débordés ou les flammes dévorantes cessent leurs ravages, la première terreur du peuple se calme, et fait place à une douleur muette et réfléchie.

Questionnaire.

1. Comment s'appelle la femme de Bonal qui élève ses enfants mieux que toutes les autres? 2. Comment s'appelle son mari? 3. Qu'est-il? 4. Combien a-t-il d'enfants? 5. Comment se comportent les enfants chaque jour? 6. Quel est le défaut du père? 7. Comment agit-il souvent quand il est établi à l'auberge? 8. Quel est l'état du village? 9. Qu'est-il résulté de cette démoralisation? 10. A qui en est surtout la faute? 11. Pourquoi est-ce sa faute? 12. Qu'est-ce qu'il considérait plus que ses paysans? etc., etc.

Vérités et instructions.

1. Des enfants bien élevés sont obéissants, de bonne humeur, propres, soigneux, et ils s'aiment entre eux.

2. Le cabaret porte parfois les hommes à agir comme des insensés.

3. Il en est des villes et des villages comme de chaque homme en particulier: la démoralisation les rend malheureux.

4. Des hommes démoralisés vivent partout comme des gens sans foi ni loi.

5. Plus un pays est démoralisé, plus il s'y trouve de rusés drôles dont l'occupation et la ressource consistent à tirer l'argent de la poche des gens simples et honnêtes.

6. Celui qui estime moins ses subordonnés que ses chiens et son gibier cause un grand mal dans le monde et se charge d'une grande responsabilité.

7. Il est un repentir qui n'est qu'une ombre, et qui reste sans influence sur les actions des hommes.

8. Une mauvaise conscience ôte aux hommes la force de s'aider eux-mêmes.

9. Un mauvais père de famille cause mille chagrins à sa femme et à ses enfants.

10. Lorsque les enfants se conduisent bien, lorsqu'ils sont pieux et qu'ils montrent leur amour pour Dieu et pour les hommes, alors chacune de leurs peines afflige doublement le cœur de leurs parents.

11. Dieu qui est au ciel met un terme aux douleurs des hommes.

Tel est le commencement de ce grand travail, par lequel Pestalozzi voulait montrer au public que *Léonard et Gertrude* n'est pas seulement un roman, mais un livre d'éducation populaire pour tous les âges.

L'auteur renonça à le publier, et nous pensons qu'il eut raison. Mais il voulut continuer l'histoire commencée avec tant de succès. En 1783 parut un second volume de *Léonard et Gertrude*, en 1785 un troisième et en 1787 un quatrième.

Pestalozzi dédia ce quatrième volume à Félix Battier, négociant à Bâle, qui, en lui aidant à remettre en valeur ses terres de Neuhof, avait beaucoup adouci son état de misère. Voici comment l'auteur s'exprime dans cette dédicace du 1er avril 1787:

« Ami! tu m'as trouvé comme une plante foulée au milieu du chemin, et tu m'as préservé du pied des hommes. Lis ces pages, et reçois mes remerciements; mes vues les plus importantes n'auraient point mûri sans ton secours. Le poids de mes expériences m'est encore bien lourd; je vis encore, comme en rêve, avec l'image de mon œuvre; tant que je respirerai, je ne cesserai pas de vouloir poursuivre mon but, et je ne serai tranquille que si je puis travailler efficacement à réaliser les vues qui m'ont poussé à mes premières entreprises. »

L'ouvrage en quatre volumes est le récit complet de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

la régénération du village de Bonal, par le concours de la législation, de l'administration, de l'église et de l'école. Pestalozzi lui avait donné pour titre: *Léonard et Gertrude, un livre pour le peuple.* Mais *le peuple* ne le lut guère. Les nombreux lecteurs du premier volume en avaient joui comme d'un roman, sans s'arrêter aux instructions qui y étaient renfermées. Les trois autres volumes eurent beaucoup moins de succès: l'action y est moins soutenue et moins dramatique, les questions éducatives, économiques et sociales y occupent une grande place; ils ne furent goûtés que des gens sérieux, et ceux-ci même n'en comprirent point toute la portée, parce que l'auteur avait devancé son siècle. Ils prirent pour une utopie irréalisable cette réforme d'un village, dont le tableau tracé par Pestalozzi nous présente cependant la plupart des progrès économiques et moraux dont la Suisse peut être fière aujourd'hui, et auxquels, depuis la publication de *Léonard et Gertrude*, il a fallu trente, soixante, et quatre-vingts ans pour s'accomplir.

Ainsi l'on y trouve: l'abolition du parcours, le partage des biens communaux improductifs qui ne demandent que l'œil et la main d'un propriétaire pour devenir une source de richesse, le rachat des dîmes, l'institution des caisses d'épargne, l'organisation d'un système pénitentiaire éducatif, la suppression du gibet, enfin l'établissement de bonnes écoles primaires où l'éducation est dirigée à la fois en vue des besoins moraux de l'âme et des besoins matériels de la vie.

Le ministre des finances d'Autriche, comte de Zinzendorf, avait fait en vain à Pestalozzi des offres séduisantes pour l'attirer à Vienne. En recevant la suite de *Léonard et Gertrude*, il lui écrivait, le 26 avril 1784:

« Vos plans et vos essais sur l'éducation des pauvres, sur l'amélioration des enfants vicieux et en particulier tout ce que vous désirez pour l'instruction du peuple, en un mot tout ce qui doit être l'objet de mesures législatives, serait pour moi d'une haute importance et je recevrai avec le plus grand plaisir tout ce que vous écrirez sur ce sujet.

Puis, le 19 décembre 1787:

« J'ai lu deux fois le quatrième volume; depuis la page cent soixante-quatre il présente un très grand intérêt, et il développe des vues fort importantes pour la législation relative aux classes populaires. Pour mettre vos idées en pratique, la première chose à tenter serait de faire partager les idées d'Arner à toute la noblesse, seule propriétaire de tous les biens; il faudrait qu'elle eût le désir et le courage de faire élever ses fils dans cet esprit, à côté des enfants des campagnes, et qu'elle se trouvât heureuse de résider dans ses terres. »

Dans sa réponse du 18 janvier 1788, Pestalozzi dit:

« Quelques hommes d'Etat et quelques magistrats ont bien loué le quatrième volume, mais la foule des lecteurs l'a trouvé extrêmement ennuyeux depuis la page 164.....

» L'éducation est le centre d'où tout doit partir; l'Etat doit considérer cet objet comme son but le plus essentiel et lui subordonner tout le reste. Si ce premier intérêt de l'Etat est convenablement soigné, les intérêts particuliers des souverains seront faciles à conserver. Les liens entre les autorités locales et l'autorité supérieure pourront facilement se renouer d'une manière satisfaisante.

» Espérons, monseigneur, que ceux qui conduisent l'humanité parviendront à la conviction que l'amélioration de l'espèce humaine est leur plus important, leur unique intérêt, et j'ai la certitude que tôt ou tard ce que je veux pour l'éducation du peuple trouvera une route toute tracée, et que les princes eux-mêmes seront les premiers à la favoriser et à tendre la main aux personnes qui seront les plus propres à la bien diriger[1]. »

Nous venons de relire les quatre volumes de *Léonard*

[1] Nous avons emprunté ces extraits de correspondance à l'intéressant ouvrage de Ph. Pompée: *Etudes sur la vie et les travaux de J.-H. Pestalozzi.* Paris 1850.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

et Gertrude après un très long intervalle, et nous avons été vivement frappé de la richesse, de la variété et de la justesse des vues qui y dorment depuis quatre-vingt-dix ans. L'ardente conviction de Pestalozzi et son profond amour pour les malheureux, lui donnent une éloquence simple et naturelle, et lui inspirent les pages les plus émouvantes. On peut dire que sa vive et vaste intelligence est toute dans son cœur. C'est son cœur qui lui fait comprendre et ressentir toutes les douleurs, toutes les misères, toutes les faiblesses et tous les besoins. C'est par le cœur qu'il se met à la place de l'enfant, du pauvre, et même du criminel.

Il est à remarquer que dans ce tableau, d'ailleurs si complet des vices d'une population démoralisée, Pestalozzi n'a fait aucune place à l'impureté: il ne parle pas plus du libertinage et de tout ce qui s'y rapporte, que si, à cet égard, tous ses compatriotes eussent été des saints, et l'on n'y trouvera nulle part un mot qui ne puisse être lu devant des jeunes filles.

Dans le premier volume, on remarque quelques lignes dont le texte est remplacé par des points; et l'auteur dit en note qu'il a supprimé ce passage parce qu'un enfant de dix ans, qui en écoutait la lecture, s'est écrié: *Voilà qui est bien malhonnête !*

Une traduction française du premier volume, de *Léonard et Gertrude*, par M^me^ la baronne de Guimps, a été imprimée à Genève, chez J.-J. Paschoud, en 1826; on en a publié une nouvelle édition il y a quelques années. Il est bien regrettable que les trois derniers volumes n'aient point encore été traduits.

L'édition des œuvres complètes (de Cotta), publiée par Pestalozzi vers la fin de sa vie, ne comprend pas en entier le quatrième volume de la première édition de *Léonard et Gertrude.* C'est que l'auteur voulait en remanier la fin, l'augmenter, et donner à son livre six parties; il n'eut pas le temps d'achever. Dans l'édition

récente publiée par Seyffarth, *Léonard et Gertrude* a cinq parties; mais la cinquième n'est que la reproduction de ce qu'on trouve dans le quatrième volume qui parut en 1787.

Tandis que Pestalozzi travaillait à *Léonard et Gertrude*, il écrivait quatre autres ouvrages qui furent publiés de 1781 à 1783, et dont nous n'avons pas encore parlé, afin de ne pas scinder ce que nous avions à dire sur le livre qui fit sa réputation littéraire.

En 1779, la Société d'émulation de Bâle avait mis au concours la question suivante: *Jusqu'à quel point convient-il de mettre des limites aux dépenses des citoyens, dans un petit Etat libre dont la prospérité est fondée sur le commerce?* Vingt-huit mémoires furent présentés, et le jury partagea le premier prix entre le professeur Meister et Pestalozzi, tous deux de Zurich et anciens condisciples. En 1781, le mémoire de Pestalozzi fut publié en brochure avec deux autres, par la société qui avait ouvert le concours.

Dans cet écrit, Pestalozzi condamne absolument les lois somptuaires, par des raisons que nous ne reproduirons pas, car cette question, dès longtemps résolue, n'est plus de notre époque. En même temps il prêche avec force la liberté du commerce et de l'industrie. Mais aussi il déplore les progrès du luxe et il cherche les moyens de le combattre. Ces moyens sont purement éducatifs, car la contrainte, les défenses, la réglementation ne feraient que du mal. Voilà comment la question proposée, qui au premier abord semblait étrangère aux travaux de Pestalozzi, le ramène à sa pensée favorite, à l'éducation.

Il veut que celle-ci donne au cœur et à l'intelligence des aspirations assez relevées pour que l'homme ne puisse plus se complaire dans les raffinements de la vie matérielle; il veut que le riche aime le pauvre de manière à craindre d'afficher devant lui des jouissances

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

qui ne sont point à sa portée; il veut que les gouvernants et les administrations publiques cessent de donner à tous l'exemple des dépenses fastueuses et inutiles.

Voilà un faible résumé des principales idées qui font pour nous le mérite de ce mémoire, que Pestalozzi écrivit avant le second volume de *Léonard et Gertrude*.

En 1782, Pestalozzi publia: *Christophe et Elise, mon second livre pour le peuple*. Mais ce titre trompa le public. On crut trouver un nouveau roman, un livre attachant et animé comme le volume de *Léonard et Gertrude* qu'on venait de lire, et ce n'était proprement qu'un commentaire sur celui-ci.

Le but de l'auteur était de mettre en saillie et de développer les instructions renfermées dans le premier ouvrage, et que les lecteurs n'avaient pas su s'approprier. Il avait choisi la forme d'un dialogue entre Christophe et Elise, deux époux qui chaque soir lisaient un chapitre de *Léonard et Gertrude* en présence de leur fils Fritz et de leur vieux domestique Joost. Pestalozzi fait ainsi sortir de son texte une foule de vues ingénieuses, souvent profondes, toujours importantes et fécondes pour la moralité, l'aisance et le bonheur du peuple.

Mais cette lecture exige une attention soutenue, un travail de l'esprit; elle n'est point à la portée de tous. Ceux-là même qui auraient pu en profiter, mais qui n'y cherchaient qu'un délassement, l'abandonnèrent bientôt.

Ici Pestalozzi était tombé dans une erreur qui fut souvent la sienne, et qui plus d'une fois fit échouer ses essais pour propager sa doctrine. Les vérités dont il avait l'intuition lui paraissaient si simples et si évidentes qu'il les croyait accessibles à toutes les intelligences, et qu'il ne doutait pas de pouvoir les répandre par des écrits populaires.

Christophe et Elise ne réussit pas, parce que le livre

était mal adressé et que la forme en était mauvaise. Mais pour le fond, il est, peut-être plus encore que *Léonard et Gertrude*, riche en vues importantes sur l'éducation, la morale, l'administration et l'économie. Aujourd'hui même, on y trouverait des idées lumineuses sur la plupart des questions sociales qui s'imposent à notre époque. Ce sont probablement les opinions de Pestalozzi sur ce sujet qui ont empêché la réussite de son livre parmi les gens instruits et lettrés, car ces opinions devaient en ce temps-là déplaire beaucoup aux hautes classes de la société. Ainsi, l'on y voit qu'en général la corruption des gouvernés vient de la corruption des gouvernants, et que trop souvent ce sont les vices des grands qui causent les vices des petits. Il nous semble qu'à présent personne n'oserait condamner cette idée aussi absolument qu'on le faisait il y a quatre-vingt-dix ans.

Ce fut après l'insuccès de *Christophe et Elise* que Pestalozzi fit la continuation de *Léonard et Gertrude*.

Ici vient se placer une publication de Pestalozzi dont le sujet avait excité ses recherches et ses méditations depuis sa première jeunesse. Il était encore étudiant en droit à Zurich lorsque deux jeunes filles du pays de Vaud furent mises à mort comme infanticides. Ce procès eut un grand retentissement dans toute la Suisse, et Pestalozzi en éprouva une douloureuse indignation. Il ne voulut d'abord pas croire à la possibilité de ce crime contre nature; puis quand ses recherches l'eurent convaincu que l'infanticide était non seulement possible mais fréquent, il entreprit de rechercher les causes qui, dans l'Europe civilisée et chrétienne, pouvaient entraîner des jeunes filles à des actes si monstrueux qu'ils sont inconnus même parmi les sauvages.

C'est en 1780 que, après de longues études, il écrivit la brochure qui fut imprimée an 1783 sous ce titre:

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Sur la législation et l'infanticide, vérités et rêves, recherches et portraits. Francfort et Leipsic.

La préface de cette première édition se termine ainsi:

« J'ai examiné pendant des années mes vues sur ce sujet, et je les trouve encore justes.

» Mais je sais deux choses:

» La première, c'est que je suis petit, et que ma vue ne porte pas loin.

» La seconde, c'est qu'il se mêle quelque erreur à toutes les vérités humaines et qu'aucune voie ne suit partout et toujours sa vraie ligne.

» Ce que je désire, c'est que la vérité et l'erreur qui se trouvent dans mes idées soient toutes deux mises au grand jour. »

Le titre de cet écrit pourrait induire en erreur; l'auteur n'y parle guère de la législation que pour constater le mal qu'elle a fait, et son impuissance à empêcher l'immoralité et les crimes auxquels celle-ci peut conduire; il nous apprend lui-même, dans une note, que son travail a été entrepris pour répondre à la question: *Quels sont les meilleurs moyens possibles de prévenir l'infanticide?* A ses yeux, ces moyens sont purements éducatifs; mais il prend ici l'éducation dans son sens le plus étendu: il voudrait que les parents, les instituteurs, les ministres de la religion et les magistrats usassent journellement de leur influence pour réformer les mœurs, les usages, les opinions et la conduite des gens de tout âge.

L'ouvrage est divisé comme suit:

1. Introduction.
2. Causes générales de l'infanticide résultant de la législation et des rapports sociaux.
3. Examen des causes spéciales: huit cas.
4. Les résultats de cette étude corroborés par la citation des actes judiciaires sur les procès en infanticide.
5. Moyens préventifs.

Nous aurons bientôt l'occasion de revenir sur ce travail relatif à l'infanticide, car dans l'intervalle qui s'écoula entre sa rédaction (1780) et sa publication complète (1783), il fut en grande partie inséré dans la *Feuille suisse,* que nous devons maintenant faire connaître à nos lecteurs.

A cette époque de la vie de Pestalozzi, où toute œuvre pratique lui était impossible, son activité comme écrivain fut énorme, et toujours dirigée vers le même but: l'amélioration du sort du peuple par l'éducation. Prompt à saisir toutes les occasions qui lui paraissaient favorables, il travaillait à plusieurs ouvrages à la fois, et le premier achevé n'était pas toujours le premier publié; voilà pourquoi il est quelquefois difficile de déterminer l'ordre chronologique de ses travaux.

Iselin lui avait conseillé la publication d'un journal comme le meilleur moyen d'être lu par la multitude; il le commença le 3 janvier 1782, et le continua jusqu'à la fin de l'année. Chaque jeudi paraissaient seize pages d'impression in-12, sous le titre de *Ein Schweitzer Blatt,* une *Feuille suisse*. L'ensemble forme deux volumes très rares et fort peu connus.

Les sujets en sont très variés. On y trouve des nouvelles, de petits contes moraux, des dialogues, des fables, des poésies. Mais cette variété est plus apparente que réelle. Sous des formes très différentes, on voit toujours reparaître les idées favorites de l'auteur; plus il avance et plus il fait connaître ses plans de réforme; aussi pour nous son journal va croissant de mérite et d'intérêt du commencement à la fin.

Dès le numéro 2, on trouve un fragment, de son travail sur l'infanticide. Les idées émises dans cet opuscule et dans ses autres écrits excitèrent l'attention des souverains les plus distingués de cette époque. Ainsi l'empereur Joseph II et le grand duc Léopold de Toscane cherchèrent tous deux à appliquer les vues de Pesta-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

lozzi à l'amélioration du sort de leurs sujets, et particulièrement à la réforme de la législation pénale et du régime des prisons. Dans ce but, l'un d'eux chargea le ministre des finances comte de Zinzendorf, l'autre le comte de Hohenheim, de correspondre avec l'auteur de *Léonard et Gertrude*.

Les numéros 19 à 24 de la *Feuille suisse* renferment un exposé du système pénitentiaire tellement complet qu'on le croirait écrit au milieu du présent siècle et qu'aujourd'hui encore on pourrait le consulter avec fruit. L'auteur suppose qu'un prince, qu'il ne désigne pas autrement que sous le nom du duc Léopold, a consulté Arner (le seigneur de Bonal dans *Léonard et Gertrude*) sur la meilleure organisation à donner aux prisons. Il transcrit la lettre du duc, puis la réponse très étendue d'Arner. Cette réponse est sans doute le mémoire que Pestalozzi présenta au grand duc de Toscane à la demande de son ministre.

Malheureusement pour le grand duché, Léopold fut bientôt appelé à remplacer Joseph II sur le trône d'Autriche; mais déjà il avait fait un bien immense; et il est permis de croire que l'influence des idées de Pestalozzi ne fut pas étrangère aux excellentes institutions qui longtemps ont fait marcher la Toscane à l'avant-garde de la civilisation, et grâces auxquelles aujourd'hui encore les plaines de l'Arno sont cultivées par la meilleure population de l'Italie.

C'est l'éducation qui occupe la plus grande place dans la *Feuille suisse*. En général Pestalozzi s'y montre encore disciple de Rousseau; mais il se sépare toujours plus nettement du philosophe de Genève par son esprit populaire et pratique et par la prépondérance qu'il accorde au développement moral et religieux. On en jugera par les citations suivantes:

Tom. II, pag. 11. « Tout ce qui élève l'humanité à des jouissances plus pures lui est avantageux. L'homme est

certainement destiné à développer toutes les dispositions qui lui ont été données, et par conséquent aussi à s'élever à la hauteur des circonstances qui peuvent favoriser et utiliser ce développement. »

Pag. 24. « Dans cet état de choses, il ne reste aux gouvernants et aux instituteurs qu'à diriger le progrès des lumières et des jouissances de ce siècle, avec toute la puissance, avec toute la sagesse qu'ils possèdent, de manière que le peuple ne perde pas ce qu'il lui reste de bon, qu'il comprenne bien ce qu'il doit faire, et qu'il fasse volontiers ce qui lui donne du pain. »

Pag. 157. « Hommes, pourquoi servez-vous Dieu? si ce n'est pour vous sanctifier vous-mêmes et pour vous affranchir du péché, auquel vous êtes d'autant plus assujettis, que vous craignez moins Dieu et que vous le servez moins.

» Le service que vous rendez à Dieu vous préserve de vos plus grands dangers. C'est un service que vous vous rendez à vous-mêmes. Il n'a de vérité qu'autant qu'il vous est utile. »

Pag. 158. « Ton Dieu et Sauveur veut t'initier, par la victoire sur tes passions, à la sagesse de la vie, et par la sagesse de la vie au culte de l'invisible. »

Pag. 159. « L'amour est pour l'homme le seul vrai culte à rendre à Dieu, et la seule source de la vraie foi. Lui seul conduit l'homme à la vie. Sans amour il n'y a sur la terre que mort et perdition.

» L'homme sans amour est sans espérance; le malheureux que surmontent l'envie, la haine et la colère, touche au désespoir. Les meilleures forces de l'homme s'évanouissent lorsqu'il n'aime pas son frère, et il n'aime pas son frère lorsqu'il ne révère pas Dieu.

» Ainsi l'oubli de Dieu est pour l'homme une cause d'impuissance et de mort. »

Pag. 167. « O ma patrie! puisses-tu reconnaître que ce sont les vertus domestiques qui décident du bonheur de l'Etat. »

Pag. 171. « Sur le trône ou dans la chaumière, l'homme a un égal besoin de religion, et devient l'être le plus malheureux de la terre s'il oublie son Dieu. »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Pag. 173. « Vois, ô homme, ce qu'est le mortel sans Dieu ; il n'a rien sur la terre, parce qu'il n'espère rien dans le ciel ; mais celui qui craint Dieu a tout sur la terre, parce qu'il espère tout dans le ciel. »

Pag. 209. « L'enfant sur le sein de sa mère est plus dépendant et plus faible qu'aucune créature de la terre, mais il ressent les premières impressions morales de l'amour et de la reconnaissance. »

Pag. 211. « La moralité de l'homme n'est autre chose qu'un résultat du développement des premiers sentiments d'amour et de reconnaissance qu'a éprouvés le nourrisson. »

Pag. 218. « Le premier développement des forces de l'enfant doit venir de sa participation au travail de la maison paternelle ; car ce travail est nécessairement ce que le père et la mère entendent le mieux, ce qui fixe le plus leur attention, ce qu'ils peuvent le mieux enseigner.

» Mais indépendamment de cette circonstance, le travail en vue des besoins réels n'en est pas moins le plus sûr fondement d'une bonne éducation.

» Exciter l'attention de l'enfant, exercer son jugement, élever son cœur à de nobles sentiments, voilà, je crois les buts essentiels de l'éducation ; et quel moyen plus sûr de les atteindre que d'exercer l'enfant de bonne heure aux divers travaux que nécessitent les circonstances journalières de la vie domestique.

» Rien n'exerce mieux l'attention que le travail en général, parce que sans une attention soutenue le travail ne peut pas être bien fait ; mais c'est surtout vrai de celui qui est à la portée des enfants dans un ménage, car il varie sans cesse et de mille manières et oblige l'attention à se porter sur un grand nombre d'objets différents.

C'est aussi en se livrant de bonne heure à des travaux de toute espèce que l'homme acquiert un jugement sain ; car tous ces travaux s'exécutent dans des cironstances variables qu'il faut pour réussir apprécier bien ; et tout défaut de jugement en compromet le succès d'une manière qui ne tarde pas à sauter aux yeux de l'enfant.

» Enfin, c'est encore le meilleur moyen d'ennoblir le cœur de l'homme et de le préparer à toutes les vertus

domestiques et sociales. Car, pour apprendre à l'enfant l'obéissance, le dévouement et le support, je ne crois pas que rien puisse remplacer un travail auquel il se livre régulièrement, avec toute sa famille et avec les habitués de la maison.

» En général, l'art et les livres ne remplaceraient nullement ce travail. La meilleure histoire, le tableau le plus touchant que l'enfant trouve dans un livre, n'est pour lui qu'une espèce de rêve, quelque chose qui ne tient à rien de réel et qui manque de vérité positive ; tandis que tout ce qui se passe sous ses yeux, dans la chambre de la famille, se lie dans sa tête à mille images semblables, à toute son expérience, à celle de ses parents, de ses voisins, et le conduit sûrement à une vraie connaissance des hommes, à un véritable esprit d'observation. »

Nous devons encore faire connaître un passage de la *Feuille suisse* où nous trouvons un premier indice d'une pensée, qui est devenue le principe fondamental de la méthode d'éducation de Pestalozzi, savoir : l'analogie du développement de l'homme intellectuel et moral avec le développement physique de la plante, c'est-à-dire l'organisme de l'éducation.

On lit au tome I^er^, pag. 407 :

« Soirée d'été ! qui pourrait te décrire ? quand tu viens enfin après une journée d'accablante chaleur.

» Tout ce qui respire se réjouit de ta fraîcheur ; tout ce qui respire a besoin de toi.

» Le chevreuil caché dans la forêt sort de sa retraite pour venir respirer et paître dans la campagne.

» Les troupeaux aussi jouissent en sautant de leurs frais pâturages.

» Et l'homme, fatigué de l'ardeur du jour, se livre au repos jusqu'au retour du soleil.

» Jour d'été ! apprends à cette chenille qui rampe sur la terre que les fruits de la vie se forment au milieu des feux et des orages de notre globe ; mais que pour mûrir ils ont aussi besoin de la douce pluie, de la brillante rosée et du repos rafraîchissant de la nuit.

» Apprends-moi, jour d'été, que l'homme, formé du limon de la terre, croît et mûrit comme la plante attachée au sol. »

Encore une citation de la *Feuille suisse;* ce sera la dernière. En quelques lignes Pestalozzi lui-même y dépeint son caractère sous l'un de ses traits les plus originaux et les plus touchants. C'est vers la fin de l'introduction ; comme on avait reproché à l'auteur d'être encore un peu enfant, il répond :

« Je veux l'être jusqu'au tombeau ; il est si doux d'être un peu enfant, de croire, de se confier, d'aimer, de revenir de ses fautes, de ses erreurs, de sa folie; d'être meilleur et plus simple que tous les fripons, et par leur méchanceté de devenir enfin plus sage qu'eux. C'est un bonheur de croire toujours le bien de la part des hommes, malgré tout ce qu'on voit et tout ce qu'on entend ; lors même qu'on est trompé chaque jour, de croire chaque jour encore au cœur humain, et de pardonner au sage comme au fou de ce monde, lorsque chacun de son côté ils cherchent à nous égarer. »

Les deux volumes de la *Feuille suisse* sont certainement l'un des produits les plus remarquables du génie de Pestalozzi ; la richesse, l'originalité et l'indépendance de sa pensée s'y déploient librement et sans aucune influence étrangère.

Nous avons dit que l'éducation y occupait la plus grande place; à première vue on pourrait en juger autrement. C'est que l'auteur y considère surtout l'éducation générale de l'humanité dans ses rapports avec les mœurs et coutumes, l'organisation sociale et le gouvernement des peuples. Voilà pourquoi la politique y joue un si grand rôle.

Mais Pestalozzi demandait des réformes, et elles ne plaisaient point à la classe lettrée de ses lecteurs; il y prêchait, trop tôt peut-être, l'abolition de la peine de mort ; non pas trop tôt pour la Toscane qui, alors déjà,

se trouva bien de cette réforme décrétée par son grand duc Léopold. Quoi qu'il en soit, les abonnés manquèrent à la *Feuille suisse*, et il fallut l'interrompre au bout de la première année.

Avec le quatrième volume de *Léonard et Gertrude*, qui parut en 1787, se termine la première série des publications de Pestalozzi. Dix ans de silence vont lui succéder ; pendant ce temps s'accomplira la grande révolution française, et nous verrons s'ouvrir une nouvelle phase dans la vie littéraire du philosophe de l'éducation. Arrêtons-nous un instant pour constater quelles étaient ses idées à la fin de cette première période de son activité comme écrivain.

Le point de départ de son œuvre avait été sa pitié pour le pauvre peuple. Il avait reconnu que le mal ne peut se guérir ni par l'assistance, ni par la législation, ni par des discours. L'éducation s'était présentée à lui comme le seul remède efficace; mais il fallait une éducation qui se fît par la pratique de la vie, qui mît en œuvre toutes les forces salutaires qui se trouvent en germe dans la nature humaine, une éducation dans laquelle l'enfant fût toujours actif. C'est pourquoi il voulait en quelque sorte fondre l'école avec le travail des champs ou celui de l'atelier, et n'en faire qu'une seule chose, une chose vivante, attrayante, un gagne-pain, et en même temps un exercice fortifiant et salutaire pour le cœur, pour l'esprit et pour le corps.

Ayant échoué dans son essai de donner au monde un exemple pratique de ce moyen de régénération, il voulut le faire connaître par ses écrits, et il l'exposa tel qu'il le jugeait être à la portée de chacun, et réalisable dans chaque village et dans chaque famille. Alors se présentèrent à lui comme obstacles, d'abord les coutumes routinières de l'école et de l'église, puis les mœurs, les préjugés et les entraves qui tenaient plus ou moins à l'organisation sociale et politique de son

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

temps. Ce sont ces derniers obstacles qu'il combat chaque fois qu'il aborde le domaine de la politique, comme on a pu le voir dans les nombreux passages que nous avons cités.

Quant aux coutumes routinières qui étaient alors la règle de tout enseignement, elles dégoûtaient l'enfant du travail, elles ne remplissaient sa tête que de mots, et elles le laissaient incapable de rien faire par lui-même. Il fallait les remplacer par une marche simple, naturelle et efficace, dont la recherche l'occupait déjà depuis longtemps, qui devint de plus en plus l'œuvre capitale de sa vie, et aboutit à cette réforme qui a immortalisé son nom.

A l'époque dont nous parlons, il avait déjà reconnu plusieurs principes fort importants de sa méthode; par exemple: que le véritable point de départ est dans les impressions personnelles, soit sensibles, soit morales; les mots, les règles, les explications ne doivent venir qu'après; ainsi les exercices de langage avant la lecture. Pour l'enfant, des impressions religieuses, des prières, la lecture de la Bible; mais point de catéchisme, point d'instruction dogmatique. Déjà même on pouvait voir sa tendance à comparer l'éducation de l'enfant au développement de la plante, et cette comparaison, dont la justesse est incontestable, implique l'idée du développement organique de l'homme non seulement au point de vue physique, mais aussi au point de vue intellectuel et moral. Et cette idée est bien ce qui distingue Pestalozzi de ses devanciers: l'ancienne école prétendait bâtir sur l'enfant un édifice de science et de moralité; la nouvelle ne veut donner que l'appui, la direction et l'aliment aux facultés de l'enfant, dont la la libre activité doit produire un homme accompli.

Après 1787, Pestalozzi resta dix ans sans rien publier; la première cause de ce silence fut le besoin de donner du pain à sa famille, car malgré les succès de

son premier roman, ses livres ne lui faisaient point gagner sa vie. Il écrivait pour une idée, et non point pour le goût du public; d'ailleurs pour gagner de l'argent, même comme écrivain, il faut un certain esprit mercantile qui manquait entièrement à Pestalozzi. Lavater avait parfaitement raison, lorsqu'il disait à Mme Pestalozzi: « Si j'étais un prince, je consulterais votre mari pour tout ce qui concerne le relèvement et le bonheur des peuples, mais je ne lui confierais pas un denier à administrer. » Après avoir publié tous les livres dont nous avons rendu compte, il était toujours aussi pauvre, mais il avait recouvré la santé et la force; pour nourrir sa femme et son fils, il se remit à la culture des terres qui lui restaient, et il apporta à ce travail la même ardeur qu'à toutes ses entreprises. Bientôt, cependant, la révolution française vint s'emparer de l'attention de Pestalozzi. Quand elle éclata, il y vit d'abord une circonstance heureuse pour la réalisation de ses plans: elle devait abattre bien des obstacles aux réformes qu'il méditait.

C'est alors qu'il écrivit, sur les causes de la révolution française, un petit ouvrage resté inédit jusqu'à l'année 1872, où il fut retrouvé et imprimé par Seyffart à la fin du seizième et dernier volume de sa collection.

Ce manuscrit avait été donné par Pestalozzi à Mme Rosette Niederer qui, à la mort de son mari, en fit présent à Krusi. Le fils de ce dernière, le docteur G. Krusi, voulut bien le remettre à M. Seyffarth.

Mme Niederer, avec l'intention de le publier, y avait fait, en 1846, une introduction dont nous extrayons ce qui suit:

» Voici ce que me disait Pestalozzi, ce vieillard prophète dont la pénible vie fut toute consacrée à l'éducation:

« Un jour, lorsque nos temps seront passés, lorsque » après un demi-siècle une nouvelle génération nous aura

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

» remplacés, lorsque l'Europe sera tellement menacée » par la répétition des mêmes fautes, par la misère croissante du peuple et par ses dures conséquences, que » tous les appuis sociaux en seront ébranlés, alors, oh ! » alors peut-être, on accueillera la leçon de mes expériences, et les plus éclairés en viendront enfin à comprendre que ce n'est qu'en ennoblissant les hommes » qu'on peut mettre des limites à la misère et aux fermentations des peuples, ainsi qu'aux abus du despotisme, de la part soit des princes, soit des multitudes. »

» Depuis vingt ans déjà la terre recouvre les restes mortels de cet homme extraordinaire, et plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis qu'il épanchait son âme dans cet écrit.

» S'il ne l'a pas publié de son vivant, c'est sans doute qu'il y avait alors quelque danger à tout dire, et qu'il ne voulait pas risquer de compromettre l'œuvre éducatrice à laquelle il se dévouait. »

L'analyse des *Causes de la révolution française* nous entraînerait trop loin. Les paroles de Pestalozzi, citées par M^me^ Niederer, doivent suffire à faire connaître l'importance et le but de cet opuscule.

Mais bientôt il fut épouvanté des violences, des folies et des crimes qui, en France, vinrent s'autoriser des principes de 1789. Dans sa première jeunesse il avait poursuivi la réforme des institutions de Zurich avec toute la fougue d'un révolutionaire ; maintenant il avait autant d'horreur des révolutions violentes, qu'il avait d'ardeur pour des progrès pacifiques. Il occupait donc une position un peu fausse entre les partisans et les adversaires de la révolution ; il observait, il gardait le silence, il appliquait toutes ses forces à la culture de ses terres.

Pendant cette période, Pestalozzi ne quitta Neuhof que deux fois. En 1792, il alla voir sa sœur mariée à M. Gross, négociant à Leipsic ; il profita de ce voyage pour visiter plusieurs écoles normales allemandes dont

il fut peu satisfait ; en revanche, il fit la connaissance de Klopstock, Gœthe, Wieland, Herder et Jacobi. Puis c'est à Richterswyl, chez le docteur Hotz, frère de sa mère, qu'il passa la fin de l'année 1793 et le commencement de 1794. C'est de là qu'il adressa à son ami le conseiller d'état Nicolovius, à Berlin, une lettre dont quelques passages ont été souvent cités pour prouver que Pestalozzi n'était pas chrétien.

Cet ami des mendiants, qui pour les sauver s'était ruiné lui-même à Neuhof, et avait vu s'évanouir ainsi le rêve de sa vie, trouvait dans Nicolovius un homme comprenant bien ses idées et embrassant chaudement la cause à laquelle lui-même s'était dévoué en vain. Il voyait déjà en lui le continuateur puissant et zélé de son œuvre, il lui vouait une amitié enthousiaste, il lui ouvrait son cœur sans réserve.

Nous traduisons cette lettre en entier, c'est-à-dire tout ce qui en a été publié ; on y verra que Pestalozzi, dans la naïveté de son âme et dans la délicatesse extrême de sa conscience, s'y juge avec une sévérité outrée ; et ce n'est pas la seule fois qu'il s'est calomnié lui-même.

Richterswyl, 1^er^ octobre 1793.

« Ami ! égaré dans le torrent de ma vie, je n'ai bu que peu aux sources pures auxquelles les hommes les plus sages et les meilleurs puisent les forces d'en haut, lorsqu'ils font de la sanctification de leur être la première affaire de leur vie. Hélas, toute l'œuvre de ma vie est souillée par l'amour de moi-même et par de vulgaires inclinations.

» Il est vrai que, dès ma jeunesse, j'ai été plein de goût et de zèle pour tout ce qui est bien ; mais la fange du monde, à travers laquelle je devais me frayer mon chemin, avait une autre loi, que je ne connaissais point, et à laquelle je n'étais pas préparé ; au moment critique d'une première maturité, j'ai été chargé au delà de mes forces, et par là j'ai été troublé, mécontent, en désaccord

avec moi-même. C'est ainsi que je suivis la voie morte de mon siècle, oscillant entre les sentiments qui me portaient à la religion et les jugements qui m'en éloignaient ; et je laissai refroidir dans mon âme les sentiments religieux les plus essentiels, sans cependant me décider contre la religion.

» Je n'aime ni la science des livres au sujet des rapports de Dieu avec les hommes, ni l'observation des angles, par laquelle Lavater a voulu suppléer à cette pauvre érudition ; mais comme autour de moi la vérité était cachée sous des enveloppes qui me repoussaient, comme je ne la voyais pas apporter aux hommes une satisfaction et un soulagement assurés, j'ai perdu peu à peu ces forces essentielles que la crainte de Dieu donne aux âmes nobles et paisibles. Ainsi, d'après mon propre sentiment, j'étais alors excessivement reculé pour tout ce qui donne aux forces humaines leur plus grande pureté ; et c'était surtout l'étourdissement causé par mon vain rêve d'éducation, qui troublait ma tranquillité et m'enlevait ma force intérieure. Les fautes de mon administration sur ce sujet m'ont rendu pour longtemps l'esclave d'une erreur, ou plutôt d'une vérité incomplète dont je m'étais fait une idole. Dans la misère indicible qui fut pour moi la conséquence de cette idolâtrie, s'évanouit le peu de puissance des sentiments religieux de mes jeunes années.

» Je ne puis donc, ni ne dois le dissimuler : ma vérité reste attachée à la terre ; elle est bien loin de la hauteur angélique à laquelle la foi et l'amour peuvent élever l'humanité. Tu connais l'opinion de Glulphi [1], c'est aussi la mienne : je suis incrédule, non point parce que je regarde l'incrédulité comme la vérité, mais parce que la somme des impressions de ma vie a déplacé dans le fond de mon être le bienfait de la foi.

» Ainsi poussé par mes destinées, je ne vois dans le christianisme que l'enseignement le plus noble et le plus pur de la domination de l'esprit sur la chair, le grand secret et le seul moyen possible de rapprocher notre nature intérieure de son véritable état de noblesse ; ou, pour m'expliquer plus clairement, d'établir l'empire de la raison sur les sens par le développement des plus purs sentiments d'amour.

[1] Dans *Léonard et Gertrude*.

» Voilà, je crois, ce qui est l'essence du christianisme ; mais je ne pense pas que beaucoup d'hommes soient, par leur nature, capables de devenir de vrais chrétiens. Je crois la masse des hommes en général aussi peu capable de parvenir à ce complet ennoblissement, que de porter des couronnes terrestres.

» Je crois que le christianisme est le sel de la terre ; mais si haut que j'estime ce sel, je pense pourtant que l'or, la pierre, le sable et les perles ont leur valeur et leur utilité indépendantes de ce sel, et que toutes choses doivent être considérées en elles-mêmes. Je crois en effet que même la fange de la terre a son ordonnance et son droit légitime indépendamment du christianisme ; et quand je borne ma vérité et mes recherches à cette ordonnance et à ce droit, je sens bien, mon ami, toute l'étroitesse de mon point de vue ; mais aussi ma voix me paraît être comme celle qui crie dans le désert pour préparer les voies à celui qui doit venir ; souvent même il me semble que je ne sais pas moi-même ce que je fais et où je vais. Et cependant mon cœur me pousse avec une violence irrésistible à chacune des paroles que je prononce ; et tandis que je souffre moi-même du cercle fatal qui m'enserre, je puis cependant me rendre ce témoignage que, dans ce cercle que je ne puis franchir, tout ce que je dis est sérieux. Ainsi, je reste bien loin de la perfection de moi-même, et je ne connais pas les hauteurs où je pressens que l'humanité pourra s'élever.

» Ami, en voilà assez pour cette fois sur ce qui manque à mon christianisme...

» Je suis maintenant à Richterswyl ; le docteur Hotz fait un voyage de plusieurs mois, et pendant son absence je suis dans sa maison, sans affaires et sans être dérangé. Réjouis-toi, mon ami, du bonheur dont je vais jouir pendant quelques mois. »

C'est à cette époque que commença la correspon-

dance de Pestalozzi avec Fellenberg, le célèbre fondateur des instituts d'Hofwyl ; elle nous fournira de précieux renseignements sur la manière dont Pestalozzi jugeait la révolution française, sur les espérances et surtout sur les craintes qu'elle lui inspirait pour la Suisse. Fellenberg avait toutes les qualités qui manquaient à Pestalozzi : le sens pratique, la prudence, la fermeté et le talent d'administrer. Il semble que la réunion de ces deux hommes aurait assuré la réussite des entreprises philanthropiques qu'ils poursuivaient tous deux ; mais leur longue amitié fut impuissante à maintenir dans une même voie deux caractères si différents : les élans du cœur de Pestalozzi venaient se heurter à la froide raison de Fellenberg, et la simplicité rustique du démocrate zurichois s'accommodait mal d'une dignité qui n'était pas sans ostentation chez le patricien bernois. Plusieurs fois, dans les désastres de Pestalozzi, Fellenberg lui offrit son secours ; mais l'entente pour une œuvre commune ne put jamais s'établir entre eux.

Les lettres que nous allons citer furent écrites de 1792 à 1794 ; elles ont pour nous un très vif intérêt, parce que Pestalozzi y livre toute sa pensée avec une entière confiance ; aucun nuage ne s'était encore élevé entre les deux amis.

Pestalozzi à Fellenberg.

Neuhof, le 15 septembre, 1792.

« Cher et noble ami, je vous remercie encore de toutes les preuves d'amitié que vous m'avez données, et je me réjouis énormément de l'espoir de passer quelques semaines dans votre maison au commencement de novembre. D'ici là, le sort de la France sera décidé ; si elle est vaincue, on pourra juger mieux qu'à présent de ce qui intéresse réellement l'humanité dans les affaires de ce pays ; et si elle résiste encore, ses fautes elles-mêmes

trouveront grâce aussi devant ceux dont elles excitent la fureur la plus déraisonnable. En tout cas, le monde y gagnera quelque chose ; et si la France est digne de la liberté, elle l'aura certainement...

» On m'écrit qu'il a été dit à plusieurs membres de l'assemblée nationale que je serais en état d'exposer avec succès au peuple français, au milieu de la tempête de ses passions, les vérités dont il a besoin maintenant : mais je doute que je pusse réussir à rien en cette affaire. »

Neuhof, 24 octobre 1792.

« Je vois les questions que vous abordez exactement sous le même jour que vous. Je trouve toutefois qu'il est très important de persuader la France du mal que lui ferait, à elle-même et à la bonne cause, toute hostilité contre nous ; elle lui serait bien plus fâcheuse qu'on ne le pense et que ne veulent le lui dire des gens égarés par la passion. Vous savez que je ne suis pas de ce nombre. Toute ma vie j'ai aimé l'émancipation du peuple ; mais personne n'a jamais été plus fermement convaincu qu'on ne peut atteindre cette émancipation qu'en conservant toutes les conditions de l'ordre public.

» Je me figure comme possible le cas où certaines manifestations de la Suisse, auxquelles vous faites allusion, pourraient être fort utiles à la patrie ; et d'après les dernières déclarations des Français, il me semble même que quelque chose de pareil serait nécessaire. Je voudrais bien pouvoir causer un quart d'heure avec vous sur ce sujet. Soyez tranquille sur mon compte, mon ami ; je suis bien mieux que prudent, je suis innocent. Devant mon innocence, les soupçons tourneraient à la confusion de leurs auteurs. Ma patrie n'a pas de citoyen plus fidèle ; mais mon opinion sur ce qui concerne le vrai bien de l'humanité n'est à vendre ni aux Français ni aux Suisses.

» Mon agriculture dévore tout mon temps : je soupire de nouveau après les jours d'hiver et le repos qu'ils permettent. Mon temps passe comme une ombre, et si mon expérience mûrit par mon activité, je perds prématuré-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ment la force d'exprimer mes idées. Je désire impatiemment des heures de repos et une cellule exempte de soucis. Ici je vis dans une fatigue et une distraction perpétuelles.

Neuhof, 19 novembre 1792.

« Dans ma contrée, il est aussi notoire que je suis devenu *nationaliste* et que je vais à Paris ; quelques femmes, amies du clergé dans les environs, se signent en présence du démocrate hérétique. J'attends tranquillement l'effet des calomnies qui peuvent résulter de ces impressions de femmes. Cependant *Léonard et Gertrude* sera à jamais la preuve que je me suis épuisé pour sauver la saine aristocratie ; mais ma peine n'a excité que de l'ingratitude, si bien que l'excellent empereur Léopold, avant de mourir, parlait de moi comme d'un bon *abbé de Saint-Pierre*. Enfin, personne ne peut aider ceux qui ne veulent pas s'aider eux-mêmes ; et il n'y a rien de plus commun que de voir des gens, ayant eux-mêmes causé leur ruine, chercher à se sauver pas des bassesses et même par des calomnies. »

Neuhof, 5 décembre 1792.

« Je désire beaucoup causer avec vous ; j'irai certainement à Berne au commencement de l'année prochaine, et je m'en réjouis d'avance. Je suis décidé à écrire pour la France sur plusieurs parties de la législation... Les dernières nouvelles de Berne sont plus tranquillisantes sur le danger d'une attaque contre notre patrie ; j'en suis d'autant plus heureux que je ne crois pas me tromper en prévoyant que cette guerre, surtout au commencement, amènerait une scission dans la confédération. On ne saurait assez faire pour maintenir la paix ; car il faut pouvoir donner au peuple, dans toute la Suisse, un degré de liberté suffisant pour qu'à l'avenir les gouvernements soient assurés d'un chaud dévouement de la part de tous les habitants. »

Richterswyl, 15 novembre 1793.

« Je vous remercie d'une lettre dans laquelle votre amour du bien vous entraîne certainement trop loin. Je

ne suis qu'un faible vieillard ; il y a d'énormes lacunes dans mes connaissances : mes forces intellectuelles sont relativement petites ; en bien des choses ma volonté n'est point arrêtée par mon intérêt, et c'est peut-être là mon seul mérite ; c'est à cause du peu que j'ai fait pour la vérité et pour le bonheur des hommes que votre amour de l'humanité m'estime plus que je ne vaux. J'en suis reconnaissant ; mais je sais et je dois savoir combien je suis faible.

» Ah ! mon ami, j'ai vécu pendant une longue suite d'années dans une misère sans nom, et je sais quelle expérience j'ai faite des hommes. La nature elle-même nous appelle à soigner nos propres intérêts et ceux de notre famille, et mon malheur a été que ma première éducation ne m'en a pas rendu capable. Le mal est irréparable. Mon fils sous ce rapport n'a pas été mieux élevé que moi. Je ne suis parvenu que trop tard à une idée claire et juste de l'importance de cet objet. Maintenant, tant que je sentirai en moi une force satisfaisante, je suis décidé à employer tout le temps qu'il me reste à achever les ouvrages que j'ai entrepris ; et je m'appliquerai à en retirer des ressources financières, autant que possible.

» Mais, mon ami, ce ne sera pas sans peine. En voulant simplifier mon travail, j'écris des feuilles entières que je jette, pour quelques lignes que je conserve. On ne saurait croire combien chaque passage qui paraît simple m'a coûté de longs et pénibles efforts. Ainsi je ne serai pas payé ; cependant, Dieu merci, je ne me suis jamais abaissé à laisser un mot parce qu'il serait payé. Mais il est certain qu'au point de vue financier ma manière est la plus mauvaise de toutes. J'espère pourtant qu'un jour, quand je me serai assez sacrifié avec cette naïveté que mes confrères amateurs d'argent n'imiteront jamais, j'espère qu'après des années je pourrai trouver une petite fortune dans une collection complète de mes écrits que j'aurai perfectionnés autant que possible. Alors, je compterai principalement sur la coopération de mes amis pour la réussite d'une souscription. Mais comment puis-je vous entretenir si longtemps de cet article de gagne-pain.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

» Ah ! mon ami, le bonheur du monde dépend de sa sagesse sur cet article, pour lequel j'ai été l'un des plus grands fous de l'univers. Dieu veuille que pour l'essentiel je puisse rendre les services que vous attendez de moi. Quand mon travail actuel sera terminé, je viendrai à vous. Je sais que vous en serez d'autant plus content, que d'après ma manière de traiter ce sujet, tout intérêt particulier disparaît soit pour la démocratie, soit pour l'aristocratie, soit pour la monarchie; de même que, dans l'exposition des principes du pur christianisme, doit s'évanouir tout intérêt particulier pour une secte quelconque...

» Si vous apprenez quelque chose de positif sur la possibilité de la paix, je vous prie instamment de m'en écrire une ligne. Car nous aurons à reculer de tout un âge d'homme si la guerre continue. Ma seule consolation est: Faisons notre ouvrage comme si nous ne voyions point ce qui se passe. »

Richterswyl, 16 janvier 1794.

« Le temps où nous vivons est comme une de ces chaudes journées d'été où les fruits n'arrivent à maturité qu'à travers le tonnerre et la grêle. L'ensemble gagne; mais certaines parties sont effroyablement frappées, je désire beaucoup vous voir ce printemps; si vous ne venez pas dans ces contrées, j'irai à Berne.

» Je suis profondément enfoncé dans la conception de » mon nouvel ouvrage. Que dites-vous de ces lignes: » Qui sont ceux qui souffrent le plus, et qui courent les » plus grands dangers dans les circonstances actuelles? » Ne sont-ce pas ceux qui possèdent le plus? Et ne de- » vrais-tu pas surtout tranquilliser ceux qui souffrent » le plus? »

» Ces lignes sont certainement remarquables; mais je voudrais savoir comment vous les jugez, avant de vous en conter l'histoire.

» Fichte fait un commentaire sur *Léonard et Gertrude* au point de vue de la philosophie de Kant. »

» Baggesen me presse d'aller en Danemark. Je désire souvent être plus jeune de dix ans, ou du moins avoir

encore les forces que j'avais il y a dix ans. Cependant je veux utiliser les heures qui s'envolent, et je vous remercie, vous et tous ceux qui m'aident à rassembler les miettes de ma vie perdue.

» Je suis bien aise de m'être convaincu, par une conversation avec Fichte, que mon expérience m'a rapproché des résultats essentiels de la philosophie de Kant. »

Les citations qui précèdent nous font connaître la vie de Pestalozzi et le travail de sa pensée pendant ces dix années de réclusion où son activité ne se manifesta ni par des publications ni par des entreprises pratiques.

Dans cette correspondance, il ne parle plus de son idée favorite, l'école de pauvres, parce que l'insuccès encore trop récent de son expérience ne lui laisse plus entrevoir aucune possibilité de la réaliser. Ses pensées se tournent vers la politique, comme si les réformes qui se préparent dans les institutions de son pays devaient amener des circonstances plus favorables à ses projets pour le bonheur du peuple.

On voit même que parfois il espère se faire écouter en France et contribuer par ses idées à y provoquer, comme fruits de la révolution, des mesures propres à régénérer l'éducation publique. Cet espoir nous paraîtrait présomptueux si nous ne savions qu'il était en quelque sorte légitimé par un décret de l'assemblée nationale. En effet, dans sa séance solennelle du dimanche 26 août 1792, elle avait déclaré citoyens français les contemporains qui s'étaient illustrés par leurs travaux pour le bien de l'humanité. Pestalozzi était de ce nombre avec Bentham, Thomas Payne, Wilberforce, Clarkson, Washington, Madison, Klopstock, Kosciusko et plusieurs autres notabilités.

Les relations de Pestalozzi avec Fichte, dont les lettres à Fellenberg font mention, furent beaucoup plus intimes qu'on ne l'a cru. Fichte avait épousé une amie particulière de Mme Pestalozzi, Mlle Rahn, de Zu-

rich, ville qu'il habitait souvent; et une véritable amitié s'était établie entre les deux penseurs, maris de ces deux amies. En 1794 Fichte avait passé plusieurs jours chez Pestalozzi, à Richterswyl. Le philosophe allemand connaissait donc très particulièrement le philanthrope suisse, et cette relation, nous le verrons plus tard, contribua puissamment à faire apprécier en Allemagne les principes et les travaux du grand pédagogue de Zurich.

Pestalozzi parle souvent à Fellenberg des ouvrages auxquels il travaille avec ardeur, mais péniblement, pendant tous les loisirs que lui laisse son agriculture; ils furent imprimés en 1797; ce sont ses *Fables* et ses *Recherches sur la marche de la nature dans le développement du genre humain*. Tous deux se distinguent de ses autres livres par une tendance politique très prédominante.

Le premier parut d'abord sous le titre bizarre de: *Figures pour mon livre d'A B C*. C'est ainsi que Pestalozzi appelait *Léonard et Gertrude*, parce que ce livre renfermait l'A B C de la sagesse du peuple; les *figures* qu'il veut y ajouter sont des apologues destinés à donner un corps en quelque sorte à chaque sentence. Le titre de *fables* ne parut qu'à la seconde édition imprimée à Bâle en 1803, et il ne convient que bien imparfaitement à la nature de ces compositions.

Ces fables en prose sont au nombre de deux cent trente-neuf, la plupart très courtes; chacune d'elles renferme une instruction frappante et originale, au profit de la morale, ou de l'éducation, ou de l'état social, ou de la politique. En les lisant, on est frappé de la richesse d'imagination de l'auteur, ainsi que de sa force d'observation et de réflexion. Nous ne pouvons en donner quelque idée à nos lecteurs qu'en reproduisant un certain nombre de ces fables.

8. *Le champignon et l'herbe.*

Le champignon disait à l'herbe: Je pousse en un instant, tandis qu'il te faut toute une saison pour devenir quelque chose. — C'est vrai, répondit l'herbe, pendant que j'acquiers ma valeur, tu peux paraître et disparaître cent fois, dans ta perpétuelle inutilité.

26. *Les deux poulains.*

Deux poulains, pareils comme deux œufs, tombèrent en des mains différentes. L'un fut acheté par un paysan qui ne songea qu'à l'atteler à sa charrue le plus tôt possible; il fut un mauvais cheval. L'autre échut à un écuyer qui le soigna, exerça ses bonnes dispositions et en fit un fin coursier, plein de force et d'ardeur.

Pères et mères, si les facultés de vos enfants ne sont pas soignées, exercées et dirigées vers le bien, elles leur deviendront non pas seulement inutiles, mais nuisibles; et plus ces facultés natives auront été grandes, plus elles seront dangereuses et malfaisantes.

53. *La fontaine de Stoffel.*

Lorsque la fontaine du pauvre et vaniteux Stoffel fut presque tarie, il dit à son valet: Quand il n'y a là personne, ferme le tuyau; puis, dès qu'un étranger s'approche, laisse-le couler. — Mais ainsi, répondit le valet, la fontaine deviendra toujours plus mauvaise; puis l'eau me manquera souvent dans les moments où il faudra puiser et abreuver. — Le maître répliqua: J'aime mieux tout souffrir, pourvu qu'on ne voie pas ma fontaine tarie.

72. *Le chêne et l'herbe.*

L'herbe disait au chêne qui l'abritait: Je prospérais bien mieux en pleine campagne que sous ton couvert. — Ingrat, répondit le chêne, tu oublies que chaque hiver je te recouvre de mes feuilles.

Mais l'herbe répliqua: Ta couronne me prive de mon droit au soleil, à la rosée et à la pluie; tes racines m'en-

lèvent la nourriture du sol où je suis fixée, et tu voudrais encore que je fusse reconnaissante de l'aumône forcée de tes feuilles sèches, dont le terreau ne profite qu'à ta croissance et ne m'empêche pas de dépérir.

74. *Le rocher en ruine.*

Un rocher sous lequel pendant des siècles les troupeaux étaient venus s'abriter contre le soleil et la pluie, avait été dégradé par le temps. Chaque jour quelque pierre s'en détachait et tombait sur les vaches; en sorte qu'elles fuyaient maintenant l'abri où elles aimaient jadis à se reposer. Mais le vieux berger, qui n'entendait que d'une oreille et ne voyait que d'un œil, n'y comprenait rien; il crut que son troupeau avait été ensorcelé par un ennemi.

Il est triste de voir les antiques abris devenir de dangereuses ruines; il est plus triste encore de voir les conducteurs du peuple n'en pas comprendre le danger.

86. *L'intérieur de la colline.*

Un fou, voyant une colline couverte d'une belle verdure, pensait qu'elle devait être d'exellente terre jusqu'au fond. Un homme qui connaissait les lieux le conduisit à un endroit où l'intérieur était à découvert : ce n'était que roc et gravier.

Les collines de la terre, si vertes et si fertiles qu'elles soient, ont presque toujours un sous-sol dur et stérile. Ainsi la nature humaine, à quelque hauteur que l'élève le cœur et l'esprit, a dans la chair et dans le sang des couches mauvaises qui ressemblent fort au roc et au gravier.

Même les apparences extérieures les plus belles et les plus élevées en pouvoir, en honneur et en dignité humaine, renferment toujours au-dessous les vices de notre nature. C'est pourquoi, quelque haut qu'on soit, il faut suivre le précepte : Veillez et priez, de peur que vous ne tombiez dans la tentation; car l'esprit est prompt, mais la chair est faible.

92. *Le tilleul et le roi.*

Un roi, seul sous un tilleul, en admirait le feuillage et disait : Ah ! si mes sujets tenaient à moi comme ces feuilles tiennent à tes branches !

Le tilleul lui répondit : Je porte sans cesse la sève de mes racines à chacune de mes feuilles.

97. *L'expérience d'un fou.*

Sur les bords d'un ruisseau, on voyait des peupliers superbes et des chênes languissants. Jean-Pierre en conclut que le peuplier est une exellente espèce de bois et le chêne une très mauvaise.

Je connais des maîtres qui jugent leurs écoliers, des ecclésiastiques qui jugent leurs ouailles, des magistrats qui jugent leurs administrés, quant à ce dont ils sont capables, avec autant de bon sens que Jean-Pierre jugeait les mérites du chêne et du peuplier.

101. *Un effet fâcheux des proverbes.*

« Il est pourtant triste qu'avec un attelage on soit si souvent obligé d'être dur, malgré son cœur et sa volonté. » Ainsi disait un charretier d'un bon naturel, lorsqu'il devait presser le pas de ses chevaux surchargés; et peu à peu il s'habitua à répéter ces mots sans plus de réflexion que s'il avait dit *bonjour* ou *bonsoir*. Ces paroles furent fatales aux pauvres bêtes de trait; elles devinrent un proverbe parmi les charretiers du pays. Maintenant, chaque mauvais drôle, quand il maltraite ses chevaux ou ses bœufs, s'excuse en disant : « Il n'en peut pas être autrement; un charretier est bien forcé d'être dur, malgré son cœur et sa volonté. »

116. *Le sentiment de l'égalité.*

Un berger nourrissait ses moutons d'un fourrage assez maigre, mais tous également; en général ils étaient contents. Mais voilà qu'il se mit à en choisir une douzaine auxquels il prodigua tout ce qu'il avait de meilleur; dès

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

lors le mécontentement se mit dans son troupeau, et plusieurs brebis moururent de chagrin.

117. *La limite de l'égalité.*

Un nain disait à un géant : J'ai les mêmes droits que toi. — C'est vrai, mon ami, répondit le géant ; cependant tu ne pourrais pas marcher dans mes souliers.

160. *Le seigneur et ses paysans.*

Je fais beaucoup pour vous rendre contents et heureux, disait un seigneur à ses vassaux. — C'est vrai, c'est vrai, répondirent-ils tous d'une voix, et nous avons à vous remercier de bien des choses.

Un seul paysan gardait le silence ; il dit enfin : — Monseigneur me permet-il de lui adresser une question ? — Et pourquoi pas ? répondit le seigneur.

Le paysan. — J'ai deux champs de blé, l'un a été abondamment fumé, mais mal cultivé, il est plein de mauvaise herbe ; l'autre a été moins bien fumé, mais très bien cultivé, il est propre ; lequel des deux rapportera le plus ?

Le seigneur. — C'est le second évidemment ; car tu as mis le blé en état de s'y développer librement.

Le paysan. — Eh bien, monseigneur, si au lieu de nous combler de présents, vous vouliez bien nous laisser la liberté de faire nos affaires nous-mêmes, je crois que nous prospérerions bien davantage.

176. *Pourquoi Jupiter fit roi le lion.*

Le peuple des animaux était devant le trône de Jupiter et attendait son arrêt. La plupart croyaient et espéraient que l'éléphant serait nommé. Le lion était là avec son air dominateur comme s'il eût déjà été roi. L'éléphant se promenait tranquillement, jouant avec sa trompe comme s'il n'eût été question de rien.

Alors retentit la voix du maître du tonnerre : Le lion est roi.

Le peuple l'entendit avec étonnement et resta gueule béante.

Mon choix vous étonne, dit Jupiter ; apprenez que l'éléphant n'a pas besoin de vous ; pour se suffire à lui-même il a tout, même l'intelligence ; c'est pourquoi je lui donne la liberté. Mais le lion sait se faire respecter, et il a besoin de vous ; c'est pourquoi je le fais roi.

197. *Méphistophélès fait l'éloge de la langue et de l'effronterie.*

Les princes de l'enfer, réunis en assemblée, se plaignaient du peu de progrès du règne du mensonge et de l'injustice. Les moyens violents, disaient-ils, qu'emploient nos serviteurs contre nos éternels ennemis la vérité et la justice, manquent absolument leur but. C'est en vain qu'on fait souffrir le martyre aux témoins de la vérité, aux héros de l'amour, à ceux qui se dévouent pour la justice ; plus on poursuit les ennemis de l'enfer, et plus ils semblent gagner d'adhérents.

Après un moment de silence, Méphistophélès se leva et dit à l'assemblée :

Il est vrai que nos serviteurs ne comprennent point ce qu'il faut pour avancer notre règne parmi les hommes. Ils devraient poursuivre nos ennemis, non point seulement avec le fer et le feu, mais surtout avec la langue. Ils doivent apprendre mieux à jeter de la poudre aux yeux des hommes par des paroles vides, à plaider et à démontrer l'injustice comme étant le droit et le mensonge comme étant la vérité ; à rendre droit ce qui est courbe et courbe ce qui est droit, à tordre la vérité dans la bouche même des adversaires avant qu'elle en sorte, à représenter toutes les manifestations de bonté, de bienveillance et d'amour comme des effets méprisables de la niaiserie et de la faiblesse humaines. La seule force de nos ennemis consiste dans les miettes d'amour et de vérités qui leur sont tombées du ciel ; mais ce présent est en de faibles mains, et pour les en dépouiller nous n'avons besoin que de l'effronterie de la parole. On ne peut point assez louer l'effronterie, car elle est toujours accompagnée de haine, d'injustice, de dureté et de mensonge ; et c'est là tout ce qu'il nous faut pour triompher

de la vérité et de l'amour que le ciel a donnés aux faibles humains.

Tout l'enfer applaudit à ce discours du prince, et tous les diables obéirent.

214. *Comment les animaux entendent la liberté.*

Le roi lion demandait un jour aux animaux ce qu'ils veulent dire quand ils parlent de liberté.

Le *bœuf* répondit : — Si je n'étais jamais lié au joug, mais toujours à la crèche, ce serait pour moi la liberté la plus enviable.

Le *singe*. — Je ne me croirai pas libre tant que j'aurai une queue et le corps couvert de poils. Sans ces inconvénients je serais un homme achevé, et par conséquent entièrement libre.

Le *cheval de trait*. — Quand le domestique m'ôte mon harnais, quand je n'ai plus rien d'étranger sur le corps, je me sens parfaitement libre.

Le *cheval de parade*. — Quand je suis magnifiquement harnaché, et attelé à un beau carrosse pour une courte promenade, je me trouve plus libre que le noble seigneur qui est derrière moi dans la voiture.

L'*âne*. — Mener une vie libre, c'est n'avoir jamais sur le dos ni sac ni panier.

Le *paresseux*. — Si, quand j'ai dévoré toutes les feuilles de ma branche, quelqu'un voulait bien me transporter sur une autre, où j'eusse à portée de ma gueule ces feuilles que j'aime tant, c'est alors que je serais libre.

Le *renard*. — Je serais libre si je pouvais avoir ma proie sans tant de ruse, de patience et de crainte.

Un homme qui entendit ces explications s'écria : Il n'y a que des animaux qui puissent aspirer à une pareille liberté. Il avait raison : tout désir de cette liberté qui ne convient qu'aux animaux, tue dans l'âme humaine le sentiment pur et noble de la vraie liberté.

En cette même année 1797, où parut la première édition des fables, Pestalozzi publia ses *Recherches sur la marche de la nature dans le développement du genre humain*. Son but était d'étudier la loi naturelle du développement par lequel l'homme devient tout ce qu'il doit être ; cette loi devait éclairer toutes les sciences morales et politiques, et fournir à l'éducation ses principes fondamentaux. En d'autres termes, Pestalozzi cherchait à établir la philosophie des vérités qu'il s'efforçait de répandre, mais dont jusqu'alors il avait plutôt l'intuition que la démonstration.

Dans ses écrits antérieurs, il avait raconté ou dépeint le fait concret, ou bien il avait proclamé des vérités isolées ; dans celui qui nous occupe, il entreprend un exposé philosophique d'où doit sortir un système complet et inattaquable, qui expliquera et justifiera toute sa pensée, qui lui donnera son centre et son unité.

Cette nouvelle marche était peu conforme au goût et à la nature d'esprit de Pestalozzi, et il ne l'aurait probablement pas adoptée s'il n'y avait été poussé par son ami le philosophe Fichte. Celui-ci, habitué à la généralisation des idées, pressa le philanthrope suisse de formuler le principe philosophique qui se trouvait à la base de sa doctrine et de tous ses plans ; il lui donna même des directions pour ce travail, auquel Pestalozzi se livra avec une ardeur et des efforts incroyables pendant trois ans.

Le livre des *Recherches* est le plus important de tous ceux qu'a publiés son auteur ; mais c'est aussi le moins réussi. Il lui manque la qualité la plus essentielle à un ouvrage de ce genre : l'ordre fait défaut. Pestalozzi s'y laisse trop souvent entraîner à des développements intempestifs ; le livre est diffus et obscur, aussi n'obtint-il aucun succès. C'est ce que l'auteur nous apprend lui-même par les lignes suivantes qui se trouvent au commencement de l'ouvrage qu'il publia en 1801 : *Wie Gertrud ihre Kinder lehrt*.

« Pendant trois ans, j'écrivais pour mes *Recherches*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

avec des peines incroyables. Mon but essentiel était de coordonner mes idées favorites et de mettre mes sentiments naturels en harmonie avec mes vues sur le droit civil et la morale. Mais ce travail aussi ne fut pour moi qu'une nouvelle preuve de mon incapacité...

» Aussi ne moissonnai-je pas plus que je n'avais semé. L'influence de mon livre autour de moi fut comme l'influence de tout ce que j'avais fait; personne ne me comprit et je ne trouvai pas deux hommes qui ne me donnassent à entendre qu'ils considéraient tout l'ouvrage comme un galimatias. A présent encore, un homme considéré, et qui m'aime, vient de me dire: « N'est-il pas » vrai, Pestalozzi, et ne reconnaissez-vous pas vous-» même maintenant qu'en écrivant ce livre vous ne » saviez pas bien ce que vous vouliez ? »

Le docteur Niederer, cependant, qui fut plus tard collaborateur de Pestalozzi, en jugeait autrement. Voici ce qu'il écrivait à l'auteur dans les premiers jours de 1801 :

« Vos *Recherches* me semblent un produit, âpre il est vrai, mais solide, de l'intuition psychologique qui vous est propre, et si peu un galimatias, que j'y vois bien plutôt une découverte des plus fécondes, le germe en quelque sorte de toute votre méthode d'éducation. Puissiez-vous trouver assez de temps et de tranquillité pour exposer ces vues profondes dans un ordre plus facile à saisir; mais ne le faites qu'après avoir fondé votre œuvre éducative[1]. Vous présenterez probablement alors votre pensée d'une manière plus générale, plus complète, et plus intelligible pour les hommes qui sont encore étrangers au point de vue si original qui est une conquête de votre individualité. »

Après avoir étudié attentivement le livre qui nous occupe, nous sommes amené à en juger à peu près comme Niederer. Oui, ces recherches renferment des

[1] A la date de cette lettre, Pestalozzi commençait son institution de Berthoud.

vues fécondes, encore nouvelles aujourd'hui, qui expliquent bien des apparentes contradictions dans la vie de l'individu comme dans celle de l'humanité, qui peuvent servir à résoudre les problèmes politiques et sociaux dont notre époque est tourmentée, et qui donnent une base large et solide à la méthode d'éducation de Pestalozzi. Mais aussi, ce livre, pour être utile, a besoin d'être refait; et puisque l'auteur n'a pas suivi le conseil de Niederer, il faut qu'un homme très capable, après s'être pénétré des idées qui y sont déposées, recompose le livre à nouveau, et de ce qu'on a appelé un galimatias, fasse un ouvrage clair, méthodique et aboutissant à des conclusions précises.

Après ce que nous venons de dire, on comprendra pourquoi nous n'essayons point une analyse complète des *Recherches* de Pestalozzi; nous voulons seulement donner un aperçu des matières traitées dans cet ouvrage et des principales idées qui y sont mises en saillie. Voici d'abord comment l'auteur annonce son but :

« Les contradictions qui paraissent exister dans la nature humaine impressionnent bien peu de gens aussi vivement que moi; car j'ai conservé jusqu'à l'approche de la vieillesse le besoin très vif d'une libre et utile activité, bien que mon activité ait toujours été contrariée, stérile, et sans me donner aucun contentement.

» Aujourd'hui enfin je m'assieds fatigué; quoique abattu et blessé jusqu'au fond de l'âme, je me réjouis encore de ce que, avec un cœur d'enfant, je puis me demander à moi-même :

» Que suis-je, et qu'est le genre humain ?

» Qu'ai-je fait ? et que fait le genre humain ?

» Je veux savoir ce que le cours de ma vie, tel qu'il fut, a fait de moi; je veux savoir ce que le cours de la vie, tel qu'il est, fait du genre humain.

» Je veux savoir quels sont les fondements réels de mon activité; quels sont proprement les points de vue

d'où sont sorties mes opinions, et d'où elles devaient naturellement sortir au milieu des circonstances dans lesquelles j'ai vécu.

» Je veux savoir quels sont les fondements réels de l'activité de ma race, quels sont proprement les points de vue d'où sortent ses opinions, et d'où elles doivent naturellement sortir au milieu des circonstances dans lesquelles elle vit. »

Après avoir ainsi posé le problème philosophique, l'auteur reconnaît en lui trois tendances, trois natures, en quelque sorte trois hommes différents : l'homme animal, l'homme social et l'homme moral.

L'homme animal est l'œuvre de la nature, livré aux jouissances sensuelles, insouciant du lendemain et donnant tout au présent, mais bienveillant envers les autres, simple et droit dans ses voies. Il domine dans l'enfance de la vie individuelle, comme dans l'enfance de la vie de l'humanité.

La faiblesse de l'homme animal le porte à l'industrie; l'industrie amène la propriété, et la propriété amène les conflits. Puis l'inégalité des forces et des aptitudes produit l'inégalité des positions; alors il faut bien que le malheureux dise au fort : *défends-moi !* à l'habile : *conduis-moi !* au riche : *nourris-moi !* et ces services se payent par d'autres services. C'est l'état social qui commence.

L'homme social n'est pas seulement l'œuvre de la nature; il est aussi, il est surtout l'œuvre de la société; c'est la société qui le façonne, en limitant sa liberté, en l'assujettissant à la règle, à l'usage, à l'opinion. Si l'enfance nous présente assez bien le type de l'homme animal, l'adolescence nous offre celui de l'homme social; car alors les instituteurs et les professeurs, les écoles et les universités, s'emparent du jeune homme pour le façonner à leur guise.

Mais l'homme animal se débat sous la pression de

l'homme social; ainsi chacun cherche à conserver pour soi la liberté qu'il dénie aux autres, et les jouissances qui ne peuvent être le partage de tous.

Voilà comment la société qui avait pour but de mettre fin à la guerre, n'a fait que la maintenir et la généraliser sous une autre forme. L'attaque à force ouverte étant défendue, on a trouvé cent autres moyens de s'attaquer; l'antagonisme est devenu un fait si général, que dans nos états civilisés chaque homme est en garde contre tous les autres. La bienveillance et la droiture de l'homme animal sont remplacées, chez l'homme social, par la malveillance et la ruse.

La société a besoin de lois et de gouvernement; et à ceux qui la gouvernent elle est obligée de laisser le pouvoir de contraindre par la force, pouvoir interdit à l'individu. Ainsi l'état social amène, d'une part, l'esprit de domination, de l'autre, l'assujettissement, et il augmente indéfiniment les inégalités naturelles en même temps que l'orgueil et l'ambition. La guerre sourde qui agite les membres de la société n'a plus seulement pour cause la satisfaction des besoins réels, mais la poursuite d'une foule de jouissances raffinées et factices qui n'ont pas plus de limites que les rêves d'une imagination malade.

Ainsi, l'état social, malgré ses immenses avantages pour le progrès de l'ordre extérieur, de la sécurité qui en résulte, de l'industrie, de la science et des arts, est impuissant pour améliorer le cœur de l'homme; la religion même, en tant qu'organisation sociale, est semblable à un moule qui ne façonne que la surface. La société ne fait pas l'homme moral.

L'homme animal est l'œuvre de la nature, l'homme social est l'œuvre de la société, mais l'homme moral ne peut être que l'œuvre de l'homme lui-même, c'est-à-dire le résultat du développement et de l'exercice des principes de pitié et de justice, d'amour et de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

reconnaissance, de foi et de charité que le Créateur a déposés dans l'âme humaine. Il faut que l'individu veuille s'élever, s'ennoblir, se perfectionner, et qu'il le fasse par un travail intérieur qui lui soit propre ; le produit de ce travail est l'homme moral. La société n'est réellement et complètement bienfaisante que lorsqu'elle peut mettre en œuvre des hommes moraux.

La vraie religion n'existe que pour l'homme moral ; car l'homme ne trouve Dieu que par son propre cœur, et il ne le trouve que pour autant qu'il en porte encore l'image ; à défaut de quoi l'homme se fait un Dieu à sa propre image.

La religion de l'homme animal est idolâtrie.

La religion de l'homme social est tromperie.

La religion de l'homme moral est vérité ; elle est en même temps le principe et le soutien de la moralité : elle fait sentir le besoin d'un perfectionnement indéfini de soi-même ; elle en fournit le point d'appui et la force.

L'homme n'est dans la voie du progrès, l'homme n'a une activité salutaire pour lui-même, pour sa famille et pour la société, que lorsqu'il est l'œuvre de lui-même ; car alors seulement tout ce qu'il a est bien à lui, il possède pleinement sa personnalité ; son esprit et son cœur ne sont plus esclaves ni des instincts de l'animal, ni des préjugés de la société.

Les pages qu'on vient de lire ne peuvent donner qu'une idée bien imparfaite du livre des *Recherches ;* elles en exposent le cadre plutôt que le contenu ; c'est parfois dans ses digressions que l'auteur jette ses idées les plus remarquables. Entraîné souvent par son cœur et son imagination, soit à la satire des institutions de son temps, soit à la peinture enthousiaste du progrès intellectuel et moral auquel il aspire, il écrit alors, plutôt en poète qu'en philosophe, des pages de la plus haute éloquence. Il finit par un triste et touchant retour sur lui-même que nous traduisons ici littéralement :

» Des milliers d'hommes (qui sont l'œuvre de la nature) s'en vont dans la corruption des plaisirs des sens, et ne veulent rien de plus. Il en est des myriades qui sont courbés sous la nécessité de leur aiguille, de leur marteau, de leur aune ou de leur couronne et ne veulent rien de plus.

» Je connais un homme qui voulut davantage. L'innocence faisait ses délices ; il avait une foi aux hommes que peu de mortels connaissent ; son cœur était fait pour l'amitié, sa nature était amour, la fidélité était son intime inclination.

» Mais il n'était pas l'œuvre du monde, et le monde n'avait pas une place pour lui.

» Et le monde, qui le trouva ainsi, et qui ne demanda pas si c'était par sa faute ou par la faute d'un autre, le brisa de son marteau de fer, comme le maçon brise une pierre inutile pour en faire du remplissage.

» Ainsi brisé, il croyait encore à l'humanité plus qu'à lui-même ; il entreprit une tâche, et au milieu de sanglantes douleurs, il apprit par cette tâche ce que peu de mortels connaissent. Alors il attendait la justice de ceux qu'il aimait toujours dans sa tranquille retraite. Il ne l'obtint pas. Des gens qui se firent ses juges, sans l'avoir entendu, persistèrent à déclarer qu'il n'était absolument propre à rien.

» Ce fut le grain de sable qui entraîna la balance de son destin ; ce fut sa ruine.

» Il n'est plus ; tu ne le connais plus ; il ne reste de lui que des traces confuses de son existence brisée.

» Il est tombé. Ainsi tombe de son arbre un fruit encore vert, lorsque le vent du nord l'a frappé dans sa fleur ou qu'un ver rongeur a dévoré ses entrailles.

» Passant, accorde-lui une larme ; en tombant, il inclina encore sa tête contre le tronc aux branches duquel il avait passé son été de malade, et murmura : « Je veux » pourtant encore nourrir tes racines de la poussière que » je laisse après moi. »

» Passant, épargne ce fruit tombé qui se décompose; et laisse ses derniers débris fortifier les racines de l'arbre aux branches duquel il passa son été de malade. »

Avec le livre des *Recherches* se termine la série des ouvrages publiés par Pestalozzi pendant le temps où il ne fut qu'écrivain, c'est-à-dire avant les entreprises pédagogiques dans lesquelles il appliqua et développa sa méthode d'enseignement, entreprises qui attirèrent à lui de nombreux et éminents collaborateurs, et qui portèrent au loin le renom de la *méthode Pestalozzi*.

Les publications de cette série ont pour nous une importance toute particulière, parce qu'on y trouve les idées de l'auteur pures de tout alliage étranger, et parce que ses manuscrits ont été imprimés tels qu'ils sortaient de sa plume.

Plus tard, à Berthoud et à Yverdon, il n'en fut plus de même; Pestalozzi, ne pouvant tout écrire lui-même, confia en grande partie la rédaction de ses livres élémentaires à des collaborateurs, particulièrement à Krusi et à Schmid. Pour les publications d'un ordre plus relevé il emprunta la plume de Niederer, lequel retouchait tout ce que Pestalozzi destinait à l'impression, s'efforçant de donner aux écrits du maître une forme plus philosophique.

Aujourd'hui, ceux qui ont lu et relu Pestalozzi ne s'y trompent plus. Pour eux le style du maître a un cachet d'originalité inimitable. Pestalozzi voit loin et profond, mais il recherche peu la vue d'ensemble; son génie prime-sautier n'a rien de systématique: il lance des éclairs, plutôt qu'il ne répand une lumière égale; c'est sans trop se préoccuper de l'unité logique de sa pensée qu'il s'abandonne à tous les élans de son cœur, à toutes les vérités que lui révèle son génie. C'est là en même temps son grand mérite et son grand défaut.

CHAPITRE VII

La doctrine de Pestalozzi avant 1798.

La révolution helvétique de 1798 partage la vie de Pestalozzi en deux parties très différentes.

Dans la première, il travailla seul, réduit à ses propres forces; il fut peu compris; ses entreprises échouèrent; elles le laissèrent dans son obscure retraite, pauvre et méprisé de la multitude; mais alors aussi rien ne vint arrêter l'élan de sa pensée, altérer l'originalité de son génie, ou mêler à ses idées un alliage étranger.

Dans la seconde partie de sa vie, Pestalozzi, relevé par la révolution, appuyé par le gouvernement helvétique, put enfin mettre en pratique ses vues sur l'éducation du peuple.

Alors son rare dévouement et les succès de ses premiers efforts excitèrent l'admiration générale. De toutes parts s'offrirent à lui des collaborateurs et des élèves; il fonda ses *institutions d'éducation*. Mais après le premier élan d'admiration, on vit paraître l'envie et la critique; dans le sein du corps enseignant se manifesta une formidable opposition contre la *nouvelle méthode;* les attaques se multiplièrent, il fallut répondre aux détracteurs. Dès lors Pestalozzi eut à compter avec les magistrats qui le protégeaient, avec ses collaborateurs,

» Passant, épargne ce fruit tombé qui se décompose; et laisse ses derniers débris fortifier les racines de l'arbre aux branches duquel il passa son été de malade. »

Avec le livre des *Recherches* se termine la série des ouvrages publiés par Pestalozzi pendant le temps où il ne fut qu'écrivain, c'est-à-dire avant les entreprises pédagogiques dans lesquelles il appliqua et développa sa méthode d'enseignement, entreprises qui attirèrent à lui de nombreux et éminents collaborateurs, et qui portèrent au loin le renom de la *méthode Pestalozzi*.

Les publications de cette série ont pour nous une importance toute particulière, parce qu'on y trouve les idées de l'auteur pures de tout alliage étranger, et parce que ses manuscrits ont été imprimés tels qu'ils sortaient de sa plume.

Plus tard, à Berthoud et à Yverdon, il n'en fut plus de même; Pestalozzi, ne pouvant tout écrire lui-même, confia en grande partie la rédaction de ses livres élémentaires à des collaborateurs, particulièrement à Krusi et à Schmid. Pour les publications d'un ordre plus relevé il emprunta la plume de Niederer, lequel retouchait tout ce que Pestalozzi destinait à l'impression, s'efforçant de donner aux écrits du maître une forme plus philosophique.

Aujourd'hui, ceux qui ont lu et relu Pestalozzi ne s'y trompent plus. Pour eux le style du maître a un cachet d'originalité inimitable. Pestalozzi voit loin et profond, mais il recherche peu la vue d'ensemble; son génie prime-sautier n'a rien de systématique: il lance des éclairs, plutôt qu'il ne répand une lumière égale; c'est sans trop se préoccuper de l'unité logique de sa pensée qu'il s'abandonne à tous les élans de son cœur, à toutes les vérités que lui révèle son génie. C'est là en même temps son grand mérite et son grand défaut.

CHAPITRE VII

La doctrine de Pestalozzi avant 1798.

La révolution helvétique de 1798 partage la vie de Pestalozzi en deux parties très différentes.

Dans la première, il travailla seul, réduit à ses propres forces; il fut peu compris; ses entreprises échouèrent; elles le laissèrent dans son obscure retraite, pauvre et méprisé de la multitude; mais alors aussi rien ne vint arrêter l'élan de sa pensée, altérer l'originalité de son génie, ou mêler à ses idées un alliage étranger.

Dans la seconde partie de sa vie, Pestalozzi, relevé par la révolution, appuyé par le gouvernement helvétique, put enfin mettre en pratique ses vues sur l'éducation du peuple.

Alors son rare dévouement et les succès de ses premiers efforts excitèrent l'admiration générale. De toutes parts s'offrirent à lui des collaborateurs et des élèves; il fonda ses *institutions d'éducation*. Mais après le premier élan d'admiration, on vit paraître l'envie et la critique; dans le sein du corps enseignant se manifesta une formidable opposition contre la *nouvelle méthode;* les attaques se multiplièrent, il fallut répondre aux détracteurs. Dès lors Pestalozzi eut à compter avec les magistrats qui le protégeaient, avec ses collaborateurs,

avec les parents de ses élèves; il ne conserva plus entière l'indépendance dont il avait joui.

Voilà pourquoi il importe de bien constater quelle était la doctrine de Pestalozzi à la fin de la première partie de sa vie, avant les entreprises qui ne lui donnèrent la gloire qu'en altérant quelquefois l'indépendance et l'originalité de son génie, du moins dans les manifestations extérieures par lesquelles le monde a surtout été appelé à le juger.

En 1797, Pestalozzi avait cinquante et un ans; il se trouvait vieux et usé, il croyait sa carrière achevée, comme on le voit par la fin de son dernier ouvrage. Cependant ses œuvres les plus importantes n'étaient pas encore commencées, œuvres qui furent bien la suite et le développement de sa pensée et de son activité passées, mais qui subirent plus ou moins l'influence d'éléments étrangers. Après avoir reconnu la méthode de Pestalozzi à l'époque où nous sommes parvenu, il nous sera plus facile, en exposant la seconde partie de sa vie, de distinguer le développement naturel et logique de cette doctrine, des déviations que les circonstances lui ont fait subir.

Nous avons vu que le point de départ de l'œuvre de Pestalozzi a été la recherche des moyens à employer pour retirer le peuple de la misère dans laquelle il se voyait plongé. Bientôt il reconnut qu'on ne peut aider efficacement le pauvre que si le pauvre peut et veut s'aider lui-même: c'est-à-dire que sa misère matérielle ne peut disparaître tant qu'existe sa misère intellectuelle et morale. En d'autres termes, le vrai remède, c'est l'éducation.

Puis, en étudiant la nature humaine dès la première enfance, et même dans les familles les plus dégradées par la misère, il y trouva comme en germe un trésor de facultés, de sentiments, d'aptitudes et de forces, dont le développement naturel suffirait à tous les besoins matériels, intellectuels et moraux de la société.

Alors il vit que l'éducation ordinaire, au lieu de rechercher ces éléments de force chez l'enfant, pour les mettre en œuvre, les développer et leur faire produire cet accroissement naturel de l'individu dans toutes ses aptitudes salutaires, se bornait à lui présenter le savoir-faire, les idées et les sentiments d'autrui, en s'efforçant de les fixer dans ses habitudes et de les graver dans sa mémoire.

Ainsi les forces les plus précieuses de l'enfant diminuaient dans l'inaction, et son individualité restait indigente sous l'enveloppe des connaissances et des sentiments étrangers dont l'éducation s'efforçait de la couvrir.

L'éducation se faisait du dehors au dedans, Pestalozzi voulut la faire du dedans au dehors.

Les idées que nous venons de résumer sont si souvent et si clairement exprimées dans ce que nous avons cité des écrits de Pestalozzi, qu'il nous paraît tout à fait superflu de rappeler ici les nombreux passages qui les énoncent.

Mais il fallait encore trouver les moyens de développer ces pouvoirs qui n'existent qu'en germe chez le petit enfant, de fortifier et d'accroître ces facultés naissantes dont le concours harmonique doit former un homme accompli.

Dans son premier écrit sur l'éducation: *La soirée d'un ermite*, imprimée en 1780, Pestalozzi avait dit, N° 22: « La nature développe toutes les forces de l'humanité par l'exercice, et c'est leur usage qui fait leur accroissement. » Puis, N° 25: « Homme, père de tes enfants, ne pousse point leur esprit au loin, avant qu'il ait acquis de la force par un exercice à sa portée. »

Ainsi, pour développer les facultés, il faut les employer, et pour les mettre en œuvre il faut leur fournir un exercice à leur portée. De là, l'importance de ce

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

point de départ que Pestalozzi recherchait avec tant de soin, pour les séries d'exercices d'un premier enseignement; il devait se trouver dans les goûts naturels de l'enfant, dans les besoins de son âge, dans les circonstances de sa vie de famille; car on lit, au N° 40 de la *Soirée d'un ermite*: « Le pur sentiment de la vérité et de la sagesse se forme dans le cercle étroit des rapports qui nous touchent, des circonstances qui nous sollicitent et du savoir-faire dont nous avons besoin. »

Pestalozzi ayant cherché le point de départ de l'éducation dans les besoins, les sollicitations et les circonstances de la vie réelle, fut naturellement conduit à associer le travail du corps à celui de l'intelligence; à faire marcher de front l'industrie et l'étude, à fondre ensemble en quelque sorte l'atelier et l'école. C'est dans *Léonard et Gertrude* surtout, que ce dernier point de vue est exposé d'une manière complète.

Ainsi les questions économiques vinrent se placer à côté des questions éducatives. Il fallait non seulement développer les facultés intellectuelles et les sentiments moraux de l'enfant, mais aussi exercer ses forces corporelles et lui apprendre à gagner sa vie dans la société où il est appelé à vivre, et où ce n'est pas sans efforts que chacun peut maintenir sa place.

Voilà comment Pestalozzi se trouva appelé à étudier l'organisation de notre état social, à signaler les obstacles qu'il met au relèvement du peuple, à rechercher les réformes nécessaires pour le favoriser.

Ainsi lancé dans les questions politiques et sociales, il les traite d'abord sous la forme d'une fiction dans *Léonard et Gertrude*, où il raconte la régénération du village de Bonal, puis par des apologues dans ses deux volumes de fables, enfin par une étude philosophique dans ses *Recherches sur la marche de la nature dans le développement du genre humain*. On sait que ce dernier ouvrage lui coûta trois ans d'un travail opiniâtre.

Au point de vue de l'organisation sociale, Pestalozzi a devancé son siècle; les questions qu'il aborde sont encore à l'ordre du jour aujourd'hui. Néanmoins ses vues paraîtront vagues et timides aux socialistes actuels, qui ne respectent pas toujours la religion, la famille et la propriété, lesquelles, pour Pestalozzi, sont les conditions essentielles de la civilisation et du progrès. Ainsi, il condamne le luxe, le faste, l'orgueil des heureux de ce monde, et il veut que tout prolétaire puisse par son travail s'élever à l'aisance; mais pour atteindre ce but, qui est l'ardente et perpétuelle aspiration de son cœur, c'est sur l'éducation qu'il compte, bien plus que sur les lois.

En politique, il est assez radical, mais il a horreur des révolutions violentes. Il veut toutes les libertés; il veut que tout se fasse pour le peuple, pour les pauvres, pour les faibles, pour les ignorants; mais il ne demande pas que tout se fasse par le peuple; il est vrai que la pauvre population qu'il avait sous les yeux, et qu'il connaissait mieux que personne, n'aurait point alors mérité qu'on lui abandonnât la direction des affaires publiques. Ainsi sa démocratie n'était point celle d'aujourd'hui.

Pestalozzi avait un sentiment religieux vif et profond, qui se montre dans tous ses écrits et dans toutes les circonstances de sa vie. Mais on peut se demander quelle était sa religion. En effet, il ne donne nulle part sa confession de foi complète; on ne peut la chercher que dans des passages isolés, et ces passages ne sont pas toujours concordants. C'est que la religion de Pestalozzi n'avait rien de systématique, il l'avait puisée dans le sein de sa famille et pendant ses premières années; compromise plutôt que fortifiée par ses études théologiques, ébranlée par la lecture de Rousseau et des philosophes du XVIII^e^ siècle, elle s'était réveillée, comme nous l'avons vu, à la naissance de son fils; mais elle

était restée indépendante de tout dogmatisme, elle ne se résumait pas dans une doctrine. Il avait vu souvent une orthodoxie morte, des dogmes stériles, une instruction religieuse qui laissait le cœur froid et ne changeait pas la vie. Il repoussait tous les formulaires aussi bien que le formalisme. Il proscrivait dans l'école l'emploi du catéchisme; il voulait que la religion n'y fût que la lecture de l'Evangile et la pratique des vertus chrétiennes. Il pensait qu'un corps de doctrine a toujours quelque chose qui vient des hommes, qu'il n'est bon que pour les savants, et qu'il ne convient pas aux enfants. (Voy. *Léonard et Gertrude.*) Il redoutait la théologie comme se substituant trop facilement à la religion du cœur et de la vie; et nous croyons que cette opinion s'explique par l'état religieux qui dominait dans la classe lettrée à la fin du siècle dernier.

Dans cette disposition d'esprit, Pestalozzi se laissait aller en toute occasion aux inspirations de son cœur et de son imagination, à des boutades qui exagéraient sa propre pensée, et qui, sans qu'il s'en aperçût, le mettaient parfois en contradiction avec lui-même. Nous n'en citerons qu'un exemple entre mille: on a souvent accusé Pestalozzi de ne pas croire au péché originel, c'est-à-dire à l'existence innée du mal dans le cœur de l'homme; et l'on peut appuyer cette accusation par de nombreux passages, dans lesquels l'auteur exalte l'innocence de l'enfant, attendant tout pour lui d'une éducation qui nourrisse, qui exerce et développe les germes de vertus et de bons sentiments déposés dans son cœur.

Et cependant, en d'autres endroits, il signale avec la même force de conviction l'existence du mal dans la nature humaine. Il le fait d'une manière frappante dans une de ses fables (*L'intérieur de la colline*) que nous avons reproduite dans le chapitre précédent [1].

[1] Page 134, sous N° 86.

Les chrétiens orthodoxes trouveront dans Pestalozzi bien des phrases malsonnantes, mais jamais une attaque contre les vérités révélées. Or, s'il n'y avait pas cru, il l'aurait dit, car il n'était pas homme à ménager autre chose que ce qu'il croyait le bien et le vrai. Il était éminemment libre penseur dans le sens propre du mot, et en même temps libre parleur; mais jamais sa libre pensée ne l'a porté à douter des vérités chrétiennes. Il est vrai qu'à cette époque de sa vie ses manifestations religieuses présentaient, au point de vue chrétien, une lacune très grave, que plus tard il s'efforça de combler: mais alors même, il laissait toujours dans l'ombre le dogme essentiel de la rédemption. Voilà sans doute pourquoi l'on a été jusqu'à dire que Pestalozzi n'était pas chrétien, oubliant ainsi une vie entière d'abnégation, d'ardente charité, et du dévouement chrétien le plus absolu; pourtant Jésus a dit: « Vous les connaîtrez à leurs fruits. »

Maintenant, si l'on demande quelle fut, dans cette première partie de la vie de Pestalozzi, son œuvre essentielle, la découverte due à son génie et à la prodigieuse activité de sa pensée, nous répondrons que son œuvre fut celle d'un philosophe, et sa découverte celle d'un principe qui domine la loi du développement de l'homme, et qui est le principe fondamental de l'éducation.

On aura peut-être quelque peine à voir un philosophe dans cet homme qui ne paraissait poursuivre que des essais pratiques, qui, comme écrivain, excellait surtout à peindre des caractères et à raconter des faits d'observation avec une grande variété de détails, qui, une seule fois, dans ses *Recherches*, voulut aborder la forme et le langage philosophique, et ne sut y être que diffus et obscur. Mais à cet égard comme à plusieurs autres, Pestalozzi ne ressemblait à personne; il était philosophe sans le vouloir. C'était bien l'idée et une

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

idée générale, toujours la même, qui le frappait dans tous les faits observés, qu'il méditait dans tous ses plans de réformes, qu'il poursuivait enfin dans toutes les entreprises auxquelles il mettait la main. Pour s'en convaincre, il suffit de le suivre avec attention dans sa vie et dans ses récits. Cette étude nous fera reconnaître aussi quelle était cette idée générale, qui appartient en propre à Pestalozzi, qui le poussait constamment à une activité fébrile et désintéressée, et qui inspira toute son œuvre.

Tout ce que l'homme peut acquérir de connaissances réelles, de pouvoirs salutaires et de sentiments élevés, n'est qu'un accroissement de son individualité, par le développement des forces et des facultés que Dieu a mises en lui, et par le travail d'assimilation qu'elles exercent sur les éléments fournis par le monde extérieur. Il existe pour ce développement et pour ce travail d'assimilation un ordre naturel et nécessaire, ordinairement méconnu par l'école. Telle est l'idée qui domine la pensée de Pestalozzi, et qui se fait jour sous des formes diverses dans tous ses projets de réforme et dans tous ses écrits. Voici quelques-uns des passages dans lesquels il est facile de la reconnaître :

« Toutes les forces pures et bienfaisantes de l'humanité ne sont ni les produits de l'art ni les effets du hasard. Elles reposent virtuellement dans la nature intérieure de tous les hommes. Leur développement est un besoin général de l'humanité. »
(*Soirée d'un ermite*, N° 8.)

« Homme, c'est en toi-même, c'est dans le sentiment intérieur de tes forces qu'est l'instrument de la nature pour ton développement. » (*Id.*, N° 12.)

« La voie de la nature, qui développe les forces de l'humanité, doit être facile et ouverte à tous ; l'éducation qui produit la vraie sagesse et la tranquillité de l'âme doit être simple et à la portée de chacun. (*Id.*, N° 21.)

« L'exercice du savoir, des facultés et des talents de l'homme, doit toute sa puissance à l'ordre établi par la nature pour l'éducation de l'humanité. » (*Id.*, N° 23.)

« Quand les hommes veulent trop se presser, quand ils devancent la nature dans l'ordre et dans la marche de ce développement, ils compromettent leur force intérieure, et ils détruisent dans leur âme la tranquillité et l'harmonie. » (*Id.*, N° 26.)

« La marche artificielle de l'école met partout, et à la hâte, l'ordre des mots avant l'ordre de la libre nature, qui ne se presse pas et sait attendre ; c'est pourquoi elle ne donne au développement de l'homme qu'un éclat trompeur, sous lequel se cache le défaut de force naturelle intérieure, mais qui contente des temps comme notre siècle. » (*Id.*, N° 28.)

Nous n'avons cité que la *Soirée d'un ermite*, parce que Pestalozzi y exprime sa pensée par des aphorismes très courts, tandis que les citations que nous aurions pu emprunter à ses autres ouvrages auraient dû avoir beaucoup plus d'étendue. Mais si l'on veut saisir l'idée de Pestalozzi dans son expression à la fois la plus simple et la plus générale, il faut la chercher dans une comparaison qui lui est si naturelle et si familière, qu'il y revient toujours.

Dans ses discours, dans ses explications, surtout dans ses fables, il compare sans cesse l'éducation de l'homme, même au point de vue intellectuel et moral, au développement et à l'accroissement de la plante ; on voit bien qu'à ses yeux l'analogie est complète ; il la proclame même une fois en disant : « L'homme, formé du limon de la terre, croît et mûrit comme la plante attachée au sol. » (*Feuille suisse*, tom. I^er^, pag. 407.)

C'est en vertu de cette analogie qu'il parle toujours de l'éducation comme d'un développement, comme d'un produit du travail propre de l'enfant, comme d'un

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

enchaînement de progrès, gradués selon un ordre naturel, et dont chacun devient l'instrument d'un progrès nouveau. A ses yeux donc, le fonds, donné de Dieu, qui rend l'âme humaine capable de ses conquêtes intellectuelles et morales, est semblable à un germe qui doit éclore, dont le jet doit croître, se ramifier, fleurir et fructifier; et le rôle de l'éducation consiste à favoriser et à diriger un développement organique.

Il est vrai qu'on ne trouve pas le mot *organisme* dans les écrits de Pestalozzi qui précèdent l'époque où nous sommes parvenu; mais si le mot n'y est pas, l'idée y est. C'est plus tard, c'est dans le livre intitulé : *Comment Gertrude instruit ses enfants*, que l'auteur emploie pour la première fois le mot *organisme* qui peut-être lui a été fourni par les collaborateurs auxquels il était alors associé.

L'organisme de l'éducation a été exposé par l'auteur de cette histoire dans le volume intitulé : *La philosophie et la pratique de l'éducation*[1]. Il y montre que la loi organique abstraite qu'on reconnaît dans l'ordre matériel, régit également le développement intellectuel et moral de l'homme, et qu'elle renferme tous les principes essentiels reconnus et appliqués par Pestalozzi.

On a éprouvé quelque répugnance à transporter ainsi aux sciences morales un mot qui n'était employé que dans les sciences physiques. Peut-être a-t-on craint l'abus qu'en pourrait faire l'école matérialiste. Cette crainte nous semblerait chimérique, et le mot d'*organisme* ne pourrait être remplacé que par un néologisme qui n'aurait pas la même clarté.

Dans la suite de ses écrits et en avançant dans sa carrière, Pestalozzi, lorsqu'il explique sa doctrine, fait un emploi de plus en plus fréquent du mot *organique*. Néanmoins il n'a jamais donné à sa méthode le nom de

[1] Paris 1860, chez Durand et chez Meyrueis.

méthode organique, qui nous paraît le seul propre à la caractériser.

La suite de cette histoire nous montrera Pestalozzi à l'œuvre enfin comme pédagogue, appliquant ses idées à l'éducation de l'enfance, et formulant, si ce n'est dans son principe, du moins dans son esprit et dans ses détails, la méthode qui porte son nom. Alors apparaîtra avec plus d'évidence l'idée philosophique qui lui sert de base, et que ses premiers travaux ne laissaient qu'entrevoir.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE VIII

Pestalozzi père des orphelins à Stans.

Révolution helvétique; espérances qu'elle donne à Pestalozzi; ses brochures politiques; il est nommé rédacteur en chef de la *Feuille populaire suisse*, organe du gouvernement. Le directoire décrète un établissement d'éducation sous la direction de Pestalozzi. Révolte des petits cantons; désastre de Stanz; le directoire y fonde une maison d'orphelins sous la direction de Pestalozzi; grandes difficultés; succès étonnants. Retour des armées françaises à Stanz; la maison des orphelins reprise pour un hôpital; Pestalozzi, malade, se retire au Gurnigel; sa *lettre à Gessner sur son œuvre à Stanz*; résultats pédagogiques de cette expérience.

On a vu par sa correspondance avec Fellenberg, combien Pestalozzi avait redouté l'intervention française dans les affaires intérieures de son pays. Au commencement de 1798, cette intervention était un fait accompli. La jeune république, à peine sortie des sanglantes convulsions de son enfantement, voulut refaire la vieille Suisse à son image.

Les principes de 1789 avaient pénétré dans la plupart des cantons, la Suisse était divisée, la résistance fut vaincue.

Alors on vit crouler l'antique édifice qui pendant quatre siècles avait sauvegardé l'indépendance des confédérés; mais avec lui tombèrent les gouvernements oligarchiques, les privilèges de famille et de

lieu, une foule de droits, de coutumes et de préjugés qui portaient de graves atteintes à la liberté et à l'égalité des citoyens. La république helvétique une et indivisible fut proclamée sous le gouvernement d'un directoire de cinq membres.

Cependant Pestalozzi se réconcilia en quelque sorte avec cette intervention française qu'il avait tant redoutée. L'espoir d'un immense progrès, d'une magnifique régénération morale pour sa patrie, lui fit oublier tous les maux que causaient à la Suisse, et la présence des armées étrangères, et l'irritation produite par le froissement de tant d'idées, de sentiments et d'intérêts. Il crut à la réalisation prochaine de toutes les réformes si souvent demandées en vain par les bons esprits et par les nobles cœurs, à la possibilité de semer avec fruits ses idées dans un terrain désormais déblayé de tous les obstacles, au succès des efforts du nouveau gouvernement qui ne voulait que le relèvement et le bonheur du peuple. Dans l'illusion de son enthousiasme, il voyait déjà la simplicité, la pureté et la loyauté des anciennes mœurs, renaître sous le souffle nouveau de la liberté.

C'est ainsi que Pestalozzi fut tout d'abord un des partisans les plus convaincus et les plus zélés du nouvel ordre de choses, et qu'il le soutint de sa plume en publiant, coup sur coup, dès le printemps à l'automne 1798, une foule de brochures politiques dont voici les titres:

a) Un mot aux conseils législatifs de l'Helvétie;
b) Sur les dîmes;
c) Réveille-toi, peuple!
d) A ma patrie;
e) Au peuple de l'Helvétie;
f) Appel aux habitants des anciens cantons démocratiques;
g) Sur l'état actuel et l'avenir de l'humanité.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le premier de ces écrits fut déféré à la justice sur l'ordre des conseils, parce que l'auteur s'y était élevé avec une grande vivacité contre le projet (adopté par le grand conseil) d'indemniser, aux frais des membres des gouvernements oligarchiques, les patriotes poursuivis en raison de leurs attaques contre l'ancien ordre de choses. D'ailleurs, dans toutes ces brochures, Pestalozzi prêchait l'union, la concorde et l'oubli du passé; il cherchait à réconcilier avec la nouvelle constitution les populations qui lui étaient encore hostiles ; il exhortait les gouvernements à faire régner partout la justice, l'activité et les bonnes mœurs, à faciliter toutes les industries, et surtout à pourvoir largement à l'éducation du peuple.

Ces publications eurent peu d'influence; elles ne furent guère lues de ceux à qui elles s'adressaient; puis l'auteur n'y montre pas un grand sens pratique: les Allemands ont dit de lui « qu'il connaissait l'homme, mais qu'il ne connaissait pas les hommes. »

Bientôt cependant un nouveau fait vint compromettre plus encore l'influence de Pestalozzi comme écrivain politique.

Au mois de juin 1798, le Grand Conseil invita le directoire à publier un journal pour combattre l'opposition que rencontrait le nouvel ordre de choses, pour éclairer les esprits, et rallier les populations autour du gouvernement unitaire. Le 23 juillet, le directoire chargea Stapfer, ministre des arts et des sciences, de pourvoir à cette publication; et celui-ci s'adressa à Pestalozzi qui accepta (le 20 août) les fonctions de rédacteur en chef. Le nouveau journal s'appelait *Feuille populaire suisse*, il devait paraître une fois par semaine, et être envoyé gratuitement aux ministres de la religion, aux instituteurs et à tous les employés de l'administration, lesquels étaient chargés de le lire et de l'expliquer à leur entourage.

Pestalozzi avait pour collaborateurs à la *Feuille populaire suisse* : Hess, Lavater, L. Meister, Bremi, Füssli, et plusieurs autres; mais il écrivait lui-même la plus grande partie du journal. Un jour, il demanda à Zschokke son concours. Celui-ci refusa en disant : « Une vraie feuille populaire ne doit pas être le journal du gouvernement, mais une publication complètement indépendante, écrite dans l'esprit et le langage des gens illettrés auxquels elle s'adresse. »

Zschokke avait raison : le journal fut accueilli avec défiance par les adversaires de la république unitaire, il ne fut pas lu du commun peuple, et après les dix-neuf premiers numéros, le gouvernement en supprima la publication « parce qu'il n'atteignait pas son but. » Mais depuis un certain temps déjà, Pestalozzi n'en était plus le rédacteur. De graves événements l'avaient appelé à une œuvre plus digne de lui.

Au mois de mai déjà, en l'absence de Stapfer, ministre des arts et sciences, qui était alors à Paris, Pestalozzi avait adressé la lettre suivante à Meyer, ministre de justice et police :

« Citoyen ministre,

» Persuadé que la patrie a un urgent besoin du perfectionnement de l'éducation et des écoles pour le bas peuple, et assuré qu'un essai de trois ou quatre mois suffira pour rendre évidents les résultats les plus importants; en l'absence du citoyen ministre Stapfer, je m'adresse au citoyen ministre Meyer, pour offrir par son entremise mes services à la patrie, et pour le prier de faire auprès du directoire les démarches nécessaires à l'accomplissement de mes intentions patriotiques,

» avec le salut républicain,

» PESTALOZZI.

» Aarau, le 21 mai 1798. »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

L'offre de Pestalozzi fut acceptée, et Stapfer, de retour à Aarau, entra tout de suite en pourparler avec lui. Le ministre désirait fonder d'abord une école normale pour former de bons instituteurs de campagne, et en confier la direction à Pestalozzi ; mais celui-ci déclara qu'il voulait avant tout expérimenter lui-même sa méthode dans une école d'enfants, et il remit à Stapfer le plan d'une école de pauvres, d'après les idées qu'il avait cherché à réaliser à Neuhof, et qu'il avait exposées dans *Léonard et Gertrude*.

Le ministre en proposa l'exécution au directoire dans un rapport étendu dont nous ne donnons que quelques extraits.

Il commence par exposer la nécessité d'une régénération de l'instruction publique; puis il continue ainsi :

« Un patriote plein de mérite en donne le moyen à votre ministre. Le citoyen Pestalozzi m'a communiqué le projet d'un établissement d'éducation approprié à notre temps, à nos besoins et à nos ressources, aussi bien qu'à la nature de l'homme et du citoyen en général.

» On pourrait se contenter du nom de l'entrepreneur, qui a donné les plus grandes preuves de ses lumières dans ses excellents écrits populaires, dont l'activité pour le bien de la patrie et le désintéressement se sont signalés avant et depuis la révolution, dont les vues ont obtenu l'assentiment unanime de tous les hommes éclairés, et même des plus nobles princes de notre époque, et qui brûle de donner à notre réforme politique une véritable dignité, ainsi qu'un gage de durée et de force, par une éducation populaire bien entendue.

On pourrait tirer de là des prévisions bien favorables, mais je me bornerai à une seule observation. Ce patriote infatigable a obtenu de toute part des louanges ; il a vu ses idées appliquées partiellement dans plusieurs contrées de l'Allemagne, par exemple à Wurtzbourg et à Bamberg, dans le Brandebourg, en Hanovre, en Saxe, et même en Bohème ; mais point du tout dans sa patrie, où il aurait travaillé à la parfaite réussite de chaque

établissement, où il aurait gagné des collaborateurs actifs et où il aurait donné au monde un exemple de la réalisation de ses vues. Déjà il lutte contre la vieillesse qui s'approche ; mais l'espoir d'exécuter, avec l'appui de magistrats éclairés, ce que son cœur désire pour sa patrie et pour l'humanité, lui donne encore le courage et la force de la jeunesse. Votre ministre espère, citoyens directeurs, que c'est à vous qu'il était réservé de le récompenser en réalisant ses projets pour le bonheur de la patrie. »

Le rapport, par un examen approfondi, démontre ensuite :

1° Que la proposition de Pestalozzi satisfait à toutes les exigences de l'éducation en général, et de l'éducation publique en particulier.

2° Qu'elle ne compromet en rien l'unité et l'uniformité des établissements d'éducation de la république et n'y constitue aucune espèce de privilège.

3° Qu'elle satisfait aux besoins d'une stricte économie.

Il se termine par la proposition suivante :

Projet de décret.

1° Le directoire exécutif accorde au citoyen Pestalozzi un témoignage distingué de son approbation pour toutes les preuves qu'il n'a cessé de donner de ses sentiments civiques, de son désintéressement et de son activité, en vue du bien de sa patrie et de ses concitoyens.

2° Le ministre des arts et sciences est autorisé à allouer au citoyen Pestalozzi 3000 fr., payables par termes qui seront fixés à l'amiable.

3° Le ministre s'entendra avec le citoyen Pestalozzi sur le lieu où sera fondé un établissement d'éducation, sur le nombre des élèves, des maîtres, des aides, etc.

4° D'après un rapport du ministre, le directoire exécutif fournira au citoyen Pestalozzi un nombre suffisant de lits et d'autres meubles tirés des couvents et des bâtiments nationaux.

5° A des époques déterminées, le citoyen Pestalozzi fera rapport au ministre sur la gestion et la marche de l'Institut; ces rapports donneront les moyens de faire connaître l'établissement au public et d'en propager les bienfaits.

Le directoire adopta ce projet, et aussitôt on s'occupa de l'exécuter. Mais le choix de la contrée et du local de l'établissement, ainsi que d'autres questions de détail, exigèrent du temps; et, avant que cette étude préliminaire fût terminée, une affreuse catastrophe vint imposer au dévouement de Pestalozzi une nouvelle sphère d'activité.

Les cantons primitifs, berceau de la liberté suisse, Schwytz, Uri et Unterwald, attachés à leurs anciennes lois, à leurs anciens usages, à leurs prêtres et au culte de l'Eglise romaine tel que leurs pères l'avaient pratiqué, fiers de leur antique droit de ne dépendre que d'eux-mêmes et de se gouverner comme ils l'entendaient par les assemblées du peuple (landsgemeinde), avaient horreur de la révolution qui venait de s'accomplir et du gouvernement unitaire qu'elle avait donné à la Suisse. Ils ne voulurent point accepter la nouvelle constitution.

Le petit pays du Bas-Unterwald, baigné par le lac des Quatre-Cantons, s'élève par degrés sur de fertiles collines jusqu'à la chaîne des Alpes que couronnent les glaciers du Titlis, et qui, au midi, dominent la vallée de l'Aar (Oberhassli), dans le canton de Berne. Cette contrée retirée, presque séparée du monde, riante et bien arrosée, d'un climat doux, plantée et soignée comme un jardin, était habitée par une belle population qui, dans son isolement au milieu de la civilisation moderne, avait conservé quelque chose des qualités et des défauts des peuples enfants.

Au soin des troupeaux, leur principale richesse, ils joignaient de petites cultures variées à l'entour des

villages et d'une foule d'habitations éparses, et l'entretien de nombreux arbres fruitiers, objets de leur intelligente sollicitude. De mœurs simples et frugales, sans industrie et avec très peu d'instruction, ils vivaient dans une heureuse aisance, sans s'astreindre à de grands efforts de travail.

D'après les lois et usages du pays, les pauvres devaient être assistés par leurs parents même les plus éloignés, ou par la commune, ou par l'Etat; peu à peu ce système avait donné à une partie de la population des habitudes de fainéantise et même de mendicité.

D'ailleurs le peuple d'Unterwald était bien doué, vif, intelligent, noble de cœur, et remarquable surtout par un sentiment esthétique généralement répandu, et qui a produit un grand nombre d'artistes de mérite. Cet amour du beau, ce goût délicat et relevé, se montre encore aujourd'hui dans tout ce que font les habitants de ce petit coin de pays, dans leurs toilettes, dans leurs maisons, dans leurs chapelles et surtout dans les fines peintures qui remplacent les croix aux carrefours des jolis sentiers si bien tracés à travers les vergers de leurs collines.

Tel était le peuple auquel on demandait de prêter serment à la constitution unitaire de la Suisse. Il refusa, et, pour le soumettre, le directoire y envoya un corps d'armée français, sous le commandement du général Schauenbourg.

La petite troupe des gens d'Unterwald était augmentée par des femmes et des enfants. Tous, décidés à vendre chèrement leur vie, se battirent comme des lions; mais ils succombèrent sous le nombre, la tactique et les bonnes armes de leurs redoutables ennemis. Les soldats français furent exaspérés de cette résistance inattendue et furieuse d'une population entière. Elle leur avait infligé des pertes sérieuses; ils ne firent point de quartier, ils n'épargnèrent ni l'âge ni le sexe,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

et achevèrent par l'incendie leur œuvre de destruction.

Cependant la population invalide de la contrée s'était réunie dans l'église de Stans, chef-lieu du pays, pour prier avec son curé, Luci, respectable sexagénaire, Ce vaste édifice, qui réunit les fidèles de tous les environs, est construit sur la place principale du bourg et à quatre ou cinq mètres au-dessus du pavé. On y monte par un grand escalier en pierre qui règne sur toute la largeur du bâtiment.

Quand les vainqueurs arrivèrent sur cette place, ils pensèrent que le temple pouvait être un nouveau centre de résistance. Le général Corbineau gravit l'escalier à cheval et pénétra dans l'église avec ses hommes; un coup de fusil tua le prêtre à l'autel au moment où il élevait l'hostie; ce fut le signal d'une scène indescriptible de terreur et de désolation. Malgré les efforts de quelques officiers honnêtes, les atrocités ne prirent fin qu'au bout de deux jours, à l'arrivée du général Schauenbourg.

Le désastre de Stans arriva le 9 septembre 1798; c'était le lendemain du jour où parut le premier numéro de la *Feuille populaire suisse*, dont Pestalozzi était rédacteur en chef.

Truttmann, sous-préfet d'Arth et commissaire du gouvernement dans le Bas-Unterwald, fit une enquête minutieuse pour constater les pertes causées par cette affreuse journée. Nous les trouvons consignées comme suit dans le rapport de Rengger, ministre de l'intérieur :

« Morts: 259 hommes, 102 femmes, 25 enfants [1].

» Bâtiments brûlés: 340 maisons d'habitations, 228 granges, 144 petites constructions de dépendances.

[1] Ce premier recensement était sans doute incomplet, car le monument érigé sur le cimetière de Stans, en 1807, porte le nombre des morts à 414 personnes.

» Les bâtiments détruits sont évalués à 885 365 L. S. [1].
» Le mobilier brûlé ou pillé à . . . 1 112 776 » »

Total 1 998 141 L. S.

» Sur les 350 propriétaires incendiés, 57 seulement sont en état de reconstruire avec leurs propres ressources; 97 autres ont besoin d'y être aidés par des subventions plus ou moins fortes; il en est enfin 203 qui n'ont aucun moyen de rebâtir.

» Les plus malheureux peut-être sont encore les gens très nombreux qui ne possédaient pas de maisons, mais qui ont perdu tout ce qui constituait leur avoir. Parmi ceux-ci se trouvent 111 vieillards infirmes; 169 orphelins, sans compter ceux, au nombre de 77, qui viennent d'être recueillis par la charité particulière dans d'autres cantons; enfin 237 autres enfants qui, sans être orphelins, sont pourtant en quelque sorte abandonnés à cause du complet dénûment de leurs familles. »

Le directoire s'occupa aussitôt d'envoyer des secours à ces malheureux. Le 18 novembre, il décida la fondation d'une maison d'orphelins à Stans; les ministres Stapfer et Rengger furent chargés de préparer un plan et de proposer un directeur pour cet établissement. Le local choisi était le bâtiment des dépendances du couvent des femmes, avec jouissance d'une partie du grand pré attenant. Mais ni l'administration du couvent ni le conseil du canton des Waldstetten ne furent avisés de cette décision, qui souleva de vives objections. Sur les réclamations du couvent, le conseil cantonal représenta au ministre Stapfer les graves inconvénients qu'il y avait à placer un asile d'orphelins dans un bâtiment dont une partie était déjà affectée à l'éducation de jeunes filles sous la direction des religieuses, et à disposer des dépendances qui étaient nécessaires au logement des domestiques chargés de soigner le bétail et le domaine. Néanmoins le gouvernement persista et il fut obéi.

[1] La livre suisse vaut environ 1 fr. 50 c.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

En même temps, Rengger avait chargé le sous-préfet Truttmann et le ministre de justice et police Meyer de chercher un homme qui avec sa femme pût présider à la direction et à l'administration de l'établissement projeté. Malgré tous leurs efforts ils ne trouvèrent personne; dans leur rapport, ils estiment indispensable que le directeur soit catholique.

Cependant Pestalozzi brûlait du désir d'aller servir de père et d'instituteur aux orphelins d'Unterwald; en même temps il voyait là pour lui une occasion providentielle de mettre en pratique les idées qui l'agitaient depuis si longtemps. Il s'en ouvrit aux directeurs Stapfer et Legrand.

Déjà il avait exposé à ce dernier ses idées et ses plans dans toute leur étendue; il l'avait fait avec abandon et avec bonheur, parce qu'il avait trouvé en lui un complet assentiment et une vive sympathie.

Un nouveau plan présenté par Pestalozzi fut chaudement recommandé par Stapfer, Rengger et Legrand; et, le 5 décembre 1798, le directoire rendit un décret dont voici les principales dispositions:

« La direction immédiate de la maison de pauvres de Stans est confiée au citoyen Pestalozzi.

» On y recevra et l'on y élèvera gratuitement des enfants des deux sexes, pris parmi les plus pauvres et spécialement parmi les orphelins du district de Stans.

» Les enfants ne seront pas reçus avant l'âge de cinq ans; ils y resteront jusqu'au moment d'entrer en service ou d'apprendre un état qui ne pourrait pas être enseigné dans la maison.

» La maison de pauvres sera administrée avec toute l'économie que comportent les besoins de l'établissement. On se fera une loi de faire participer peu à peu les enfants aux travaux nécessaires à la tenue et à l'entretien du ménage. Le temps des élèves se partagera entre le travail des champs, celui de la maison, et l'étude. On s'attachera à donner aux élèves autant de savoir-faire et

d'aptitudes utiles que l'économie de l'établissement le permettra. Autant qu'on le pourra sans nuire aux résultats industriels qu'on doit poursuivre, on donnera quelques leçons pendant les travaux manuels.

» Tout le bâtiment de dépendances du couvent de femmes de Stans est affecté à l'établissement, ainsi qu'une portion suffisante de la prairie attenante. Ce bâtiment sera immédiament réparé et approprié au logement de quatre-vingts élèves, d'après les plans dressés par le citoyen Schmid, de Lucerne. Pour la fondation de la maison des orphelins, et une fois pour toutes, le ministre de l'intérieur mettra une somme de 6000 fr. à la disposition du comité de pauvres (Pestalozzi, Truttmann, sous-préfet à Arth, et le curé Businger, de Stans). »

Aussitôt Pestalozzi fut remplacé comme rédacteur de la *Feuille populaire suisse*, et le 7 décembre il arrivait à Stans pour y surveiller les travaux de réparation.

Quelques jours plus tard, Mme Pestalozzi écrivait dans son journal les lignes suivantes:

« En décembre 1798, Pestalozzi est allé à Stans comme directeur des nombreux enfants qui ont perdu leurs parents dans une triste bataille, parce qu'on n'a pas voulu accepter la nouvelle constitution. Nous éprouvons un grand chagrin, les enfants et moi, et aussi la fidèle Lisbeth et nos excellentes amies, Mmes De Hallwyl et De Ustéri, de lui voir entreprendre une pareille tâche à plus de cinquante-deux ans. Comme je lui ai témoigné notre inquiétude, il m'a répondu:

« Maintenant, la question de ce que sera mon sort et » le vôtre ne peut pas être longtemps douteuse. Si tu as » un mari qui n'a pas été méconnu, et qui mérite le mépris et l'abandon qu'il a trouvés généralement, alors il » n'y a point de salut pour nous. Mais si j'ai été jugé injustement, si je vaux réellement ce que je crois valoir, » alors tu trouveras bientôt en moi conseil et appui. » Assez maintenant, chacune de tes paroles me fend le » cœur; je ne pourrais plus supporter ton incrédulité. Ainsi » écris-moi pleine d'espérance. Tu as attendu trente ans,

» attends encore trois mois. Je n'ai pas encore d'enfants » ici, mais beaucoup d'ouvriers. Le gouvernement sou- » tient l'entreprise avec sagesse, et me témoigne beau- » coup de bon vouloir. »

Les travaux de réparation, entrepris dans une mauvaise saison, exigèrent beaucoup de temps; l'hiver était précoce et rigoureux; les premiers élèves ne purent être admis qu'au milieu de janvier.

En même temps il y avait dans le pays beaucoup de misère et de souffrances. On en jugera par ce fragment d'un rapport officiel du sous-préfet Truttmann:

« La misère des habitants du district de Stans est indescriptible ; elle augmente de jour en jour, et atteint plus ou moins tout le monde. Les nombreux pauvres, dont les anciens bienfaiteurs ont perdu tout moyen de leur aider, n'ont aucune autre ressource que l'assistance du gouvernement et les charités qui leur sont envoyées des autres cantons. Leurs souffrances sont inexprimables par ces froids rigoureux et prolongés; leur petite provision de pommes de terre a été gelée, et ils n'ont pas d'autre nourriture; aussi y en a-t-il déjà beaucoup de malades. »

Enfin, le 14 janvier 1799, Truttmann écrivait au ministre Rengger:

« C'est aujourd'hui que les premiers élèves ont été reçus dans la maison de pauvres. Dieu bénisse notre bon gouvernement pour cette œuvre bienfaisante ; je m'en promets un bien énorme, et ce n'est pas sans une vive émotion que j'ai vu de pauvres créatures, couvertes de guenilles, arrachées à leur triste sort et admises enfin dans un établissement où il sera pourvu à leur éducation et à leur indépendance future. »

Quelques jours plus tard les enfants étaient au nombre de cinquante ; et jamais établissement d'éducation ne s'ouvrit dans des conditions si détestables. On était tellement pressé d'accueillir ces malheureux, qu'on n'avait pas attendu que les constructions fussent achevées. Il n'y avait encore d'habitable qu'une seule petite chambre, le reste du bâtiment était encombré de plâtre, on ne pouvait pas encore se servir de la cuisine; les enfants apportaient avec eux des maladies, des plaies, de la vermine, des habitudes déplorables et des vices invétérés. Et pour tenir ce ménage, et pour tous les soins de propreté, de santé et d'éducation, Pestalozzi était seul avec une servante.

Nous avons sous les yeux le premier tableau nominatif des élèves, dressé par Pestalozzi et envoyé au directoire. Il mentionne vingt-neuf garçons et seize filles. Nous transcrivons comme exemples quelques-uns de ces noms avec les observations qui les accompagnent :

Garçons.

1. Jacob Baggenstoss, quinze ans, de Stansstaad ; son père est mort, sa mère vit; bonne santé, peu de moyens, ne sait rien que filer le coton, habitué à mendier.

2. François-Joseph Businger, quatorze ans, de Stans ; son père vit, sa mère est morte; bonne santé, des moyens et des habitudes convenables, ne sait pas *l' a b c*, sait filer le coton, très pauvre.

3. Gaspard-Joseph Waser, onze ans, de Stansstaad ; son père vit, sa mère est morte; bonne santé, des moyens, mais des habitudes sauvages et détestables, ne sait pas *l' a b c*, ni filer, habitué à mendier.

4. Charles, frère du précédent, dix ans, mêmes habitudes et mêmes précédents que son frère.

26. Mathias Odermatt, huit ans, de Stans ; son père a été tué, sa mère vit ; contrefait et maladif, faible et paresseux, ne sait rien, pauvre.

27. Joseph Kueffer, neuf ans, de Stans, non bourgeois ; ses parents vivent; bonne santé, moyens passables, commence à épeler, ne sait pas filer, pauvre.

28. Gaspard Stieer, huit ans, de Stans ; le père a été tué, la mère vit ; très faible, moyens distingués, peu de bonne volonté, commence *l' a b c*, sait filer, excessivement pauvre.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

29. Jacob Adacher, sept ans, de Kirsiten ; le père a été tué, la mère vit ; bonne santé, craintif, ne sait rien, très pauvre.

Filles.

1. Anna-Jos. Amstad, quinze ans, de Stans ; le père est mort, la mère vit ; bonne santé, moyens ordinaires, commence à lire et sait filer, excessivement pauvre.

2. Clara Waser, douze ans, de Stansstaad, le père vit ; la mère est morte ; bonne santé, des moyens, appliquée à l'étude, ne sait pas *l' a b c*, sait filer, habituée à mendier.

3. Joséphine Rieter, treize ans, de Stans ; père et mère morts ; bonne santé, moyens ordinaires, commence à lire, sait filer, excessivement pauvre.

4. Anna Marie Beutschgi, onze ans, de Stans ; père banni, mère morte ; bonne santé, excessivement négligée, ne sait rien, habitudes détestables, excessivement pauvre.

15. Barbara Spillmater, dix ans, de Stans ; le père est mort, la mère vit ; bonne santé, des moyens, ne sait rien, habitudes convenables, pauvre.

16. Catherine Aicer, cinq ans, de Stans ; le père a été tué, la mère vit ; bonne santé, beaucoup de moyens, ne sait rien, pauvre.

Malgré tous ces obstacles, malgré le peu de savoir-faire pratique du directeur, le succès fut prompt, presque miraculeux.

Quatre semaines étaient à peine écoulées, lorsque Truttman écrivait, dans son rapport au ministre Rengger, du 11 février 1799 :

« La maison de pauvres va bien. Père Pestalozzi travaille jour et nuit avec acharnement. Maintenant il y a soixante-deux élèves qui sont nourris et occupés toute la journée dans l'établissement ; il n'en reste que cinquante pour la nuit, car les lits manquent. On est stupéfait de voir tout ce que fait cet excellent homme, et tous les progrès qu'en si peu de temps il a pu obtenir de ses élèves, qui maintenant sont pleins de zèle pour s'instruire. Bien certainement l'état retrouvera avec usure dans quelques années les sacrifices qu'il fait pour cette

bienfaisante institution. Je souhaite que bientôt nos chères religieuses aient gagné le ciel, ou soient transportées dans un autre couvent. »

Ce témoignage est confirmé par le rapport que, dans la même semaine, le curé Businger adressa au directoire. On y lit :

« La maison de pauvres a aussi commencé, et continue sa bonne marche. Plus de soixante-dix enfants y sont déjà soignés, et chaque jour il s'en présente de nouveaux pour y être reçus. Le citoyen Pestalozzi travaille sans relâche aux progrès de cet établissement, et l'on ne peut en croire ses yeux et ses oreilles, quand on voit et quand on entend jusqu'où il a pu pousser son œuvre en si peu de temps. »

Ainsi Pestalozzi avait surmonté les obstacles intérieurs, ceux qu'il pouvait combattre directement ; mais il en était d'autres qui venaient du dehors compromettre le succès définitif de son œuvre. C'étaient, d'une part la défiance, le mauvais vouloir, et même l'opposition ouverte de la contrée qu'il était venu secourir ; de l'autre les faux jugements portés par des hommes estimés compétents, mais qui, habitués aux anciens errements scolaires et ne comprenant point la pensée de Pestalozzi, condamnaient en lui tout ce qui s'éloignait du type auquel ils s'étaient arrêtés.

Le Bas-Unterwald détestait le gouvernement unitaire, cause de ses récents malheurs ; il était persuadé qu'on ne soignait ses enfants que pour les gagner à cette nouvelle constitution si abhorrée. Puis il était éminemment et exclusivement catholique ; jamais on n'y avait vu un protestant revêtu de la moindre fonction, à plus forte raison d'une mission éducative ; aux yeux du grand nombre, les pauvres enfants étaient exposés à perdre leur âme en recevant les soins de l'hérétique Pestalozzi.

En même temps l'œuvre de celui-ci ne ressemblait

à aucune autre de ce genre, parce qu'elle consistait à mettre en pratique une idée nouvelle, qui souvent exigeait le contre-pied des procédés éducatifs jusqu'alors en usage. Ainsi Pestalozzi marchait sans plan tracé d'avance, sans ordre apparent, sans division des enfants en classes. Il était constamment avec eux, leur témoignant en toute chose une vive affection, épiant la manifestation de leurs facultés, de leurs forces, de leurs bons mouvements, afin de les mettre en œuvre, semblable à un jardinier qui en soignant un jeune arbre attend que ses bourgeons aient paru pour savoir où les diriger. Voilà pourquoi il n'avait point voulu d'aide ; et dans le fait personne n'aurait pu l'aider utilement, un pédagogue expérimenté moins encore que tout autre. Il n'avait en commençant ni livres ni matériel d'école, mais il n'en demandait point, ne voulant pour ses enfants que le contact de son âme de père, celui de la nature, et les nécessités de leur vie commune.

Le système dont nous venons de donner une faible esquisse est exposé clairement et d'une manière complète dans la lettre adressée par Pestalozzi à son ami Gessner sur son séjour à Stans. Nos lecteurs le trouveront plus loin, car elle est d'une extrême importance pour expliquer la doctrine de l'auteur. Nous n'avons pas voulu interrompre notre récit sur l'asile fondé à Stans, récit que nous appuyons sur les documents officiels; mais ce que nous avons dit de la méthode suivie par Pestalozzi était nécessaire pour faire comprendre les jugements portés sur lui pendant qu'il était à l'œuvre.

Souvent les visiteurs de l'établissement n'y voyaient que désordre et confusion ; il leur semblait que l'enseignement faisait complètement défaut.

En même temps le comité de pauvres, qui considérait comme sa principale tâche d'amener promptement les enfants à gagner quelque chose, se plaignait

du temps perdu pour cet objet, et supputait le profit qu'on eût pu retirer par le travail de la soie, travail pour lequel cependant les instruments faisaient totalement défaut.

Le sous-préfet Truttmann, homme très capable et bien intentionné, ne comprit pas mieux la pensée de Pestalozzi, et le but bien plus relevé qu'il poursuivait ; il fut trompé par les apparences. Voici ce qu'il écrivait au ministre, dans son rapport du 25 mars 1799 :

« Je dois vous dire franchement que l'administration économique de la maison, la classification des enfants, tant pour l'enseignement que pour les travaux manuels, l'installation des inspecteurs et des maîtres nécessaires, ne peuvent plus être différés sans dommage pour cet établissement de bienfaisance. Pour vous parler librement, citoyen ministre, de cet objet très important, j'irais demain à Lucerne, si je n'étais retenu dans ma chambre par une enflure au pied. J'admire le zèle du citoyen Pestalozzi et son activité sans relâche toute consacrée à l'établissement ; il mérite honneur et reconnaissance ; mais je prévois qu'il sera incapable de réaliser ses idées, tout en donnant à l'entreprise le développement bien ordonné nécessaire à son succès, lequel serait compromis sans une organisation nouvelle et sans un plan qui satisfasse à tous les besoins sans exception. Cet excellent homme a de la fermeté et de la douceur; malheureusement il les applique souvent mal à propos. Je lui ai fait des représentations réitérées ; je l'ai prié d'aller à Zurich pour y étudier en détail l'organisation de l'école de pauvres de cette ville, afin de l'imiter autant que possible à Stans. Il y est allé. Mais je n'en attends pas un résultat satisfaisant, parce qu'il s'est mis dans la tête de faire tout lui-même, sans plan, et sans autre aide que celle des enfants eux-mêmes. L'établissement exige un personnel plus nombreux. Où le trouver ? Je vous prie, citoyen ministre, pour l'honneur du gouvernement et pour le bien public, de prendre à cœur cette affaire, et

d'appliquer un remède avant que le mal soit devenu plus grave. »

Néanmoins le directoire ne permit pas que Pestalozzi fût entravé ; il lui laissa sa liberté d'action.

Mais celui-ci souffrait cruellement, et des dispositions hostiles de la contrée dont il avait espéré quelque reconnaissance et de l'opposition qu'excitait son œuvre chez ceux-là mêmes sur qui il avait compté pour la soutenir. Malgré l'ardeur de sa foi et de son courage, il craignait par moments de voir cette nouvelle entreprise, qui lui donnait de si belles espérances, tomber comme les autres, et par sa chute amener la ruine, pour lui, pour sa famille, pour sa patrie, pour l'humanité, de cette idée qui était sa vie depuis trente ans.

Cette angoisse se fait sentir dans le premier rapport qu'il adressa au ministre Rengger, le 19 avril 1799, en ces termes :

« Citoyen ministre,

» Je connais et je sens mon devoir de ne point vous laisser sans informations sur la marche de l'institution, mais je succombe sous le poids de tout ce qu'il y a à faire de pressant, et qui ne peut être fait que par moi seul. Le malheur est que ce qui absorbe mes forces n'est pas la chose essentielle de l'établissement, mais bien des détails accessoires. Malgré un grand succès de mes efforts, mon but économique et moral est reculé par le défaut de quelques misérables ustensiles de cuisine, que le citoyen Haas me fait attendre depuis quinze jours, sans répondre à mes demandes. En même temps, l'opiniâtreté politique, qui se réveille ici, exerce une funeste influence sur les enfants ; et ceux qui devraient s'y opposer trouvent que ce n'est pas le moment de mécontenter les gens pour un asile d'orphelins. J'ai fait beaucoup d'expériences, et je soupire après le moment où vous pourrez venir voir par vos yeux les heureux résultats obtenus dans l'établissement naissant au milieu

de difficultés sans nom, et surtout ceux qu'on peut attendre certainement en poursuivant l'œuvre dans les mêmes principes et avec la même méthode. Sous peu, je tâcherai de mettre au net le compte des sommes que j'ai reçues, et je vous l'enverrai. On ne trouve des ouvriers qu'à des prix excessifs, et les préjugés m'empêchent d'employer les meilleurs moyens d'économie ; mais je travaillerai avec un fermeté infatigable à atteindre le but de cette institution sans grandes dépenses.

» Les heures de travail et l'étude sont maintenant fixées comme suit : de six à huit heures des leçons ; dès lors jusqu'à quatre heures du soir des travaux manuels ; puis jusqu'à huit heures encore des leçons. La santé des enfants devient florissante. La difficulté de faire marcher en même temps l'enseignement et le travail diminue chaque jour ; les enfants s'habituent peu à peu à l'ordre et à l'application. Vous sentez vous-même ce qu'il a fallu de peine pour y amener ces petits montagnards mal élevés. Nous aurons d'autant plus de joie d'avoir atteint notre but. Plusieurs enfants ont eu une espèce de fièvre bilieuse et catarrhale ; il sont en convalescence. J'attends avec impatience des lettres de Zurich au sujet des aides des deux sexes dont j'ai besoin ; et je serais heureux aussi d'apprendre de vous que vos vues sont propres à me tranquilliser.

» Permettez-moi de recommander l'institution et moi-même à votre bienveillance.

» Avec respect et reconnaissance,

» PESTALOZZI. »

Malgré tout, l'entreprise prospérait. Les enfants qui étaient arrivés avec des figures tristes et soucieuses, des yeux éteints et craintifs, ou défiants et effrontés, des dispositions apathiques ou rebelles, avaient subi la même métamorphose que la nature, vivifiée au souffle du printemps ; ils étaient pleins de joie, d'abandon, de zèle, d'activité, de douceur et de bienveillance.

Le 24 mai 1799 fut un beau jour de fête pour l'insti-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tution et pour son directeur. Ce jour-là Pestalozzi conduisit toute sa maison à Lucerne. Elle y fut reçue par le directoire exécutif, la première autorité de l'Helvétie, laquelle fit remettre à chaque élève une pièce de dix batz toute neuve. (1 fr. 45.) On vit par là que le directeur Legrand ne s'était point laissé tromper par les détracteurs de Pestalozzi.

Malheureusement l'institution était près de finir. Elle comptait quatre-vingts enfants ; elle était en pleine prospérité, lorsque quinze jours après la course à Lucerne, des événements imprévus vinrent en rendre la continuation impossible.

Les péripéties de la guerre ramenèrent dans le Bas-Unterwald l'armée française avec un grand nombre de malades. Zschokke, commissaire du gouvernement, ne trouva que la maison des orphelins pour y installer l'hôpital. Le 8 juin 1799, il renvoya tous les enfants, au nombre de soixante, pour lesquels on trouva un asile convenable dans les familles ; il en resta vingt dans l'établissement. Dans de pareilles circonstances, Pestalozzi ne voulut pas y rester. Il donna à chaque enfant congédié deux vêtements complets, avec quelque argent ; il fit mettre le mobilier en sûreté à Lucerne ; il rendit au commissaire Zschokke 3000 fr. qui lui restaient ; et il se retira très malade aux bains du Gurnigel ; il avait travaillé au delà de ses forces, il était épuisé, il crachait le sang.

Le directoire n'apprit ces événements que lorsqu'ils étaient des faits accomplis. Dans sa séance du 17 juin 1799, il alloua à Pestalozzi une somme de 400 livres pour ses peines dans la direction de l'asile de Stans.

Les ordres donnés par Zschokke, le départ de Pestalozzi, la fermeture définitive de l'asile survenue plus tard, blâmés par les uns, approuvés par les autres, donnèrent lieu à une polémique dans laquelle souvent les faits furent dénaturés. Pour faire connaître toute la

vérité, nous continuerons à citer les documents authentiques.

Voici d'abord ce que dit Zschokke, dans son rapport au ministre Rengger, du 28 juin 1799 :

« Je n'ai point fermé la maison des orphelins de Stans, cet honorable monument de la bienfaisance suisse ; je n'ai fait que diminuer le nombre des enfants qui y sont soignés. Cette noble institution doit être conservée même au milieu des troubles de la guerre ; du moins je ne veux pas être celui qui la supprimera. Les énormes logements de troupes, le défaut d'un local pour servir d'hôpital aux défenseurs de la patrie malades ou blessés, l'inquiétude des parents qui, à l'approche du théâtre de la guerre, demandaient à reprendre leurs enfants jusqu'à ce que le danger fût passé, cent autres circonstances exigèrent que l'établissement fût restreint. D'après mes ordres formels, il n'a été congédié que les enfants dont les parents ou amis déclaraient au citoyen Pestalozzi, ou à moi-même, qu'ils les soigneraient bien pendant quelque temps. Pestalozzi leur donna à chacun double vêtement, du linge et quelque argent. Maintenant il reste encore dans la maison vingt-deux enfants des deux sexes. Le citoyen Von Matt[1], membre de la municipalité de Stans, homme bienveillant, à dispositions vraiment paternelles, s'est chargé gratuitement de toute la surveillance. Il visite la maison des orphelins plusieurs fois par jour. Les enfants sont astreints à un ordre et à une propreté exemplaires. Ils reçoivent des leçons de lecture, d'écriture et de religion. Les respectables pères capucins enseignent eux-mêmes à tour de rôle.

» C'est pour moi une fête de voir ces petits réunis dans des chambres bien propres. La santé, la joie et l'innocence brillent dans leurs yeux. Leur aspect est, pour les bienfaiteurs qui ont fondé cet asile, la récompense la plus touchante. Le vertueux Pestalozzi, par son activité, s'est élevé, ici encore, un monument qui ne sera jamais oublié. »

[1] Von Matt était forgeron.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

Nous croyons devoir compléter ici les informations de ce rapport par ce que Zschokke lui-même écrivit, cinq ans plus tard, dans son *Histoire des faits mémorables de la révolution helvétique*, 1804, tome II, pag. 259:

« Une des premières conséquences fâcheuses du retour des Français dans l'Unterwald fut que, à défaut d'autres locaux pour y installer l'hôpital, il fallut prendre une partie importante de la dépendance du couvent de femmes de Stans, dans laquelle vivait le noble Pestalozzi avec les orphelins. Lors même que, pour épargner l'asile, j'aurais pu installer les malades dans quelqu'une des maisons du bourg, qui avaient échappé à l'incendie et où les familles étaient entassées, l'autorité militaire n'y aurait jamais consenti. Pestalozzi sentit cette dure nécessité, et il y obéit, non sans chagrin....

» Avec Pestalozzi disparut l'esprit de son enseignement pour les orphelins; cependant ceux-ci furent encore instruits avec soin, et habitués à un ordre et à une propreté qui manquaient précédemment. Von Matt se chargea avec un zèle digne d'éloges de la surveillance immédiate de la maison d'orphelins, secondé par le bienfaisant curé Businger. »

Le 4 juillet 1799, le sous-préfet Truttmann écrivait au ministre Rengger:

« Ce n'est que quelques jours plus tard que j'ai appris la dissolution de la maison d'orphelins de Stans. Elle a été l'effet d'une terreur panique. Maintenant il y a encore vingt-deux enfants dans l'établissement; pour leur entretien, le citoyen Von Matt, homme très loyal, établi comme surveillant par la municipalité, m'a demandé du fruit sec, des pommes de terre et des pois, que je lui ai envoyés. Je vous prie, citoyen ministre, de me donner des instructions précises, pour que je sache si je dois continuer à approvisionner cet établissement, et en général ce que j'ai à faire à son égard. »

Au mois d'août suivant, Zschokke écrit au directoire,

et lui demande que « vu l'éloignement du théâtre de la guerre, la maison des orphelins de Stans soit rétablie et pourvue d'*une organisation plus solide*, et que la direction lui en soit confiée, à lui et à Truttmann. »

Cette demande fut accordée; néanmoins *l'organisation plus solide* se fit attendre, et, le 16 septembre 1799, Truttmann écrivait au ministre Rengger:

« La maison des pauvres compte maintenant quarante enfants des deux sexes. Il y manque tout ce qui serait nécessaire pour atteindre le but qu'on s'était proposé en la fondant. Les élèves y sont nourris; mais c'est tout! »

En octobre enfin, Zschokke présenta son plan d'organisation. Celui-ci ne s'occupe guère que des ressources financières à fournir à l'institution sans trop grever le budget de l'Etat. Ces ressources consistent essentiellement dans une partie des biens du couvent et dans le produit d'une filature de coton à laquelle les enfants seraient employés. On sait que le gouvernement n'avait point laissé Pestalozzi manquer d'argent. Quant à l'organisation intérieure, au point de vue intellectuel et moral, le plan de Zschokke n'en dit rien.

On lit encore, dans le rapport qui accompagnait le plan présenté:

« Il y a maintenant dans la maison d'orphelins trente-huit enfants des deux sexes. Comme inspecteur, j'ai nommé le citoyen Von Matt, de la municipalité; il a accompli sa tâche gratuitement jusqu'à ce jour. Il visite l'établissement chaque jour, soigne les comptes, les achats, le bon ordre des enfants, etc.

« En outre, j'ai installé dans la maison un pauvre et honnête citoyen, Remigi Gut; il y couche, surveille constamment les enfants, et leur donne chaque jour quatre heures de leçons de lecture et d'écriture; je lui ai fait faire des modèles par mon secrétaire, et je lui ai procuré quelques livres. Je lui ai fait espérer qu'outre son entretien il recevrait un petit salaire s'il fait étudier les enfants avec application.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Néanmoins l'état de l'institution continua à peu près tel qu'il était d'après la lettre de Truttmann du 16 septembre citée plus haut. On en jugera par le mémoire adressé au directoire en novembre 1799, par le curé Businger ; on y lit ce qui suit :

« La première chose sur laquelle je veux appeler votre attention, citoyens directeurs, est la maison d'orphelins de Stans. Cette bienfaisante institution est votre œuvre ; c'est à votre bonté paternelle qu'elle doit l'existence. Mais telle qu'elle existe actuellement, et déjà depuis un temps assez long, elle n'a point l'utilité qu'on en attendait, et elle doit retomber dans le néant avant qu'on ait pu se réjouir de ses effets. Le bon citoyen Pestalozzi entreprit l'institution et la direction de cette maison d'orphelins avec les meilleures intentions et une activité exemplaire, mais son caractère, aigri par beaucoup de malheurs, sa faiblesse, suite de son âge, sa négligence de toutes les choses extérieures, d'autres fautes dans lesquelles il tomba dès les commencements, firent que dès ses débuts cette noble institution n'était pas propre à remplir sa bienfaisante destination, et que tout homme clairvoyant désirait voir le bon Pestalozzi à une autre place qu'à celle-là. Quand les Français, établissant leur quartier général à Stans, demandèrent les chambres de la maison des orphelins pour leur hôpital militaire, on fut obligé de renvoyer la plupart des enfants, et Pestalozzi lui-même s'éloigna. Mais depuis le départ des Français, on admit de nouveau les orphelins les plus pauvres dans les chambres devenues vacantes. Un homme bien pensant de notre municipalité se chargea provisoirement de leur surveillance. Les pauvres enfants, au nombre de quarante, y sont aussi bien que possible, nourris et instruits pour la lecture et l'écriture. Mais tout l'établissement porte les marques d'une chute prochaine ; et vraiment je le verrai finir sans de grands regrets. »

Le mémoire de Businger fut renvoyé au ministre Stapfer pour préavis. Celui-ci présenta son rapport en

français, entièrement favorable à Pestalozzi. Voici comment il s'exprime :

« Le mémoire du citoyen Businger commence par insinuer que le citoyen Pestalozzi n'était pas propre à la direction de cet institut.

» Je suis fâché de dire que les citoyens Zschokke et Businger, en conséquence de préventions dont je n'examinerai ni la source ni la nature, ne se sont pas comportés envers ce vieillard célèbre et inappréciable de manière à ce qu'il ait lieu d'être content d'eux. Ils ont répandu sur son compte des plaintes exagérées, et paralysé un établissement qui promettait à la patrie des résultats heureux.

» Ils accusent le citoyen Pestalozzi de gaspillage, de malpropreté, de brutalité, et s'être aliéné les affections de ses élèves. »

Stapfer examine ensuite en détail ces diverses accusations et les réfute l'une après l'autre par des faits notoires ; puis il expose encore les vues de Pestalozzi, et tout le bien qu'on pourrait attendre de leur réalisation. Il termine par la conclusion suivante :

« Il me paraît donc important que le citoyen Pestalozzi soit replacé au poste d'où les malheureux événements de la guerre l'ont éloigné. »

Cependant, le repos et les eaux du Gurnigel avaient rendu la santé au malheureux vieillard, qui n'avait pas tardé à désirer avec une extrême ardeur de retourner à Stans pour y reprendre sa tâche interrompue.

« Je ne pouvais, dit-il, vivre sans mon œuvre ; j'étais semblable à un homme qui se repose quelques instants sur une pierre dans la mer, impatient de recommencer à nager. »

Malgré ce vif désir, malgré les efforts de Stapfer, le directoire ne renvoya point Pestalozzi à Stans, et laissa tomber la maison des orphelins.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Eh bien, nous croyons que cette décision fut un service rendu à Pestalozzi et à l'éducation.

L'excellent vieillard avait entrepris une tâche au-dessus de ses forces, et qui déjà l'avait mis au bord du tombeau ; il n'aurait certainement pas pu la continuer longtemps encore. Puis il rencontrait dans le pays une opposition invincible. La grande majorité des habitants d'Unterwald ne voyait en lui qu'un agent de l'unitarisme et de l'hérésie : elle admettait comme des vérités toutes les calomnies dont il était l'objet. Au lieu de le recevoir comme un bienfait, elle l'avait subi comme une punition injuste et funeste. Or il est presque impossible de faire du bien aux gens malgré eux.

Un écrivain de Stans, M. le vicaire Gut, s'est fait l'écho des griefs de ses compatriotes contre l'œuvre entreprise par Pestalozzi. Il a publié *L'attaque par surprise du Bas-Unterwald, ses causes et ses conséquences.* A la page 579, il dit que « le choix de Pestalozzi a été une méchante action du directoire; que Pestalozzi se traitait bien avec sa servante, tandis que les enfants étaient mal nourris ; qu'il faisait porter à ceux-ci des habits de forçats, que ces petits malheureux avaient des yeux éteints et des visages blêmes ; qu'on leur apprenait surtout à imiter les cris des animaux ; que Pestalozzi emporta les meubles de Stans pour son institut de Berthoud, etc. »

M. le vicaire Gut n'avait que cinq ans lorsque Pestalozzi quitta Stans. Ses accusations ne sont évidemment que la répétition de ce que l'on disait autour de lui; elles ne valent pas la peine d'être réfutées.

Cependant, comme il nous paraissait intéressant de connaître les souvenirs laissés par Pestalozzi et l'état de l'opinion publique à son égard dans le pays même en faveur duquel il s'était presque tué, nous avons pris des informations à Stans à une époque où y vivaient encore plusieurs vieillards qui avaient connu la maison

d'orphelins. De ceux-ci, nous n'avons pu tirer aucun fait positif, mais seulement *ce qu'on disait.*

On disait que le directoire avait envoyé Pestalozzi dans le Bas-Unterwald pour y détruire la religion catholique, pour laquelle le pays avait combattu. Le curé Businger était mal vu pour avoir coopéré à la fondation de l'asile. L'extérieur et les manières de Pestalozzi montraient qu'il devait être peu capable.

On disait que Pestalozzi avait une peur affreuse des Autrichiens, et qu'à la nouvelle de leur approche il s'était enfui précipitamment la nuit.

Nous avons aussi interrogé M. le vicaire Gut lui-même, et ses opinions nous ont paru s'être bien modifiées depuis la publication de son ouvrage. Du moins il ne nous a répété aucune des accusations citées plus haut; il n'a parlé de Pestalozzi qu'en termes convenables. Voici les griefs qu'il persiste à croire fondés :

A l'asile des orphelins, l'enseignement de la religion catholique était trop négligé. A la vérité, on ne citait rien dans les paroles de Pestalozzi qui y fût contraire, excepté qu'une fois il aurait dit aux enfants : « Les crucifix ne vous donneront point de pain, vous devez apprendre à travailler. » Parfois, il corrigeait les enfants en les frappant avec une corde.

En résumé, il nous paraît que l'envoi de Pestalozzi à Stans fut une faute; il blessa, et il devait blesser les sentiments religieux de la population qu'on voulait secourir; on pouvait s'attendre à l'opposition qu'il y rencontra, car cette opposition était naturelle; elle était même légitime et respectable, au point de vue des croyances du peuple d'Unterwald. Pestalozzi y lutta pendant cinq mois contre les difficultés d'une position intenable. Il est heureux qu'on ne lui ait pas permis de recommencer cette lutte héroïque, lorsqu'il fut remis de la maladie qui avait failli l'emporter.

La folie de l'unitarisme a fait bien du mal à la Suisse,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

et néanmoins il en est sorti une ère de vrai progrès; car Dieu sait tirer le bien du mal. De même, c'est de la folie de Stans qu'est sortie l'école primaire du XIXe siècle, qui a déjà donné tant de prospérité et de force aux peuples qui ont su en profiter.

Les expériences que Pestalozzi fit à Stans, la lumière qui en jaillit pour son esprit de pénétrante observation, les principes que son génie sut en tirer pour la marche naturelle et logique de *l'éducation élémentaire*, tout ce tableau de l'enfantement d'une grande, d'une féconde et salutaire réforme, se trouve dans la lettre écrite du Gurnigel, que Pestalozzi adressa à son ami le libraire Gessner, fils de l'auteur des *Idylles*. Cette lettre, dans laquelle il rend compte de son œuvre à Stans, fut imprimée pour la première fois en 1807, dans le *Journal hebdomadaire pour l'éducation de l'homme*, puis dans l'édition des *Œuvres de Pestalozzi*, publiée par Cotta, tom. IX. Puis elle fut réimprimée dans la collection complète, par Seyffarth. Elle a été souvent citée par fragments que les divers biographes copiaient les uns des autres. Sa haute importance nous oblige à la transcrire ici en entier.

Lettre de Pestalozzi à un ami sur son séjour à Stans.

Ami, encore une fois je me réveille d'un rêve; encore une fois je vois mon œuvre anéantie, et mes forces défaillantes dépensées inutilement.

Mais si faible et si malheureux qu'ait été mon essai, un ami de l'humanité ne regrettera point de s'arrêter quelques instants à examiner les motifs qui me persuadent qu'une postérité plus heureuse reprendra certainement le fil de mes espérances à l'endroit où il s'est rompu.

J'ai envisagé toute la révolution dès son origine comme une simple conséquence de la corruption de la nature humaine, et les malheurs qu'elle a produits comme un moyen nécessaire de ramener les hommes au sentiment des conditions essentielles de leur bonheur.

Sans une foi complète dans les formes politiques que la masse de semblables hommes pouvait se donner elle-même, j'ai cependant reconnu quelques principes de leurs constitutions et quelques intérêts sauvegardés par ces principes comme des mesures avantageuses, comme des points d'attache pour le progrès du vrai bien de l'humanité.

Ainsi, je mis aussi au grand jour, autant que je le pus, mes anciens vœux pour l'éducation du peuple; et particulièrement je les confiai, dans toute leur étendue, au cœur de Legrand (alors l'un des directeurs). Non seulement il y prit intérêt, mais il jugea aussi avec moi que la république avait un urgent besoin de la réforme de l'instruction publique; il dit comme moi qu'on pouvait obtenir les plus grands résultats pour la régénération du peuple en donnant à un certain nombre d'enfants, choisis parmi les plus pauvres, une éducation complète, mais qui, bien loin de les sortir de leur sphère, ne fit que les attacher plus fortement à la condition de leur famille dans la société.

Je restreignais mes désirs à ce seul point de vue, et Legrand les favorisait de toute manière; il les trouvait si importants qu'il me dit un jour: « Je ne quitterai pas volontairement le poste que j'occupe avant que vous n'ayez commencé votre œuvre. »

Comme j'ai exposé mon plan pour l'éducation publique des pauvres dans la troisième et la quatrième partie de *Léonard et Gertrude*, je ne le répète point ici. Je le soumis au directeur Stapfer avec tout l'enthousiasme d'un espoir dont je croyais la réalisation prochaine. Il m'encouragea avec la chaleur d'un homme qui comprend noblement les besoins les plus élevés de l'éducation populaire. Il en fut de même du ministre Rengger.

Mon intention était de chercher, dans le territoire de Zurich ou en Argovie, une localité qui réunît l'industrie et l'agriculture aux autres moyens d'instruction, de manière à permettre à mon établissement d'y réussir et d'y prendre le développement nécessaire à mon but. Mais le malheur d'Unterwald (septembre 1798) décida du local que j'avais à choisir. Le gouvernement jugea urgent de

venir au secours de cette malheureuse contrée, et me pria de faire pour cette fois l'essai de mon entreprise dans un lieu où véritablement je manquais de tout ce qui aurait pu lui assurer quelque succès.

J'y allai volontiers. Je comptais sur l'innocence du pays pour suppléer à tout ce qui faisait défaut, et sur sa misère pour y exciter quelque reconnaissance.

Mon zèle pour réaliser enfin le grand rêve de ma vie m'aurait porté à travailler aux plus hauts sommets des Alpes, et pour ainsi dire sans eau ni feu.

Le gouvernement m'assigna pour demeure le nouveau bâtiment des femmes (ursulines) à Stans; mais quand j'arrivai, il n'était pas achevé, et point du tout approprié à recevoir un grand nombre d'enfants. Il fallait avant tout le mettre en état de servir comme maison d'orphelins. Le gouvernement ordonna d'y exécuter les travaux nécessaires, et Rengger les poussa avec beaucoup de zèle, de force et d'activité. D'ailleurs, le gouvernement ne me laissa pas manquer d'argent.

Malgré toute la bonne volonté avec laquelle je fus soutenu, il y fallut beaucoup de temps; mais le temps était précisément ce qui nous manquait, car il était pressant de recevoir une foule d'enfants que la guerre laissait sans abri et sans ressources.

Tout manquait encore, excepté l'argent, lorsque les enfants arrivèrent en foule; la cuisine, les chambres, les lits n'étaient pas prêts pour les recevoir. Ce fut dans les commencements une cause de trouble incroyable. Pendant les premières semaines je fus confiné dans une très petite chambre; le temps était mauvais et l'air malsain à cause de la poussière des démolitions dont les platras remplissaient tous les corridors.

Le défaut de lits m'obligea d'abord à renvoyer de pauvres enfants chez eux pour la nuit; et ils revenaient le lendemain couverts de vermine. La plupart, à leur arrivée, présentaient les caractères d'une extrême dégénérescence de la nature humaine. Beaucoup d'entre eux avaient une gale invétérée qui les empêchait presque de marcher, ou des plaies à la tête, ou des haillons remplis de vermine; beaucoup étaient maigres comme des squelettes, livides, les regards anxieux, les fronts ridés par la défiance et le souci; quelques-uns effrontés, habitués à la mendicité, à l'hypocrisie et à toute sorte de fausseté; d'autres écrasés par le malheur, patients, mais défiants, craintifs et sans aucun sentiment affectueux. Parmi eux se trouvaient aussi quelques enfants gâtés, qui avaient goûté les douceurs de l'aisance; ceux-ci étaient pleins de prétentions, se tenaient à l'écart, regardaient avec dédain les petits mendiants devenus leurs camarades, souffraient de cette égalité, et ne pouvaient s'accommoder du régime de la maison, qui s'éloignait trop de leurs anciennes habitudes. Mais ce qui était général parmi eux, c'était une paresse persistante résultant du défaut d'exercice de leurs forces corporelles et des facultés de leur intelligence. Sur dix enfants, à peine y en avait-il un qui connût l' a b c; quant aux autres connaissances, il n'en était pas question.

Le défaut complet d'instruction scolaire était ce qui m'inquiétait le moins. Confiant dans les forces de la nature humaine, que Dieu a départies aux enfants même les plus pauvres et les plus négligés, j'avais appris depuis longtemps, par mes propres expériences, que sous leur grossièreté, sous leur sauvagerie, sous leur incapacité apparente, se trouvent cachées les plus belles facultés, les forces les plus précieuses; et même à Stans je vis bientôt surgir des dispositions naturelles pleines de vie chez les créatures dégénérées qui m'entouraient. Je savais combien les nécessites de la vie contribuent à éclairer les hommes sur les rapports essentiels des choses, à éveiller en eux l'esprit naturel, un jugement sain et des facultés qui, comme ensevelis sous le limon au fond de leur être, brillent d'un vif éclat dès qu'ils en sont débarrassés. Voici ce que je voulais faire: je voulais les retirer de ce limon, et les appliquer aux simples et pures circonstances de la vie domestique. J'étais sûr qu'il ne fallait pas autre chose pour que ces facultés naturelles se montrassent capables d'élever l'esprit et le cœur de mes élèves à tout ce que je pouvais désirer.

Je voyais donc mes souhaits accomplis, et j'étais convaincu que mon cœur changerait l'état de mes enfants

aussi promptement que le soleil du printemps ranimerait la terre engourdie par l'hiver.

Je ne me trompais pas; avant que le soleil du printemps fondît la neige de nos montagnes, on ne reconnaissait plus mes enfants.

Mais je ne veux pas anticiper. Ami, je veux te faire voir l'accroissement de ma plante, comme moi-même souvent le soir je regarde la citrouille qui croît rapidement à côté de la maison; et je ne te cacherai point le ver qui parfois s'attache aux feuilles et même au cœur de la plante.

J'ouvris l'établissement seul avec une femme de ménage, sans aucun aide, ni pour l'instruction, ni pour les soins physiques des enfants. Je voulais être seul, et malheureusement c'était une nécessité pour atteindre mon but. Personne sur la terre n'aurait voulu entrer dans mes vues pour l'éducation des enfants; et alors je ne connaissais à peu près personne qui eût pu le faire. Plus les hommes que j'aurais pu m'associer étaient instruits, et moins ils me comprenaient, et moins ils étaient capables de se fixer même en théorie aux simples points de départ auxquels je cherchais à revenir. Toutes leurs vues sur l'organisation et les besoins de l'entreprise étaient absolument différentes des miennes. Ce qu'ils repoussaient surtout, c'était l'idée qu'il fût possible de l'exécuter sans le secours d'aucun moyen artificiel, mais seulement par l'influence de la nature qui environnait les enfants et par l'activité qu'excitaient en eux les besoins journaliers de leur vie.

Et cependant c'était précisément cette pensée sur laquelle je fondais toute mon espérance de réussite; elle était pour moi le centre auquel se rattachaient une foule d'autres points de vue.

Des instituteurs tout formés ne pouvaient donc pas m'aider, encore moins des gens grossiers et ignorants. Je n'avais pas de fil conducteur sûr et déterminé à mettre dans la main de mes collaborateurs, et pas davantage des faits accomplis, des objets d'intuition, qui pussent leur rendre sensibles mes idées et la marche à suivre. Ainsi, que je le voulusse ou non, je devais

d'abord faire mon expérience tout seul, et par des faits, rendre claire l'essence même de mes vues, avant que je pusse compter sur un secours étranger. Au fait, dans cette position, personne ne pouvait m'aider. Je devais m'aider moi-même. Mon but était entièrement lié à cette conviction.

Je voulais prouver, par mon essai, que l'éducation publique doit imiter les moyens qui font le mérite de l'éducation domestique, et que ce n'est que par cette imitation qu'elle peut avoir du prix pour l'humanité.

L'instruction scolaire, si elle ne tient pas compte des circonstances de la vie domestique et de tout ce qui est nécessaire à l'éducation de l'homme, ne peut conduire, selon moi, qu'à un amoindrissement artificiel et méthodique du genre humain.

Toute bonne éducation exige que l'œil maternel puisse lire sûrement, jour par jour, heure par heure, tout changement de l'état de l'âme de l'enfant, dans ses yeux, sur ses lèvres et sur son front.

Elle exige essentiellement que la force de l'éducateur ne soit pas autre chose que la force d'un père, vivifiée par l'ensemble des circonstances de la vie domestique.

Tel est le fondement sur lequel je bâtissais. Il fallait que mes enfants reconnussent, dès l'aube du matin jusqu'à la fin de la soirée, et à chaque instant, sur mon front et sur mes lèvres, que mon cœur était à eux, que leur bonheur était mon bonheur, et leurs plaisirs mes plaisirs.

L'homme accepte si volontiers le bien! l'enfant y prête l'oreille si volontiers! mais il ne le veut pas pour toi, maître! il ne le veut pas pour toi, éducateur! il le veut pour lui-même. Le bien auquel tu veux le conduire ne doit pas être un caprice de ton humeur ou de ta passion : il faut qu'il soit le bien en lui-même et par la nature des choses, et que l'enfant le reconnaisse pour le bien. Il faut qu'il sente la nécessité de ta volonté pour sa position et pour ses besoins, avant qu'il accepte cette volonté.

Tout ce qu'il fait volontiers, il le veut; tout ce qui lui fait honneur, il le veut; tout ce qui tend à réaliser en

lui de grandes espérances, il le veut ; tout ce qui éveille en lui des forces et lui permet de dire avec vérité : *je le puis*, il le veut.

Mais cette volonté n'est pas excitée par des paroles ; elle ne l'est que par une sorte de culture complète qui donne des sentiments et des forces. Les paroles ne donnent pas la chose elle-même, mais seulement une expression, une vue claire de la chose dont on a conscience.

Avant tout, je voulais et je devais gagner la confiance et l'affection des enfants. J'étais sûr que si j'y parvenais, tout le reste viendrait de lui-même. Ami, songe à ma position en face des préjugés du peuple et des enfants, et tu comprendras les difficultés que j'avais à surmonter.

Ce malheureux pays avait souffert toutes les horreurs de la guerre. La plus grande partie du peuple abhorrait la nouvelle constitution. Il était exaspéré contre le gouvernement, et considérait ses secours eux-mêmes comme suspects. Opposé par son caractère naturellement mélancolique à toute nouveauté étrangère, il tenait avec une opiniâtreté aigrie et défiante à tout ce qui constituait son ancien état, quelque misérable qu'il fût à certains égards.

Je n'étais au milieu d'eux qu'une créature du nouvel ordre de choses. Ils me considéraient comme un instrument qui travaillait, non pas pour eux, mais pour des hommes qui étaient la cause de leurs malheurs, et dont les opinions, les vues et les projets étaient en complète opposition avec les leurs. A cette défiance politique venait s'ajouter une défiance religieuse tout aussi forte. On me regardait comme un hérétique qui, tout en faisant quelque bien aux enfants, mettait leur âme en danger. Ces gens n'avaient jamais vu un réformé remplir chez eux une fonction publique, surtout pas celle d'instituteur de leurs enfants ; et dans ce moment-là, à Stans, les passions politiques et religieuses étaient surexcitées plus que jamais.

Pense, mon ami, à cette disposition du peuple, à ma faiblesse, à mon extérieur si peu imposant, à la malveillance à laquelle j'étais exposé presque publiquement ; et juge de ce que j'ai dû supporter pour pouvoir continuer mon œuvre.

Cependant, quelque dur et pénible que fût pour moi ce défaut d'aide et de secours, il était favorable à la réussite de mon entreprise. Il m'obligeait à être toujours tout pour mes enfants. J'étais seul avec eux du matin au soir. C'était de ma main qu'ils recevaient tout ce qui pouvait faire du bien à leur corps ou à leur âme. Tout secours dans le besoin, toute consolation, toute instruction, leur venait immédiatement de moi. Leur main était dans ma main ; mes yeux étaient fixés sur leurs yeux.

Mes larmes coulaient avec les leurs, et je souriais avec eux. Ils étaient hors du monde ; ils étaient hors de Stans ; ils étaient avec moi, et j'étais avec eux. Ma soupe était leur soupe ; ma boisson était leur boisson. Je n'avais autour de moi ni famille, ni amis, ni domestiques, je n'avais qu'eux. Avec eux quand ils étaient bien portants, à leur côté quand ils étaient malades ; je dormais au milieu d'eux ; j'étais le soir le dernier couché, et le matin le premier levé. Quand nous étions couchés, je priais encore avec eux et je les instruisais jusqu'à ce qu'ils fussent endormis ; eux-mêmes me le demandaient. Exposé sans cesse aux dangers de la contagion, je soignais moi-même leurs habits et leurs personnes, dont la malpropreté était presque insupportable.

Voilà comment il a été possible que ces enfants s'attachassent peu à peu à moi, et quelques-uns d'une affection si profonde qu'ils contredisaient leurs parents et leurs amis quand ceux-ci leur parlaient mal de moi. Ils sentaient qu'on était injuste à mon égard, et je crois qu'ils m'en aimaient davantage. Mais à quoi sert-il que les petits oiseaux dans leur nid aiment leur mère, quand l'oiseau de proie qui veut leur mort plane constamment tout autour d'eux.

Cependant, le premier effet de ces principes et de cette conduite ne fut pas toujours satisfaisant ; et il ne pouvait pas l'être toujours. Les enfants ne croyaient pas si facilement à mon amour. Habitués à l'oisiveté, à une

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

liberté sans frein, aux jouissances fortuites et désordonnées d'une existence presque sauvage, ils étaient venus au couvent se flattant d'y être bien nourris sans avoir rien à faire. Bientôt quelques-uns trouvèrent qu'ils y étaient restés assez longtemps, et voulurent s'en aller ; ils parlaient d'une fièvre des écoles, qui attaque les enfants lorsqu'on les tient occupés toute la journée. Ce mécontentement des premiers mois vint surtout de ce que plusieurs de mes enfants furent malades ; c'était la conséquence soit d'un brusque changement de régime et d'habitudes, soit des rigueurs de la saison et de l'humidité du bâtiment que nous habitions. Nous toussions tous, et plusieurs enfants furent atteints d'une fièvre putride qui régnait dans toute la contrée.

Cette fièvre débutait toujours par des vomissements, et ceux-ci s'étaient souvent produits sans la fièvre et par le seul effet du changement de nourriture. Mais on attribua généralement la fièvre à une mauvaise qualité des aliments, supposition qui fut bientôt démentie par les faits. Aucun de mes enfants ne succomba.

Dès le retour du printemps, les enfants prospérèrent à vue d'œil, et tous ensemble ; leur crue fut rapide, leur teint s'anima ; des magistrats et des ecclésiastiques qui les virent quelque temps après trouvèrent qu'il avaient tellement gagné qu'on ne les reconnaissait plus.

Cependant l'état maladif de quelques élèves se prolongea assez longtemps ; et l'influence des parents n'était pas favorable à leur guérison. « Pauvre enfant, comme tu as mauvaise mine ! je pourrais te soigner au moins aussi bien qu'on te soigne ici ; viens avec moi. » Voilà ce que disaient, en venant chez moi, des mères habituées à mendier de porte en porte. C'était le dimanche surtout que les parents arrivaient en foule, plaignaient leurs enfants, les faisaient pleurer, et les excitaient à sortir de la maison. Ainsi beaucoup d'entre eux me quittèrent, bientôt remplacés par d'autres. On comprend les conséquences de toutes ces mutations pour un établissement qui commençait.

Plusieurs croyaient me faire une faveur personnelle en me laissant les enfants ; il demandaient aux capucins

si je n'avais pourtant pas d'autres moyens de subsistance, puisque je tenais tant à des élèves. Ces gens en général étaient persuadés que la misère seule avait pu me décider à prendre tant de peine ; et cette opinion se faisait jour dans leurs procédés envers moi.

Quelques-uns me demandèrent de l'argent pour remplacer le produit de la mendicité de leurs enfants : d'autres, le chapeau sur la tête, m'annonçaient qu'ils voulaient bien essayer encore quelques jours ; d'autres encore me dictaient leurs conditions.

Ainsi se passèrent des mois, avant que j'eusse la joie de voir un père ou une mère me serrer la main d'un air reconnaissant. Les enfants furent gagnés beaucoup plus tôt. Ils pleuraient parfois, lorsque leurs parents ne m'avaient dit ni bonjour ni bonsoir. Plusieurs se trouvaient heureux, et disaient à leurs mères : « Je suis mieux ici qu'à la maison. » Lorsque je leur parlais seul à seul, ils me racontaient volontiers combien ils avaient été malheureux, sans pain, sans lit, rudoyés, battus, etc. ; et parfois, ces mêmes enfants partaient avec leur mère dès le lendemain.

Il en est d'autres pourtant, et en assez grand nombre, qui virent promptement qu'avec moi ils pouvaient apprendre quelque chose et devenir quelque chose ; leur zèle et leur attachement ne se démentirent pas. Bientôt leur conduite fut imitée par d'autres qui n'avaient pas tout à fait les mêmes sentiments.

Ceux qui s'enfuirent étaient les plus mauvais et les plus incapables. Mais pour chercher à les faire partir, on attendait qu'ils fussent débarrassés de leur vermine et de leurs haillons. Plusieurs m'avaient été amenés dans l'intention évidente de les faire nettoyer et vêtir pour les reprendre ensuite.

Mais enfin leur propre conviction mit fin à la défiance hostile qu'ils avaient à leur arrivée. En 1799 j'eus près de quatre-vingts enfants. La plupart d'entre eux étaient bien doués, quelques-uns même d'une manière distinguée.

Apprendre était, pour presque tous, quelque chose d'entièrement nouveau ; et dès qu'ils virent qu'ils y réussissaient, leur zèle devint infatigable. Des enfants qui

n'avaient jamais ouvert un livre, et qui savaient à peine réciter *Pater noster* et *Ave Maria*, en vinrent en peu de semaines à étudier presque du matin au soir avec le plus grand intérêt. Même après le souper, dans les premiers temps surtout, lorsque je leur disais : « Enfants, voulez-vous aller dormir ou apprendre ? » ils répondaient ordinairement : « Apprendre. » Il est vrai qu'il n'en fut plus ainsi par la suite, lorsqu'ils durent se lever de grand matin.

Mais ce premier zèle imprima à tout l'établissement une direction et amena pour l'étude un succès qui dépassèrent de beaucoup mon attente. Et cependant, mes difficultés étaient inexprimables ; je ne trouvais point encore la possibilité de donner à l'étude une bonne organisation.

Ma confiance et mon zèle n'avaient pu surmonter ni la sauvagerie des individus, ni l'incohérence de l'ensemble. Je devais établir l'ordre général sur un fondement d'un ordre plus relevé, fondement qui n'existait pas encore et que je voulais faire naître. Avant d'avoir ce fondement, je ne pouvais organiser convenablement dans la maison ni l'enseignement ni l'économie ; et je ne l'aurais pas voulu. Tout devait venir, non point d'un plan préconçu, mais de mes rapports avec les enfants. C'est là que je cherchais des principes élevés et des forces éducatives, qui devaient se produire directement par la vie même et l'harmonie, par la communauté d'attention, d'activité et de besoins de mes enfants. D'ailleurs ce n'était pas d'une organisation extérieure que je pouvais attendre la régénération dont mes élèves avaient un si grand besoin. Si j'avais procédé par des moyens de contrainte, par des règlements ou des sermons, au lieu de gagner le cœur des enfants et de l'ennoblir, je l'aurais repoussé, je l'aurais aigri et je me serais éloigné de mon but. Je devais nécessairement, et tout d'abord, éveiller en eux des sentiments purs, moraux et relevés, afin de pouvoir ensuite obtenir volontairement leur attention, leur activité et leur obéissance pour les choses extérieures. Je ne pouvais que suivre le haut précepte de Jésus-Christ : « Nettoyez d'abord l'intérieur, afin que l'extérieur devienne aussi net. » Et si jamais la vérité de ce précepte a été

manifestée d'une manière incontestable, c'est dans l'expérience que j'en ai faite alors.

Mon but essentiel était d'obtenir que cette nouveauté de vie commune et de forces naissantes produisît parmi eux des sentiments fraternels, les sentiments d'une vraie vie de famille, des sentiments d'affection, de justice et de moralité.

J'atteignis ce but avec assez de bonheur. On vit bientôt régner parmi ces soixante et dix mendiants, aux habitudes sauvages, une paix, une amitié, des attentions cordiales, qui sont rares, même entre de véritables frères et sœurs.

Voici quel était le principe auquel je m'efforçais de conformer toute ma conduite : Cherche d'abord à élargir le cœur de tes enfants, et par la satisfaction de leurs besoins journaliers, à mettre l'amour et la bienfaisance sans cesse en contact avec leurs impressions, avec leur expérience et avec leur activité, afin de développer et d'affermir ces sentiments dans leur cœur ; puis tâche de les accoutumer à beaucoup de savoir-faire, afin qu'ils puissent appliquer leur bienfaisance utilement, abondamment et sûrement dans le cercle qui les entoure.

Enfin, et en dernier lieu, aborde les signes dangereux du bien et du mal, aborde les mots qui les expriment ; mais rattache-les à l'expérience journalière de la maison, et veille à ce qu'ils la représentent uniquement, afin qu'ils rappellent clairement aux enfants leurs propres sentiments, et qu'ils donnent en quelque sorte un corps dans leur conscience à la beauté et à la justice de la vie morale qui se présente à eux. Mais quand tu devrais passer des nuits pour chercher à dire en deux mots ce que d'autres disent en vingt, ne regrette pas des nuits sans sommeil.

J'ai donné à mes enfants très peu d'explications ; je ne leur ai enseigné ni la morale ni la religion. Mais lorsqu'ils étaient tranquilles, et qu'on entendait chaque respiration, alors je leur disais : « Ne devenez-vous pas plus raisonnables et meilleurs, quand vous êtes ainsi, qu'en faisant du bruit ? » Quand ils me sautaient au cou en m'appelant leur père, je leur disais : « Enfants, serait-il

bien de tromper votre père ? après m'avoir embrassé, de faire derrière mon dos ce qui m'afflige ? » Quand on parlait de la misère du pays, quand ils sentaient le bonheur de leur sort, je leur disais : « Que Dieu est bon d'avoir fait le cœur de l'homme compatissant ? »

Quelquefois aussi je leur demandais s'ils ne trouvaient pas une grande différence entre le gouvernement qui élève les pauvres et leur apprend à gagner leur vie, et celui qui les abandonne à leur oisiveté et à leurs vices avec la mendicité et l'hôpital pour toute ressource.

Souvent je leur présentais le tableau du bonheur d'un ménage modeste et paisible, qui, par l'économie et le travail, s'est assuré son pain, et s'est mis en position de pouvoir conseiller les ignorants et secourir les malheureux. Quand ils se pressaient contre mon cœur, je demandais aux meilleurs d'entre eux, déjà pendant les premiers mois, s'ils ne voulaient pas aussi vivre comme moi au milieu des petits malheureux, les soigner, et en faire des hommes bien élevés. Dieu ! comme leurs sentiments s'élevaient, comme leurs yeux se mouillaient de larmes, quand ils me répondaient : « Jésus ! Marie ! si j'en pouvais venir là. »

Ce qui les élevait par-dessus tout c'était la perspective de ne pas rester toujours pauvres, mais de reparaître un jour au milieu de leurs semblables avec des connaissances et des talents, de pouvoir leur être utiles, et de jouir de leur estime. Ils sentaient que sous ce rapport, et par mes soins, ils avançaient plus que d'autres enfants ; ils comprenaient très bien que ce qu'ils faisaient dans la maison les préparait à leur activité future ; un heureux avenir se présentait à eux comme un résultat assuré de leur persévérance. C'est pourquoi bientôt l'application leur devint facile ; son objet était en parfaite harmonie avec leurs vœux et leurs espérances. Ami, la vertu se développe par cette concordance comme la jeune plante par la concordance du sol avec la nature et les besoins de ses organes les plus tendres.

J'ai vu s'éveiller dans les enfants une force intérieure dont l'existence générale a dépassé de beaucoup mon attente, et dont souvent les manifestations m'ont étonné, en me touchant profondément.

Lors de l'incendie d'Altorf [1], je les rassemblai autour de moi et leur dis : « Altorf est brûlé ; peut-être qu'en ce moment cent enfants sont sans asile, sans pain et sans habits ; ne voulez-vous pas prier notre bon gouvernement qu'il en reçoive une vingtaine dans notre maison ? » Je vois encore à présent l'émotion avec laquelle ils répondirent : « Ah oui ! mon Dieu, oui ! » Mais, enfants, dis-je alors, pensez pourtant à ce que vous demandez ! Notre maison n'a pas autant d'argent que nous voulons ; et il n'est pas sûr qu'à cause de ces pauvres enfants on nous en donnera plus qu'à présent. Vous pourrez donc être exposés à travailler davantage, à être moins bien nourris et à partager vos habits avec ces pauvres enfants. Ne dites donc pas que vous désirez qu'ils viennent si vous n'êtes pas disposés à supporter volontiers toutes ces conséquences de leur arrivée. »

Après leur avoir ainsi parlé avec toute la force dont je fus capable, je leur fis répéter à eux-mêmes tout ce que j'avais dit, afin d'être sûr qu'ils avaient bien compris quelles seraient les conséquences de leur demande. Mais ils restèrent fermes dans leur décision, et ils répétèrent tous : « Oui, oui ! nous voulons travailler davantage, manger moins, et partager nos habits avec ces enfants, et nous serons contents qu'ils viennent. »

Des émigrés des Grisons m'avaient glissé dans la main quelques écus pour mes pauvres enfants ; aussitôt je les appelai et je leur dis : « Ces hommes sont obligés de quitter leur patrie ; ils ne savent peut-être pas où ils trouveront un asile demain ; eh bien ! voici ce que dans leur malheur ils me donnent pour vous. Venez les remercier. » Et l'attendrissement des enfants fit verser des larmes aux émigrés.

C'est ainsi que je m'efforçais d'éveiller le sentiment de chaque vertu avant d'en parler ; car je considérais

[1] Le 5 avril 1799, le bourg d'Altorf, chef-lieu du canton d'Uri, fut détruit par le feu. On attribua ce désastre à la jalousie et à la haine des paysans de la contrée contre les riches industriels du chef-lieu, qui paraissaient favorables au nouvel ordre de choses.

comme mauvais de causer avec les enfants sur des sujets qui les obligent à parler sans bien savoir ce qu'ils disent.

A chaque sentiment éveillé en eux, je joignais des exercices propres à les accoutumer à se vaincre eux-mêmes, afin d'appliquer toute bonne disposition à la vie pratique de chaque jour.

On comprend que, sous ce rapport, il n'était pas possible d'organiser une discipline pour l'établissement; elle ne pouvait s'établir que peu à peu, et par le développement même de l'œuvre.

Le silence, comme moyen d'obtenir l'activité, est peut être le premier secret d'une institution pareille.

Le silence que j'exigeais quand je voulais enseigner, était pour moi un grand moyen d'atteindre mon but; comme aussi mes exigences quant à la tenue du corps des enfants.

J'avais réussi à ce point, qu'au moment où je demandais le silence, je pouvais enseigner à voix très basse, on n'entendait aucun autre bruit que mes paroles ; et quand les enfants les répétaient tous ensemble, il m'était facile de distinguer chaque défaut de prononciation. Il est vrai qu'il n'en était pas toujours de même.

Quelquefois, par exemple, et comme un badinage, je leur demandais, tandis qu'ils répétaient mes phrases, de tenir constamment leur œil fixé sur leur doigt du milieu. On ne saurait croire combien de pareilles minuties peuvent contribuer à faire atteindre les buts les plus élevés.

Une jeune fille qu'on aurait cru appartenir à une horde de sauvages, mais qui s'accoutuma à tenir la tête et le corps droits sans jeter les yeux de tous côtés, fit par là, dans son éducation morale, des progrès que personne n'aurait jugés possibles.

Ces expériences m'ont appris que la simple habitude de la tenue extérieure qui convient à une vie vertueuse, fait beaucoup plus pour l'éducation des sentiments moraux que toute l'instruction et tous les sermons auxquels manquerait l'appui de ce moyen.

Grâce à l'application de ces principes, le caractère de

mes enfants était évidemment plus ouvert, plus tranquille, mieux disposé à tout ce qui est noble et bon, qu'on n'aurait pu le prévoir d'après l'absence complète d'idées, de sentiments et de principes moraux avec laquelle la plupart d'entre eux étaient arrivés chez moi. Dans le fait, ce défaut d'instruction préalable ne fut pas pour moi un grand obstacle ; à peine me gêna-t-il. Je pourrais même dire que dans la marche si simple que je suivais, il fut souvent pour moi un avantage ; car j'avais incomparablement moins de peine à développer les enfants dont l'esprit était table rase que ceux qui avaient déjà acquis des idées peu justes ; de même, les premiers étaient beaucoup plus que ceux-ci accessibles à des sentiments simples et purs.

Mais lorsque les enfants montraient de la dureté et de la rudesse, alors j'étais sévère, et j'employais des châtiments corporels.

Cher ami, le principe pédagogique qui veut qu'on s'empare de l'esprit et du cœur des enfants par de simples paroles, et sans avoir besoin des châtiments corporels, est certainement bon et applicable dans des positions et des circonstances heureuses ; mais avec mes enfants d'âges si différents, la plupart mendiants et à défauts enracinés, avec le besoin d'arriver sûrement, promptement et par des moyens simples, à exercer de l'influence sur tous pour les mettre tous dans le bon chemin, quelques châtiments corporels étaient inévitables ; et ce serait une erreur de croire qu'ils me faisaient perdre la confiance de mes élèves.

Ce ne sont pas quelques actions rares et isolées qui forment l'opinion et les sentiments des enfants ; ce sont les impressions qui se répètent jour par jour et heure par heure, leur faisant discerner les sentiments plus ou moins bienveillants qu'ils nous inspirent. Voilà ce qui décide la disposition générale de leurs sentiments, disposition d'après laquelle ils jugent des actions isolées.

C'est pourquoi les punitions des pères et des mères font rarement une impression fâcheuse. Mais il en est tout autrement des maîtres d'école et autres instituteurs qui ne sont pas jour et nuit avec les enfants, et ne sou-

tiennent pas avec eux les rapports qui résultent d'un ménage commun. Il manque à ceux-ci mille circonstances favorables pour gagner le cœur de leur élèves, pour lesquels ils ont toujours quelque chose d'étranger qui les distingue à leurs yeux des personnes auxquelles les enfants sont unis par une vie commune.

Mes punitions n'excitèrent jamais l'obstination; les enfants que j'avais châtiés étaient contents lorsqu'un moment après je leur tendais la main et les embrassais, et je pouvais lire dans leurs yeux qu'en vérité le dernier effet de mes soufflets c'était de la joie. Mais voici ce que j'ai éprouvé de plus fort en ce genre: un des enfants que j'aimais le plus, abusant de ce qu'il était sûr de mon affection, menaça injustement un de ses camarades; j'en fus outré, et ma main lui fit sentir durement mon indignation. L'enfant parut près de succomber à sa douleur, il pleura pendant un quart d'heure sans interruption; puis, dès que j'eus passé la porte pour sortir, il se leva, alla à celui qu'il avait offensé, lui demanda pardon, et le remercia d'avoir fait connaître sa méchante conduite. Ami, ce n'était pas une comédie; l'enfant jusqu'alors n'avait rien vu de pareil.

Cher ami, mes soufflets ne pouvaient causer à mes enfants aucune mauvaise impression, parce que j'étais toute la journée au milieu d'eux avec mon affection vive et pure, et que je me dévouais entièrement à eux. Ils ne jugeaient point mal mes actions, parce qu'ils ne pouvaient méconnaître mon cœur ; il n'en était pas de même des parents, des amis, des étrangers et des pédagogues qui nous visitaient; et c'était naturel. Mais je ne m'inquiétais pas du monde entier, pourvu que mes enfants me comprissent.

Aussi faisais-je toujours mon possible pour leur faire sentir et comprendre clairement les motifs de ma manière d'agir dans tout ce qui pouvait exciter vivement leur attention et leur intérêt. Ceci, mon ami, me ramène à l'ensemble des moyens moraux d'une éducation vraiment domestique.

L'éducation morale élémentaire, considérée dans son ensemble, comprend trois parties distinctes: il faut d'abord donner aux enfants une conscience morale en éveillant en eux des sentiments purs ; il faut ensuite, par l'exercice les accoutumer à se vaincre eux-mêmes pour s'appliquer à tout ce qui est juste et bon; il faut enfin les amener à se faire, par la réflexion et la comparaison, une idée juste des droits et des devoirs moraux qui résultent pour eux de leur position et de leur entourage.

Jusqu'ici, cher ami, je t'ai fait connaître quelques-uns des moyens que j'employais pour atteindre les deux premiers de ces buts. Ils étaient tout aussi simples pour le troisième. C'était aussi par les impressions et les expériences de leur vie de chaque jour, que je donnais à mes enfants un sentiment juste et vrai du droit et du devoir. Lorsque, par exemple, ils faisaient du tapage, j'en appelais à leur propre jugement, et je leur demandais s'il était possible d'apprendre en de pareilles conditions. Je n'oublierai de ma vie combien en général je trouvais fort et droit leur sentiment de la justice et de la raison, et combien ce sentiment élevait et assurait leur bonne volonté.

Je m'adressais ainsi à eux et à leur sentiment dans toutes les circonstances qui intéressaient la maison. C'était ordinairement pendant les heures tranquilles de la soirée que j'en appelais à leur libre jugement. Lorsque, par exemple, on disait dans le village qu'ils n'avaient point assez à manger : « Enfants ! leur demandais-je, dites-moi vous-mêmes si vous n'êtes pas mieux nourris que vous ne l'étiez dans vos maisons. Pensez-y, et dites-moi vous-mêmes s'il serait bien de vous entretenir ici de manière que dans la suite, malgré toute votre application et votre travail, vous ne puissiez pas vous procurer ce dont vous auriez pris l'habitude. Ou bien, manquez-vous du nécessaire ? Dites-le vous-mêmes; pensez-vous que raisonnablement et avec justice, je puisse faire davantage pour vous ? Voudriez-vous que l'argent dont je dispose fût tout employé à entretenir trente à quarante enfants, tandis que maintenant j'en entretiens quatre-vingts ? serait-ce juste ? »

De même, quand j'appris que dans le village on trouvait que je les punissais trop rudement, je leur dis :

» Enfants, vous savez combien je vous aime ; mais dites-moi, voulez-vous que je cesse de vous punir ? croyez-vous que sans soufflets je puisse vous délivrer de vos mauvaises habitudes si enracinées ? Sans tapes, est-ce que vous penseriez toujours bien à ce que je vous dis ? » Tu étais là, mon ami, tu as vu de tes yeux avec quelle sincère émotion ils s'écrièrent : « Nous ne nous plaignons pas des soufflets ; Dieu nous préserve d'en mériter ! mais nous voulons être punis quand nous faisons mal. »

Bien des choses qu'on supporte facilement dans un petit ménage ne pouvaient pas être tolérées dans une réunion si nombreuse. Je leur faisais voir clairement cette différence, et dans chaque cas j'en appelais à eux-mêmes pour prononcer sur ce qui pouvait ou ne pouvait pas être permis. Il est vrai qu'avec eux je n'employais jamais les mots de liberté et d'égalité ; mais autant que possible je les mettais tellement en liberté et à leur aise avec moi, que je leur trouvais de plus en plus chaque jour ce regard limpide qui, d'après mon expérience, est l'indice d'une éducation très libérale. J'étais bien loin de vouloir tromper jamais la confiance que je voyais briller dans leurs yeux ; je cherchais constamment à la fortifier en même temps que leur libre individualité, afin que rien ne vînt troubler leurs yeux d'anges, dont la vue me causait une vive jouissance. Mais je ne supportais pas les fronts ridés et soucieux ; je les déridais moi-même, alors ils souriaient, et même entre eux ils évitaient de montrer des fronts ridés.

Leur grand nombre me donnait chaque jour des occasions de leur montrer ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est juste et ce qui est injuste. Le bien et le mal sont également contagieux dans une pareille réunion d'enfants ; et selon que les bons ou les mauvais sentiments se seraient propagés, l'établissement pouvait devenir beaucoup meilleur ou beaucoup plus mauvais que s'il n'eût compté que peu d'enfants. Sur ce sujet aussi, je m'expliquais ouvertement avec eux. Je n'oublierai jamais l'impression que produisirent mes paroles lorsque je leur dis, après avoir reconnu un désordre qui

s'était glissé parmi eux : « Enfants, il en est de notre maison comme de tout autre ménage ; quand les enfants sont nombreux, et quand chacun s'abandonne à ses mauvaises habitudes, le désordre devient tel que la mère la plus faible est obligée de devenir raisonnable dans l'éducation de ses enfants, et de les soumettre tous à ce qui est juste et bien. Et vraiment, c'est ce que je dois faire à présent. Si vous ne vous soumettez pas de bon cœur à l'ordre nécessaire, notre établissement ne pourra pas subsister, vous retomberez dans votre ancienne misère, et l'habitude que vous avez maintenant d'un bon gîte, d'habits propres et d'une nourriture assurée, vous rendra plus malheureux que vous ne l'avez jamais été. Enfants, dans ce monde l'homme n'apprend à se conduire que par la nécessité ou par ses convictions ; lorsque la raison et la nécessité lui manquent toutes deux, il devient abominable. Pensez un peu à ce que vous deviendriez si vous vous trouviez à l'abri du besoin, sans que ce qui est bien, juste et bon, fît aucune impression sur vous. Chez vous, vous aviez toujours quelqu'un qui veillait sur vous ; puis la pauvreté vous obligeait à bien des choses bonnes. Mais si vous avez pour vous conduire vos convictions et la raison, vous pouvez vous élever bien plus haut que par le seul effet de la nécessité. »

C'est ainsi que je leur parlais souvent, sans m'inquiéter le moins du monde de savoir si chacun d'eux comprenait chacune de mes paroles ; car j'étais bien sûr que l'impression de l'ensemble les atteignait tous.

Des tableaux animés de l'état dans lequel ils pouvaient se trouver plus tard, étaient aussi d'un grand effet sur eux. Je leur montrais où conduit chaque défaut particulier ; ainsi je leur disais : « Ne connais-tu pas des hommes qui sont détestés à cause de leur mauvaise langue et de leurs méchants discours ? Voudrais-tu, dans tes vieux jours, être ainsi en abomination à tes voisins, à tes parents, même à tes enfants ? » Par là je profitais de leur propre expérience pour leur faire envisager d'une manière frappante le malheur auquel nous conduisent nos défauts. J'en faisais de même pour les conséquences de

tout ce qui est bon. Mais en général je m'efforçais de mettre sous leurs yeux les effets si différents d'une bonne et d'une mauvaise éducation. « N'en connais-tu pas des hommes qui ne sont malheureux que parce que dans leur jeunesse ils ne se sont pas accoutumés à réfléchir et à s'appliquer? N'en connais-tu pas qui pourraient gagner trois ou quatre fois plus s'ils savaient lire et écrire? N'as-tu pas à cœur de profiter de ton temps ici pour t'instruire, afin de n'être pas un jour, ou forcé de vivre de mendicité, ou à charge à tes propres enfants? »

Voici encore des pensées qui impressionnaient profondément mes enfants : « Connais-tu quelque chose de plus grand et de plus beau que de conseiller les pauvres et de soulager les malheureux? Mais si tu restes ignorant et incapable, tu seras obligé, malgré ton bon cœur, de laisser aller les choses comme elles vont; tandis que si tu deviens instruit et habile tu pourras donner de bons conseils, et retirer bien des gens de leur misère. »

J'ai trouvé en général que des pensées grandes, nobles et élevées sont indispensables pour développer la sagesse et la fermeté du caractère.

Une pareille instruction doit être complète, en ce sens qu'elle doit embrasser toutes nos dispositions et toutes nos circonstances; puis elle doit être donnée dans un esprit vraiment psychologique, c'est-à-dire avec simplicité, avec amour, avec force et avec calme. Alors, par sa propre nature, elle produit nécessairement une conscience éclairée et délicate pour tout ce qui est vrai et bien; et une foule de vérités accessoires qui en dépendent viennent d'elles-mêmes se présenter, se faire accepter et s'assimiler à l'âme humaine, même pour ceux qui ne savent pas exprimer ces vérités par des paroles. Cette expression verbale des vérités par lesquelles on règle sa vie, n'est point aussi généralement utile au genre humain que nous nous le figurons, nous qui sommes habitués depuis des siècles à cette instruction chrétienne par demandes et par réponses, si verbeuse, et d'un effet si superficiel, nous qui, depuis un âge d'homme, voyons notre

pauvre siècle enfoncé de plus en plus dans la manie des vains discours par ceux qui prétendent l'éclairer.

Je crois surtout que le premier développement de la pensée des enfants est entièrement troublé par un enseignement verbeux qui n'est approprié ni à leurs facultés ni aux circonstances de leur vie.

D'après mes expériences, le succès dépend de ce point : que toute chose enseignée aux enfants s'en fasse accepter comme vraie, pour être intimement liée à une expérience intuitive et sensible qui leur soit propre.

Sans cette base, la vérité se présente à eux uniquement comme un jouet qui, n'étant pas à leur mesure, leur paraît à charge. Bien certainement, la vérité et la justice ne sont pas pour l'homme une affaire de mots, mais bien de sentiment intime, de vues élevées, de nobles aspirations, et de tact sûr, même sans les signes extérieurs par lesquels leur force peut être manifestée.

Et ce qui n'est pas moins vrai, c'est que ce sentiment de la vérité et de la justice, quand il s'est développé simplement et sans phrases dans le fond de l'âme humaine, est pour celle-ci le meilleur préservatif contre les principales et les plus pernicieuses conséquences des préjugés; il ne permettra pas que l'erreur, l'ignorance et même la superstition, si mauvaises qu'elles soient en elles-mêmes, y deviennent ce qu'elles sont et ce qu'elles resteront toujours pour ceux qui bavardent sans cesse sur la religion et le droit, sans avoir dans le cœur l'amour et la justice.

Ces principes généraux de l'instruction humaine sont de l'or pur; les vérités spéciales qui en dépendent ne sont que de la petite monnaie. Je ne puis m'empêcher de comparer l'homme qui nage et s'enfonce dans cette mer composée de milliers de petites gouttes de vérité, à un marchand qui après avoir gagné son bien, kreutzer par kreutzer, aurait voué un tel culte, non seulement à l'économie des kreutzer, mais à chaque kreutzer en lui-même, que la perte d'un seul kreutzer le désolerait comme celle d'un louis d'or.

Lorsque l'harmonie des forces et des dispositions de l'âme est fondée sur le paisible exercice du devoir, lors-

que l'attrait des pures relations entre les hommes est vivifié et assuré par des vérités simples et élevées, alors il n'y a rien à craindre des préjugés ; le développement naturel de ces forces et de ces dispositions les fera disparaître, comme la lumière dissipe les ténèbres.

Le savoir humain tire ses vrais avantages de la sûreté des fondements sur lesquels il repose. L'homme qui sait beaucoup a besoin de plus de force et de travail que tout autre pour mettre ses connaissances en harmonie avec ses dispositions et avec les circonstances dans lesquelles il vit. S'il ne le fait pas, son savoir n'est pour lui qu'un feu-follet qui l'égare, et qui peut lui faire perdre ces jouissances ordinaires de la vie, que le simple bon sens garantit souvent à l'homme le plus ignorant. Voilà, mon cher ami, pourquoi je trouvais si important que cette harmonie des forces de l'âme, à laquelle notre nature et nos premières impressions nous conduisent, ne fût pas bouleversée par les erreurs de l'art humain.

Maintenant, mon ami, je t'ai exposé mes vues sur l'esprit de famille qui doit régner dans une maison d'éducation, et je t'ai raconté mon essai de le mettre en pratique. Je veux encore te faire connaître les principes essentiels qui présidaient à mon enseignement.

Je ne connaissais aucun ordre, aucune méthode, aucun art qui ne reposât sur les simples conséquences de la conviction qu'avaient les enfants de mon amour pour eux. Je n'en voulais point connaître d'autres.

Ainsi, je subordonnais l'instruction de mes enfants à un point de vue plus élevé, qui consistait à éveiller et à fortifier leurs meilleurs sentiments, par les rapports mêmes qu'ils soutenaient entre eux et avec moi dans leur vie de chaque jour.

J'avais bien le livre de lecture de Gedicke, mais l'usage ne m'en était pas plus utile que celui de tout autre livre d'école ; car je considérais la première instruction à donner à cette foule d'enfants d'âges si différents comme une occasion favorable pour la mettre en harmonie avec mes vues. Je comprenais très bien l'impossibilité d'organiser mon enseignement selon les formes ordinaires d'une bonne école.

En général, je regardais comme peu importante une étude de mots, même en y joignant l'explication des idées représentées par ces mots.

Je voulais réunir l'étude et le travail, l'école et l'atelier, et en quelque sorte les fondre ensemble. Mais je pouvais d'autant moins réaliser cet essai, qu'il me manquait à la fois le personnel, les matériaux et les outils. Peu de temps seulement avant la fin de l'établissement, quelques enfants avaient commencé à filer; et je voyais clairement qu'avant d'opérer la fusion dont j'ai parlé, il fallait fonder solidement et séparément, d'une part l'étude de l'école, de l'autre le travail de l'atelier.

Cependant, alors déjà, dans le travail des enfants, j'accordais beaucoup moins d'importance au gain immédiat qu'à l'exercice corporel qui, en développant leur force et leur adresse, devait leur procurer plus tard un bon gagne-pain. De même je considérais ce qu'on nomme ordinairement l'instruction des enfants comme devant être un exercice des facultés, et je trouvais important d'exercer d'abord l'attention, l'esprit d'observation et la mémoire, et de donner de la force à ces pouvoirs, avant de mettre en œuvre l'art de juger et de raisonner; à mes yeux c'était le meilleur moyen d'éviter le danger de faire de ces discoureurs superficiels et présomptueux, dont les jugements erronés sont bien plus funestes au bonheur et au progrès de l'humanité, que l'ignorance des hommes simples et de bon sens.

Guidé par ces principes, je cherchais moins en commençant à apprendre à mes enfants à épeler, à lire et à écrire, qu'à profiter de ces exercices pour développer les forces de leur esprit autant que possible et dans toutes les directions. Je les faisais épeler par cœur avant de leur avoir appris l'*A b c*, et la classe entière savait ainsi épeler les mots les plus difficiles sans connaître les lettres. On comprend combien par là leur force d'attention était exercée. J'avais d'abord suivi l'ordre des mots du livre de Gedicke. Puis je trouvai plus avantageux de joindre successivement les cinq voyelles aux diverses

consonnes, et de former une série de syllabes bien graduée du simple au composé[1]...

J'avais parcouru rapidement avec eux les fragments de géographie et d'histoire naturelle que renferme le livre de lecture de Gedike. Avant même de connaître les lettres ils savaient dire exactement les noms des divers pays. En histoire naturelle, ils montraient beaucoup d'intelligence à citer, à l'appui des notions que je leur enseignais, les expériences personnelles qu'ils avaient eu occasion de faire sur les plantes et sur les animaux. Je suis bien sûr qu'en continuant ainsi j'aurais pu facilement, et en peu de temps, non seulement leur donner sur ces matières un ensemble assez complet de connaissances utiles dans toutes les positions, mais encore les mettre en état de poursuivre eux-mêmes leur instruction, en profitant de toutes les observations, de toutes les expériences qui se présenteront à eux chaque jour ; et tout cela sans sortir de la sphère restreinte à laquelle ils sont assujettis par les circonstances de leur vie réelle. Il est à mes yeux d'une extrême importance d'accoutumer l'homme à apprendre par lui-même et à se développer librement ; c'est ainsi que se forme et que se manifeste la diversité des talents individuels.

Toujours je me faisais une loi de faire apprendre aux enfants dans la perfection la chose même la moins importante, et je ne les laissais jamais reculer en rien ; ainsi un mot appris ne devait plus être oublié, et quand une fois ils avaient réussi à bien écrire une lettre, je ne souffrais pas qu'ils l'écrivissent mal. J'étais très patient avec les faibles et les lents, mais très sévère avec ceux

[1] Nous supprimons ici des détails qui ne sont guères traduisibles parce qu'ils ne s'appliquent bien qu'à la langne allemande. Mais il en ressort qu'alors déjà Pestalozzi avait trouvé ces syllabaires qui ne furent employés dans les écoles que beaucoup plus tard, sous la forme de tableaux de lecture. Alors aussi, il associait l'enseignement de l'écriture à celui de la lecture et de l'orthographe. Il faisait lire aux enfants les caractères écrits avant les caractères imprimés. Ses vues sur cet enseignement sont exposées dans son ouvrage : *Instruction pour enseigner à épeler et à lire*. Zurich et Berne, chez Gessner, 1801.

qui faisaient quelque chose plus mal qu'ils ne l'avaient fait précédemment.

Le nombre et l'inégalité des enfants avaient facilité ma tâche. De même que dans une famille, et sous les yeux de la mère, l'enfant plus âgé et plus habile montre facilement ce qu'il sait à ses frères et sœurs plus jeunes, et se sent heureux et fier de pouvoir remplacer sa mère un moment ; de même mes enfants se réjouissaient quand ils pouvaient enseigner aux autres quelque chose qu'ils savaient eux-mêmes. Un sentiment d'honneur s'éveillait en eux, et ils apprenaient doublement en faisant répéter aux plus jeunes leurs énoncés. C'est ainsi que j'eus bientôt des aides et des collaborateurs parmi les enfants eux-mêmes. Je faisais épeler par cœur des mots très difficiles ; dès qu'un enfant savait bien un de ces mots, il prenait à lui ceux qui ne le savaient pas, et il le leur enseignait. Les aides que je m'étais ainsi formés dès le commencement, et qui avaient suivi ma marche pas à pas, m'étaient certainement beaucoup plus utiles que n'auraient pu l'être de vrais instituteurs.

J'apprenais moi-même avec les enfants. Toute notre œuvre était si simple et si dépourvue d'art, que je n'aurais point trouvé de maître qui ne jugeât indigne de lui d'apprendre et d'enseigner comme je le faisais.

Mon but était de simplifier tellement tous les moyens d'enseignement, que l'homme le plus ordinaire pût parvenir facilement à instruire ses enfants lui-même ; ainsi peu à peu les écoles deviendraient presque superflues pour les premiers éléments. De même que la mère donne à son enfant sa première nourriture physique, de même elle est instituée de Dieu pour lui donner sa première nourriture spirituelle ; et je regarde comme très grand le mal qu'on fait au petit enfant en l'enlevant prématurément à la chambre de la famille, pour le soumettre aux procédés artificiels de l'école. Le temps approche où les moyens d'enseignement seront assez simplifiés pour que chaque mère, tout en instruisant ses enfants sans secours étranger, puisse poursuivre elle-même sa propre instruction. Et cette opinion est justifiée par mon expérience ; j'ai vu quelques-uns de mes enfants croître

et se former de manière à suivre mes traces. Puis, j'en suis plus que jamais convaincu, dès que nous aurons des établissements d'instruction qui, sous une direction forte et vraiment psychologique, seront combinés avec des ateliers, il se formera nécessairement une génération qui, d'une part nous montrera par expérience que les études actuelles n'exigent pas la dixième partie du temps et de la peine qu'on y consacre, de l'autre que le temps, les forces et les moyens de cet enseignement peuvent être mis en harmonie avec les besoins de la vie domestique, si bien que tous les parents trouveront aisément à y pourvoir par un membre de la famille ou par un habitué de la maison ; ce qui deviendra de jour en jour plus facile par la simplification de la méthode et par le nombre croissant des personnes instruites.

J'ai fait deux expériences très importantes pour la réalisation de ce progrès si désirable. La première, c'est qu'il est possible et même facile d'instruire simultanément et bien, des enfants nombreux d'âges très différents. La seconde, c'est qu'on peut enseigner bien des choses à ces enfants pendant leur travail manuel. Il est vrai que cet enseignement paraîtra un pur exercice de mémoire, et qu'il l'est réellement dans la forme.

Mais la mémoire, quand elle est appliquée à une série de notions bien graduées et liées psychologiquement, met en œuvre les autres facultés. Ainsi, en faisant répéter aux enfants tantôt l'épellation des mots et de leurs dérivés, tantôt des exercices sur les nombres, tantôt des chants à leur portée, on exerce, avec leur mémoire, leur esprit de combinaison, leur jugement, leur goût et les nobles sentiments de leur âme. C'est ainsi qu'il existe un art de développer toutes les facultés des enfants, tandis qu'on ne paraît s'adresser qu'à leur mémoire.

Ces exercices donnaient à mes enfants, non seulement une force d'attention et de discernement toujours croissante, mais faisaient progresser l'ensemble de toutes leurs facultés ; il faisait régner dans leur âme une harmonie dans laquelle je voyais le fondement de la sagesse humaine.

Tu as vu toi-même, mon ami, comme les plus légers fondaient en larmes, comme le courage de l'innocence se développait, comme les sentiments élevés des plus intelligents s'animaient ; cependant, ne t'y trompe pas. Ne songe point encore à une œuvre accomplie. Des moments de la plus haute espérance alternaient avec des heures de désordre, de chagrin et de souci.

Et moi non plus, je n'étais pas toujours égal à moi-même. Tu sais ce que je suis quand la méchanceté et l'injure m'enveloppent. Comme le ver qui pénètre si facilement dans la plante à rapide croissance, de même la méchanceté s'insinuait jusqu'au cœur de mon œuvre.

Ce qui me paraissait le plus dur, c'était de voir des hommes qui, n'ayant jeté qu'un rapide coup d'œil sur l'immensité de ma tâche, et découvrant quelque chose qui n'était pas si bien que dans leur chambre, dans leur cuisine, ou dans un institut fondé à grands frais, me donnaient les avis de leur sagesse, et parce que je ne pouvais pas les suivre, me regardaient comme un homme incapable de profiter des bons conseils, et se disaient entre eux : « Il n'y a rien à faire de lui ; il a un coup de marteau dans la tête. »

Ami, peux-tu le croire ? la plus vive sympathie pour mon œuvre, c'est chez les capucins et chez les religieuses du couvent que je l'ai trouvée. Peu de personnes, excepté Truttmann, y prirent un intérêt actif. Ceux dont j'avais espéré le plus étaient trop enfoncés dans leurs relations et leur intérêts politiques, pour qu'au milieu de leurs hautes occupations notre petite institution ne leur parût pas la chose la plus insignifiante.

Voilà quels furent mes rêves. Je dus quitter Stans au moment où je les croyais si près de se réaliser.

Cette lettre, admirable malgré ses longueurs et ses répétitions, nous paraît un des documents les plus curieux et les plus importants, non seulement de l'œuvre de Pestalozzi, mais de toute la pédagogie moderne.

On y trouve d'abord le programme général d'une

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

éducation organique, procédant du dedans au dehors par le développement et l'exercice des facultés et des sentiments de l'enfant lui-même; puis l'instruction, fruit de sa propre activité, dirigée tout d'abord en vue d'un accroissement de ses facultés qui lui permettra d'apprendre seul. On y voit encore un enseignement rationnel de la lecture combinée avec l'écriture et l'orthographe, l'introduction dans l'école populaire de notions utiles sur la géographie et l'histoire naturelle, un premier essai de l'enseignement mutuel, dont malheureusement on a abusé plus tard, etc.

Voici comment les résultats de l'expérience de Stans sont résumés par M. Morf, l'un des hommes qui ont étudié Pestalozzi avec le plus de soin et de sagacité, et l'auteur de la biographie la plus complète qui ait été publiée sur ce philosophe de l'éducation :

1. Les connaissances de l'homme doivent être fondées sur l'intuition. Sans cette base, elles ne sont qu'un verbiage vide, plus dangereux encore que l'ignorance pour l'avenir et le bonheur des hommes.

2. Chaque branche d'enseignement doit être ramenée à un point de départ à la portée des forces naissantes de l'enfant. A ce point de départ doit se rattacher un enchaînement de notions graduées, de manière que chaque chaînon puisse être franchi par les propres forces de l'enfant.

3. La méthode et les moyens d'enseignement doivent être simplifiés et déterminés à tel point qu'ils puissent être employés par chaque mère et par chaque instituteur, même avec la plus faible dose d'instruction et de talent; car ce n'est qu'ainsi qu'on peut espérer une large diffusion de lumières parmi le peuple.

4. Dans chaque branche, il faut exercer les premiers éléments jusqu'à ce que l'écolier se les soit appropriés de manière à pouvoir en disposer en maître; il en doit être de même pour chaque degré de connaissance qui ajoute un élément nouveau à ce qui était déjà connu. Lorsqu'on ne suit pas fidèlement ce précepte, l'enseignement ne produit pas une vraie culture intellectuelle, mais seulement un savoir confus, et par conséquent stérile.

5. Il faut que l'enseignement s'adresse à la classe entière, et non pas seulement à chaque enfant en particulier; le principal moyen consiste à faire répéter à haute voix les paroles du maître par tous les écoliers. Alors tous sont occupés à la fois, aucun ne reste inactif, chacun est entraîné à suivre le travail commun.

6. La mesure (le rythme), qui est si utile à l'homme pour un travail ou pour un jeu d'ensemble, est aussi nécessaire à observer dans cet exercice. Elle prévient la confusion qui résulterait d'un grand nombre de voix; elle augmente et fortifie l'impression produite par cet enseignement.

7. Avec ce mode d'enseignement les enfants peuvent, tout en apprenant, s'exercer à écrire ou à dessiner, et former ainsi leur main, leur coup d'œil et leur goût. Pestalozzi y employait des *ardoises* sur lesquelles les enfants écrivaient avec des *touches* d'un schiste plus tendre. Grande économie, facilité à effacer et à corriger, tels sont les avantages de cette innovation due à Pestalozzi, et qui rend maintenant tant de services dans les écoles élémentaires.

Ces thèses tirées de la lettre que nous avons citée nous donnent les principes essentiels qui, dans notre siècle, ont présidé à la réforme de l'éducation élémentaire, et spécialement à l'institution de bonnes écoles primaires.

Il nous reste à voir comment Pestalozzi appliqua et développa ces principes dans les nouvelles sphères qu'il sut ouvrir à son infatigable activité.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE IX

Pestalozzi maître d'école à Berthoud.

Pestalozzi admis à enseigner gratuitement dans l'école des non-bourgeois de Berthoud ; puis maître de la classe préparatoire des bourgeois. Sa méthode jugée par la commission des écoles. Il est nommé à la seconde classe. Il présente un premier exposé de sa doctrine à la Société des amis de l'éducation. Sa santé gravement altérée par l'excès du travail.

Pestalozzi ne resta pas longtemps au Gurnigel. Dès qu'il eut repris quelque santé et quelque force, il fut de nouveau saisi de ce zèle impétueux pour ce qu'il appelait son œuvre, son œuvre sans laquelle il ne pouvait vivre : le relèvement du peuple par l'éducation. Il attendait avec impatience que le Bas-Unterwald fût évacué par les troupes françaises, car il voulait retourner à Stans ; il voulait reprendre et poursuivre l'expérience commencée. Nous avons vu que la décision du gouvernement ne permit pas qu'il en fût ainsi.

Encore une fois, Pestalozzi voyait s'évanouir toutes ses espérances ; hors d'état de fonder l'institution qu'il avait toujours cru nécessaire pour réaliser ses vues, obligé de renoncer à ce projet favori qu'il caressait depuis si longtemps, il dut imaginer un autre moyen d'atteindre le même but : et il se fit maître d'école.

C'est à la petite ville de Berthoud, dans le canton de Berne, qu'il vint offrir ses services ; il ne demandait aucun salaire, mais seulement la permission de donner des leçons aux enfants de l'une des écoles primaires. Cette modeste proposition fut d'abord repoussée, et l'on ne peut guère s'en étonner.

Jusqu'alors Pestalozzi n'avait obtenu un vrai succès que par la publication de *Léonard et Gertrude*. Ses essais pratiques avaient peu duré et ne laissaient après eux aucun résultat qui pût donner au public une idée avantageuse de ses talents. Aussi avait-on dit, lorsqu'il quitta Stans : « Il peut bien avoir l'air de travailler pendant cinq mois, mais au sixième tout est fini. On aurait dû le prévoir : il ne sait rien entièrement, et ne peut pas se mettre à la pratique. Parce qu'il a écrit un roman à trente ans, il n'en résulte pas qu'il sache enseigner à cinquante. »

Voici comment Charles Monnard nous dépeint Pestalozzi à l'époque de sa vie à laquelle nous sommes parvenus :

« Les autorités de Berthoud n'eussent pas alors osé confier à Pestalozzi une école primaire ; cet homme immortel n'aurait pu réellement entrer en concurrence avec les plus ordinaires des aspirants. Il avait tout contre lui : prononciation dure et peu distincte, mauvaise écriture, ignorance du dessin, dédain de l'érudition grammaticale. Il avait étudié diverses branches de l'histoire naturelle, mais avec sans souci de la classification et de la terminologie. Instruit des opérations principales sur les nombres, il n'aurait guère su se tirer d'une multiplication ou d'une division avec des chiffres un peu considérables, et probablement il n'avait jamais essayé de démontrer un théorème de géométrie. Depuis des années, ce rêveur n'avait point lu de livres. Il ne savait pas même chanter : dans les moments où son âme s'enflammait, il fredonnait sans art, et chaque fois sur un air différent :

Süsse, heilige Natur,
Lass mich gehn auf deine Spur !

Douce, sainte nature,
Laisse-moi suivre tes traces !

» Surtout ces deux vers :

Wenn ich dann ermüdet bin
Sink ich dir an' Busen hin.

Si alors la fatigue m'accable
Je me repose sur ton sein.

« Mais au lieu des connaissances usuelles qu'un jeune homme de talents ordinaires peut acquérir en deux ans, il connaissait ce que la plupart des maîtres ignorent, l'esprit de l'homme, les lois de son développement, les affections humaines, l'art de les animer et de les ennoblir; il contemplait incessamment par une intuition intime la marche de la nature et l'histoire de l'humanité [1]. »

Cependant deux hommes, influents dans la ville, reconnaissaient le mérite de Pestalozzi; c'était Schnell, préfet de Berthoud, et le docteur Grimm; ils intercédèrent en sa faveur, et obtinrent, non sans peine, qu'on lui permît d'enseigner dans une petite école de la basse ville, destinée aux habitants non bourgeois (*Hintersässen*).

Berthoud, à quelques lieues nord-est de Berne, est située sur l'Emme, à l'endroit où la riche vallée qui porte le nom de cette rivière s'ouvre sur la plaine de l'Aar. L'antique château, demeure des baillis, occupe le sommet d'une colline; autour de lui s'étagent les petites rues de la haute ville, qu'habitaient en général les gens aisés, les familles *bourgeoises* (ayant droit aux biens communaux); au pied de la colline, c'est la basse ville, qui alors était plus particulièrement peuplée de pauvres et d'habitants non bourgeois.

[1] *Histoire de la Confédération suisse*, suite à Jean de Muller.

Ces derniers, qui n'étaient considérés que comme des étrangers tolérés, n'avaient pas le droit de mettre leurs enfants aux écoles des bourgeois, mais seulement à celle qui avait été établie pour eux dans la basse ville.

Cette école des *Hintersässen* comptait soixante et treize enfants; elle se tenait dans la chambre du maître, Samuel Dysli, qui était en même temps cordonnier, et travaillait de son état dans les heures de liberté que l'école lui laissait. Les éléments d'instruction de Siegfried, le catéchisme d'Heidelberg et les psaumes y étaient les seuls objets et les seuls moyens d'enseignement. Et pourtant Berthoud pouvait être comptée à cette époque parmi les petites localités, non seulement de la Suisse, mais de l'Europe, où l'on donnait le plus de soin à l'instruction populaire. Qu'on juge par là de la nécessité et de l'étendue de la réforme suscitée par l'œuvre de Pestalozzi.

Telle était donc l'école dans laquelle ce vieillard fut admis à enseigner, vers la fin de juillet 1799. On lui avait confié la moitié des écoliers. Ses leçons n'avaient aucun rapport avec celles dont on avait alors l'habitude; on n'y faisait usage ni de livres ni de cahiers; il n'était plus question du catéchisme et des psaumes; les enfants n'avaient rien à apprendre par cœur, on ne leur donnait point de tâches ou devoirs; ils n'étaient pas interrogés. Ils répétaient tous ensemble les instructions de Pestalozzi, tout en dessinant sur leur ardoise, non plus des lettres comme à Stans, mais des figures selon le caprice de chacun d'eux.

Cependant Samuel Dysli, le maître d'école des Hintersässen, voyait avec peine cet étranger prendre pied dans sa classe; il craignait de finir par être supplanté. D'ailleurs, ne comprenant rien à cette nouvelle méthode, il la jugeait détestable, et il était surtout scandalisé de ce que Pestalozzi négligeait le catéchisme d'Heidelberg.

Il transmit ces appréciations aux parents de ses écoliers, et parvint sans peine à les alarmer. Ceux-ci se réunirent, et déclarèrent qu'ils ne voulaient pas de cet intrus dans leur école. « Si les bourgeois trouvent cette nouvelle méthode avantageuse, disaient-ils, qu'ils l'emploient pour leurs propres enfants. »

Les autorités durent céder; et une fois de plus, Pestalozzi se vit condamné à l'inaction.

Mais Schnell et Grimm avaient compris les idées de leur protégé; ils ne se découragèrent point, parlèrent en sa faveur avec un nouveau zèle, et obtinrent son entrée dans l'une des écoles des bourgeois.

Il y avait alors à Berthoud trois classes de garçons et trois classes de jeunes filles; ces dernières, réunies sous une seule maîtresse, Mlle Stähli l'aînée, prenaient cependant une partie des leçons dans les classes destinées à l'autre sexe; on entrait dans ces écoles à l'âge de huit ans. Les enfants plus jeunes avaient une sorte de classe préparatoire qu'on appelait école d'épellation et de lecture, sous la direction de Mlle Stähli la cadette.

C'est dans cette dernière école que Pestalozzi fut admis à enseigner; elle comptait vingt à vingt-cinq enfants des deux sexes, âgés de cinq à huit ans.

Voici comment Pestalozzi lui-même rend compte de sa nouvelle position, dans sa première lettre à Gessner. (*Wie Gertrud ihre Kinder lehrt.*)

« Je m'estimais heureux. Mais au commencement, j'étais épouvanté, je craignais à chaque instant d'être encore renvoyé, ce qui me rendait encore plus maladroit qu'à l'ordinaire. Quand je me rappelle la vie et le feu avec lesquels je me faisais de mon école de Stans un temple enchanté, puis l'angoisse avec laquelle je portais mon joug de manœuvre à l'école de Berthoud, je ne puis comprendre que le même homme ait joué deux rôles si différents.

» Ici, l'école était soumise à des règles, en apparence

assez justifiables, avec un peu de pédanterie et de prétention. Tout cela était nouveau pour moi; de ma vie je n'avais rien supporté de pareil; mais je voulais atteindre mon but, et je supportai. Je recommençai à crier mon *A b c* du matin au soir, suivant sans plan la marche empirique interrompue à Stans. J'étais infatigable à combiner des syllabes, à les disposer en séries graduées; je faisais le même travail pour les nombres; je remplissais ainsi des cahiers entiers; je cherchais, par tous les moyens, à simplifier les éléments de la lecture et du calcul, et à les soumettre à un enchaînement psychologique, si bien que l'enfant pût passer facilement et sûrement du premier pas au second, du second au troisième, etc. Mais au lieu de lettres c'étaient des lignes, des arcs, des angles et des carrés, que les écoliers devaient dessiner sur leur ardoise. »

En même temps Pestalozzi plaçait sous les yeux des enfants de grands dessins représentant divers objets qu'il leur apprenait à observer et à décrire. Un jour, il leur faisait étudier ainsi un dessin représentant une fenêtre; les enfants devaient compter le nombre des vitres, des traverses, etc. Pendant cet exercice, l'un d'eux regardait constamment la fenêtre de la chambre, et finit par dire: « Ne pourrions-nous pas apprendre aussi bien à la fenêtre même qu'à ce dessin? »

Pour Pestalozzi, ce fut un trait de lumière. « L'enfant a raison, s'écria-t-il, il ne veut point d'intermédiaire entre la nature et lui. » Aussitôt il mit de côté tous ses dessins, et il fit observer à ses écoliers les objets qui se trouvaient dans la salle.

Il y avait huit mois que Pestalozzi enseignait ainsi dans cette école, lorsque vint l'époque des examens annuels en mars 1800. Les résultats de cette épreuve sont consignés dans la lettre suivante adressée à Pestalozzi par la commission d'école de Berthoud. C'est le premier témoignage public d'approbation qu'ait reçu la méthode qui devait bientôt acquérir une si grande réputation.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

« *La Commission des écoles de Berthoud au citoyen Pestalozzi.*

» Citoyen !

» Vous nous avez fait un grand plaisir en soumettant à notre examen les enfants que vous instruisez depuis huit mois ; nous nous faisons un devoir, non pas pour vous, digne citoyen, mais pour le bien de la chose elle-même, de vous exposer par écrit le jugement que nous en avons porté.

» Autant que nous sommes en état d'en juger, tout ce que vous vous promettiez de votre méthode d'enseignement s'est réalisé. Vous avez fait voir quelles forces se trouvent déjà dans le plus tendre enfant, par quelle voie ces forces peuvent se développer, comment on doit rechercher chaque talent et l'exercer de manière à l'amener à maturité. Les progrès étonnants de tous vos jeunes élèves, de dispositions si différentes, font voir clairement que chaque enfant est propre à quelque chose, lorsque le maître sait reconnaître ses talents et les cultiver avec un art vraiment psychologique. Votre enseignement a mis au grand jour les fondements sur lesquels il faut asseoir l'instruction, pour que plus tard elle puisse être poursuivie avec une utilité réelle ; il a montré aussi que, dès l'âge le plus tendre, et en très peu de temps, le développement de l'enfant peut acquérir une inconcevable universalité, dont l'influence s'étend non seulement sur toutes les années d'étude, mais sur la vie entière.

Tandis que, par la méthode si pénible que nous connaissions jusqu'à présent, les enfants de cinq à huit ans n'apprenaient qu'à connaître les lettres, à épeler et à lire, vos écoliers ont non seulement accompli cette tâche dans un degré de perfection qui nous était inconnu, mais les plus habiles d'entre eux se distinguent par leur belle écriture, par leur talent pour le dessin et pour le calcul. Chez tous vous avez su faire naître et cultiver le goût de l'histoire, de l'histoire naturelle, du toisé, de la géographie, etc., de telle sorte que leurs maîtres futurs verront leur tâche incroyablement facilitée, pour peu qu'ils

sachent faire de cette préparation un usage raisonnable.

» A l'avenir, les classes supérieures recevront de vos mains, ou de celles d'un maître qui suivra votre méthode, non plus des enfants auxquels il faut encore des années de travail pour refaire et compléter les premiers éléments, mais des élèves auxquels il ne manque rien sous ce rapport, et qui de plus ont déjà la tête meublée de connaissances utiles.

» Quels ne sont pas encore les avantages de votre manière d'enseigner sur celles qui ont été employées jusqu'à présent ! Outre ce qu'elle fait pour la rapidité des progrès et pour la variété des connaissances dans un âge si tendre, elle est particulièrement propre à être suivie dans la famille, par chaque mère, par chaque enfant plus âgé, même par chaque servante de bon sens. Quel avantage pour les communes, pour les parents et pour les enfants.

» Nous ne croyons pas, homme respectable, excéder l'éloge qui convient à notre témoignage officiel, en ajoutant que vous avez rendu des services durables à notre jeunesse et à nos écoles, et que nous sommes flattés de ce que vous nous avez choisis pour servir à réaliser les nobles plans qui font tant d'honneur à votre cœur, et qui allégeront si fort la tâche des instituteurs futurs. Puisse votre zèle ardent à mettre en pratique une théorie si bien pensée et si conforme aux besoins de l'humanité, n'être entravé ni par la position critique de notre patrie, ni par la jalousie ou d'autres passions, ni par le défaut de concours du public. Puissiez-vous n'être détourné en rien de votre œuvre favorite : l'éducation, l'ennoblissement de l'enfance.

» Puissions-nous n'être pas trop petits pour concourir en quelque chose à ce grand but.

» Salut républicain et véritable considération ;

» Au nom de la commission des écoles,

» *Le président :* Em. Kupferschmid. »

Berthoud, le 31 mars 1800.

» Convaincu de la vérité de ce témoignage, et comme preuve de ma considération, j'ai revêtu cet acte du sceau de ma charge.

» *Le préfet du district de Berthoud:*

(L. S.) » J. Schnell. »

Ce témoignage fait le plus grand honneur à la commission de Berthoud. Au milieu des maladresses, des irrégularités et des bizarreries dont fourmillait ce nouvel enseignement, malgré les défauts de forme qui sautaient aux yeux du vulgaire et excitaient tant de préventions, elle a su démêler le vrai mérite de l'œuvre, ce que n'avaient su faire ni Businger ni Zschokke; cependant Pestalozzi n'était pas moins maladroit à Berthoud qu'à Stans.

Ce document prouve d'ailleurs avec évidence que le vieillard n'était pas si incapable d'enseigner qu'on le disait, car il signale de la part des écoliers des progrès réels, rapides et étonnants. Pestalozzi n'était pas non plus si étranger au point de vue pratique qu'il le croyait lui-même; la preuve en est dans les inventions tout à fait pratiques par lesquelles il a facilité l'enseignement. Nous avons déjà signalé l'emploi des ardoises pour écrire et pour dessiner; il faut y ajouter celui des grosses lettres mobiles à coller sur carton: elles se trouvent dans son livre, déjà cité, sur l'enseignement de la lecture; c'est par leur moyen qu'il apprit promptement à lire aux petits enfants de Berthoud; les lettres mobiles sont devenues depuis lors d'un usage assez général, mais chacun n'a pas su les employer comme Pestalozzi, et le plus souvent elles n'ont été qu'un jouet inutile. Mentionnons encore ses tableaux pour le calcul intuitif; ils ne furent complétés que plus tard; mais déjà à sa petite école de Berthoud il faisait usage de tableaux sur lesquels les unités étaient représentées par des points.

Tel fut le premier succès de *la méthode,* le premier du moins qui fut reconnu et publiquement constaté. Mais la joie que dut en ressentir Pestalozzi fut promptement et bien douloureusement troublée par la nouvelle de la grave et dangereuse maladie de son fils bien-aimé, Jacobli.

Le vieillard courut à Neuhof; au bout de quelques jours tout danger prochain avait disparu, mais le jeune malade restait paralysé. Après avoir passé ses vacances de Pâques au chevet de son cher et unique enfant, le pauvre père revint tristement à Berthoud.

C'est alors, et sans doute par un effet de l'examen favorable que venait de subir sa petite école, que Pestalozzi fut nommé maître de la seconde école de Berthoud qui comptait environ soixante élèves des deux sexes, âgés de huit à quinze ans. On y enseignait l'histoire biblique, la géographie, l'histoire de la Suisse, le calcul et l'écriture. Plusieurs élèves recevaient de M. le ministre Kœnig, maître de la première classe, quelques leçons élémentaires de langue latine.

C'est dans cette seconde classe que Pestalozzi reprit ses expériences avec un nouveau zèle, à la rentrée des écoles, en mai 1800. L'activité qu'il déploya sur ce nouveau théâtre nous est dépeinte d'une manière fort curieuse par un des enfants de son école, alors âgé de dix ans, et qui, trente-huit ans plus tard, publia son autobiographie sous le titre de *Courte esquisse de ma vie pédagogique.*

Il se nommait Jean Ramsauer; c'était un pauvre orphelin appenzellois, chassé de son pays par les malheurs de la guerre, et recueilli par charité chez Mme de Werth, à Schleumen près de Berthoud; formé par Pestalozzi, il devint un instituteur fort remarquable, et finit par être précepteur des princes et des princesses d'Oldenburg.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Voici comment Ramsauer dépeint Pestalozzi et son école de Berthoud pendant l'été de 1800 :

« En fait de connaissances scolaires proprement dites, je n'appris rien, non plus que les autres écoliers. Mais son saint zèle, son amour se donnant tout entier et s'oubliant toujours, sa position pénible et sérieuse qui n'échappait point aux regards des enfants, firent sur moi la plus profonde impression, et lui attachèrent pour toujours mon cœur d'enfant, naturellement reconnaissant. C'est pourquoi, lorsque Mme de Werth, allant passer l'hiver à Berne, laissa aux deux enfants qu'elle avait recueillis le choix de l'accompagner ou de rester à Berthoud, je me décidai tout de suite pour ce dernier parti, tandis que mon camarade préféra la belle et riche capitale.

» Un portrait clair et complet de cette école est impossible à faire ; en voici seulement quelques traits. D'après les idées de Pestalozzi, tout l'enseignement devait se rattacher à trois éléments : le *langage*, le *nombre* et la *forme*. Il n'y avait ni un vrai plan d'école, ni un ordre des leçons ; aussi Pestalozzi ne s'astreignait pas à un temps déterminé, et poursuivait souvent le même objet d'étude pendant deux ou trois heures. Nous étions environ soixante garçons et filles de huit à quinze ans ; nos leçons duraient le matin de huit à onze heures et le soir de deux à quatre heures ; tout l'enseignement se bornait au dessin, au calcul et aux exercices de langage. On ne lisait pas, on n'écrivait pas, les écoliers n'avaient ni livres, ni cahiers ; ils n'apprenaient rien par cœur. Pour le dessin, on ne nous donnait ni modèles ni directions, mais seulement des ardoises et de la craie rouge, et pendant que Pestalozzi nous faisait répéter, comme exercices de langage, des phrases sur l'histoire naturelle, nous devions dessiner *ce que nous voulions*. Mais nous ne savions que dessiner : les uns faisaient de petits hommes et de petites femmes, d'autres des maisons, d'autres encore traçaient des lignes ou des arabesques, selon leur fantaisie. Pestalozzi ne regardait jamais ce qu'on avait dessiné ou plutôt barbouillé ; mais aux

manches et aux coudes des habits, on voyait que les écoliers avaient usé de la craie rouge. Quant au calcul, nous avions pour deux écoliers un petit tableau divisé en carrés dans lesquels étaient des points que nous devions compter, additionner, soustraire, multiplier et diviser. C'est de là que Krusi et Buss (collaborateurs de Pestalozzi) prirent l'idée du *tableau des unités* et plus tard du *tableau des fractions*. Mais comme Pestalozzi se bornait à faire dire ou répéter ces excercices à la file, sans interroger ni poser des questions, ce procédé, excellent d'ailleurs, resta sans grande utilité.

» Notre maître n'avait pas la patience de revenir en arrière, et dans le zèle excessif qui l'emportait, ils s'inquiétait peu de chaque écolier en particulier. Les exercices de langage étaient ce que nous avions de mieux, ceux surtout qui avaient pour objet la tapisserie de la chambre d'école, et qui étaient de vrai exercices d'intuition. Nous passions des heures devant cette tapisserie, très vieille et déchirée, occupés à en examiner les dessins, les trous et les déchirures, sous le rapport du nombre, de la forme, de la position et de la couleur, et à formuler nos observations en phrases de plus en plus développées. Alors, il nous demandait : Garçons, que voyez-vous ? (Il ne nommait jamais les jeunes filles.)

Réponse :
Un trou dans la tapisserie.
Une déchirure dans la tapisserie.

Pestalozzi :
Bien, répétez après moi :
Je vois un trou dans la tapisserie.
Je vois un long trou dans la tapisserie.
Derrière le trou, je vois le mur.
Derrière le trou long et étroit, je vois le mur.
Je vois des figures sur la tapisserie.
Je vois des figures noires sur la tapisserie.
Je vois des figures noires et rondes sur la tapisserie.
Je vois une figure jaune et carrée sur la tapisserie.
A côté de la figure jaune et carrée, j'en vois une noire et ronde.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

La figure carrée est jointe à la figure ronde par une large raie noire etc.

» Les exercices sur l'histoire naturelle étaient moins bien entendus...

» Comme Pestalozzi, dans son zèle, ne comptait pas le temps, il poursuivait souvent jusqu'à onze heures ce qu'il avait commencé à huit ; et cependant à dix heures il était déjà en nage et fatigué. Lorsque onze heures avaient sonné, nous nous en apercevions ordinairement au vacarme que les enfants des autres écoles faisaient dans la rue, alors très souvent nous sortions tous en courant, sans prendre congé. Bien que Pestalozzi ait toujours sévèrement défendu à ses collaborateurs d'user des châtiments corporels, il n'épargnait pas toujours les taloches aux enfants de son école. Il est vrai que la plupart d'entre eux lui rendaient la vie amère ; il m'inspirait une profonde pitié, et je m'en comportais d'autant plus tranquillement ; il le remarqua bientôt; aussi me prenait-il souvent avec lui à onze heures, lorsque par le beau temps il allait faire sa promenade sur les bords de l'Emme pour y chercher des minéraux. Je devais lui aider dans sa recherche; mais j'étais fort embarrassé, car parmi ces millions de cailloux roulés qui couvraient la rive, je ne savais lesquels il fallait choisir. Lui-même en connaissait encore fort peu; mais il en remplissait chaque jour son mouchoir et ses poches et les emportait chez lui où il ne les regardait plus. »

Après avoir lu cette grotesque description, on ne peut guère s'étonner qu'à cette époque l'œuvre de Pestalozzi ait été parfois jugée comme un non-sens. Cependant il ne faut point oublier que Ramsauer était alors un enfant de dix ans, que c'étaient les excentricités qui devaient surtout le frapper et lui laisser les souvenirs qu'il a consignés plus tard dans son livre.

Il est d'ailleurs parfaitement vrai que dans son école de Berthoud Pestalozzi était encore plus occupé d'essais, d'expériences, qu'il faisait souvent en tâtonnant

beaucoup, que de l'instruction immédiate de ses écoliers. Puis il n'avait pas encore la conscience claire de ce qu'était sa méthode, il était hors d'état de l'expliquer, il cherchait toujours.

Ce fut dans ce même été de 1800 qu'un mot d'un membre de la commission exécutive, M. Gleyre, du canton de Vaud, vint le mettre sur la voie. Voici comment Pestalozzi raconte cet incident (Première lettre à Gessner, *Wie Gertrud ihre Kinder lehrt*. Cette lettre est datée du 1er janvier 1801) :

« Tandis que, dans la poussière de l'école, je cherchais ainsi à en remplir les obligations, non pas seulement d'une manière superficielle, mais en y travaillant du matin au soir, je rencontrais à chaque instant des faits qui mettaient en lumière les lois physico-mécaniques d'après lesquelles notre esprit perçoit et conserve des impressions avec plus ou moins de facilité. Chaque jour j'organisais mon enseignement d'une manière plus conforme à ces règles; et cependant je ne me rendais pas compte bien clairement de leur principe, jusqu'à ce que le conseiller exécutif Gleyre, à qui l'été dernier je cherchais à expliquer l'esprit de ma méthode, me dit enfin : *Vous voulez mécaniser l'éducation*. Il avait mis le doigt dessus *(der traf den Nagel auf den Kopf)*, et il me fournit le mot qui exprimait à la fois mon but et les moyens que j'employais. Je serais peut-être resté longtemps sans le trouver parce que je ne me rendais pas compte de ce que je faisais, m'abandonnant à un sentiment très vif, mais obscur, qui assurait ma marche sans me la faire connaître; — il ne pouvait en être autrement. Depuis trente ans je n'avais pas lu un livre; je ne pouvais plus en lire. Je n'avais plus de langage pour les idées abstraites, et je ne vivais que dans des convictions qui étaient le résultat de vives intuitions, de grandes expériences, la plupart oubliées. »

Hâtons-nous de dire que dans la seconde édition (1821) de l'ouvrage que nous venons de citer, Pesta-

lozzi en juge autrement. Il reconnaît que le mot *mécaniser* exprime une idée contraire à ses vues, et que s'il l'a d'abord adopté, c'est que son ignorance de la langue française l'empêchait d'en comprendre le vrai sens.

Cependant, il avait commencé par l'accepter et par l'employer; et l'on comprend quelle idée devaient emporter de sa méthode, les étrangers à qui il disait qu'il voulait *mécaniser l'éducation.*

Son erreur ne fut pas longue. Voici la première phrase d'un exposé de sa doctrine qu'il écrivit très peu de temps après sa conversation avec Gleyre: *Je veux psychologiser l'éducation.* Ainsi déjà il fabrique un mot nouveau pour remplacer celui dont il reconnaissait l'impropriété.

Personne n'avait été plus heureux que Stapfer des succès obtenus par Pestalozzi dans sa petite école élémentaire. Mais l'homme d'Etat voyait son protégé rester obscur, et ses idées ignorées. Pour aider ce vieillard à mettre sa doctrine en lumière, il fonda en juin 1800 une société d'amis de l'éducation, laquelle chargea une commission prise dans son sein d'étudier la méthode de Pestalozzi et de lui en faire rapport. Cette commission, qui comptait des hommes distingués, comme Paul Usteri de Zurich et Lüthi de Soleure, pria Pestalozzi de lui faire un court exposé de sa doctrine et de ses procédés. Celui-ci mit aussitôt la main à la plume, et écrivit le mémoire dont nous avons déjà cité la première phrase.

C'est le premier exposé systématique fait par l'auteur de la *méthode,* qui l'écrivit après avoir toujours travaillé seul, immédiatement avant le moment où il s'associa des collaborateurs. Cette circonstance suffirait à lui donner une grande importance; mais il n'a pas moins de valeur par lui-même, car il présente la doctrine de Pestalozzi avec une clarté et une justesse qui

n'ont guère été surpassées dans tout ce que l'auteur a publié plus tard.

Ce mémoire, malheureusement inédit, est resté presque inconnu; il manque même dans la collection que vient de publier Seyffarth à Brandebourg et qui constitue le recueil le plus complet des écrits de Pestalozzi. Il n'a, croyons-nous, été publié que par Niederer dans ses *Pestalozzische Blätter*, Aix-la-Chapelle 1828; mais ce livre est devenu introuvable.

L'auteur commence par développer le sens de sa première phrase: « *Ich suche den menschlichen Unterricht zu psychologisiren*: Je cherche à psychologiser l'enseignement humain. » Il explique qu'il veut soumettre les formes de l'enseignement aux lois éternelles qui président au développement de l'esprit humain; qu'il a cherché, en se conformant à ces lois, à simplifier les éléments des connaissances humaines, et à les réduire en séries de notions dont l'enchaînement psychologique doit avoir pour résultat d'assurer, même aux plus basses classes de la société, un vrai développement physique, intellectuel et moral.

Il montre ensuite que *l'intuition,* jointe aux exercices de langue destinés à exprimer les diverses impressions perçues, doit être le fondement de l'instruction, et il indique le langage, le dessin, l'écriture, le calcul et l'art de mesurer, comme les éléments généraux de la culture de l'homme, éléments transmis et consacrés par l'expérience des siècles. Puis il expose les séries de notions élémentaires qu'il a déjà élaborées, et il indique les branches d'études pour lesquelles ce travail est encore à faire.

Dans ce mémoire, il revient souvent encore au mot impropre qu'il semblait avoir abandonné; il parle d'imiter le *mécanisme* de la nature, comme s'il oubliait l'essence spirituelle de l'esprit et du cœur de l'homme.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Mais le fond de sa pensée se montre clairement dans la page que nous citons.

Le mécanisme de la nature a partout une marche élevée, mais simple. Homme, imite-le ! Imite la nature qui, de la graine du plus grand arbre, ne fait sortir d'abord qu'un germe imperceptible ; mais ensuite, par un accroissement insensible, de jour en jour, d'heure en heure, y ajoute quelque chose, développe premièrement les rudiments du tronc, puis ceux des branches principales, enfin ceux des branches secondaires et des plus petits rameaux auxquels le feuillage est attaché.

» Observe bien comment la nature soigne, préserve et fortifie chaque partie qu'elle a formée, pour enchaîner à sa vie, devenue assurée, celle d'une partie nouvelle de son ouvrage.

» Observe bien comment la fleur brillante ne se développe qu'après s'être formée dans les profondeurs du bouton ; comment elle perd bientôt l'éclat de son premier jour pour ne laisser voir qu'un fruit bien faible, mais complètement formé quant à ses parties essentielles ; comment ce fruit gagne chaque jour quelque chose de réel et croît ainsi pendant des mois suspendu à la branche qui le nourrit, jusqu'à ce que entièrement mûr et achevé dans toutes ses parties il tombe de l'arbre.

» Observe bien comment la nature, dès qu'elle forme le premier bourgeon qui s'élève, forme aussi le premier germe de la racine, et enfonce profondément dans le sein de la terre la plus noble partie de l'arbre ; comment par un enchaînement intime, elle fait développer le tronc immobile du sein de la racine, les branches du sein du tronc et les rameaux du sein des branches ; comment elle donne à toutes les parties, même les plus faibles et les plus extérieures, des sucs suffisants, mais à aucune rien d'inutile, rien d'inapproprié, rien de superflu. »

Sous le nom de *mécanisme de la nature*, c'est bien évidemment l'organisme végétal que Pestalozzi décrit ici, et qu'il propose pour modèle à l'éducateur. On peut en conclure que c'est *organisme* qu'il faut lire

chaque fois qu'il dit *mécanisme* en matière d'éducation. L'esprit et le cœur de l'homme, aussi bien que son corps se développent suivant les lois de l'organisme. Tel est bien le principe fondamental de la doctrine de Pestalozzi ; la suite de ce travail le montrera avec une nouvelle évidence.

Voici comment Pestalozzi termine ce remarquable mémoire :

« Homme ! reconnais la grande loi psychologique, d'après laquelle la proximité ou l'éloignement des objets détermine leur effet positif sur tes intuitions et sur ton développement. En vérité l'enfant qui court à une lieue pour chercher un arbre qui croît devant sa porte, n'apprendra jamais à connaître un arbre. L'enfant qui dans sa chambre d'habitation ne trouve aucun attrait à appliquer son attention, en trouvera difficilement dans le monde entier ; et celui qui dans les regards de sa mère ne trouve aucune sollicitation à l'amour, ne trouvera non plus dans les larmes des hommes aucune sollicitation à la bienfaisance, lors même qu'il parcourrait le monde entier. L'homme devient bon, lorsqu'il profite des appels à la sagesse et à la vertu qui lui viennent de son entourage ; il devient le contraire lorsqu'il les néglige et va passer les montagnes pour les chercher au loin.

» La nature a deux moyens principaux de diriger l'activité humaine vers les arts ; et leur simple emploi doit précéder, ou du moins accompagner, celui de tous les moyens spéciaux. Ce sont le chant et le sentiment du beau. Avec le chant la mère endort son enfant, mais ici comme en toute autre chose, nous ne suivons pas la loi de la nature. Avant que l'enfant ait un an, le chant de sa mère a cessé ; alors, en général, elle n'est plus entièrement une mère pour cet enfant déjà déshabitué de ses premières impressions ; souvent elle n'est plus guère pour lui, comme pour tout le monde, qu'une femme affairée et suchargée. Ah ! pourquoi en est-il ainsi ? Ah ! pourquoi le progrès des arts pendant tant de siècles n'a-t-il pas su faire une suite à ces chants qui calment le

nourrisson ? pourquoi ne nous a-t-il pas encore donné une série de chants nationaux qui, dans la moindre chaumière, élèvent l'âme, depuis la simple mélodie du berceau jusqu'au sublime cantique pour l'adoration de Dieu ? Mais je suis incapable de combler cette lacune ; je ne puis que la signaler.

» Il en est de même du sentiment du beau. Toute la nature est pleine d'aspects enchanteurs ; mais l'Europe n'a rien fait, soit pour ouvrir l'âme du pauvre peuple au sentiment de ces beautés, soit pour coordonner ces aspects en séries graduées, produisant une suite d'intuitions justes, propres à développer ce sentiment. C'est en vain que le soleil se lève et se couche pour nous ; c'est en vain que la forêt et la prairie, la montagne et la vallée étalent à nos yeux leurs innombrables merveilles ; elles ne sont rien pour nous.

» Ici encore je ne puis rien. Mais cette lacune sera comblée si jamais l'instruction populaire s'élève du nonsens de la barbarie actuelle à une véritable concordance avec les besoins de notre propre nature.

» La nature fait beaucoup pour le genre humain, mais nous avons abandonné sa voie. Le pauvre est écarté de ses sources nourrissantes. Je l'ai vu, et dans tout ce que j'ai pu voir, ce n'était jamais autrement. C'est de là que vient le besoin qui me presse, non point seulement de recouvrir pour l'atténuer, mais de guérir dans sa racine, le mal scolaire, qui, en Europe, énerve la classe la plus nombreuse de la population.

» Je sais ce que j'entreprends. Mais ni les difficultés de la chose, ni l'exiguité de mes moyens, ne peuvent m'empêcher d'apporter mon grain de sable pour la construction de l'édifice dont l'Europe a un si grand besoin. Et messieurs, quand je vous présente les résultats des travaux qni ont absorbé toute ma vie, je ne vous demande qu'une seule chose : c'est, en examinant mes idées, de vouloir bien séparer toute opinion qui vous paraîtra douteuse, de celles que vous jugerez incontestables. »

Pendant cet été de 1800, Pestalozzi n'obtint pas dans sa grande classe tous les succès qui, l'hiver précédent,

avaient couronné ses efforts dans la petite école. On a pu le prévoir par l'aveu de Ramsauer, que « la plupart de ses écoliers lui rendaient la vie amère. » Stapfer, aussi, raconte que l'extérieur et les manières du vieillard compromettaient souvent son autorité dans sa classe, au point que le préfet Schnell était obligé d'intervenir pour la rétablir.

Il ne pouvait en être autrement. La méthode de Pestalozzi était alors exclusivement et excessivement élémentaire ; elle prenait les connaissances humaines dans leurs premiers et plus simples principes ; elle ne s'adressait réellement qu'à de petits commençants. On conçoit qu'il était presque impossible de l'appliquer à des écoliers qui, depuis bien des années, recevaient déjà une instruction dont la marche était absolument différente. Ceux-ci se croyaient déjà habiles et instruits et les exercices si simples, si enfantins, qu'on leur présentait, au lieu de les intéresser, ne faisaient que blesser leur amour-propre. Le même fait se renouvela plus tard ; et l'œuvre qui avait si bien réussi à l'institut de Berthoud réussit beaucoup moins bien à celui d'Yverdon.

Tandis que Pestalozzi enseignait ainsi à la seconde école de Berthoud, il cherchait avec le secours de Stapfer, à s'ouvrir une nouvelle sphère d'activité, car il sentait ses forces s'user dans le travail excessif auquel sa classe le condamnait.

Le directoire helvétique, qui avait accordé une attention si bienveillante aux plans d'éducation de Pestalozzi, avait été remplacé, le 7 janvier 1800, par une commission exécutive de sept membres. Dès le 18 février suivant, Stapfer avait adressé à cette commission un mémoire en français, dans lequel après avoir exposé de nouveau les vues de Pestalozzi et les succès obtenus par son enseignement à Berthoud, il disait :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Il serait impardonnable que le gouvernement helvétique ne mît pas à profit pour son pays les talents de cet homme unique, et qu'il n'utilisât pas les vertus d'un vieillard dont le sang glacé n'a pu éteindre l'ardeur pour l'amélioration de ses semblables, et dont le cœur au sein de l'hiver de la vie est dévoré du désir d'être utile et brûle du saint amour de l'humanité. »

Il finissait par demander, au nom de Pestalozzi, un privilège pour la publication de ses écrits, une contribution de 1600 livres suisses payables en dix termes de 100 livres par trimestre, tant pour les frais d'impression des livres élémentaires auxquels il travaillait, que pour la fondation d'un établissement particulier d'éducation ; enfin, pour faciliter des constructions indispensables, il sollicitait encore l'abandon gratuit de deux cents arbres, pris dans les forêts nationales des environs de Neuhof. Pestalozzi offrait en garantie le dépôt de ses manuscrits estimés à 1600 livres par des libraires impartiaux et s'engageait à consacrer au nouvel établissement le bénéfice de la vente de ses ouvrages, ainsi qu'à recevoir gratuitement les pauvres dans son institut, selon les forces dont il pourrait disposer.

La commission exécutive, par décision du 25 février, avait accordé les 1600 livres à condition que Pestalozzi les rembourserait lorsque son institut lui en aurait donné les moyens ; elle avait invité les conseils législatifs à corroborer cette décision. Mais elle avait refusé les arbres de construction, en se fondant sur le très mauvais état des forêts de l'Argovie, et en offrant à Pestalozzi de lui fournir du bois dans une autre contrée de la Suisse.

Pestalozzi remercia la Commission exécutive par la lettre suivante :

« Citoyens conseillers d'Etat !

» Jusqu'à cette heure, j'avais craint de mourir sans que ma patrie m'eût tendu la main pour m'aider à atteindre

le seul but de ma vie. Jugez donc, citoyens conseillers d'Etat, combien la décision par laquelle vous avez fait disparaître cette crainte a relevé mon courage et rendu mon cœur reconnaissant.

» Respect et fidélité patriotique.

» Berthoud, le 6 mars 1800.

» PESTALOZZI. »

Cependant, l'extrême embarras des finances de la république ne permettait guère l'exécution de la décision prise. Même plus tard, lorsque Pestalozzi eut réellement fondé et mis en activité son institut de Berthoud, il ne reçut pour la première année que 177 ½ livres de la caisse de l'Etat, plus 358 livres 6 batz pour frais d'impression de son premier livre élémentaire, *Instruction pour enseigner à épeler et à lire*.

D'ailleurs le refus de bois de construction à prendr dans les environs de Neuhof avait dérangé les plans de Pestalozzi, et l'avait forcé à ajourner ses projets. Voilà pourquoi il fut obligé de continuer dans sa classe le travail excessif qui usait ses forces. Sa poitrine ne résista point à l'exercice violent qu'il lui donnait du matin au soir, et il fut bientôt aussi malade qu'il l'avait été à Stans.

C'est alors qu'il écrivait à son ami Zschokke :

» Pendant trente ans, ma vie a été une lutte désespérée contre la plus affreuse pauvreté... Ne sais-tu pas que durant trente ans j'ai manqué du strict nécessaire, ne sais-tu pas que jusqu'à ce jour je n'ai pu fréquenter ni les sociétés, ni les églises, parce que je n'avais point d'habit et point d'argent pour m'en procurer ? O Zschokke, ne sais-tu pas que j'ai dû plus de mille fois me passer de dîner, et qu'à l'heure de midi, quand les plus pauvres mêmes étaient assis autour d'une table, moi, je dévorais avec amertume un morceau de pain sur la route ! Oui, Zschokke, et encore aujourd'hui je lutte contre la plus affreuse pauvreté, — et tout cela pour pouvoir venir au

secours des plus pauvres par la réalisation de mes principes. »

Encore une fois déçu dans ses espérances, il voyait sa vie et ses forces consumées en vain et son œuvre de prédilection perdue pour jamais, lorsque la Providence le sauva pour le bonheur de l'humanité, en lui envoyant un collaborateur digne de lui, un homme comme il ne croyait pas qu'il s'en trouvât un seul au monde. C'était Hermann Krusi.

CHAPITRE X

Krusi, premier collaborateur de Pestalozzi.

Coup d'œil sur Appenzell extérieur et ses habitants. Comment le messager Krusi devint maître d'école. La Suisse orientale ruinée par la guerre. Krusi conduit à Berthoud vingt-huit enfants pauvres. Fischer emploie Krusi pour une école normale au château de Berthoud. Mort de Fischer. Krusi s'associe avec Pestalozzi.

Le village de Gais, où naquit Hermann Krusi en 1775, est situé dans une des hautes vallées du canton d'Appenzell. (Rhodes extérieures.) Cette contrée est l'une des plus remarquables de la Suisse, moins encore par ses beaux sites, que par les mœurs, l'industrie, le caractère et l'esprit naturel de ses habitants. Elle a produit beaucoup d'hommes distingués à divers titres, et elle a fourni à Pestalozzi plusieurs excellents collaborateurs.

Ce pays, montueux et très accidenté, présente peu de terres arables, des bois dans les ravins et sur les hauteurs, partout ailleurs d'excellentes prairies, bien fumées et arrosées, et toujours d'un vert brillant quand la neige ne les recouvre pas. Les arbres fruitiers, très nombreux, mais généralement de petite taille, appartiennent surtout aux espèces qui peuvent supporter un climat rude.

Si le laitage, les fruits secs et le cidre y sont les

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

secours des plus pauvres par la réalisation de mes principes. »

Encore une fois déçu dans ses espérances, il voyait sa vie et ses forces consumées en vain et son œuvre de prédilection perdue pour jamais, lorsque la Providence le sauva pour le bonheur de l'humanité, en lui envoyant un collaborateur digne de lui, un homme comme il ne croyait pas qu'il s'en trouvât un seul au monde. C'était Hermann Krusi.

CHAPITRE X

Krusi, premier collaborateur de Pestalozzi.

Coup d'œil sur Appenzell extérieur et ses habitants. Comment le messager Krusi devint maître d'école. La Suisse orientale ruinée par la guerre. Krusi conduit à Berthoud vingt-huit enfants pauvres. Fischer emploie Krusi pour une école normale au château de Berthoud. Mort de Fischer. Krusi s'associe avec Pestalozzi.

Le village de Gais, où naquit Hermann Krusi en 1775, est situé dans une des hautes vallées du canton d'Appenzell. (Rhodes extérieures.) Cette contrée est l'une des plus remarquables de la Suisse, moins encore par ses beaux sites, que par les mœurs, l'industrie, le caractère et l'esprit naturel de ses habitants. Elle a produit beaucoup d'hommes distingués à divers titres, et elle a fourni à Pestalozzi plusieurs excellents collaborateurs.

Ce pays, montueux et très accidenté, présente peu de terres arables, des bois dans les ravins et sur les hauteurs, partout ailleurs d'excellentes prairies, bien fumées et arrosées, et toujours d'un vert brillant quand la neige ne les recouvre pas. Les arbres fruitiers, très nombreux, mais généralement de petite taille, appartiennent surtout aux espèces qui peuvent supporter un climat rude.

Si le laitage, les fruits secs et le cidre y sont les

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

principaux produits agricoles, ils ne suffiraient ni à occuper ni à nourrir la population. C'est l'industrie qui, dès longtemps associée aux soins que réclament le sol et les troupeaux, est venue répandre dans ces contrées l'aisance et la prospérité. On y fabrique des broderies, diverses étoffes, des mousselines surtout, et presque chaque maison réunit l'étable et l'atelier.

Le père de Krusi, pauvre petit marchand de Gaïs, avait besoin du travail de son fils; il ne pouvait pas le laisser fréquenter l'école bien longtemps. D'ailleurs à cette époque l'école de Gaïs, comme la plupart des autres écoles était une bien petite ressource. Les enfants qui y étaient entassés, appelés à tour de rôle à faire leur leçon, et le reste du temps inactifs, n'y apprenaient que les éléments de la lecture et la récitation du catéchisme ; les plus avancés seuls commençaient à écrire. Si le petit Hermann y apprit quelque chose, ce fut bientôt oublié ; et à douze ans il commissionnait pour son père de village en village, complètement ignorant de ce qui s'enseignait à l'école.

Mais l'enfant avait une intelligence éveillée, un remarquable esprit d'observation, un goût passionné pour l'étude, et il s'instruisait lui-même, tout en gagnant péniblement son pain. Son père le chargeait d'aller vendre ou acheter dans les diverses bourgades du pays. Souvent muni de sommes importantes, il fallait qu'il fît le compte de son argent; c'est ainsi qu'il apprit à calculer; en même temps il s'accoutumait à distinguer les qualités des diverses espèces de denrées ; puis il herborisait le long de son chemin, et se familiarisait avec les caractères et les noms des plantes les plus utiles. Le jeune Hermann avait aussi ce vif sentiment des beautés de la nature, si rare parmi ceux auxquels la nécessité de gagner leur vie chaque jour ne laisse guère de véritables loisirs; à son admiration

pour les sites de son beau pays [1] s'associait une piété vive et sincère, qu'il avait pour ainsi dire sucée avec le lait maternel, et qui au milieu de ses occupations mercantiles se développait de plus en plus dans son cœur simple, pur et aimant.

Hermann Krusi avait dix-huit ans lorsqu'une rencontre fortuite vint le lancer dans la carrière de l'enseignement, à laquelle il n'aurait jamais pensé, mais pour laquelle il était éminemment doué, Ici nous le laisserons parler, car c'est de sa bouche même que nous avons entendu le récit de cet épisode:

« Par une brûlante journée d'été, je revenais de Trogen, traversant la montagne du Gæbris avec une lourde charge de fil de la maison Zellwegger ; et ce fut précisément à l'endroit où la direction du chemin change que changea la direction de mes pensées et de ma vie. Parvenu au sommet du sentier, j'avais posé ma charge pour essuyer la sueur de mon front, lorsque je fus rencontré par une de mes connaissances, M. Gruber, alors trésorier de l'Etat.

» — Il fait chaud, Hermann, me dit-il.

» — Oui, très chaud.

[1] Pour en avoir une vue d'ensemble, il suffit de gravir le Gæbris, qui s'élève au nord du village de Gais. Une petite heure de montée vous conduit au sommet. A cette hauteur, on voit s'aplanir les collines et les bouquets de bois qui entrecoupent le pays ; on aperçoit les nombreux villages qui étalent dans de vastes pelouses leurs grandes maisons en bois sculpté, aux formes variées, peintes avec soin en couleurs claires, et surmontées du grand clocher rouge de la paroisse ; la vue s'étend ainsi du côté du sud jusqu'aux montagnes d'Appenzell intérieur, resté catholique tandis que les Rhodes extérieures embrassaient la réforme et formaient un demi-canton séparé. Les glaciers du Sentis couronnent et terminent ce côté du tableau.

A l'est, les regards plongent dans le Rheinthal, où le Rhin serpente comme un ruban d'argent ; au delà sont les Alpes autrichiennes du Vorarlberg. Au nord on domine la plaine de Thurgovie, toute plantée de beaux arbres qui en font un immense verger borné par le lac de Constance, au delà duquel la vue s'arrête aux montagnes de la forêt Noire.

» — Comme le maître d'école, Hœrlen, quitte Gais, tu pourrais peut-être gagner ton pain moins péniblement. N'aimerais-tu pas te présenter pour cette place ?

» — Il n'est pas seulement question de ce que j'aimerais ; un maître d'école doit avoir des connaissances qui me manquent entièrement.

» — Ce qu'un maître d'école chez nous peut et doit savoir, à ton âge tu l'apprendrais facilement.

» — Mais où et comment ? je n'y vois aucune possibilité.

» — Si tu en as envie, les moyens se trouveront bien ; penses-y et ne tarde pas.

» Sur ce, il me quitta.

» J'avais beau chercher et réfléchir, la lumière ne se faisait pas pour moi. Néanmoins je descendis rapidement la montagne sentant à peine ma charge.

» Mon ami Sonderegger me procura un seul modèle d'écriture fait par un habile calligraphe d'Altstätten, et je le copiai plus de cent fois ; ce fut ma seule préparation. Néanmoins je me fis inscrire, mais sans grand espoir de réussir.

» Nous n'étions que deux concurrents. La principale épreuve consistait à écrire l'oraison dominicale ; j'y mis tous mes soins.

» J'avais bien remarqué qu'on employait çà et là des majuscules, mais j'en ignorais la règle [1] et je les prenais pour un ornement. Aussi distribuai-je les miennes d'une manière symétrique, en sorte qu'il s'en trouvait même au milieu des mots. Au fait nous ne savions rien ni l'un ni l'autre.

» Quand l'examen fut apprécié, on me fit appeler et le capitaine Schœpfer m'annonça que les examinateurs nous avaient trouvés faibles tous deux, que mon concurrent lisait mieux, mais que mon écriture était meilleure ; que, n'ayant que dix-huit ans, tandis que l'autre en avait quarante, je pourrais mieux que lui acquérir les connaissances nécessaires ; que d'ailleurs ma chambre, plus grande que celle de l'autre postulant, convenait mieux pour tenir l'école ; et qu'enfin j'étais nommé à la place vacante. »

[1] En allemand on écrit les substantifs avec une initiale majuscule.

Alors on enleva de la chambre de Krusi quelques vieux meubles qui l'encombraient et l'on réussit à y faire entrer les cent enfants de la paroisse. C'était en 1793.

Voilà donc Hermann Krusi avec une centaine d'enfants dans sa chambre, fort embarrassé pour les maintenir en ordre, pour les occuper et les instruire. Un autre à sa place aurait cherché à se rappeler ce qui se faisait à l'école où il avait été jadis, ne songeant qu'à copier son ancien maître. Il n'en fit rien.

Ce qui l'avait séduit dans cette nouvelle carrière, c'était moins le très faible traitement de l'instituteur, que le moyen de satisfaire sa passion pour l'étude ; il savait qu'il avait beaucoup à apprendre, et au lieu de chercher à professer devant ses écoliers, il se mit à apprendre avec eux.

Il fut puissamment secondé par le pasteur M. Schiess, qui, lui aussi, frappé des vices de l'ancienne routine des écoles, cherchait de nouvelles voies pour l'enseignement élémentaire. Ce digne homme aida lui-même Krusi à diriger l'école pendant les huit premières semaines. Les enfants furent divisés en trois classes qu'on s'efforçait de tenir constamment occupées. Un nouveau livre de lecture venait d'être introduit dans l'école ; il contenait des récits bibliques, des notions de géographie et d'histoire naturelle ; les enfants étaient interrogés sur ce qu'ils avaient lu, on voulait s'assurer qu'ils avaient bien compris.

Krusi travaillait énormément ; il se trouvait heureux dans sa nouvelle position, d'abord parce qu'il s'instruisait, mais surtout parce qu'il aimait réellement les enfants ; il voulait non seulement leur bien pour l'avenir, mais aussi leur contentement actuel ; il savait combien l'activité leur est nécessaire, et mettait tous

ses soins à ne pas leur laisser un moment d'ennui. Parmi les exercices très variés de la classe, il ne craignait point d'introduire le récit de ses propres expériences, de celles par lesquelles il s'était instruit lui-même, quelquefois à ses dépens, dans ces connaissances usuelles qui s'appliquent à la vie ordinaire du peuple de la contrée; il leur parlait donc souvent du tissage ou des bestiaux, des plantes ou des marchandises, au grand plaisir des enfants, tout étonnés d'apprendre à l'école les choses qui les intéressaient le plus.

Un pareil changement dans les habitudes scolaires ne pouvait pas être compris et approuvé de tous; aussi trouva-t-il des adversaires dans la population du pays. Cette opposition devint plus forte encore après la révolution de 1798. Krusi se montra favorable au nouveau régime, parce qu'il le croyait, plus que l'ancien, propre à développer le travail populaire et les progrès de l'instruction publique; il s'aliéna ainsi plusieurs de ceux qui restaient attachés à l'ancien ordre de choses.

C'est alors qu'une nouvelle carrière vint s'offrir à son activité, grâce à un concours de circonstances que nous devons exposer brièvement.

Vers la fin du siècle dernier, le célèbre établissement pédagogique dirigé par Salzmann à Schnepfenthal avait formé plusieurs disciples de mérite, remplis de zèle pour la réforme et les progrès de l'instruction publique. Parmi ceux-ci se trouvait un jeune Suisse nommé Fischer qui, après avoir terminé ses études théologiques, obtint une place de ministre suffragant. Mais à la révolution de 1798, il renonça à son poste pour venir occuper celui de secrétaire au ministère des arts et des sciences au nouveau gouvernement helvétique.

Fischer avait, comme Pestalozzi, des vues élevées,

généreuses et patriotiques; comme lui il sentait le besoin de relever les écoles de la Suisse; mais c'était par la fondation d'une école normale qu'il cherchait à atteindre son but, tandis que Pestalozzi voulait d'abord appliquer sa doctrine à l'éducation des enfants pauvres.

Le plan de Fischer était aussi celui du ministre Stapfer; celui-ci le fit approuver par le gouvernement. Mais l'état des finances ne permettait pas d'entreprendre cette fondation; on promit seulement à Fischer de l'appuyer s'il parvenait à fonder une école normale, en lui donnant l'espoir que plus tard elle pourrait devenir institution de l'Etat.

Pour l'exécution de ses plans, Fischer avait choisi le château de Berthoud, et le gouvernement en avait mis une partie à sa disposition. Le futur directeur alla s'y installer; bien reçu par les habitants de Berthoud, il fut chargé de réorganiser et de diriger leurs écoles, et il s'en occupa avec zèle, en attendant les moyens de fonder son école normale.

On était en automne 1799; des désastres, semblables à celui de l'année précédente à Stanz, venaient de ruiner la Suisse orientale; la guerre que les Français y soutenaient contre les Autrichiens et les Russes avait détruit toutes les ressources. Une horrible famine régnait surtout dans les contrées de la Linth et du Sentis, où des centaines de mères n'avaient plus un morceau de pain à donner à leurs enfants. Les habitants des contrées suisses épargnées par ce fléau furent émues de compassion, ils firent venir chez eux, ils soignèrent, ils élevèrent les malheureux enfants de leurs compatriotes ruinés.

Fischer fut à Berthoud l'instigateur de cette œuvre de généreuse confraternité; il trouva tant de sympathie autour de lui, qu'au mois de décembre il put écrire à son ami Steinmüller, de Glaris, alors pasteur

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

à Gais, pour lui demander une trentaine d'enfants pauvres qu'il se chargeait de bien placer; il désirait qu'ils fussent accompagnés par un jeune homme capable de les diriger et ayant du goût pour l'enseignement; lui, Fischer, promettait de le former et de l'instruire de manière à en faire un bon instituteur.

Dès les premiers jours de 1800, Steinmüller se rendit à Glaris, son pays ; c'était la contrée qui avait le plus souffert. Mais déjà quatre-vingts pauvres enfants de ce canton avaient été expédiés, et, par les soins de la Société littéraire de Berne, placés dans le pays de Vaud, alors canton du Léman, au grand chagrin de plusieurs Glaronnais qui considéraient les Vaudois comme ayant causé tous les malheurs de la patrie en appelant les Français.

Revenu à Gais, Steinmüller annonça à ses paroissiens qu'il pouvait placer quelques enfants dans des familles du canton de Berne, qui en prendraient le plus grand soin; et telle était alors la misère qui régnait dans la contrée, que dès le premier jour on lui en proposa quarante.

C'est sur Krusi que le pasteur jeta les yeux pour accompagner les jeunes émigrants; il lui exposa l'avantage qu'il aurait d'être instruit par Fischer, peut-être aussi par Pestalozzi. Bien que ce dernier fût déjà très célèbre, le jeune instituteur n'avait jamais entendu parler de lui; néanmoins il accepta avec empressement, plein du désir de pousser plus loin son instruction et ses talents pour l'enseignement.

Voici comment le pasteur Steinmüller parle de Krusi dans la lettre qu'il écrivit à Fischer, le 16 janvier 1800 :

« J'ai trouvé un homme comme je le désirais, et j'espère qu'il répondra aussi à vos désirs. Il a vingt-quatre ans, il ne possède que ce qu'il gagne chaque jour ; il est plein de bonne volonté, docile et actif; il a, pour la carrière de maître d'école des connaissances préliminaires qui ne sont pas sans importance, et un ardent amour pour cette profession ; il parviendra certainement à quelque chose de supérieur ; il est bon et d'une stricte moralité. C'est un de mes paroissiens et maîtres d'école, Hermann Krusi, qui désire beaucoup aller auprès de vous, comprenant tout ce qu'il aura à gagner avec vous et avec Pestalozzi. Il pourra revenir ici s'il ne vous convient pas. »

Le 21 janvier 1800, Krusi partit de Gais avec vingt-huit enfants des deux sexes. Il nous a laissé sur ce voyage quelques détails qui montrent que sa petite troupe était accueillie à chaque étape avec sympathie :

« A Winterthour, dit-il, pendant qu'on nous donnait des rafraîchissements, survint l'excellent pasteur Hanhart qui, après s'être informé du motif de notre voyage, sortit précipitamment, et rentra bientôt avec quelques écus et petites monnaies qu'il avait collectés dans son grand zèle, et qu'il nous remit, accompagnés de ses vœux et de ses bénédictions.

» A Bassersdorf, où nous arrivâmes trop tard, nous fûmes obligés d'aller aux deux auberges ; mais les lits y étaient tous occupés à cause de la foire de Zurich, et l'on nous mit dans de grandes chambres couvertes de paille. Le tribunal du district était précisément réuni dans l'auberge ; son président fit circuler une assiette pour réunir des offrandes en notre faveur, et nous en apporta le produit avec ses meilleurs vœux pour le succès de notre voyage. »

Le 27 janvier, la petite troupe arriva à Berthoud; les enfants furent placés dans diverses familles des environs; Krusi, logé au château, où demeuraient déjà Fischer et Pestalozzi, allait prendre ses repas chez un bourgeois de la ville.

Cette émigration des enfants pauvres des petits cantons dans d'autres parties de la Suisse est un fait qui caractérise d'une manière bien remarquable cette époque de bouleversement. Si l'on admire le dévoue-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ment qui porta tant de familles à admettre dans leur sein de petits étrangers, on a peine à comprendre une misère qui décida tant de parents à se séparer de ce qu'ils avaient de plus cher. En effet, cette transmission d'enfants prit une grande extension.

Un second convoi de quarante-quatre petits Appenzellois, de dix à quatorze ans, partit au commencement de février 1800. Jean Ramsauer, dont nous avons déjà parlé, en faisait partie, il avait alors dix ans ; dans ses *Mémoires*, il nous a laissé de ce voyage un curieux récit auquel nous empruntons les passages suivants :

« Nous voyagions dans deux chariots ouverts ; à midi et le soir nous prenions nos quartiers, où nous étions reçus et traités plus ou moins bien selon l'opinion politique des habitants. Je remarquai alors que c'était presque toujours les enfants les plus pauvres, les plus négligés et les plus ignorants qui se plaignaient et se lamentaient le plus, tandis que ceux qui avaient connu quelque aisance et reçu quelque éducation supportaient beaucoup mieux les rigueurs de leur position [1]. Notre première couchée fut à Weil, canton de Thurgovie ; il était tard, et nous fûmes obligés de chercher longtemps notre gîte, munis de lanternes et marchant dans une neige épaisse ; je fus logé avec deux autres enfants dans une maison très pauvre ; nous nous couchâmes sans souper, sous un toit qui laissait passer le vent et la neige. A Zurich, qui était plein de troupes étrangères, nous ne trouvâmes d'asile que dans un hôpital, sur de la paille, où la plupart des enfants ne firent que se lamenter toute la nuit et furent malades le lendemain. A Morgenthal, canton de Berne, on ne voulut pas nous recevoir et nous fûmes obligés de faire encore quelques

[1] Les enfants gâtés de familles riches, s'il s'en fût trouvé là, les eussent probablement supportées plus mal encore que les pauvres. — L'observation de Ramsauer montre bien les avantages qu'offrent à l'éducation ces positions heureuses mais modestes, où l'aisance est le fruit du travail. *Aurea mediocritas !*

lieues de nuit, pour aller chercher un gîte, que nous trouvâmes enfin dans une maison de paysan isolée, laquelle était déjà pleine de soldats et de vivandières. La plupart des gens cependant venaient à nous avec compassion et bienveillance. Nous ne pouvions tous assez nous louer de l'accueil amical que nous avions reçu à Lenzbourg où nous fûmes si bien couchés, et à Suhr où nous eûmes un si bon dîner.

» Au bout de huit jours, nous arrivâmes à notre destination ; c'était Oberburg, à une lieue sud de Berthoud. Là, rangés sur la place publique, nous fûmes exposés aux regards des personnes généreuses qui voudraient bien nous adopter. Les gens riches choisissaient les plus jolis enfants, les paysans prenaient les plus robustes et les plus forts. Je fus de ceux que personne ne demanda ; et au nombre de quinze, nous fûmes envoyés à Schleumen, à une lieue ouest de Berthoud. Là, de nouveau mis en rang, nous attendions notre sort, lorsque la bonne dame de Werth, qui voulait se charger de deux enfants, sortit de sa jolie maison pour nous examiner. Tous étaient mornes et silencieux ; moi seul je me retournais gaiement et je m'écriai : *Ah ! je connais l'âge de cette maison !* La date était inscrite au-dessus de la porte. Ma vivacité plut à Mme de Werth, et elle me prit chez elle avec un de mes camarades. Les autres furent conduits au riche village de Hindelbank. »

Peu de temps après, le même petit pays d'Appenzell expédia un troisième, puis un quatrième convoi d'enfants ; et il en vint aussi, non seulement du canton de Glaris, mais de ceux d'Uri, Schwytz, Unterwald, Zug et Saint-Gall. Ils furent accueillis dans toutes les parties de la Suisse occidentale, depuis Bâle jusqu'à Genève.

Krusi, établi à Berthoud, instruisait les enfants qu'il y avait amenés et qui avaient été recueillis par des particuliers de la ville et des environs. Ceux-ci demandaient quelle finance ils auraient à payer au maître ; la commission d'école répondit :

« L'instituteur Krusi continue à instruire ici les en-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

fants de sa commune d'origine comme il le faisait chez lui, et il est disposé à recevoir encore d'autres écoliers. Il perçoit chaque mois 30 batz (4 fr. 35 cent.) pour les leçons qu'il donne hors de son école, à la maison de travail. Mais on ne veut pas imposer de nouvelles charges aux parents adoptifs des enfants étrangers ; ceux qui voudront donner une rétribution au maître Krusi en fixeront eux-mêmes le montant. »

Pestalozzi, Fischer et Krusi vivaient tous trois sous le même toit, non seulement en bonne intelligence, mais dans une parfaite union. Pestalozzi et Fischer, bien que leur vues ne fussent pas de tout point les mêmes, s'aimaient, s'estimaient et s'appréciaient très haut l'un l'autre. Mais c'était Fischer qui dirigeait le travail de Krusi par ses leçons, son exemple et ses conseils.

Cependant, les moyens de fonder une école normale n'arrivaient point ; Fischer ne pouvait plus attendre, il accepta une place à Berne où il fut nommé professeur extraordinaire de philosophie et de pédagogie, et adjoint au conseil d'éducation ; il s'y rendit le 2 avril 1800.

Krusi souffrit d'être privé de son appui ; mais chaque dimanche il allait à Berne, et c'était avec bonheur qu'il recevait les conseils de Fischer, tout en lui rendant compte du travail de la semaine.

Bientôt Fischer tomba malade et mourut. Pestalozzi apporta cette triste nouvelle à Krusi. Puis, il lui proposa la réunion de leurs écoles et de leurs efforts pour entreprendre une œuvre commune.

Krusi accepta sans hésiter, car déjà il avait appris à connaître Pestalozzi, à l'aimer et à apprécier ses vues éducatives qui, sous plusieurs rapports, étaient conformes à la voie qu'il avait dû suivre lui-même pour s'instruire tout seul.

C'est ainsi que Pestalozzi trouva le collaborateur

qu'il lui fallait, c'est-à-dire, un homme plein de cœur, d'intelligence, d'activité et de zèle pour l'enseignement, et en même temps entièrement libre de la routine et des préjugés des anciennes écoles. Krusi différait encore de la plupart des instituteurs en ce qu'il se croyait plus ignorant qu'il ne l'était réellement. Il resta auprès de Pestalozzi jusqu'à la dissolution de l'institut d'Yverdon, enseignant avec beaucoup de succès toutes les branches élémentaires, et se distinguant surtout dans les exercices de langage et d'histoire naturelle.

Ses anciens élèves se rappelleront toujours avec bonheur et avec affection cet excellent homme, sa belle figure patriarcale, au front haut et découvert, aux cheveux bouclés derrière la tête, aux yeux intelligents sans malice, et surtout sa constante expression de douceur, de simplicité et de haute bienveillance. C'était lui surtout qu'on aimait avoir pour guide dans les promenades et dans les courses de montagnes ; et quand nous n'étions que de petits et faibles enfants, il nous soignait pendant ces excursions, non pas seulement comme un père, mais avec la délicatesse et les attentions minutieuses d'une véritable mère.

Krusi avait épousé à Yverdon une charmante et digne sous-maîtresse de l'institut de jeunes filles, dirigé par M. et Mme Niederer. A la chute de l'établissement de Pestalozzi, il rentra dans son pays et fut chargé de la direction, d'abord de l'école cantonale à Trogen, puis de l'école normale à Gais. C'est là que nous avons eu le bonheur de retrouver notre ancien maître et de passer huit jours chez lui, en octobre 1837.

Il avait acquis une grande maison située au-dessus du village et au pied du Gäbris ; il en occupait le premier étage avec sa famille ; au second était une pension de jeunes filles dirigée par sa fille aînée, élève de Mme Niederer ; au rez-de-chaussée la salle d'école des

élèves-régents logés dans le village, et à côté une école primaire modèle, dans laquelle Krusi instruisait des enfants dont les grand'mères avaient été ses écolières quarante-quatre ans auparavant. Krusi avait alors soixante-deux ans ; il y avait vingt ans que nous l'avions quitté, et il avait peu changé ; son activité paraissait toujours la même. Dans les leçons, dans les jeux, dans les promenades, dans les chants et à la prière, c'était sa bonté, son ardeur et sa douce piété qui animaient toute la maison et qui y faisaient régner l'harmonie, la joie, la ferveur et un travail assidu.

CHAPITRE XI

Pestalozzi, chef d'institut à Berthoud.

Pestalozzi et Krusi réunissent leurs écoles au château de Berthoud ; Tobler, Buss et Naef viennent se joindre à eux ; appréciation du nouvel institut par la *Société des amis de l'éducation* ; grand succès de l'institut ; sa réputation à l'étranger ; ses visiteurs marquants ; le gouvernement le fait examiner par une commission ; rapport officiel du doyen Ith ; le petit conseil décide de l'ériger en école normale suisse ; contre-révolution en Suisse ; Pestalozzi député à la *consulta* à Paris ; Bonaparte et la méthode Pestalozzi ; le gouvernement bernois reprend à Pestalozzi le château de Berthoud ; l'institut transféré à Munchenbuchsee, puis à Yverdon.

Pestalozzi avait trouvé Krusi ; enfin il avait à ses côtés un homme qui comprenait et adoptait ses idées, qui, plein de zèle pour le seconder en suivant ses conseils, avait précisément le savoir-faire et les forces qui lui manquaient à lui-même ; il était sauvé.

Pour réunir les pauvres réfugiés d'Appenzell aux enfants que des familles aisées de Berthoud avaient confiés à Pestalozzi, il fallait plus de place que celui-ci n'en avait eu jusqu'alors dans sa chambre d'école. Grâce aux efforts de Stapfer, le conseil exécutif, par décision du 23 juillet 1800, abandonna gratuitement à Pestalozzi toute la place nécessaire dans le château de Berthoud, quatre toises de bois, et une portion du jardin pour y cultiver des légumes.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

élèves-régents logés dans le village, et à côté une école primaire modèle, dans laquelle Krusi instruisait des enfants dont les grand'mères avaient été ses écolières quarante-quatre ans auparavant. Krusi avait alors soixante-deux ans ; il y avait vingt ans que nous l'avions quitté, et il avait peu changé ; son activité paraissait toujours la même. Dans les leçons, dans les jeux, dans les promenades, dans les chants et à la prière, c'était sa bonté, son ardeur et sa douce piété qui animaient toute la maison et qui y faisaient régner l'harmonie, la joie, la ferveur et un travail assidu.

CHAPITRE XI

Pestalozzi, chef d'institut à Berthoud.

Pestalozzi et Krusi réunissent leurs écoles au château de Berthoud ; Tobler, Buss et Naef viennent se joindre à eux ; appréciation du nouvel institut par la *Société des amis de l'éducation* ; grand succès de l'institut ; sa réputation à l'étranger ; ses visiteurs marquants ; le gouvernement le fait examiner par une commission ; rapport officiel du doyen Ith ; le petit conseil décide de l'ériger en école normale suisse ; contre-révolution en Suisse ; Pestalozzi député à la *consulta* à Paris ; Bonaparte et la méthode Pestalozzi ; le gouvernement bernois reprend à Pestalozzi le château de Berthoud ; l'institut transféré à Munchenbuchsee, puis à Yverdon.

Pestalozzi avait trouvé Krusi ; enfin il avait à ses côtés un homme qui comprenait et adoptait ses idées, qui, plein de zèle pour le seconder en suivant ses conseils, avait précisément le savoir-faire et les forces qui lui manquaient à lui-même ; il était sauvé.

Pour réunir les pauvres réfugiés d'Appenzell aux enfants que des familles aisées de Berthoud avaient confiés à Pestalozzi, il fallait plus de place que celui-ci n'en avait eu jusqu'alors dans sa chambre d'école. Grâce aux efforts de Stapfer, le conseil exécutif, par décision du 23 juillet 1800, abandonna gratuitement à Pestalozzi toute la place nécessaire dans le château de Berthoud, quatre toises de bois, et une portion du jardin pour y cultiver des légumes.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Alors eut lieu la réunion des deux petites écoles dans les salles du château, et les deux nouveaux amis commencèrent à travailler ensemble.

Voici comment Krusi rend compte de ces premiers essais :

« Pestalozzi me laissait volontiers agir. J'étais rempli d'admiration pour ses vues, ses travaux et ses expériences, encouragé par sa confiance et heureux de son amitié. L'aspect de nos écoles réunies devenait chaque jour plus réjouissant. La joie de nos enfants et leur désir d'apprendre attirèrent bientôt une sérieuse attention sur la nouvelle école. »

Pestalozzi lui-même était moins satisfait; il se trouvait entravé par la grande diversité d'âge, d'instruction, de caractère, d'habitudes et d'origine des enfants qui étaient maintenant réunis entre ses mains. Pour avoir plus de liberté d'action, il sentait le besoin de nouveaux collaborateurs, d'autant plus qu'il travaillait déjà à ses livres d'enseignement élémentaire dont le plan et l'exécution ne furent pas heureux, croyons-nous, et dont nous aurons à parler plus tard.

Bientôt survinrent les vacances d'été, et Krusi en profita pour aller voir son ami et compatriote Tobler, qui était précepteur dans une famille de Bâle et qui, par sa correspondance avec Fischer, connaissait déjà Pestalozzi. Il lui raconta la nouvelle œuvre entreprise à Berthoud et lui proposa d'y coopérer.

Tobler accepta aussitôt. Il avait des talents, de l'imagination et un goût très vif pour apprendre et pour enseigner. Ses premières études avaient été fort négligées; à vingt-deux ans seulement il s'était tout à coup décidé à un travail sérieux pour devenir ministre de l'Evangile; mais, obligé de gagner sa vie, il entra comme précepteur dans une famille de Bâle, où il fut libre de poursuivre sa propre instruction. Depuis six ans il travaillait ainsi avec acharnement, et il remarquait avec

chagrin qu'il ne réussissait que bien faiblement à communiquer ses connaissances à ses élèves, lorsqu'il apprit à connaître Pestalozzi. Il comprit alors que cet homme possédait ce qui lui manquait; il se trouva heureux de pouvoir travailler avec lui, et il courut à Berthoud.

Pestalozzi avait encore besoin d'un maître pour enseigner le dessin et le chant. Tobler lui conseilla Buss qui était alors apprenti relieur à Bâle.

Ce Buss avait eu une singulière existence. Son père, employé et logé à l'école de théologie de Tubingue, lui fit suivre l'école latine de trois à treize ans. A huit ans il reçut des leçons de piano d'un étudiant qui partit au bout de six mois; obligé de continuer seul la musique, il réussit assez bien pour pouvoir, à douze ans, donner des leçons avec succès à une dame et à un enfant. A onze ans, il avait pris des leçons de dessin, et continuait à étudier le grec, l'hébreu, la logique et la rhétorique. Son père espérait qu'il pourrait achever ses études gratuitement à l'académie des arts et des sciences de Stutgard, mais il en fut éconduit, *parce qu'il était de trop basse extraction*. Désolé et obligé de gagner son pain, il se fit relieur, continuant cependant, malgré sa mélancolie, à cultiver ses talents pour la musique et pour le dessin.

Il travaillait ainsi à Bâle sans goût pour l'état qu'il avait embrassé, lorsque Tobler lui transmit l'offre de Pestalozzi. Ses amis ne lui conseillaient pas d'accepter, car ils ne connaissaient le grand pédagogue que par ses côtés ridicules. *C'est un demi-fou*, lui disaient-ils, *avec qui il ne faut pas s'associer, il ne sait jamais bien ce qu'il veut; on l'a vu traverser les rues de Bâle ses souliers attachés avec de la paille*. Le fait était vrai. Un jour Pestalozzi voulant secourir un pauvre homme hors des portes de la ville, et n'ayant pas d'argent, lui avait donné ses boucles de souliers. Mais Buss avait lu

Léonard et Gertrude, ce qui suffit pour le décider.

Il arriva à Berthoud. Pestalozzi courut à lui, couvert de poussière, les cheveux et les habits en désordre, les bas détachés et produisit ainsi sur Buss un étonnement qui lui était peu avantageux; mais un instant après, l'extrême bonté de Pestalozzi, sa simplicité, la vivacité de son esprit, avaient conquis toute la sympathie et la confiance du nouveau venu.

Lorsque Buss entra dans la salle d'école, il n'y trouva d'abord que bruit et confusion; il lui fallut quelque temps pour comprendre ce qu'on y faisait. Puis il lui sembla qu'on retenait trop longtemps les enfants aux premiers exercices. Mais lorsqu'il vit combien ceux-ci gagnaient ainsi de facilité pour aller plus loin, il demeura convaincu que si sa première instruction lui avait été donnée de cette manière, il aurait été en état de poursuivre lui-même ses études et ne serait pas resté déclassé.

Voici ce que dit Krusi de cette réunion de maîtres avec lesquels s'ouvrit l'institut de Berthoud :

« Ainsi notre association se composait de quatre hommes bien différents, et réunis par un singulier concours de circonstances, savoir : un fondateur dont la haute réputation littéraire était celle d'un rêveur, incapable dans la vie pratique, et trois jeunes gens, un précepteur privé, à la jeunesse négligée, aux études tardivement entreprises, et dont les essais pédagogiques n'avaient jamais produit les résultats que semblaient promettre son caractère et ses talents, un relieur qui consacrait au chant et au dessin ses moments de loisirs, enfin un maître d'école de village qui remplissait ses fonctions aussi bien qu'il le pouvait sans y avoir été préparé en aucune manière. Ceux qui voyaient cette association d'hommes ne possédant pas un lieu pour reposer leur tête, avaient une bien petite idée de ce qu'ils pourraient faire. Comment aurait-on pu trouver mauvais qu'ils en jugeassent ainsi? Et cependant notre œuvre réussit; elle gagna la confiance

publique au delà de l'attente des hommes qui nous connaissaient, au delà de notre propre attente. »

Cette confiance fut aussi excitée, dès les débuts de l'institution, par un témoignagne que nous devons faire connaître avant de faire l'histoire de l'institut de Berthoud.

La commission chargée, par la Société des amis de l'éducation, de lui faire rapport sur la doctrine de Pestalozzi, vint visiter son école dans les premiers temps de sa réunion avec Krusi. Nous traduisons ici les résultats de cet examen, tels qu'ils furent consignés par le rapporteur Luthi et présentés à la société, réunie le 1er octobre 1800, chez le ministre des arts et sciences, qui alors n'était plus Stapfer, mais Mohr, de Lucerne.

« Nous avons tout d'abord remarqué que les élèves de Pestalozzi apprennent très promptement et parfaitement à épeler, à lire, à écrire et à calculer. En six mois ils parviennent par cette étude à des résultats qu'un maître d'école de village ne leur ferait atteindre qu'en trois ans. Il est vrai qu'ordinairement les maîtres d'école ne sont pas des Pestalozzi, et ne trouvent pas des aides comme celui de notre ami. Cependant il nous semble que ces progrès extraordinaires ne tiennent pas seulement au personnel enseignant, mais surtout à la méthode d'enseignement.

» Et en quoi consiste cette méthode? en ce qu'on suit uniquement la voie de la nature; ce que les savants expriment en disant : cette méthode fait partir l'enfant de ses propres intuitions, et le conduit peu à peu, et par lui-même, aux idées abstraites. Un autre avantage de cette méthode consiste en ce qu'elle ne fait pas apercevoir le maître : celui-ci ne paraît jamais comme un être supérieur, mais, ainsi que la bonne nature, il vit, travaille, et semble apprendre avec les enfants ses pareils, plutôt qu'il ne les enseigne avec autorité.

» Qui ne connaît l'inclination des plus petits enfants à donner à chaque chose son nom, à faire des constructions, puis à en séparer les éléments pour entreprendre une

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

construction nouvelle, etc. ? Qui ne se rappelle qu'il aimait mieux dessiner qu'écrire ? Qui ne sait que les hommes les plus ignorants sont ceux qui savent le mieux calculer de tête ? Qui ignore que les petits garçons et les petites filles, dès qu'ils savent marcher, se livrent à toutes sortes d'exercices en jouant aux soldats ?

» C'est sur ces faits si simples et si connus de chacun que Pestalozzi fonde sa méthode d'enseignement. On serait tenté de se demander comment il est possible qu'on ait eu cette idée si tard, si l'on ne savait depuis longtemps que nous-mêmes, dans notre propre vie, nous commettons des erreurs semblables à celles de la pédagogie. »

Ici, obligé d'abréger, nous ne ferons que mentionner l'emploi des lettres mobiles pour les éléments de la lecture, les premiers exercices d'écriture faits sur les ardoises, le calcul sur des objets visibles pris pour unités, enfin les chants et les marches souvent entremêlés aux leçons.

Le rapport conclut en disant :

« Autant que nous avons pu le remarquer, il est impossible de saisir l'ensemble de cette méthode sans en avoir suivi les exercices dès le commencement. Il résulte de ce que nous avons dit que le système de Pestalozzi devrait être introduit dans toute la Suisse ; les avantages en seraient incalculables. Pestalozzi désire réellement, avec le secours de ses dignes collaborateurs, faire connaître partout sa méthode et l'enseigner à tous les instituteurs. La commission ne peut que s'associer de cœur à ce désir, et supplier la société d'user de toute son influence pour que Pestalozzi puisse fonder à Berthoud une école normale d'instituteurs primaires, à laquelle, pour la préparation pratique des élèves, serait annexée une école modèle. »

Au vu de ce rapport, et à la demande de la Société des amis de l'éducation, le conseil exécutif accorda à Pestalozzi une subvention de 500 fr. pour le semestre d'hiver qui allait commencer.

En même temps le préfet de Berthoud, Schnell, publia une brochure dans laquelle il exposait les vues de Pestalozzi d'une manière plus élevée et plus complète que ne l'avait fait le rapport de la commission.

Ce fut le 24 octobre 1800 que Pestalozzi annonça l'ouverture de son institut d'éducation au château de Berthoud avec école normale pour former des maîtres d'école. Le prix de la pension à l'institut, pour les enfants de la classe moyenne, était de 16 à 20 louis, selon la position des parents.

La société des amis de l'éducation voyant que les secours fournis par l'Etat seraient loin de suffire aux dépenses de la nouvelle institution, avait chargé une commission de faire un appel au public pour provoquer dans toute la Suisse des souscriptions volontaires en faveur de l'entreprise de Pestalozzi, en faisant ressortir son mérite exceptionnel et les grands avantages qui devaient en résulter pour la patrie.

Cet appel parut le 20 novembre ; il nous apprend que Pestalozzi voulait fonder un asile pour les enfants pauvres à côté de l'institut destiné à la classe moyenne. On y promet aussi un culte religieux pour les catholiques aussi bien que pour les protestants, et une entière liberté confessionnelle soit pour les enfants, soit pour les élèves instituteurs. Enfin, on y indique, dans chaque canton, des correspondants chargés de recevoir les dons. L'appel est signé du ministre Rengger, de Luthi, Usteri et Fussli, membres du conseil législatif.

Les journaux suisses parlèrent de cette entreprise, les uns en l'approuvant, les autres en la blâmant, selon les opinions politiques qu'ils représentaient. On n'oubliait point les idées très libérales qui avaient animé la jeunesse de Pestalozzi, et l'on voyait en lui beaucoup plus l'ami de la révolution que l'homme de génie et le philanthrope dévoué.

Dans les circonstances critiques où se trouvait le

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

pays, la souscription ne produisit que des résultats tout à fait insuffisants. Mais Pestalozzi ne se laissa pas arrêter ; et malgré sa pénurie, il reçut tout d'abord et gratuitement dans son institut les pauvres enfants réfugiés ; tandis que les riches, qui voulaient payer leur pension, attendaient que la place fût préparée pour eux.

L'institut de Berthoud s'ouvrit dans les premiers jours de l'année 1801. Pestalozzi avait été obligé de payer de ses deniers une partie des frais de réparation et d'ameublement nécesaires. Il fallait y vivre avec la plus stricte économie. Cependant, c'est, de tous les établissements fondés par lui, celui qui réalisa le mieux ses vues et qui porta l'empreinte la plus fidèle de son génie original ; c'est celui qu'il faut étudier pour y voir la doctrine du maître mise en pratique dans toute sa pureté. Nous commencerons par l'histoire intérieure de cet institut qui ne dura que trois ans et demi, et qui porta au loin la réputation pédagogique de son chef. Dans un autre chapitre, nous examinerons les principes éducatifs qui l'animaient et les nouveaux ouvrages que publia Pestalozzi pour les répandre.

Les mémoires de Ramsauer, déjà cités, donnent sur cette époque de la vie de Pestalozzi des détails circonstanciés, pleins de vie et de vérité, qu'on ne trouverait pas ailleurs, et que nous traduisons textuellement :

« De tous les élèves de Pestalozzi, je fus le premier reçu dans l'établissement et logé au château ; le second fut mon ami Egger, aussi un enfant réfugié et admis gratuitement. Ici encore ce noble cœur pensait aux autres et point à lui, et vraiment il a eu pour nous l'amour et la fidélité d'un père. Mais aussi je me trouvais dans des rapports tout particuliers avec lui. Comme élève, je devais être instruit et élevé ; mais comme enfant de la maison, je devais aussi lui rendre des services. Sous le nom de *garçon de table* (Tischdecker), j'étais chargé de tous

les petits travaux domestiques qu'on peut confier à un enfant, et dans le nombre il en était de pénibles, même de peu convenables.

» Parmi les premiers se trouvait le devoir de puiser l'eau pour l'usage du château ; on la faisait monter du fond d'un puits de trois cent quatre-vingts pieds, en marchant dans une roue creuse à claire-voie, de vingt-quatre pieds de diamètre, exposée à toutes les intempéries des saisons : c'était là une pénible corvée, l'hiver surtout, quand un vent glacé soufflait à travers la roue.

» Quand je pense à mon travail de cette époque, je dois avant tout louer la bonté de Dieu, qui par sa grâce nous a préservés du mal, au milieu des propos que valets et servantes tenaient en notre présence, lorsque nous autres garçons de table nous les aidions dans leurs fonctions, quelquefois jusqu'à minuit. Ces discours auraient pu être d'autant plus fâcheux pour nous que, malgré notre extrême jeunesse, nous étions presque sans surveillance et qu'après avoir rempli nos fonctions domestiques, nous aurions pu rester oisifs. Mais moi et deux autres garçons de table (il y en avait souvent de six à huit), nous avions heureusement un tel désir d'apprendre, que pour nous un quart d'heure de liberté était toujours bien employé, et que nous considérions l'étude comme notre principale affaire, bien que la moitié au moins de notre journée fût absorbée par les travaux manuels.

» Mais lorsque, dans les beaux jours, nous voyions toute la bande des maîtres et des élèves descendre gaiement la colline du château, soit pour aller se baigner dans les eaux limpides de l'Emme qui coulait à nos pieds, soit pour aller gravir les rochers qui bordaient la rivière, et que nous, garçons de table, étions obligés de rester à la maison pour travailler à la cuisine, à la cave ou ailleurs, alors j'avais parfois la larme à l'œil. Mais depuis longtemps je remercie Dieu de ce que j'ai appris de bonne heure à obéir, à travailler utilement, et à surmonter mes désirs. Puis j'étais d'autant plus heureux quand je pouvais aussi prendre part à ces plaisirs.

» Et cependant, mon découragement aurait peut-être

pu devenir insupportable et me porter à m'enfuir, si je n'avais pas eu, outre Pestalozzi, encore un bon génie qui me retenait et qui me faisait oublier mes chagrins. C'était la jeune Mme Pestalozzi, la veuve de Jacobli, fils unique de Pestalozzi, femme excellente, que ses propres malheurs avaient rendue forte et pleine de compassion pour les douleurs d'autrui. Pour tous, dans l'institut, elle était une amie, une aide, une protectrice; mais surtout pour nous garçons de table, elle était un ange. Plus tard même, quand elle fut devenue la femme du bienveillant M. Kuster, elle s'assujettit encore pendant plusieurs années aux fatigues et aux soins économiques de l'établissement, et fut surtout une bénédiction pour l'institut des jeunes filles. »

Ici Ramsauer raconte comment son instruction avançait malgré le petit nombre et l'irrégularité des leçons auxquelles il assistait, comment son désir d'apprendre et les bons soins de Pestalozzi suppléaient à tout, comment, dès l'âge de douze ans, il fut chargé d'enseigner lui-même dans de petites classes élémentaires. Puis il continue :

« Pendant mon séjour à Berthoud, je faisais chaque été une visite à la noble dame de Werth, à Schleumen, et chaque fois elle me faisait faire des habits neufs ; ceux-ci m'étaient d'autant plus nécessaires que Pestalozzi n'aurait pas pu me les donner, car il avait rarement de l'argent, et il était obligé d'employer ses propres ressources pour faire marcher son institut.

J'ai dit plus haut comment j'avais fait des progrès dans le dessin, dans le calcul, et dans ce qu'on appelait l'A b c de l'intuition [1]. Mais je ne dois pas oublier le chant ; bien que je n'aie jamais été appelé à l'enseigner, faute de dispositions ou faute de temps, c'était un des exercices qui avaient le plus d'attrait pour moi, surtout comme il était pratiqué dans les premiers temps de l'institut.

[1] Exercices dans lesquels les enfants énonçaient leurs propres observations sur les objets qui leur étaient présentés.

» Les trente ou quarante enfants des deux sexes de l'ancienne école de Pestalozzi venaient de la ville au château pour prendre part aux leçons de chant. Buss faisait chanter ses écoliers en marchant en mesure, deux à deux et se tenant par la main, dans les grands corridors du château. C'était notre plus grand plaisir ; mais la joie était à son comble lorsque notre maître (de gymnastique) Naef, avec ses allures si originales, se mettait de la partie. Ce Naef était un ancien militaire qui avait guerroyé dans toutes les parties du monde. C'était un colosse, à la grande barbe, à la figure rébarbative, à l'air sévère et aux formes rudes, et cependant la bonté même. Quand il marchait d'un air troupier à la tête de soixante ou quatre-vingts enfants, et avec sa grosse voix entonnait une chanson suisse, il entraînait toute la maison.

» A l'institut, d'ailleurs, le chant était toujours un vrai moyen de réjouissance. On chantait partout: en plein air, en voyage, à la promenade, et le soir dans la cour du château ; et ce chant en commun contribuait beaucoup à maintenir entre tous un esprit de bienveillance et d'harmonie. Je dois encore dire au sujet de Naef que, malgré la rudesse de son extérieur, il était cependant le favori de ses écoliers, par ce seul motif qu'il vivait toujours avec eux, parce que c'était avec eux qu'il se trouvait le mieux. Il jouait, faisait l'exercice, se promenait, se baignait, grimpait, lançait des pierres, toujours avec ses écoliers, et dans un esprit enfantin ; c'est pourquoi il avait sur eux une autorité illimitée ; et pourtant ce n'était pas un pédagogue, il n'en avait que le cœur....

» Je dois encore dire que, dans les premières années de l'institut de Berthoud, on ne suivait point scrupuleusement un plan de leçons, et que toute la vie y était tellement simple, familière et cordiale que, dans la demi-heure de récréation qui suivait le déjeuner, quand les enfants jouaient avec ardeur dans la cour, Pestalozzi y prenait un extrême plaisir, et leur permettait souvent de continuer leurs ébats jusqu'à dix heures. De même dans les soirées d'été, après qu'on s'était baigné dans

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

l'Emme, très souvent au lieu de reprendre l'étude, on allait jusqu'à huit ou neuf heures se promener et courir à la recherche des plantes et des minéraux. »

Ce témoignage de Ramsauer sur la vie de famille qui régnait à Berthoud est confirmé par une anecdote qui ne doit point être oubliée. Un jour, un paysan, père d'un élève, était venu visiter l'institut; très surpris de ce qu'il voyait, il s'écria : « Mais, ce n'est pas une école que vous avez ici, c'est un ménage (Haushaltung) ! » — « C'est le plus grand éloge que vous puissiez me donner, » répondit Pestalozzi ; « oui, Dieu soit loué, j'ai réussi à montrer au monde qu'il ne doit pas y avoir un abîme entre la vie domestique et l'école, et que celle-ci n'est réellement utile à l'éducation qu'autant qu'elle développe les sentiments et les vertus qui sont à la fois le charme et le bienfait de la vie de famille. »

S'il en était ainsi, si l'institut de Berthoud présentait l'image d'une famille, c'est que Pestalozzi était un père pour tous; il ne vivait que pour les autres. Son activité et son amour animaient toute la maison. Les maîtres lui étaient attachés par une vive affection et par une vénération profonde : c'étaient Krusi pour la langue et le calcul, Tobler pour la géographie et l'histoire, Buss pour la géométrie, le dessin et le chant, Naef pour la gymnastique et quelques autres leçons élémentaires.

La gêne financière qui pesait sur l'établissement exerçait même une heureuse influence morale. Les maîtres avaient refusé des places avantageuses pour rester avec Pestalozzi; ils abandonnèrent même une partie de leur modeste traitement pour suppléer à l'insuffisance de ses ressources. De leur côté, les élèves se contentaient de peu et s'efforçaient de tout économiser pour diminuer la dépense. C'était bien une école pratique de sacrifice et de renoncement.

La confiance des élèves en leurs maîtres, leur amour

et leur reconnaissance pour eux, tenaient lieu de règle et de discipline; on ne donnait point de récompenses, on n'infligeait point de punitions, si ce n'est dans quelques cas exceptionnels; cependant l'obéissance était complète, précisément parce qu'elle venait du cœur. Les enfants d'ailleurs étaient gais et heureux; ils aimaient tous leurs exercices, et les leçons presque autant que les jeux; il n'était pas rare de voir quelques-uns d'entre eux quitter leur récréation pour aller étudier ensemble, groupés devant un tableau ou une carte.

C'est à Berthoud qu'ont commencé ces exercices d'histoire naturelle, qu'on pourrait appeler intuitive, qui ont joué un rôle si avantageux dans les instituts de Pestalozzi ; utiles pour toute la vie, très agréables aux enfants, ils donnent de l'intérêt à chaque promenade, ils font naître des goûts qui peuvent être salutaires à l'époque de l'adolescence. Plus tard, Krusi est devenu habile minéralogiste; les élèves aimaient beaucoup ses leçons et en profitaient énormément. Mais au château de Berthoud, dans les premiers temps, les maîtres étaient aussi ignorants que les enfants en histoire naturelle. Néanmoins on collectait des minéraux et des plantes, on les examinait, on les décrivait, et chacun les classait à sa fantaisie. Lorsque Jean-Conrad Escher, de Zurich [1], vint visiter l'institut de Berthoud, c'est lui qui dit à Krusi : « Ceci est du quartz, voilà du granit, etc. »

Malgré les succès de l'institution, l'argent manquait, et Pestalozzi était à bout de ressources. Dès le 18 février 1801, à la demande du ministre Mohr, le conseil exécutif avait maintenu pour chaque année la contribution de 500 livres allouée à l'institut de Berthoud par décision du 8 octobre 1800, et avait ordonné qu'il

[1] C'était l'ingénieur qui, par ses beaux travaux de desséchement, a mérité le nom d'Escher de la Linth.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

fût livré à Pestalozzi vingt moules de bois de chauffage pris dans les forêts de l'Etat, au canton de Berne.

Mais le 19 avril 1801, Mohr vint passer une journée au château de Berthoud, et il fit au conseil exécutif un rapport si favorable, que celui-ci porta la subvention de l'Etat à 1600 livres par an, payables par quartiers. Plusieurs dons particuliers arrivèrent aussi, entre autres 500 fr. de Mme Reinhard, femme du ministre de France.

En même temps, la réputation de l'institut s'étendait au loin ; l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg et le *Mercure allemand* en disaient des merveilles. Ainsi les élèves se présentèrent toujours plus nombreux et bientôt la place manqua pour les recevoir.

Le 22 septembre 1801, le ministre Mohr dit dans son rapport au conseil exécutif. « L'institut de Pestalozzi au château de Berthoud, le premier et le seul dans son genre, attire chaque jour de nouveaux élèves par son utilité bien reconnue ; et le directeur, à défaut de place habitable, est obligé de les refuser, à son grand regret, et au préjudice de l'éducation publique. Le citoyen Pestalozzi aurait un urgent besoin qu'on augmentât le local qu'il occupe, par la construction de deux grands dortoirs pour les élèves et de six petites chambres pour les maîtres. »

Bien que le conseil exécutif eût décidé, le 5 août précédent, que, vu la pénurie du trésor, il ne serait fait cette année-là aucune réparation aux édifices publics ,il consentit à payer les constructions demandées au château de Berthoud, et qui devaient coûter environ 2850 fr.

La même année, au mois d'octobre, Pestalozzi publia un nouvel ouvrage destiné à donner au public un exposé complet de sa doctrine et de ses travaux ; il lui donna pour titre : *Wie Gertrud ihre Kinder lehrt* (Comment Gertrude instruit ses enfants). Par son importance, cette publication mérite un examen sérieux, qui ne peut trouver sa place dans ce chapitre. Bornons-nous à dire ici qu'elle eut un grand retentissement dans les pays de langue allemande, et qu'elle attira à Berthoud de nombreux visiteurs, parmi lesquels plusieurs hommes très distingués.

Dès le mois suivant (novembre 1801) arrivèrent ensemble Wessenberg et Charles-Victor de Bonstetten. Ce dernier rendit compte de sa visite dans une lettre écrite le soir même à Frédérique Brun. Son témoignage confirme tout ce que nous avons dit plus haut ; mais il donne des appréciations très intéressantes. Nous regrettons que la longueur de cette lettre nous empêche de la reproduire en entier ; nous n'en traduisons que quelques passages :

« Je ne puis comprendre pourquoi Pestalozzi dit que tout l'enseignement repose sur trois éléments principaux : le *nombre*, la *forme* et le *langage ;* mais ce que je suis bien obligé de voir clairement, c'est que ses quarante-huit enfants, de cinq à douze ans, ont appris en six à dix mois à écrire, à dessiner, à calculer d'une manière surprenante, à lire, à connaître la géographie et un peu de français. Ils font tout gaiement, et leur santé paraît florissante. Je ne sais pas si la méthode de Pestalozzi est bonne ; je ne sais pas même s'il possède une méthode raisonnée. Mais je vois clairement qu'il marche dans des voies inconnues et qu'il parvient à un résultat inconnu jusqu'à présent ; et c'est ce qu'il y a de plus important...

» Je considère la méthode de Pertalozzi comme un germe riche et précieux, mais encore jeune et peu développé. Son succès doit convaincre de son excellence tout penseur impartial...

» Comme Pestalozzi trouvera difficilement son pareil, il est à craindre que la riche moisson promise par sa découverte ne soit réservée aux âges futurs. Il est fâcheux qu'il ait mis tant de chaleur dans la profession de ses opinions politiques ; en nos temps de révolution, ce sera une difficulté de plus ajoutée à celles qu'il faut toujours

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

surmonter pour rendre justice à un homme exceptionnel. Depuis quarante ans, Pestalozzi a consacré son existence à l'éducation des enfants pauvres ; que celui qui a fait davantage pour l'humanité lui jette la première pierre !...

» Les écoliers savent peu, mais bien. A mon sens, l'école de Berthoud est ce qu'il y a de mieux pour les enfants de huit à neuf ans. Mais elle ne portera ses fruits que lorsque, sur cette base et d'après cette expérience, on construira un nouvel étage à l'édifice...

» Les enfants sont très gais, et l'on remarque qu'ils prennent un grand plaisir à leurs leçons, ce qui prouve beaucoup en faveur de la méthode. »

En décembre 1801, l'institut de Berthoud fut visité par un Suisse haut placé, qui en parla très avantageusement dans une suite d'articles anonymes publiés par le *Républicain* et par l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg. Nous n'en citerons que quelques lignes afin de ne pas nous répéter, et pour ne point entrer ici dans les détails de la méthode d'enseignement que nous examinerons plus tard.

« Je dois avouer que j'arrivai à Berthoud avec quelque prévention ou du moins avec de grands doutes sur la convenance, l'utilité et le succès de l'expérience qui s'y pratiquait. Mais ma crainte se changea en confiance et en joie dès que j'eus vu comment Pestalozzi et ses aides travaillaient avec les enfants. En revenant chez moi, je disais à mes amis : Il se passe à Berthoud quelque chose qui mérite la plus grande attention et l'appui de tous ceux qui s'intéressent au bonheur de l'humanité et au progrès de l'éducation publique. »

Les progrès des élèves de Berthoud pour le dessin et les éléments de géométrie, excitaient surtout l'admiration des nombreux visiteurs.

Un négociant distingué de Nuremberg, qui était venu à Berthoud avec des préventions très défavorables à l'œuvre de Pestalozzi, s'exprime ainsi :

« J'étais saisi de vertige quand je voyais ces enfants se jouer des calculs de fractions les plus compliqués comme de la chose la plus simple et la plus ordinaire. Je leur proposais des problèmes que je ne pouvais résoudre sans un travail sérieux et soutenu, et sans remplir de chiffres des pages entières ; pour eux, ils faisaient leur calcul dans leur tête fort tranquillement ; au bout de quelques instants ils donnaient leur réponse juste, et ils expliquaient leur problème avec la plus grande facilité. Ils ne se doutaient pas qu'ils faisaient quelque chose d'extraordinaire. »

« A l'institut de Berthoud, dit un autre visiteur, les enfants de six à huit ans tracent sans règle ni compas des figures géométriques très difficiles, avec une exactitude telle que personne ne le croira sans l'avoir vu. »

Un autre encore :

« J'y ai vu un enfant de dix ans, élève de Pestalozzi depuis dix mois, dessiner en une heure une carte de la Scandinavie dont il réduisait l'échelle, et cela avec une exactitude qui défiait l'examen le plus rigoureux. »

Ces éloges peuvent bien être empreints de quelque exagération ; néanmoins, ils prouvent que la méthode de calcul de Pestalozzi avait réussi sous la direction de Krusi, longtemps avant que Joseph Schmid fût chargé de cet enseignement.

Cet ensemble de témoignages augmenta encore la réputation de l'œuvre nouvelle, et excita vivement l'attention publique.

« Un institut, disait-on, qui avec de si faibles moyens produit de tels résultats ne devrait-il pas être soutenu par le gouvernement d'une manière qui garantit sa durée ? Ne devrait-il pas être utilisé pour une réforme de l'éducation publique élémentaire dans toute la Suisse ? »

Depuis la révolution du 18 octobre 1801, Mohr n'était plus ministre et le conseil exécutif de la république avait été remplacé par un *petit conseil*. Celui-ci sentit

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

la nécessité de faire quelque chose pour l'œuvre de Pestalozzi ; mais avant de prendre une détermination il voulut s'éclairer par des renseignements positifs, détaillés et complets ; il chargea une commission d'aller visiter l'institut de Berthoud.

Le rapport de cette commission, rédigé avec beaucoup de talent par le doyen Ith, président du conseil de l'instruction publique à Berne, fut présenté au mois de juin 1802 [1].

« A ma première visite, dit-il, j'étais plein de méfiance, et bien décidé à ne me laisser ni éblouir par l'apparence d'une brillante théorie ni surprendre par la nouveauté de quelques résultats saillants. » (Page 76.)

L'institut comptait alors quatre-vingts élèves de cinq à dix-huit ans, et de toute condition. Douze d'entre eux étaient des enfants pauvres à la charge de l'établissement.

Le rapport cherche d'abord à exposer les principes de la méthode de Pestalozzi qui, dit-il, *a découvert les véritables lois, les lois universelles de tout enseignement élémentaire.* Il proclame ensuite l'excellence des résultats obtenus, tels que la commission les a constatés dans l'examen approfondi qu'elle a fait subir aux élèves ; il fait surtout les plus grands éloges de la discipline, toute fondée sur l'affection, et de la vie morale et religieuse qui règnent dans l'établissement. Enfin il demande que l'Etat prenne à sa charge l'institut de Berthoud pour en faire une école normale suisse, qu'il alloue à tous les maîtres des traitements fixes, et qu'il facilite par une forte souscription l'entreprise d'une nouvelle édition des ouvrages de Pestalozzi destinés à l'enseignement élémentaire.

En faveur de Pestalozzi lui-même, la Commission ne

[1] *Amtlicher Bericht über die Pestalozzische Anstalt*, etc., Berne et Zurich 1802.

demandait qu'une chose : c'était qu'on lui aidât, quand le moment serait venu, à fonder un nouvel asile pour les orphelins à sa campagne de Neuhof. En effet, content d'avoir fait connaître sa méthode et d'avoir trouvé des hommes capables de l'appliquer, Pestalozzi pensait alors que bientôt il ne serait plus nécessaire à Berthoud ; il voulait abandonner la direction de l'institut à ses collaborateurs, et reprendre la vocation à laquelle il se croyait destiné dès son enfance. Pour se reposer de toutes ses fatigues, il voulait finir sa vieillesse au milieu de pauvres enfants abandonnés auxquels il servirait de père.

En août 1802 l'institut de Berthoud fut visité par Soyaux, de Berlin, que la *Gazette littéraire d'Iéna* comptait parmi les adversaires de la méthode de Pestalozzi. Cependant Soyaux a rendu compte de sa visite dans une brochure qui confirme les témoignages favorables que nous avons déjà cités. Il commence par apprécier la personnalité et le caractère de Pestalozzi avec une perspicacité et une profondeur d'analyse très remarquables. Puis il décrit les divers exercices auxquels il a assisté, et signale la grande facilité des élèves pour le calcul et le dessin. Ici encore, nous sommes obligés de nous borner à quelques courtes citations :

« La méthode de Pestalozzi trouvera peut-être peu d'approbation, mais ses principes et la tendance de sa méthode auront certainement une influence bienfaisante.

» La discipline est fondée sur ce principe qu'il faut laisser à la jeunesse la plus grande liberté possible, et n'en empêcher que les abus.....

» L'établissement compte en tout cent deux personnes, dont soixante-deux élèves, la plupart Suisses ; il y en a de tous les cantons, et des catholiques comme des protestants ; ils sont instruits par dix maîtres ; on trouve aussi au château un certain nombre d'étrangers venus pour étudier la méthode.

» L'institut est jeune. Les principes de Pestalozzi sont

encore en croissance ; ils ne sont pas parvenus à maturité, c'est pourquoi l'organisation de l'institut reste incomplète. Directeur et maîtres travaillent de toutes leurs forces à l'achèvement de l'édifice. L'un perfectionne les tableaux, un autre cherche la voie de la nature pour enseigner à lire, à calculer, etc. Puissent tous les établissements d'éducation présenter un pareil esprit de concorde et d'harmonie, et un pareil zèle pour marcher de progrès en progrès.

Cependant, le Petit conseil avait adopté les propositions de la Commission. Un petit traitement avait été alloué à Pestalozzi et à chacun de ses maîtres ; une école normale était instituée au château de Berthoud, et chaque mois douze maîtres d'école devaient venir en suivre les leçons ; enfin avec l'appui de l'Etat, on allait publier une seconde édition à bas prix des livres élémentaires élaborés à l'institut.

Pestalozzi voyait déjà l'avenir de son œuvre assuré ; il devait se trouver au comble de ses vœux, lorsqu'une nouvelle révolution vint renverser le gouvernement unitaire et ruiner en même temps sa position acquise et toutes ses espérances. Cet homme semblait prédestiné à voir la terre manquer sous ses pieds chaque fois qu'il croyait toucher à son but.

Le 17 avril 1802, le petit conseil avait convoqué à Berne une assemblée de *notables* nommés par lui pour représenter la république et pour élaborer un nouveau projet de constitution, qu'elle adopta à l'unanimité le 19 mai, et qui, soumis au vote des électeurs dans toute la Suisse, fut accepté par deux cent vingt-huit mille suffrages, sur trois cent deux mille citoyens aptes à voter ; il est vrai que tous ceux qui ne vinrent pas inscrire leur vote dans les registres ouverts à cet effet furent comptés comme acceptants. Le 3 juillet, l'acceptation de la constitution fut proclamée à Berne, et le nouveau gouvernement se constitua. Bientôt après, la

Suisse fut évacuée par les troupes françaises qui l'avaient occupée jusqu'alors.

Ce fut le signal d'un soulèvement qui, des petits cantons, s'étendit dans la plus grande partie de la Suisse. Les troupes des insurgés forcèrent l'armée helvétique à la retraite. Dès le 2 septembre, le gouvernement s'était décidé à *solliciter les bons offices et la médiation du gouvernement français ;* le 19 il fut obligé de quitter Berne. Il se réfugia à Lausanne, où il n'avait plus pour appui que les milices vaudoises, lorsqu'arriva la proclamation du premier consul Bonaparte, qui mit fin aux hostilités. Le gouvernement français accordait sa médiation ; il convoquait à Paris une *consulta* composée de députés du sénat helvétique, des cantons, et même des communes qui voudraient en envoyer, pour lui « faire connaître les moyens de ramener l'union et la tranquillité dans tous les partis. »

Pestalozzi venait de publier une brochure politique de conciliation ; il fut député à la consulta par le village de Kirchberg, il y fut aussi envoyé par le canton de Zurich avec Usteri et l'ex-directeur Laharpe.

La première réunion de la consulta eut lieu à Paris, le 10 décembre 1802. Le premier consul avait nommé, pour conférer avec les députés suisses, une commission composée de Barthélemy, président du sénat conservateur et ancien ambassadeur en Suisse, Fouché de Nantes, Rœderer et Desmeuniers, conseillers d'Etat. Deux partis étaient en présence à la consulta : l'un, généralement favorable aux idées nouvelles, comptait quarante-cinq membres, Pestalozzi en faisait partie ; l'autre était une minorité de seize députés, qui demandaient plus ou moins explicitement un retour à l'ancien régime.

Le français presque inintelligible de Pestalozzi et l'excentricité de sa personne étaient un grand obstacle à ce qu'il se fît écouter à Paris ; d'ailleurs il ne pouvait

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

se borner aux questions politiques à l'ordre du jour, il voulait prêcher à la France ses idées éducatives. Aussi n'exerça-t-il aucune influence à la consulta, bien que le commissaire Rœderer s'occupât alors de l'instruction publique avec beaucoup de zèle et de talent.

Pestalozzi se hâta de demander une audience au premier consul; elle lui fut refusée. Bonaparte répondit qu'il avait autre chose à faire qu'à discuter les questions d'A b c. Néanmoins il chargea le sénateur Monge d'entendre Pestalozzi.

Monge, l'inventeur de la géométrie descriptive, le fondateur de l'école polytechnique, était un esprit large et profond, sérieux et pénétrant; il écouta Pestalozzi avec patience, il ne se lassa pas de lui demander les explications nécessaires, il le comprit; puis, après avoir bien réfléchi aux plans que lui proposait le vieillard, il répondit en quatre mots: *C'est trop pour nous.*

Dès que Pestalozzi vit qu'à Paris il n'y avait rien à faire pour lui, il se hâta d'abandonner la consulta pour venir reprendre son travail à Berthoud. Quand il rentra au château, Buss lui dit: — Eh bien! avez-vous vu Bonaparte? — Non, répondit Pestalozzi, *et il ne m'a pas vu non plus*[1]. Ces mots, quoique prononcés en souriant, ont pu paraître présomptueux. Cependant, si Pestalozzi les a dits dans le sentiment de sa valeur, il ne se trompait pas: de ces deux hommes, il en est un dont la mémoire sera bénie par la postérité sous tous les climats, et ce n'est pas celui que ses contemporains ont appelé *le grand.* Bonaparte a fait à la France un tort immense en repoussant les idées de Pestalozzi, que la Prusse allait bientôt accueillir. Mais Bonaparte voulait dominer le peuple, et Pestalozzi voulait l'émanciper.

Ici vient se placer une anecdote rapportée par M. Pompée dans le livre déjà cité, et que nous n'avons

[1] Ce fait nous a été raconté par Buss lui-même.

trouvée nulle part ailleurs. Nous reproduisons textuellement :

« Le général Ney, ambassadeur de France à Berne, faisait de fréquentes visites à l'institut de Berthoud, où il partageait l'admiration de tous ceux qui l'avaient devancé. Il en rendit compte au premier consul... (Pag. 127.)

» Si Bonaparte n'avait pas voulu se mêler des questions d'Abc de Pestalozzi, lorsque celui-ci vint à Paris comme député de la Suisse, il avait accepté avec empressement la proposition que le général Ney lui avait faite d'introduire son système dans les écoles de France. M. Naëf, professeur à Berthoud, fut envoyé à Paris; il commença son enseignement dans la maison des orphelins, où l'administration des établissements de bienfaisances lui confia un certain nombre d'enfants. Napoléon voulut constater lui-même les résultats obtenus; il se rendit à l'hospice, accompagné de Talleyrand, de l'ambassadeur des Etats-Unis et d'un grand nombre de personnages de distinction; il se retira très satisfait des exercices qui eurent lieu devant lui. Une commission fut nommée pour rendre compte de cet essai, et M. de Wailly, proviseur du lycée Napoléon, déclara dans son rapport que cette méthode pourrait être fort utile aux enfants qu'on destine aux arts mécaniques.

» A la suite de cet essai, M. Maine de Biran, sous-préfet de Bergerac, avait fait venir dans la Dordogne un professeur de Berthoud, M. Barraud, et lui avait confié la direction d'un établissement auquel il portait le plus vif intérêt. Ce fonctionnaire philosophe faisait tous ses efforts pour combattre la routine; il saisissait toutes les occasions de recommander l'application des principes de Pestalozzi, et d'en faire connaître les résultats dans des séances publiques.

» Nous venons de le voir, disait-il dans une solennité de ce genre, cette école, encore à son début, à su s'approprier les méthodes d'éducation les plus conformes à la nature de l'homme et à l'ordre progressif du développement de ses facultés. (Pag. 254 et suiv.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

» Pendant que tous les gouvernements de l'Europe s'occupaient ainsi d'introduire un nouveau système d'enseignement dans les écoles élémentaires, un simple particulier, M. Mac-Lure, dotait son pays natal, les Etats-Unis, d'un établissement d'instruction publique qui aurait pu rivaliser avec les écoles européennes les plus importantes. Un singulier hasard le mit sur la voie des améliorations qu'il pourrait apporter dans le système d'instruction publique de son pays. En 1804, il était à Paris, et il désirait vivement voir Napoléon ; il s'adressa à l'ambassadeur des Etats-Unis, qui le conduisit à cette séance où le premier consul devait constater les résultats de l'essai fait par Naëf sur les orphelins qu'on lui avait confiés.

» Pendant tout le temps que durèrent les exercices, l'attention de Mac-Lure était entièrement absorbée par la contemplation de Napoléon, il ne vit rien d'autre ; mais lorsqu'on se retira, il entendit Talleyrand dire à Napoléon : *C'est trop pour le peuple.* Cette parole le frappa, il rentra dans la salle des séances, s'informa auprès de Naëf du but de la réunion, et comme son âme était profondément pénétrée de la nécessité d'améliorer la position des classes pauvres, il comprit aussitôt tout le parti qu'il pourrait tirer dans ce but du système de Pestalozzi : il fit à Naëf des propositions très favorables pour qu'il consentit à aller à Philadelphie, et plus tard à Newharmonie, fonder un institut pestalozzien. » (Pag. 270 et suiv.)

Nous avons exposé les succès obtenus par l'œuvre de Pestalozzi au château de Berthoud, et la grande réputation que son institut s'était acquise en Suisse et ailleurs. Eh bien, le chef de la maison ne partageait point à cet égard l'admiration du public ; il n'était pas content de ce qu'il avait fait. A la fin de sa vie, Pestalozzi a déclaré publiquement qu'en fondant l'institut de Berthoud il était entré dans une fausse route ; on pourrait croire que cette opinion ne s'est formée en lui que plus tard, à la suite de ses malheurs. Mais non,

dès l'année 1803, à Berthoud, il se sentait déplacé ; il désirait quitter l'institut et se consacrer à une nouvelle école de pauvres, car cette pensée de sa jeunesse ne l'abandonna jamais. Ces dispositions sont consignées dans une lettre qu'il adressait à son ami Fellenberg, qui l'avait engagé à venir lui faire une visite.

Voici ce que répondait Pestalozzi :

« Mille remerciements pour ta cordiale invitation ; mais je ne veux ni ne puis imposer à aucun ami le trouble de mon âme. Je puis, je veux et je dois me sauver moi-même ; quand je l'aurai fait, je pourrai jouir de l'amitié des hommes. Mais jusqu'à ce que je sois tout à fait content de moi, personne ne peut donner du repos à mon cœur tourmenté. — Aide-moi à la vente de mes ouvrages, pour le but de ma vie, pour mon école de pauvres. C'est là, dans le silence et la retraite, que je chercherai le repos, comme on le trouve derrière une serrure et des verroux. O mon ami, je vis dans un désaccord avec moi-même, qui est inexprimable ; mais les moyens de mon indépendance s'accroissent chaque jour. Adieu ; je suis saisi d'une mélancolie que je n'avais jamais éprouvée. Elle passera. »

Cependant l'acte de médiation avait été signé le 19 février 1803, et il rétablissait en Suisse le fédéralisme. Le gouvernement unitaire cessa d'exister ; avec lui tombèrent les appuis donnés ou promis à Pestalozzi. Mais son œuvre était alors trop connue pour rester anéantie. Les gouvernements d'Argovie, de Lucerne et de Zurich se montrèrent disposés à soutenir son institut ; ce dernier vota une contribution de mille francs pour la publication des livres élémentaires. La diète suisse, réunie à Fribourg, chargea une commission d'examiner ce qu'on pourrait faire pour favoriser l'accomplissement des vues philanthropiques de Pestalozzi ; nous ignorons si cette commission présenta un rapport.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

En même temps le gouvernement du canton de Berne, nouvellement reconstitué, était rentré en possession du château de Berthoud et en avait fait comme autrefois la résidence du préfet de ce district. Il avait peu de sympathie pour Pestalozzi qu'il considérait comme un révolutionnaire, comme un partisan de l'unitarisme; néanmoins il n'avait pu laisser son institut sans asile et il lui avait abandonné l'usage d'un ancien couvent situé à Munchenbuchsee, à une lieue de Berne, et près du domaine d'Hoffwyl qu'Emmanuel de Fellenberg avait acquis quelques années auparavant pour son établissement agricole et philanthropique. Ce fut en juin 1804 que Pestalozzi, obligé d'abandonner le château de Berthoud, transféra son institut à Munchenbuchsee.

Avant de suivre Pestalozzi dans une position nouvelle, nous voulons ajouter quelques détails sur sa vie au château de Berthoud, où il passa, croyons-nous ses années les plus heureuses :

Mme Pestalozzi, depuis la mort de son fils (fin de 1801), avait quitté Neuhof pour rejoindre son mari; triste et malade, elle quittait peu sa chambre et n'était pas en état de supporter le mouvement et le bruit d'un pensionnat si nombreux. Elle tenait la comptabilité et une partie de la correspondance, car Pestalozzi était trop préoccupé, trop distrait, trop agité et trop impatient pour s'astreindre à une pratique régulière et suivie.

La chambre de Mme Pestalozzi était à côté du grand réfectoire dans lequel Pestalozzi et les maîtres prenaient leurs repas avec tous les élèves. De cette chambre, ainsi que des balcons et terrasses du château, on jouissait d'une vue magnifique; on avait à ses pieds la verte vallée de l'Emme avec ses cultures riches et variées, et à l'horizon les sommets neigeux des Alpes de l'Oberland.

A cette époque, une partie des bâtiments servait encore de prison aux malheureux qui avaient à subir les rigueurs de la justice bernoise. Ramsauer raconte à ce sujet un trait qui peint bien le caractère de Pestalozzi.

« Il y avait alors un fameux criminel nommé Bernhard, grand et fort comme un géant, qui chaque fois qu'il s'était échappé de prison, était ramené au château de Berthoud et enfermé dans un cachot plus profond. Alors Pestalozzi lui prenait la main, y glissait une pièce d'argent, et lui disait : « Si tu avais reçu une bonne éduca» tion, si tu avais appris à appliquer tes forces au bien, » tu serais maintenant un membre utile de la société, tu » serais considéré; ils ne seraient pas obligé de t'enfermer » dans un trou, et de t'attacher comme un chien. » Moi-même, avec la permission de Pestalozzi et l'autorisation du geôlier, j'ai visité Bernhard plusieurs fois; et je le faisais avec plaisir, quelque affreuse que fût sa cellule souterraine, car Bernhard était un homme franc, sincère, et remarquablement bien doué[1]. »

Consignons encore une anecdote qui prouve avec quelle énergie Pestalozzi pouvait surmonter la souffrance et la maladie : Un jour qu'il était cloué dans son lit par un rhumatisme aigu, on lui annonça que l'ambassadeur français Reinhardt venait d'arriver à Berthoud pour visiter son institut. Malgré son médecin et ses amis, il voulut absolument se lever; on eut beaucoup de peine à l'habiller et à le mettre sur pied; on le conjurait de se recoucher, on lui montrait qu'il était hors d'état d'aller dans les classes, mais il n'écoutait rien. Il se traîna, péniblement soutenu des deux côtés. Quand il fut en présence de l'ambassadeur, il s'échappa des mains qui le tenaient et commença avec feu ses explications; plus la séance se prolongeait, plus il

[1] *Pestalozzische Blætter*, Ramsauer et Zahn, 1er cahier, pag. 27, Elberfeld et Meurs, 1846.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

retrouvait de vivacité et de force. A la fin, le rhumatisme avait disparu.

A l'époque dont nous parlons, Fellenberg était depuis vingt ans l'ami de Pestalozzi; nous avons déjà cité une partie de leur correspondance. Or il arriva un jour que les ouvriers de Fellenberg lui amenèrent un homme mal vêtu, exténué de faim et de fatigue, qu'ils avaient trouvé dans les champs; Fellenberg reconnut en lui Pestalozzi qui, s'étant laissé emporter par sa passion pour les minéraux, en avait rempli ses poches et son mouchoir, s'était égaré, et le soir était tombé de fatigue au bord d'un fossé. Ce fut vers le même temps que Pestalozzi, portant péniblement un soir, aux portes de Soleure, son mouchoir rempli de pierres, fut arrêté par la police comme un mendiant suspect, et conduit chez le juge. Celui-ci était sorti, et le vieillard dut attendre longtemps dans l'antichambre à côté de son garde. Enfin le juge rentra; il connaissait beaucoup Pestalozzi, courut à lui, l'embrassa et l'invita à souper, à la grande stupéfaction de l'agent de police.

Fellenberg, agriculteur habile, excellent administrateur, homme d'une activité bien réglée, d'une capacité éminemment pratique, possédant à la fois des vues nobles et élevées, se distinguait surtout par les qualités qui manquaient à Pestalozzi. Il avait renoncé volontairement à la douce et belle carrière que sa naissance et ses talents lui auraient assurée dans le gouvernement de son pays, pour consacrer sa fortune et ses forces à des entreprises d'utilité publique.

Ses établissements d'Hofwyl avaient un double but : ils devaient former parmi les pauvres des ouvriers laborieux, intelligents et honnêtes, et parmi les riches d'habiles directeurs d'exploitations rurales. Ainsi l'entreprise de Fellenberg et celle de Pestalozzi semblaient devoir se prêter un mutuel secours. Le premier offrit donc au vieillard une association; il voulait administrer toute la partie économique, tandis que Pestalozzi, délivré des soins pour lesquels il n'avait ni goût, ni capacité, conserverait seulement la direction éducative de son institut.

Pestalozzi accepta d'abord. Mais Fellenberg et lui étaient faits pour s'estimer, non point pour vivre ensemble; il y avait autant de différence dans leur caractère et dans leur manière de penser et de sentir, que dans leurs habitudes et dans leur extérieur. Fellenberg, avec un vrai fond de bonté, avait un esprit de domination un peu raide. Pestalozzi l'appelait l'*homme de fer;* il se trouvait mal à l'aise avec lui; il ne put se décider à rester à Munchenbuchsee.

Parmi les offres qui lui étaient faites, se trouvaient celles des villes vaudoises de Payerne, Yverdon et Rolle; il crut utile à la propagation de sa méthode de s'établir dans un pays de langue française, et il choisit Yverdon.

« Il quitta donc Munchenbuchsee le 18 octobre 1804 après avoir adressé à ses enfants et à ses maîtres des adieux touchants, et il vint à Yverdon sans savoir ce qu'il deviendrait; il était tellement dénué de ressources, que lorsqu'il arriva dans cette ville, il fut obligé de se loger avec Krusi et Niederer dans une même chambre qui leur servait à la fois de cabinet de travail et de chambre à coucher; ce fut dans ces circonstances qu'il reçut du roi de Danemark cent louis d'or, que ce monarque le pria d'accepter en reconnaissance de l'hospitalité qu'il avait offerte à deux savants danois (MM. Torlitz et Strohm) qui avaient reçu mission de leur gouvernement d'étudier la méthode à Berthoud. Mais quelque pressant que fussent ses besoins personnels, sa première pensée fut pour ses pauvres, que Fellenberg avait gardés avec répugnance: il les fit venir auprès de lui, et les plaça chez Buss et Barraud, qui jetaient alors à Yverdon les fondements d'un institut pestalozzien. » (*Pompée*, pag. 141 et suiv.)

Mais le château d'Yverdon exigeait de grandes réparations pour être en état de recevoir un institut; et

comme l'achèvement de ces travaux se faisait trop attendre, Pestalozzi ouvrit une école provisoire, avec sept ou huit élèves, dans un petit appartement ayant vue sur la rue du Four et faisant partie de la maison qui porte aujourd'hui le numéro 51, à la rue du Milieu.

Pestalozzi avait laissé à Munchenbuchsee environ soixante-dix élèves avec Tobler, de Muralt, Schmid, de Turck [1], Steiner et quelques sous-maîtres. La direction pédagogique avait été confiée à Tobler, homme parfaitement capable sous tous les rapports. Mais Fellenberg, quoiqu'il ne fût chargé que de la partie économique, ne tarda pas à y exercer en toute chose une influence prépondérante.

Pour faire comprendre le changement que cette influence apporta dans l'institut, nous ne pouvons mieux faire que de citer les mémoires de Ramsauer :

« A Munchenbuchsee je me trouvrai malheureux pour la première fois de ma vie ; je restai garçon de table et sous-maître ; mais je n'avais personne qui fît du bien à mon cœur ; il nous manquait surtout cet amour et cette chaleur qui à Berthoud vivifiaient toutes choses et nous rendaient tous si heureux. Chez Pestalozzi c'était le cœur qui dominait ; chez Fellenberg c'était l'intelligence...

» Cependant Munchenbuchsee avait aussi du bon ; il y régnait plus d'ordre et l'on y apprenait davantage qu'à Berthoud...

» A ma grande joie, dès le mois de février 1805, Pestalozzi me rappela auprès de lui à Yverdon, où je retrouvai un cœur de père et mes chers maîtres Krusi et Buss. Quelques mois plus tard, tout l'institut avait rejoint Pestalozzi au château d'Yverdon. »

[1] M. de Turck, conseiller de justice d'Oldenburg, avait été envoyé par le grand-duc à Berthoud ; il publia les *Lettres de Munchenbuchsee*, l'un des premiers ouvrages qui exposèrent la méthode de Pestalozzi, et l'un de ceux qui contribuèrent le plus à la faire connaître en Allemagne. Plus tard il ouvrit à Yverdon un pensionnat dont les élèves suivaient comme externes les leçons de l'institut Pestalozzi.

CHAPITRE XII

Les livres et la méthode de Pestalozzi à Berthoud.

Comment Gertrude instruit ses enfants ; Guide pour enseigner à épeler et à lire ; le *Livre des mères ;* enseignement élémentaire sur les nombres et sur les formes ; le *maître d'école naturel.*

Dès les débuts de l'institut de Berthoud, Pestalozzi voulut faire connaître au public d'une manière complète, et l'œuvre de sa vie, et la doctrine qu'il cherchait à mettre en pratique ; il publia le livre intitulé : *Comment Gertrude instruit ses enfants, essai pour montrer aux mères comment elles peuvent instruire elles-mêmes leurs enfants.*

Voici le jugement porté sur cet ouvrage par Morf, l'auteur de la meilleure biographie de Pestalozzi, et l'un des hommes qui ont le mieux étudié et compris son œuvre et ses idées :

« C'est bien le plus important et le plus profondément pensé de tous ses écrits pédagogiques. Ce n'est pas seulement pour le temps où il a paru que son importance était immense, elle le sera pour toujours. Son génie s'y exprime purement et à sa manière ; il ne subit encore l'influence de personne. Il nous donne la plus fidèle image de ce noble cœur : ce sont ses pensées exprimées par ses propres paroles. On est transporté d'admiration

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

comme l'achèvement de ces travaux se faisait trop attendre, Pestalozzi ouvrit une école provisoire, avec sept ou huit élèves, dans un petit appartement ayant vue sur la rue du Four et faisant partie de la maison qui porte aujourd'hui le numéro 51, à la rue du Milieu.

Pestalozzi avait laissé à Munchenbuchsee environ soixante-dix élèves avec Tobler, de Muralt, Schmid, de Turck [1], Steiner et quelques sous-maîtres. La direction pédagogique avait été confiée à Tobler, homme parfaitement capable sous tous les rapports. Mais Fellenberg, quoiqu'il ne fût chargé que de la partie économique, ne tarda pas à y exercer en toute chose une influence prépondérante.

Pour faire comprendre le changement que cette influence apporta dans l'institut, nous ne pouvons mieux faire que de citer les mémoires de Ramsauer :

« A Munchenbuchsee je me trouvrai malheureux pour la première fois de ma vie ; je restai garçon de table et sous-maître ; mais je n'avais personne qui fît du bien à mon cœur ; il nous manquait surtout cet amour et cette chaleur qui à Berthoud vivifiaient toutes choses et nous rendaient tous si heureux. Chez Pestalozzi c'était le cœur qui dominait ; chez Fellenberg c'était l'intelligence...

» Cependant Munchenbuchsee avait aussi du bon ; il y régnait plus d'ordre et l'on y apprenait davantage qu'à Berthoud...

» A ma grande joie, dès le mois de février 1805, Pestalozzi me rappela auprès de lui à Yverdon, où je retrouvai un cœur de père et mes chers maîtres Krusi et Buss. Quelques mois plus tard, tout l'institut avait rejoint Pestalozzi au château d'Yverdon. »

[1] M. de Turck, conseiller de justice d'Oldenburg, avait été envoyé par le grand-duc à Berthoud ; il publia les *Lettres de Munchenbuchsee*, l'un des premiers ouvrages qui exposèrent la méthode de Pestalozzi, et l'un de ceux qui contribuèrent le plus à la faire connaître en Allemagne. Plus tard il ouvrit à Yverdon un pensionnat dont les élèves suivaient comme externes les leçons de l'institut Pestalozzi.

CHAPITRE XII

Les livres et la méthode de Pestalozzi à Berthoud.

Comment Gertrude instruit ses enfants ; Guide pour enseigner à épeler et à lire ; le *Livre des mères ;* enseignement élémentaire sur les nombres et sur les formes ; le *maître d'école naturel.*

Dès les débuts de l'institut de Berthoud, Pestalozzi voulut faire connaître au public d'une manière complète, et l'œuvre de sa vie, et la doctrine qu'il cherchait à mettre en pratique ; il publia le livre intitulé : *Comment Gertrude instruit ses enfants, essai pour montrer aux mères comment elles peuvent instruire elles-mêmes leurs enfants.*

Voici le jugement porté sur cet ouvrage par Morf, l'auteur de la meilleure biographie de Pestalozzi, et l'un des hommes qui ont le mieux étudié et compris son œuvre et ses idées :

« C'est bien le plus important et le plus profondément pensé de tous ses écrits pédagogiques. Ce n'est pas seulement pour le temps où il a paru que son importance était immense, elle le sera pour toujours. Son génie s'y exprime purement et à sa manière ; il ne subit encore l'influence de personne. Il nous donne la plus fidèle image de ce noble cœur : ce sont ses pensées exprimées par ses propres paroles. On est transporté d'admiration

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

en voyant la plénitude de ses intuitions, je voudrais dire des révélations que la Providence l'avait destiné à nous apporter. On lit cet ouvrage du commencement à la fin avec une attention toujours excitée et un vif intérêt, bien que çà et là des objections puissent être soulevées, non point contre les principes et les lois, mais seulement contre certains procédés; encore est-on obligé de reconnaître avec gratitude que si maintenant, sur certains points, l'expérience nous a valu quelque chose de mieux, ce perfectionnement n'a été trouvé qu'en suivant la voie tracée par Pestalozzi. Ce livre est et restera la pierre fondamentale pour l'instruction du peuple; mais les trésors qu'il recèle sont bien loin d'avoir tous été mis en œuvre pour la pratique, et l'on ne peut assez engager à y recourir sans cesse tous ceux qui s'occupent d'éducation et d'enseignement. »

Nous devons cependant ajouter que ce livre a les défauts ordinaires à la plupart des écrits du même auteur. L'abondance, la richesse des idées, les entraînements du cœur et de l'imagination, nuisent à l'ordre de l'exposition et à la proportion de ses parties. Les digressions abondent, les répétitions sont innombrables, mais quand une même idée reparaît, c'est toujours sous un nouveau jour.

Un résumé analytique de cet ouvrage n'en donnerait point une idée juste; nous préférons le parcourir rapidement avec nos lecteurs, en nous arrêtant aux principes essentiels, et en traduisant les passages les plus caractéristiques.

Le livre se compose de quinze lettres adressées à Gessner; la *première* retrace brièvement la vie de l'auteur, ses travaux et ses essais pour le relèvement du peuple; elle commence ainsi:

« Mon cher Gessner, tu dis qu'il est temps que je m'explique publiquement sur mes idées relatives à l'enseignement du peuple; eh bien, je veux le faire; et dans

une suite de lettres, j'exposerai mes vues aussi clairement qu'il me sera possible.

» J'ai vu l'enseignement populaire devant mes yeux comme un marais incommensurable; je me suis enfoncé dans sa fange et je l'ai parcouru péniblement en y mettant toutes mes forces, jusqu'à ce que enfin j'aie reconnu les sources de ses eaux, la cause de leur état croupissant, et les moyens par lesquels il serait possible d'assainir ce terrain.

» Je veux maintenant te conduire toi-même un moment dans ce labyrinthe, dont je suis enfin sorti, plutôt par le hasard que par mon talent. »

Après avoir décrit la misère intellectuelle que l'école de son temps entretenait parmi le peuple, après avoir raconté les essais toujours malheureux par lesquels il avait cherché à y porter remède, Pestalozzi essaie de caractériser l'œuvre qu'il a entreprise en disant:

« Ah! que je me trouverai bien dans mon tombeau, si je puis réussir, dans l'enseignement populaire, à réunir la nature et l'art, autant qu'ils y sont séparés maintenant; ce qui me révolte c'est que, non seulement ils y sont séparés, mais, par la méchanceté de l'homme, ils y sont mis en opposition jusqu'à une absolue incompatibilité. »

La *seconde* et la *troisième lettre* racontent la réunion de Krusi, Tobler et Buss avec Pestalozzi, et l'heureux concours que ces hommes lui ont apporté pour le sauver, lui et son œuvre.

La *quatrième*, la *cinquième* et la *sixième* exposent les principes généraux de la *méthode*.

Dans la *quatrième lettre*, il cherche à formuler les lois de l'instruction.

Dans la *cinquième*, il commence par déclarer que ces lois ne le satisfont point, parce qu'il ne sait pas les exprimer dans leur essence, dans leur généralité; il continue alors à rechercher les sources naturelles des connaissances humaines.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Dans la *sixième lettre*, Pestalozzi dit qu'il se donne beaucoup de peine pour expliquer ses vues, et qu'il y réussit mal, parce que depuis vingt ans il a perdu le pouvoir de philosopher, c'est-à-dire de donner à ses idées une expression philosophique. Il observe que depuis des siècles on emploie l'écriture, la lecture et le calcul comme les éléments de l'instruction, tandis qu'ils n'en sont pas réellement les éléments simples et premiers. En recherchant ceux-ci, il a trouvé le son (langage), le nombre et la forme. A toute nouvelle apparition, on demande : Qu'est-ce? (le nom), combien d'objets? (le nombre), quelle apparence? (la forme). En ramenant ainsi l'instruction à ses vrais éléments, on met l'art en harmonie avec la nature, car on fait sortir le savoir des premières manifestations par lesquelles la nature agit sur l'homme.

La *septième lettre* est consacrée à l'enseignement élémentaire du langage, mais les procédés qui y sont décrits ont été plus tard abandonnés ou profondément modifiés par Pestalozzi.

La *huitième* expose l'enseignement élémentaire de *l'intuition des formes*, par laquelle l'enfant doit apprendre à *mesurer*, à *dessiner* et à écrire.

Il doit d'abord être exercé à bien voir, à bien apprécier les formes d'après leurs éléments les plus simples; la ligne droite dans ses différentes positions, les angles, etc., et à mesurer de l'œil les distances et les inclinaisons; alors seulement il peut dessiner avec succès, c'est-à-dire copier sur son ardoise les lignes, les figures, et les angles d'abord très simples, qui lui sont présentés.

Ces premiers exercices de dessin linéaire, en formant son coup d'œil et sa main, le préparent à l'écriture. Il écrit d'abord sur l'ardoise, en commençant par les lettres les plus faciles et par les mots qui n'en renferment pas d'autres, mais bientôt il peut se servir de la plume et du papier.

Dans ses exercices de dessin, Pestalozzi fait un grand usage du carré, qui lui offre d'importants avantages :

D'abord, pour le dessin proprement dit, il sert en quelque sorte de noyau ou de cadre à une infinité de figures régulières, de la forme rayonnée, que les élèves peuvent inventer, varier et orner selon leur goût.

Puis, pour l'art de mesurer, et comme préparation à la géométrie, divisé en petits carrés ou en rectangles, il fournit une introduction intuitive au calcul des surfaces.

Enfin cette division du carré donne lieu au tableau des fractions de fractions, à l'aide duquel les élèves acquièrent une grande facilité à calculer de tête sur des nombres fractionnaires.

Pestalozzi parle ensuite des livres élémentaires qu'il projette : l'*A b c de l'intuition* et le *Livre des mères;* il espère que ces livres donneront aux mères les moyens d'instruire elles-mêmes leurs enfants.

Il est à remarquer que les exercices de l'intuition des formes, tels qu'ils sont exposés dans cette lettre, ont été modifiés plus tard par Pestalozzi, d'après les progrès d'une expérience qui n'en était encore qu'à ses commencements.

La *neuvième lettre* traite de l'enseignement élémentaire du calcul, *intuition des nombres*. L'auteur commence par remarquer que l'étude du langage et celle de la forme sont obligées d'employer des moyens et des notions étrangères à leur but spécial, et entre autres le témoignage des sens, qui est sujet à l'erreur; tandis que le calcul n'a besoin d'aucun auxiliaire, et fournit toujours des résultats exactement vrais. D'autres sciences ne sont exactes que parce qu'on leur applique le calcul. Voilà pourquoi cet objet d'enseignement est d'une importance majeure, soit pour le développement de l'intelligence, soit pour son utilité pratique.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Pestalozzi observe ensuite que tout le calcul consiste à composer ou à décomposer les nombres par des procédés destinés à abréger l'emploi répété de la formule : *un et un font deux* et *si de deux on ôte un, il reste un*. Mais ces abréviations, qui constituent tout l'enseignement de l'école, ont l'inconvénient de devenir une pure affaire de mémoire, et de faire évanouir l'idée intuitive des nombres. Ainsi nous pouvons avoir appris par cœur : *quatre et trois font sept*, et partir de là comme d'un résultat acquis ; mais ce résultat n'est point à nous ; nous l'avons reçu de confiance, et il est fort possible que nous ne sachions pas ce qu'est le nombre *sept*. Sans les exercices intuitifs l'enfant ne connaît pas les nombres ; il n'en connaît que les noms, qui longtemps encore peuvent rester pour lui des mots vides de sens.

Pour ces exercices, Pestalozzi emploie d'abord son *tableau des unités*, dans lequel chaque unité est représentée par un trait, et où l'enfant peut faire en quelque sorte par la vue toutes les opérations d'addition, de soustraction, de multiplication et de division des nombres jusqu'à cent. Plus tard, quand il opère de tête, il a une idée juste et précise des nombres, parce qu'il se les représente toujours comme des collections de traits, parce qu'il les voit eux-mêmes et non pas seulement les chiffres de convention par lesquels nous les représentons.

Vient ensuite le *tableau des fractions*, composé de carrés dont les uns sont entiers, les autres divisés horizontalement en deux, trois et jusqu'à dix parties égales. L'enfant y apprend intuitivement à compter ces parties de l'unité, à en composer des entiers, etc.

On passe enfin au *tableau des fractions de fractions*, dans lequel les carrés, outre leur division horizontale, en ont une autre verticale en deux, trois, et juqu'à dix parties égales. On parvient ainsi jusqu'aux centièmes, et l'on voit avec évidence ce qu'il faut faire pour réduire deux fractions au même dénominateur.

Dans tous ces exercices intuitifs sur les nombres, ce sont l'attention, l'observation et le jugement de l'enfant qui sont en jeu, et qui lui font trouver et dire ce qu'il doit apprendre, d'après les indications du maître. Ce serait une grande erreur de ne voir là qu'un exercice de mémoire.

Cette partie de la méthode a encore été étendue et perfectionnée par Pestalozzi, depuis la rédaction du livre qui nous occupe.

La *dixième lettre* traite de l'intuition : c'est ainsi que Pestalozzi appelle la perception directe et expérimentale, soit dans le domaine physique, soit dans le domaine moral ; les idées intuitives sont celles qui résultent immédiatement de ces perceptions. Toutes les descriptions, les explications et les définitions restent sans effet sur l'esprit de l'enfant, si elles ne s'y appuient sur des idées intuitives déjà acquises. Cela posé, nous pouvons en peu de lignes donner un résumé de cette lettre :

L'intuition est la seule base de l'instruction, et depuis longtemps elle est complètement négligée dans l'enseignement. Après l'invention de l'imprimerie, on s'est singulièrement exagéré le rôle et le pouvoir du livre ; on a confondu le livre avec le savoir, les mots avec les idées. Pour l'instruction on n'a pas vu, on n'a pas employé autre chose que le livre. En apprenant à l'enfant à lire, c'est-à-dire à prononcer le son articulé des divers assemblages de lettres, on a cru lui ouvrir la porte de tout savoir. Ainsi l'on n'a fait que des hommes de livres, des hommes de mots, des hommes de *lettres* dans l'acception la plus restreinte et la plus matérielle du mot ; et l'on a créé ce parlage sans fin et sans raison, par lequel on se trompe et l'on s'étourdit sous un déluge de mots qui, dans les esprits, ne correspondent à aucune idée précise.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Il en a été de même pour le développement moral et religieux. Après la réformation, on a porté la manie de dogmatiser jusque dans l'instruction des petits enfants, pour les dresser d'avance à la controverse. Au lieu d'exciter et d'exercer dans leur cœur des sentiments de foi, de piété et de vertu, on a voulu tout d'abord leur faire apprendre par cœur un catéchisme, c'est-à-dire un ensemble de doctrines abstraites qui ne peuvent encore parvenir ni à leur esprit ni à leur cœur. Ici encore on ne leur apprend que des mots.

C'est ainsi que depuis longtemps l'école a abandonné la nature, l'observation directe, l'impression immédiate des choses et de la vie, la vertu pratique et individuelle.

Voici comment Pestalozzi termine cette lettre ; nous traduisons textuellement :

« L'Europe, avec son système d'enseignement populaire, devait nécessairement tomber dans l'erreur, ou plutôt dans l'égarement qui la perd. D'un côté elle s'est élevée à une hauteur immense dans les sciences et les arts ; de l'autre elle a perdu toute base d'une culture naturelle pour l'ensemble de la population. Aucune partie du monde ne s'était encore élevée aussi haut ; aucune non plus n'est tombée si bas. Notre continent ressemble au colosse du prophète : sa tête d'or touche aux nuages ; mais l'instruction populaire, qui devrait porter cette tête, est semblable aux pieds d'argile de la statue....

» En Europe, la culture du peuple a fini par devenir un vain bavardage, aussi funeste à la vraie foi qu'au véritable savoir ; une sorte d'instruction purement de mots, et qui tient un peu du rêve, instruction toute d'apparence, qui ne peut absolument pas nous donner la tranquille sagesse de la foi et de l'amour, mais qui au contraire conduit à l'inerédulité et à la superstition, à l'égoïsme et à l'endurcissement. En tout cas, il est incontestable que la manie des mots et des livres, qui a tout absorbé dans notre éducation populaire, nous a conduits

à ce point, qu'il est impossible que nous restions plus longtemps comme nous sommes....

» Tout me confirme dans mon opinion, que le seul moyen de nous préserver d'un aplatissement civique, moral et religieux, est d'abandonner la superficialité, le morcellement et les erreurs de notre instruction populaire, pour reconnaître que l'intuition est le vrai fondement de toute connaissance. »

La *onzième lettre* continue à parler de l'intuition. Pestalozzi observe que c'est le moyen qu'une mère emploie pour son nourrisson, inspirée qu'elle est par son instinct et par son cœur ; elle lui montre la nature ; elle le rapproche des objets trop éloignés ; elle lui apporte ceux dont l'éclat attire ses regards. Elle le fait pour calmer l'enfant, pour le distraire ; elle ne songe point encore à l'instruire, et cependant elle lui donne ainsi les premiers et les plus indispensables éléments de l'instruction. Pourquoi l'art de l'enseignement ne vient-il pas rattacher ses procédés à des commencements si simples et si précieux ? La mère appenzelloise suspend un oiseau en papier colorié au dessus du berceau de son enfant ; c'est l'objet de ses premiers regards, de ses premiers gestes, de ses premiers jeux ; elle nous ouvre une voie que nous devrions poursuivre. Le premier cours du *Livre des mères* (il n'était pas encore écrit) sera destiné à cette continuation, par l'intuition de la forme, du nombre et du mot. Le mot mal compris gâte la suite du développement de l'enfant, car il porte le trouble dans l'emploi des forces de son esprit. On peut voir les conséquences de ce défaut chez un très grand nombre de nos contemporains.

« La marche de la nature pour le développement du genre humain est invariable. A ce point de vue, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir deux bonnes méthodes d'enseignement ; il n'y en a qu'une seule de bonne, et c'est celle qui est complètement fondée sur les lois éternelles

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de la natnre ; mais il y en a une infinité de mauvaises, et elles sont maùvaises en proportion de leur éloignement des lois de la nature. Je sais bien que je ne suis pas, non plus qu'aucun autre homme, en possession de cette seule bonne méthode, et que tout ce que nous pouvons faire, c'est de nous en rapprocher. »

Plus loin, après avoir dit qu'il faut exercer l'enfant à bien voir, à décrire ce qu'il voit, et que les définitions ne doivent venir qu'en dernier lieu, Pestalozzi ajoute: « Les définitions prématurées donnent une sagesse semblable au champignon, qui croît rapidement par la pluie, et qui se détruit à la première ardeur du soleil. »

Il faut que l'enfant apprenne les premiers éléments d'une manière complète et parfaite.

« Un germe incomplet reste vicié dans son développement, et celui-ci ne peut pas amener ses diverses parties à une complète maturité. C'est aussi vrai des produits de l'esprit que de ceux d'un jardin.

» L'empire des sens doit être subordonné à la destination essentielle de notre nature, c'est-à-dire à la loi morale et spirituelle... Ce n'est que par sa vie intérieure et spirituelle, que l'homme prend possession de lui-même, de la liberté et du contentement... L'éducation de notre race doit donc être enlevée à la nature sensuelle, qui est aveugle et qui conduit à la mort : elle doit être remise à la nature morale et spirituelle et à sa vérité divine et éternelle. »

Dans la *douzième lettre*, Pestalozzi commence par rappeler qu'il a dit, vingt ans auparavant dans la préface de *Léonard et Gertrude :*

« Je ne prends aucune part aux querelles des hommes sur leurs opinions ; mais ce qui les rend pieux, honnêtes, fidèles et doux, ce qui peut apporter l'amour de Dieu et du prochain dans leur cœur, le bonheur et la bénédiction

dans leurs maisons, cela, je pense, est hors de contestation, et a été mis dans nos cœurs à tous. »

Puis il fait remarquer que son œuvre éducative est encore et demeure indépendante des opinions qui divisent les hommes. Ainsi, sa méthode est salutaire aux peuples, quelles que soient et leur confession religieuse et la forme de leur gouvernement. On comprend dès lors pourquoi, sous le rapport religieux, il se tient éloigné de tout dogmatisme. Cependant, dans tout ce qu'il fait, il s'appuie sur la providence de Dieu, souvent même, mais avec moins de précision, sur la rédemption par Jésus-Christ. Il croyait donc ces deux points *hors de contestation,* du moins pour la portion de l'humanité à laquelle il s'adressait. Aujourd'hui l'illusion ne serait plus possible. Que ferait-il alors? Croirait-il pouvoir se passer de Dieu dans l'éducation? Nous ne le pensons pas. Pour l'instruction proprement dite, il est vrai, sa méthode est indépendante de toute notion religieuse ; mais, dans l'école comme dans la famille, il est impossible de diriger, même l'instruction, sans le concours de la volonté de l'enfant, et la volonté ne se forme que par le développement moral. Aussi l'éducation morale est-elle intimement liée à toute l'œuvre du maître comme partie intégrante et nécessaire d'un organisme indivisible. Or Pestalozzi fait procéder le développement moral de l'influence d'une mère pieuse qui prie avec son enfant.

Plus loin, Pestalozzi se défend de la prétention de savoir tout ce qu'il faut faire en éducation ; il déclare qu'en cherchant à secourir le peuple il n'a trouvé que quelques principes, et il déplore son incapacité à les bien formuler et à les bien appliquer.

« Ainsi, dit-il, quand j'affirme positivement que toutes les forces de l'homme proviennent d'un organisme, je ne dis point que je connaisse dans toute leur étendue et cet or-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ganisme et ses lois ; et quand je dis que dans l'enseignement il faut suivre une marche rationnelle, je ne prétends ni connaître, ni avoir pratiqué cette marche dans toutes ses parties.

Pestalozzi dit ensuite qu'il a usé sa vie en voulant faire du bien au peuple, mais qu'il n'a jamais réussi à faire ce bien. Il reconnaît que c'est par sa propre faute ; il se repent amèrement, il tombe dans une profonde tristesse et il finit ainsi :

« J'ai tout perdu, et je me suis perdu moi-même ; et cependant, ô Dieu ! tu as conservé en moi le désir de ma vie, tu n'as point effacé de devant mes yeux le but qui a causé mes douleurs, comme tu as dérobé le but de la vie à tant de milliers d'hommes qui avaient gâté leur propre voie. Tu m'as conservé mon œuvre malgré mes égarements ; tandis que je descendais sans espérance vers ma tombe, tu m'as fait voir comme une aurore du soir pour adoucir le malheur de ma vie. Seigneur ! je ne suis pas digne de la compassion et de la fidélité que tu m'as témoignées. Toi seul, tu as eu pitié du ver mutilé ; tu n'as pas brisé le roseau froissé, tu n'as pas éteint le lumignon qui fumait encore, tu n'as pas détourné ta face jusqu'à ma mort de cette offrande que dès mon enfance j'ai voulu apporter aux déshérités de ce monde, et que jamais je n'ai pu leur apporter. »

La *treizième lettre* commence par un digression sur les abus du langage. Lorsque, dès le commencement, il est l'expression spontanée et fidèle de la pensée, il est en même temps son principal moyen de développement, il lui donne de la force et de la précision. Mais lorsque, dès l'enfance, il n'est que la répétition ou l'imitation du langage d'autrui ; lorsque les mots qu'il emploie expriment des idées encore étrangères à celui qui les prononce, alors il laisse la pensée inerte, il la paralyse, il l'éteint. Voilà la cause de ce parlage inutile et vide qui remplit le monde.

Pestalozzi revient ensuite à la réforme de l'éducation élémentaire, et signale un nouveau besoin auquel elle devrait satisfaire.

Les connaissances ne sont pas tout, il faut le savoir-faire, l'habileté (die Fertigkeiten). Le pouvoir pratique exige aussi une suite graduée d'exercices des sens et des membres, commençant à ce qu'il y a de plus simple et de plus facile. Le développement du savoir-faire repose sur ces mêmes lois organiques qui règlent l'acquisition des connaissances.

L'organisme de la nature, qu'on observe dans la plante et dans l'animal se retrouve encore le même dans l'homme ; il y règne avec les mêmes lois, sur sa nature physique, sur sa nature morale, et sur le développement de son savoir-faire.

L'humanité dans son plus grand abaissement, ne perd jamais le sentiment du besoin de développer son savoir-faire pour les nécessités de la vie.

Comme il faut un A b c de l'intuition, ainsi faut-il un A b c de la pratique.

De même qu'on gâte le savoir et l'intelligence en mettant les définitions avant les intuitions sensibles, de même on gâte le cœur et la conscience en parlant de foi et de vertu à l'enfant qui n'a encore perçu aucune intuition morale de vertu et de foi.

La *quatorzième lettre* et la *quinzième* qui termine l'ouvrage sont consacrées au développement moral et religieux. Ici nous laisserons parler Pestalozzi :

« Je ne veux pas achever ces lettres sans aborder une question qui est comme la clef de voûte de tout mon système. Comment l'adoration de Dieu dépend-elle des principes que j'ai reconnus vrais pour le développement général de l'humanité ?

» Je cherche encore ici la solution de ma question en moi-même, et je me demande : Comment l'idée de Dieu germe-t-elle dans mon âme ? D'où vient que je crois en

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Dieu, que je me jette dans ses bras, et que je me trouve heureux quand je l'aime, quand je me confie en lui, quand je le remercie et quand je lui obéis ?

» Alors, je vois bientôt que les sentiments d'amour, de confiance, de gratitude et d'obéissance doivent être éclos dans mon cœur pour que je puisse les appliquer à Dieu. Il faut que j'aime les hommes, que je les remercie, que je me fie à eux et que je leur obéisse, avant que je puisse m'élever à aimer Dieu, à le remercier, à me confier en lui, et à lui obéir. « Car celui qui n'aime pas » son frère qu'il voit, comment aimera-t-il le Père qui est » au ciel et qu'il ne voit pas? »

» Maintenant, je me demande : Comment est-ce que j'en viens à aimer les hommes, à me confier en eux, à les remercier et à leur obéir ? Comment ces sentiments prennent-ils naissance dans mon cœur ? Et je trouve que c'est principalement par les rapports qui existent entre la mère et son enfant au berceau.

» La mère doit soigner son enfant, le nourrir, le mettre en sûreté, le réjouir. Elle ne peut faire autrement, elle y est poussée par toutes les forces de son instinct. Aussi elle pourvoit à tous ses besoins, elle supplée en tout à son impuissance ; l'enfant est soigné, il est réjoui, le germe de l'amour est éclos en lui.

» Maintenant paraît devant ses yeux un objet qu'il n'a pas encore vu ; l'enfant est étonné ; il a peur, il crie ; la mère le serre contre son sein, elle joue avec lui, elle le distrait ; alors ses pleurs cessent, mais ses yeux restent longtemps humides. L'objet étranger reparaît ; la mère reprend l'enfant dans ses bras protecteurs et lui sourit. Cette fois, l'enfant ne pleure pas, il répond au sourire de sa mère en souriant lui-même ; le germe de la confiance est éclos en lui.

» La mère accourt au berceau pour chaque besoin ; elle est là à l'heure de la faim, au moment de la soif, elle désaltère ; quand l'enfant entend ses pas, il se calme ; quand il la voit, il étend la main vers elle, il attache ses regards sur son sein ; il est rassasié ; sa mère et le rassasiement, c'est tout un pour lui ; il est reconnaissant.

» Les germes de l'amour, de la confiance et de la reconnaissance se développent bientôt. L'enfant connaît le pas de sa mère ; il sourit à son ombre ; ce qui ressemble à sa mère, il l'aime aussi : une créature qui a la même apparence que sa mère est pour lui une bonne créature. Il sourit à la ressemblance de sa mère, il sourit à l'humanité. Celui que sa mère aime, il l'aime aussi ; celui que sa mère embrasse, il l'embrasse aussi. Le germe de l'amour des hommes, de l'amour fraternel, est aussi éclos en lui.

» L'obéissance, à son origine, est opposée aux premiers penchants naturels ; elle ne procéderait pas d'eux spontanément ; et cependant c'est sur eux que s'appuie l'art de l'éducateur pour la faire éclore....

» L'enfant crie, avant de savoir attendre ; il est impatient, avant de savoir obéir. La patience paraît avant l'obéissance, et elle est nécessaire à l'enfant pour qu'il puisse obéir. Les premières manifestations de l'obéissance ont un caractère purement passif, et proviennent principalement du sentiment de la dure nécessité. Mais ce sentiment aussi se développe sous l'influence de la mère. Il faut que l'enfant attende qu'elle lui donne le sein, qu'elle le prenne dans ses bras. Ce n'est que beaucoup plus tard que se forme en lui l'obéissance active, et bien plus tard encore la conscience intime qu'il lui est bon d'obéir à sa mère.

» La nature se montre inflexible contre la colère de l'enfant ; celui-ci frappe sur le bois et sur la pierre, mais la nature reste inflexible et l'enfant ne frappe plus le bois et la pierre. Maintenant c'est la mère qui reste inflexible contre ses désirs désordonnés ; il tempête et il crie ; elle reste toujours inflexible ; il ne crie plus, et il s'accoutume à subordonner sa volonté à celle de sa mère. Les premiers germes de la patience et de l'obéissance sont éclos en lui.

» L'obéissance, la gratitude, la confiance et l'amour réunis, font éclore les premiers germes de la conscience, c'est-à-dire, un premier sentiment, très faible encore, qu'il n'est pas bien à l'enfant de se fâcher contre la mère qui l'aime, que sa mère n'est pas dans le monde uniquement pour lui, que tout n'est pas pour lui dans le monde,

que lui, l'enfant, n'est pas non plus dans le monde pour lui seul. Une première lueur de devoir et de justice est éclose en lui.

» Voilà quels sont les premiers éléments du développement moral éveillé par les relations de la mère avec son nourrisson. Eh bien, ce sont aussi ceux du développement religieux ; et c'est par sa foi en sa mère que l'enfant s'élève à la foi en Dieu...

» Bientôt viendra le moment où disparaîtront ces premiers motifs de croire et de faire, qui avaient été si puissants sur le cœur de l'enfant. Déjà sa propre force lui permet d'abandonner la main de sa mère, il sent croître de jour en jour son indépendance, et peu à peu surgit au fond de son âme cette secrète pensée : Je n'ai plus besoin de ma mère. Mais elle lit cette pensée dans ses yeux, elle serre plus fortement son bien-aimé contre son cœur, et elle lui dit avec un son de voix qu'il n'avait encore jamais entendu : Mon cher enfant, il y a un Dieu dont tu as besoin, quand tu n'as plus besoin de moi ; il y a un Dieu qui te prend dans ses bras, quand je ne puis plus te protéger ; il y a un Dieu qui te prépare le bonheur et la joie, quand je ne puis plus rien faire pour ta joie et pour ton bonheur. Alors s'agite dans l'âme de l'enfant quelque chose d'inexprimable, une sainte flamme qui le réchauffe, une disposition à croire qui l'élève au-dessus de lui-même ; il se réjouit au nom de son Dieu dès que sa mère lui en parle. Les sentiments d'amour, de gratitude et de confiance, éclos sur le sein maternel, s'étendent et s'élèvent jusqu'à Dieu, et l'embrassent comme un père, comme une mère. Sa faculté d'obéir s'étend aussi : l'enfant croit maintenant à l'œil de Dieu comme à l'œil de sa mère ; et il fait le bien en vue de Dieu, comme il le faisait en vue de sa mère.

» Ce premier essai de l'innocence et du cœur d'une mère pour soumettre le sentiment naissant de l'indépendance à la foi en Dieu, en rattachant celle-ci aux dispositions morales déjà développées, fournit à l'éducation les points de vue fondamentaux auxquels elle doit s'attacher, si elle veut parvenir sûrement à l'ennoblissement des hommes.

» Si les premiers germes d'amour, de gratitude, de foi et d'obéissance se sont formés par un concours de sentiments instinctifs entre la mère et l'enfant, le développement ultérieur de ces sentiments exige un grand art. Mais tout ton art, ô éducateur, restera stérile, si tu perds de vue un seul instant leur point de départ, car alors tu laisseras rompre le fil qui unit les sentiments actuels à leurs premiers germes. Ce danger est grand pour ton enfant, et il se présente de bonne heure. Il appelait sa mère, il l'aimait, il la remerciait, il se confiait en elle, il lui obéissait. Il appelait Dieu, il l'aimait, il le remerciait, il se confiait en lui, il lui obéissait. Mais à présent, les premiers motifs qui avaient fait éclore ces sentiments n'existent plus. Il n'a plus besoin de sa mère ; le monde qui maintenant l'entoure, lui crie, avec tout l'attrait sensuel de sa nouvelle apparition : « A présent, tu es à moi ! »

» L'enfant entend cette voix. L'instinct qu'il avait au berceau a disparu : l'instinct de ses forces croissantes a pris sa place. Les sentiments moraux qui étaient le produit de ses premières impressions, vont disparaître aussi, si dans ce moment on ne réussit pas à les relier aux aspirations suprêmes de notre nature, aux devoirs de la vie, à la volonté du Créateur. Mère, mère ! le monde commence maintenant à détacher ton enfant de ton cœur ; et si dans ce moment personne ne vient concilier les plus nobles sentiments de sa nature avec cette nouvelle apparition du monde sensuel, c'en est fait. Mère, mère ! ton enfant est arraché de ton cœur ; le monde nouveau devient sa mère ; le monde nouveau devient son Dieu. Le plaisir des sens est son Dieu ; l'orgueil dominateur est son Dieu.

» C'est ici que, pour la première fois, tu ne peux plus te fier à la nature, mais tu dois tout faire pour préserver ton enfant de son pouvoir aveugle, pour lui donner les règles, les principes et les forces que l'expérience des siècles nous a fait connaître. Le monde qui est maintenant devant ses yeux n'est plus la première création de Dieu ; c'est un monde gâté quant à l'innocence de ses plaisirs comme aux sentiments de sa noble nature ; c'est

un monde plein de guerre, de révolte, d'usurpation, de violence, d'égoïsme, de mensonge et de fraude.... »

Nous nous arrêtons ici, car il n'est pas possible de tout citer. On le voit, Pestalozzi se laisse facilement entraîner au delà du sujet qu'il avait choisi. Il avait pris la plume pour exposer les vues qui devaient être réalisées à l'institut de Berthoud ; mais pendant son travail, de nouvelles pensées sont venues l'assaillir, et emporté par son cœur, par son imagination, par la richesse de ses idées, il s'est lancé dans de nouvelles régions. Voilà pourquoi ce livre nous donne bien autre chose que ce que son titre promettait.

Morf a analysé cet ouvrage avec beaucoup de soin et de sagacité ; voici comment il en résume les principes pédagogiques:

I. L'intuition est le fondement de l'instruction.

II. Le langage doit être lié à l'intuition.

III. Le temps d'apprendre n'est pas le temps du jugement et de la critique.

IV. Dans chaque branche, l'enseignement doit commencer par les éléments les plus simples, et de là continuer graduellement en suivant le développement de l'enfant, c'est-à-dire par des séries psychologiquement enchaînées.

V. On doit s'arrêter assez longtemps à chaque point de l'enseignement, pour que l'enfant en ait acquis la complète possession et la libre disposition.

VI. L'enseignement doit suivre la voie du développement et non point celle de l'exposition dogmatique.

VII. L'individualité de l'élève doit être sacrée pour l'éducateur.

VIII. Ce but principal de l'enseignement élémentaire n'est point de faire acquérir à l'enfant des connaissances et des talents, mais de développer et d'accroître les forces de son intelligence.

IX. Au *savoir* il faut lier le *pouvoir ;* aux connaissances, le savoir-faire.

X. Les relations entre le maître et l'élève, surtout en ce qui concerne la discipline, doivent être fondées et dominées par l'amour.

XI. L'instruction doit être subordonnée au but supérieur de l'éducation.

Nous n'entreprendrons pas maintenant l'examen de la méthode, car elle est encore en voie de formation ; l'expérience de Pestalozzi pendant les quelques années de l'institut de Berthoud, jointe aux travaux de ses collaborateurs, va la modifier sur quelques points, puis la développer et l'étendre. Pestalozzi d'ailleurs y travailla jusqu'à son dernier jour, et avec une grande force de pensée, comme on le voit dans son *Chant du cygne*, écrit à quatre-vingts ans. C'est donc seulement après avoir raconté toute sa vie que nous pourrons examiner la méthode éducative que nous devons à son génie et à la prodigieuse activité de sa pensée.

Mais ce que nous devons constater dès à présent, c'est que dans ce livre où Pestalozzi a voulu exposer sa doctrine éducative, et avant qu'elle eût pu subir aucune influence étrangère, il revient souvent à cette idée, déjà exprimée plusieurs fois dans ses écrits, que le développement intellectuel et moral de l'enfant est régi par les mêmes lois organiques qui président à son développement physique, comme à celui de la plante et de l'animal ; en d'autres termes, qu'il y a un organisme humain qui comprend un organisme matériel, un organisme intellectuel, et un organisme moral. Nous croyons que si Pestalozzi avait recherché et formulé les lois de l'organisme pour les appliquer à l'objet de ses travaux, il aurait pu donner à sa méthode plus de clarté et de précision [1].

[1] Nous avons exposé les lois de l'organisme, et leur application à l'éducation physique, morale et intellectuelle, dans notre premier ou-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Nous devons maintenant faire connaître les livres élémentaires dont il a été question dans les chapitres précédents, et que Pestalozzi publia à l'époque de son institut de Berthoud.

Le premier avait déjà paru en 1801, avec l'appui pécuniaire du gouvernement helvétique. C'était le guide pour enseigner à épeler et à lire ; il était accompagné de lettres d'un grand format, destinées à être collées sur des cartons. L'emploi de ces lettres mobiles produisit les premiers succès scolaires bien constatés de Pestalozzi, à qui l'on doit ainsi ce moyen pratique encore en usage dans bien des familles.

Son *Livres des mères* fut imprimé en 1803 ; il resta bien loin, bien au dessous de l'idéal que Pestalozzi s'en était formé : il ne produisit pas le bien qu'il en attendait ; il ne fut pas adopté par les mères.

Cet insuccès tient, croyons-nous, à une erreur qui s'était emparée de la pensée de Pestalozzi, erreur que nous devons chercher à faire connaître maintenant, car elle a eu de longues et funestes conséquences ; elle a quelque temps employé les forces de Pestalozzi et de ses collaborateurs à un travail stérile, elle a propagé dans le monde une idée fausse de la méthode, elle a compromis l'utilité et le succès des divers livres élémentaires qui ont été successivement publiés sous le nom de Pestalozzi.

Hâtons-nous de le dire, ce n'est point d'une erreur de doctrine qu'il est ici question, mais seulement d'une fausse appréciation des difficultés que devaient éprouver les mères de son temps pour appliquer elles-mêmes sa méthode à l'instruction de leurs enfants.

C'était assurément une belle et noble idée que d'appeler les mères à commencer elles-mêmes la réforme de l'éducation en instruisant leurs enfants d'après une

vrage : *La philosophie et la pratique de l'éducation*, 1 vol. in-8, chez Durand et chez Meyrueis, Paris 1860.

marche qui ne devait être que la continuation de la voie naturelle ouverte à leur tendresse par les premières inspirations de l'instinct maternel. Mais pour y réussir elles auraient eu besoin d'oublier les procédés de leur propre instruction, de rompre avec ceux qu'elles voyaient en usage autour d'elles, de s'inspirer uniquement de la nouvelle méthode ; il aurait fallu qu'elles eussent été élevées elles-mêmes par Pestalozzi, ou plutôt selon l'esprit de sa doctrine.

L'auteur des livres élémentaires crut pouvoir tourner cette difficulté à force de simplifier les éléments de l'instruction et d'en multiplier les degrés pour en faire une série minutieusement graduée ; il voulut tracer la marche à suivre dans ses moindres détails, et donner aux mères, mot pour mot, tout ce qu'elles auraient à dire à leurs enfants. Ainsi compris, ce travail était trop long et trop monotone pour fixer un esprit comme celui de Pestalozzi, toujours emporté par des pensées nouvelles. La rédaction en fut, en grande partie, abandonnée à des collaborateurs.

D'après le premier plan de l'auteur, le *Livre des mères* devait initier l'enfant, non seulement à la connaissance précise des objets de la nature et de l'art qui tombent sous ses sens, mais encore à l'intelligence des rapports des nombres et des rapports des formes.

L'étude du monde sensible à la portée de l'enfant comprenait une multitude d'objets infiniment variés ; il y fallait de l'ordre et un point de départ qui pût être partout le même, c'est-à-dire un premier objet d'observation qui se trouvât invariablement sous les yeux de toute mère qui voudrait commencer ces exercices. Pestalozzi choisit le corps même de l'enfant. Il se rappelait d'ailleurs avoir dit[1] : *Tout ce que je suis, tout ce que je veux, tout ce que je puis, sort de moi-même.* Après l'enfant devaient venir les animaux, puis les

[1] Dans *Wie Gertrud ihre Kinder lehrt.*

plantes, puis le monde inorganique; après les œuvres de Dieu, les œuvres de l'homme.

Ce fut Krusi qui écrivit le *Livre des mères*, d'après les directions de Pestalozzi; mais l'étude des parties extérieures du corps humain, comprenant leur nomenclature, leur nombre, leur position relative, leurs rapports, leurs fonctions, etc., suffit à faire un volume, et l'ouvrage en resta là.

Pestalozzi avait écrit la préface; il y annonçait dix exercices, dont sept seulement ont été exécutés. Le septième a été rédigé par Pestalozzi lui-même; il consiste en une série de remarques et d'instructions sur les fonctions des organes de l'enfant; on y trouve de fort jolies pages.

Nous citerons comme exemple ce que dit Pestalozzi à l'article *Voir par les yeux :*

« Dès les premiers jours de sa vie, sa mère le porte près de la fenêtre ouverte : il voit le ciel et la terre, il voit le jardin qui est devant la maison, il voit des arbres, des maisons, des hommes et des animaux; il voit des objets rapprochés de lui, il en voit d'autres dans le lointain; il en voit de grands et de petits; il en voit qui sont isolés et d'autres qui sont réunis, et il voit du blanc, du bleu, du rouge et du noir. Mais il ne sait ce que c'est que la proximité ou l'éloignement; il ne connaît ni les grandeurs, ni les nombres, ni les couleurs.

» Au bout de quelques semaines, sa mère le porte sur ses bras devant la maison, et il se trouve plus près de l'arbre qu'il avait vu de la fenêtre; les chiens, les chats, les vaches et les moutons passent près de lui. Il voit la poule piquer les grains que sa mère lui jette, il voit l'eau couler de la fontaine; sa mère lui cueille des fleurs de toutes couleurs, les lui met dans la main, les lui donne à sentir.

» Quelques mois se passent, sa mère le promène davantage; il voit de près la maison, l'arbre, le clocher du temple, qu'*il* n'avait pu apercevoir que de loin. A peine peut-il marcher, qu'excité par le double besoin de jouir et de connaître, il franchit à quatre pattes le seuil paternel, pour respirer le grand air et sentir la bienfaisante chaleur du soleil dans un petit coin abrité derrière la maison. Il cherche à saisir tout ce qu'il aperçoit, il remue de petites pierres, il arrache de sa tige la fleur éclatante et parfumée; il la porte à sa bouche, il y porte des pierres; il voudrait arrêter le ver qui rampe près de lui, le papillon qui vole et la brebis qui paît. La nature se développe à ses yeux, il en veut jouir; chaque jour, il acquiert des notions nouvelles; chaque jour mieux que la veille, il apprécie les grandeurs, les distances, les quantités, les difficultés de toutes choses....

» Mères, qu'avez-vous à faire maintenant? Rien qu'à suivre le sentier que vous tracent la nature et la Providence. Vous voyez quels objets Dieu présente aux regards de votre enfant dès qu'il ouvre les yeux; vous voyez les effets de ses perceptions involontaires, inévitables, pour ainsi dire; vous voyez quels objets l'égayent et le font sourire. Que toute votre conduite soit réglée sur les impressions dont vous êtes témoins; approchez l'enfant de l'objet qui le frappe et l'attire davantage; faites-lui revoir celui qu'il voit le plus volontiers; cherchez parmi tout ce qui est à votre portée, dans le jardin, dans la maison, dans les prés et dans les champs, les objets qui, par leur couleur, leur forme, leur mouvement, leur éclat, ont le plus de rapport avec cet objet favori; entourez-en son berceau, posez-les sur la table où vous le faites manger. Laissez-lui tout le loisir d'examiner à son aise les propriétés des objets, d'observer comment ces objets se flétrissent et disparaissent, et comme vous savez les reproduire en remplissant de fleurs nouvelles le vase où d'autres fleurs s'étaient flétries, en rappelant le chien qui s'en va, en relevant le joujou tombé. Ce sera faire quelque chose pour son cœur et son jugement; mais une chose essentielle, la seule essentielle, pensez-y bien, jeunes mères, c'est que votre enfant vous préfère à tout; que ses plus doux sourires, ses empressements les plus vifs soient pour vous seule, et que de votre côté vous ne préfériez rien à lui. »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Déjà dans la préface Pestalozzi s'adresse au cœur des mères ; il les exhorte et les encourage ; il leur dit bien qu'elles doivent, non pas suivre ces exercices d'un bout à l'autre sans changer d'objet, mais profiter de chaque occasion pour fixer l'attention de leur enfant sur les objets quelconques qui l'attirent, et qu'enfin le guide qu'il leur donne n'est qu'un exemple de la manière dont on doit s'y prendre pour accoutumer l'enfant à bien voir, et à bien dire ce qu'il a vu. Puis il ajoute :

« Je le sais, je m'y attends : cette chétive enveloppe que présentent les formes de ma méthode en paraîtra la substance même à un grand nombre d'hommes qui essaieront d'introduire ces formes dans le cercle étroit de leurs propres idées, et jugeront du mérite de la méthode d'après les effets qu'elle aura produits dans cette étrange association. Je ne puis empêcher que les formes de ma méthode n'aient le sort de toutes les autres formes, qui périssent entre les mains d'hommes incapables d'en chercher et d'en saisir l'esprit. »

Malgré tous ces avertissements, ce que Pestalozzi prévoyait est arrivé. Le *Livre des mères* ne réussit point ; quelques-uns de ses critiques ne comprirent même pas quelle avait été l'intention de l'auteur, et n'y virent qu'un essai ridicule. Dussault, célèbre et spirituel feuilletoniste du *Journal des Débats* (alors *Journal de l'Empire*), en rendit compte d'une manière plaisante en disant :

« Pestalozzi se donne beaucoup de peine pour apprendre aux enfants qu'ils ont *le nez au milieu du visage.* »

Et la phrase y est en effet, dans le texte rédigé par Krusi, au chapitre des positions relatives des parties du corps. Ceux qui connaissaient déjà quelque peu Pestalozzi et sa doctrine accueillirent le *Livre des*

mères avec intérêt, malgré ses défauts. Une traduction française en a été publiée à Genève chez J.-J. Paschoud en 1821 ; le traducteur n'y a pas mis son nom.

Après le *Livre des mères* vinrent les ouvrages destinés aux exercices intuitifs sur le *nombre* et sur la *forme*, c'est-à-dire au premier enseignement du calcul et de la géométrie ; c'étaient Krusi et Buss qui en avaient commencé la rédaction ; plus tard, Schmid la compléta.

Ces livres avaient les mêmes défauts que le premier : excès de détails, prolixité incroyable, monotonie de la forme ; ils n'eurent ni plus de succès ni plus d'utilité que le *Livre des mères*, bien qu'on y puisse trouver la vraie marche à suivre, minutieusement tracée.

Nous avons dit que ces livres élémentaires avaient fait juger bien mal la méthode de Pestalozzi ; c'est qu'on ne comprit point assez que cette série d'énoncés devait sortir de l'observation, de l'expérience, de l'initiative des enfants eux-mêmes, et que selon l'ancien usage des livres d'école, on n'y vit qu'une leçon à apprendre et à répéter machinalement. Ainsi ces ouvrages paraissaient donner raison à l'appréciation du directeur Gleyre, qui jadis avait dit à Pestalozzi : « Je comprends ; vous voulez mécaniser l'instruction. »

Ce n'est pas une des moindres singularités de l'œuvre de Pestalozzi, qu'on ait pu, avec quelque apparence de raison, accuser sa méthode d'un défaut, qui était précisément celui qu'elle venait corriger.

La méthode de Pestalozzi est esprit et vie ; pour l'appliquer, il faut être inspiré de cet esprit et de cette vie ; elle ne peut se transmettre par la forme stéréotypée de ses procédés. Cependant, depuis Pestalozzi, quelques-uns de ses principes secondaires se sont répandus, se sont vulgarisés, et ont produit presque en tous pays quelque perfectionnement des pratiques éducatives. Ces progrès sont bien faibles et bien incom-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

plets, ils sont peu de chose encore en comparaison de ceux qu'on est en droit d'attendre. Mais la méthode de Pestalozzi ne produira tous ses fruits que lorsque sa philosophie, en se popularisant, aura pénétré d'une manière générale dans l'esprit des hommes d'école.

Il nous reste à parler d'un ouvrage que Pestalozzi composa à la même époque, c'est-à-dire entre 1802 et 1805, qu'il n'acheva point pour l'impression, et qu'il laissa inédit. M. Morf, de Winterthour, en possède le manuscrit en entier de la main de Pestalozzi en sorte que son authenticité est incontestable; il a pour titre: *Le maître d'école naturel*. Il a été imprimé pour la première fois en 1872 dans la collection Seyffarth. Nous devons dire quelques mots de son histoire.

Le *Livre des mères*, tel qu'il a été publié en 1803, n'était qu'un premier fragment, et un fragment mal réussi d'un ouvrage plus important projeté par l'auteur. Pestalozzi, après avoir exercé l'enfant à parler sur les impressions fournies par ses sens, c'est-à-dire sur ses intuitions physiques, voulait aussi l'exercer à parler sur ses intuitions morales. Dans ce but, il prit pour texte la langue elle-même, c'est-à-dire dans la langue les mots qui expriment des sentiments moraux qu'il importe de faire connaître à l'enfant, de manière à produire une impression salutaire sur son cœur. C'est à ce nouveau livre, qui paraît avoir été entrepris en même temps que le premier, que Pestalozzi donna pour titre: *Le maître d'école naturel*, ouvrage qui, par son plan et par sa forme, était entièrement différent du *Livre des mères*.

Soit que l'auteur fût mécontent de son travail, soit que le temps lui manquât pour le corriger et le compléter, il y renonça, et il donna son manuscrit à Krusi, en l'autorisant à en faire tel usage qui lui semblerait utile.

En abandonnant son *Maître d'école naturel*, Pestalozzi était loin de renoncer à écrire un ouvrage sur l'enseignement élémentaire de la langue; il y travailla au contraire avec persévérance jusqu'à son dernier jour, et laissa sur ce sujet des manuscrits volumineux. Ces papiers, avec beaucoup d'autres, furent malheureusement perdus quelques années après la mort de Pestalozzi. Schmid, qui habitait alors Paris, voulut les avoir: Gottlieb en fit une caisse qu'il lui expédia, mais qui n'arriva pas à sa destination; on put suivre sa trace jusqu'à Mulhouse; de là, malgré toutes les démarches, il fut impossible de savoir ce qu'elle était devenue.

En 1829, Krusi, alors directeur de l'école cantonale d'Appenzell extérieur à Trogen, chercha à faire profiter le public du dépôt qui lui avait été confié. Il étudia son manuscrit; il y fit un choix de passages, il les mit en ordre, et les publia en une brochure de cent vingt pages intituluées: *Instructions paternelles sur le sens moral des mots; legs de père Pestalozzi à ses élèves*. (Trogen 1829.)

Dans la préface, Krusi raconte l'histoire du manuscrit et rappelle le passage suivant des lettres de Pestalozzi à Gessner: (pag. 212.)

« Je désire terminer tous mes exercices de lecture par un legs à mes élèves, dans lequel après ma mort ils trouveront, rattachées aux principaux verbes de la langue, les instructions morales qui résultent de ma propre expérience, et présentées de manière à ce qu'elles les frappent comme elles m'ont frappé. »

Les instructions paternelles sont en effet rattachées au sens d'une série de mots, dont la plupart sont des verbes.

Le corps de l'ouvrage est précédé d'une série de pensées détachées, de notes jetées sans ordre comme des pierres d'attente pour un édifice qui n'a jamais été con-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

struit. C'est au milieu de ces notes qu'on rencontre le titre de l'ouvrage : *Le maître d'école naturel, ou instruction pratique sur les principes les plus simples de l'enseignement des enfants, pour toutes les connaissances préliminaires qu'il est nécessaire de leur présenter jusqu'à l'âge de six ans.* Puis la dédicace que voici :

« Au plus bas peuple de l'Helvétie !

» J'ai vu ton abaissement, ton profond abaissement, et j'ai eu pitié de toi. Cher peuple, je veux t'aider. Je n'ai point de talent, point de science, et dans ce monde je ne suis rien ; mais je te connais, et je me donne à toi ; je te donne tout ce que j'ai pu édifier pour toi par le pénible labeur de ma vie.

» Lis-moi sans prévention, et si quelqu'un te donne quelque chose de meilleur pour toi, jette-moi de côté, et fais-moi rentrer dans le néant dans lequel j'ai passé ma vie. Mais si personne ne te dit ce que je dis, si personne ne te le dit de manière à t'être aussi utile, alors donne une larme à ma mémoire et à la vie que j'ai perdue pour toi. »

Parmi les notes préliminaires, on trouve des aperçus lumineux sur l'importance morale d'un bon enseignement de la langue, et l'on pense à l'œuvre qu'exécuta le père Girard vingt ans après ; puis des plans pour l'étude du langage, et des critiques de l'ancienne pratique alors en usage. Après avoir signalé le mal que faisaient tant de maîtres d'école par leur mauvaise méthode, l'auteur s'écrie : *Jésus-Christ, l'unique Maître.* Voilà donc où Pestalozzi cherchait son modèle !

Nous avons dit que le corps de l'ouvrage est une suite d'instructions qui se rattachent aux sens des mots. Ces mots sont rangés par ordre alphabétique ; chaque mot principal est accompagné de ses dérivés, et chaque mot est pris successivement dans ses diverses acceptions. Il résulte de cette forme l'impossibilité de

traduire ce livre en français, puispu'on ne trouve pas dans les deux langues les mêmes familles de mots, ni les mêmes acceptions pour chaque mot. Nous essayerons cependant d'en donner quelque idée à nos lecteurs en traduisant le premier paragraphe :

« I. Achten, achtend, geachtet, erachten, beobachten, hochachten, verachten, sich selbstachten ; die Achtung, die Selbstachtung.

» Enfants, le premier mot que je veux vous expliquer est Selbstachtung (l'attention sur soi-même, le respect de soi).

» C'est ce qui vous fait rougir quand vous êtes en faute ; c'est ce qui vous fait honorer la vertu, prier Dieu, croire à la vie éternelle et vaincre le péché. C'est ce qui fait que vous honorez l'âge et la sagesse, que vous ne détournez jamais vos regards de la pauvreté et vos cœurs de la misère, que vous repoussez l'erreur et le mensonge, et que vous aimez la vérité. Enfants, c'est ce qui fait du poltron un héros, du paresseux un homme actif ; c'est ce qui fait honorer un inconnu, relever celui qui était abaissé et sauver celui qui était abandonné. »

Le manuscrit qui demeure entre les mains de M. Morf ne comprend pas tout ce que Pestalozzi avait remis à Krusi ; il était accompagné de beaucoup de feuilles détachées, dont Krusi avait profité pour sa publication, et qui depuis lors ont été égarées. Mais tout ce qui se trouve soit dans le *Maître d'école naturel,* soit dans les *Instructions paternelles,* a été réuni par Seyffarth au seizième volume de sa collection des œuvres de Pestalozzi. La lecture en serait fort utile à ceux qui voudraient travailler à un manuel d'exercices éducatifs de langage pour la première enfance.

CHAPITRE XIII

Les premières années à Yverdon.

Les collaborateurs ; Souvenirs de M. Louis Vulliemin ; la Prusse adopte la méthode Pestalozzi ; grande réputation de l'institut ; témoignages de Ritter, Raumer, etc. ; institut de jeunes filles ; institut des sourds-muets ; régime intérieur de l'institut ; une imprimerie au château ; publication de la *Feuille hebdomadaire d'éducation*, *etc.* Les exercices du corps, les travaux manuels et les fêtes.

Installé dans l'antique château [1] d'Yverdon, l'institut prit rapidement une grande extension. Les élèves y furent bientôt beaucoup plus nombreux qu'à Berthoud. Les maîtres s'y multiplièrent. Plusieurs d'entre eux n'étaient que des anciens écoliers de Berthoud devenus sous-maîtres ; chargés des leçons les plus élémentaires, ils y appliquaient très fidèlement la méthode par laquelle ils avaient été formés. D'autres étaient accourus près de Pestalozzi, lui apportant des connaissances et des capacités variées.

Parmi les nouveaux collaborateurs les plus distingués de cette époque, nous devons citer :

[1] Ancienne résidence des baillis bernois, devenu propriété de l'Etat de Vaud, il avait été vendu en 1804 à la ville d'Yverdon, à la condition que Pestalozzi y jouirait gratuitement, sa vie durant, d'*un local* pour son institut d'éducation.

Jean Niederer, d'Appenzell extérieur, docteur en philosophie ; il était pasteur à Sennwald dans le Rheinthal, quand s'ouvrit l'institut de Berthoud ; ami intime de Tobler, il soutenait avec lui une correspondance qui a été publiée par sa veuve ; on y voit son admiration pour Pestalozzi et son désir de se réunir à lui. Ce désir ne fut satisfait que quelques années plus tard, quand le pasteur de Sennwald put quitter sa paroisse avec la certitude qu'elle n'aurait point à souffrir de son absence. Niederer a été nommé le philosophe de la méthode, parce qu'il donnait une expression philosophique aux idées de Pestalozzi. A Yverdon, il retouchait tout ce que le maître avait écrit pour l'impression ; il en corrigeait les principaux défauts ; mais ce n'était point sans dommage pour l'originalité de la forme et du fond. Pour bien connaître la pensée de Pestalozzi, il faut aller la chercher dans ceux de ses écrits auxquels personne n'a touché que lui.

De Muralt, de Zurich, bon administrateur, homme instruit et à vues élevées ; simple, amical et enjoué avec les enfants ; il avait habité Paris [1] et parlait assez bien français. Il nous faisait un grand plaisir, à nous, élèves de langue française, obligés à l'institut de chanter toujours en allemand, quand pendant nos excursions il nous apprenait des chansons dans notre langue maternelle. Il devint plus tard directeur d'un important établissement d'éducation, fondé à Pétersbourg sous le patronage du czar Alexandre.

Mieg, homme capable, à la fois bienveillant et très ferme ; après le départ de Muralt, il fut quelque temps chargé par Pestalozzi de la direction générale de l'institut sous le rapport moral et disciplinaire.

De Turc, d'une noble famille de l'Allemagne du nord ; il renonça à une belle place dans la magistrature

[1] Il y était instituteur privé lorsque, pendant la consulta, il fit la connaissance de Pestalozzi, et voulut devenir son collaborateur.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

d'Oldenbourg pour venir étudier l'œuvre de Pestalozzi, et publia bientôt les *Lettres de Munchenbuchsee sur Pestalozzi et sa méthode élémentaire d'éducation.* Cet homme, distingué par ses talents, ses vues élevées et sa grande force de volonté, après avoir eu à Yverdon un pensionnat annexe de l'institut Pestalozzi, fut nommé conseiller d'Etat à Potsdam, où pendant trente ans encore il travailla avec zèle à la propagation et à l'application de la doctrine du maître.

Barraud, qui appelé bientôt à Bergerac (Dordogne) par Maine de Biran, y fonda un institut d'éducation d'après la méthode de Pestalozzi.

Parmi les enfants pauvres recueillis à Berthoud, et qui devinrent des maîtres à l'institut d'Yverdon, nous devons citer comme s'étant particulièrement distingués :

Ramsauer, avec qui nous avons déjà fait connaissance, et que nous aurons l'occasion de citer encore.

Joseph Schmid, petit pâtre du Tyrol, sans éducation première, reçu à l'institut de Berthoud, dont l'influence fut plus efficace sur son intelligence que sur son cœur. Il montra de bonne heure un talent remarquable pour les mathématiques, et les enseigna à Yverdon avec une grande supériorité et un succès merveilleux. Il avait un coup d'œil d'aigle, un esprit rusé, une volonté d'acier, un caractère dominateur et peu de sensibilité. Quand il se fut emparé de l'esprit de Pestalozzi, il fut la principale cause du départ des autres maîtres et de la chute de l'institut. C'est lui qui rédigea les *Exercices élémentaires sur les nombres et sur les formes*, imprimés dans l'édition *très incomplète* des œuvres de Pestalozzi, dont ils remplissent les tomes XIV et XV. (Stuttgard, chez Cotta, de 1820 à 1826.)

Steiner, enfant sans éducation première, entièrement formé chez Pestalozzi à Berthoud, puis sous-maître à Yverdon, est un des élèves qui font le plus

d'honneur à la méthode; il est devenu l'un des premiers mathématiciens de l'Allemagne. Professeur de mathématiques à Berlin, il a publié des ouvrages qui ont puissamment contribué à faciliter, à populariser et à relever d'une manière fructueuse l'enseignement de cette science.

Tels étaient alors les principaux collaborateurs de Pestalozzi. Plus tard, il en arriva beaucoup d'autres ; mais n'oublions pas que nous en sommes encore aux premiers temps de l'institut à Yverdon.

Pour donner à nos lecteurs une idée juste de ce qu'était la vie de l'institut à cette époque, nous ne pouvons mieux faire que de citer l'agréable écrivain qui a bien voulu donner *à sa famille et à ses amis* ses souvenirs d'enfance. C'est M. le professeur Vulliemin, l'éminent historien, continuateur de Jean de Muller. Entré à l'institut Pestalozzi en 1805, à l'âge de huit ans, il y resta deux ans seulement. Voici comment il raconte les impressions qu'il en a conservées :

« Représentez-vous, mes enfants, un homme très laid, les cheveux hérissés, le visage fortement empreint de vérole et couvert de taches de rousseur, la barbe piquante et en désordre, jamais de cravate, les pantalons mal boutonnés, tombant sur des bas qui, à leur tour, descendent sur de gros souliers; la démarche pantelante, saccadée; puis des yeux qui tantôt s'élargissaient pour laisser échapper l'éclair et tantôt se refermaient pour se prêter à la contemplation intérieure, des traits qui parfois exprimaient une tristesse profonde, et parfois une béatitude pleine de douceur ; une parole ou lente ou précipitée, ou tendre et mélodieuse, ou qui s'échappait comme la foudre; voilà quel était celui que nous nommions notre *père Pestalozzi.*

» Tel que je viens de vous le dépeindre, nous l'aimions ; nous l'aimions tous, car, tous, il nous aimait ; nous l'aimions si cordialement que, nous arrivait-il d'être quelque temps sans le voir, nous en étions attristés, et que, ve-

nait-il à apparaître, nos yeux ne pouvaient se détourner de lui.

» Nous savions qu'à l'époque où les guerres de la révolution helvétique avaient multiplié le nombre des enfants pauvres et orphelins, il en avait réuni un grand nombre autour de sa personne, et s'était donné tout entier à eux ; qu'il était l'ami des petits, des malheureux, des enfants.

Mes concitoyens d'Yverdon, de la ville où je suis né, avaient généreusement mis à sa disposition l'antique château, fondation du petit Charlemagne, et dont les longues salles, se déployant autour de vastes cours, offraient un bel espace aux jeux comme aux études d'une famille nombreuse. Nous étions de cent cinquante à deux cents jeunes gens, de toutes nations, réunis dans ces murs, et qui tour à tour recevions l'enseignement ou nous livrions à de joyeux ébats. Il arrivait souvent que, commencée dans la cour du château, la partie de barres allât s'achever sur les gazons qu'entoure la promenade de *Derrière le lac.* En hiver, la neige nous servait à construire une puissante forteresse, que les uns attaquaient, les autres défendaient héroïquement. Presque jamais de malades parmi nous.

» Tous les matins, de bonne heure, nous venions, en rang, recevoir, chacun à notre tour, une ondée d'eau froide. Nous ne marchions que tête nue. Un jour d'hiver, cependant, que la bise, non celle que les Grecs ont nommée du joli nom de Borée, mais celle qui souffle glaciale sur la place d'Yverdon, faisait tout fuir devant elle, mon père, me prenant en pitié, me couvrit la tête d'un chapeau. Malheureux couvre-chef, mes camarades ne l'eurent pas plutôt aperçu, que le cri courut : Un chapeau ! un chapeau ! Une main l'eut bientôt fait partir loin de ma tête ; cent autres le firent voler en l'air, dans la cour, dans les vestibules, puis dans le grenier, jusqu'à ce qu'un dernier coup l'eût fait passer par une lucarne et tomber dans la rivière qui baigne un des murs du château. Je ne l'ai plus revu ; c'est au lac qu'il alla conter ma mésaventure.

» Nos instituteurs étaient la plupart des hommes jeunes encore, de ces orphelins de l'âge révolutionnaire, qui les premiers avaient grandi autour de Pestalozzi, leur père et le nôtre ; quelques-uns aussi des lettrés, des savants, qui étaient venus partager sa tâche. A tout prendre, de science fort peu. J'ai entendu Pestalozzi se vanter, dans un âge avancé, de n'avoir rien lu depuis quarante ans. Ses premiers élèves, nos maîtres, ne lisaient guère davantage. Leur enseignement s'adressait à l'intelligence plus qu'à la mémoire, et il avait pour but la culture harmonique des germes déposés en nous par la Providence. « Attachez-vous, ne cessait de leur répéter Pestalozzi, » à développer l'enfant (bilden), et non à le dresser (ab- » richten) comme on dresse un chien, et comme trop » souvent on dresse les enfants dans nos écoles. » Nos études portaient essentiellement sur le nombre, la forme et le langage.

» La langue nous était enseignée à l'aide de l'intuition ; on nous apprenait à bien voir et, par cela même, à nous faire une juste idée des rapports des choses. Ce que nous avions bien conçu, nous n'avions pas de peine à l'exprimer clairement.

» Les premiers éléments de la géographie nous étaient enseignés sur le terrain. On commençait par diriger notre promenade vers une vallée resserrée des environs d'Yverdon, celle où coule le Buron. On nous la faisait contempler dans son ensemble et dans ses détails, jusqu'à ce que nous en eussions l'intuition juste et complète. Alors on nous invitait à faire chacun notre provision d'une argile qui reposait en couches dans un des flancs du vallon, et nous en remplissions de grands paniers que nous avions apportés pour cet usage. De retour au château, on nous partageait de longues tables et nous laissait, chacun sur la part qui lui en était échue, reproduire en relief le vallon dont nous venions de faire l'étude. Les jours suivants, nouvelles promenades, nouvelles explorations, faites d'un point de vue toujours plus élevé, et, à chaque fois, nouvelle extension donnée à notre travail. Nous poursuivîmes ainsi jusqu'à ce nous eûmes achevé l'étude du bassin d'Yverdon ; que, du haut du Montéla, qui le domine tout entier, nous l'eûmes embrassé dans

son ensemble, et que nous eûmes achevé notre relief. Alors, mais alors seulement, nous passâmes du relief à la carte géographique, devant laquelle nous n'arrivâmes qu'après en avoir acquis l'intelligence.

» On nous faisait inventer la géométrie, se contentant de nous marquer le but à atteindre et de nous mettre sur la voie. On procédait de la même manière en arithmétique. Nos calculs se faisaient de tête et de vive voix, sans le secours du papier. Nous étions quelques-uns qui avions acquis dans ces exercices une facilité surprenante, et, comme le charlatanisme pénètre partout, c'était nous seuls qu'on produisait en présence des nombreux étrangers que le nom de Pestalozzi attirait journellement à Yverdon. On nous disait, on nous répétait, qu'il se faisait au milieu de nous une grande œuvre, que le monde avait les yeux sur nous, et nous n'avions pas eu trop de peine à croire ce qu'on nous disait.

» Ce qu'on nommait, non sans emphase, la *méthode* de Pestalozzi, était, il est vrai, une énigme pour nous. Elle l'était pour nos instituteurs. Comme les disciples de Socrate, chacun d'eux interprétait à sa manière la doctrine de son maître ; mais nous étions loin des temps où ces divergences engendrèrent la discorde ; où nos principaux maîtres, après s'être donné chacun comme le seul qui eût compris Pestalozzi, finirent par affirmer que Pestalozzi ne s'était lui-même pas compris ; qu'il ne l'avait été... Schmid disait, que par Schmid, Niederer, que par Niederer. A l'époque où je prenais mes premiers ébats dans ces murs habités par une saine et vigoureuse jeunesse, des scènes pareilles à celle dont Molière a égayé le théâtre quand il a mis en présence les professeurs du bourgeois-gentilhomme, et qui devaient amener la ruine de l'institut, n'avaient pas éclaté. La foi en Pestalozzi maintenait encore unis tous les membres de sa grande famille. Ce n'était pas qu'il ne fût déjà ce qu'il s'est montré plus tard, un faible administrateur. Nul ordre, nulle habileté, nul savoir-faire. Dans sa naïveté enfantine, il avait le cœur fermé à la défiance ; il ne croyait pas au mal, et, facile à tromper, il devait tôt ou tard tomber de déception en déception ; mais au temps dont je parle, il

pouvait tout encore sur les cœurs comme sur les volontés. Un trait vous dira l'esprit qui régnait dans ces commencements.

» Ces éducateurs, qu'on a vus plus tard remplir le monde de leurs débats, ne recevaient aucun traitement en argent. Il était pourvu à leurs besoins journaliers, et ils ne demandaient pas davantage. La caisse où se versaient les écolages des élèves était déposée dans la chambre du père de famille, et chacun de nos maîtres en avait la clef à sa disposition : lui fallait-il un habit, des souliers ? il y puisait selon ses nécessités. Il en fut ainsi près d'un an sans qu'aucun grave désordre se manifestât. On croirait l'église primitive. »

Quand L. Vulliemin quitta l'institut, sa splendeur extérieure allait s'accroître encore, sa réputation s'étendre au loin, la propagation de sa méthode recevoir une puissante impulsion, et quelques-uns de ses principes s'établir d'une manière définitive dans la pratique scolaire d'un peuple entier. Ce fut une conséquence de la bataille d'Iéna ; ce fut la Prusse vaincue, démembrée, ruinée et humiliée, qui s'appropria la première la doctrine éducative régénératrice que Pestalozzi cherchait depuis si longtemps à faire connaître.

Quand Frédéric-Guillaume III vit sa monarchie écrasée par la perte d'une seule bataille, embrassant avec courage le moyen lent et laborieux, mais le vrai moyen de la relever, il s'écria :

« Nous avons perdu en territoire ; notre puissance et notre splendeur au dehors sont tombées ; mais nous devons et nous voulons travailler à gagner à l'intérieur en puissance et en splendeur. C'est pourquoi je veux avant tout qu'on voue la plus grande attention à l'instruction du peuple. »

Le roi n'était pas seul en Prusse à désirer une réforme de l'éducation publique ; depuis longtemps les bons esprits en étaient préoccupés ; ils faisaient des

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

plans et des propositions; mais rien n'avait encore abouti.

La digne épouse de Frédéric-Guillaume III, la reine Louise, y employait aussi son influence. Alors, retirée avec le roi à Kœnigsberg, elle écrivait dans son journal intime: « Je lis *Léonard et Gertrude*. J'aime à me transporter dans ce village suisse. Si j'étais maîtresse de mes actions, je me mettrais en voiture, je partirais pour la Suisse, afin de voir Pestalozzi; je serrerais cordialement sa main, et mes yeux pleins de larmes lui diraient ma reconnaissance.... Avec quelle bonté, avec quelle ardeur, il s'occupe du bien de ses semblables! oui, au nom de l'humanité, de tout mon cœur je le remercie. » Et plus tard, quand on eut appelé Zeller à Kœnigsberg pour y enseigner selon la méthode de Pestalozzi, la reine prit un intérêt si vif à cet essai qu'elle alla souvent elle-même visiter la nouvelle école.

Pendant l'hiver de 1807 à 1808, Fichte prononça à Berlin ses *Discours à la nation allemande*. On se rappelle que Fichte avait visité Pestalozzi en 1793, qu'il avait été frappé de la justesse de ses vues, qu'il lui avait promis de les faire connaître à l'Allemagne. Dans ces discours, il tint sa parole; et il ne dut pas lui en coûter, car il était pleinement convaincu; il savait qu'en parlant il faisait une œuvre de philanthropie et de patriotisme. Après avoir établi que l'éducation est le seul moyen de relever les peuples, il fit connaître Pestalozzi, et il déclara que c'est à sa doctrine qu'il faut rattacher toute réforme de l'instruction publique pour qu'elle soit efficace et salutaire [1].

Le 11 septembre 1808, le ministre des cultes, d'Altenstein de Kœnigsberg, écrivait à Pestalozzi :

« Sa Majesté le roi, voulant qu'on travaille activement

[1] IX[e] et X[e] discours. Il a paru chez Grassart, à Paris : *Le salut par l'éducation, lecture du XI[e] discours de Fichte à la nation allemande en 1807*, par Ch. Robert. Brochure in-8, 1871.

au progrès de l'éducation populaire, l'objet de votre constante sollicitude, m'a chargé, comme ministre, de la direction des affaires scolaires dans les provinces prussiennes de ses Etats. Pleinement convaincu de la grande valeur de la méthode que vous avez inventée et si heureusement mise en pratique, j'ai l'intention, en introduisant cette méthode dans nos écoles élémentaires, de provoquer une réforme complète de l'instruction publique dans nos provinces royales; et j'en attends une influence très salutaire sur le développement du peuple. Parmi les mesures que je pense prendre dans ce but, l'une des plus importantes est certainement l'envoi de deux jeunes gens auprès de vous, pour y puiser directement, et à sa source la plus pure, tout votre système d'éducation et d'enseignement. Là, ils ne se borneront point à en étudier quelques parties détachées, mais ils s'attacheront à le posséder dans son ensemble et sous tous ses rapports divers. Sous la direction de son vénérable inventeur et de ses estimables collaborateurs, ils ne formeront pas seulement leur esprit et leur savoir-faire, mais aussi leur cœur à la noble vocation d'instituteur, et ils se pénétreront du sentiment de la sainteté de leur tâche, afin d'apporter aussi un zèle ardent à l'œuvre à laquelle vous avez consacré votre vie. Pour procéder de la manière la plus avantageuse, je désire savoir de vous-même quelles sont les conditions les plus favorables pour que les jeunes gens puissent s'approprier votre méthode, par exemple leur âge, leur caractère, le degré de connaissances qu'ils doivent déjà avoir acquises; alors nous pourrons faire nos choix de manière à satisfaire vos désirs. »

Cette lettre du ministre nous fait voir avec quelle décision, avec quel sérieux, avec quels soins minutieux la Prusse entrait alors dans une voie qui, avec le temps, devait lui faire recouvrer toute sa puissance. Et ce ne furent pas deux élèves seulement qu'elle envoya chez Pestalozzi, mais dix-sept qui y arrivèrent successivement et y furent entretenus chacun pendant

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

trois ans aux frais du gouvernement prussien. Ils devinrent en général des hommes distingués, et parmi eux nous pouvons citer les noms bien connus de Henning, Dreist et Kaverau [1]. Les rois de Hollande et de Danemark entretinrent également chacun deux élèves-instituteurs dans l'établissement Pestalozzi. Les autres parties de l'Allemagne furent aussi représentées parmi les jeunes maîtres qui étudiaient la méthode à Yverdon, où il y en eut jusqu'à quarante à la fois. Mais c'est la Saxe, croyons-nous, qui accomplit alors sa réforme scolaire de la manière la plus heureuse. Le poste de conseiller intime du roi, pour la direction des écoles, y a longtemps été occupé par Justus Blochmann, élève et collaborateur distingué de Pestalozzi. L'instruction populaire y a revêtu, mieux qu'en Prusse, un caractère moral, sincèrement religieux, réellement chrétien. Au grand concours international qui a eu lieu il y a quelques années, ce sont les écoles primaires de Saxe qui ont conquis le premier rang.

Cette ardeur avec laquelle l'Allemagne, la Prusse surtout, cherchait à s'approprier la méthode de Pestalozzi, attira l'attention de tous les pays sur l'institut d'Yverdon; les élèves y affluèrent de toutes les contrées du globe: les visiteurs y furent plus nombreux encore; ce n'étaient pas seulement des hommes sérieux, poussés par un intérêt véritable pour l'éducation, mais aussi de simples curieux, princes, généraux, banquiers, et une foule d'autres, qui tenaient à voir Pestalozzi, comme ils tenaient à voir un lac ou un glacier ; ceux-ci étaient ordinairement déçus dans leur attente.

Cette vogue dont jouit l'institut d'Yverdon, vogue inintelligente, et jusqu'alors sans exemple pour un établisssement d'éducation, eut de très fâcheuses con-

[1] On peut juger des résultats obtenus, par le rapport de M. V. Cousin, sur l'instruction publique en Prusse.

séquences. Les leçons étaient journellement troublées par les visiteurs; puis les parents venaient chercher à l'institut et lui demandaient autre chose que ce qu'il pouvait donner; chacun voulait pour ses enfants une instruction adaptée aux circonstances et aux habitudes de son pays, et Pestalozzi avait souvent la faiblesse d'accueillir ces exigences, parce qu'il y voyait un moyen de propager sa méthode dans des pays lointains. Ce fut sans doute là une des causes de la confusion qui envahit plus tard le système des études à Yverdon.

Mais la réputation de l'institut attira aussi près de Pestalozzi des hommes d'un grand mérite, et qui surent faire un bel usage de sa doctrine. Parmi eux, nous devons citer d'abord Charles Ritter, l'illustre rénovateur des sciences géographiques. Les témoignages rendus par un homme d'un tel mérite sur l'état de l'institut d'Yverdon, en 1807 et 1809, sont pour nous très précieux. Ils sont reproduits par M. le professeur L. Vulliemin, dans un article du *Chrétien évangélique* [1], auquel nous empruntons les pages suivantes :

« En septembre 1807, arriva à Yverdon un précepteur allemand, avec deux élèves et leur mère. Le précepteur était Charles Ritter, ses élèves, les jeunes Hollweg, de Francfort, d'une famille de haute banque, à l'illustration de laquelle ils n'ont pas peu contribué. Ritter n'était pas un touriste ordinaire. Très désireux de connaître Pestalozzi et sa méthode, il fut accueilli avec empressement, et passa huit jours d'une vraie fête pédagogique, dans la société du chef de cette grande famille et de ses principaux collaborateurs Niederer, Tobler, Muralt, Krusi. Tous les jours c'étaient de nouvelles conférences, dans lesquelles l'éducation était envisagée sous des faces diverses. C'était le beau temps de Pestalozzi. Quoique déjà son cœur entrevît les germes de dissentiments qui devaient ruiner son œuvre à Yverdon, l'illusion l'empor-

[1] *Charles Ritter, le géographe*, fragments biographiques. (*Chrétien évangélique*, 1869, p. 21.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tait encore, et c'était avec plénitude de foi en la puissance de sa méthode qu'il venait, de concert avec Niederer, d'adresser au public un rapport sur l'état de son institution. Auprès de lui Ritter se sentait rempli d'admiration et de respect. Il se voyait en présence d'une nature exceptionnelle, d'une âme grande, dévouée, toute à une idée d'une puissante originalité, et dans laquelle beaucoup de simplicité et d'humilité s'alliaient à une confiance sans bornes dans la grandeur de la tâche entreprise. Transporté dans un monde nouveau, il ne le quitta point sans se sentir élevé et ennobli.

» Deux ans plus tard (1er octobre 1809), il renouvela sa visite à Yverdon. « Après avoir voyagé tantôt par la » pluie et tantôt par le soleil, écrit-il à un ami, j'ai revu » cet Yverdon qui m'est si cher, et j'ai été reçu comme » un vieil ami de la maison. Parmi les joies en grand » nombre que la Providence m'a départies, et dont je ne » cesserai de la bénir, parce qu'elles ont été pour moi un » sérieux moyen de développement, je mets le plus grand » prix à celles que j'ai goûtées de nouveau dans la so- » ciété de mes nobles amis Pestalozzi, Niederer, Mieg, » de Turc, Schmid, d'autres encore qui me sont chers à » des degrés divers, unis que nous sommes tous par la » poursuite d'un même but, celui de travailler à l'enno- » blissement de l'humanité par l'éducation. »

» De grands changements avaient eu lieu dans l'institut, mais ces hommes énergiques étaient demeurés les mêmes. Leur sphère d'action avait grandi. Le digne vieillard était toujours un enfant par le cœur et le génie. Plein de feu, il vivait dans une agitation continuelle; son épouse était un modèle de vertu modeste, de délicatesse et de tendresse de cœur. « Auprès d'eux, disait Ritter, » mes heures passent comme des minutes. Vient le soir, » alors assis entre le père et la mère de la grande famille, » je partage avec tous mes amis un simple repas. Les » plats courent tantôt à gauche et tantôt à droite, les » verres se remplissent, et plus d'un mot spirituel assai- » sonne ce banquet de l'amitié.

» L'œuvre est devenue colossale, en sorte que son fon- » dateur a peine à l'embrasser du regard. On compte plus

» de cent cinquante élèves. Les pédagogues, séminaristes » ou adultes, parmi lesquels il en est qui desservent déjà » des charges dans la société, mais qui tous s'appliquent » à l'étude de la méthode, sont au nombre d'une qua- » rantaine. On ne connaît pas le nombre des maîtres. » Ajoutez à ce personnel de l'institut celui d'une école » de jeunes filles, celui de deux établissements privés, et » le nombre assez considérable d'éducateurs qui, vivant » avec leurs élèves au dehors de l'institution, y donnent » et y prennent des leçons, et vous aurez quelque idée » de ce qui se fait ici.

» Pestalozzi lui-même n'est pas en état de donner des » leçons selon sa méthode, dans aucune branche d'ensei- » gnement. Parfaitement inhabile au détail, il a la vue » de l'ensemble; ce qu'il possède, il sait le répandre avec » force, avec clarté, et il sait rendre les intelligences » aptes à agir selon ses conceptions. C'est avec raison » qu'il me disait, parlant de lui-même : « Je ne puis dire » que j'aie créé ce que vous avez sous les yeux. Niederer, » Krusi, Schmid se riraient de moi, si je me nommais » leur maître ; je ne sais ni calculer ni écrire ; je ne com- » prends rien à la grammaire, aux mathématiques, à » aucune science ; le dernier de nos élèves en sait plus » que moi ; je ne suis que l'*éveilleur* de l'institut, et c'est » à d'autres qu'il appartient de réaliser ma pensée. »

» Il disait vrai, et cependant sans lui rien ici n'existe- » rait. Il n'a en aucune façon le don de diriger cette » grande œuvre et de la gouverner ; la voilà cependant » qui subsiste. Il a fait à cette œuvre le sacrifice de tout » ce qu'il possédait, et, le plus insoucieux des hommes, » il ne connaît pas même, à l'heure qu'il est, la valeur de » l'argent ; il ne pourrait faire un compte, tenir un livre, » il livre tout à l'abandon comme un enfant. Il n'a pas » même une langue intelligible ; il ne parle ni l'allemand » ni le français; il n'en est pas moins l'âme d'une grande » société ; il l'est dans le sérieux et dans la plaisanterie ; » son culte du matin, sa prière, sa parole plongeant dans » le cœur de ses élèves ont une grande influence. Tous le » vénèrent, tous l'aiment comme un père. »

» Ritter continue : « Comme Pestalozzi est l'éveilleur.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

» Niederer est le philosophe du château, Ce que l'un » énonce, l'autre le déduit, mais en suivant sa propre » voie. Il ferait honneur aux plus hautes chaires de phi- » losophie ; mais pour lui, la philosophie est inséparable » de la religion, et Jésus-Christ est la sagesse. Sa con- » versation élève, anime, réchauffe. Tout inférieur que » je lui sois en profondeur et en forces, il m'aime, parce » que, nonobstant mes protestations, il croit découvrir » en moi je ne sais quelle harmonie dont il s'accuse » d'être privé lui-même. Il est vrai qu'il ne sait pas ré- » sister à l'entraînement de ses pensées, et que, travail- » lant jour et nuit au point de se rendre malade, il passe » sans cesse de l'activité la plus intense à l'énervement. » Ses idées le poursuivent. Elles abondent surtout lors- » qu'il parle de l'histoire de la religion, de la vie et de la » doctrine du Christ, de l'évangile selon saint Jean, de » la nature candide de l'enfant, de l'étroit rapport qui » unit l'étude des langues avec la psychologie. Il aurait, » sur ces sujets, beaucoup à communiquer au public, » mais toujours mécontent de son œuvre, il refuse de la » livrer dans son imperfection.

» Le plus vigoureux des collaborateurs de Pestalozzi. » dans l'œuvre du développement de la méthode, est le » Tyrolien Schmid, dont les enseignements sur le dessin » et la géométrie ont été publiés et seront suivis de ceux » qui ont l'arithmétique et l'algèbre pour objet. Cette par- » tie des applications de la méthode est la plus avancée. » Les élèves de Schmid se jouent avec les problèmes de » la géométrie, de la stéréométrie, de la trigonométrie. » Lui-même, je l'ai vu dans une classe nombreuse, divi- » sée en quinze ou vingt sections de force diverse, toutes » occupées à ces études, surveiller tout, encourager tout, » prendre part à tout et tenir tout en haleine, sans que » jamais il lui arrivât de commettre la moindre erreur. » Notez qu'il a vingt-trois ans, que son caractère est, » comme sa science, de fer et d'acier, et que, fils de pay- » san, il a conservé en un cœur religieux une simplicité » enfantine. »

» Ainsi s'exprimait Ritter, en 1809, sur l'institut d'Y- verdon. On le voit, l'enthousiasme dominait son juge-

ment. Il n'avait pas reconnu chez Niederer, sous la cordialité qui le caractérisa toujours, la prédominence des tendances rationnelles ; chez Schmid, sous la rude énergie, les préoccupations d'un esprit absolu. Son séjour à Yverdon avait été trop court pour lui permettre de pénétrer jusqu'aux côtés faibles des hommes et des choses, et l'impression qu'il reçut de ce qu'ils avaient d'excellent fut trop vive pour lui laisser le sang-froid de la critique. Il n'avait pas d'ailleurs, à cette époque, quelque religieux qu'il fût, acquis une connaissance assez éclairée de l'Evangile pour y trouver les bases d'une appréciation saine des infirmités de l'œuvre de Pestalozzi. Peut-être ne lui fut-il pas désavantageux de ne pas avoir pénétré tout d'abord dans le secret de ces faiblesses : l'impulsion qu'il reçut n'en fut que plus forte et plus salutaire ; car l'on sait, à n'en pouvoir douter, qu'indépendamment de tout ce qu'il apprit à d'autres égards, ce furent ses rapports avec Pestalozzi qui éveillèrent en lui les intuitions qu'il devait bientôt après porter dans ses études de géographie. Ecoutons ce qu'il nous dit lui-même sur ce sujet :

« J'ai vu mieux que le paradis de la Suisse, j'ai vu » Pestalozzi, j'ai appris à connaître son cœur, son génie ; » jamais, comme dans les jours que j'ai passés auprès » de ce noble fils de la Suisse, je ne me suis senti pé- » nétré de la sainteté de ma vocation et de la dignité de » la nature humaine. Je ne puis sans émotion songer à » cette société d'hommes forts, entrés en lutte avec le » présent dans le but de frayer les voies à un meilleur » avenir, et qui trouvent toutes leurs joies, ainsi que » leur seule récompense, dans l'espoir d'élever l'enfant à » la vraie dignité de l'homme. J'ai vu croître cette plante » de grand prix, j'ai vu jaillir la source, j'ai respiré l'air » pur qui l'alimente. J'ai appris à me rendre compte » de cette MÉTHODE, qui repose sur la nature de l'enfant, » et qui se développe comme vérité dans la liberté. A » moi maintenant de la faire pénétrer dans les domaines » de la géographie. Il y a là, entre la nature et l'histoire, » une grande lacune à combler.

» ... J'ai quitté Yverdon bien résolu à remplir la pro- » messe que j'ai faite à Pestalozzi de porter sa méthode

» dans la géographie, écrit-il plus tard, et déjà je suis » heureusement sorti du chaos ; j'ai en main le fil conducteur qui va me conduire à une connaissance du globe » propre à satisfaire l'esprit et le cœur, à révéler les lois » d'une haute sagesse et à servir d'apport, d'un apport » qui n'est pas à mépriser, à la physico-théologie. »

» Sa promesse, il l'a assurément tenue. Son bel ouvrage sur la géographie comparée est l'exposition d'une science nouvelle. Avant lui, la géographie était une juxtaposition de faits ; il l'a transformée en une science organique, dans laquelle s'expliquent les rapports de la condition physique des peuples avec leurs diversités intellectuelles. Sans doute il a été, dans ce qu'il a accompli, débiteur envers plusieurs ; il a dû beaucoup, entre autres, aux grands travaux dirigés par Guillaume de Humboldt, et qui ont fait entrer l'étude des langues dans une voie nouvelle. Mais c'est cependant à Pestalozzi qu'il fait remonter l'impulsion première donnée à son esprit et la principale part à ce qu'il y a de meilleur dans son œuvre. Quarante ans après son séjour à Yverdon, nous l'avons entendu le déclarer avec bonheur :

« Pestalozzi, nous disait-il, ne savait pas en géogra» phie ce qu'en sait un enfant de nos écoles primaires ; » ce n'est pas moins de lui que j'ai le plus appris en » cette science, car c'est en l'écoutant que j'ai senti s'é» veiller en moi l'instinct des méthodes naturelles ; c'est » lui qui m'a ouvert la voie, et ce qu'il m'a été donné de » faire, je me plais à le lui rapporter comme lui appar» tenant[1]. »

Nous n'avons point hésité à transcrire tout le morceau qui précède, car lorsqu'on veut bien connaître l'œuvre de Pestalozzi, on est heureux de trouver réunies les impressions d'un Ritter et les appréciations d'un Vulliemin. Ces dernières cependant anticipent un peu sur les événements, et nous aurons à y revenir plus tard.

[1] C'est à Pestalozzi que Ritter a dédié le premier volume de sa *Géographie*.

Parmi les visiteurs marquants de cette première époque de l'institut d'Yverdon, nous devons encore citer M. de Raumer qui, à la voix de Fichte, quitta Paris où il étudiait la géologie, pour venir chez Pestalozzi. Il y resta assez longtemps pour bien apprécier, et dans tous ses détails, la marche de l'établissement ; son admiration pour son vénérable fondateur ne l'empêcha point d'en découvrir les défauts ; il proposa à Pestalozzi divers changements qui ne furent point adoptés. Alors il rentra en Allemagne, sa patrie, et dans son *Histoire de la pédagogie*, en parlant de l'institut d'Yverdon, il fit la part de la critique comme celle de l'éloge.

La *Biographie de Pestalozzi*, par M^lle^ Chavannes, donne, sur l'état de l'établissement à la même époque, le témoignage d'un élève de Vevey, devenu ministre de l'Evangile. Nous en extrayons les pages suivantes :

« J'y entrai à sept ans et demi environ, en juin 1808, et j'y restai neuf mois seulement. C'était l'époque la plus brillante de l'institut ; on y comptait cent trente-sept élèves, non seulement Suisses, Allemands, Français, mais Italiens, Espagnols, Russes et même Américains.

» Ce qui regarde le soin du corps, la nourriture et la propreté, laissait beaucoup à désirer. Malgré cela, après avoir extrêmement souffert dans les commencements, loin de Vevey et de mes bons parents, je me fis peu à peu à ce régime, et je m'attachai d'autant plus à mes maîtres dévoués, qu'ils prenaient part à toutes mes récréations et que, par un excès de liberté, il était permis de les tutoyer. Surtout je m'attachai de cœur à leur excellent chef Pestalozzi. Je vois encore ce bon vieillard avec ses culottes courtes à peine bouclées, ses bas descendant sur ses souliers, sa chemise, ses cheveux et sa barbe en désordre, mais portant de toutes parts des yeux si vifs et si pleins de tendresse, et ayant tant de bonté empreinte sur les lèvres, que chacun se sentait attiré vers lui ; hommes, femmes et enfants recevaient volontiers ses embrassements affectueux.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

» Je dois ajouter encore, à la louange de cet excellent homme, que s'il ne développa point en moi la crainte de Dieu et la foi au Sauveur, j'ai appris sous lui à faire mon travail d'écolier par sentiment du devoir, plutôt que par le dangereux excitant des louanges et des récompenses. Appelé un jour à me rendre dans son cabinet avec un jeune italien qui avait donné quelques sujets de plaintes et qu'il réprimanda, je crus un moment qu'il m'en arriverait de même ; mais le bon vieillard, se tournant vers moi, me dit que mes maîtres étaient contents de moi et qu'il le ferait savoir à mes parents qui ne pourraient qu'en être réjouis. Ainsi j'avais fait mon devoir, sans que les maîtres me louassent devant mes camarades, et et sans m'en être douté moi-même.

» En résumé, quoique je n'aie été que bien peu de temps, et encore bien jeune, auprès de cet homme extraordinaire, il m'a laissé un souvenir ineffaçable et je le regarde comme l'un des bienfaiteurs de ma jeunesse.

» Je me rappelle que souvent un des maîtres, assis près de la cheminée pendant que Pestalozzi prononçait sa méditation du matin, en recueillait avidement les paroles. Tholuck a publié, dans ses méditations matinales, l'une de ces improvisations de Pestalozzi prononcée un vendredi pendant l'hiver; nous la citerons tout entière, parce qu'elle donne une idée assez juste de ce qu'était le christianisme de Pestalozzi à cette époque :

» Aucun des jours de la semaine n'est aussi important » que celui-ci, jour des souffrances et de la mort de Jésus-» Christ. Nous nous sommes occupés hier du repos de » l'hiver. J'ai cherché à vous faire comprendre que la » semence jetée dans le champ ne prospère que lorsque » le champ a été bien labouré ; quand il est mal pré-» paré, ni l'hiver, ni son manteau de neige, ne peuvent » contribuer à l'œuvre du soleil ; nonobstant le repos de » l'hiver, la semence est étouffée dans le terrain mal » préparé.

» Ainsi l'homme ne peut espérer un lit de mort pai-» sible, et une heureuse résurrection, que lorsque les » semences de sa vie sont propres à donner une bonne

» récolte. Il ne peut se livrer en paix au sommeil, si le » travail de la journée n'a point été accompli.

» Quand nous prenons au sérieux cette vérité, nous » comprenons que le sacrifice et la mort de Jésus-Christ » ont été l'accomplissement de son œuvre sur la terre. » Sa dernière parole fut : « Tout est accompli, » et » comme il était assuré que son travail était bien ter-» miné, il mourut en paix. Si son œuvre n'eût point été » achevée, il ne serait point mort encore.

» Il a vécu pour son Père céleste et pour l'humanité ; » de là son repos.

» Puissions-nous suivre son exemple, persuadés que » c'est le seul moyen de jouir du repos éternel ! l'homme » qui ne cherche pas à remplir ses devoirs, et qui par » conséquent ne tend pas à la perfection, n'obtiendra » point le repos.

» Combien il est difficile de poursuivre ce but pendant » toute notre vie, même pendant une heure consacrée à » l'enseignement, difficile en vérité ! Jésus seul a pu » dire : « Tout est accompli. » Tout ce que l'homme en-» treprend est une œuvre incomplète et misérable...

» Nous devons nous demander sans cesse : Me suis-je » efforcé de travailler à mon perfectionnement ? ma » conduite a-t-elle prouvé que j'avais avancé quelque » peu dans cette voie, la voie de la sanctification ?... » Qui peut aller au-devant de la mort avec tranquillité, » si ce n'est celui qui a pleinement accompli sa tâche ?...

» Nous n'accomplissons rien ; nous vivons dans l'im-» puissance, nous n'agissons que d'une manière frag-» mentaire, mais nous ne pouvons trouver quelque » repos que dans nos efforts vers la perfection.

» Efforcez-vous à aimer toujours davantage Dieu, vos » parents, et vous tous, les uns les autres.

» Celui qui développe et perfectionne son être, trou-» vera des forces et des moyens progressifs pour accom-» plir sa tâche à l'égard des choses extérieures. »

Ajoutons ici que Pestalozzi prononçait ces méditations au culte de chaque matin et de chaque soir, en se promenant de long en large dans la grande salle

entourée de gradins qui servait de chapelle, et où tous les élèves et tous les maîtres étaient réunis. Le culte se terminait par le chant et la prière. Celle-ci était parfois muette, et alors chacun priait pour soi pendant les moments de silence destinés à cet acte.

Pestalozzi avait fondé à Yverdon, non loin du château, un pensionnat de jeunes filles, auxquelles des maîtres de l'institut allaient donner des leçons, et qui venaient chaque soir assister au culte dont nous avons parlé. On se rappelle peut-être les éloges donnés par Ramsauer à la belle-fille de Pestalozzi, qui avait épousé en secondes noces M. Kuster, et qui était le bon ange de l'institut de Berthoud. C'est à elle que Pestalozzi avait d'abord confié la direction de l'établissement destiné aux jeunes filles.

Mme Kuster avait pour première maîtresse Mlle Rosette Kasthoffer, de Berne, personne distinguée qui bientôt devint la directrice de l'institut et la femme du docteur Niederer. Le pensionnat dirigé par M. et Mme Niederer, devenu indépendant de Pestalozzi, acquit beaucoup d'importance et de célébrité ; il continua à Yverdon jusqu'en 1838, et de là à Genève jusqu'à la mort de M. Niederer.

C'est aussi Pestalozzi qui attira et fixa à Yverdon M. Conrad Naef, de Zurich, lequel y fonda en 1811 un institut indépendant pour les sourds-muets. Cet établissement a constamment joui d'une réputation bien méritée, soit sous la direction de son fondateur, soit après la mort de celui-ci, sous celle de son fils.

Les témoignages que nous avons cités plus haut ont déjà donné à nos lecteurs une idée de ce qu'était l'institut d'Yverdon pendant les années de sa prospérité ; il est cependant nécessaire d'y ajouter quelques traits pour compléter le tableau.

Les élèves y jouissaient d'une grande liberté ; les deux portes du château restaient ouvertes toute la

journée et sans concierge ; on pouvait sortir et rentrer à toute heure, comme dans l'habitation d'une simple famille, et les enfants n'en abusaient guère. Ils avaient en général dix heures de leçons par jour, dès six heures du matin à huit heures du soir ; mais chacune des leçons ne durait qu'une heure et était suivie d'un petit intervalle pendant lequel ordinairement on changeait de salle. D'ailleurs quelques-unes de ces leçons consistaient en gymnastique ou travaux manuels, tels que les cartonnages et la culture du jardin. La dernière heure de la journée, de sept à huit heures, était celle d'un travail libre ; les enfants disaient : *on travaille pour soi*, et ils pouvaient à leur gré s'occuper de dessin ou de géographie, écrire à leurs parents ou mettre leurs cahiers en ordre.

Les plus jeunes maîtres, qui étaient en général des élèves de Berthoud, étaient chargés de la surveillance pendant tout le temps où il n'y avait pas de leçons ; ils couchaient dans les dortoirs, jouaient avec les élèves pendant les récréations et y prenaient le même plaisir qu'eux ; ils les accompagnaient au jardin, au bain, à la promenade, et en étaient fort aimés ; c'étaient eux que les élèves tutoyaient. Ils étaient divisés en escouades qui faisaient leur service à tour de rôle un jour sur trois, car cette surveillance les occupait du matin au soir.

Trois fois par semaine, les maîtres rendaient compte à Pestalozzi de la conduite et du travail des élèves ; ceux-ci étaient appelés, cinq ou six à la fois, auprès du vieillard pour recevoir ses remontrances et ses exhortations. Pestalozzi les prenait alors l'un après l'autre dans un coin de sa chambre, et leur parlait à l'oreille ; il demandait si l'enfant n'avait rien à lui dire, à requérir de lui ; il cherchait ainsi à gagner sa confiance, à savoir s'il se trouvait bien, ce qui lui plaisait ou lui déplaisait. Chaque samedi, dans une assemblée

générale, on passait en revue le travail de la semaine.

La fidèle Lisbeth, cette servante héroïque qui était venue spontanément secourir Pestalozzi dans sa détresse à Neuhof, avait suivi son maître à Yverdon comme femme de charge ; elle avait épousé Krusi, le frère de l'excellent instituteur, et son mari remplissait à l'institut les fonctions de domestique de confiance ; c'était lui qui soignait la cave, qui montait le vin pour les repas, etc. Mme Krusi avait apporté à Yverdon les habitudes économiques et culinaires du peuple de la Suisse allemande, et les ressortissants des pays de langue française avaient grand'peine à se faire à ce régime, d'une simplicité un peu primitive. Les mets, bons et sains par leur nature, sinon par leur apprêt, étaient d'une abondance excessive, et les repas nombreux, selon les exigences des estomacs allemands.

A sept heures, à la fin de la première leçon, les élèves venaient faire leurs ablutions dans la cour ; l'eau, pompée au puits, parcourait un long tuyau percé, sur les deux côtés, de trous par lesquels chaque enfant recevait son jet pur et froid ; les pots et cuvettes étaient inconnus. Après la toilette, on déjeunait de soupe. A huit heures les leçons recommençaient. A dix heures, intervalle de repos, pendant lequel ceux qui avaient faim allaient recevoir de Mme Krusi des fruits secs et du pain. A midi, une heure de récréation : bain, jeu de barre sur la pelouse de *derrière le lac*, etc. A une heure, dîner de soupe, viande et légumes. A une heure et demie, leçons jusqu'à quatre heures et demie. Alors venait le *goûter* : tantôt des fruits, tantôt du fromage dont chaque enfant recevait une plaque grande comme la main, tantôt d'énormes tartines couvertes d'une épaisse couche de beurre. Les élèves arrivaient à la file et emportaient ce goûter pour le manger où ils voulaient, pendant une récréation qui durait jusqu'à six heures, et qui, par le

beau temps, se passait, soit *derrière le lac*, soit dans le vaste jardin attenant au château, et où chaque enfant avait son petit carré à cultiver. De six à huit heures, nouvelles leçons, puis le souper, assez semblable au dîner.

Quand on considère les conditions matérielles de la vie des maîtres à l'institut d'Yverdon, on ne peut douter ni de leur dévouement à Pestalozzi et à son œuvre, ni de l'élévation désintéressée des motifs qui les avaient attirés et qui les retenaient auprès de lui. Nous avons vu ce qu'était la nourriture, l'ameublement était plus rustique encore ; quelques-uns des maîtres les plus âgés étaient logés hors du château ; mais tous les autres, au milieu de cette fourmilière, n'avaient pas une chambre à eux où ils pussent se retirer ; quand ils avaient besoin d'un travail tranquille, ils se construisaient de petits cabinets en planches dans les étages supérieurs et inhabités des tours rondes qui se dressent aux quatre coins de l'antique édifice.

M. et Mme Pestalozzi occupaient un appartement au second étage de la façade du nord ; souvent ils invitaient quelques maîtres à prendre le café avec eux ; souvent aussi ils avaient des réceptions du soir, où quelques élèves étaient admis, et où l'on trouvait soit des habitants de la ville, soit des étrangers en passage. Mme Pestalozzi en faisait les honneurs avec une bonté aimable et touchante. Bien que restée maladive depuis ses désastres de Neuhof, elle avait conservé toute sa fraîcheur d'imagination et une sorte de poésie du cœur, qui faisait d'elle un centre de conversation des plus agréables.

Quant à Pestalozzi lui-même, il abordait chacun avec la plus tendre bienveillance ; sa conversation était animée, spirituelle, pleine d'imagination et d'originalité, difficile à suivre à cause de sa mauvaise prononciation. Mais il était fort inégal : il passait en un moment d'une

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

gaieté franche et expansive à une tristesse méditative et concentrée. Habituellement distrait, préoccupé, en proie à une agitation fiévreuse, il ne pouvait rester assis ; il parcourait les corridors du château, une main derrière le dos ou dans sa redingote, l'autre tenant le bout de sa cravate entre ses dents. Il arrivait journellement ainsi au milieu des leçons ; là, si l'enseignement lui plaisait, sa figure devenait rayonnante, il caressait les enfants et leur adressait quelques paroles en souriant ; mais si les procédés du maître ne lui plaisaient pas, il ressortait aussitôt en colère et faisait frapper la porte derrière lui.

Il continuait d'ailleurs à travailler avec un zèle infatigable au perfectionnement et à de nouvelles applications de sa *méthode ;* chaque matin, dès les deux heures, il faisait venir près de son lit un sous-maître, ordinairement Ramsauer, pour qu'il écrivît sous sa dictée. Mais il était rarement content de son propre travail ; il fallait corriger sans cesse, et recommencer souvent.

A cette époque, Pestalozzi avait établi dans le château une imprimerie, qui ne restait point inoccupée. Mais les publications faites à Yverdon de 1807 à 1811 ne portent plus partout le cachet du génie original, simple et prime-sautier du chef de l'institut ; elles sont sorties de la plume de ses collaborateurs plus encore que de la sienne.

D'abord parut une brochure rédigée par Niederer et ayant pour titre : *Sur les principes et le plan d'un journal annoncé en 1807 ;* puis : *Un coup d'œil sur mes vues et mes essais en éducation*, où l'on reconnaît bien les idées et même le style de Pestalozzi ; enfin un *Rapport aux parents et au public sur l'Institut d'Yverdon.* Dans ce dernier écrit, on se vante un peu, et l'on promet beaucoup ; il est bien, pour la forme et pour le fond, l'expression des espérances enthousiastes de Niederer.

En même temps, on commençait la *Feuille hebdomadaire pour l'éducation de l'homme*, qui fut publiée de 1807 à 1811, et forme quatre volumes. On y trouve des morceaux écrits par divers collaborateurs de l'institut ; ceux de Pestalozzi y sont nombreux, mais ils ont été retouchés par Niederer, qui croyait devoir les revêtir de son langage philosophique. On y distingue le discours très remarquable prononcé par Pestalozzi en 1809 à la réunion de la Société des amis de l'éducation, à Lenzbourg, mais retouché, transformé et considérablement augmenté par son philosophe en titre.

C'est à la même époque, et c'est de l'imprimerie de l'institut que sortirent les *Exercices sur les nombres et sur les formes*, qui étaient l'ouvrage de Schmid.

Les ouvrages de Pestalozzi à la rédaction desquels Niederer à eu une grande part, sont néanmoins curieux, et utiles à consulter. Leur importance résulte non seulement des idées fournies par Pestalozzi, mais aussi de celles ajoutées par Niederer, lesquelles ne sont pas sans mérite, et expliquent parfois les dissentiments qui allaient bientôt éclater.

La place nous manque ici pour rendre compte de ces écrits, et pour chercher à faire la part de chacun dans leur rédaction ; cette étude interromprait notre histoire, et ne nous fournirait point d'ailleurs, sur la pensée de Pestalozzi, des données nouvelles assez certaines et assez importantes pour éclairer notre marche ; nous la renvoyons à un appendice.

Avant de finir ce chapitre, nous devons faire connaître ce qu'étaient à l'institut les exercices de corps, les travaux manuels et les fêtes ; et pour n'avoir point à revenir sur ce sujet, nous ne craindrons pas d'anticiper parfois sur les années suivantes.

Quand la saison le permettait, chaque semaine quelques heures de l'après-midi étaient consacrées aux exercices militaires. Les élèves formaient un petit ba-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

taillon avec drapeau, tambours, musique et arsenal; ils devinrent habiles aux manœuvres les plus compliquées. Quand on devait faire l'exercice à feu, les sous-officiers étaient chargés de la confection des cartouches sous la direction du chef-instructeur. De temps en temps on allait faire la petite guerre dans une localité choisie à quelques kilomètres de la ville. On partait alors de bonne heure avec un *char* de munitions et de provisions de bouche ; beaucoup de parents ou de curieux se mettaient de la partie ; c'était une grande fête pour les élèves. Parfois aussi il y avait un tir à la cible; le vainqueur recevait une brebis avec son agneau, et la jouissance d'une petite étable au jardin.

La gymnastique, les jeux de barre et autres, se faisaient régulièrement. En hiver on y joignait le patinage; en été les bains du lac et les courses de montagne. Chaque année, le premier jour du printemps était célébré par une promenade sur quelqu'une des hauteurs voisines; quelquefois une neige tardive (ce qu'on appelle dans le pays une *rebuse*) venait y mettre obstacle; alors on se dédommageait au premier jour de beau.

On sait que les travaux manuels étaient dans le programme de Pestalozzi; ils furent très souvent essayés à l'institut ; jamais ils ne continuèrent d'une manière régulière et suivie. Le grand nombre et la diversité des élèves et des occupations fut probablement l'obstacle qu'on ne put surmonter. C'est le travail du jardin qui eut le plus de succès; tantôt les élèves avaient leurs petits carrés à cultiver ; tantôt on les envoyait à tour de rôle, deux par deux, travailler quelques heures sous la direction du jardinier. Les enfants réussissaient quelquefois assez bien à la reliure et au cartonnage ; ils construisaient aussi des solides pour l'étude de la géométrie. Mais leur savoir-faire et

leur adresse s'exerçaient surtout pour la décoration des fêtes dont il nous reste à parler.

La fin de l'année était employée à faire les cahiers de nouvel an, que chaque élève envoyait à ses parents, et dans lesquels étaient réunis avec soin dessins, cartes géographiques, problèmes mathématiques, récits d'histoire, descriptions d'histoire naturelle et compositions littéraires. Le jour de l'an, discours de Pestalozzi et culte religieux, distribution des cadeaux des parents, grand dîner ; le soir, promenade en ville aux flambeaux (chaque élève confectionnait le sien) ; puis bal où venaient les jeunes filles de l'institut et des invités de la ville. Entre le nouvel an et le 12 janvier, on donnait peu de leçons, on travaillait aux préparatifs de la fête du 12, anniversaire de la naissance de Pestalozzi. Pour ce jour-là, les élèves de chaque classe décoraient leur salle, la transformaient plus ou moins en bosquet, avec chaumière, chapelle, ruines, quelquefois cascade du jet d'eau qui ne pouvait jouer que pour l'entrée de Pestalozzi. On faisait de grandes courses dans les forêts du voisinage pour y chercher des sapins, du lierre, de la mousse. On préparait des transparents avec emblèmes et inscriptions. La décoration de chaque salle devait être non seulement une surprise pour Pestalozzi, mais un secret pour les élèves des autres classes. On apprenait aussi un chant en l'honneur du père de la maison. L'idée mère de la plupart des inscriptions était : « En été tu nous mènes voir la nature, aujourd'hui nous essayons d'amener la nature vers toi. » Souvent aussi, ce jour-là, les élèves donnaient quelque représentation dramatique, dont le sujet était ordinairement pris dans les beaux faits de l'histoire suisse au moyen âge ; ils faisaient eux-mêmes leurs costumes, cuirasses, casques, etc., en carton et papier de couleur.

Nous extrayons les passages suivants du journal tenu

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

par le jeune Mérian, de Bâle, élève de Pestalozzi de 1806 à 1810, qui depuis fut ingénieur à Neuchâtel :

« 12 janvier 1808. Fête de la naissance de Pestalozzi. A la fin de la journée il se fit, parmi les élèves les plus aisés, une collecte pour les pauvres de la ville d'Yverdon. Mme Pestalozzi et Mme Kuster réunirent les dons, et il se trouva environ 95 francs.

» 30 septembre 1809. Aujourd'hui, quarantième anniversaire du mariage de père Pestalozzi. Belle fête, discours de Niederer ; on a chanté de belles chansons ; la salle était ornée de guirlandes. Grand souper de trois cents personnes dans cinq chambres. Puis, bal ouvert par M. et Mme Pestalozzi qui exécutèrent ensemble une danse à l'ancienne mode [1]. »

La veille de Noël enfin, on trouvait, le soir, dressé au milieu de la salle du culte, un grand sapin chargé de bougies, de noix dorées, de pommes, etc., le traditionnel et populaire arbre de Noël des Allemands, alors encore inconnu dans les pays de langue française, mais qui dès lors s'est naturalisé partout. Là, les discours religieux et les prières alternaient avec les chants de réjouissance que les élèves entonnaient toujours avec un extrême plaisir.

Le chant jouait un très grand rôle à l'institut Pestalozzi, et il faisait la joie de presque tous les habitants de la maison ; on y chantait partout et toujours. Les Suisses Pfeiffer et Nægeli avaient secondé les intentions de Pestalozzi à cet égard en publiant de charmants recueils pour le jeune âge. L'Allemagne, il est vrai, est fort riche en douces mélodies et en poésies simples, appropriées aux besoins et au caractère de l'enfance. On nous apprenait bien aussi quelques chansons françaises, mais c'était une ressource insuffisante. Grâce

[1] Mme Pestalozzi avait alors soixante-dix ans, et son mari soixante-trois.

à de louables efforts, la France s'est sensiblement relevée de cette infériorité.

Nous avons cherché à montrer ce qu'était l'institut de Pestalozzi pendant les premières années de son séjour à Yverdon. A cette époque, le monde admirait sa splendeur ; et cependant, nous le verrons bientôt, alors déjà il portait en lui un vice qui devait amener sa décadence et sa ruine.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XIV

Décadence de l'institut.

Pestalozzi est le premier à la signaler ; ses causes ; Pestalozzi demande à la diète suisse une inspection de son institut ; rapport du père Girard ; polémique de Niederer contre les journaux détracteurs de l'œuvre ; opposition entre lui et Schmid ; ce dernier quitte l'institut ; les discours de Pestalozzi à sa maison ; nouveaux collaborateurs ; Marc-Antoine Jullien fait arriver à Yverdon des élèves français et quelques maîtres ; Alexandre Boniface ; maladie de Pestalozzi ; les alliés en Suisse ; Pestalozzi et le tsar à Bâle ; la paix rend à l'institut une nouvelle prospérité apparente ; élèves et visiteurs nombreux ; *A l'innocence, au sérieux et aux nobles sentiments de ma patrie ; un mot d'actualité*, par Pestalozzi ; le docteur Bell à Yverdon ; embarras intérieurs de l'institut ; rappel de Schmid ; mort de Mme Pestalozzi ; l'esprit dominateur de Schmid mécontente les autres maîtres ; ils abandonnent l'institut.

A la fin de 1807, lorsque l'établissement d'Yverdon brillait de son plus grand éclat, et qu'il excitait l'admiration des savants et des souverains ; lorsqu'il attirait déjà de tous les pays une foule d'élèves, de disciples et de visiteurs et qu'il remplissait de joie et d'espérance tous les maîtres qui y enseignaient, un seul homme en était mécontent, un seul homme y voyait une œuvre manquée, incapable de subsister, semblable à une plante dont la racine est rongée par un

ver indestructible. Et cet homme était Pestalozzi lui-même.

Il avait l'habitude, à chaque jour de l'an, d'adresser à toute sa maison un discours dans lequel il passait en revue l'année écoulée, et parlait à cœur ouvert sur l'état de son œuvre, sur les craintes et les espérances qu'elle lui faisait concevoir.

Son discours du 1er janvier 1808 est plein de tristesse et de découragement ; il le prononça à côté de son cercueil ouvert qu'il avait fait apporter dans la salle du culte. Nous en traduisons la plus grande partie :

« L'ancienne année est écoulée ; la nouvelle est là. Je suis au milieu de vous, mais non pas avec la joie qui vous paraîtrait naturelle dans ma position. Il me semble voir aussi mon heure s'approcher. Il me semble entendre une voix qui crie sur ma tête : Rends compte de ton administration, car tu vas mourir.

» Puis-je me rendre un témoignage favorable ? Ai-je bien administré, envers Dieu, envers les hommes, envers moi-même ?

» Je suis heureux, et le bruit de mon bonheur m'étourdit comme le bourdonnement d'un essaim d'abeilles qui cherche un refuge. Mais je dois mourir. Et que me dit ce bourdonnement ? que je ne mérite pas ce bonheur ; que je ne suis pas heureux. L'année écoulée n'a pas été heureuse. La glace s'est rompue sous mes pieds, là où je voulais marcher d'un pas sûr. L'œuvre de ma vie m'a montré des lacunes que je ne soupçonnais pas. Le lien qui nous unit tous s'est trouvé faible là où je le croyais le plus fort. J'ai vu la perdition pénétrer là où je croyais avoir fondé solidement le salut. J'ai vu se développer le dépit là où je croyais à la tranquillité. J'ai vu l'amour se refroidir quand je ne doutais pas de son ardeur. J'ai vu la confiance disparaître tandis que j'en avais besoin pour vivre et pour respirer... Vous voyez là mon cercueil. Que me reste-t-il ? l'espoir du tombeau. Mon cœur est déchiré. Je ne suis plus ce que j'étais hier. Je n'ai plus l'amour, je n'ai plus la confiance, je n'ai

plus l'espérance. Pourquoi vivrais-je encore? Pourquoi Dieu m'a-t-il préservé miraculeusement sous les pieds des chevaux [1]? Il est déchiré le bandeau qui laissait croire à la valeur de ma vie. Il a disparu le songe qui me trompait sur ma propre valeur et sur mon bonheur. Qu'ai-je à faire encore dans un monde où je n'ai cessé de m'abuser, et tout particulièrement sur moi-même. Et dans une heure, peut-être m'abuserai-je encore. Cependant l'heure présente, cette première heure de l'année, doit au moins mettre sans illusion la vérité devant nos yeux. J'ai attaché beaucoup trop de prix à un bonheur que je ne méritais pas...

» J'ai entrepris mon œuvre, pauvre, faible, abaissé et indigne, incapable et ignorant. C'était une folie pour le monde, mais la main de Dieu veillait sur moi. Mon œuvre se fit. Je trouvai des amis pour mon cœur et pour mon œuvre. Je ne savais pas ce que je faisais, je savais à peine ce que je voulais. Et l'œuvre se fit. Elle sortit du néant comme la création. Elle est l'œuvre de Dieu... Reconnaissez, amis, que c'est l'œuvre de Dieu. Et que l'œuvre de Dieu nous unisse de nouveau, non point comme les méchants s'unissent, mais comme l'œuvre de Dieu unit les anges avec les anges! Vous avez été étonnés de me voir sauvé des pieds des chevaux; mais mon œuvre a été sauvée d'une manière plus éclatante encore que mon pauvre corps. C'est un miracle que je sois encore là! C'est un plus grand miracle encore que mon œuvre ait échappé aux dangers de Berthoud, de Munchenbuchsee et d'Yverdon!

» De nouveaux dangers la menacent. Avec Dieu elle les surmontera. Mais moi, les surmonterai-je? Mon cœur en doute; il est craintif et agité. Je sens que je ne mérite pas mon bonheur, il finira. Mais mon œuvre ne finira pas avec lui. Ce qui est or ne brûle point, et ne fait que se purifier dans la fournaise ardente...

[1] Au mois de décembre précédent, par une nuit obscure, Pestalozzi se trouvait avec Krusi à la descente de Cossonay, lorsqu'il fut renversé par des chevaux, piétiné et roulé dans un fossé, d'où Krusi le retira les habits en lambeaux, mais sans une égratignure. Pestalozzi rendit aussitôt grâces à Dieu de cette préservation miraculeuse.

» Mais ce n'est point par moi que mon œuvre subsistera. Elle ne le peut. Ma vie n'en était pas digne. Je manquais de force pour la vérité, et d'innocence pour l'amour... Le bonheur ne me manqua jamais, mais je n'ai jamais su le fixer. Il échappait de mes mains, tandis qu'un petit enfant aurait su le retenir... Je me suis attribué le bien que Dieu faisait en ma faveur. Dans ma folie, j'ai cru que je faisais les miracles qui éclataient autour de moi. Je me suis laissé louer pour ce que je n'avais point fait, et je me suis cru l'auteur d'une œuvre qui n'était point la mienne...

» Cette œuvre avait été fondée par l'amour. L'amour a disparu du milieu de nous; il devait disparaître. Nous nous trompions sur les forces qu'exige cet amour; il devait disparaître. L'œuvre exigeait une grande patience, je ne l'avais pas. J'étais impatient, quand j'aurais dû être reconnaissant. O Dieu! comment en suis-je venu là? Comment suis-je tombé dans cet abîme? Je le sais, ô Dieu, et devant ta face et devant mes amis, je veux le dire ouvertement. Mon aveuglement est devenu tel que je ne l'aurais pas cru possible. O Dieu! par une suite de miracles, tu édifiais sans moi, tu maintenais sans moi, et j'ai cru qu'il fallait peu de chose pour maintenir. Puis, quand j'ai vu que ce maintien exigeait énormément de forces, j'ai voulu faire faire aux autres ce que je ne faisais pas moi-même, et j'exigeais sans ménagement ce que j'aurais dû implorer avec humilité, et je voulais maintenir la vie dans ma maison par des forces que mes fautes et ma faiblesse bannissaient du milieu de nous. Voilà ce qui a produit parmi nous la mésintelligence. Voilà ce qui a rompu des liens que je croyais formés pour toujours. Voilà ce qui a séparé des cœurs que je croyais indissolublement unis.

« Voilà où j'en suis. Voilà mon cercueil. Voilà ma consolation. Je ne suis plus en état de porter secours. Le poison, qui est au cœur de notre œuvre, s'augmente parmi nous; et aujourd'hui, la gloire mondaine va l'accroître encore.

» O Dieu, accorde-moi que nous ne restions pas plus longtemps dans notre aveuglement! Les lauriers qu'on

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

jette sur nous ne recouvrent qu'un squelette. Je vois devant mes yeux le squelette de mon œuvre, en tant qu'elle est mon œuvre. J'ai voulu le mettre devant les vôtres. Ce squelette, qui est dans ma maison, je l'ai vu apparaître devant mes yeux couvert de lauriers; mais tout à coup les lauriers ont été consumés par le feu. Il ne supportera pas le feu de l'affliction qui viendra, qui doit venir sur ma maison; il disparaîtra, il doit disparaître. Mon œuvre subsistera, mais les conséquences de mes fautes ne passeront point. Elles m'écraseront; mon salut, c'est mon tombeau.

» Je m'en vais; mais vous restez. Que ces paroles demeurent en traits de flamme devant vos yeux!

» Amis, devenez meilleurs que je ne fus, afin que Dieu achève par vous son œuvre qu'il n'a point achevée par moi. N'amassez point par vos fautes devant vos pas les obstacles que moi, par mes fautes, j'ai amoncelées sur mon chemin. Ne vous laissez pas abuser comme moi par les apparences du succès.

» Vous êtes appelés à un grand sacrifice, à un sacrifice absolu; sinon vous ne sauverez pas mon œuvre.

» Jouissez des jours du présent, jouissez de la plénitude de l'honneur du monde, qui pour nous est monté au plus haut degré; mais sachez qu'il passera comme la fleur des champs, qui s'épanouit pour un peu de temps, puis disparaît.

» Encore une fois, tournez vos regards vers mon cercueil. Peut-être que cette année même il renfermera mes os ou les os d'une femme qui a sacrifié pour moi tout le bonheur de sa vie... Je vois déjà ces murs tendus de deuil, parce que ce cercueil aura été mis dans la terre, parce que moi ou ma femme, ou peut-être tous deux, nous serons descendus dans la tombe. Qu'alors nos os reposent en paix! Que vos larmes d'amour et de pardon coulent sur notre tombeau, et que la bénédiction de Dieu demeure sur vous. Je marche vers ma fin avec tranquillité et avec espérance. Mais il est un autre malheur possible, et dont la perspective m'est affreuse : je pourrais vivre et voir mon œuvre tomber en ruine par l'effet de mes fautes; je ne pourrais pas le supporter. Alors je

tendrais de deuil les murs de ma chambre, et je m'y cacherais pour toujours aux yeux du genre humain dont je ne me sentirais plus digne. »

Ce discours est trop caractéristique, trop étonnant pour que nous ayons pu, comme les autres biographes de Pestalozzi, nous borner à en citer quelques passages. Néanmoins nous l'avons abrégé autant que possible, en supprimant tout ce qui n'était que développement ou même répétition d'idées déjà énoncées.

Est-ce bien un chef d'institution qui parle ainsi à sa maison? Est-ce bien au moment de sa plus grande prospérité qu'il se croit obligé de tenir un pareil langage? Sans doute, chez Pestalozzi, en fait de franchise, de sincérité et d'humilité, rien ne peut nous surprendre. Mais encore, quelle raison avait-il de penser ainsi sur l'état et sur l'avenir de l'institut? C'est ce que nous devons expliquer.

Et d'abord, Pestalozzi sentait instinctivement, vaguement peut-être, et il sentait seul alors, que son œuvre, pour autant qu'il voulait la réaliser dans son institut d'éducation, était une impossibilité. Il s'en est expliqué à la fin de sa vie dans le livre intitulé : *Mes destinées* (meine Lebensschicksale) en disant : « Je me suis perdu à Berthoud déjà par une entreprise qui était une folie, un non-sens. » En effet, quand on se rappelle que Pestalozzi voulait, pour l'enseignement, suivre, dès les premières années de la vie, un ordre complètement différent de celui qui était ailleurs en usage, un ordre génétique et sans lacunes, qu'il comptait sur les forces acquises par l'enfant dans ses premiers exercices pour lui faire surmonter de lui-même les difficultés des exercices suivants, on ne comprend pas qu'on ait cru pouvoir suivre une marche pareille dans un établissement qui recevait des élèves de tout âge et de tout pays. Arrivait-il un grand garçon à l'institut? on ne pouvait ni lui faire commencer les pre-

miers éléments avec de petits enfants, ni le placer dans une classe supérieure pour laquelle il n'était pas préparé. Cette difficulté, qui se renouvelait souvent, obligeait à des moyens termes qui faussaient la méthode sans cependant satisfaire à ce qu'exigeait l'instruction des élèves.

Puis Pestalozzi fondait son influence morale et disciplinaire sur les rapports de la vie de famille ; il voulait être le père de ses élèves. Cette belle et touchante fiction de paternité, qui lui avait réussi dans ses premières expériences, qui y était devenue une réalité vivante et salutaire, ne pouvait plus se soutenir dans un institut qui était un monde, par le grand nombre des élèves, par les diversités de langue et de culture, d'antécédents et d'habitudes. A Yverdon, Pestalozzi y échoua malgré d'héroïques efforts. En vain il répartit les élèves entre ses collaborateurs chargés de le remplacer et de lui rendre compte ; en vain il les appela à tour de rôle dans son cabinet pour leur parler familièrement ; en vain il leur adressait caresses et exhortations quand il les rencontrait : ils continuèrent bien à l'appeler père (Vater Pestalozzi), mais il ne les connut plus comme un père doit connaître ses enfants. Ainsi la discipline d'affection disparut peu à peu, sans être remplacée par celle des collèges, qui est plus ou moins une discipline de caserne ; ainsi, à l'institut d'Yverdon, la vie de famille se changea bientôt en une sorte de vie publique mal réglée.

On a vu que Pestalozzi se plaint surtout de ce que l'amour et la concorde n'existent plus dans sa maison ; c'était bien là le grand mal, celui qui fut la cause effective de sa ruine. Mais il en assume lui-même la faute ; il l'attribue à son impatience, à ses exigences ; ici il se fait tort avec une magnanimité qui aurait dû toucher tous les cœurs. Quand il eut pour collaborateurs Niederer et Schmid, il eut deux puissants auxiliaires, tous

deux précieux et en quelque sorte nécessaires pour l'exécution de ses projets. Mais ces deux hommes ne purent ni l'un ni l'autre s'identifier avec lui, comme l'avaient fait ses premiers collaborateurs, avec une abnégation, une simplicité et un cœur d'enfant.

Niederer avait saisi la pensée du maître par son côté philosophique, théorique et spéculatif ; il la formulait d'une manière qui, sans contenter entièrement Pestalozzi, lui paraissait cependant utile pour la répandre au dehors et la faire connaître aux savants. C'était vers cette idée philosophique, telle qu'il se l'était faite, qu'il attirait sans cesse Pestalozzi, s'opposant à tout ce qui lui paraissait une déviation du principe. Mais Niederer n'était point un homme pratique pour ce qui tenait à l'administration, à l'économie et à la discipline. Sous ce rapport il ne pouvait suppléer à ce qui manquait à Pestalozzi.

Schmid, au contraire, n'appréciait guère, dans l'œuvre de son maître, qu'une excellente méthode pour enseigner les mathématiques ; et cette méthode, il l'avait développée et appliquée avec un succès qui faisait l'admiration des visiteurs, et qui, plus que toute autre chose, avait contribué à la réputation de l'institut. Puis, pour l'administration et la discipline, il suppléait Pestalozzi avec un grand savoir-faire pratique, au service d'une volonté de fer. Schmid était un praticien utilitaire, et c'était de ce côté qu'il attirait Pestalozzi ; il prenait peu de souci des principes quand il était question de maintenir et d'étendre la réputation et la prospérité matérielle de l'institut.

On le voit, ces deux hommes sollicitaient Pestalozzi en sens contraire ; leur influence était incompatible ; chacun d'eux avait besoin de l'emporter. Ils ne pouvaient ni se comprendre ni s'aimer. Cet antagonisme avait rompu l'harmonie parmi les membres de la grande famille, et voilà pourquoi Pestalozzi disait avec

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

une profonde douleur: « L'amour a disparu du milieu de nous. »

Telles étaient les causes de ruine que Pestalozzi découvrait dans son institut au 1er janvier 1808. Pendant plus de quinze ans il lutta contre elles, parfois avec un succès momentané; enfin, après bien des vicissitudes, il en fut écrasé, et il subit cet affreux malheur qu'il avait tant redouté : il survécut à toutes ses entreprises.

Il nous reste à raconter les diverses phases de cette triste période de décadence. En face d'un dénouement inévitable, ce récit n'aurait qu'un médiocre intérêt si nous n'avions toujours avec nous le cœur et le génie de Pestalozzi, lesquels ne faiblirent point; car si le vieillard devint de plus en plus inhabile et incapable pour les affaires de la vie, s'il finit par être soumis à la volonté d'autrui avec une confiance aveugle qui lui fit faire faute sur faute, il conserva néanmoins, jusqu'à son dernier jour, et son amour ardent pour les pauvres et les faibles de ce monde, et le travail inventif, original et puissant d'une pensée toujours appliquée à la réforme éducative qui avait été le but de sa vie. Pour suivre désormais la pensée de Pestalozzi, nous trouverons une précieuse ressource dans les discours qu'il prononçait devant tout l'institut réuni aux principales solennités de l'année, surtout à Noël, au jour de l'an et à l'anniversaire de sa naissance. C'étaient des épanchements de son cœur, où ses craintes et ses espérances, ses tristesses et ses joies, ses idées et ses sentiments se montraient entièrement à découvert: on y retrouve sans cesse sa foi religieuse, son amour des hommes, son ardent désir de relever le peuple, et les vues éducatives par lesquelles il cherchait à y parvenir. La plupart de ces discours ont été fidèlement recueillis, et publiés à diverses reprises. On les trouve maintenant réunis dans la collection de Seyffarth, tome XIII.

Le discours de Pestalozzi, au 1er janvier 1808, avait péniblement surpris tous les maîtres, mais il ne les avait point persuadés de l'existence du mal qui minait l'établissement. Tous s'efforcèrent de rassurer le vieillard en lui montrant la prospérité de l'institut et sa réputation qui allait croissant en tout pays; ils y réussirent d'autant mieux que, en cette année 1808, l'admiration des visiteurs et d'éclatants témoignages venus de haut et de loin semblaient donner raison à leur manière de voir. Ainsi Pestalozzi reprit son courage et ses illusions; mais sa confiance et sa sécurité ne furent pas de longue durée; il recommença à trouver que l'institut allait mal, tandis que ses collaborateurs affirmaient qu'il allait bien. Et ceux-ci se croyaient tellement bien fondés dans leur opinion que, pour lever tous les doutes de Pestalozzi, ils lui proposèrent de demander à la diète helvétique une inspection officielle de son institut. Le vieillard y consentit [1].

En juin 1809, la diète était réunie à Fribourg, lorsqu'elle reçut la demande de Pestalozzi; se conformant à son désir, elle nomma une commission composée de MM. Abel Mérian, membre du Petit conseil de Bâle, Trechsel, professeur de mathématiques à Berne, et le père Girard, à Fribourg, pour inspecter l'institut d'Yverdon.

Les commissaires arrivèrent au château en novembre 1809 et y passèrent cinq jours, interrogeant maîtres et élèves et examinant tout avec le plus grand soin.

Il est curieux de voir comment le père Girard parle de cette inspection dans son livre *De l'enseignement régulier de la langue maternelle* [2], qu'il publia trente-sept ans plus tard.

[1] Schmid seul était opposé à cette inspection, reconnaissant que l'institut ne présentait point encore un ensemble d'études assez complet.

[2] Ouvrage publié à Paris, en 1846, et couronné par l'Académie française.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« Cultiver l'esprit de la jeunesse était mon intention comme mon devoir ; mais je ne comprenais pas encore bien quel éminent service la langue maternelle pouvait me rendre à cet égard. C'est en visitant d'office l'institut de M. Pestalozzi, à Yverdon, en m'entretenant avec mes deux respectables collègues, puis en m'occupant très sérieusement du rapport officiel que j'étais chargé de rédiger, que le clair-obscur où j'étais se changea en vive lumière pour moi. Dans une visite précédente, j'avais fait à mon vieil ami Pestalozzi l'observation que les mathématiques exerçaient chez lui un empire que je trouvais démesuré, et que j'en redoutais les résultats pour l'éducation. Là-dessus il me répondit vivement à sa manière: « C'est que je veux que mes enfants ne croient rien que » ce qui pourra leur être démontré comme deux et deux » font quatre. » Ma réponse fut dans le même genre : « En ce cas, si j'avais trente fils, je ne vous en confierais » pas un ; car il vous serait impossible de lui démontrer, » comme deux et deux font quatre, que je suis son père, » et que j'ai à lui commander. » Ceci amena une explication sur l'exagération qui lui était échappée, ce qui n'était pas rare chez cet homme de génie et de feu, et nous finîmes par nous entendre.

» Cependant la prééminence exagérée des mathématiques existait dans son institut, et cela au détriment de la langue maternelle, que l'on cultivait incomparablement moins. Mes collègues et moi, nous fûmes frappés d'une autre anomalie. Nous trouvâmes que les élèves avaient atteint un degré éminent dans les mathématiques abstraites, mais que dans les calculs de la pratique ordinaire ils étaient au-dessous de toute attente. »

Cette dernière critique renferme une erreur manifeste qu'on aurait peine à comprendre de la part d'un homme supérieur comme le respectable père Girard, si l'on ne savait combien il est difficile de se placer tout à coup à un point de vue différent de celui dont on a une longue habitude. Pestalozzi ne voulait pas des calculs abstraits pour les enfants ; c'était sur des nombres concrets qu'il les exerçait dès le début, et ses élèves faisaient avec facilité tous les calculs de la vie pratique. Mais ils les faisaient de tête ; le calcul de chiffres ne venait que plus tard, et ils y restaient longtemps faibles et peu exercés. Or, ce sont précisément les procédés fondés sur la convention arbitraire de notre système de numération écrite, qui constituent un calcul abstrait ; ce sont ces procédés que le père Girard appelle ici *les calculs de la pratique ordinaire*, et dans lesquels il a trouvé les élèves *au-dessous de toute attente*.

L'inspection terminée, les maîtres de l'institut et les commissaires se séparèrent assez peu contents les uns des autres. A Yverdon, on prévoyait que le rapport serait défavorable. Pestalozzi s'y était attendu, mais Niederer et ceux qui partageaient son illusion en étaient surpris et irrités ; ils croyaient qu'ils étaient mal jugés. Il avait été convenu que des documents écrits seraient envoyés aux commissaires pour les éclairer d'une manière encore plus complète. Ce fut le sujet d'une correspondance très verbeuse de la part de Niederer avec Abel Mérian, président de la commission, et avec le père Girard, chargé de rédiger le rapport. Niederer disait que la commission n'avait point pénétré jusqu'à l'esprit de l'institution, qu'elle n'en avait saisi que la forme variable et non point l'idée invariable. A quoi les commissaires répondaient que leurs instructions les avaient chargés d'examiner des faits et non point des idées.

Dans une lettre du 31 janvier 1810, le père Girard dit à M. Abel Mérian qu'il est surpris de n'avoir point encore reçu les documents qui devaient lui être envoyés d'Yverdon, puis il ajoute : « Mon avis est que l'institut ne méritait pas qu'on s'en occupât comme on l'a fait. Depuis que je l'ai considéré sous toutes ses faces, je le trouve de beaucoup inférieur à l'école can-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tonale d'Aarau, à l'institut de Saint-Gall, pour ne rien dire des anciennes institutions. Il est inconcevable qu'il ait acquis tant de célébrité et de vogue. »

Voici comment Pestalozzi jugea plus tard le travail de la commission : « Les commissaires furent d'abord effrayés de voir combien l'on négligeait chez nous l'enseignement de quelques objets ordinaires qui sont traités avec le plus grand soin dans les moindres écoles; alors ils n'eurent plus ni foi ni courage pour pénétrer plus profond, et bien des bonnes choses leur échappèrent. Leur rapport place notre œuvre beaucoup plus bas qu'elle ne le mérite. » Mais si Pestalozzi pensait que la commission n'avait pas vu tout le bien, le père Girard, lui, croyait n'avoir pas vu tout le mal; car il disait déjà le 9 décembre 1809 : « D'ailleurs l'institut nous a caché bien des choses. »

Le rapport du père Girard parut en français, en septembre 1810, et la traduction allemande par Bernard Hüber en octobre. Il était rédigé avec beaucoup de modération et de ménagement envers Pestalozzi, qui n'eût certainement pu désirer un juge plus digne que le père Girard; cependant il signalait, dans l'enseignement donné à l'institut, de graves lacunes. Il louait la discipline de la maison, mais il déclarait l'enseignement religieux insuffisant et blâmait le plan adopté par Niederer pour cette branche dont il était chargé. Il lui reprochait de commencer son cours par une sorte de religion naturelle, de passer ensuite à l'Ancien Testament, et de n'aborder l'Evangile que dans la préparation des élèves à la sainte cène, et seulement à la demande de leurs parents.

Nous pouvons affirmer, et par notre propre expérience, que tel n'était point le plan habituel de M. Niederer. Nous avons suivi ses leçons de religion chez Pestalozzi, à l'époque même de l'inspection, dans une classe d'enfants de huit à neuf ans, où l'on nous faisait

lire tout d'abord l'Evangile selon saint Matthieu, et nous apprenions par cœur une partie du *Sermon sur la montagne*. Mais nous le répétons, il n'y avait dans l'enseignement, à l'institut d'Yverdon, rien de bien régulier et de bien suivi, si ce n'est pour les mathématiques, où l'on ne subissait pas tant de changements.

Le rapport du père Girard disait en finissant :

« L'instruction donnée dans l'institut de Pestalozzi n'est pas en harmonie avec celle des établissements d'instruction publique. L'institut n'a d'ailleurs pas travaillé à établir cette harmonie. Résolu à chercher à tout prix le développement des facultés de l'enfant d'après les principes de Pestalozzi, il n'a tenu compte que de ses vues propres, et il témoigne d'un zèle ardent à s'ouvrir de nouvelles voies, dussent-elles être en tout opposées à celles que l'usage a consacrées. C'était peut-être le seul moyen d'arriver à des découvertes utiles; mais cela a rendu toute harmonie avec les établissements publics impossible. L'institut va son propre chemin, les établissements publics suivent le leur, et il n'est pas probable que les vues puissent bientôt se rencontrer. Dommage que la force des événements pousse toujours Pestalozzi à côté de la voie que lui traçaient son zèle et son cœur! Mais on rendra toujours justice à ses bonnes intentions, à ses nobles efforts, à son inébranlable persévérance. Profitons des idées excellentes qui sont à la base de son œuvre, suivons les exemples instructifs qu'elle nous donne, mais plaignons le sort d'un homme que la force des circonstances a toujours empêché de réaliser ce qu'il avait envie de faire. »

Ce rapport fut présenté à la diète, qui, réunie à Soleure en 1811, vota des remerciements à Pestalozzi, et ne s'en occupa plus.

Cependant, depuis plusieurs années déjà, l'œuvre de Pestalozzi était en butte à des attaques assez vives, dans diverses publications de la Suisse et de l'Allemagne. Toute réforme qui exige des efforts et une

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sorte de rénovation trouve des adversaires parmi les hommes qui ont leur réputation faite, et qui ne croient pas avoir rien à changer à leur théorie et à leur pratique. Il en est surtout ainsi en matière d'éducation. On alléguait contre Pestalozzi, tantôt que ses idées n'étaient point nouvelles, tantôt qu'elles étaient inapplicables; puis les défauts réels de son institut étaient non seulement signalés, mais encore exagérés avec quelque passion.

Le rapport du père Girard vint porter la joie dans le camp des adversaires, en leur fournissant de nouvelles armes; leurs attaques recommencèrent plus vives, plus passionnées, plus injustes, surtout dans les *Annonces scientifiques de Gœttingue*, où le professeur de Heller signalait l'institut d'Yverdon comme un nid de révolutionnaires, et dans la *Gazette populaire de Burckli*, de Zurich, où le chanoine Brémi publia, contre l'œuvre de Pestalozzi, un article intitulé : *Trois douzaines de questions*.

Le vieillard, navré de ce dernier trait, dit (dans une réponse à Brémi) : « Je l'avoue, je suis affligé de voir mon établissement et mes amis calomniés dans la ville de mes pères, plus que nulle part ailleurs. Je suis peiné que ce soit dans les murs de ma ville natale qu'on écrive tout ce qu'il y a de plus captieux et de plus dangereux contre moi et contre mon œuvre, et qu'on imprime l'écrit le plus envenimé, le plus propre à ruiner ma maison et mon entreprise. »

Alors commença une polémique aigre, passionnée et interminable entre l'institut et ses détracteurs. C'était en général Niederer qui répondait aux attaques, même sous le nom de Pestalozzi. Cette guerre de plume fut dès lors la grande préoccupation des esprits au château d'Yverdon, et l'on y travailla davantage à rétablir au dehors la réputation de l'institut qu'à la mériter au dedans.

Bien des améliorations sans doute auraient été possibles, et elles ne furent point entreprises. Cependant, comme nous l'avons vu, la cause première du mal était dans la nature même des choses; la méthode de Pestalozzi était inconciliable avec un enseignement pareil à celui des établissements publics. Cette harmonie entre l'instruction donnée à l'institut et celle des écoles publiques, harmonie dont l'absence avait frappé les examinateurs, n'aurait pu être rétablie qu'en modifiant la méthode elle-même. Pestalozzi et ses collaborateurs ne pouvaient y consentir.

Schmid seul y aurait été disposé, parce qu'il attachait plus de prix à la réussite de l'institut qu'au maintien de l'esprit dans lequel il avait été fondé. Cette divergence de vues vint ajouter la guerre intestine à celle que l'institut soutenait contre l'étranger. L'ancien antagonisme entre Niederer et Schmid éclata avec une nouvelle violence.

Déjà avant la publication du rapport du père Girard, et en prévision de ce qu'il devait être, Schmid avait demandé, dans une assemblée générale des maîtres, des réformes qui furent repoussées.

On ne put pas se mettre d'accord. Niederer l'emporta, et Schmid fut obligé de quitter l'institut. Il partit en juillet 1810 avec quelques-uns de ses adhérents. C'est alors que Pestalozzi s'écria : « Si je n'avais que quarante ans, je partirais aussi pour aller entreprendre quelque chose que je pusse exécuter; mais j'ai déjà recommencé trop souvent pour qu'enfin mes forces ne soient pas épuisées. »

Le grand chancelier de Beyme, qui vint à cette époque visiter l'établissement d'Yverdon de la part du roi de Prusse, dit en partant : « Vraiment, si j'apprenais demain que l'institut est dissous, je serais moins étonné que s'il dure encore un an. »

Voilà où en était l'établissement de Pestalozzi en

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

1810, et malgré tout, les élèves et les visiteurs continuèrent à y affluer; de nouveaux maîtres vinrent y donner des leçons, et parmi eux des hommes excellents; en même temps l'enseignement s'y étendit à quelques branches nouvelles ou dont on s'était peu occupé jusqu'alors, telles que la chimie, le latin, le grec.

Maintenant, revenons aux discours de Pestalozzi; nous pouvons y lire d'année en année l'état de son âme et la marche de sa pensée.

Au 1er janvier 1809, il était rassuré; il remercie Dieu qui l'a relevé, et qui a sauvé son œuvre des dangers qui la menaçaient; il reconnaît qu'il ne méritait pas cette faveur, et il s'humilie. Puis, après Dieu, il attribue tout le bien à ses collaborateurs et il les remercie. Il ajoute enfin :

« Père tout-puissant, qui nous conduis! Achève le miracle de ta grâce envers moi! Conserve-moi le cœur de mes amis jusqu'au tombeau! Conserve le lien qui nous unit jusqu'à ce qu'elle soit accomplie, l'œuvre que tu nous a mise au cœur, et que ta grâce a préservée jusqu'à présent. O Dieu! mon créateur, conserve-moi la seule force que tu m'aies donnée, conserve-moi mon amour! Ne me laisse pas oublier un seul moment tout ce que je te dois, et ce que je dois aux amis ici réunis! Renouvelle mon amour pour toi! renouvelle mon amour pour tous les enfants qui m'entourent, qui sont mon espérance, qui seront la consolation de ma vie; c'est eux qui décideront de la valeur de ma vie, elle n'en peut pas avoir d'autre que celle qui sera constatée par eux.

» Je m'adresse maintenant à vous, jeunes gens et jeunes filles, mes enfants bien-aimés! que vous dirai-je dans la plénitude de mes sentiments paternels, à cette heure solennelle où commence une nouvelle année? Je voudrais vous presser tous sur mon cœur avec des larmes de joie, en remerciant mon Père qui est au ciel de ce qu'il m'a permis d'être votre père. Je voudrais tomber à genoux, et dire à mon Père qui est au ciel : Seigneur! me voici avec les enfants que tu m'as donnés! Je voudrais tomber à genoux, et lui dire : Seigneur! pardonne-moi, car je suis bien loin d'avoir été pour ces chers enfants tout ce que j'aurais dû être pour eux; pardonne-moi, car je n'ai pas été leur père comme j'aurais dû être leur père. Je voudrais tomber à genoux et lui dire : Seigneur, le fardeau que tu as mis sur mes épaules est trop pesant pour moi; tu me l'as donné, aide-moi à le porter, et donne-moi, donne à ceux que tu as appelés à servir avec moi de pères à ces enfants, donne-nous à tous ton Saint-Esprit, ton esprit d'amour et de sagesse, l'esprit de Jésus-Christ, afin que, fortifiés par ta force, nous achevions saintement l'œuvre que tu nous a donnée à faire, et que par notre amour, et par la foi en ton amour, nous amenions nos enfants à être réellement tes enfants...

» Nous simplifions les moyens du développement des facultés, et nous n'excitons ce développement que par la sainte force de l'amour. Mes enfants! que cet amour croisse et s'affermisse en vous! c'est tout ce que nous demandons. L'enseignement en lui-même ne produit pas l'amour, pas plus qu'il ne produit la haine. C'est pourquoi il n'est pas le principe essentiel de l'éducation; c'est l'amour qui est ce principe. Lui seul est une éternelle émanation de la divinité en nous; il est le point central de l'éducation. »

Le discours du 1er janvier 1810 est une pressante exhortation au renouvellement d'une vie de foi, d'amour, de concorde, de dévouement et d'efforts. L'examen de la commission fédérale vient d'avoir lieu, et Pestalozzi, bien que croyant son institut mal jugé, paraît sentir qu'il a besoin d'une rénovation; il veut qu'elle commence dès ce premier jour de l'année, afin qu'elle l'accompagne dans tout son cours; il veut qu'on se dépouille aujourd'hui même de tout ce qu'on avait d'illusions, de vanité, de faiblesses et de négligence. Il s'adresse successivement aux élèves des divers âges, puis aux jeunes gens qui étudient la méthode pour aller la porter dans leur pays, puis à ses

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

anciens collaborateurs et amis; enfin il s'examine lui-même, il passe sa vie en revue, il remercie Dieu de tout ce qu'il en a reçu malgré sa propre indignité, et il lui demande son secours pour devenir meilleur qu'il ne l'a été.

Nous regrettons de ne pouvoir citer ce discours en entier, car il est difficile de choisir; quelques passages cependant feront juger de l'esprit qui animait Pestalozzi à ce moment, bien que notre traduction fasse perdre à ses paroles la plus grande partie de leur force et de leur touchante originalité :

« Vous, petits enfants, que nous aimons comme Jacob aimait Joseph et Benjamin, que devons-nous souhaiter pour vous pendant cette nouvelle année ? une vie d'innocence et d'amour. Soyez toujours joyeux ! jouissez des beautés de la nature ! Quand le brillant papillon voltige au-dessus de vos têtes, quand la chenille rampe à vos pieds, quand la pierre brille à vos yeux, quand la fleur s'épanouit devant vous, soyez habiles à les saisir, et à les conserver, soyez heureux de ce que Dieu a fait la nature si belle pour vous, et de ce que vous savez vous l'approprier et en jouir ! mais alors, pensez à votre père et à votre mère qui, dans leur tendresse, vous ont laissé sortir de leurs bras pour mieux fonder votre bonheur ! Pensez à votre père et à votre mère qui souvent peut-être versent des larmes silencieuses parce que vous n'êtes plus là, parce qu'ils ne peuvent plus vous embrasser chaque jour. Qu'alors une larme brille aussi dans votre œil, parce que vous ne pouvez plus les voir à toute heure. Aujourd'hui, la larme à l'œil et le cœur plein d'amour et de reconnaissance, souhaitez-leur une heureuse année; et priez votre Père qui est au ciel et qui est aussi le Père de vos parents, priez Dieu qu'il les bénisse et qu'il vous rende pieux et sages pour leur consolation et pour leur bonheur !...

» Je m'adresse maintenant à vous, jeunes gens qui êtes déjà maîtres et collaborateurs avec nous. Que doit vous apporter cette nouvelle année ? Conservez un cœur

d'enfant, et que votre force se complète en amour et en vérité; croissez de force en force, de vertu en vertu, de dignité en dignité; que vous soyez unis pour servir l'œuvre qui vous a vous-mêmes formés; que vous regardiez avec foi à Celui qui commence et qui achève tout ce qui est bien sur la terre; que vous reconnaissiez la grandeur de l'œuvre avec un saint tremblement; que vos cœurs restent bien loin de l'orgueil, de la folle présomption et de la puérile pensée que vous avez déjà gravi des montagnes ! Oh ! non, non, nous sommes tous encore au pied de la montagne; nous sommes loin, bien loin du sommet que nous cherchons à escalader. Je ne le verrai pas; le froid tombeau m'aura recouvert bien avant que nous en approchions. Quand je fermerai les yeux, mon dernier mot pour vous sera : Ne vous trompez pas sur la hauteur des montagnes que vous avez à gravir ! Elles sont plus hautes, beaucoup plus hautes qu'elles ne paraissent; quand vous en aurez monté une, vous vous trouverez seulement au pied de la suivante, et si vous vous êtes abusés, et si vous voulez vous arrêter et vous reposer sur cette première hauteur, alors vos pieds deviendront faibles, et vous ne verrez pas plus que moi le véritable sommet de la montagne...

» Et vous, hommes qui avez posé avec moi les premiers fondements de l'institut, et qui avez supporté avec patience et avec amour ces temps si difficiles ! amis, sans qui mon œuvre n'existerait pas ! qu'est-elle, cette œuvre ? Est-ce bien notre œuvre ? Oh ! non, non ! Souvent nos craintes se sont dissipées quand nous voyions une épée suspendue sur nos têtes. Mais souvent aussi notre attente a été trompée et nos espérances se sont évanouies. Comme un ruisseau qui se précipite de la montagne, ainsi notre œuvre a pris sa direction où son poids l'entraînait. Et nous, restés près de sa source, nous pressentions à peine où sa course le mènerait. Le ruisseau s'accrut : dans son cours, il reçut des affluents que nous ne connaissions pas, et dont la force entraîna les eaux de notre source mêlées à ces nouvelles eaux. C'est ainsi qu'une puissance supérieure domine notre œuvre et la conduit; car c'est Dieu qui lui a donné cette puissance,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

bien au delà de notre attente, bien au delà de nos services... On l'appelle partout notre œuvre, mais elle est l'œuvre de Dieu. Cette année encore, elle a besoin d'une nouvelle création... Nous sommes en danger, nous sommes en grand danger; mais nous croyons en Celui qui si souvent a sauvé l'œuvre en danger dans nos mains; nous croyons en Celui qui si souvent a fait passer son fleuve à travers les rochers qui lui barraient le passage. Cette année encore, il lui fera son chemin, pour qu'il arrive à sa destination...

» Amis, frères, enfants! Mon âme déborde de joie. Le Seigneur a fait en moi de grandes choses. Puissé-je être plus digne de sa bonté! puissé-je, dans ma faiblesse, être votre père! Je puis, je veux l'être, autant qu'un homme peut être le père de ses semblables. Mais Dieu est notre père à tous. Qu'il nous maintienne tous dans sa vérité et dans son amour! et que pendant cette nouvelle année il répande sur nous ses plus précieuses bénédictions! Amen! »

Le discours de Noël 1810 parle d'abord de la grande joie que ce jour nous rappelle et qu'il doit renouveler pour tous les hommes. Jésus-Christ, devenu homme pour nous racheter; et nous, pardonnés, sanctifiés, unis par l'amour, en communion avec Dieu et avec le Sauveur pour l'éternité, voilà la grande joie, une joie céleste et divine, qui surpasse toutes les autres joie de la terre, qui est pour tous les hommes et pour tous les temps. Mais pour goûter cette joie, il faut avoir le cœur plein de l'esprit de Jésus-Christ, et la main pleine de dons envers les hommes.

Après avoir développé ces idées, il en fait l'application à l'œuvre de sa maison en disant :

« Si nous voulons que ce jour de Noël soit une fête pour nos cœurs, assurons au milieu de nous une communauté d'amour! elle ne peut exister là où manquent la force et le saint esprit de Jésus-Christ. Frères et amis! si nous n'avons pas cette force et cet esprit, notre maison est bâtie sur le sable... L'association des hommes les gâte au lieu de les ennoblir, quand ils ne sont pas unis par la force et l'esprit de Jésus-Christ...

» Maintenant nous n'avons plus à attendre de bonheur que par notre vertu; notre vertu seule peut maintenir notre association et la faire marcher vers son but. Amis! vous êtes là presque sans guide. Ma force est passée : je ne puis plus donner l'exemple de ce que chacun de nous doit faire journellement; et votre tâche est grande... Que ce saint jour soit pour nous un jour solennel de renouvellement pour le service de notre œuvre. Frères et amis, réjouissons-nous de la venue de Jésus-Christ, et réjouissons-nous aussi de notre sainte association pour notre œuvre commune. Que notre joie soit le pur effet de notre foi en Jésus-Christ et de notre amour pour lui...

» Frères et amis! je suis le plus faible parmi nous; mais je suis prêt à tous les sacrifices pour sauver la sainte cause qui est notre but commun. Soyez-le avec moi! Ce n'est pas peu de chose que de mettre la main à l'éducation des hommes et de dire au monde : Nous voici, nous voulons et nous pouvons améliorer l'éducation du genre humain... Le monde nous a accordé sa confiance; il nous a couverts de lauriers quand nous avions à peine commencé à chercher les moyens de changer notre beau rêve en réalité. Je me suis trompé moi-même; je l'ai cru beaucoup plus court qu'il ne l'est, le chemin qui conduit à mon but; l'encens qu'on nous a donné, la réussite de quelques essais isolés ont fortifié notre erreur, et leur influence n'a pas été bienfaisante pour notre association et pour notre œuvre. L'esprit léger et superficiel du siècle nous avait trop loués; il avait fait de notre louange une affaire de mode. Mais voici que le mal qui s'est développé dans notre œuvre a changé les dispositions de son jugement, le blâme a commencé, et je prévois que ce même esprit léger et superficiel du siècle va faire également de notre critique une affaire de mode. Cependant, il est bon pour nous que cette heure vienne, elle nous est plus salutaire que l'heure de la vaine gloire. »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le discours du 1er janvier 1811 est remarquable en ce que Pestalozzi s'y adresse personnellement à Niederer, à Krusi et même à Schmid, absent. Il commence par une exposition religieuse dont voici le résumé : La vie passe comme les années, les années comme les heures du jour; tout change, tout se détruit. Dieu seul demeure éternellement, ainsi que l'homme créé à son image. L'homme n'est homme, n'est immortel que par le divin qu'il a en lui : l'amour de Dieu et l'amour des hommes. Quand l'homme vit pour ce qu'il y a de divin en lui, quand toutes ses facultés, tous ses sentiments sont vivifiés par l'amour de Dieu, alors il voit passer le temps et les années comme une partie de l'éternité, car il a déjà en lui la vie éternelle. Après avoir développé ces idées, il en fait l'application à son institut, à l'œuvre qui s'accomplit, à toutes les personnes qui y prennent part. Il exhorte chacun à travailler, dans l'amour de Dieu et des hommes, non point pour ce qui passe avec ce monde, mais pour ce qu'il y a en nous de divin et d'immuable, pour ce qui demeure éternellement.

Nous traduisons ici les passages de ses allocutions qui font connaître les rapports dans lesquels il se trouvait alors avec ses collaborateurs.

« Niederer, toi, le premier de mes fils ! que te dirai-je ? que souhaiterai-je pour toi ? comment te remercierai-je ? Tu pénètres jusqu'au fond de la vérité; tu marches dans ses labyrinthes comme dans des sentiers battus. L'amour conduit ta marche, et plein de courage tu jettes le gant à tous ceux qui abandonnent le chemin de la vérité, qui ne cherchent que l'apparence, et qui font leur Dieu de l'imposture. Ami, tu es mon soutien ; mon œuvre repose sur ton cœur ; ton œil jette des rayons de lumière qui sont mon salut, bien que parfois ma faiblesse s'en effraye. Niederer, sois la bonne étoile de ma maison ! que la tranquillité habite dans ton âme ! que ton esprit ne soit pas troublé parce qu'il n'est que ton enveloppe extérieure ! Alors, la plénitude de ton esprit et de ton cœur répandra une puissante bénédiction sur l'œuvre de ma faiblesse.

» Krusi ! deviens toujours plus fort dans l'expansion de ta bonté ! C'est toi qui as fondé l'esprit de la maison, à l'heure sainte de ses premiers commencements, et tu l'as fondé sur la sainteté et sur l'amour. Au milieu de l'aimable enfance, tu as été toi-même comme un aimable enfant. A tes côtés, et dans l'atmosphère de ta force et de ton amour, l'enfant de notre institut, même dès les premiers jours de son arrivée, ne sent pas qu'il lui manque un père et une mère. Tu as résolu affirmativement la question : Un éducateur peut-il remplacer un père et une mère ?...

» Tu as travaillé avec Niederer comme avec un frère ; vous avez vécu ensemble d'un même cœur ; chaque jour votre union devenait plus intime. Promettez, la main dans la main, de rester unis ! Vous êtes les aînés de ma maison, les seuls qui me soient restés de mes premiers aides. Je ne suis pas toujours en tout de votre avis. Mais mon âme vous est attachée ; mais je ne reconnaîtrais plus ma maison, et j'aurais tout à craindre pour sa durée, si la réunion de vos forces l'abandonnait...

» Chers amis ! vous tous avez été ma consolation dans mes jours les plus tristes. Quand j'ai perdu le cœur de l'homme que mon âme aimait comme un père aime l'âme de son enfant, quand j'étais là affligé comme si j'avais perdu ma main droite, quand je croyais n'avoir plus aucune force pour l'œuvre de ma vie, alors vous avez montré que vous aviez foi en moi, et vous avez fortifié ma foi en moi-même. Je vous remercie ; c'est à beaucoup d'entre vous que je dois d'avoir surmonté cette heure de défaillance...

» Je te dois de la reconnaissance, Schmid. Chère maison, toi aussi, tu lui dois de la reconnaissance. Maîtres de l'institut, une grande partie de sa force étonnante est passée en vous, et par vous continue à soutenir ma maison. Schmid ! ma reconnaissance pour toi ne doit pas faiblir ; mon amour pour toi ne doit pas faiblir. Tu m'as fait du bien. Ma foi en ta force m'a presque fait

oublier ma maison, et moi-même, et mon but essentiel. Maintenant je n'oublierai plus ni ma maison, ni moi-même, ni mon but le plus saint, mais aussi je ne veux pas t'oublier. Tu m'as fait du bien par ton amour qui me rendait heureux ; tu m'as fait du bien par ton départ qui m'affligeait. Schmid, le moins que je te doive, c'est d'aimer ta vérité, et d'y persévérer avec reconnaissance. Elle est en tant de points semblable à la mienne ! comment ne l'aimerais-je pas ? comment ne la reconnaîtrais-je pas ? comment mon cœur pourrait-il s'en écarter ? Non, je veux vivre dans ta vérité comme dans la mienne. Personne ne la connaît mieux, personne ne lui fera rendre justice mieux que moi. Que Dieu te donne les jours d'une tranquille maturité, de l'amour et des égards pour la vérité des faibles, et de la foi en Dieu qui se montre puissant dans celui qui est faible. Il me semble que je devrais te chercher dans toute la maison et crier : « Où es-tu ? » afin que je te voie aujourd'hui comme un des miens.

» Heure sainte ! élève-nous au-dessus de tout ce qui est terrestre, de tout ce qui est passager ! Père qui es aux cieux ! élève-nous, dans toutes les circonstances de notre vie, à ce qui est éternel et invariable, que nous ne reconnaissons qu'en toi, et que nous ne pouvons nous approprier que si nous vivons en toi. »

C'est ainsi que Pestalozzi commença l'année 1811, qui devait augmenter encore la prospérité apparente de l'institut, sa prospérité extérieure, sans ralentir la marche de sa décadence intérieure.

La polémique occupait presque seule le temps et les forces de Niederer ; pour répondre à de violentes attaques, il venait de publier une brochure intitulée : *L'établissement d'éducation de Pestalozzi dans ses rapports avec les besoins de notre temps*. Voici comment en parle Pestalozzi dans une lettre à Knusert, du canton d'Appenzell, qui dès 1801 avait été son élève, dès 1805 un de ses bons sous-maîtres, et qui en 1807 avait pris du service en France comme lieutenant,

avait fait la guerre d'Espagne, et se trouvait à Barcelone :

Yverdon, avril 1811.

« Mon cher Suisse !

» Quand tu reviendras, tu trouveras beaucoup de changements parmi nous. L'œuvre principale continue à avancer d'une manière satisfaisante. Mais, comme vous, en Espagne, nous avons autour de nous des guérillas qui épient nos côtés faibles pour nous frapper ; souvent il s'en glisse même sous notre toit, et ils mangent avec nous la soupe et la viande aussi longtemps que nous leur en donnons. Il y a eu même des grands seigneurs de la junte qui ne se sont pas bornés à épier nos faiblesses, mais qui ont pris part à la fusillade contre nous. Heureusement, beaucoup de nos ennemis tirent mal : mais leurs coups font un grand bruit, quoiqu'ils portent peu. La plupart de ces coups sont dirigés contre le général de notre corps du génie, ton compatriote ; pas celui de Gais, mais celui de Wolfhalden [1]. Mais c'est un diable d'homme qui, tandis qu'on tire sur lui de tous les côtés, fond des canons du plus gros calibre, et leur fait des affûts qui, comme la tour de Babel, vont jusqu'aux nuages. Tu trouveras que je parle une singulière langue ; mais nos circonstances sont si particulières que, dans notre vie de maître d'école, nous pouvons aussi peu dire ce que nous pensons que vous, dans le monde où vous êtes, vous ne pouvez faire tout ce que vous voulez.

» Je suis bien portant, Dieu merci ; cependant mes forces diminuent. Mon bon temps est passé ; j'ai un désir inexprimable de repos, et quand je ne pourrais le trouver que dans la tombe, encore voudrais-je qu'il vînt bientôt.

» Porte-toi bien, mon cher Knusert, et donne-nous bientôt de tes nouvelles.

» Ton ami, PESTALOZZI. »

[1] C'est-à-dire non pas Krusi mais Niederer.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Depuis l'installation de l'institut à Yverdon, il y avait eu de nombreuses et importantes mutations dans le personnel enseignant.

Pestalozzi avait perdu plusieurs de ses bons et anciens collaborateurs : Tobler, Buss, Knusert, puis Steiner, Muralt, Mieg et Hoffmann. La plupart de ceux-ci l'avaient quitté pour aller porter au loin les principes de sa méthode. Plus tard, Schmid était parti, emportant un amer ressentiment contre ses collègues qui n'avaient pas voulu adopter ses idées et subir sa domination; il s'était rendu à Vienne où il avait publié, contre l'institut d'Yverdon, un pamphlet dans lequel il l'appelait *la honte de l'humanité*. L'établissement avait encore perdu plusieurs autres maîtres moins remarqués.

Les collaborateurs partis avaient été successivement remplacés par des instituteurs plus nombreux, et peut-être plus instruits, parmi lesquels se trouvaient des hommes distingués dont nous devons faire connaissance.

Ramsauer, que nous connaissons déjà, était devenu un excellent maître pour le calcul, la géométrie élémentaire, et surtout pour le dessin.

Göldi, du canton de Saint-Gall, d'abord élève de Pestalozzi, puis sous-maître, sérieux et zélé pour sa vocation, enseignait les mathématiques avec clarté et succès; il avait bien saisi l'esprit de la méthode, et il y restait fidèle. Plus tard il a été professeur de mathématiques et de physique au collège de Saint-Gall; il a publié un traité de géométrie.

Weilenmann, d'Eglisau, au canton de Zurich, était un homme grand et fort, mais il lui manquait un bras. Il dirigeait la classe élémentaire, qui était très nombreuse; et de sa seule main, qui parfois tremblait de fatigue, il faisait les modèles d'écriture, il réglait les cahiers et il taillait les plumes pour tous les enfants.

Il était partout et toujours avec ses élèves, aux jeux, à la promenade, au bain, au dortoir où il veillait souvent, et où il était le premier levé; il était chéri de tous. Il soignait les plus petits et les malades comme aurait pu le faire une mère; sous ce rapport il se rapprochait de Krusi. Ceux de ses anciens élèves qui vivent encore ne peuvent penser sans attendrissement à toute la peine que cet excellent homme se donnait pour eux.

Baumgartner était un beau jeune homme du canton de Glaris, plein de vivacité et d'intelligence, mais doux et modeste; il savait faire trouver aux commençants les éléments des mathématiqnes, en rendant tout parfaitement clair à leurs yeux et en leur inspirant un goût très vif pour ces recherches. Il quitta Yverdon pour entrer dans l'institut fondé par Hoffmann à Naples, où il mourut de la fièvre peu de temps après.

Leuenzinger, de Glaris, était un homme épais et court, au teint brun, à la tête grosse, lourd de corps et ne pouvant prendre part aux jeux des élèves; il avait de remarquables dispositions pour les mathématiques; son bonheur était de s'attaquer aux problèmes les plus compliqués, et lorsqu'il avait trouvé une solution, il parcourait la chambre en se frottant les mains et en parlant tout seul. Il était d'une simplicité toute rustique.

Parmi les maîtres arrivés depuis le départ de Schmid, nous devons citer :

Schacht, de Brunswick, de formes distinguées, et exerçant une heureuse influence sur le caractère et sur la tenue des élèves. Sa figure était belle, vive et animée, il parlait très bien; il enseignait l'histoire, et racontait d'une manière dramatique et propre à enchaîner l'attention de chacun; il faisait aussi un cours de chimie. Il est devenu dans son pays membre du conseil d'Etat et du conseil supérieur des études; il a

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

publié un traité de géographie d'après les principes de Pestalozzi.

Blochmann, de Dresde, aussi distingué par l'élévation de son caractère que par ses connaissances et son talent pour l'enseignement ; il était venu à Yverdon pour apprendre à connaître Pestalozzi ; il y enseigna particulièrement la géographie, mais son influence y fut heureuse sous divers rapports, et agréable à tous. Après avoir quitté Yverdon, il fonda à Dresde un institut d'éducation, et devint conseiller intime du roi pour les affaires d'instruction publique.

Ackermann, jeune Saxon, plein de vivacité et de zèle, apprenant et enseignant à la fois, se faisant le camarade des élèves et dirigeant une classe de gymnastique. Il est devenu instituteur à l'école-modèle de Francfort-sur-le-Mein.

Lehmann possédait une culture littéraire en français et en allemand ; il enseignait les deux langues ; il était plein de cœur et de dévouement, mais peut-être lui manquait-il quelque chose de la fermeté et de l'adresse pratique nécessaires pour bien mener une classe. Plus tard, il a été employé dans les établissements d'instruction publique à Berne ; puis, avec sa femme, personne d'un grand mérite, il a fondé à Bâle un institut d'éducation pour les jeunes filles.

Dans l'été de cette année 1811, arriva à Yverdon un Français qui devait exercer une grande influence sur l'état de l'institut pendant la période suivante. C'était Marc-Antoine Jullien, de Paris, chevalier de la légion d'honneur, inspecteur aux revues, membre de plusieurs sociétés savantes, auteur de l'*Essai général d'éducation physique, morale et intellectuelle*, de l'*Essai sur l'emploi du temps*, etc.

Jullien saisit et apprécia bientôt le mérite et l'importance de la réforme éducative dont il avait un essai pratique sous les yeux, et il résolut d'étudier à fond la

doctrine de Pestalozzi et ses applications ; il prolongea longtemps son séjour à Yverdon, il eut de nombreuses conférences avec Pestalozzi et ses collaborateurs, et malgré l'obstacle que lui opposait son ignorance de l'allemand et le mauvais français de ses interlocuteurs, il persévéra avec une patience admirable jusqu'à ce qu'il se crût en possession de tout ce qu'il voulait savoir. L'année suivante, il publia à Milan, à l'imprimerie royale : *Précis sur l'institut d'éducation d'Yverdon*, brochure de 91 pages, et *Esprit de la méthode d'éducation de M. Pestalozzi*, 2 forts volumes grand in-8.

Jullien plaça ses fils chez Pestalozzi ; puis, par son influence personnelle et par celle de ses ouvrages, il y attira successivement un grand nombre d'élèves et quelques maîtres français, en sorte que l'institut ne fut plus essentiellement allemand ; nous aurons plus tard à exposer et à apprécier les modifications qui en résultèrent dans sa marche.

L'année 1811 semblait avoir été heureuse pour l'établissement d'Yverdon ; aussi Pestalozzi épanche-t-il sa joie et sa reconnaissance dans son discours du 1er janvier 1812, dont nous traduisons les portions les plus caractéristiques :

« L'année qui vient de finir a été bénie pour nous ; elle m'a rapproché du but de ma vie. Si elle a été pénible, qu'importe maintenant ? Elles se sont évanouies, les heures de peine, et il n'en est rien resté que la force qu'elles ont développée en nous-mêmes. Les dangers ont disparu ; c'est comme s'ils n'avaient pas existé ; ce qui est resté, c'est le courage qu'ils ont formé en nous ; les fondements de ce courage sont maintenant plus solides que jamais.

» Ce que nous voulons, ce que nous devons faire, nous le pouvons aujourd'hui mieux que jamais. La voie que nous cherchions nous est plus ouverte. La paix règne dans nos sentiers ; de grands obstacles se sont évanouis,

et nous voyons mûrir en nous les forces et les moyens nécessaires pour marcher à notre but...

» Amis et frères ! tandis que je me réjouis du bonheur avec lequel nous avons surmonté les dangers, j'examine notre passé, et je pense à tout ce que nous aurions pu faire pour être dignes de ce bonheur, pour jouir de cette bénédiction avec une satisfaction intérieure plus pure et plus élevée...

» Dieu a maintenu notre œuvre dans nos mains, il l'a bénie, il l'a fortifiée ; mais la joie que nous en ressentons ne peut être pure et complète qu'autant que nous avons la conscience d'y avoir travaillé avec fidélité, avec zèle et avec un cœur pur...

» Avec quelle joie je remercie Dieu de ce qu'il a conservé en nous la foi à l'œuvre précieuse qui nous réunit, de ce qu'il a augmenté votre force et votre zèle pour la poursuite de notre but !... »

Pestalozzi s'adresse ensuite personnellement à ses deux plus anciens collaborateurs Niederer et Krusi ; à ceux qui le secondent déjà depuis plusieurs années : Weilenmann, Heussy, Baumgartner, Schneider, Leuenberger ; à ceux qui sont venus plus récemment : Schacht, Blochmann, Ackermann et Lehmann ; aux élèves-instituteurs prussiens : Kaverau, Henning, Dreist, Patzig, Krätz et Benschmidt, puis à M. Kuster, second mari de sa belle-fille, qui remplissait à l'institut les fonctions d'économe-comptable ; et il continue ainsi :

« Amis et frères ! n'oubliez pas que je m'en vais et que vous restez ! Qu'il est beau, l'achèvement ! qu'il est beau d'approcher du but où le vainqueur est couronné ! C'est notre but ; ma carrière est finie avant que je l'aie atteint. Déjà je ne considère plus ce but comme le mien ; j'ai fait tout ce que j'ai pu ; je ne puis davantage. Je vois que pour moi l'action est terminée, quoique l'œuvre entreprise ne le soit point. L'humanité que j'ai tant aimée l'achèvera, et j'ai la confiance que ce sera avec reconnaissance envers ma mémoire. Mais elle verra en vous, amis et frères, les premiers et les plus dignes ouvriers de cette réforme. Vous resterez mes fils, vous ne manquerez pas à la postérité pour laquelle j'ai vécu. Cet espoir me relève, quand je vois que mon œuvre, qui surpasse tellement mon temps et mes forces, ne m'appartient réellement plus, qu'elle est fatalement arrachée de mes mains par le cours naturel des choses. Mais elle est dans la main de Dieu ; amis et frères ! votre fidélité et votre amour ne lui manqueront pas. »

Dans l'allocution que Pestalozzi adresse ensuite à sa femme, on trouve la confirmation d'un fait qui n'avait pas été constaté ; c'est que le vieillard, qui toute sa vie avait été étranger aux affaires d'argent, prit cependant les mesures nécessaires pour assurer à Mme Pestalozzi, et, après elle, à son petit-fils Gottlieb, ce qui restait de la fortune qu'elle lui avait apportée, valeur représentée par la plus-value du domaine de Neuhof. Voici ces paroles :

« Je m'adresse maintenant à toi, fidèle compagne de ma vie ! Ne prends pas pour indifférence la tranquillité avec laquelle j'envisage le destin de ma vie. C'est Dieu qui m'a donné cette tranquillité... L'année passée m'a procuré cette paix, la présente la complètera. Cette année a été bénie aussi pour toi, noble et chère amie ! ta santé s'est fortifiée. Dieu permettra que tu voies encore le but que je suis près d'atteindre ; tu auras encore de la joie, tu l'as si bien mérité ! tu as beaucoup souffert pour moi, dans ces temps de lutte et de préparation qui se sont prolongés si tard dans ma vie ; tu envisageais avec angoisse l'avenir de notre petit-fils ; il était compromis par ma faute. Mais Dieu, qui dirige nos destins, a vu ton angoisse ; sa main paternelle t'a envoyé un secours inespéré ; notre enfant est sauvé, et sous ce rapport encore nous pouvons être tranquilles en descendant dans la tombe. Notre enfant est ton héritier. Moi, je partirai pauvre ; je l'ai promis, je veux me consacrer à mon œuvre et lui faire tous les sacrifices qu'elle réclame de

moi. Mais Dieu est bon, chère amie ! que notre foi en lui ne faiblisse point ! »

Pestalozzi s'adresse ensuite aux enfants de l'établissement, puis aux élèves de l'institut de jeunes filles, à leur directrice Mme Kuster, à leur première maîtresse Mlle Rosette Kasthoffer. A tous il témoigne sa reconnaissance, sa confiance, à tous il donne des encouragements. Sur tous enfin, sans oublier les amis absents, il invoque la bénédiction de Dieu pour l'année qui commence.

Cette année 1812, que Pestalozzi voyait commencer sous de si heureux auspices, allait bientôt lui apporter une nouvelle épreuve, une douloureuse, grave et longue maladie.

Un jour, dans la chambre de Mme Krusi, marchant de long en large, distrait, préoccupé, agité selon son habitude, il avait saisi une aiguille à tricoter, et il s'en grattait le fond de l'oreille. Il vint se heurter si violemment contre le grand poêle en molasse, que l'aiguille pénétra dans l'intérieur de la tête, non point à travers le tympan, mais à travers la boîte osseuse. C'est ce que nous affirma plus tard le chirurgien appelé à le soigner, le docteur Flaction, qui ne pouvait assez s'étonner que le vieillard eût guéri d'un pareil accident.

Pestalozzi fut longtemps alité ; il souffrait beaucoup, il ne pouvait supporter le moindre bruit, et pendant quatre mois on craignit pour sa vie. Parfois il se croyait près de mourir, et il en témoignait de la joie ; dans d'autres moments il disait : « Je voudrais vivre encore, car il me reste beaucoup à faire. » Enfin la convalescence commença ; elle fut longue et pénible. Mais le vieillard ne pouvait renoncer à travailler ; au milieu de ses souffrances, brûlé par la fièvre, il continuait ses dictées, car son esprit ne cessait point de poursuivre l'élaboration de *sa méthode*. Quand il put être étendu

sur un canapé, il recommença à écrire un peu, et il exécuta un projet qui le préoccupait beaucoup depuis quelque temps.

Il regardait comme le meilleur moyen d'apprendre une langue le moyen employé par la nature pour donner à l'enfant sa langue maternelle, c'est-à-dire l'usage, la pratique du langage articulé. C'était ainsi que dans son institut, et avec un plein succès, les Allemands apprenaient le français, et les Français l'allemand, la grammaire faisait le reste.

Maintenant Pestalozzi se demandait si l'on ne pourrait pas employer un moyen analogue pour enseigner une langue morte, et il voulut en faire l'expérience. Il fit venir chaque jour près de lui une demi-douzaine d'enfants qui n'avaient pas encore commencé l'étude du latin. Celui qui écrit ces lignes était du nombre.

Pestalozzi avait laborieusement choisi et extrait des *Commentaires de César* de courts récits, même des phrases isolées se rapportant au même sujet et renfermant à peu près les mêmes mots ; il en avait rempli de grandes pages, d'une écriture illisible. Nous étions rangés autour du canapé où il gisait faible et souffrant. Il nous disait une phrase que nous répétions jusqu'à la savoir par cœur ; il nous en expliquait les différents mots, puis quelques-unes des variations dont chacun d'eux est susceptible selon les modifications apportées au sens de la phrase. Ainsi la syntaxe et la formologie marchaient du même pas. Bientôt nous fûmes en état de faire nous-mêmes ces changements, et de construire des phrases dans la sphère des éléments qui nous étaient connus ; c'est-à-dire qu'avec un vocabulaire très restreint, et dans un ordre d'idées toujours le même, nous parlions latin *comme César*.

Ces leçons se prolongèrent pendant toute la convalescence du vieillard, puis il n'en fut plus question. Pestalozzi renonça-t-il à poursuivre cet essai parce

qu'il n'avait pas réussi, ou bien seulement parce que de nouveaux soins vinrent l'en distraire ? c'est ce que nous n'avons jamais su.

Au commencement de 1813, M. Niederer épousa Mlle R. Kasthoffer, et Pestalozzi leur abandonna l'*institut des demoiselles*, qui, dès l'origine, avait été établi dans une grande maison communale de la place du château, où il subsista encore pendant vingt-cinq ans. Mme Kuster se vit ainsi supplantée par sa première maîtresse, et ce fut sans se plaindre que cette excellente femme renonça à la position qu'elle occupait. L'établissement ne fit que gagner à ce changement, la capacité peu commune de Mme Niederer lui donna une grande et longue prospérité.

En cette année déjà, la position financière de l'institut était fort mauvaise. Depuis 1810, le nombre des élèves avait beaucoup diminué, tandis qu'au contraire celui des maîtres s'était augmenté. Le château était peuplé d'une foule de jeunes hommes qui ne payaient point de pension, ayant été admis à y étudier la méthode parce qu'ils voulaient, disaient-ils, la porter dans des pays lointains. Pestalozzi, à cet égard, était d'une crédulité excessive ; il ne refusait personne ; il recevait les hommes les plus légers, les plus mal qualifiés, parfois même des chevaliers d'industrie qui, au bout de quelques mois, disparaissaient en laissant des dettes que Pestalozzi se croyait obligé de payer. Le régime alimentaire était simple, il est vrai, et la fidèle Lisbeth Krusi mettait tous ses soins au ménage ; mais en voulant l'abondance, elle tombait dans la prodigalité, et il y avait beaucoup de gaspillage. Puis l'imprimerie coûtait fort cher, surtout depuis que la polémique soutenue par Niederer nécessitait de si fréquentes publications. Voilà les principales causes du mauvais état des finances, qui déjà se faisait sentir, mais dont les effets désastreux n'éclatèrent que plus tard.

Depuis le départ de Schmid, c'était Ramsauer qui était le favori de Pestalozzi, et son bras droit pour la pratique de l'enseignement, comme Niederer l'était pour l'exposition des principes. Il est regrettable qu'à cette époque Ramsauer n'ait pas pu ou pas voulu prendre de l'autorité en matière d'administration et de finances ; peut-être aurait-il sauvé l'institut. Mais il bornait son activité à ses rapports avec les élèves et au perfectionnement des moyens d'étude pour les branches élémentaires.

Le dessin linéaire et la perspective étaient sa partie favorite ; il y excellait, et c'est à lui qu'on doit la marche rationnelle et graduée qui a permis d'introduire cette branche d'enseignement dans les écoles populaires. Souvent les étrangers en passage lui demandaient une collection de ses modèles pour l'emporter dans leur pays, et c'est ainsi que sa méthode pratique s'est répandue partout. C'est encore à peu près la même collection qui, plus tard, a été publiée à Paris par MM. Boniface et Rivail.

Laissons maintenant parler Ramsauer lui-même, qui nous racontera ses rapports avec Pestalozzi :

« Il n'était pas rare, en été, de voir au château, quatre ou cinq fois par jour, des étrangers auxquels il fallait expliquer la méthode en interrompant les leçons. Dans les années 1812, 1813 et 1814, outre mes occupations ordinaires, j'avais si souvent à donner ces explications à haute voix, que j'en eus la poitrine très fatiguée. Quand je fus vraiment malade, Pestalozzi se reprocha d'en être la cause ; il reconnut qu'il m'avait fait travailler beaucoup trop, et il voulut me soigner lui-même, comme un père soigne son enfant. Mais il y apportait tant d'incapacité et de maladresse, qu'il faut l'avoir vu pour s'en faire une idée.

» Le temps le plus pénible que j'ai passé chez Pestalozzi fut celui des années de 1812 à 1815, où si souvent je devais écrire dans sa chambre de deux à six heures

du matin. Lors même que je ne m'étais couché qu'à onze heures ou minuit, à deux heures je devais être devant son lit. Quand j'étais en retard de quelques minutes, dans son impatience il sautait à bas du lit, s'habillait très peu, venait parcourir les grands dortoirs des élèves, souvent en traversant la cour l'hiver comme l'été, pour m'appeler d'une manière qui n'était pas toujours amicale. Mais quand j'étais arrivé à l'heure, ou même quand je paraissais après avoir été appelé, alors il me louait, m'embrassait, se remettait au lit, et commençait à dicter. Mais il était très difficile d'écrire sous sa dictée, soit à cause de sa mauvaise prononciation (il avait toujours le bout de son drap dans sa bouche), soit parce qu'il recommençait chaque phrase deux ou trois fois pour la changer... Lorsque Pestalozzi causait, on était souvent obligé de deviner ce qu'il voulait dire, par la remarquable expression de son visage, vu que son langage ne pouvait pas toujours suivre l'élan de son sentiment et de sa pensée. De même, son secrétaire était parfois obligé de deviner ses mots à l'intonation de sa voix. Voilà ce qui rendait mon rôle aussi difficile qu'intéressant; et le vieillard me paraissait toujours plus digne d'amour et de respect, mais quelquefois tout aussi digne de pitié...

» Pendant les années 1812, 1813 et 1814, où je jouissais d'une manière toute particulière de l'amitié et de la confiance de Pestalozzi, il me faisait venir chaque jour après le dîner prendre le café et l'eau de cerise dans la chambre de Mme Pestalozzi, ou dans celle de Mme Krusi, sa fidèle ménagère. Alors il était ordinairement très gai et plein d'esprit, d'un esprit pétillant, car en général ce qu'il était, il l'était complètement, s'abandonnant toujours au sentiment du moment. Dans la même heure, il était très heureux ou très malheureux, très doux et caressant, ou très sérieux et sévère; il se passionnait en tout... Pour son bonheur, ou pour son malheur, il oubliait très promptement; aussi l'histoire de sa vie ne présente-t-elle pas de suite, et ne profitait-il pas de ses expériences; il ne voulait pas même que nous autres fissions usage, pour la pédagogie, des

expériences d'un autre temps ou d'un autre pays; nous ne devions rien lire, mais tout inventer. C'est pourquoi en tout temps, à l'institut Pestalozzi, on appliquait toutes ses forces à expérimenter. Mais, aussi, ce qu'on avait acquis ainsi avec tant de peine et de travail, on le savait, on le possédait à fond, et l'on y puisait un plaisir et une confiance qui faisaient oublier toutes les peines.

» Souvent Pestalozzi s'emportait quand les maîtres lui donnaient quelque sujet de mécontentement; alors il sortait en colère, frappant la porte à la briser. Mais si en ce moment il rencontrait un jeune élève, cette vue l'apaisait subitement, il embrassait l'enfant et rentrait dans la chambre en disant : « Pardon ! pardon ! j'ai été » violent; j'étais un fou. »

(*Kurze Skizze meines pædagogischen Lebens*, von Joh. Ramsauer, Oldenburg 1838.)

Nous devons dire ici quelque chose de la lettre à M. Delbruck que Pestalozzi publia vers la fin d'avril 1813. M. Delbruck était précepteur du prince royal de Prusse; envoyé par le roi à Yverdon, il y avait fait un assez long séjour pour bien étudier l'œuvre et la doctrine du maître, dont il était devenu l'admirateur et l'ami. Depuis son retour à Berlin, il avait écrit à Pestalozzi pour lui conseiller de renoncer à toute polémique et de ne pas répondre aux attaques dirigées contre son institut.

Pestalozzi, dans une longue lettre, s'efforce de montrer qu'un institut d'éducation ne peut pas garder le silence quand il est accusé de corrompre la jeunesse en politique et en religion; il cherche ensuite à excuser Niederer au sujet de la violence de langage qu'on lui reprochait, puis il ajoute :

« Le souvenir de ce qui s'est passé pèse sur mon cœur; mes explications ne me consolent pas; je hais presque mes paroles tandis que je les écris. Quand on entre en lutte avec des gens sans noblesse de cœur, on est tou-

jours exposé à y laisser quelque chose de la noblesse de son propre cœur. Cette pensée m'attriste. Je donnerais une partie des jours qu'il me reste à vivre pour effacer cette portion de mon histoire. »

La fin de la lettre montre que le vieillard est retombé dans les illusions qu'il avait lui-même reconnues. Par le travail acharné auquel il se livrait avec ces collaborateurs, il croit qu'il mettra bientôt son institut en état de réaliser l'application de sa méthode à toutes les parties de l'enseignement.

Cette année 1813 vit se dérouler, contre la puissance de Napoléon Ier, toutes les conséquences du désastre de sa grande armée en Russie. Les Allemands virent le moment favorable pour délivrer leur pays d'un pouvoir étranger qui lui avait causé tant de maux et d'humiliations ; partout ils se levèrent avec enthousiasme pour combattre les Français. Les jeunes hommes, originaires de l'Allemagne, qui se trouvaient chez Pestalozzi, ne pouvaient rester étrangers à cet élan ; ils partirent en grand nombre, et allèrent prendre les armes *pour la délivrance de l'Allemagne*. Les élèves prussiens partirent tous, aussi bien avaient-ils terminé leur temps d'études ; quelques maîtres suivirent leur exemple, entre autres Schacht et Ackermann.

Pestalozzi les approuvait ; il ne chercha point à les retenir, il les accompagna même de ses vœux pour la réussite de leur entreprise patriotique. C'est qu'il considérait la grande puissance de Napoléon en Europe comme un obstacle à son œuvre, en tant que celle-ci consistait à relever le peuple par l'éducation. Nous avons vu qu'en 1803 Bonaparte avait repoussé les propositions de Pestalozzi sans vouloir l'entendre, et en disant qu'il ne pouvait pas se mêler des questions d'A b c ; plus tard cependant, il avait bien vu que l'œuvre du philanthrope suisse allait fort au delà de l'A b c ; qu'elle avait pour but de substituer un développement

individuel et émancipateur à la routine des anciennes écoles, laquelle n'était guère qu'une sorte de dressage en masse. Il n'avait aucune sympathie pour cette œuvre, et quand il en entendait parler, il disait : « Les Pestalozziens sont des jésuites. »

Voilà pourquoi Pestalozzi voyait avec plaisir les succès des souverains alliés, dont la coalition devait affranchir l'Europe.

Sur ce sujet, les Suisses étaient partagés d'opinions et de sympathies ; ils ne surent pas maintenir leur neutralité, et les troupes autrichiennes traversèrent la Suisse pour pénétrer en France par la frontière du Jura. Le jour de Noël 1813 un régiment de hussards hongrois d'Esterhazy arriva sur la place d'Yverdon, bientôt suivi d'une nombreuse infanterie croate.

Le 9 janvier 1814, la municipalité reçut du commissaire des guerres autrichien à Pontarlier l'ordre de préparer un hôpital militaire à Yverdon ; quelques jours après arrivèrent deux délégués pour choisir le local, et pour prescrire l'ameublement et les fournitures à la charge de la ville. Ils requirent quatre bâtiments : le château d'Yverdon avec deux cent soixante-dix lits, l'ancien grenier en face du château (aujourd'hui casino) avec deux cent cinquante lits, la maison des bains d'Yverdon avec quatre-vingt-quatorze lits, et le château de Grandson avec cent seize lits. La municipalité en informa aussitôt le gouvernement cantonal, et invoqua ses bons offices pour délivrer la commune du danger qui la menaçait. Le petit conseil répondit seulement qu'il considérerait comme une charge cantonale les dépenses que nécessiterait un hôpital militaire, et qu'il les ferait supporter à la caisse de l'Etat. Néanmoins la population d'Yverdon était fort effrayée, car les armées autrichiennes, encombrées de malades et de blessés, étaient gravement atteintes du typhus. La municipalité chargea deux délégués, MM. Mandrot,

municipal, et Denys Pillichody, d'aller au quartier général des armées alliées demander la révocation de ces ordres. Pestalozzi, dont l'institut était menacé dans son existence même, se joignit à ces envoyés municipaux : ce fut ce qui sauva la ville.

Ceux qui ont connu personnellement les représentants de la ville d'Yverdon se doutent bien qu'ils ne comprenaient guère le vrai mérite de Pestalozzi ; ils devaient se trouver peu honorés de ce compagnon de voyage qui, au yeux du vulgaire, n'était qu'un vieux fou mal peigné. Aussi leur surprise fut-elle grande lorsque, arrivés à Bâle, ils virent la réception qui lui fut faite par les souverains alliés. Le 21 janvier ils étaient de retour à Yverdon ; le lendemain, ils annonçaient à la municipalité que « leur mission avait parfaitement réussi, qu'aucun hôpital militaire ne serait établi à Yverdon, et que M. Pestalozzi avait été reçu avec une faveur tout à fait extraordinaire. »

Cependant le vieillard n'avait pas été moins fou au quartier général de Bâle qu'il ne l'était ailleurs. Admis devant l'empereur de Russie entouré de ses dignitaires, il avait pensé que l'occasion était bonne pour prêcher la réforme scolaire et l'affranchissement des serfs ; et il l'avait fait avec tant d'enthousiasme et de chaleur qu'il en oubliait complètement sa position : il se rapprochait tellement de l'empereur que celui-ci était obligé de reculer ; après l'avoir ainsi poussé au mur, il était sur le point de le prendre par le bouton de son habit, lorsque tout à coup il sentit son indiscrétion : « Pardon ! » dit-il, et il voulut baiser la main du czar, mais Alexandre l'embrassa cordialement.

Malgré ce qu'il pouvait avoir d'excentrique, le discours de Pestalozzi avait produit beaucoup d'effet ; et dans l'entourage de l'empereur on put croire un moment qu'on ne tarderait pas à mettre la main à l'œuvre pour la réalisation des vues du philanthrope suisse.

Mais, hélas ! les serfs moscovites devaient attendre cinquante ans encore leur émancipation, le peuple russe attend encore de bonnes écoles, et il n'est pas le seul parmi ceux qui se croient policés.

Le czar donna à Pestalozzi la croix de Saint-Wladimir troisième classe, et lui fit expédier pour son institut une collection de minéraux de l'Oural. L'empereur d'Autriche lui envoya une caisse de vin de Tokay.

Ainsi ce pauvre et laid vieillard, le plus faible et le plus maladroit des hommes, le plus méprisable en apparence, excita l'attention et la sympathie des souverains au moment où ils étaient enivrés de fortune et de gloire. Pour l'honneur de l'humanité, ce fut la beauté morale qui triompha ; pensée consolante, qui peut faire oublier bien des injustices.

Des quatre édifices choisis pour des hôpitaux militaires, un seul eut cette destination, le château de Grandson, à quelques kilomètres d'Yverdon. Le typhus se répandit de là dans la petite ville et dans les environs, où pendant plusieurs années il fit de nombreuses victimes. La ville d'Yverdon n'y échappa point ; un élève de l'institut en fut atteint, mais il guérit. Il n'est pas inutile de rappeler ici que, depuis la fondation de l'établissement de Pestalozzi, il n'y était pas mort un seul élève.

En cette même année, le roi de Prusse vint visiter sa principauté de Neuchâtel et Vallangin dont il rentrait en possession, et où il fut reçu avec les démonstrations d'une joie à peu près unanime. Quand il fut à Neuchâtel, Pestalozzi, quoique fort malade, voulut aller le remercier de lui avoir donné tant d'élèves-instituteurs à former et même le prêcher un peu en faveur de l'œuvre que ces jeunes hommes allaient entreprendre en Prusse. Voici ce que raconte Ramsauer, qui l'accompagnait :

« Pendant le trajet, Pestalozzi tomba plusieurs fois en défaillance ; j'étais obligé de le prendre dans la voiture et de le porter dans la maison voisine ; alors je le pressais de retourner chez lui. « Non disait-il, tais-toi ! il faut » que je voie le roi, quand j'en devrais mourir. Si j'en » puis obtenir qu'un seul enfant prussien soit mieux » élevé, je serai amplement récompensé [1]. »

La paix donna à l'institut d'Yverdon une nouvelle époque de grande prospérité extérieure ; élèves, jeunes maîtres et visiteurs y affluaient toujours plus nombreux et de tous les pays ; la France et l'Angleterre suivaient enfin l'exemple donné par l'Allemagne. Mais ce grand concours d'hommes de toute langue fut également funeste à la marche intérieure de l'établissement et à sa position financière.

Ramsauer va nous raconter une de ces visites si fréquentes qui passionnaient Pestalozzi, mais qui jetaient la perturbation dans les leçons :

« En 1814, arriva le vieux prince d'Esterhazy ; Pestalozzi courut dans tout le château en criant : « Ram» sauer, Ramsauer ! où es-tu ? viens vite ! Prends tes » meilleurs élèves (pour la gymnastique, le dessin, le » calcul et la géométrie) ; viens vite à la Maison rouge » (l'hôtel où le prince était descendu) ! C'est un person» nage très important, immensément riche ; il a des » milliers de serfs en Hongrie et en Autriche ; bien cer» tainement il fondera des écoles et il libérera ses pay» sans, quand il aura bien saisi notre affaire, etc. » Je me rendis à l'hôtel avec une quinzaine d'élèves. Pestalozzi me présenta au prince en disant : « Voilà le maître » de ces écoliers, il est venu chez moi il y a quinze ans » avec d'autres enfants pauvres du canton d'Appenzell ; » il a été élevé sans contrainte et par le libre dévelop» pement de ses forces individuelles ; maintenant il est » lui-même instituteur, et vous verrez que chez les pau» vres il y a autant de forces, si ce n'est plus, que chez

[1] *Kurze Skizze*, p. 45.

» les riches ; mais chez les premiers, ces forces sont bien » rarement développées, et elles ne le sont pas méthodi» quement. Voilà pourquoi il est si important d'amé» liorer les écoles populaires. Il vous expliquera tout, » mieux que je ne pourrais le faire. »

» Pestalozzi nous laissa ; et moi je me mis à interroger les élèves à expliquer, à crier, avec un zèle qui me mettait en nage, ne doutant pas que le prince ne fût pleinement persuadé. Au bout d'une heure, Pestalozzi revint ; le prince lui exprima sa satisfaction, et nous prîmes congé. En descendant l'escalier, Pestalozzi disait : « Il » est convaincu, entièrement convaincu, il va certaine» ment fonder des écoles dans ses propriétés de Hon» grie. » Au bas de la maison. Pestalozzi s'écria : « Ton» nerre, tonnerre, qu'ai-je au bras ? Il me fait si mal, » regarde il est tout enflé, je ne puis le plier. » Et vraiment la large manche de sa redingote était devenue trop étroite. Je regardai alors l'énorme clef de la porte de l'hôtel, et je lui dis : « Voyez, quand nous sommes entrés, » il y a une heure, vous avez heurté votre coude à cette » clef, et vous l'avez courbée. » Pendant cette heure de joie et d'excitation le vieillard ne s'était aperçu de rien. Tel était le feu qui l'animait encore à soixante-dix ans, quand il croyait pouvoir faire du bien ; et j'en pourrais citer d'autres exemples en grand nombre [1]. »

Nous voici à l'époque où il y eut à l'institut d'Yverdon à peu près autant de Français que d'Allemands ; souvent un maître était obligé de donner ses explications dans les deux langues ; souvent un élève ne pouvait pas être placé dans la classe qui lui aurait le mieux convenu, parce qu'il n'entendait pas la langue qu'on y parlait. Les élèves venus des lycées de France, habitués à une discipline presque militaire, étaient portés à abuser de la liberté qu'on leur laissait à Yverdon ; accoutumés à considérer leurs maîtres comme des ennemis naturels avec lesquels les écoliers doivent être nécessairement en guerre, ils aimaient à leur faire des

[1] *Kurze Skizze*, p. 42.

niches et à les tourmenter; privés tout à coup des excitations de l'amour-propre, ils étaient peu disposés à travailler sans l'attrait d'une récompense ou sans la crainte d'un châtiment; en même temps la cuisine allemande et la simplicité un peu rustique des habitudes excitaient en eux la répugnance et le mépris. Il n'en fallait pas tant pour faire régner dans l'institut l'indiscipline et la confusion.

M. Jullien s'était chargé de procurer à l'institut quelques maîtres français; parmi ceux qu'il réussit à engager, un seul était un homme distingué et digne d'être un collaborateur de Pestalozzi; c'était Alexandre Boniface, l'auteur d'une des meilleures grammaires françaises. « Parmi les hommes de mérite, disait M. Jullien, je n'ai trouvé que Boniface qui voulût quitter Paris pour venir manger de la vache enragée à Yverdon. »

Boniface avait le naturel, la gaieté, la vivacité et les saillies d'un vrai gamin de Paris, mais en même temps il était bon et simple de cœur; il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre, pour admirer et pour aimer Pestalozzi; il devint le centre de tout ce qui parlait français, et son influence fut excellente. Les enfants l'aimaient, car il se faisait leur camarade, et ils le respectaient, bien que son extérieur fût peu imposant; petit de taille, il était excessivement myope, et portait habituellement des pantoufles rouges ou vertes, ce qui alors semblait à Yverdon une prodigieuse excentricité. Avec une bonne instruction classique et un goût très pur, il donnait d'excellentes leçons de grammaire et de littérature françaises, auquelles ses élèves prenaient le plus grand plaisir. De retour à Paris, il y fonda une école du premier degré, d'après les principes de Pestalozzi[1].

[1] Lorsqu'en 1829 M. de Vatisménil nomma une commission composée de MM. Burnouf, l'abbé Tribaut et Guigniaut pour rechercher quelles étaient les meilleures méthodes employées dans les institutions particulières de l'académie de Paris, ces messieurs, à la suite d'un examen consciencieux, firent au ministre un rapport dans lequel la méthode employée par M. Boniface était reconnue supérieure à celles qu'ils avaient conjointement examinées. (*Pompée*, p. 269.)

A cette époque, malheureusement, les instituteurs et sous-maîtres ne ressemblaient pas tous à Boniface; ils n'étaient pas tous zélés et assidus au travail, et souvent, en l'absence d'une direction supérieure énergique, chacun n'en faisait qu'à sa tête. Le dévouement des bons maîtres était impuissant pour lutter contre tous les éléments de désordre qui se développaient dans l'institut, et aucun d'eux n'était en état de suppléer à la faiblesse administrative du chef. En même temps la position financière s'aggravait; les causes de ruine que nous avons déjà signalées s'étaient encore augmentées par l'extension que la paix avait donnée à l'établissement.

En cet état de choses, on pensa à Schmid comme au seul homme capable de ressaisir le gouvernement d'une main assez forte. Niederer, son ancien antagoniste, fut le premier à conseiller à Pestalozzi de le rappeler; et même ce fut lui qui se chargea d'aller l'engager à revenir.

Schmid était alors directeur de l'école publique de Bregenz, établissement auquel ses talents et son énergie donnaient une grande prospérité. Ce fut là que Niederer alla le chercher, qu'il sollicita et qu'il obtint enfin son retour à Yverdon; il n'avait jamais méconnu la grande capacité de Schmid, et il paraît qu'alors encore il avait une confiance parfaite dans son caractère. On en peut juger par le passage suivant d'une lettre qu'il écrivait peu de jours après cette entrevue:

« Comptez entièrement sur l'amour de Pestalozzi, il n'a jamais méconnu en vous un fils. Vous avez une grande force, qui vous rend précieux; c'est ce que donne la nature. Mais vous avez mieux encore: vous êtes

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

vrai, vous voulez le bien avec une volonté ferme. C'est ce que l'homme se donne lui-même, et c'est pourquoi vous êtes respectable. »

Schmid rentra au château d'Yverdon à Pâques 1815. Pestalozzi le reçut comme un sauveur, comme un fils qui se sacrifiait pour son père, et lui voua une éternelle reconnaissance.

Dès son arrivée, Schmid entreprit tranquillement et froidement toutes les réformes nécessaires; il travaillait presque nuit et jour. Il renvoya des maîtres inutiles, il diminua le traitement des autres, il arrêta le gaspillage, il rétablit l'ordre et la régularité des leçons, ainsi que la discipline des élèves. Tous les bons collaborateurs du chef le secondèrent volontiers dans ces réformes dont ils avaient senti le besoin.

Mais Schmid voulait être le maître, c'est-à-dire, avoir seul l'autorité au nom de Pestalozzi; il sut profiter de la position qu'on lui avait faite d'homme indispensable, et il marcha à son but avec une finesse et une habileté, avec une persévérance et une froide énergie qui ne se démentirent pas un instant. Sous les apparences du respect et de l'affection, il présentait ses propositions au vieillard comme des conditions de salut sans lesquelles il ne répondait plus de rien. En même temps il savait mettre de son parti les femmes de la maison : Mme Pestalozzi, parce qu'elle était fatiguée de la philosophie de Niederer, en qui elle ne voyait pas un homme capable de sauvegarder la position financière de son mari; Mme Kuster, à qui l'on faisait remarquer après coup que Mme Niederer avait mal agi envers elle en lui prenant sa place de directrice des jeunes filles; enfin la fidèle ménagère Lisbeth Krusi elle-même, qui ne pensait trouver qu'en Schmid l'appui nécessaire pour maintenir dans le ménage l'ordre et l'économie. Schmid, en effet, avait encore ce mérite, qu'il se contentait de fort peu, et prêchait en

tout la simplicité. Nous verrons bientôt que Mme Krusi eut à se repentir de la préférence qu'elle lui avait accordée.

En cette même année 1815, Pestalozzi publia à Yverdon un volume auquel il avait déjà travaillé l'année précédente; il est intitulé : *A l'innocence, au sérieux, et aux nobles sentiments de ma patrie, un mot d'actualité.*

Si c'est particulièrement à la Suisse que l'auteur s'adresse, ce n'est pourtant pas à elle seule, mais aussi à l'Europe entière qui, affranchie par la chute de Napoléon, va entrer dans une ère nouvelle. Ce peut être une ère de rénovation virile et morale, qui consolide partout la paix intérieure et extérieure, mais ce peut être le retour de cette ère de faiblesse, de vanité et d'égoïsme, qui a déjà produit la révolution, la licence et le despotisme. Les peuples de l'Europe sont gâtés par une civilisation sensuelle qui ne stimule que leurs appétits et leur vanité, qui rend ceux qui souffrent envieux envers ceux qui jouissent, et ceux qui jouissent insensibles aux maux de ceux qui souffrent. Il leur manque la vraie civilisation morale, qui élève l'homme et le dispose à l'amour, à la commisération et au renoncement. Cette civilisation ne peut commencer que par une réforme de l'éducation publique.

Nous avons cherché à donner en quelques mots une idée du sujet traité par Pestalozzi; mais ce que nous venons d'en dire ne peut pas même faire soupçonner la richesse de pensées vraies, originales et précieuses que le lecteur trouvera dans ce nouvel ouvrage, qui est en quelque sorte une reprise de celui que l'auteur avait écrit vingt et quelques années auparavant : *Recherches sur la marche de la nature dans le développement du genre humain.* Cependant le second ouvrage est mieux mûri, plus clair et plus pratique; il y

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

a maintenant cinquante-sept ans qu'il est publié, et il n'a rien perdu de son actualité ; l'Europe aurait encore besoin de méditer ces conseils et d'en profiter.

C'est vers cette époque qu'arriva à Yverdon le vieux docteur Bell, le père des écoles anglaises d'enseignement mutuel. Il venait visiter Pestalozzi, son rival en réputation comme inventeur et propagateur d'une nouvelle méthode éducative, il venait chercher, dans son célèbre institut, quelque procédé qu'il pût appliquer à son système. Bell ne savait ni le français ni l'allemand, mais il trouva au château un interprète qu'il connaissait déjà, c'était le Saxon Ackermann, instituteur de mérite, qui avait quitté Pestalozzi en 1813, allant combattre pour la libération de l'Allemagne, et qui avant de revenir à Yverdon, pendant un séjour en Angleterre avait examiné les écoles mutuelles du docteur Bell. Celui-ci assista aux exercices des diverses classes ; puis, à l'aide des maîtres et des sous-maîtres, il donna une espèce de représentation de sa méthode ; enfin une conférence eut lieu, dans laquelle Pestalozzi et lui s'adressèrent leurs objections, grâces à l'intermédiaire d'Ackermann. L'Anglais avait certainement un talent qui manquait au Suisse ; celui-ci, par ses travaux pédagogiques, s'était ruiné ; celui-là s'était fait par les siens un revenu de 2000 livres sterling.

En quittant Yverdon, Bell se rendit à Fribourg, accompagné d'Ackermann et de Jullien, pour voir les écoles du père Girard, qui avec un vrai tact pédagogique et des vues morales élevées, sut utiliser ce qu'il y avait de bon dans la méthode de Bell et de Lancaster. En se séparant d'Ackermann, Bell lui dit : « Dans douze ans, l'enseignement mutuel sera adopté dans tout le monde, et l'on ne parlera plus de la méthode de Pestalozzi. »

Peu de jours après, un de ces curieux ignares que la mode seule poussait à visiter Pestalozzi lui fut présenté

à la promenade de *Derrière le lac*. Il aborda le vieillard en lui disant : « C'est vous monsieur, qui avez inventé l'enseignement mutuel ? » — « Dieu m'en préserve, » répondit Pestalozzi. Et cependant à Stans, dix-sept ans plus tôt, il avait déjà employé l'enseignement mutuel, mais à sa manière.

Dans les premiers jours de décembre 1815, M^me^ Pestalozzi tomba malade ; ses forces étaient épuisées. Sans souffrances, et avec une admirable tranquillité, la bonne et aimable vieille sentit sa vie s'éteindre peu à peu ; elle avait soixante-dix-neuf ans. Le 12 au soir, elle expira assise sur son canapé, où la trouvèrent encore les amis particuliers de Pestalozzi, accourus pour pleurer avec lui.

Ses obsèques eurent lieu le 16. Dès le matin le cercueil avait été placé dans la salle du culte. Tous les habitants de la maison y étaient réunis ; on chantait quelques strophes d'un cantique funèbre, quand le malheureux vieillard entra et s'approcha du cercueil. Dès que le chant eut cessé, il s'adressa à sa fidèle compagne, comme si elle pouvait encore l'entendre ; il passa en revue ses quarante-cinq ans d'union, avec leur labeur, leurs épreuves, leurs désastres, insistant sur tout ce que son amie avait sacrifié et souffert, pour lui et par sa faute. Arrivé à l'époque qu'il caractérisa en disant : « Nous étions abandonnés ou bafoués de tout le monde ; accablés par la misère et la maladie nous mangions avec larmes notre pain sec, il ajouta : Qu'est-ce qui, dans ces jours désolés, nous a donné la force de supporter nos maux et de reprendre quelque espérance ? » Et, saisissant une Bible qui était près de là, il s'approcha du cadavre et s'écria : « Voilà la source où tu puisas, où je puisai aussi le courage, la force et la paix ! »

Bientôt après le cercueil fut fermé, et emporté, suivi de tous les assistants et d'une grande partie des Yver-

donnois, à l'extrémité du jardin, où une tombe avait été creusée entre deux grands noyers, selon le désir exprimé par Mme Pestalozzi. Là, nouveau chant des garçons et des jeunes filles, puis prière de Niederer, qui fit aussi le sermon quand on fut rentré dans la salle du culte. La cérémonie fut terminée par le chant de la belle poésie de Klopstock : *Chant de triomphe de l'espérance chrétienne.*

La douleur de Pestalozzi était profonde ; pendant longtemps il lui arriva de sortir furtivement la nuit quand tout le monde dormait, et d'aller prier et pleurer sous les noyers sur la dalle de marbre, où l'on avait gravé le nom de sa compagne, la date de sa naissance et celle de sa mort [1]. Et il n'avait que trop sujet de pleurer celle qui pendant si longtemps avait été son appui, son conseil, son bon ange ; privé d'elle, il allait être ballotté par le vent de l'adversité, comme un vaisseau sans gouvernail.

Cependant Pestalozzi avait une singulière mobilité d'impressions ; quand il était vivement saisi de sa pensée favorite du relèvement du peuple, il oubliait tout le reste. Peu de temps après la mort de sa femme, un de ses anciens élèves vint le voir tont ému. Après les premières paroles sur le douloureux sujet de cette visite, le vieillard parla de ses nouveaux plans, de ses

[1] Les restes de Mme Pestalozzi reposent maintenant dans le cimetière d'Yverdon, à gauche en entrant. La première inscription a été complétée comme suit :

Digne épouse de
PESTALOZZI
L'ami des pauvres
Le bienfaiteur du peuple
Le réformateur de l'éducation,
Associée sans réserve pendant quarante-six ans
à son œuvre de dévouement, elle a laissé après elle une mémoire bénie et vénérée. Ses restes mortels inhumés au pré du château, ont été religieusement transportés ici, au champ du repos, par les soins de la municipalité, le 11 août 1866.

nouvelles espérances pour le succès de sa méthode ; en proie à ses illusions et à son enthousiasme, il finit par s'écrier : « Je nage dans la joie ! »

L'année 1816 commença bien tristement pour Pestalozzi ; elle devait être désastreuse. Le vieillard se tenait plus que jamais attaché à Schmid comme à son seul moyen de salut ; il était résolu à tout sacrifier pour le conserver : il ne pouvait le conserver qu'en faisant sa volonté ; il n'en eut plus d'autre que la sienne.

Schmid, désormais sûr de son pouvoir, ne garda plus de ménagements. Il supprima les assemblées des maîtres, et donna seul des ordres, sous le nom de Pestalozzi. Il était plutôt grand que petit, d'une taille assez élancée, fort et nerveux ; son visage brun, au regard d'aigle, exprimait une sévérité impassible ; autant Pestalozzi était aimé, autant Schmid était craint ; néanmoins il avait su gagner un grand nombre des élèves. Il parcourait le château, la tête haute et la démarche altière, comme s'il avait voulu prouver à tous qu'il était le maître.

Pour montrer tout le chemin qu'il avait fait depuis son arrivée à Yverdon, nous citerons une anecdote de 1805 que nous tenons d'un témoin oculaire. Schmid avait alors une mise plus que négligée ; il portait une casquette devenue imprésentable ; pendant une leçon qu'il donnait aux enfants, M. de Muralt, entra dans la classe, et voyant sur un banc la casquette crasseuse du jeune maître, il la lança par la fenêtre dans la rivière qui coule sous les murs du château. Les élèves en rirent et Schmid ne s'en fâcha pas.

Cependant, les allures de cet esprit dominateur rendirent le séjour de l'institut insupportable aux anciens amis de Pestalozzi. Ramsauer l'abandonna dès le printemps de 1816 ; depuis longtemps il refusait les offres de places les plus brillantes, pour ne point quitter son bienfaiteur ; ce n'est qu'après avoir été complètement

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

écarté par Schmid qu'il se décida à accepter l'une des trois propositions qui venaient de lui être adressées.

Les collaborateurs formés par Pestalozzi étaient en général aussi désintéressés que lui, et ne connaissaient pas davantage la valeur de l'argent ; ils refusèrent souvent de fort belles positions pour conserver leurs modestes et pénibles fonctions, à moins que leur maître lui-même ne les engageât à partir pour aller porter au loin sa méthode d'éducation.

Pestalozzi avait toujours conservé l'espoir de fonder une nouvelle école de pauvres ; c'était sur Ramsauer qu'il comptait pour la diriger, et dans ce but, dès l'année 1807, il lui avait fait apprendre divers métiers manuels. N'est-il pas curieux que ce pauvre enfant abandonné, élevé pour instruire d'autres pauvres, soit devenu le précepteur des princes et des princesses d'Oldenbourg ?

Une des pertes les plus cruelles qu'eut à subir le bon Pestalozzi, fut celle de sa fidèle ménagère Lisbeth Krusi, à qui il devait tout. Schmid voulait opérer dans le ménage une réforme peut-être nécessaire, et que probablement la vieille Lisbeth n'était plus capable d'accomplir. Mais il eût fallu, à tout prix, lui faire une position heureuse dans la maison. Il paraît qu'il n'en fut rien, car elle voulut partir. Elle avait perdu son mari depuis plusieurs années et n'avait qu'un fils idiot. Cette femme héroïque qui avait sauvé Pestalozzi et sa famille à Neuhof et qui lui avait fourni le type de sa Gertrude, s'en alla finir ses jours avec son enfant dans la maison des pauvres de Gaïs, commune de son mari.

Elle fut remplacée comme ménagère par M^lle^ Ray, de Grandson ; la cuisine devint un peu plus française et plus variée. La soupe et les fruits étaient parfois remplacés par le café, le chocolat, ou une espèce de pâtisserie appelée *salée* dans le pays. En même temps

la prodigalité diminua. Mais, hélas ! les finances n'en devinrent pas plus prospères.

Vers la fin de cette année 1816, les maîtres allemands de l'institut résolurent de fêter le triomphe et l'indépendance de l'Allemagne. Le 18 octobre, après le dîner, ils se rendirent sur la hauteur appelée le *Duc de Bourgogne*, où, d'après la tradition, étaient situés la tente et le camp retranché de Charles le Téméraire pendant la bataille de Grandson, on y alluma un grand feu, on y chanta des hymnes allemands, on y but quelques verres, de vin et l'on y resta jusqu'à la nuit.

Pestalozzi était de la partie, plein d'entrain et de gaîté ; mais ce qu'il célébrait, ce n'était pas le triomphe d'une nation sur une autre, c'était l'affranchissement des peuples par la chute du despotisme de Napoléon.

Ackermann, à qui nous devons le récit détaillé de cette petite fête[1], raconte qu'alors on voyait encore sur le *Duc de Bourgogne* des restes de murs d'enceinte, que lui-même ayant grimpé au sommet de ces ruines y porta un toast « à la liberté de tout le genre humain, » et qu'une trentaine d'assistants y répondi- par un triple hourra.

Bientôt ce furent les maîtres allemands qui ne purent plus supporter la domination de Schmid, lequel à leurs yeux faussait l'esprit de l'institution de Pestalozzi et compromettait sa réputation. Ils résolurent d'exposer à Pestalozzi leurs griefs et leurs inquiétudes dans une lettre collective qui fut rédigée par Blochmann et signée par seize maîtres, sous-maîtres et élèves-instituteurs.

Le vieillard fit venir un soir les signataires de la lettre ; il était au lit ; à ses côtés Schmid lut sa défense écrite ; puis comme les plaignants ne se trouvaient ni satisfaits ni rassurés, Pestalozzi leur déclara

[1] *Souvenirs de ma vie chez Pestalozzi*, par W.-H. Ackermann. Francfort, 1846.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

qu'il aimait mieux les voir tous partir que de restreindre le pouvoir de Schmid, seul capable de le sauver. Il y eut alors une scène des plus pénibles; tantôt le vieillard déplorait l'état de ruine de son institut et demandait le secours de tous, tantôt il saisissait la main de Schmid en l'appelant son sauveur, son bon ange. Mais Schmid resta impassible, il ne fut pas possible de s'entendre, et au printemps suivant tous les plaignants quittèrent Yverdon.

Plus tard Blochmann a reconnu, dans un esprit vraiment chrétien, que l'amour-propre froissé n'avait pas été complètement étranger à la détermination prise par ses collègues et par lui, et qu'ils auraient dû rester et souffrir.

Des enfants du pays, de familles peu aisées, avaient été autrefois admis gratuitement chez Pestalozzi; ils y étaient devenus sous-maîtres; ils remplacèrent tant bien que mal, avec quelques nouveaux venus, les maîtres qui s'étaient éloignés, et l'enseignement y perdit beaucoup. Niederer et Krusi étaient à peu près les seuls instituteurs de mérite restés avec Schmid, et celui-ci leur rendait leur position de plus en plus pénible. Krusi, à l'âme simple et modeste, douce et aimante, gémissait en silence, et supportait tout sans se plaindre. Mais Niederer ne pouvait se soumettre à ce nouvel état de choses; il était sans cesse en lutte contre Schmid, et entre ces deux hommes l'animosité se montrait chaque jour plus violente.

En même temps la situation financière de l'institut devenait périlleuse. A la sollicitation de Jullien, des négociants expérimentés et honorables de la ville avaient consenti à venir chaque semaine examiner les livres de comptes; leur intervention officieuse n'avait pu que constater le mal, et non point le guérir. En cette année de pluies et d'inondations, la disette régnait dans le pays, les denrées alimentaires avaient

triplé ou quadruplé de prix. Pestalozzi fut obligé d'augmenter la pension payée par ses élèves, sans même réussir par là à couvrir son surcroît de dépense, et néanmoins le nombre de ses pensionnaires diminuait rapidement.

Ce fut alors que Schmid eut l'idée de publier par souscription une nouvelle édition des œuvres de Pestalozzi, afin de procurer à l'institut l'argent qui lui manquait; il n'eut pas de peine à y faire consentir le vieillard.

Ici, il importe de savoir que les vues de Schmid et celles de Pestalozzi n'étaient point exactement les mêmes quant à la destination des fonds que produirait la souscription.

Schmid voulait de l'argent pour rétablir les finances de l'institut, et pour assurer sa marche dans l'avenir, même après la mort de Pestalozzi. Celui-ci voulait surtout se trouver enfin en mesure de fonder, avec des ressources suffisantes, cette école de pauvres qui avait été le rêve de toute sa vie, et dont Schmid ne se souciait point. Cette divergence de vues sera mise au grand jour dans la suite de ce récit.

Au mois de mars 1817, Pestalozzi publia un appel pour demander des souscripteurs à ses œuvres complètes. Dans cet écrit il expose sa position d'une manière touchante : après une longue vie de travail et de sacrifices, il est exposé à voir le fruit de ses peines perdu pour l'humanité; il avait entrepris au delà de ses forces, mais à présent il veut profiter de ses expériences en réalisant le vœu de toute sa vie pour le relèvement du peuple; en même temps il parle aussi de son institut comme d'une œuvre qui ne lui appartient plus et qui doit durer dans l'intérêt de l'humanité. Ainsi, la destination du produit des souscriptions est laissée dans un vague qui permet toutes les interprétations. Mais les conditions de la vente et de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

l'encaissement des valeurs sont réglées dans un esprit minutieusement mercantile; et les amis, les écoles, les gouvernements de tous les pays sont conjurés dans les termes les plus pressants de souscrire et de chercher des souscripteurs.

Niederer et Krusi s'étaient refusé à voir dans ce factum l'œuvre du noble Pestalozzi; ils n'en accusèrent que Schmid; ils trouvèrent que le vieillard ne pouvait y mettre son nom sans se déshonorer. Leurs réclamations furent vaines; l'appel fut publié. Alors ils se décidèrent à quitter leur vieux bienfaiteur, celui qu'ils appelaient leur père[1]; ils le laissèrent seul avec le maître qu'il s'était donné. Dès ce jour, la ruine de l'institut était consommée.

[1] Krusi avait un motif impérieux pour quitter l'institut; marié depuis quelques années, il ne pouvait entretenir sa famille avec ses modestes appointements; il fonda un pensionnat à Yverdon, afin d'avoir un gagne-pain.

CHAPITRE XV

Agonie de l'institut d'Yverdon.

Désespoir de Pestalozzi abandonné par Niederer et Krusi; il se retire malade sur le Jura; pourparlers avec Fellenberg pour donner à Pestalozzi une position tranquille et indépendante; ces négociations échouent; succès de la souscription aux œuvres de Pestalozzi; son discours du 12 janvier 1818; fondation d'une école de pauvres à Clendy; sa réussite; bientôt on la réunit à l'institut du château; Gottlieb Pestalozzi, revenu à Yverdon, épouse la sœur de Schmid; démêlés de Pestalozzi avec la municipalité d'Yverdon; procès de Schmid et Pestalozzi contre Niederer; le gouvernement vaudois intervient et procure un arrangement: *Vues sur l'industrie, l'éducation et la politique, dans leurs rapports avec l'état de notre pays avant et après la révolution*, par Pestalozzi; ruine de l'institut; Schmid renvoyé du canton par le gouvernement; Pestalozzi part avec lui.

Nous devons nommer ainsi cette longue période de sept années, pendant laquelle l'institut Pestalozzi subsista encore au château d'Yverdon, bien qu'il ne fût plus que l'ombre de ce qu'il avait été.

Désormais Pestalozzi est entièrement soumis aux volontés de Schmid; il ne voit en lui qu'un fils qui a tout sacrifié pour venir secourir son père, et à qui il doit une éternelle reconnaissance, qu'un sauveur qui seul était capable de le soutenir, et dont l'appui lui était chaque jour indispensable. Alors il se croit obligé de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

l'encaissement des valeurs sont réglées dans un esprit minutieusement mercantile; et les amis, les écoles, les gouvernements de tous les pays sont conjurés dans les termes les plus pressants de souscrire et de chercher des souscripteurs.

Niederer et Krusi s'étaient refusé à voir dans ce factum l'œuvre du noble Pestalozzi; ils n'en accusèrent que Schmid; ils trouvèrent que le vieillard ne pouvait y mettre son nom sans se déshonorer. Leurs réclamations furent vaines; l'appel fut publié. Alors ils se décidèrent à quitter leur vieux bienfaiteur, celui qu'ils appelaient leur père[1]; ils le laissèrent seul avec le maître qu'il s'était donné. Dès ce jour, la ruine de l'institut était consommée.

[1] Krusi avait un motif impérieux pour quitter l'institut; marié depuis quelques années, il ne pouvait entretenir sa famille avec ses modestes appointements; il fonda un pensionnat à Yverdon, afin d'avoir un gagne-pain.

CHAPITRE XV

Agonie de l'institut d'Yverdon.

Désespoir de Pestalozzi abandonné par Niederer et Krusi; il se retire malade sur le Jura; pourparlers avec Fellenberg pour donner à Pestalozzi une position tranquille et indépendante; ces négociations échouent; succès de la souscription aux œuvres de Pestalozzi; son discours du 12 janvier 1818; fondation d'une école de pauvres à Clendy; sa réussite; bientôt on la réunit à l'institut du château; Gottlieb Pestalozzi, revenu à Yverdon, épouse la sœur de Schmid; démêlés de Pestalozzi avec la municipalité d'Yverdon; procès de Schmid et Pestalozzi contre Niederer; le gouvernement vaudois intervient et procure un arrangement: *Vues sur l'industrie, l'éducation et la politique, dans leurs rapports avec l'état de notre pays avant et après la révolution*, par Pestalozzi; ruine de l'institut; Schmid renvoyé du canton par le gouvernement; Pestalozzi part avec lui.

Nous devons nommer ainsi cette longue période de sept années, pendant laquelle l'institut Pestalozzi subsista encore au château d'Yverdon, bien qu'il ne fût plus que l'ombre de ce qu'il avait été.

Désormais Pestalozzi est entièrement soumis aux volontés de Schmid; il ne voit en lui qu'un fils qui a tout sacrifié pour venir secourir son père, et à qui il doit une éternelle reconnaissance, qu'un sauveur qui seul était capable de le soutenir, et dont l'appui lui était chaque jour indispensable. Alors il se croit obligé de

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tout faire pour le contenter; il épouse toutes ses querelles; il repousse tous ses anciens amis, quand Schmid ne veut pas qu'il accepte la main que ceux-ci lui tendent pour le relever.

Ces tristes années furent encore troublées par les disputes et les procès. Niederer et Schmid s'outragèrent dans les brochures et dans les journaux, puis s'intentèrent des actions en calomnie dans lesquelles Pestalozzi se trouva impliqué, parce qu'il prenait la responsabilité de tout ce que faisait Schmid. Cette triste polémique produisit dans l'opinion publique une impression peu favorable au caractère de Niederer et surtout à celui de Schmid. Quelques biographes même accueillirent sans preuves, sur leur compte, des inculpations que nous croyons calomnieuses et que nous ne répéterons pas. Nous nous bornerons au récit des faits authentiques. Ces deux collaborateurs de Pestalozzi ont été pendant trop longtemps des soutiens dévoués de son œuvre, ils ont rendu à la cause de l'éducation de trop grands services pour qu'on ne puisse pas oublier les écarts auxquels ils se sont laissé emporter dans le moment de la passion.

Tandis que Pestalozzi paraissait suivre aveuglément les avis de Schmid, tandis qu'il se montrait plus que jamais faible et incapable pour l'administration et pour la pratique d'un chef d'institut, il n'avait rien perdu de la force de son génie philosophique et investigateur, ni de son dévouement passionné à la cause des pauvres et des faibles de ce monde. Sous ce rapport, ses vues n'étaient point celles de Schmid, et il ne cessa pas de lutter contre celui qui à d'autres égards était son maître absolu. Nous verrons que plusieurs fois, dans cette lutte, ce fut le vieillard qui l'emporta. Nous le verrons travailler toujours, étendre et perfectionner sa doctrine, se bercer des illusions d'un jeune homme, faire d'admirables plans de réorganisation et de fondation perpétuelle, entreprendre même avec un succès étonnant une nouvelle école de pauvres, au moment où tout ce qui restait de son œuvre visible allait s'écrouler sous ses pieds.

Pour caractériser la période qui fait l'objet de ce chapitre, nous avons été obligé d'anticiper sur les temps; maintenant, nous allons reprendre le fil des événements.

Après le départ de Blochmann et de ses collègues allemands en 1816, quelques bons maîtres restaient encore avec Schmid, Niederer et Krusi. Parmi eux nous citerons : Boniface, que nous avons déjà fait connaître; Stern, qui enseignait très bien le latin et le grec et qui fut plus tard directeur du gymnase de Stuttgard; Knusert, qui avait quitté le service de France à la paix de 1814, et avait repris ses fonctions chez Pestalozzi (c'était lui qui dirigeait alors les exercices militaires); Hagnauer, jeune Argovien de talent qui fut depuis professeur à l'école cantonale d'Aarau.

Nous avons dit que les maîtres partis avaient été remplacés par des jeunes gens encore peu qualifiés; nous devons faire une exception en faveur d'un instituteur de mérite, qui dans ce moment critique fut d'un grand secours à Pestalozzi; c'est M. Lange, homme d'une éducation soignée, de bonnes manières, d'un caractère à la fois doux et ferme; il parlait bien français, et c'était lui qui faisait le culte du matin pour les élèves de langue française.

Mais lorsqu'au printemps de 1817 Niederer et Krusi se décidèrent à abandonner Pestalozzi, les maîtres que nous venons de nommer ne tardèrent pas à le quitter aussi.

L'annonce d'une souscription aux ouvrages de Pestalozzi, annonce qui détermina cette rupture, fut publiée dans les derniers jours de mars 1817; mais il paraît

que Niederer et Krusi avaient pris leur parti dès le 14 de ce mois, car ce jour-là ils demandèrent à la municipalité d'Yverdon un certificat de bonne conduite pour tout le temps qu'ils avaient passé dans cette ville; soit qu'ils crussent avoir besoin de cet acte pour habiter la ville sans attache avec Pestalozzi, où qu'ils craignissent les attaques de Schmid. M. C. Naëf, directeur de l'institut des sourds-muets, fit la même demande le même jour, bien que sa position fût déjà tout à fait indépendante de l'institut Pestalozzi.

Le 5 juillet 1817, Pestalozzi demanda à la municipalité que la jouissance gratuite du château fût continuée pendant cinq ans après sa mort en faveur des personnes qu'il aurait désignées pour lui succéder. Cette demande lui fut accordée.

Quelques jours plus tard il demanda à louer, pour le mettre en culture, le *pré Bertrand*, prairie d'environ deux hectares, touchant la ville, avec la condition que son bail durerait après sa mort comme la jouissance du château. Cette nouvelle demande fut encore accordée par la municipalité.

On devine le but de ces requêtes, on le comprendra mieux encore par la suite de ce récit.

Cependant Pestalozzi n'avait pas cru à l'abandon de Niederer et de Krusi, il n'ouvrit les yeux que lorsque une lettre presque dure de Niederer vint lui déclarer que ses anciens collaborateurs se tiendraient à l'écart tant qu'il conserverait Schmid avec lui.

Le vieillard fut désolé et exaspéré; il eut des instants d'égarement qui firent craindre pour sa raison. Schmid lui conseilla d'aller changer d'air sur le Jura pour se remettre du coup qui venait de le frapper, et qui avait altéré sa santé. Pestalozzi passa alors quelques semaines dans le village alors presque inhabitable de Bullet, à mille mètres environ au-dessus du lac de Neuchâtel; il occupait une mauvaise chambre chez une vieille femme

qui fournissait chétivement ce qui lui était nécessaire. Mais il respirait un air vif et pur, et il avait sous les yeux une vue splendide : au premier plan la plaine d'Yverdon, les lacs de Neuchâtel et de Morat, puis le plateau vaudois et fribourgeois avec ses mille détails, plus loin le lac Léman, enfin la longue chaîne des Alpes aux sommets abrupts et glacés. Dans sa haute solitude, le vieillard trouvait enfin le repos dont il avait tant besoin; mais c'était un repos désolé; et il épanchait ses douleurs dans des poésies qui méritent d'être conservées, non point pour leur mérite littéraire, mais comme témoignage des chagrins que lui a causés sa faiblesse. Pestalozzi avait rarement écrit des poésies, bien qu'il fût poète par le cœur et par l'imagination; on ne comprendrait guère pourquoi il écrivait alors en vers, si l'on ne savait qu'à cette époque de sa vie, et depuis longtemps déjà, il travaillait à une série d'exercices élémentaires de langage, auxquels souvent il mettait la mesure et la rime comme moyen mnémonique d'en faciliter l'étude à l'enfant. La même forme se présenta naturellement à lui quand il voulut exhaler ses douleurs à Bullet.

Voici le sens de quelques-unes de ces poésies :

Heureux est le coin où je prie en repos,
Malheureux est celui où je fais le mal.
Triste est le coin où je me réfugie en pleurant,
Effrayant est celui de l'abîme que je fuis,
Et en voulant le fuir je m'en rapproche,
Et en m'en rapprochant je doute,
Et en doutant je m'y précipite . . .
Dans la tombe du désespoir!

Arc-en-ciel! arc-en-ciel!
Tu annonces les délices de Dieu;
Répands aussi sur moi tes couleurs et ton doux éclat!

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Viens briller dans le violent orage qui remplit ma vie!
Annonce-moi un meilleur matin! annonce-moi un
meilleur jour!

Arc-en-ciel! arc-en-ciel!
Dieu m'a soutenu dans les jours d'orage;
Mon âme, loue l'Eternel!
Dois-je mourir avant que tu m'apparaisses
Et que tu m'apportes les joies d'un meilleur jour?
Dois-je boire jusqu'à la lie le calice de la chicane et de
la rancune?
Dois-je mourir avant que vienne ma paix, la paix que
je cherche?
Je reconnais mes fautes et ma faiblesse;
Je pardonne à tous leurs fautes,
Je leur pardonne avec amour et avec larmes.
C'est dans la mort que je trouverai la paix;
Le jour de ma mort sera mon meilleur jour; [jours
Que tu seras beau, quand tu annonceras mes meilleurs
En brillant sur ma tombe abandonnée,
Arc-en-ciel! arc-en-ciel!
A la mort de ma compagne,
Les flocons brillants d'une neige d'hiver
Tombaient comme un doux témoignage
Dans sa fosse ouverte.
De même, arc-en-ciel! arc-en-ciel!
Apporte-moi un amical témoignage
Le jour de ma mort.
Dieu m'a soutenu pendant les jours d'orage;
Mon âme, loue l'Eternel,
Dieu lui-même habite en toi,
En toi-même est son temple.
Loue Dieu, mon âme!
Prêtresse du temple de ton Dieu!
Ni les hauteurs de la terre, ni les hauteurs des cieux,
Ni l'océan des étoiles, ni l'armée des nuages
N'arracheront de ton être la présence de ton Créateur.
Aucune science humaine, aucun honneur du monde,
Ne t'enlèveront ton Dieu, qui t'apparaît en toi-même,
Comme tu le reconnais dans l'araignée et dans le ver.

Cependant le repos, joint au bon air de la montagne, avait rendu à Pestalozzi du calme et des forces; il ne tarda pas à revenir à Yverdon. Alors ses amis essayèrent encore une fois de le délivrer de la domination de Schmid, et de rendre heureux et tranquilles les derniers jours de sa vie.

Jullien, Fellenberg, Charles Ritter, cherchèrent ensemble le moyen de sauver le vieillard et son institut. Pestalozzi vint plusieurs fois à Hofwyl; il y fit même des séjours prolongés, pendant lesquels il retrouvait courage et gaieté, et ne cessait de travailler à ses exercices pour l'enseignement élémentaire de la langue. Un soir qu'il arrivait de Berne à Hofwyl à pied (5 km.), il demanda de la lumière pour pouvoir écrire pendant la nuit, selon son habitude. Fellenberg, voulant épargner au vieillard le bruit de son institut, l'avait logé dans le voisinage, au château de Diemerswyl, où demeurait M. Van Muyden, Hollandais qui s'occupait beaucoup d'éducation, et qui plus tard fut conseiller d'état à Lausanne.

Le 17 octobre 1817, après de longues tractations, Pestalozzi et Fellenberg adoptèrent une convention en dix-huit articles, dont voici les principales dispositions :

Une école-asile de pauvres serait fondée, dans un lieu encore à déterminer, d'après les plans et instructions de Pestalozzi, avec une position financière indépendante de l'institut d'Yverdon. Celui-ci serait réorganisé sous la haute surveillance de Pestalozzi et Fellenberg réunis, lesquels d'un commun accord lui nommeraient un directeur et les maîtres nécessaires à un bon établissement d'instruction pour les classes moyennes; cet institut devrait subsister par ses propres ressources. Dès qu'il y aurait un excédent de recettes, il serait employé à recevoir à l'institut des enfants pauvres. Quand Schmid ne serait plus

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

nécessaire à l'institut, il quitterait Yverdon pour venir diriger l'école de pauvres sous Pestalozzi, qui lui fournirait deux aides. Pour garantir l'existence de l'institut et de l'asile, ces deux fondations de Pestalozzi seraient mises sous la protection des amis de l'humanité, et particulièrement d'une grande commission, dont seraient priés de faire partie MM. Zellweger, de Trogen; de Rougemont, de Neuchâtel; May de la Schadau, de Berne; de Mollin, de Lausanne, et le père Girard, de Fribourg. Gottlieb, le petit-fils de Pestalozzi, devait venir incessamment à Hofwyl pour y suivre les travaux de l'école d'agriculture et de l'école de pauvres de Fellenberg, afin de se mettre en état de diriger à Neuhof, et le domaine et l'école de pauvres que Pestalozzi désirait y établir.

Mais Schmid avait fait promettre à Pestalozzi de ne rien conclure sans l'avoir consulté; c'est pourquoi le vieillard, bien que d'accord avec Fellenberg sur tous les points de la convention, ne voulut la signer qu'après y avoir ajouté une réserve qui lui permettait de se dégager à bref délai.

En effet, Schmid désapprouva l'arrangement; il persuada à Pestalozzi que cet acte le mettait entièrement sous la dépendance de Fellenberg, et tout fut rompu. Désormais les amis du vieillard n'osèrent plus rien entreprendre en sa faveur.

Fellenberg raconte[1] en détail toutes ces négociations, avec pièces à l'appui; il juge Schmid très sévèrement et ne lui prête que des vues personnellement intéressées. Quoi qu'il en soit, nous sommes persuadé qu'une association durable de Pestalozzi et Fellenberg n'était pas plus possible en 1817 qu'elle ne l'avait été en 1805.

Vers la fin de 1817, Jullien, tous les Français, un

[1] *Heinrich Pestalozzi's bis dahin unedirte Briefe und letzte Schicksale*, Bern. 1834.

grand nombre d'autres élèves, et presque tous les bons maîtres avaient quitté l'institut, et celui-ci restait dans le plus triste état sous tous les rapports.

En revanche, la souscription aux œuvres de Pestalozzi avait admirablement réussi, tant était vive encore, dans une grande partie de l'Europe, la sympathie pour le célèbre vieillard. L'empereur de Russie avait souscrit pour 5000 roubles, le roi de Prusse pour 400 thalers, le roi de Bavière pour 700 florins. Grâce à l'habileté de Schmid et à la bonne volonté de l'éditeur Cotta, de Stuttgard, l'auteur de *Léonard et Gertrude*, sans avoir eu aucun risque à courir, allait recevoir 50 000 fr.

Ce succès ranima le courage, les espérances et les illusions, hélas! de Pestalozzi; il crut le moment venu où il pourrait enfin réaliser les rêves de sa vie. Il rappela près de lui son petit-fils Gottlieb, son seul héritier, dans l'espoir d'en faire le continuateur de son œuvre. Gottlieb, autrefois élève de l'institut d'Yverdon, avait montré si peu de dispositions pour l'étude, que son grand-père avait jugé bon de lui faire apprendre un métier manuel; il était tanneur à Zurich.

Le discours de Pestalozzi, au 12 janvier 1818, jour de son soixante-douzième anniversaire, est l'un des plus curieux et des plus importants qu'il ait prononcés. On y trouve sa doctrine éducative et philanthropique avec plus de force et de clarté peut-être que nulle part ailleurs; on y voit ses projets, ses plans, ses espérances pour l'avenir; puis l'état de sa pensée et de ses sentiments à l'égard de toutes les personnes qui l'entourent, et même des anciens amis qui viennent de l'abandonner. La longueur de ce discours nous empêche de le donner en entier; nous en traduisons les parties les plus instructives :

« Je me trouve maintenant dans la position d'un père de famille qui, voyant sa fin prochaine et voulant y préparer sa maison, réunit autour de lui les siens, qui sont

nombreux, et dans cette heure solennelle leur ouvre son cœur de père, leur explique l'état de sa maison, les projets et les désirs de sa vie, et les conjure de faire ce qu'il attend d'eux pour la réalisation de ses espérances.

» Je commence aujourd'hui la soixante et treizième année de ma vie, qui a été plutôt une vie publique qu'une vie privée. Ce qui m'occupe en ce moment, ce n'est point ma position privée, ce que je désire assurer après ma mort, c'est en quelque sorte mon œuvre publique, c'est le peu qu'il m'a été donné de faire pour un grand but, pour la révélation et la diffusion des vrais principes du soin des pauvres et de l'éducation; but qui exige le concours de beaucoup d'hommes dévoués à la patrie et à l'humanité.

« Amis! en ce moment je me sens obligé de le dire, et je le dis avec une conviction inébranlable : notre partie du monde, pour ce qui concerne l'éducation et le relèvement des pauvres, est depuis longtemps plongée dans une atmosphère d'erreur telle, qu'elle n'emploie que des moyens artificiels qui vont contre son but. Cette erreur a tellement pénétré la pensée, les sentiments et les habitudes des hommes, que contre elle la vérité et l'amour sont impuissants; elle est semblable à un épais brouillard que ne peuvent pénétrer ni les rayons ardents du soleil, ni la douce lumière de la lune. Je le sais; ce que je dis maintenant sera mal compris, précisément à cause de cette erreur de pensée, de sentiments et d'habitudes qui, pour les hommes de ce siècle, est devenue une seconde nature. Et de même que cette erreur invétérée fausse les vues et les moyens de ceux qui voudraient secourir les malheureux, de même elle fausse les vues, les sentiments et les aspirations des malheureux qui ont besoin de secours.

» Mais moi, je suis mort au temps présent. Ce monde et ce siècle ne sont plus rien pour moi. Je suis possédé par un rêve, par l'image de l'éducation de l'homme, de l'éducation du peuple, de l'éducation des pauvres, dans un monde débarrassé de tout ce que celui-ci a de faux et d'artificiel. Mais je m'abandonne à mon rêve, et mon rêve m'inspire. L'éducation intérieure et sainte, la

meilleure éducation, m'apparaît sous l'image d'un arbre planté au bord des eaux courantes. Voyez ce qu'il est! D'où sort-il, avec ses racines, son tronc, ses branches, ses rameaux, ses fruits? Voyez! vous mettez un petit noyau dans la terre. En lui est l'esprit de l'arbre; en lui est l'essence de l'arbre; il est la graine de l'arbre. Dieu est le père, le créateur du noyau et de la terre féconde; Dieu est grand dans le noyau de l'arbre.

» Le noyau est l'esprit de l'arbre, il se fait à lui-même un corps. Regardez-le, quand il sort du sein de sa mère, du sein de la terre! Avant que vous l'ayez vu paraître il a déjà poussé une racine. Quand l'essence intérieure du noyau se développe, son enveloppe extérieure disparaît. Sa vie organique intérieure est passée dans la racine, et tout en est sorti. Voyez l'arbre entier, jusqu'aux faibles rameaux où pend le fruit; il est l'œuvre de la racine. C'est d'elle qu'est sortie la moelle, et le bois, et l'écorce. Dans le tronc, dans les branches, dans les rameaux c'est toujours la même moelle, le même bois, la même écorce, distincts et séparés, mais continus et sans lacune, se protégeant, se soutenant, se nourrissant l'un l'autre, par une même vie organique, et dans une harmonie conforme à la nature, à l'essence de l'arbre.

» Comme je vois croître l'arbre, ainsi je vois croître l'homme. Avant même que l'enfant soit né, il y a en lui les germes invisibles des dispositions que sa vie fera développer. Les forces diverses de son être et de sa vie se forment, comme dans l'arbre, en restant unies, quoique distinctes, pendant tout le cours de son existence.

» De même que les parties essentielles de l'arbre, toujours distinctes, animées par l'esprit invisible de leur organisme physique, c'est-à-dire travaillant dans l'harmonie préétablie et assurée de Dieu, concourent toutes ensemble à la formation du produit final de leurs forces, à la formation du fruit, de même aussi chez l'homme toutes les facultés du savoir, du pouvoir et du vouloir, distinctes mais unies par l'esprit invisible de l'organisme humain, travaillant dans l'harmonie divine de la foi et de l'amour, concourent toutes ensemble à former l'être inté-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

rieur, distinct de la chair et du sang, l'être éternel de justice et de sainteté, l'homme créé à l'image de Dieu, pour devenir parfait, comme son Père céleste est parfait.

» C'est l'esprit qui fait la vie, la chair ne sert de rien. L'esprit de l'homme n'est pas dans l'une de ses forces particulières; il n'est pas dans ce que nous appelons force; il n'est pas dans son poing, il n'est pas dans son cerveau. Le point de réunion de toutes ses forces, sa force réelle et effective, est dans sa foi et dans son amour.....

» Ces forces du cœur, la foi et l'amour, sont pour former l'homme immortel ce qu'est la racine pour former l'arbre...

» Mais ne regardez pas seulement l'arbre qui prospère; voyez aussi celui dont la racine rencontre un dur rocher, ou bien un sable sec et brûlant, ou bien encore une eau croupissante! Voyez alors cette racine se dessécher ou pourrir, et l'arbre entier périr avec elle! Alors considérez-vous vous-mêmes, et voyez si les forces organiques, qui devaient vous donner la vie, ne se perdent pas de manière à vous laisser périr. »

Après avoir développé les idées qui précèdent, après avoir reconnu que l'organisme humain diffère de l'organisme végétal et de l'organisme animal parce qu'il comprend la liberté et la conscience, Pestalozzi explique le rôle de l'éducation, qui doit préserver et diriger le développement des forces salutaires de l'enfant, comme le jardinier préserve et dirige la croissance de l'arbre. Puis il ajoute :

« Chacune de nos forces morales, intellectuelles ou industrieuses ne peut trouver qu'en elle-même, et non point dans des influences extérieures artificielles, la raison et le moyen de son accroisssement. Il faut que la foi procède de la foi, et non point de la connaissance et de l'intelligence de ce qui doit être cru. Il faut que la pensée procède de la pensée, et non point de la connaissance et de l'intelligence de ce qui doit être pensé ou des lois de la pensée. Il faut que l'amour procède de l'amour, et non pas de la connaissance et de l'intelligence de ce qu'est l'amour et de ce qui mérite d'être aimé. Il faut que l'art lui-même procède de l'art, du savoir-faire, et non pas de discours sans fin sur l'art et le savoir-faire. Et ce retour à la marche du véritable organisme de la nature humaine pour le développement de nos forces, exige absolument que l'œuvre de l'éducation soit subordonnée à la connaissance des lois qui régissent notre savoir, notre pouvoir et notre volonté...»

Ensuite Pestalozzi passe en revue sa vie entière en tant qu'elle a été consacrée à chercher les moyens de relever le peuple par l'éducation. Il reconnaît qu'il a toujours été trop faible pour faire réussir aucune de ses entreprises. Mais l'expérience lui a appris bien des choses, elle l'instruit encore chaque jour; et aujourd'hui il remercie Dieu de ne lui avoir pas permis de mettre la main à l'œuvre quand il n'était pas prêt, et de l'avoir obligé ainsi à travailler toujours. Il s'est ruiné et il a souffert bien longtemps, pour avoir essayé à Neuhof une maison de pauvres. Néanmoins, ce souvenir lui est cher. Il n'a jamais voulu vendre cette propriété, bien qu'elle lui coûte plus qu'elle ne lui rapporte. Il espère encore y fonder une école de pauvres; et dans ce but, il y fera commencer des réparations au printemps prochain. Plus loin, il reconnaît qu'un asile semblable ne saurait remplacer le foyer domestique vivifié par le cœur d'un père et d'une mère; et il ajoute :

» L'esprit religieux, qui fait la bénédiction du foyer domestique, existe encore au milieu de nous; mais il y est sans vie intérieure; il y est réduit à un esprit raisonneur, qui ne fait que disserter sur ce qui est saint et sur ce qui est divin... Cependant, l'esprit de bénédiction de la vraie doctrine de Christ paraît pousser de nouvelles et profondes racines au milieu de la corruption de notre race, et entretenir dans des milliers d'âmes une vie intérieure et pure. En vérité, c'est de là seulement qu'on peut attendre les principes et les forces nécessaires pour

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

combattre les idées, les sentiments, les désirs et les habitudes de notre siècle, que nous devons considérer comme les causes de l'abaissement du peuple. C'est par là seulement que nous pourrons reprendre et employer d'une manière bénie les vrais et seuls moyens d'éducation populaire et nationale, que Dieu avait placés au foyer domestique, et que depuis les premiers temps il avait maintenus par le trésor inépuisable de l'amour paternel et maternel.

» Le grand mal de notre siècle, l'obstacle presque insurmontable à tous les moyens de le régénérer, c'est que les pères et les mères de notre temps ont presque généralement perdu la conscience qu'ils peuvent quelque chose, qu'ils peuvent tout pour l'éducation de leurs enfants. Cette grande défaillance des parents, qui n'ont plus foi en eux-mêmes, nous prive de la base naturelle sur laquelle nous devrions appuyer tous nos moyens de réforme éducative. »

Pestalozzi examine ensuite ce qu'il y aurait à faire pour réagir contre le mal qu'il vient de signaler. Il indique sept moyens principaux. Il fait voir que ce n'est ni aux classes riches, ni aux classes pauvres, mais bien aux classes moyennes qu'il faut en commencer l'application. Le succès est plus facile pour la classe moyenne parce que c'est elle qui a le mieux conservé les habitudes et les vertus du foyer domestique. Puis c'est de la classe moyenne que la régénération peut plus facilement s'étendre aux autres portions de la société, car c'est elle qui fournit aux riches des instituteurs, et aux pauvres l'exemple et les conseils de protecteurs placés assez près d'eux pour les bien connaître et pour en être écoutés.

C'est parce que l'institut d'Yverdon est destiné à la classe moyenne que Pestalozzi lui attribue une grande valeur dans son œuvre régénératrice, c'est pourquoi aussi il veut tout faire pour que cet établissement continue, même après sa mort. Il observe qu'il n'aurait

pas pu trouver un pays, une ville, un local plus favorables. Il se loue de la sympathie, des facilités, de l'accueil que lui ont donné les autorités, les habitants, et surtout la portion la plus éclairée de la société d'Yverdon. C'est là d'ailleurs qu'il a déjà réuni et préparé beaucoup de moyens précieux; c'est là qu'il faut rester.

Après avoir longuement développé les idées que nous venons de résumer, Pestalozzi en revient à sa doctrine de l'*éducation élémentaire* comme seul moyen de régénérer, non seulement le pauvre peuple, mais toutes les classes de la société, et il ajoute :

« L'éducation élémentaire n'est autre chose qu'un retour suprême au véritable art éducatif, à celui du foyer domestique dans toute sa simplicité. Et c'est vraiment l'art suprême. Ses moyens ne sont point des dons particuliers de savoir et d'habileté, semblables aux arrosoirs que le jardinier vient verser sur une terre sèche; la terre se dessèche de nouveau et doit attendre qu'une main soigneuse lui apporte un nouvel arrosement, non, non; les moyens de l'éducation élémentaire ressemblent à une source vive qui coule toujours et qui ne laissera jamais la terre se dessécher. Non, non, les effets d'une vraie culture élémentaire ne sont point passagers; ils sont la mise en activité des forces de la nature humaine, qui produisent toute connaissance et tout savoir-faire.....

» Je destine la somme de 50000 francs que me rapportera la souscription à former un capital inaliénable, dont l'intérêt annuel sera perpétuellement employé comme il suit :

» 1° A continuer la recherche et l'expérimentation de moyens toujours plus simples pour l'enseignement élémentaire du peuple au foyer domestique.

» 2° A former dans cet esprit et dans ce but de bons maîtres et de bonnes maîtresses.

» 3° A fonder une ou plusieurs écoles modèles pour y instruire des enfants selon les principes indiqués ci-dessus.

» 4° A continuer la recherche des moyens propres à régénérer parmi le peuple l'éducation domestique.

« Maintenant j'ai fait ma part selon mes forces ; j'ai déposé ma pite sur l'autel de la patrie et de l'humanité. Mais l'âge me dit que mon influence personnelle ne saurait plus durer longtemps ; c'est pourquoi je vais faire tout ce qui sera nécessaire pour consolider ma fondation par des appuis extérieurs. Je vais m'adresser à Messieurs de Rougemont, procureur général à Neuchâtel ; de Mollin, banquier à Lausanne ; Doxat, de Turin, et Constançon, à Yverdon ; je suis déjà en rapport avec ces deux derniers pour mon administration financière. Je prierai ces Messieurs de recevoir tout l'argent produit par la souscription, de le placer solidement et d'en remettre chaque année l'intérêt aux personnes que j'aurai désignées pour diriger mes fondations.

» Je sais bien que la somme produite par la souscription est tout à fait insignifiante pour une pareille destination ; mais je considère nos travaux et les expériences faites jusqu'à ce jour avec toute ma maison, comme le capital réel de notre fondation ; et la pite que j'y ajoute ne restera pas seule, j'ose l'espérer. Par l'œuvre de ma vie, par celle de Niederer, Krusi, Mieg, Jullien, de Muralt, Henning, et de bien d'autres amis dont la plupart sont maintenant loin de moi, l'intérêt d'un grand nombre d'hommes a été éveillé en faveur de notre entreprise ; on en sent généralement l'importance. J'espère donc qu'un grand nombre de mes contemporains voudront y prendre part, et que ma petite contribution disparaîtra sous l'abondance de leurs dons. »

Pestalozzi annonce ensuite qu'il travaillera le reste de ses jours à augmenter sa contribution : il laissera la souscription ouverte ; il ajoutera à ses œuvres plusieurs manuscrits importants qui ne sont pas encore achevés ; il va commencer la publication d'un journal sous le titre de : *Journal des fondations d'Yverdon.* Enfin, il ne considérera plus l'institut d'Yverdon comme sa propriété privée, mais comme appartenant à la personne morale de la fondation ; il reconnaît en même

temps que le produit de l'institut sera bien peu de chose pendant les premières années.

Pestalozzi rappelle encore l'essai d'une école de pauvres qu'il fit il y a cinquante ans à Neuhof, soutenu par le dévouement de sa femme ; il regrette que celle-ci ne vive plus pour le voir maintenant reprendre l'exécution de ce projet ; il remercie Dieu de lui en avoir donné la possibilité, comme une consolation pour ses vieux jours. Il annonce qu'il va mettre la main à l'œuvre ; mais il veut qu'on sache que l'asile nouveau de Neuhof ne pourra être qu'un secours incomplet donné à des malheureux qui souffrent et ne peuvent attendre ; tandis que son idéal, la réalisation entière de ses vues, ne peut venir que plus tard et comme résultat de l'œuvre qui sera continuée dans ses fondations d'Yverdon.

Plus loin, Pestalozzi fait observer que dans la classe moyenne il est beaucoup de familles qui ne peuvent payer pour leurs enfants le prix de leur pension à l'institut, et que c'est précisément de ces enfants élevés dans la gêne et dans l'économie, qu'il y a le plus à attendre pour le succès de son œuvre. C'est pourquoi il est décidé à les recevoir dans son institut à prix réduit, pourvu qu'ils aient de bonnes dispositions morales et religieuses, et une intelligence très bien douée. Ces enfants ne sont point habitués à avoir tous les jours du vin et de la viande : ils n'en auront pas davantage à l'institut ; il y aura pour eux une table séparée, mais l'égalité morale n'en sera pas troublée. Pestalozzi lui-même mangera avec eux, et il saura bien les empêcher de regretter la première table.

Après avoir ainsi exposé ses projets, Pestalozzi s'adresse à son petit-fils Gottlieb, qu'il aperçoit au milieu des assistants après une absence de quatre ans. Il le remercie d'être revenu, de lui avoir dit qu'il veut se dé-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

vouer à l'œuvre de son grand-père et s'efforcer de devenir semblable à lui, qu'il lui suffit de la fortune laissée par sa grand'mère et qu'il ne regrettera jamais celle qui est donnée à la fondation. Pestalozzi le loue d'avoir ainsi choisi la bonne part ; c'est sans scrupule qu'il dispose pour son œuvre de tout ce qu'il possède, car il laisse à son petit-fils une vocation qui vaut mieux que tout l'or du monde. Il encourage Gottlieb, il lui donne des conseils, il lui dit qu'il trouvera en Schmid un appui fort et dévoué. Il rappelle que Schmid seul a pu le sauver et le soutenir ; il fait son éloge, et en même temps il se défend d'en avoir fait son idole. Chacun a ses défauts ; Schmid a les siens et Pestalozzi les connaît bien, car il en souffre souvent, mais Schmid a précisément les qualités qui manquent au vieillard, on trouverait difficilement deux hommes plus différents. Schmid apporte à Pestalozzi la force, la persévérance et un dévouement absolu.

Il aborde ensuite les divergences de vues qui se sont manifestées dans sa maison, et les funestes dissentiments qui en ont été la suite. Voici l'explication qu'il en donne.

Dans les premiers temps de sa réunion avec ses collaborateurs, Pestalozzi a cru voir que le monde voulait ce qu'il voulait et aimait ce qu'il aimait; le gouvernement l'appuyait, le public trouvait excellent ce qu'il faisait, avant que lui-même sût bien ce qu'il voulait faire. Plein d'une aveugle confiance, il crut tout facile; il s'est laissé entraîner dans une entreprise compliquée, sans penser qu'il était incapable de gouverner un personnel nombreux, et sans remarquer que la vérité acceptée par tous ses collaborateurs prenait chez chacun d'eux un développement différent, parce que chacun travaillait de son côté en toute liberté, selon sa propre individualité. Lorsque Pestalozzi s'en est aperçu, il a cru devoir fermer les yeux

et sa négligence à cet égard a duré des années, jusqu'à ce que la confusion et l'anarchie fussent devenues menaçantes pour le succès de son œuvre. Alors il a senti la nécessité de gouverner, et il a trouvé un appui pour soutenir sa faiblesse. Par là il a froissé chez ses collaborateurs des idées invétérées que chacun tenait pour la vérité absolue.

Pestalozzi reconnaît qu'il est lui-même la cause de ce mal, et il n'en accuse personne ; mais il lui semble qu'on pourrait s'élever au-dessus de ces divergences d'idées pour travailler ensemble à un but qui est grand, juste et saint. Aujourd'hui il a surmonté bien des obstacles ; il possède enfin les moyens de réaliser les projets qui ont occupé toute sa vie : mais il a un urgent besoin d'avoir à ses côtés des hommes capables et dévoués pour le seconder.

Il continue ainsi :

« Je m'adresse premièrement à vous, Niederer et Krusi ! au jour où je fais une fondation que nos arrière-neveux béniront ; c'est vous que j'appelle ; redevenez aujourd'hui les fils de ma maison ! soyez avec moi les fondateurs de cette œuvre ! Un jour, quand nos misères humaines seront oubliées, quand notre chair et notre sang auront depuis longtemps disparu dans le tombeau, des pauvres sauvés, relevés, rendus heureux à leur foyer domestique, par les effets de cette fondation, béniront tous ceux qui auront pris part à cette œuvre, et vous béniront comme membres de cette pieuse association. Vous l'êtes réellement, vous l'êtes pour le salut des pauvres, Niederer et Krusi ! Vous avez passé une grande partie de votre vie à chercher les moyens de cette œuvre. Ce n'est pas moi qui ai réussi selon ma volonté, ce n'est pas vous non plus ; mais sans vous rien n'aurait été possible, et je reconnais le grand service que votre vie a rendu à mes entreprises. C'est la main du Seigneur qui vous a dirigés vers mon but, qui a été votre but, et qui reste toujours votre but. Oubliez ce qui est derrière vous ! marchez de-

vant vous ! marchez avec moi vers notre but ! Embrassez aujourd'hui la cause de notre fondation, dans le sentiment d'une union pure et pleine d'espérance !

» Niederer ! je pose aujourd'hui la première pierre d'un édifice qui sera d'abord bien petit, mais qui peut devenir un jour le grand temple de l'éducation tel que tu te le représentes, et qui, avec la bénédiction de Dieu, peut certainement réaliser tes aspirations les plus élevées. Niederer ! je ne suis pas capable, moi, par la profondeur de ma pensée, de communiquer aux hommes la vérité telle que je la sens ; ce n'est que par le cœur que je m'approche de ce but et je sais que ce n'est pas suffisant ; je sais que pour un tel but, ton concours est nécessaire. Tu vois la vérité dans un grand ensemble bien lié ; et moi je ne sais pas embrasser cet ensemble. Niederer ! chacun a son talent ; nous reconnaissons le tien, et nous sentons que nous en avons besoin pour élever notre vérité à la hauteur d'une science, et pour montrer au monde qui pense et qui cherche qu'elle est en parfaite harmonie avec la foi en Jésus-Christ. Nous reconnaissons que par tes efforts vers ce but tu satisfais au besoin le plus relevé de notre époque, et tu rends un vrai service à l'humanité. Et, vraiment, Niederer, nous honorons la force que tu as apportée à tes enseignements pour affranchir la volonté humaine de l'influence de la chair et du sang, ce qui sera toujours le but essentiel de l'éducation. Nous avons vu le succès de tes efforts sur un grand nombre de nos élèves. Nous l'avons vu sur les plus nobles d'entre eux. A cette heure solennelle, et en te remerciant de ce que tu as fait, nous te prions de ne pas priver notre maison de ton heureuse influence, de la lui continuer même après ma mort.

» Et toi aussi, cher Krusi ! je t'en prie, rappelle-toi les jours anciens, et crois bien que tu n'as point perdu l'amitié que tu m'avais inspirée. Comme toujours, nous mettons un grand prix à la bonté que nous reconnaissons en toi, et nous désirons que ton cœur revienne sincèrement à nous. Pense à toute l'étendue du bien dont nous avons aujourd'hui les moyens ! Nous recherchons le renouvellement de ton concours pour ton but qui est

aussi le nôtre, pour ton bonheur comme pour le nôtre. Krusi ! en ce jour où je dispose ma maison pour m'en aller en paix au lieu où tous les vertiges de la vie prennent fin, où toutes ses difficultés et ses illusions se perdent dans la douce lumière de Dieu, en ce jour je te prie de concourir de nouveau, de tous tes moyens, à tout ce que mon œuvre a de plus essentiel et de plus saint.

» Je m'adresse aussi à toi, mon cher Lange ! tu es venu m'aider dans un moment où j'avais un besoin urgent de ton secours, où mon entreprise se débattait entre la vie et la mort... Ces heures de salut sont sacrées, elles fondent une vraie, une chaude reconnaissance. Sois avec nous un fondateur de l'association nouvelle, un conducteur de l'institut qui deviendra plus important qu'il ne l'a encore été. Ami ! tu te réunis à ma maison dans un moment où elle n'est plus qu'une personne morale, solennellement consacrée aux pauvres, et où elle ne peut plus offrir aucun avantage économique à ceux qui la servent.

» Et toi aussi, Schmid ! tu as renoncé à tes droits, à tes intérêts économiques, non seulement pour le présent, mais aussi pour l'avenir. Cependant je ne veux plus rien dire de toi maintenant ; je pourrais n'être pas cru en plusieurs points où je ne ferais qu'exprimer mes convictions. Continue seulement à faire ce que tu as fait jusqu'ici ! Travaille encore pour moi et pour ma maison, avec cette force que tu as déjà consacrée à mon œuvre, bien que tu aies été méconnu ! L'action, une action persévérante, finit par vaincre toutes les opinions, quelque tenaces qu'elles soient.

» Je m'adresse maintenant à vous tous, instituteurs de ma maison réunis devant moi, et à ceux que le Seigneur notre Dieu voudra encore nous envoyer. Je vous conjure tous de continuer à prendre une part active et animée, persévérante et cordiale, à l'œuvre de ma vie pour laquelle Dieu me donne aujourd'hui des moyens qui peuvent être une source de bénédictions pour la patrie et pour l'humanité. Attachons-nous sérieusement aux devoirs que nous impose ce bienfait de la Providence.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

» Amis, le but essentiel et le premier devoir de no tre association, n'est pas une nouvelle méthode d'éducation, quelque importante qu'elle soit en ce que par ses moyens de foi et d'amour elle doit être une réalisation de l'esprit du christianisme ; non ! Le but essentiel et le premier devoir de notre association, c'est de soigner consciencieusement les enfants qui nous sont confiés, en sorte de tenir ce que nous avons promis et de justifier les espérances que nous avons fait naître... A présent j'ai plus de courage que jamais. Je sais que je ne mourrai pas avant d'avoir trouvé tout ce qui m'est nécessaire pour que mes enfants soient à chaque instant, et du matin au soir, sous les yeux d'hommes, qui travaillent à leur salut avec crainte et tremblement, et qui travaillent à celui des enfants comme au leur propre. Amis, je vous remercie de tout ce que vous faites au milieu de nous pour les progrès de l'art ou de la science, et de tout le secours que vous me donnez pour la conduite de la maison. Mais voici ce que je demande surtout de vous, car c'est notre obligation la plus sainte et la plus élevée : Veillez sur mes enfants ! priez avec eux, et priez pour eux ! Amis et frères ! en ce jour solennel où je dispose ma maison pour entrer dans la vallée de la mort qui conduit à la résurrection, je vous en prie, ne me regardez pas selon la faiblesse de ma vie, mais souvenez-vous de mes paroles ! Vous savez maintenant dans quel sentiment je vous appelle tous à une sainte union. Aimez-vous les uns les autres comme Jésus-Christ nous a aimés. La charité est patiente ; elle est pleine de bonté ; la charité n'est point envieuse ; la charité n'est point insolente ; elle ne s'enfle point d'orgueil ; elle n'est point malhonnête ; elle ne cherche point son intérêt ; elle ne s'aigrit point ; elle ne soupçonne point le mal ; elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité ; elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. Amis et frères ! faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent ! Amassez des charbons de feu sur la tête de vos ennemis ! Que le solei ne se couche point sur votre colère ! Quand tu apportes une offrande à l'autel, réconcilie-toi premièrement avec ton frère, et ensuite apporte ton offrande ! Qu'il n'y ait parmi nous aucune dureté, même envers ceux qui nous font du tort ! Que toute dureté humaine s'anéantisse sous la sainteté de notre foi ! Elle doit s'anéantir dans la sainteté de la foi chrétienne. Que personne de vous n'excuse sa dureté envers ceux qui ont des torts. Que personne ne dise que Jésus n'a pas aimé les injustes, ceux qui faisaient le mal ! Il les a aimés d'un amour divin, il est mort pour eux. Ce ne sont pas les justes, ce sont les pécheurs qu'il a appelés à la repentance. Il n'a pas trouvé le pécheur croyant, il l'a rendu croyant par sa propre foi ; il ne l'a pas trouvé humble, il l'a rendu humble par sa propre humilité. En vérité, en vérité, c'est par son divin service dans la position la plus humble qu'il a vaincu l'orgueil du pécheur, qu'il lui a donné la foi et l'amour divin dont son cœur débordait. Amis et frères ! si nous faisons de même, si nous nous aimons les uns les autres comme Jésus-Christ nous a aimés, alors nous pourrons surmonter tous les obstacles qui nous séparent du but de notre vie, et fonder le bonheur de notre maison sur le rocher éternel sur lequel Dieu lui-même a fondé le bonheur de l'humanité en Jésus-Christ. Amen ! »

Ce discours est curieux et instructif à divers égards ; on y retrouve bien Pestalozzi, et pourtant on y aperçoit aussi çà et là l'influence de Schmid. Nous aurions voulu le traduire en entier, mais dans sa première édition il n'a pas moins de cent treize pages ; dans celle de Cotta il a subi de larges retranchements qu'on ne peut attribuer qu'à la censure de Schmid ; ainsi par exemple, on n'y retrouve plus l'appel si pressant adressé à Niederer et à Krusi, et qui était resté sans effet. C'est en général dans la première édition des écrits de Pestalozzi qu'il faut aller chercher toute sa pensée, et ses livres sont devenus introuvables ; mais le texte primitif et les changements qu'il a subis sont reproduits dans la collection Seyffarth.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Fellenberg dit [1] que le 12 janvier 1818, immédiatement après le discours du vieillard, Schmid prit la parole pour déclarer qu'il n'approuvait point la donation faite par Pestalozzi, mais que néanmoins voulant s'associer sans réserve à sa fondation, il lui abandonnait toute sa fortune qui était de 6000 francs. Fellenberg prétend que Schmid jouait ici la comédie, que c'était pour augmenter le produit de la souscription qu'il avait poussé Pestalozzi à annoncer son projet de fondation, et que c'est encore lui qui, deux ans plus tard, quand Gottlieb devint son beau-frère, obligea le vieillard à déclarer qu'il était hors d'état d'exécuter la fondation à laquelle il s'était engagé. On sait que Fellenberg n'aimait pas Schmid, et qu'il le jugeait très sévèrement ; il ne faut donc accueillir qu'avec une extrême réserve une pareille allégation.

Cependant l'école de pauvres était toujours le projet favori de Pestalozzi ; il y revenait sans cesse ; et pour ce rêve de sa jeunesse, il oubliait très facilement les plans grandioses qui n'étaient chez lui qu'une conception toute récente. Il voulait mettre enfin la main à l'œuvre, mais Schmid s'y opposait parce qu'on avait assez d'autres affaires sur les bras. Le vieillard insistait ; toujours repoussé, il revenait sans cesse à la charge. Un grotesque épisode de cette lutte nous est raconté par un témoin oculaire parfaitement digne de foi. C'est Mme la veuve Kraft qui habite maintenant Berthoud ; en 1818 elle était Mlle Anna-Francisca-Thérésia Kuster, âgée de treize ans, fille aînée de la belle-fille de Pestalozzi. Elle se rappelle qu'un jour Pestalozzi priait instamment Schmid de lui laisser fonder son école de pauvres ; celui-ci ne voulait pas l'écouter, lui tournait le dos et le fuyait, le vieillard le suivait, et ils tournaient ainsi autour de la table avec

[1] *Heinrich Pestalozzi's bis dahin unedirte Briefe und lezte Schicksale.* Berne 1834.

une rapidité de plus en plus grande. Enfin comme Schmid faisait la sourde oreille, Pestalozzi, qui ne pouvait le rejoindre, ôta ses souliers et les lui lança dans le dos.

Et cependant, cette fois, ce fut Pestalozzi qui eut le dessus : l'école de pauvres s'ouvrit cette même année 1818, au hameau de Clendy, à quelques minutes d'Yverdon, dans la maison où fut plus tard le pensionnat Daulte. Elle commença avec douze enfants pauvres, des deux sexes, la plupart orphelins ou abandonnés. Le vieillard s'y consacra tout entier, malgré ses soixante-douze ans, avec la même activité, le même zèle, la même chaleur de cœur que dans le temps de sa jeunesse, et, ce qu'on aura de la peine à croire, avec le même succès admirable qui avait couronné ses premiers efforts à Neuhof, à Stans et à Berthoud. Telle est la puissance du cœur pour une éducation conforme aux lois de la nature humaine, que cet homme, qu'on voyait toujours distrait, gauche et embarrassé dans la pratique, cet homme auquel manquait absolument l'adresse, le savoir-faire et les avantages extérieurs, s'emparait comme par enchantement de l'attention, de la volonté et des cœurs des petits enfants qui l'entouraient.

Au bout de quelques mois, le nombre des élèves de Clendy s'élevait à trente, et leurs progrès étaient merveilleux. Pour en donner une idée, nous traduirons ce qu'en dit le professeur Heussler, l'un des meilleurs biographes de Pestalozzi :

« Des enfants de cinq à six ans s'occupaient avec joie, pendant des heures, à des exercices sur les nombres et sur les formes. Quelques-uns des plus jeunes apprenaient aussi quelque chose sans qu'on s'occupât d'eux, et uniquement en assistant aux leçons. Il y en avait dont le zèle était tel, qu'on devait les retenir plutôt que les exciter. Bientôt les élèves furent appelés à enseigner

eux-mêmes ; ils le firent par plaisir et avec succès. Hiver et été, de jour et de nuit, ils couraient souvent jusqu'à Grandson (à quelques kilomètres d'Yverdon), pour y donner des leçons à des personnes plus âgées, et veillaient une partie de la nuit. A Yverdon, on préférait leur enseignement à celui des maîtres émérites. Ils savent, disait-on, donner l'instruction aux enfants, sans que ceux-ci s'aperçoivent qu'ils doivent apprendre quelque chose, et quand on y regarde de près, on dirait qu'ils tirent le savoir de leurs écoliers eux-mêmes. »

Ce nouveau succès de Pestalozzi excita une nouvelle admiration. De toutes parts on venait voir l'école de Clendy. Les Anglais surtout s'enthousiasmèrent, comme avaient fait d'abord les Allemands, puis les Français. Ils firent entrevoir au vieillard la possibilité de gagner l'Angleterre à son système d'éducation ; ils lui demandèrent de recevoir à Clendy des enfants riches, qui payeraient leur pension, et qui plus tard iraient porter sa méthode au delà de la Manche. Pestalozzi eut la faiblesse d'y consentir, et bientôt son institution perdit le caractère qu'il avait voulu lui donner. L'enseignement y devint plus relevé, plus scientifique ; on y enseigna la langue anglaise. En même temps le régime intérieur de la maison perdit quelque chose de sa première simplicité.

Ce fut alors que Schmid, qui n'avait consenti qu'à regret à la fondation d'un asile de pauvres, sut profiter habilement des circonstances pour en empêcher la continuation. Se fondant sur les succès obtenus par les élèves de Clendy dans l'enseignement, il conseilla à Pestalozzi de convertir son asile en une école normale, de la placer au château où tous les moyens d'instruction se trouvaient réunis. Dans un écrit publié en 1820 et intitulé : *Un mot sur l'état de mes travaux pédagogiques, et sur l'organisation de mon institut*, Pestalozzi reconnaît lui-même que c'est Schmid qui lui a donné ce conseil.

Le projet de cette réunion des deux établissements dans le château existait déjà au printemps de 1819 ; on le voit par un feuillet imprimé, qui fut répandu abondamment à Yverdon et dans les environs. Cette pièce, écrite en français, signée par Pestalozzi, et datée du 26 mai 1819, est assez curieuse pour que nous la transcrivions en entier ; nous ne changeons rien au style :

« Depuis les quinze années que je suis établi en cette ville, l'entrée de ma maison d'éducation a été entièrement libre pour tout le monde, du matin jusqu'au soir. A la vérité il en est résulté des inconvénients qui cependant étaient supportables et auxquels je me soumettais en considération des circonstances. Mais celles-ci ayant changé en partie, cette facilité ne peut plus avoir lieu au même point. Quoique ce soit dans la nature de mes desseins d'agir ouvertement, et quoique je ne demande pas mieux que de faire connaître mes efforts et mes essais à tous ceux qui s'intéressent à l'éducation, je ne puis m'empêcher de prier toutes les personnes qui désirent voir mon institut de Clendy, de le faire savoir d'abord au bureau du château, afin qu'on puisse leur fixer l'heure convenable pour les recevoir.

» Les enfants réunis dans ce nouvel établissement formant plutôt une famille qu'une école, et prenant part aux occupations domestiques, ne sont pas plus à même de recevoir à chaque moment des étrangers, que toute autre famille bourgeoise. Etant obligé de rendre ces enfants, aussi vite que possible, propres à leur destination, il me faut observer la plus grande économie dans l'emploi de leur temps. S'il plaît à Dieu, les résultats de leur éducation seront bientôt visibles dans l'institut du château, et me mettront en état non seulement d'y appliquer dans toute son étendue ce qui se fait à Clendy du propre mouvement des enfants, mais encore d'y ouvrir des leçons dans les parties de la méthode parvenues

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ALERE FLAMMAM VERITATI BENEMERITA NUEVO LEON UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

à un degré de perfection, pour des personnes qui ne sont pas attachées à l'institut du château, leçons auxquelles les enfants les plus avancés de l'institut de Clendy seront admis et employés. D'abord et particulièrement ce sera le cas pour les leçons de langue anglaise qui seront données au château dans très peu de temps par des Anglais, et aussi à des personnes du sexe, s'il s'en trouve qui le désirent. J'en attends l'été prochain de l'étranger, qui ont l'intention de s'instruire dans quelques branches de la méthode, et j'accorderai volontiers à quelques autres personnes la facilité d'assister aux cours qu'elles feront. On peut être convaincu que je ne néglige rien pour avancer, autant qu'il m'est possible, dans les efforts que je fais pour améliorer les moyens d'éducation ; mais on ne pourra pas m'en vouloir, si d'un côté j'ai la meilleure volonté de m'abandonner à tous ceux qui y prennent un intérêt véritable, et si de l'autre côté je souhaite qu'on dispense mes deux instituts de toutes les visites, qui n'ayant d'autre motif que la curiosité, font perdre inutilement du temps à moi et aux personnes qui me sont confiées. »

Il est profondément triste que Pestalozzi ait mis son nom au bas de cette pièce, dont le but principal était parfaitement juste et depuis longtemps nécessaire, mais qui s'allonge en une sorte de réclame où l'on ne reconnaît plus le noble réformateur de l'éducation.

Au mois de juillet de la même année, l'institut de Clendy fut réuni à celui d'Yverdon dans le château ; les jeunes filles furent installées au second étage de la façade du nord, dans l'appartement qui avait été celui de M. et Mme Pestalozzi. En même temps on fit au château diverses réparations, on construisit plusieurs chambres nouvelles dans les tours et des cheminées dans les salles qui en manquaient.

Le 23 juillet 1819, la municipalité d'Yverdon, répondant à Pestalozzi pour lui accorder quelques nouvelles réparations, profite de cette occasion pour lui dire

qu'on regrette cette fusion des deux instituts, et que l'opinion publique n'approuve pas la réunion de jeunes gens des deux sexes dans le même bâtiment.

L'école de pauvres de Clendy n'avait duré qu'un an ; elle avait encore donné de la joie au vieillard. Dans ses derniers jours, dans ses jours de déceptions et de ruine, elle avait brillé d'un éclat vif et doux, d'un éclat passager qui rappelle l'arc-en-ciel que Pestalozzi désirait pour sa tombe, quand il écrivait à Bullet sa poésie de désolation.

Ce dernier succès, tout éphémère qu'il fut, ne resta pas inutile à l'humanité. Les petits enfants réunis à Clendy, amusés, occupés et instruits sous la discipline rationnelle, douce et paternelle de Pestalozzi, ont fourni le modèle d'une précieuse institution éducative de notre siècle. Ecoutons à ce sujet M. le professeur Vulliemin :

« L'action de Pestalozzi a duré plus que son institut ; elle lui a survécu à lui-même et lui survivra longtemps encore. La fleur, le fruit ont disparu, mais la semence s'est répandue sur tout le globe. On n'écrit plus un livre sur l'éducation dans lequel le nom de Pestalozzi n'occupe une place d'honneur. Et combien de mères ont appris de lui à entourer de nouveaux soins les premières années de leurs enfants ! Combien d'écoles son souffle n'a-t-il pas renouvelées ! Il existe partout maintenant des écoles enfantines ; je les ai vues naître auprès de lui ; et voici comment :

» L'institut d'Yverdon touchait à sa fin, quand Pestalozzi conçut le projet d'en revenir, à l'âge de 72 ans, à ses commencements, et de fonder en dehors de l'institut, une école d'enfants pauvres. Vous connaissez, à l'est d'Yverdon, sur la rive du lac, le hameau de Clendy ; c'est là que je l'ai vu reprendre sa tâche première, avec le même dévouement, la même jeunesse de cœur et une foi plus pure, pour obtenir les mêmes succès, et échouer aux mêmes écueils. Clendy tomba, comme allait tomber le

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

grand institut. Mais un homme s'était trouvé là, qui avait assisté à la passagère entreprise; c'était un Anglais, Greaves, d'un cœur chrétien et d'un esprit éclairé. Ce qu'il avait vu, il le porta en Angleterre; il l'y implanta; et c'est ainsi que les écoles enfantines prirent naissance. D'Angleterre, elles revinrent en Suisse, à Genève d'abord, puis à Nyon, puis partout. Nous n'avions pas compris Pestalozzi; nous comprîmes mieux les Anglais, quand ils nous donnèrent la traduction claire, applicative, mais quelque peu refroidie de son œuvre [1]. »

L'année 1820 fut encore pour Pestalozzi une époque d'illusions et de beaux rêves. Il avait réuni dans le château des pauvres et des riches, des garçons et des filles, une classe élémentaire de petits enfants, un collège et une école normale. Les enfants pauvres admis par bienfaisance, payaient peu ou point de pension, avaient une nourriture plus frugale que celle des riches, et vaquaient à des travaux domestiques pendant les heures de récréations où les autres s'amusaient. C'étaient en général les élèves des deux sexes de cette catégorie qui étaient destinés à devenir instituteurs et institutrices.

Schmid n'avait probablement voulu cet amalgame que dans des vues économiques; mais Pestalozzi y voyait pour son œuvre une condition de réussite nouvelle et bien précieuse. Pour faire partager à tous sa conviction à cet égard, il publia une brochure intitulée: *Un mot sur mes travaux pédagogiques et sur l'organisation de mon institut en l'année 1820.* Cet opuscule commence ainsi :

« En présentant aujourd'hui au public le nouveau plan d'organisation de ma maison, je me vois obligé, d'un côté à dire quelques mots de mes précédents travaux pour les progrès de l'éducation, de l'autre à donner quelques explications générales sur ce que je me sens le

[1] *Souvenirs;* première partie, pag. 36.

pouvoir et le devoir de faire pour consolider mon œuvre et pour en assurer la continuation après ma mort. »

Après avoir rappelé que le soulagement et le relèvement du peuple par l'éducation étaient le but de ses premiers travaux; après avoir reconnu qu'il manquait des forces et de la capacité nécessaires quand il fonda son institut à Berthoud, il aborde les dissentiments qui ont éclaté autour de lui à cause de sa faiblesse, et il leur attribue en grande partie les défauts qui ont gâté son œuvre. Aujourd'hui ces causes de troubles ont disparu; tous ses collaborateurs marchent avec ensemble dans la voie qui conduit directement au but. En même temps, les progrès de l'institut ne sont plus entravés par la gêne financière dont il a eu longtemps à souffrir. Néanmoins le public ne peut point encore apprécier la portée de ses travaux; pour détruire ces préventions, il faut non pas des paroles, mais des faits et du temps. Puis il ajoute :

La résolution prise par mon petit-fils de continuer mon œuvre, d'y consacrer entièrement sa vie, et de s'unir à mon ami Schmid par les liens les plus étroits [1], donne à notre entreprise, même sous le rapport économique, toute la solidité désirable.

» Mais ce qui est encore plus important que toute la sûreté économique et que tous les moyens extérieurs de notre œuvre, c'est que, par ma nouvelle institution pour former des instituteurs et des institutrices, j'ai réussi à poser une nouvelle base pour l'exécution de mon ancienne entreprise dans ce qu'elle avait de plus essentiel; et personne n'en pourra douter après avoir vu les résultats de la réunion de mes deux instituts, laquelle dure depuis plus d'un an et demi.

» On y verra par les faits, que les élèves des deux instituts travaillent avec joie dans une union cordiale, pleins de bienveillance, de support, et d'égards réciproques, en sorte que chacun avance selon son application et ses ta-

[1] Bientôt après, Gottlieb épousa la sœur de Schmid.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

lents, sans aucune jalousie comme sans aucune humiliation. Oui, j'ose le dire avec assurance, c'est un fait incontestable : lorsque des enfants riches et des enfants pauvres, réunis dans une même institution, doivent y être soumis à un régime et à des conditions différentes, ils peuvent trouver, dans cette circonstance même, un très précieux moyen de développement moral. »

Pestalozzi explique ensuite longuement les avantages de sa nouvelle organisation. Ce sont d'abord ceux du foyer domestique, car son institut est l'image d'une famille, les enfants s'y pénètrent des sentiments qu'ils doivent avoir envers leur père, leur mère, leurs frères et leurs sœurs; les jeunes garçons et les jeunes filles s'y accoutument aux égards, à la douceur, à la modestie et au respect qui, dans la vie ordinaire, doivent présider aux rapports des deux sexes. Ce sont ensuite des avantages sociaux qui peuvent avoir une très heureuse influeuce pour l'avenir. Des enfants différents par la fortune, et par la position qu'ils occuperont dans la société, y sont réunis, sans être confondus, et en conservant le caractère propre à leur famille; ils y reçoivent une même éducation et une même instruction élémentaire, profitant tous de toutes les ressources de l'institut; ils y apprennent à se connaître, à s'estimer et à s'aimer; rentrés dans la vie active, ils contribueront tous à faire disparaître les préventions qui entretiennent un si dangereux antagonisme entre les différentes classes de la société.

Pestalozzi reconnaît que son magnifique idéal de régénération sociale n'est point encore réalisé chez lui; mais l'expérience faite depuis un an et demi ne laisse aucun doute sur sa possibilité. Il reconnaît aussi sa propre incapacité, mais il compte sur Schmid, qui porte déjà tout le fardeau, pour continuer l'œuvre et l'achever. Ici, il fait de nouveau l'éloge de ce vaillant collaborateur, dont il connaît seul toute la valeur.

Il donne enfin, pour les diverses catégories d'élèves, les conditions d'admission, prix de la pension, trousseau, etc.

Mais la nouvelle expérience faite par Pestalozzi, et la brochure destinée à la recommander, ne réussirent point à persuader le public. Les familles aisées apprécièrent peu, en général, le bienfait d'une institution si mêlée; elles ne tardèrent pas à reprendre leurs enfants, et les embarras financiers recommencèrent.

L'année 1821 fut en quelque sorte remplie par les démêlés de Pestalozzi, ou plutôt de Schmid, avec la municipalité d'Yverdon. Celle-ci avait toujours accordé jusqu'ici toutes les réparations demandées pour le château. Mais lorsque le nombre des élèves fut très réduit, lorsque les pauvres en formèrent la plus grande partie, on persuada à Pestalozzi que les appartements n'étaient point assez confortables pour des élèves riches, et qu'il fallait y apporter de grands changements.

Dès le 12 janvier 1821, une lettre de Pestalozzi à la municipalité lui reproche le mauvais entretien du bâtiment comme étant la cause de la décadence de l'institut, demande de nouvelles réparations dont le devis se monte à 3200 livres[1] et menace d'employer les voies de droit pour obliger l'administration communale à remplir tous ses engagements.

Le 2 février, la municipalité répond que les récriminations et les menaces qui lui sont adressées contrastent absolument avec toutes les tractations précédentes entre Pestalozzi et l'administration, lesquelles ont toujours été bienveillantes et agréables, et qu'elle ne peut attribuer le ton inconvenant de sa lettre qu'au secrétaire qu'il lui a plu d'employer. Elle s'étonne qu'on veuille augmenter les appartements, tandis que le nombre des élèves a beaucoup diminué. Elle remarque qu'on a changé la nature de l'institut, d'une part en y joignant

[1] La livre suisse valait 1 fr. 45 centimes.

une école de pauvres, de l'autre en voulant conformer les installations intérieures aux goûts et aux habitudes de luxe des Anglais, devenus nombreux à l'institut, et qui ne veulent pas se contenter de l'ancienne simplicité avec laquelle l'établissement a été si prospère. Elle ajoute qu'elle nomme une commission pour conférer et pour chercher à s'entendre avec Pestalozzi sur les réparations demandées.

Le 13 février, nouvelle lettre de Pestalozzi, demandant que la jouissance gratuite du château après sa mort, en faveur des personnes qu'il aura désignées, ne soit pas de cinq ans seulement, mais de vingt ans.

Le 24 février, la municipalité propose un règlement d'après lequel les frais des réparations seraient supportés en partie par Pestalozzi et en partie par la ville; à ces conditions elle consent à ce que la jouissance gratuite du château soit au moins de quinze ans à partir de 1821.

Par lettre du 3 mars, Pestalozzi refuse de contribuer en rien aux réparations. En conséquence la municipalité retire ses offres; elle attend que Pestalozzi l'attaque devant les tribunaux comme il l'en a menacée.

Bientôt les délégués municipaux parurent avec Schmid en conciliation devant le juge de paix; on ne put pas s'entendre et le procès commença. Le 17 août la municipalité fit encore un essai d'arrangement; elle offrit à Pestalozzi 2000 livres pour les réparations, à condition qu'il n'en demanderait point pendant cinq ans. Ce terme passé, les réparations seraient payées moitié par Pestalozzi moitié par la ville, pourvu que cette moitié n'excédât pas quinze louis par année.

Cette nouvelle proposition fut encore rejetée, et le procès continua; puis le 15 novembre 1821, Pestalozzi renonça à le poursuivre. Par considération pour lui, la municipalité consentit encore à prendre à sa charge les

frais qu'il lui avait occasionnés, lesquels se montaient à 330 livres.

Tandis que Schmid compromettait ainsi le nom de Pestalozzi par de ridicules chicanes, le vieillard, toujours étranger aux affaires d'administration, ne cessait point son travail de cabinet; il cherchait à compléter l'application de ses principes à l'instruction élémentaire et au relèvement du peuple.

Le 12 janvier 1822, jour de son soixante-seizième anniversaire, il fit présent à un enfant d'un exemplaire de *Léonard et Gertrude;* ce cadeau était accompagné d'une lettre que nous traduisons en entier :

« Mon cher enfant !

» Si je n'étais pas près du tombeau, si je pouvais espérer voir de mes yeux les premiers développements de ta jeunesse, je ne te donnerais point sous cette enveloppe inerte le souveuir de mes expériences, de mes travaux et de mes vues; je me réjouirais d'employer toutes les forces intérieures qui vivent encore en moi, à éveiller et à développer les tiennes.

» Mais mon temps est passé; c'est pourquoi je ne puis te donner qu'un corps mort, *Léonard et Gertrude,* comme souvenir des expériences de ma vie. Puisse-t-il, par son impression sur toi, t'amener à réunir dans une même sagesse, dans une même force, dans une même sainteté ce qui est divin et ce qui est humain dans la vie.

» Enfant ! le monde gît dans le mal; crains ses artifices ! crains ses enchantements ! crains son or ! mais sur toute chose, crains ta propre faiblesse ! Apprends à te connaître toi-même. Recherche et remarque ce que Dieu a fait de grand en toi ! recherche et remarque ce que Dieu a mis en toi-même de bon, de saint et d'élevé; car c'est de là que te viendra le premier secours du Seigneur contre ta chair et ton sang, contre le monde et toute sa corruption ! Prie Dieu pour qu'aucun de ses dons précieux ne se perde en toi-même par ta faute ! N'enterre aucun de tes talents, comme le serviteur inutile de l'Evan-

gile! Efforce-toi, en tout ce que Dieu t'a donné, de devenir parfait, comme ton père céleste est parfait! Ces dons, que tu portes dans ta chair et dans ton sang, sanctifie-les par la foi et par l'amour, afin qu'ils deviennent en toi des forces saintes, des forces divines, employées à imiter ton Sauveur, et à te sacrifier toi-même pour le service de Dieu et des hommes! Cher enfant! en développant en toi ce qui est de Dieu, n'y néglige point ce qui est de l'homme! que ta sainteté s'allie à tous les devoirs de la vie terrestre! qu'elle te guide, qu'elle te soutienne et qu'elle te munisse pour toutes les positions et pour toutes les circonstances.

» PESTALOZZI. »

Yverdon, le jour anniversaire de ma naissance, 12 janvier 1822.

Cette lettre montre qu'à soixante-seize ans Pestalozzi n'avait point perdu l'activité de son cœur et de son esprit, bien que le faible vieillard se laissât jeter en aveugle dans des procès mal fondés et dans des entreprises impossibles. Mais elle est surtout curieuse à un autre titre. A cette époque, le canton de Vaud était travaillé par les apôtres de ce qu'on a appelé le réveil religieux. Plusieurs de ces hommes joignaient à des convictions fortes, sur des dogmes trop négligés de l'Evangile, un esprit sectaire et étroit qui avait pour tendance de placer les croyants en dehors des conditions de la vie ordinaire au grand détriment des relations de la famille et de la société. On voit ici que Pestalozzi redoutait cette tendance, et qu'il a voulu prémunir contre de pareils écarts l'enfant auquel il portait un si tendre intérêt; et en effet, le point essentiel de son exhortation est qu'il faut réunir ce qui est divin et ce qui est humain dans la vie de l'homme.

En cette même année 1822, Pestalozzi travaillait plus que jamais à l'enseignement élémentaire de la langue, et il y mettait ce zèle ardent et cette persévérance obstinée qui formaient l'un des caractères les plus re-

marquables de son activité. On en jugera par le témoignage du professeur Charles Monnard, cité dans la biographie de Henri Pestalozzi de Mlle Chavannes:

« Ce qui frappe d'abord, quand on considère Pestalozzi dans l'ensemble de sa carrière, c'est l'inébranlable fermeté et le coup d'œil hardi avec lesquels il avait saisi, dès son début, l'idée mère de tous ses travaux subséquents; il la poursuivit jusque sur son lit de mort. Comme il embrassa dès le principe tout l'ensemble de son système, ses premiers pas annoncèrent une assurance, ses premiers essais une franchise, une indépendance et une hardiesse qui n'étaient que la conséquence du génie. L'étonnement de ses contemporains, leurs railleries, leurs critiques, leur indifférence même, rien ne put l'ébranler. On découvre dans ses efforts, comme dans ses écrits, un développement, une progression, mais toujours une direction unique, toujours la même idée dominante, âme de sa vie et de ses travaux. Un seul fait suffira pour caractériser la constance avec laquelle il s'attachait à une idée, ou plutôt à son idée unique. Dans les dernières années de sa vie, il s'efforça d'appliquer sa méthode à l'étude de la langue latine. Comme il honorait de quelque amitié et de quelque confiance l'auteur de cet article, il vint un jour lui expliquer en détail ce qu'il avait fait jusqu'à ce moment; c'était au mois de juillet 1822. Un voyage, que je fis, m'éloigna pour longtemps du voisinage de Pestalozzi. Peu de temps après mon retour, plus de dix-huit mois après notre dernier entretien, Pestalozzi vint me voir de nouveau. Sa première parole, après m'avoir demandé des nouvelles de ma famille et de ma santé, fut: Ne perdons point de temps, commençons tout de suite! *Mer werd kei Zit verliere, mer werd glich afange* (dialecte de Zurich), et il reprit aussitôt la conversation sur l'enseignement du latin, exactement au point où nous l'avions laissée en juillet 1822[1].

Nous avons maintenant le pénible devoir d'aborder

[1] *Notice biographique sur Pestalozzi*, par Ch. Monnard. — *Revue encyclopédique*, 1836, p. 295.

les déplorables querelles de Pestalozzi et de Schmid avec leurs anciens collaborateurs. C'était d'abord pour se disculper d'avoir abandonné l'institut que Niederer accusait Schmid; et celui-ci, pour se justifier, attaquait Niederer. Cette polémique de journaux et de brochures devint de plus en plus envenimée et violente. Pestalozzi, dans le fond, y était complètement étranger; mais, comme il ne voulait pas laisser son ami Schmid sur la brèche, il prenait la responsabilité de tous ses actes. Niederer s'efforçait de ménager et de respecter son ancien maître, mais il voulait frapper Schmidt, et tous les coups tombaient sur le vieillard.

Pour servir son animosité, Schmid sut trouver deux moyens d'attaquer ses adversaires au nom des intérêts de Pestalozzi et de son institut.

Le premier concernait l'abandon fait par Pestalozzi à M. et Mme Niederer de l'institut de jeunes filles qu'il avait fondé. Schmid prétendait que pour cet objet il était encore dû une indemnité pécuniaire à Pestalozzi, et Niederer ne reconnaissait point l'existence de cette dette. Après plusieurs années de débats, Schmid et Pestalozzi renoncèrent à cette prétention.

L'autre moyen consistait à obtenir du gouvernement du canton de Vaud une défense faite aux collaborateurs qui avaient quitté l'institut Pestalozzi, d'avoir à Yverdon des établissements particuliers d'éducation. Dans ce but Pestalozzi adressa un mémoire au gouvernement vaudois; le 23 octobre 1818, il en communiqua une copie à la municipalité d'Yverdon en lui demandant de l'apostiller. Celle-ci s'y refusa, et répondit que dans le canton de Vaud la liberté d'industrie était garantie et que par conséquent le conseil d'Etat lui-même n'aurait pas le droit d'accéder à la demande de Pestalozzi. Le 30 du même mois, MM. Niederer, Krusi et Næf demandèrent à la municipalité communication du mémoire de Pestalozzi; cette demande fut également

repoussée. Nous n'avons pas connaissance de la réponse faite par le gouvernement, mais elle ne pouvait être que négative.

Niederer continua donc à diriger son institut de jeunes filles, Næf celui des sourds-muets, Krusi et Knusert fondèrent un pensionnat de jeunes garçons, à la tête duquel ce dernier resta bientôt seul, son collaborateur ayant été appelé à diriger l'école cantonale de Trogen, dans son pays d'origine.

Sur ces entrefaites, Niederer avait attaqué Schmid en calomnie devant les tribunaux; ce procès dura longtemps; à la fin Schmid fut acquitté.

Mais cet état de choses, qui avait déjà privé l'institut des forces dont il avait besoin, et qui achevait de consommer sa ruine, rendait le vieillard excessivement malheureux; il voulait tout faire pour ramener la paix autour de lui, tout, excepté la seule chose nécessaire, qui eût été de renvoyer Schmid. Depuis la mort de sa femme, il était privé de cette sympathie, de ce conseil, de cet appui du cœur qui pendant quarante-cinq ans avaient soutenu son courage, malgré les plus rudes épreuves; il avait bien encore son dévouement et sa foi en son œuvre, sa vive imagination et sa persévérante activité, mais avec des intervalles d'affaissement et de désolation. Dans un de ces tristes moments, en février 1823, il écrivit à M. et à Mme Niederer pour les supplier de mettre fin au procès qu'ils soutenaient contre Schmid, et dans lequel le vieillard se trouvait en cause, parce qu'il avait voulu répondre pour son ami. Voici cette lettre, qui a été imprimée dans le livre de Pestalozzi intitulé : *Mes destinées*, p. 251 [1].

« Je t'en prie, au nom de Dieu et de ses saintes miséricordes, délivre-moi enfin du martyre que je souffre depuis près de six ans, dans cette guerre coupable, qui se

[1] *Meine Lebensschicksale als Vorsteher meiner Erziehungsinstitute in Burgdorf und Iferten.* Leipsig 1826.

poursuit avec une opiniâtreté pervertissante et antichrétienne entre nos deux maisons d'éducation qui se disent chrétiennes ! Rappelle-toi, mon cher Niederer, ce que nous avons espéré ensemble, et ce que nous avons été l'un pour l'autre ! Redeviens autant que possible mon ancien Niederer ! J'aimerais tant redevenir ce que j'étais jadis pour toi. O Niederer, combien je désire que, fortifiés et sanctifiés par le renouvellement de notre amour, nous puissions, à la première fête, aller communier ensemble, sans craindre d'être une cause d'étonnement et de scandale pour toute la communauté dans laquelle nous vivons... Cher monsieur Niederer ! chère madame Niederer ! Je suis près de la tombe ; laissez-moi y descendre tranquillement et en paix ! et je dois aussi ajouter que j'ai encore quelque chose à faire sur cette terre ; aidez-moi ! faites que désormais j'y puisse travailler, délivré des tortures que me fait subir notre indigne procès. Accordez-moi ce secours que j'implore, et qui m'est nécessaire pour atteindre mon but ; je vous promets amour et reconnaissance jusqu'à mon dernier soupir. »

On se demande comment Niederer a pu résister à une telle prière. Avait-il donc entièrement perdu l'amitié, l'admiration et le respect qu'il avait depuis si longtemps voués à Pestalozzi ? Eh bien non ! mais il n'osait se fier au faible vieillard, tant qu'il le voyait sous la domination de Schmid.

Cependant le gouvernement vaudois connaissait cet état de choses ; il avait été informé soit par la demande de Pestalozzi et Schmid contre les collaborateurs qui avaient quitté l'institut, soit par les rapports de la municipalité d'Yverdon sur le procès qui lui avait été intenté. Il déplorait des querelles qui ruinaient un établissement utile et célèbre ; il désirait y mettre un terme. Il chargea son représentant à Yverdon, M. le lieutenant du Thon, de s'interposer entre les parties et de chercher à les réconcilier. Après bien des peines, ce magistrat réussit à leur faire signer une sorte de

traité de paix, qui fut écrit en français par M. Niederer, et que nous donnons textuellement. On remarquera que, dans le préambule de ce document, Pestalozzi occupe une place à part, comme s'il n'était point en cause dans toute cette affaire.

« Les soussignés, M. le docteur Henri Pestalozzi, fondateur et chef de son institut d'éducation, à Yverdon ; de plus, d'un côté M. Germain Krusi, directeur de l'école cantonale d'Appenzell, à Trogen, M. Conrad Næf, chef d'un institut de sourds-muets, et M. le docteur Jean Niederer, ministre du saint évangile et chef d'un institut de demoiselles, et de l'autre côté M. Joseph Schmid, résolus de terminer leurs différends à l'amiable et d'une manière conforme au caractère personnel, à la dignité et à la situation civile et sociale des personnes agissantes, sont convenus des points suivants :

» 1° Ils déclarent contraires à la vérité, à une meilleure connaissance et à une plus intime conviction, toutes les mauvaises interprétations, médisances et imputations qui ont eu lieu par l'effet de malentendus depuis le retour de M. Joseph Schmid dans l'institut Pestalozzi, en 1815, particulièrement depuis le commencement de l'année 1816, quel qu'en soit le nom, de qui que ce soit qu'elles émanent, et lesquelles ont été divulguées verbalement, par écrit et par voie d'impression. Ils désavouent en particulier formellement les accusations et défenses basées sur une relation de comptabilité non terminée, comme étant sans fondement et provenant d'une erreur devenue passionnée, en tant qu'elles offensent l'honneur et la droiture des personnes que cela concerne.

» 2° Les plaintes pendantes devant la justice seront retirées par chaque partie, en tant que cela la regarde. Chacune paye ses frais.

» 3° La relation de comptabilité en contestation sera remise à quatre arbitres qui, dans le cas de voix égales, choisiront un sur-arbitre, qui alors décidera. Chaque partie choisit deux arbitres. Leur choix reste libre à cha-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

cune d'elles sans restriction. La décision peut être publiée si on le désire.

» 4° Comme il est essentiel, d'une part, que l'harmonie des établissements dans leur intérieur et la marche libre des personnes qui les dirigent ne soient pas troublées, que de l'autre part, les moyens existants pour l'entreprise de Pestalozzi puissent être employés autant que possible, MM. Næf et Niederer s'offrent à M. Pestalozzi pour l'avancement du but de ses efforts, en tant qu'ils peuvent lui être utiles et qu'il les y invite personnellement. Bien entendu qu'il n'est rien moins question que de s'ingérer dans les relations intérieures de l'institut Pestalozzi et celles de sa direction, tout comme M. Pestalozzi ne pouvait jamais songer à s'ingérer dans la direction de leurs établissements.

» 5° Au cas que, relativement aux vœux et aux demandes de M. Pestalozzi à l'égard des personnes ci-dessus nommées et de leurs établissements, il dût, ce que nous sommes bien loin de craindre, s'élever de nouveaux malentendus et de nouvelles dissensions, des juges arbitres à nommer à Yverdon même, termineront ces difficultés d'après des vues franches et généreuses.

» 6° Au cas que M. Pestalozzi eût du scrupule à insérer tout le contenu de cette convention dans les feuilles publiques, MM. Krusi, Næf et Niederer se contentent de la publication du premier point ou des trois premiers.

» Yverdon, le 31 décembre 1823. »

PESTALOZZI. J.-C. NÆF.
JOH. SCHMID. JEAN NIEDERER,
tant en mon nom qu'au nom de
M. HERMANN KRUSI.

Cette pièce a été publiée en 1824 dans le neuvième volume des œuvres de Pestalozzi, édition de Cotta. Elle y est accompagnée d'une déclaration du 17 mars 1824 qui commence ainsi :

« Je suis bien peiné d'être obligé d'insérer dans mes œuvres ce souvenir de jours excessivement malheureux. Mais je ne puis faire autrement ; car la nature de ces hostilités qui, depuis leurs premières causes jusqu'à leurs dernières conséquences ont duré dix ans, a anéanti toutes mes espérances en détruisant peu à peu, en moi et autour de moi, tous les moyens qui m'étaient nécessaires pour atteindre le but auquel j'avais consacré le travail de ma vie. J'espère que le public prendra part à la douleur que je ressens en me voyant obligé de déclarer que ces circonstances ont rendu complètement impossible la fondation que j'avais projetée et dont j'attendais tant de bien, et qu'elles m'ont mis absolument hors d'état de remplir les engagements que j'avais contractés avec tant de dévouement. »

Pestalozzi explique ensuite comment ces dissensions ont porté le trouble dans sa maison, lui ont fait perdre la confiance du public, et ont ainsi ruiné son institut sur lequel il comptait comme partie fondamentale et indispensable de l'œuvre projetée. Il ajoute qu'il a dépensé jusqu'à son dernier sou, qu'il a même entamé la fortune de son petit-fils, qu'il ne lui reste pour toute ressource que sa plume, qu'il en emploiera le produit à continuer l'entreprise de sa vie, qu'il a déjà plusieurs manuscrits presque achevés et qu'il va travailler avec un redoublement de zèle.

C'est la rougeur au front que les amis de Pestalozzi ont lu cette déclaration. Ils ont accusé Schmid d'avoir excité les espérances illusoires du vieillard tant qu'il s'agissait de faire réussir la souscription à ses œuvres ; de lui en avoir fait gaspiller le produit en procès et en efforts stériles pour donner les apparences de la vie et du progrès à un institut qui ne pouvait plus subsister ; enfin de ne lui avoir ouvert les yeux que lorsqu'il était impossible de continuer.

Le fait est que Pestalozzi n'a jamais eu la disposition de ses 50 000 francs, que Schmid, tout habile qu'il

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

était, a été un fort mauvais administrateur, et que le noble ami de l'humanité est mort pauvre comme il avait vécu.

C'est presque subitement que Pestalozzi a vu la ruine irrémédiable de ses espérances, car quelques semaines avant la date de sa déclaration au public, il était encore occupé de réparations au château, pour lesquelles la municipalité lui avait accordé 1000 livres par décision du 30 janvier 1824.

Cependant les élèves en état de payer une pension avaient quitté l'institut; quelques enfants pauvres y restaient seuls; Gottlieb Pestalozzi et sa femme étaient allés s'établir à Neuhof comme fermiers du domaine; l'argent manquait pour le ménage d'Yverdon, et Pestalozzi devait encore à la ville les arrérages du loyer du pré Bertrand, qu'il avait pris à bail en 1817.

Le reste de cette année 1824 se passa en luttes contre des embarras financiers; et il fallait que la détresse du vieillard fût bien grande, pour que Schmid, quel que fût son ascendant, pût lui persuader de faire une réclamation à laquelle on ne pourrait croire, si l'on n'en trouvait la preuve dans les archives d'Yverdon.

Comme la municipalité pressait Pestalozzi de payer le loyer arriéré du pré Bertrand, le vieillard par lettre du 5 novembre 1824, demanda qu'on défalquât de sa dette une indemnité qui lui était due pour avoir été à Bâle en 1814, alors qu'un hôpital militaire allait être établi à Yverdon.

C'était si bien Schmid qui dirigeait ces affaires de finance et Pestalozzi y prenait si peu de part, que celui-ci poursuivait toujours activement son travail de cabinet. Tout en élaborant ses exercices élémentaires de langage, il acheva et publia à cette époque une brochure de quatre-vingts pages intitulée : *Vues sur l'industrie, l'éducation et la politique, dans leurs rapports avec l'état de notre pays avant et après la révolution*, avec l'épigraphe : *Nosce te ipsum*.

Dans ce curieux mémoire, qui mériterait d'être plus connu, l'auteur prévoit un grand développement de l'industrie et de la fortune mobilière, lequel doit amener un accroissement excessif de la classe des prolétaires, de celle qui, vivant au jour le jour de son travail industriel, est plus que toute autre exposée au mécontentement et à la misère. Cet état de choses lui paraît renfermer deux dangers : la multiplication du nombre des pauvres et l'antagonisme entre les classes de la société. A ses yeux, le seul remède est dans une bonne éducation populaire. Le mémoire se termine par deux appendices; l'un est le « portrait d'un institut de pauvres, » l'autre traite de « l'éducation religieuse des enfants des pauvres. »

Tandis que Pestalozzi, emporté par son cœur et son imagination, s'abandonnait ainsi à ses rêves philanthropiques, sa ruine achevait de s'accomplir.

La raideur de Schmid et son esprit dominateur avaient indisposé beaucoup de gens; on lui reprochait tout ce qui, dans la conduite de Pestalozzi, paraissait depuis quelques années indigne du noble caractère de ce vieillard; on lui attribuait la ruine de l'institut. Il n'en fallait pas davantage pour qu'on eût un vif désir de l'éloigner du pays; on était persuadé que ce serait rendre un grand service à la ville d'Yverdon, à l'institut, et à Pestalozzi lui-même. Schmid n'avait jamais rempli les formalités que la loi exige des étrangers domiciliés dans le canton; il avait couru sur ses mœurs des bruits fâcheux que nous avons lieu de croire mal fondés. On profita habilement de ces circonstances auprès du Conseil d'Etat du canton de Vaud. Les noms des plaignants sont restés inconnus, mais leurs sentiments étaient certainement partagés par la grande majorité des habitants d'Yverdon. Ces plaintes eurent leur

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

effet; on lit au registre secret du Conseil d'Etat, séance du 6 octobre 1824:

» Le département de justice et police expose qu'ayant été informé que M. Victor-Joseph Schmid, étranger, avait facilité des actes contre les mœurs dans l'institut de M. Pestalozzi, à Yverdon, il a chargé le juge de paix d'interroger un monsieur Théodore Frank, instituteur au dit lieu, qui pouvait donner des renseignements à ce sujet.

» Il résulte des dépositions de M. Frank, ainsi que des renseignements ultérieurs fournis par le juge de paix, que M. Schmid est gravement compromis sous le rapport en question. Il doit être du Tyrol.

» Le Conseil d'Etat, adoptant le préavis du département, avec quelques modifications, décide de renvoyer du canton M. Schmid, et d'écrire les lettres suivantes:

» 1° Au juge de paix du cercle d'Yverdon.

» Monsieur le juge de paix!

» Le Conseil d'Etat vous charge d'enjoindre à M. Victor-Joseph Schmid, étranger, qui n'a point de permis d'établissement ni de séjour, et qui est dans l'institut de M. Pestalozzi, à Yverdon, de sortir du canton, en autorisant toutefois à accorder à cet étranger un délai de six semaines pour arranger ses affaires, s'il en a besoin.

» A cette occasion, le Conseil d'Etat m'a chargé de vous exprimer qu'il a été surpris que M. Schmid ait été toléré si longtemps à Yverdon, sans qu'il fût en règle pour son domicile. Il vous invite à veiller à ce que tous les étrangers qui arrivent dans l'un des instituts établis à Yverdon, légitiment leur domicile, conformément à la loi.

» 2° Au même juge de paix.

» *Confidentielle.*

» Monsieur le juge de paix!

» Il est à présumer que dans la position où se trouve M. Pestalozzi, relativement à M. Schmid, le renvoi de

» ce dernier causera de la peine à ce bon vieillard, dont les malheureuses circonstances doivent inspirer le plus vif intérêt. Le Conseil d'Etat désire adoucir, autant que possible, ce que cette décision peut avoir de pénible aux yeux de M. Pestalozzi. C'est pourquoi, il vous invite, avant de notifier à M. Schmid l'ordre de son renvoi, à appeler à votre audience M. Pestalozzi, pour lui faire comprendre, en général, et sans entrer dans aucun détail sur les faits à la charge de cet étranger, que des motifs puissants, qui intéressent également l'institut et le bon ordre, ont obligé le Conseil d'Etat à prendre cette mesure; qu'elle ne touche en rien à l'estime et à la confiance que le gouvernement a en lui, et que le Conseil d'Etat ne cessera de prendre intérêt à ce qui le regarde.

» Vous saisirez facilement, monsieur le juge de paix, que le but de cette lettre confidentielle est, d'un côté d'éviter tout éclat qui tendrait à ébruiter des faits fâcheux, et de l'autre, de faire tout ce qui dépendra de vous pour épargner la sensibilité d'un vieillard dont les utiles travaux, le dévouement à ses semblables et les circonstances actuelles méritent des ménagements tout particuliers. »

Ainsi le juge de paix était chargé de *faire comprendre* à Pestalozzi une décision dont on ne lui disait pas le motif. Cette tâche était difficile assurément; aussi n'y réussit-il point. Schmid n'eut pas de peine à persuader au vieillard que c'était lui-même et son institut qu'on avait voulu frapper. Pestalozzi réclama vivement auprès du Conseil d'Etat en disant qu'éloigner un homme dont il ne pouvait se passer, c'était l'obliger à partir lui-même; mais il n'obtint qu'un délai de quelques mois. Par lettres du 19 et du 21 février 1825, il annonça à la municipalité qu'il quittait Yverdon avec l'intention d'y revenir, et qu'il conservait la jouissance du château.

L'administration communale ne se croyait point obligée à prolonger cette jouissance quand l'institut n'exis-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tait plus; néanmoins ce ne fut qu'après deux années de correspondance et après avoir commencé des démarches juridiques, qu'elle rentra en jouissance de son bâtiment, où Pestalozzi avait laissé une servante et ses collections d'histoire naturelle. Le reste du mobilier avait été vendu.

C'est donc avec quelque raison que Schmid a pu attribuer au Conseil d'Etat vaudois la fermeture de l'institut d'Yverdon [1].

Dans les premiers jours de mars 1825, Pestalozzi partit avec Schmid, et alla chercher un asile chez son petit-fils Gottlieb, à ce Neuhof qu'il avait créé et qui avait été le théâtre de ses premiers essais pour le relèvement du peuple.

Quelques biographes racontent que Pestalozzi voulut emmener avec lui à Neuhof les élèves qui lui restaient au château d'Yverdon, et qu'aucun d'eux ne consentit à le suivre. De son côté, la municipalité, dans un mémoire adressé au Conseil d'Etat, affirme que quelque temps déjà avant la fermeture de l'institut, il n'y restait plus un seul élève. Et cependant, comme nous le verrons plus tard, il est certain que Pestalozzi emmena avec lui à Neuhof quatre de ses anciens élèves.

L'institut d'Yverdon avait duré vingt ans, il avait joui d'une prospérité inouïe; il ne cessa d'exister qu'après être tombé au dernier degré d'abaissement.

[1] Dans sa brochure : *Pestalozzi und sein Neuhof*. Zurich 1847.

CHAPITRE XVI

Dernières années de Pestalozzi.

Retiré à Neuhof, il écrit ses derniers ouvrages et fait bâtir une école de pauvres; ses mémoires lus à la société helvétique à Langenthal et à celle des amis de l'éducation à Brugg; dernier monument de sa tendresse pour les pauvres; pamphlet de Biber; mort de Pestalozzi; ses obsèques; son tombeau actuel.

Pestalozzi touche à ses quatre-vingts ans; il a perdu ses dernières espérances avec ses dernières illusions; il subit cette terrible épreuve dont l'idée seule l'avait fait frémir, et qui lui avait paru impossible à supporter : il survit à son œuvre. Il a vu s'évanouir le rêve de toute sa vie, cet idéal qu'il poursuivait dès son enfance, qui était sa seule passion, ses amours, l'objet de sa foi, presque sa religion, et auquel il avait tout sacrifié.

Le voilà avec le maître qu'il s'est donné, et qui le conduit comme un enfant. On ne peut douter que cette tyrannie de Schmid ne lui fût dure; il s'y était soumis volontairement, il est vrai, mais comme à une fatale nécessité, qui lui était imposée, et par sa reconnaissance, et par l'intérêt de son œuvre. Déjà dans son discours du 12 janvier 1818, il avait avoué qu'il connaissait bien les défauts de Schmid et qu'il en souffrait souvent.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tait plus; néanmoins ce ne fut qu'après deux années de correspondance et après avoir commencé des démarches juridiques, qu'elle rentra en jouissance de son bâtiment, où Pestalozzi avait laissé une servante et ses collections d'histoire naturelle. Le reste du mobilier avait été vendu.

C'est donc avec quelque raison que Schmid a pu attribuer au Conseil d'Etat vaudois la fermeture de l'institut d'Yverdon [1].

Dans les premiers jours de mars 1825, Pestalozzi partit avec Schmid, et alla chercher un asile chez son petit-fils Gottlieb, à ce Neuhof qu'il avait créé et qui avait été le théâtre de ses premiers essais pour le relèvement du peuple.

Quelques biographes racontent que Pestalozzi voulut emmener avec lui à Neuhof les élèves qui lui restaient au château d'Yverdon, et qu'aucun d'eux ne consentit à le suivre. De son côté, la municipalité, dans un mémoire adressé au Conseil d'Etat, affirme que quelque temps déjà avant la fermeture de l'institut, il n'y restait plus un seul élève. Et cependant, comme nous le verrons plus tard, il est certain que Pestalozzi emmena avec lui à Neuhof quatre de ses anciens élèves.

L'institut d'Yverdon avait duré vingt ans, il avait joui d'une prospérité inouïe; il ne cessa d'exister qu'après être tombé au dernier degré d'abaissement.

[1] Dans sa brochure : *Pestalozzi und sein Neuhof*. Zurich 1847.

CHAPITRE XVI

Dernières années de Pestalozzi.

Retiré à Neuhof, il écrit ses derniers ouvrages et fait bâtir une école de pauvres; ses mémoires lus à la société helvétique à Langenthal et à celle des amis de l'éducation à Brugg; dernier monument de sa tendresse pour les pauvres; pamphlet de Biber; mort de Pestalozzi; ses obsèques; son tombeau actuel.

Pestalozzi touche à ses quatre-vingts ans; il a perdu ses dernières espérances avec ses dernières illusions; il subit cette terrible épreuve dont l'idée seule l'avait fait frémir, et qui lui avait paru impossible à supporter : il survit à son œuvre. Il a vu s'évanouir le rêve de toute sa vie, cet idéal qu'il poursuivait dès son enfance, qui était sa seule passion, ses amours, l'objet de sa foi, presque sa religion, et auquel il avait tout sacrifié.

Le voilà avec le maître qu'il s'est donné, et qui le conduit comme un enfant. On ne peut douter que cette tyrannie de Schmid ne lui fût dure; il s'y était soumis volontairement, il est vrai, mais comme à une fatale nécessité, qui lui était imposée, et par sa reconnaissance, et par l'intérêt de son œuvre. Déjà dans son discours du 12 janvier 1818, il avait avoué qu'il connaissait bien les défauts de Schmid et qu'il en souffrait souvent.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

On pourrait croire que tant de malheur, tant de déception, tant d'assujettissement, auraient abattu le courage du vieillard, auraient éteint l'activité et l'originalité de son génie. Il n'en fut rien.

A peine arrivé à Neuhof, il se mit à l'ouvrage avec une activité inconcevable. Il écrivit d'abord son *Chant du cygne*, l'une de ses productions les plus remarquables, et qu'on peut considérer comme son testament pédagogique; puis ses *Destinées* (Meine Lebensschicksale), livre dans lequel il raconte les vicissitudes de sa vie en s'accusant lui-même d'avoir causé tous ses malheurs, et en s'efforçant de justifier Schmid, quelquefois au dépens de Niederer. Nous aurons bientôt à rendre compte de ces deux publications. En même temps il en préparait d'autres : une cinquième partie de *Léonard et Gertrude*; un nouveau manuel pour guider les mères dans l'instruction à donner à leurs enfants jusqu'à l'âge de sept ans, car il n'était point satisfait du *Livre des mères* tel qu'il a été publié; enfin une série d'exercices élémentaires destinés à faire apprendre le latin aux enfants comme ils apprennent leur langue maternelle.

Tout ce travail de cabinet ne lui faisait pas négliger son projet d'une école de pauvres; il voulait réaliser enfin cette entreprise de sa jeunesse, et dans les mêmes lieux où il l'avait essayée cinquante ans plus tôt. Dans ce but, il fit commencer dès son arrivée la construction d'un nouveau bâtiment approprié à son but.

Tandis qu'on bâtissait, trop lentement au gré du vieillard, celui-ci aimait à passer des heures à l'école du village de Birr pour y donner des leçons aux petits enfants; il trouvait aussi un grand plaisir à visiter les paysans, ses anciennes connaissances, à les interroger sur leur famille et sur leur position, à leur porter ses conseils et ses exhortations.

Pestalozzi, retiré avec Schmid à Neuhof, chez son

petit-fils Gottlieb, qui vivait avec sa femme et deux enfants, avait encore quatre élèves qui l'avaient suivi d'Yverdon, et dont deux lui avaient été envoyés de Cadix. Il cherchait à propager sa méthode en France, en Angleterre, en Espagne et en Portugal; c'est dans ce but que Schmid se rendit alors à Paris et à Londres, et que le vieillard projetait la publication d'un journal en langue française.

Tous ces détails nous sont fournis par Henning, ancien élève prussien de l'institut d'Yverdon, alors devenu directeur d'une école normale, et qui visita Pestalozzi à Neuhof au mois d'août 1825. Voici comment il rend compte de ses impressions :

« Il y avait treize ans que je ne l'avais vu; je le trouvai vieilli sans doute, mais en somme peu changé, toujours actif et fort, toujours simple et ouvert; son regard était toujours le même, amical et plaintif; son ardeur pour le bonheur des hommes, particulièrement pour l'éducation des petits et des pauvres, était encore aussi vive que treize ans auparavant... Malgré la chaleur, Pestalozzi m'accompagna à Lenzbourg, et gravit vaillamment avec moi les quelques centaines de marches qui conduisent au château, séjour de l'institut d'éducation de Lippe[1]. D'après la vivacité de sa parole et la vigueur de tous ses mouvements, je pouvais espérer que le terme de son existence terrestre était encore éloigné. J'avais le cœur ému lorsqu'à Lenzbourg je pris congé du bon père Pestalozzi. Je n'oublierai jamais les heures que j'ai eu le bonheur de passer près de lui. »

On voit, par ce qui précède, que Pestalozzi, quoique soumis aux volontés de Schmid pour ses affaires économiques, pour sa vie extérieure et matérielle, poursuivait librement jusqu'en ses derniers jours l'œuvre philanthropique de toute sa vie.

Le 3 mai 1825, Pestalozzi assista à la réunion de la

[1] Lippe avait été instituteur à Hofwyl et le bras droit de Fellenberg.

société helvétique à Schinznach. Il y fut accueilli avec les plus grands égards et nommé président pour l'année suivante. Au banquet qui suivit la séance, il porta un toast « à la société qui ne brise pas le roseau froissé et n'éteint point le lumignon qui fume encore. »

Le 26 avril 1826, la société se réunit à l'hôtel de l'Ours, à Langenthal. Pestalozzi avait préparé un discours qui y fut lu par le ministre Schuler, de Aerlisbach, et imprimé dans l'édition Cotta de ses œuvres. Nous rendrons compte de cet écrit remarquable, dans lequel l'auteur aborde les questions sociales qui s'imposent à nous aujourd'hui.

Pendant l'été de la même année, Pestalozzi et Schmid allèrent visiter l'institut des orphelins fondé par M. Zeller, à Beuggen, sur la rive droite du Rhin, près de Rheinfelden. Zeller dirigeait son établissement avec beaucoup de zèle et de talent; il suivait en général la méthode d'enseignement de Pestalozzi; mais il lui reprochait de ne voir dans l'éducation qu'une œuvre de développement, comme si chez l'enfant tout était bon; tandis que lui-même était de ces chrétiens qui croient que les dispositions naturelles de l'enfance sont toutes mauvaises. Dans son ardeur religieuse, Zeller aimait le dogmatisme autant que Pestalozzi le redoutait.

Malgré ces divergences, le vieillard fut reçu à Beuggen avec tous les témoignages possibles d'estime et de respect. Les enfants chantèrent une poésie de Gœthe, déjà citée dans *Léonard et Gertrude*, et qui s'appliquait bien aux tristes circonstances de l'hôte qu'on voulait honorer; puis ils lui offrirent une couronne de chêne; mais Pestalozzi la refusa en disant, les larmes aux yeux: « Je ne mérite pas cette couronne; laissez-la à l'innocence! »

Le 21 novembre de cette même année 1826, la société des amis de l'éducation se réunit à Brugg. Pestalozzi assistait à la séance; il y fit lire, par son voisin le pasteur Steiger, de Birr, un mémoire qu'il avait préparé sur « les moyens les plus simples par lesquels on peut élever les enfants au foyer domestique, dès le berceau jusqu'à l'âge de six ans. » Puis lui-même prit la parole pour ajouter de nouveaux développements, et il parla avec tant de chaleur, avec tant de zèle pour son idée et d'amour pour l'enfance, qu'il semblait avoir retrouvé toutes les forces de sa jeunesse.

C'était la compassion pour les pauvres qui avait inspiré à Pestalozzi les premiers efforts de son adolescence; ce sentiment continua à l'exciter jusqu'à son dernier soupir. Aux approches de l'hiver, il voyait avec chagrin le renchérissement du bois de chauffage, qui ne permettait pas à tous ses voisins d'en faire une provision suffisante pour la mauvaise saison; il redoutait pour bien des ménages la souffrance et les maladies, et il cherchait un moyen économique de les prévenir. Il pensa que ces pauvres gens passeraient leur hiver dans des conditions hygiéniques bien plus favorables, si le sol nu de leurs chaumières était recouvert d'abord d'une couche de gravier pour éloigner l'humidité, puis d'une, deux ou trois nattes de paille. Ce moyen lui paraissait à la portée de chaque paysan; mais il ne se bornait pas à le leur conseiller, il voulait leur en donner l'exemple en en faisant l'expérience lui-même.

Dans ce but il choisit pour lui, dans sa maison encore inachevée, une chambre sans plancher au rez-de-chaussée, et il se mit à y jeter du dehors, par la fenêtre ouverte, de petites pierres dont il avait rempli ses poches; alors son petit-fils fit amener quelques voitures de gravier qui furent déchargées devant la fenêtre. Le vieillard ne voulait pas que personne lui aidât, et au mois de décembre on le voyait encore, agenouillé dans la neige, prendre le gravier de ses mains tremblantes, et le jeter dans la

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

chambre. Enfin les rigueurs de la saison et la diminution des forces de Pestalozzi vinrent interrompre un travail qu'il ne devait pas reprendre. Longtemps après sa mort on vit encore devant cette fenêtre ce tas de gravier, comme un monument de son amour pour les malheureux.

Ces derniers faits sont racontés par M. Lippe, qui, du château de Lenzbourg qu'il habitait, venait souvent à cette époque visiter Pestalozzi à Neuhof.

Cependant le malheureux vieillard avait encore à subir un chagrin plus cuisant que tous les autres, et celui-ci devait le mettre au tombeau.

En écrivant ses *Destinées* sous l'inspiration de Schmid qu'il voulait justifier, Pestalozzi s'était laissé emporter à de fâcheuses exagérations; il avait été injuste envers les anciens collaborateurs qui l'avaient abandonné. Niederer surtout en avait été profondément blessé et avait exhalé ses plaintes à Yverdon avec toute la violence de son caractère. Ses griefs avaient été recueillis avidement par un nommé Edouard Biber, Wurtembergeois, employé à la pension fondée par Krusi. Ce Biber était arrivé à Yverdon après le départ de Pestalozzi, n'y était resté qu'un an, puis avait été à Saint-Gall, où il écrivit, pour la justification de Niederer, un vrai pamphlet, intitulé : *Mémoire pour servir à la biographie de Henri Pestalozzi et à l'intelligence de son nouvel ouvrage : Mes destinées, etc.* Ce Biber était un homme sans tact et sans cœur; son livre n'est qu'une longue insulte adressée au vénérable philanthrope qui, après s'être dévoué jusqu'à quatre-vingts ans pour le bonheur des hommes, finissait ses jours dans l'infortune. Il attaquait Pestalozzi dans son caractère, dans sa religion et dans sa doctrine éducative. Dans quelques passages de ce pamphlet, on reconnut des boutades sorties de la bouche de Niederer aux moments de sa colère; l

n'en fallut pas davantage pour qu'on le crût collaborateur, ou du moins instigateur de cet écrit infâme, dont il fut révolté plus que personne dès qu'il le connut. Malgré les nuages qui s'étaient élevés entre Pestalozzi et Niederer, celui-ci n'a jamais cessé de témoigner de son respect et de son admiration pour son ancien maître; et cependant c'est à lui que le pamphlet de Biber a fait le plus de tort, car des biographes tout récents lui en attribuent encore la responsabilité.

On comprend la douleur de Pestalozzi lorsqu'il se vit ainsi attaqué dans tout ce qu'il avait de plus cher, dans son œuvre même. Mais quand, dans un journal de Zurich, à la suite d'un compte rendu de l'ouvrage de Biber, il lut la phrase suivante : « Il paraît que Pestalozzi fait comme certains animaux, qui se cachent sous le poêle lorsqu'on leur montre le bâton, autrement il répondrait à ces attaques, » alors il fut exaspéré et s'écria : « Non, à présent, je ne puis plus le supporter. »

Profondément ébranlé par ce coup terrible, il tomba malade, et dut garder le lit; il fit appeler son médecin, le docteur Stæbli, de Brugg, et lui dit : « Je sens que ma mort approche; mais il me faut encore six semaines pour réfuter ces honteuses calomnies. »

Le docteur chercha à le rassurer, tout en lui défendant de travailler dans l'état où il était. Mais le vieillard ne tint aucun compte de cette prescription; il se mit aussitôt à l'ouvrage, abusant du peu de force qu'il lui restait, jusqu'à ce que la plume lui tombât des mains.

On a retrouvé sur sa table une page qu'il écrivit pendant ces jours de fièvre; en voici la traduction :

« Ah! je souffre d'une manière inexprimable! aucun homme ne pourrait comprendre la douleur de mon âme. On méprise, on bafoue le vieillard faible et infirme; on trouve qu'il n'est plus bon à rien. Ce n'est pas pour moi que je m'en afflige, mais c'est pour mon idée, qu'on mé-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

prise aussi et qu'on hait! on foule aux pieds ce que j'ai de plus sacré, l'œuvre que j'ai poursuivie pendant toute ma longue et douloureuse vie. Mourir n'est rien; je meurs volontiers, car je suis fatigué et je voudrais enfin trouver le repos; mais avoir vécu, avoir tout sacrifié et n'être parvenu à rien, voir son œuvre ruinée et descendre avec elle au tombeau, oh! c'est effroyable, je ne saurais l'exprimer; je voudrais pleurer, mais les larmes ne viennent plus.

» Et mes pauvres, les pauvres opprimés, méprisés et repoussés! pauvres gens, on vous abandonnera, on vous bafouera comme on fait de moi. Le riche, dans son abondance, ne pense point à vous; il pourrait tout au plus vous donner un morceau de pain, rien de plus; car lui-même est pauvre, il n'a que de l'or! Quant à vous inviter au banquet spirituel, et à faire de vous des hommes, on n'y pense point encore, et l'on n'y pensera pas de longtemps! Mais Dieu qui est au ciel, Dieu qui pense aussi à ses passereaux, Dieu ne vous oubliera pas et vous consolera, de même qu'il ne m'oubliera pas et qu'il me consolera. »

Cependant, en voulant toujours écrire, malgré sa faiblesse et ses souffrances, plusieurs fois le vieillard avait pris froid; c'est là ce qui parut causer la gravité de la maladie qui devait l'emporter: c'était la gravelle. Les douleurs étaient vives, elles exigeaient des soins chirurgicaux très fréquents; c'est pourquoi le docteur voulut avoir le malade auprès de lui, à Brugg.

Gottlieb Pestalozzi alla louer une petite chambre au plain-pied de la maison de Mme la veuve Beck, dans le centre et dans la rue principale de la petite ville[1]; quand tout fut préparé pour le recevoir, il y transporta le vieillard, bien empaqueté, dans un traîneau fermé, car la terre était couverte d'une épaisse couche de neige; c'était le 15 février 1827.

[1] Depuis lors, des reconstructions ont bien changé l'état des lieux; la chambre mortuaire de Pestalozzi est aujourd'hui le bureau de poste.

Le lendemain, 16, M. Lippe arriva de Lenzbourg pour voir son vieil ami; mais le malade était déjà sans connaissance; il avait près de lui la femme de son petit-fils, qui, assistée de deux garde-malades, ne le quitta plus et le soigna jusqu'à la fin avec le plus affectueux dévouement. Le matin du même jour, veille de sa mort, une crise d'affreuses douleurs lui avait donné le délire et depuis midi il cessa de parler.

Le lendemain, à quatre heures du matin, la crise était passée, le malade retrouva sa tranquillité et sa sérénité d'esprit; il arrangea lui-même son lit, et parla pendant près d'une heure à tous les siens qui l'entouraient.

« Mes enfants, leur dit-il, vous ne pouvez pas exécuter mon œuvre, mais vous pouvez faire du bien autour de vous; vous pouvez donner aux pauvres des terres à cultiver. Pour moi, je vais bientôt lire dans le livre de la vérité. Je pardonne à mes ennemis; puissent-ils trouver la paix, maintenant que je vais à l'éternelle paix! J'aurais volontiers encore vécu six semaines pour achever mon travail; et cependant je remercie Dieu de ce qu'il me retire de cette vie terrestre. Vous, mes enfants, restez paisiblement à Neuhof, et cherchez votre bonheur dans le cercle de la famille[1]. »

Vers six heures le docteur Stæbli arriva; il vit que la fin approchait. Il n'y eut aucune agitation, aucune agonie.

A sept heures et demie, Pestalozzi respira pour la dernière fois, le sourire sur les lèvres, « Il semble sourire à l'ange qui vient le chercher, » dirent les témoins.

Pestalozzi laissait un arrière-petit-fils âgé de trois ans, qui est aujourd'hui le colonel Charles Pestalozzi,

[1] Plusieurs biographes font tenir ce discours au malade avant d'avoir quitté Neuhof. Sur ce point, nos recherches n'ont rien pu prouver. Nous avons admis l'opinion qui nous inspirait le plus de confiance.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

professeur à l'école polytechnique de Zurich. Ce dernier raconte qu'il a souvent entendu parler à sa mère des derniers jours de son bisaïeul; elle ne pouvait assez dire combien il avait été admirable dans sa maladie; patient dans ses plus vives souffrances, serein et affectueux dès qu'il avait un moment de répit, toujours bon et facile, content et reconnaissant des moindres soins, joyeux enfin au moment d'expirer.

Le 19, les restes mortels du grand philosophe ami des pauvres furent confiés à la terre au village de Birr, près de Neuhof. La nouvelle de sa mort était à peine parvenue à Aarau; on ne croyait pas que l'enterrement aurait lieu sitôt; les communications étaient presque interceptés par la neige. Ces circonstances empêchèrent beaucoup d'amis et d'admirateurs de Pestalozzi d'assister à la cérémonie funèbre, mais les habitants du voisinage s'y trouvèrent en grand nombre.

Le cercueil était porté par des maîtres d'école, suivi par Gottlieb avec un petit nombre de parents et d'amis; les enfants et les paysans du village complétaient ce modeste cortège, qui fut reçu par le chant d'un cantique entonné par environ quatre-vingts instituteurs primaires de la contrée, réunis au cimetière de Birr. Le pasteur Steiger dit dans son discours funèbre: « Si jamais il fut grand, ce fut dans ces derniers jours. Oh! pourquoi chacun n'a-t-il pas pu être témoin de sa patience et de sa résignation dans les souffrances, de la confiance avec laquelle il abandonnait ce monde et tous les souhaits qu'il y avait formés! » Cette cérémonie simple et touchante fut terminée par un chant de circonstance qu'avait composé le pasteur Frölich.

Quand on avait demandé à Pestalozzi quel monument on pourrait lui élever, il avait répondu: « Une pierre des champs toute brute, car moi-même je n'ai pas été autre chose. » Il avait désiré être enterré près de l'école de Birr, sans pompe et n'ayant pour cortège

que des enfants pauvres et des paysans. Cette dernière volonté fut accomplie.

Pestalozzi avait été inhumé près de l'église, et du côté de la maison d'école qui borde le cimetière, fort peu large en cet endroit. Un rosier marquait seul la place, et cet état de choses dura dix-neuf ans.

Enfin, quand on dut reconstruire le bâtiment scolaire de Birr, le grand conseil du canton d'Argovie voulut que la patrie s'acquittât de sa dette envers son immortel bienfaiteur et il décida l'érection d'un monument funèbre en l'honneur de Pestalozzi. On y consacra toute la face latérale de la nouvelle école qui touche au cimetière et qui n'est distante que de quelques pas de la fosse primitive.

L'inauguration en eut lieu solennellement le 12 janvier 1846, centième anniversaire de la naissance de Pestalozzi. Le conseil de l'instruction publique y assistait, ainsi que les commissions d'écoles, de nombreux délégués des autorités de divers cantons et une foule d'amis et de curieux. Les chants de diverses sociétés chorales alternaient avec le son des cloches pendant qu'on enlevait le cercueil de sa première fosse, qu'on l'ornait de guirlandes et qu'on le descendait dans la nouvelle tombe [1].

[1] Le même jour, on inaugurait aussi un autre monument plus digne encore de celui qui avait porté les pauvres dans son cœur jusqu'à son dernier soupir.

Les amis de Pestalozzi avaient pensé que le meilleur moyen de célébrer son jubilé était de fonder enfin à Neuhof cette école de pauvres qui avait été le rêve de toute sa vie. Un appel imprimé, répandu en Suisse et à l'étranger avait d'abord amené d'abondantes souscriptions; mais cet élan avait été bientôt paralysé par les discordes politiques et religieuses qui troublaient alors la Confédération. Hors d'état d'acheter le domaine de Neuhof, le comité avait été obligé de commencer cette œuvre dans une petite propriété louée de l'Etat d'Argovie, à Olsberg près de Rheinfelden.

C'est là que, sous le nom de *fondation Pestalozzi*, est établie une école rurale de pauvres pour les deux sexes, dans laquelle les catholi-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le monument est simple et digne ; sur le devant, le sol est recouvert de dalles de pierre et entouré d'une grille en fer. Au milieu de la façade, dans une niche, on voit le buste de Pestalozzi ; au-dessous on lit l'inscription suivante :

ICI REPOSE
HENRI PESTALOZZI ;
NÉ A ZURICH LE 12 JANVIER 1746,
MORT A BRUGG LE 17 FÉVRIER 1827.

» Sauveur des pauvres à Neuhof, à Stans père des orphelins, à Berthoud et à Munchenbuchsée, fondateur de l'école populaire, à Yverdon éducateur de l'humanité, homme, chrétien, citoyen. Tout pour les autres, pour lui rien. Paix à ses cendres !

A NOTRE PÈRE PESTALOZZI
L'ARGOVIE RECONNAISSANTE.

ques et les protestants forment deux familles séparées. On doit y joindre une école normale propre à former des directeurs pour des institutions semblables, et un établissement destiné à régénérer les enfants vicieux.

La Suisse romande aurait dû avoir aussi sa *fondation Pestalozzi*. Un appel daté d'Yverdon avait été bien accueilli, et le succès paraissait assuré ; mais dans le canton de Vaud, par suite de la révolution de 1845 et de la démission des pasteurs, les partis étaient tellement hostiles que chacun d'eux voulait avoir la direction de l'établissement, se défiant de la tendance politique et religieuse de l'autre parti. C'est pourquoi il fut impossible de s'entendre, et l'entreprise échoua.

CHAPITRE XVII

Les derniers écrits de Pestalozzi.

Le *Chant du cygne ; Mes destinées ; Discours* lu à Langenthal.

Nous n'avons pas voulu interrompre le triste récit qu'on vient de lire, pour rendre compte des ouvrages écrits par Pestalozzi pendant les deux dernières années de sa vie ; ce sont : Le *Chant du Cygne ; Mes destinées ;* et le *Discours* prononcé à Langenthal comme président de la Société helvétique.

Le *Chant du Cygne* et les *Destinées* ne devaient former qu'un seul ouvrage ; mais bientôt l'auteur comprit qu'il fallait les séparer, et il eut cent fois raison : le premier aurait beaucoup perdu à être mêlé avec le second.

On trouve, dans la biographie de Pestalozzi par J. Paroz, un résumé intéressant du *Chant du cygne*, sous la forme d'un discours mis dans la bouche de Pestalozzi ; mais une pareille recomposition a nécessairement quelque chose de trop factice, de trop arbitraire pour laisser une pleine indépendance au jugement du lecteur. Nous croyons qu'il vaut mieux y renoncer et laisser parler l'auteur lui-même. C'est par une suite de citations renfermant toutes les idées principales que nous chercherons à faire connaître ce suprême appel que l'octogénaire adressait en vain à ses contemporains, mais dont la postérité pourra profiter.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le monument est simple et digne ; sur le devant, le sol est recouvert de dalles de pierre et entouré d'une grille en fer. Au milieu de la façade, dans une niche, on voit le buste de Pestalozzi ; au-dessous on lit l'inscription suivante :

ICI REPOSE
HENRI PESTALOZZI ;
NÉ A ZURICH LE 12 JANVIER 1746,
MORT A BRUGG LE 17 FÉVRIER 1827.

» Sauveur des pauvres à Neuhof, à Stans père des orphelins, à Berthoud et à Munchenbuchsée, fondateur de l'école populaire, à Yverdon éducateur de l'humanité, homme, chrétien, citoyen. Tout pour les autres, pour lui rien. Paix à ses cendres !

A NOTRE PÈRE PESTALOZZI
L'ARGOVIE RECONNAISSANTE.

ques et les protestants forment deux familles séparées. On doit y joindre une école normale propre à former des directeurs pour des institutions semblables, et un établissement destiné à régénérer les enfants vicieux.

La Suisse romande aurait dû avoir aussi sa *fondation Pestalozzi*. Un appel daté d'Yverdon avait été bien accueilli, et le succès paraissait assuré ; mais dans le canton de Vaud, par suite de la révolution de 1845 et de la démission des pasteurs, les partis étaient tellement hostiles que chacun d'eux voulait avoir la direction de l'établissement, se défiant de la tendance politique et religieuse de l'autre parti. C'est pourquoi il fut impossible de s'entendre, et l'entreprise échoua.

CHAPITRE XVII

Les derniers écrits de Pestalozzi.

Le *Chant du cygne ; Mes destinées ; Discours* lu à Langenthal.

Nous n'avons pas voulu interrompre le triste récit qu'on vient de lire, pour rendre compte des ouvrages écrits par Pestalozzi pendant les deux dernières années de sa vie ; ce sont : Le *Chant du Cygne ; Mes destinées ;* et le *Discours* prononcé à Langenthal comme président de la Société helvétique.

Le *Chant du Cygne* et les *Destinées* ne devaient former qu'un seul ouvrage ; mais bientôt l'auteur comprit qu'il fallait les séparer, et il eut cent fois raison : le premier aurait beaucoup perdu à être mêlé avec le second.

On trouve, dans la biographie de Pestalozzi par J. Paroz, un résumé intéressant du *Chant du cygne*, sous la forme d'un discours mis dans la bouche de Pestalozzi ; mais une pareille recomposition a nécessairement quelque chose de trop factice, de trop arbitraire pour laisser une pleine indépendance au jugement du lecteur. Nous croyons qu'il vaut mieux y renoncer et laisser parler l'auteur lui-même. C'est par une suite de citations renfermant toutes les idées principales que nous chercherons à faire connaître ce suprême appel que l'octogénaire adressait en vain à ses contemporains, mais dont la postérité pourra profiter.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LE CHANT DU CYGNE, PAR H. PESTALOZZI[1]

PRÉFACE

« Depuis un demi-siècle, j'ai cherché avec une activité infatigable à simplifier l'instruction élémentaire du peuple, et à lui donner une marche conforme à celle que suit la nature pour développer et perfectionner les forces de l'homme. Et pendant tout ce temps, malgré ma faiblesse, j'ai travaillé dans ce but avec un zèle ardent. Il est vrai que mon inhabileté s'est montrée souvent dans la conception et dans l'exécution de mes entreprises, et qu'elle m'a attiré des chagrins infinis. Mais jusqu'ici je les ai supportés avec une patience inaltérable et sans jamais interrompre mes sérieux efforts pour atteindre mon but.

» Pendant une pareille vie, il est impossible que je n'aie pas fait des expériences importantes sur l'objet de mes recherches, et que je ne sois pas parvenu à quelques résultats auxquels les amis de l'humanité et de l'éducation ne sauraient rester indifférents.

» J'ai maintenant quatre-vingts ans; à cet âge un homme a tort s'il ne se considère pas chaque jour comme à son lit de mort. Je l'ai senti depuis quelque temps plus que jamais, c'est pourquoi je n'ai pas voulu tarder davantage à rendre compte au public, avec toute la clarté et la précision dont je suis capable, non seulement de ce qui a réussi, mais encore de ce qui a échoué dans mes expériences. Voilà pourquoi j'ai donné à cet écrit le titre qu'il porte.

» Amis de l'humanité ! prenez-le pour ce qu'il est, et n'exigez pas de moi sous le rapport littéraire plus que je ne puis donner. Ma vie n'a produit rien de complet, rien d'achevé; mon écrit ne peut non plus vous offrir rien de complet, rien d'achevé. Tel qu'il est, accordez-lui un examen attentif; et dans tout ce que vous y reconnaîtrez de propre à faire le bien des hommes, donnez-lui le bienveillant concours que mérite l'objet lui-même, indépendamment de la valeur de mes efforts personnels; je ne désire rien autant que d'être mis de côté et remplacé par d'autres pour tout ce que d'autres entendent mieux que moi, afin que ceux-ci servent l'humanité mieux que je n'ai pu le faire.

[1] 13e vol. de l'édition Cotta, Stuttgard et Tubingen, 1826, et le 14e vol. de l'édition Seyffarth. Brandenburg 1872.

» Je ne sais s'il est nécessaire d'ajouter qu'un homme de mon âge se répète souvent et volontiers, et que, près de sa fin, même sur son lit de mort, il ne peut assez se répéter ni se rassasier de parler des choses qui lui tiennent au cœur, jusqu'à ce qu'il rende le dernier soupir. Mais personne ne le trouve mauvais; en général on en est plutôt touché. A mon âge et dans ma position, j'espère donc qu'on me pardonnera, si dans ces feuilles je me répète trop souvent, et si j'y oublie bien des choses qui devraient s'y trouver, et qu'en d'autres circonstances je n'aurais point omises.

» Quant à ceux qui désireraient avoir une connaissance plus complète de mes essais pédagogiqnes pendant la durée de mes instituts d'éducation, je dois les prier de lire l'histoire de ces entreprises, laquelle paraît en même temps que le présent volume. »

I. (Passages extraits des pag. 1-9.)

« Examinez tout, et retenez ce qui est bon ! et si quelque chose de meilleur a mûri en vous, ajoutez-le en toute vérité et avec amour à ce que j'essaye de vous donner ici en toute vérité et avec amour !

» L'idée de l'éducation élémentaire, à laquelle j'ai consacré ma vie, consiste à rétablir la marche de la nature, dans le développement et le perfectionnement des dispositions et des forces du genre humain.

» Mais qu'est-ce pour nous que la nature humaine ? C'est essentiellement ce qui distingue l'homme de l'animal; c'est ce qui doit prédominer, ce qui doit avoir le pas sur tout ce que l'homme a de commun avec les animaux. L'éducation élémentaire doit donc s'attacher à développer le cœur humain, l'esprit humain et l'art humain, de manière à soumettre la chair à l'esprit.

» Pour travailler à ce développement, on sent qu'il y

a une marche à suivre, que cette marche doit être celle de la nature, et qu'elle est régie par des lois immuables.

» En effet, les diversités qui nous frappent parmi les hommes, si grandes qu'elles soient, ne contredisent point l'unité de la nature humaine, ni l'universalité des lois qui régissent son développement.

» Ces lois s'appliquent à l'ensemble des dispositions de l'homme, à son cœur, à son esprit et à son savoir-faire; elles y maintiennent une harmonie indispensable. Un moyen éducatif qui ne met pas en œuvre tous ces éléments, n'excite et ne favorise qu'un développement partiel; il n'est pas conforme à la nature; il ne produit que des résultats apparents et trompeurs; il est comme l'airain qui résonne et la cymbale qui retentit; il compromet l'harmonie du développement naturel; il n'exerce qu'une influence funeste.

» L'idée de l'éducation élémentaire exige l'équilibre des forces; et l'équilibre des forces exige le développement naturel de chacune d'elles. Chaque force se développe selon les lois particulières de sa nature, qui ne sont pas les mêmes pour le cœur, pour l'esprit et pour le corps.

» Néanmoins toutes les forces humaines se développent par le simple moyen de l'*usage*. L'homme développe le fondement de sa vie morale, c'est-à-dire l'amour et la foi, par la pratique de l'amour et de la foi; le fondement de sa vie intellectuelle, c'est-à-dire la pensée, par la pratique de la pensée; le fondement de sa vie industrielle, c'est-à-dire le pouvoir de ses sens et de ses muscles, par la pratique de ce pouvoir.

» L'homme est porté, par la nature même des forces qui existent en lui, à les employer, à les exercer, à leur donner tout le développement, toute la perfection dont elles sont susceptibles. Ces forces n'existent d'abord qu'en germe, et le désir de les exercer s'augmente à chaque essai couronné de succès. Mais ce désir d'exercer les forces est diminué, sinon éteint, par chaque essai malheureux, surtout si l'homme souffre de cet échec.

» L'idée de l'éducation élémentaire consiste à régler l'exercice des forces de manière que chaque essai réussisse, qu'aucun n'échoue, non plus pour les forces morales que pour les forces intellectuelles et pour les forces physiques.

» Les moyens naturels de cette éducation de l'enfance se trouvent dans l'amour, la foi, la sollicitude des parents, éclairée par les conquêtes du genre humain dans toutes les sphères de son activité.

» Cette marche de la nature est sainte et divine dans son principe; mais abandonnée à elle-même, elle est troublée et égarée par la prédominance des instincts de l'animalité qui est dans l'homme. Notre devoir, le vœu de notre cœur, le but de notre piété et de notre sagesse, doit être de la maintenir vraiment humaine, c'est-à-dire de la vivifier par l'élément divin qui est en nous.

» Voyons maintenant quels sont les moyens naturels et fondamentaux du développement humain, sous les trois rapports de la vie morale, de la vie intellectuelle et de la vie industrielle. »

II. La vie morale. (Pag. 9-15.)

« Les premiers soins de la mère pour son enfant concernent ses besoins physiques, elle les satisfait avec une constante sollicitude; elle jouit de son bien-être; elle lui sourit avec amour, et l'enfant lui répond par un sourire de reconnaissance, de confiance et d'amour; ce sont les premières manifestations du développement moral et religieux.

» Mais il y faut chez l'enfant la tranquillité que procurent des besoins satisfaits; cette tranquillité de l'âme est une condition essentielle du développement moral. Lorsqu'elle est remplacée par l'inquiétude et l'agitation, alors disparaissent la reconnaissance, la confiance et l'amour, et l'on voit surgir à leur place de mauvaises passions, des passions égoïstes, soit orgueilleuses, soit sensuelles.

» Ce défaut de tranquillité d'âme chez l'enfant provient souvent de ce que ses besoins ne sont point assez promptement satisfaits; alors l'attente devient pour lui une souffrance qui l'irrite; puis quand arrive enfin la satisfaction trop attendue, elle ne trouve en lui qu'un violent instinct pour assouvir les besoins de sa nature animale,

et non plus la douce et paisible jouissance qui éveille en lui la reconnaissance, la confiance et l'amour.

» Ce défaut de tranquilité d'âme chez l'enfant, provient souvent aussi d'une cause tout opposée, savoir de l'excès des soins par lesquels on cherche à lui procurer des jouissances, en prévenant ses besoins, en excitant son orgueil ou sa sensualité. Alors, au lieu de se borner à satisfaire ses vrais besoins, on excite en lui la convoitise, et celle-ci ne lui laisse aucun repos. Puis, comme sa convoitise ne peut être toujours satisfaite, l'enfant est nécessairement exposé à des déceptions, à des refus qui l'aigrissent et qui arrêtent tout développement des bons sentiments dans son cœur.

» Une bonne mère cherche à éviter également ces deux manières de troubler la tranquillité d'âme de son enfant; elle y parvient par sa tendresse, par le tact que lui donne naturellement son instinct maternel; elle y est puissamment aidée par les circonstances ordinaires de la vie dans une honnête médiocrité.

» Malheureusement il arrive, trop souvent encore, que la tendresse d'une mère est paralysée par le vice, que son tact est faussé par l'erreur et les préjugés, que les circonstances de la vie sont, ou assez dure pour empêcher de satisfaire chaque besoin de l'enfant dès qu'il paraît, ou assez faciles pour donner la tentation de les prévenir, de les dépasser, et de faire naître en lui des besoins factices.

» Lorsque la sollicitude maternelle réussit à maintenir la tranquillité d'âme de l'enfant, ce bienfait s'étend à toutes les relations de famille; le père, les frères, les sœurs y participent. Le foyer domestique est alors un foyer de vie morale et religieuse; rien n'altère la confiance de l'enfant pour ses parents; il aime ce que ceux-ci aiment, il croit ce qu'ils croient; il adore leur Dieu et leur Sauveur.

» Mais quand cette tranquillité manque dès le berceau, alors toute la vie de famille en est troublée; le foyer domestique n'est plus un sanctuaire de paix et de bonheur, et l'on voit disparaître son heureuse influence pour le développement des sentiments moraux et religieux. »

III. La vie intellectuelle. (Pag. 15-23.)

« Le point de départ de la pensée est l'intuition, c'est-à-dire l'impression immédiate que le monde fait sur nos *sens intérieurs et extérieurs*. Ainsi le *pouvoir de penser* se forme et se développe tout d'abord par les impressions du monde moral sur notre sens moral, et par celles du monde physique sur nos sens corporels.

» Ces impressions, perçues par l'entendement de l'enfant, lui donnent ses premières idées, et en même temps le désir de les exprimer, d'abord par la pantomime, puis par la parole.

» Pour parler, il faut avoir d'abord des idées, puis des organes assouplis et exercés. On ne peut parler clairement et exactement que de ce qu'on a éprouvé, vu, entendu, senti, goûté ou touché d'une manière claire et exacte.

» Pour apprendre à parler à l'enfant, il faut donc d'abord lui faire éprouver, voir, entendre, etc., beaucoup de choses, et surtout des choses qui lui plaisent, afin qu'il y mette volontiers son attention; il faut les lui faire observer avec ordre, et chacune d'elles, jusqu'à ce qu'il la connaisse bien; en même temps, il faut constamment l'exercer à rendre ses impressions par le langage. C'est ce que fait une bonne mère pour son enfant qui commence à parler.

» Plus tard, une langue étrangère, ou une langue morte, peut s'apprendre autrement: d'abord parce que les organes de la parole sont déjà exercés, puis parce que les idées intuitives sont déjà acquises, enfin parce qu'alors la langue maternelle de l'enfant lui offre un point de comparaison.

» Pour que l'enfant apprenne à comparer, à juger ce qu'il connaît, il faut encore que le pouvoir de sa pensée soit exercé sur deux éléments spéciaux des connaissances humaines qui sont le *nombre* et la *forme*.

» Les éléments fondamentaux qui servent à développer la *force de la pensée* sont donc le *langage*, le *nombre* et la *forme;* l'art de l'éducation doit les présenter à l'enfant

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dans la plus grande simplicité, et en suivant un ordre psychologique et progressif. »

Pestalozzi place ici la phrase suivante, qu'il avait écrite en 1824, et qui montre que le vieillard avait conservé des illusions jusqu'à la fin :

« Ce qui a été fait d'abord à Berthoud, puis plus complètement à Yverdon, pour l'étude élémentaire du nombre et de la forme, a suffi pour faire durer ce dernier établissement malgré toutes ses causes de ruine; et maintenant qu'il paraît près de finir, grâce à cette étincelle je puis en espérer encore beaucoup. »

IV. La vie industrielle. (Pag. 23-26.)

« L'art, la pratique, le savoir-faire par lequel l'homme peut réaliser au dehors ce qu'il a conçu au dedans de lui, pour sa vie individuelle, pour sa vie de famille, pour sa vie sociale, voilà ce que nous nommons la vie industrielle. Quels sont ses éléments fondamentaux ? Comment se développent-ils ?

» La vie industrielle a deux éléments; l'un intérieur est la force de la pensée; l'autre extérieur est l'habileté pratique, celle des sens et des membres. Pour être complètement bienfaisante, elle exige le concours harmonique du développement du cœur, de l'esprit et du corps. Nous avons déjà parlé des deux premiers, il nous reste à examiner les éléments fondamentaux du développement corporel.

» De même qu'il faut des exercices élémentaires relatifs au nombre et à la forme pour constituer une gymnastique intellectuelle, de même il faut des exercices élémentaires d'art, de travail, de pratique pour constituer une gymnastique corporelle qui mette l'homme en état de réussir dans sa vie industrielle. L'apprentissage professionnel n'est qu'une spécialité de cette gymnastique.

» De même que nos forces morales et intellectuelles sont portées naturellement à se mettre en œuvre, et par là donnent à l'homme de l'attrait pour ce qui les exerce, de même nos forces industrielles demandent naturellement à s'appliquer, et nous donnent ainsi de l'attrait pour tout exercice qui les développe.

» L'instinct physique qui nous porte à exercer nos sens et nos membres appartient généralement à notre nature animale, et notre art n'a guère besoin de le développer. Mais cet instinct doit être subordonné aux éléments moraux et intellectuels qui constituent l'excellence de la nature humaine; et cette subordination est l'œuvre essentielle de l'éducation.

» L'exercice des forces physiques dans leur subordination aux forces morales et intellectuelles, voilà ce que produit naturellement la discipline d'une vie de famille laborieuse et bien ordonnée.

» Cet exercice varie énormément selon les circonstances particulières de chaque famille; mais au sein de cette diversité se retrouve la loi générale du développement des forces humaines. Ainsi, l'enfant commence toujours par fixer son attention, il observe; ensuite il imite, d'abord servilement, puis avec plus de liberté; enfin l'invention arrive, et il produit spontanément. »

V. Mon idée de l'éducation élémentaire. (Pag. 26-137.)

« Elle consiste à développer, selon la loi naturelle, les diverses forces de l'enfant, forces morales, forces intellectuelles et forces physiques, avec la subordination nécessaire à leur véritable équilibre.

» Cet équilibre, lui seul, produit une vie tranquille, heureuse, et qui concourt au bien général. La piété, la foi, l'amour, portent l'homme à la tranquillité, et en sont la condition. Sans ces vertus, le plus grand développement de l'esprit, de l'art, de l'industrie, n'amène aucun repos, et laisse l'homme plein de trouble, d'agitation et de mécontentement.

» Comme individu, l'homme qui manque de cette tranquillité sent ordinairement sa misère et sa faiblesse. Mais comme membre de la masse, du parti, de la secte, il ne sent plus son état, il se fait illusion, il s'étourdit. Il se

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

croit fort de la force de tous, habile de l'habileté de tous. La foi à la majorité, au parti, à la secte, lui tient lieu de foi individuelle; son esprit de corps lui tient lieu de vertu; l'opinion collective lui tient lieu de vérité.

» L'esprit de corps, soit religieux, soit politique, vient plutôt de la chair que de l'esprit; l'*éducation élémentaire* le corrige et l'atténue en développant les forces individuelles dans leur harmonie, et dans leur direction vraiment religieuse.

» Maintenant, je considère *l'idée de l'éducation élémentaire* sous le rapport de l'ensemble des moyens d'enseignement qu'elle exige. D'après sa nature, elle demande en général la plus grande simplification de ces moyens; et ce fut là le point de départ de tous les travaux pédagogiques de ma vie. Au commencement de ces travaux, je ne voulais pas autre chose; je ne cherchais qu'à rendre les moyens ordinaires de l'enseignement du peuple tellement simples qu'on pût les employer dans la chambre de chaque famille. C'est ainsi que je m'efforçai d'organiser, pour chaque branche de savoir ou de talent populaire, des séries d'exercices, dont le point de départ était à la portée de tous, dont l'enchaînement sans saut ni lacune, mettant toujours en œuvre les forces de l'enfant sans les épuiser, constituait un progrès continu, facile et attrayant, et où le savoir et son application restaient toujours intimement liés.

» Il existe des lois générales du développement des forces humaines et de leur application dans toutes les directions de leur activité; mais il y a aussi une grande diversité dans les moyens de leur développement, selon les objets auxquels elles s'appliquent, et selon la position, les facultés et le caractère des individus.

» Le devoir de l'éducation élémentaire est de concilier ces diversités avec la loi naturelle et générale, et de réaliser le vrai développement des forces, quels que soient les moyens particuliers de leur application. Elle y parvient en donnant à chaque pas de l'enfant quelque chose de complet et d'achevé, avant de lui laisser faire un pas nouveau. Ainsi l'élève contracte l'habitude et le besoin de faire bien ce qu'il fait, de tendre à la perfection, non

seulement pour son instruction, mais encore pour l'œuvre de sa vie entière.

» Avant d'exposer les conséquences de ce point de vue, je veux examiner une question : *L'idée de l'éducation élémentaire* n'est-elle pas un rêve? Est-elle le fondement d'une œuvre praticable? Et de toutes parts j'entends qu'on demande : *Où est-elle vraiment réalisée?*

» Je réponds : Partout et nulle part. Partout d'une manière partielle; nulle part d'une manière complète.

» Elle n'existe nulle part comme méthode organisée et appliquée à tout. Il n'y a pas une école, pas un institut, dont l'organisation entière soit *élémentaire*.

» Le savoir et le talent du genre humain, ceux même de ses représentants les plus élevés et les meilleurs, sont et resteront toujours incomplets et fragmentaires. Il n'y a pas, il n'y aura jamais de circonstances qui permettent la réalisation complète de cette grande idée *(éducation élémentaire)*. La nature humaine y oppose un obstacle insurmontable : la faiblesse de notre cœur et de notre esprit, dont l'élément divin est soumis aux mouvements d'une chair périssable, lesquels ne nous laissent atteindre en rien une perfection absolue. Et ce qui est vrai de l'œuvre de chaque homme en particulier, l'est bien plus encore d'une œuvre collective pour l'éducation du genre humain. Jamais une institution, quelles que soient ses ressources de tout genre, ne pourra réaliser, répandre et faire accepter à un pays une méthode élémentaire d'éducation et d'instruction, générale, complète et pratique. Sous ce rapport, l'idée n'est pas réalisable, elle n'est qu'un rêve.

» Et cependant, elle a déjà été réalisée partiellement, non seulement dans des instituts et des écoles, mais aussi dans des familles; elle a déjà produit beaucoup de bien, beaucoup de progrès. En tout temps et en tout pays, elle a été la condition et le moyen du développement harmonique des forces de l'homme et de la suprématie de l'esprit sur la chair. Elle est la condition et le moyen de la vraie civilisation, du perfectionnement de l'humanité, perfectionnement qui est notre tâche essentielle et nécessaire, à laquelle nous ne renoncerons jamais, et qu'il ne

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

nous est pas permis de déclarer impossible. Sous ce rapport, l'idée de l'éducation élémentaire n'est plus irréalisable, elle n'est plus un rêve, et nous devons la poursuivre sans relâche, comme nous devons poursuivre le bien, la perfection.

» Mon idée de l'*éducation élémentaire* m'a été suggérée par le spectacle des maux que je voyais résulter autour de moi de la routine qui présidait à l'éducation. Partout une marche contraire à celle de la nature; partout la prédominance de la chair sur l'esprit et l'élément divin relégué dans l'ombre; partout l'égoïsme et les passions pris pour mobiles; partout des habitudes machinales au lieu d'une spontanéité intelligente.

» Je n'avais de force en moi que celle d'un cœur plein de compassion et d'amour pour mes semblables; j'étais très faible d'esprit, de talent et de savoir-faire. J'avais contre moi les institutions et les habitudes, la paresse, les intérêts et les passions des habiles. J'étais dans la position d'un enfant qui veut lutter contre des hommes faits.

» L'idée que je considérais comme ma force n'était qu'un rêve. Cependant, elle n'est pas un rêve en tout et partout; elle n'est un rêve que dans la mesure de l'aveuglement et de l'endurcissement des hommes dominés par la routine, par l'égoïsme, par l'indifférence pour le progrès et pour les intérêts spirituels de l'humanité. Cette idée a cessé d'être un rêve dans certaines de ses applications et pour certains esprits; plus la civilisation avancera, moins elle sera un rêve; elle deviendra une réalité de plus en plus générale, sans jamais atteindre sa perfection absolue.

» *C'est la vie qui éduque.* Voilà le principe qui m'a guidé dans tous mes essais d'éducation élémentaire. Voyons quels sont les résultats de cette expérience, sous le rapport moral, sous le rapport intellectuel et sous le rapport industriel.

» *a)* Sous le rapport moral, l'éducation élémentaire se rattache à la vie de famille en ce qu'elle trouve tous ses moyens dans l'amour maternel, paternel et fraternel, sentiments naturels et instinctifs que Dieu a donnés à

l'humanité, et qui sont éternellement les points de départ de l'amour et de la foi, c'est-à-dire de toute moralité et de toute religion. Dans notre institut, il est vrai, nos expériences ne prenaient pas l'enfant au berceau. Et cependant la simplicité de nos moyens nous aurait permis de les employer sous le rapport moral à un âge beaucoup plus tendre que celui des élèves qu'on nous confiait. L'enfant aime et croit, avant de penser et d'agir; l'influence de la vie domestique le captive, l'élève au sentiment intérieur de sa force morale. Ce que notre expérience nous permet de dire avec une entière certitude, et ce dont bien des nobles cœurs ont été réjouis comme nous, c'est que nos moyens d'éducation élémentaire, qui mettaient chaque enfant en état de transmettre à d'autres son petit savoir et son petit talent, ont montré de mille manières au milieu de nous leur puissance pour le développement moral; ils ont fait régner dans notre maison une confiance et un amour fraternel, que la marche artificielle et contre nature de l'éducation ordinaire rend presque impossibles.

» *b)* Sous le rapport intellectuel, c'est encore la vie qui éduque, car la vie développe successivemeut le pouvoir d'intuition, le pouvoir de parler et le pouvoir de penser.

» Le pouvoir d'intuition, par l'observation, par l'expérience, fournit les idées et les sentiments.

» Le pouvoir de parler se développe par l'exercice; il rend l'enfant capable de se faire comprendre et de comprendre les autres. Le *savoir parler* ne procède pas de la connaissance de la langue; c'est au contraire la connaissance de la langue qui procède du *savoir parler*.

» La parole procède de la vie, et elle est pour la vie; c'est pourquoi son développement varie selon les divers états sociaux des familles. Les moyens d'enseignement et d'exercice doivent donc varier aussi, pour se proportionner aux ressources et aux besoins de la vie terrestre. Mais il est pour nous des besoins qui exigent un développement de la parole beaucoup plus étendu et plus relevé : l'homme ne vit pas de pain seulement; chaque enfant a besoin d'un développement religieux; chaque

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

enfant a besoin de savoir prier Dieu en toute simplicité mais avec amour et avec foi. Ce besoin est un privilège qui relève les plus humbles et qui les développe, moralement d'abord, puis aussi intellectuellement par le langage et par la pensée.

» Quand le pouvoir de parler ne procède pas de la vie même, il ne développe pas les forces de l'esprit ; il ne produit alors qu'un bavardage superficiel. C'est là un mal dont souffrent maintenant toutes les classes de la société, depuis les plus pauvres jusqu'aux plus opulentes.

» Le *pouvoir d'intuition* et le *pouvoir de penser* sont séparés par un abîme tant qu'ils ne sont pas unis l'un à l'autre par un pouvoir intermédiaire : le *pouvoir de parler*.

» De même que l'enfant ne doit parler que de ce qu'il a lui-même éprouvé, de même il ne doit et il ne peut examiner sa pensée que lorsqu'il l'a lui-même exprimée nettement par le langage. La grammaire est un exercice du *pouvoir de penser*, une étude philosophique de la pensée même, aussi bien que de la forme de langage qui l'exprime. Il faut d'abord que cette forme soit parfaitement acquise à l'enfant ; alors seulement il peut l'examiner, l'étudier, apprendre des langues étrangères, puis les langues mortes.

» Un enfant apprend promptement à parler une langue étrangère avec une personne illettrée qui lui cause sans art pédagogique, tandis qu'il ne l'apprend pas avec un professeur habile qui suit la marche routinière d'un enseignement grammatical.

» C'est encore de la vie elle-même que procède le développement du *pouvoir de penser*.

» Lorsque l'enfant a reçu de l'intuition des idées claires et solides, lorsqu'il sait les exprimer par la parole alors il sent le besoin d'examiner ces idées, de les séparer et de les comparer ; c'est pour lui un plaisir auquel il est convié par sa vie même, et dans lequel il trouve le développement et le progrès de son jugement, de son *pouvoir de penser*.

» De tout temps l'éducation a cherché à favoriser, à faciliter, à fortifier ce développement ; mais elle n'a pas suivi la marche de la nature et de la vie.

» Tantôt elle a présenté à l'enfant une foule de jugements tout faits, qu'il a saisis par la mémoire seulement, et qui ont laissé inactifs son pouvoir de penser, lequel s'est atrophié au lieu de se fortifier. Tantôt sous le nom de logique, elle lui a présenté, d'une manière plus subtile que claire, un système des règles éternelles qui président à la pensée humaine ; mais ces règles ne sont que lettre close pour l'enfant qui ne possède pas déjà le pouvoir de penser.

» Le nombre et la forme sont les éléments intuitifs qui fournissent les exercices les plus propres à développer le pouvoir de comparer et de juger, et par conséquent la force de la pensée. Mais pour que l'étude du nombre et de la forme ait cette valeur éducative, il ne faut pas qu'elle consiste en procédés abréviatifs ou mécaniques, mais en une suite d'exercices tellement gradués, que l'enfant s'y livre avec plaisir et avec succès, que son pouvoir de penser y soit toujours actif, que les jugements y soient son propre ouvrage, enfin que ce travail soit toujours en relation intime avec la vie réelle de l'enfant.

» c) Sous le rapport industriel ou artistique, *c'est également la vie qui éduque*. Le pouvoir industriel comprend deux éléments : l'un intellectuel ou intérieur qui n'est que la force de la pensée, développée par l'étude pratique du langage, du nombre et de la forme, l'autre physique ou extérieur, qui n'est que le pouvoir des sens et des membres développé par l'exercice. Ces divers développements doivent être conformes à l'*idée de l'éducation élémentaire*, c'est-à dire à la marche de la nature ; ils doivent résulter d'une suite bien graduée, bien enchaînée, d'exercices fondés sur les dispositions, les besoins et les goûts naturels de l'enfant.

Les exercices destinés à développer le pouvoir industriel ou artistique doivent se rattacher au côté pratique et aux circonstances de position de la vie de l'enfant ; car *c'est la vie qui éduque*.

» C'est donc dans les conditions et les besoins de la vie réelle, dans la chambre de sa famille, que l'enfant doit commencer à apprendre l'emploi et le perfectionnement de ses forces sous le rapport de l'art et de l'industrie.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

» Cet apprentissage est bien plus facile, plus fructueux et plus salutaire dans les familles qui gagnent leur pain chaque jour que dans les classes riches où le besoin du travail ne se fait pas sentir, et où l'aide de l'enfant n'est point nécessaire à ses parents.

» L'*idée de l'éducation élémentaire* s'applique ainsi à l'*art* aussi bien qu'au cœur et à l'intelligence ; elle rend l'enfant actif dès le commencement ; elle le fait produire par ses propres forces des résultats qui sont bien à lui ; elle lui donne en même temps le pouvoir et la volonté de s'élever plus haut sans copier servilement les autres.

» C'est parce que ces principes d'éducation manquent encore généralement, qu'on voit chez tant de gens le goût et le savoir-faire sans force, sans développement, sans originalité ! C'est pourquoi les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des hommes suivent sans réflexion le torrent de l'usage ou de la mode, incapables de rien produire par eux-mêmes ; c'est pourquoi dans les hautes classes mêmes, les jouissances du luxe sont plus encore une affaire de vanité qu'une affaire de goût. »

Jusqu'ici nous n'avons fait connaître que le premier tiers du *Chant du cygne*. Nous l'avons traduit en l'abrégeant beaucoup, c'est-à-dire en supprimant, quoique à regret, tous les développements qui ne nous paraissaient pas indispensables. Nous ne pourrions continuer ainsi jusqu'au bout sans excéder les proportions que nous voulons donner à ce livre. Cette première partie d'ailleurs est la plus importante et la plus méthodique de tout l'ouvrage ; c'est celle qui a été composée et écrite avec le plus de vigueur. Plus loin l'ordre et l'enchaînement des idées deviennent parfois difficiles à saisir, les répétitions sont fréquentes et l'on rencontre quelques longueurs. Malgré ces défauts, le *Chant du cygne* est riche jusqu'au bout en idées justes, originales et fécondes ; un homme qui saurait les reproduire dans leur ordre logique, avec clarté et éloquence, ferait un admirable traité d'éducation.

Nous devons nous borner à donner un aperçu des deux derniers tiers du *Chant du cygne*. Citons d'abord quelques idées qui nous ont frappé.

« Un enfant accoutumé dès ses premières années à prier, à penser et à travailler, est déjà à moitié élevé.

» L'éducation de notre temps, par ses moyens et par ses pratiques, a généralement pour effet, plutôt de nous faire faire des excursions dans ce qui nous est étranger, que de développer ce qui est en nous et dont nous avons besoin comme êtres indépendants.

» Chaque savoir ou talent isolé, considéré en lui-même a peu de valeur pour nous développer et nous élever ; c'est de leur ensemble, de leur influence mutuelle et réciproque que naît l'harmonie de notre organisme. C'est la culture élémentaire et harmonique de toutes les branches d'activité qui forme en nous une individualité morale, intelligente et habile.

» Si l'élément religieux ne pénètre pas toute l'éducation, il a peu d'influence sur la vie ; il reste isolé ou formaliste.

» La religion n'est pas un effet de l'œuvre de l'homme, mais de l'élément divin qui est dans l'homme, et de la grâce de Dieu.

» L'éducation élémentaire, en développant toutes les forces naturelles qui sont dans l'homme, développe aussi, et tout d'abord, l'élément religieux selon sa vraie nature. C'est pourquoi l'*éducation élémentaire* est en conformité parfaite avec l'état du christianisme.

En écrivant le *Chant du cygne*, Pestalozzi avait un ardent désir de sauver de son naufrage l'idée mère de la réforme éducative qu'il proposait à l'humanité ; car il craignait de la voir enveloppée dans le discrédit qu'avaient attiré sur lui l'insuccès et la chute des établissements qu'il avait fondés. Pour montrer que c'est sa propre faute qui a ruiné toutes ses entreprises, il raconte son histoire en remontant jusqu'à sa première éducation. C'est dans cette partie du *Chant du cygne*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

que ses premiers biographes ont puisé les éléments de leur travail, éléments justes et précieux, mais si fragmentaires que pendant quarante ans, et jusqu'à l'ouvrage de Morf, on manquait d'une histoire complète du réformateur de l'éducation [1].

Arrivé à l'époque de l'institut de Berthoud, Pestalozzi dit : « Je dois répéter ici ce que je me suis dit secrètement à moi-même cent et cent fois pendant mes années de malheur. En mettant le pied sur la première marche de l'escalier du château de Berthoud je me suis perdu moi-même, en ce que j'entrais dans une carrière qui ne pouvait que me rendre malheureux ; car le poste que j'allais occuper à Berthoud exigeait impérieusement une force et des talents administratifs dont j'étais absolument dépourvu. »

Plus loin, après avoir comparé ses instituts à une « tour de Babel, » il ajoute : « Cette confusion, qui était mortelle pour l'esprit de notre œuvre, devait enfin finir ; et en de pareilles circonstances ma conviction intime est que la fin de mes établissements d'Yverdon doit être considérée comme heureuse, comme un moyen nécessaire de replacer mon œuvre sur une base déblayée, et non point comme une preuve de sa nullité et de l'impossibilité d'en obtenir des résultats salutaires. »

Nous croyons devoir citer encore la dernière page de cet écrit, car elle en résume bien le caractère et le but :

« A cette heure solennelle, j'ose le dire avec une sérieuse tranquillité, quelques parties de cette haute idée de l'éducation élémentaire ont mûri en moi plus peut-être qu'en beaucoup d'autres hommes, plus qu'elles n'auraient fait sans les vicissitudes et les malheurs de ma vie. Je vois ces résultats de mon œuvre, quoique rares et isolés, semblables à des fruits mûrs attachés à

[1] L'ouvrage de Morf s'arrête à l'institut de Berthoud.

l'arbre de ma vie, et je ne veux pas permettre qu'ils soient emportés par aucun vent ami ou ennemi. Je le dis encore, car c'est mon sentiment le plus intime, ces quelques fruits du travail de ma vie, bien que chétifs, sont si près de la maturité, qu'il est de mon devoir le plus sacré de vivre, de lutter et de mourir pour leur conservation. Elle n'a point encore sonné, l'heure où, tranquille sur leur sort, je pourrai me livrer au repos. Mais une autre heure a sonné, a sonné maintenant bien haut pour moi, ou plutôt pour le grain de sable que j'apporte à l'édifice ; et je le dis avec amertume, c'est l'heure où il est nécessaire de crier au secours, pour qu'on examine, pour qu'on éprouve l'idée de l'éducation élémentaire. Cette épreuve est maintenant pour moi la seule chose nécessaire ; et si je parviens à obtenir qu'elle ait lieu comme il le faut, je n'aurai plus rien à désirer. C'est pourquoi je finis mon chant du cygne par les mêmes paroles avec lesquelles je l'ai commencé.

» Eprouvez toutes choses, retenez ce qui est bon, et si quelque chose de meilleur a mûri en vous, ajoutez-le à ce que dans ces feuilles j'essaie de vous donner en vérité et avec amour ; du moins ne rejetez pas toute l'œuvre de ma vie comme une chose déjà condamnée et qui ne mérite pas un nouvel examen. Elle n'est point encore condamnée ; bien certainement elle mérite un examen sérieux, non point à cause de moi, mais à cause d'elle-même. »

Mes destinées (Meine Lebensschiksale) *comme chef de mes instituts d'éducation à Berthoud et à Yverdon.* Leipzig, 1826 [1].

Ce livre était destiné à expliquer les malheurs de Pestalozzi et la ruine des établissements qu'il avait fondés ; mais le désir de justifier Schmid et de faire partager au public l'admiration que cet homme lui inspirait, y entraîna l'auteur dans une polémique indigne de lui, et dont il est bien difficile de ne pas faire retom-

[1] Cet écrit n'a pas été imprimé dans l'édition Cotta ; il se trouve au 15e vol. de l'édition Seyffart.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ber en grande partie la responsabilité sur celui qui y était intéressé, et qui s'était emparé de l'esprit du vieillard.

Cette polémique est surtout dirigée contre M. et Mme Niederer; les torts qu'on peut leur reprocher y sont exagérés, et les provocations de Schmid atténuées. Néanmoins, l'injustice de ces appréciations est loin de justifier la réponse de Biber qui par un odieux pamphlet causa la mort de Pestalozzi.

Si le livre des *Destinées* n'était qu'une polémique, nous n'aurions plus rien à en dire; mais Pestalozzi y oublie souvent son rôle d'avocat de Schmid pour y redevenir lui-même, et alors il est admirable.

Dès la première page il dit :

« A Berthoud j'eus promptement un très grand nombre d'élèves, et malheureusement cent fois plus encore de *louangeurs*. Cette louange et ce succès me font aujourd'hui l'effet d'une apparition enchantée. Au commencement, nous vivions dans une ivresse de jouissance, de joie, d'honneur et d'espérance, comme dans un paradis, sans craindre le serpent qui, dans tout paradis terrestre, dresse des embûches à l'humanité si faible, si vaine, si facile à égarer, et la pousse à sa perte. »

Pestalozzi reconnaît ensuite sa profonde incapacité à diriger, à administrer un institut; et il déclare que par sa faiblesse et par ses erreurs il a été lui-même la cause de tous ses malheurs. Puis il fait voir qu'un établissement d'éducation, tel qu'il l'avait entrepris, est par sa nature une impossibilité [1], et que les siens, dès leur fondation, portaient en eux-mêmes un germe de destruction. Dès lors il semble étonnant qu'il soit allé chercher la cause de sa ruine dans l'opposition qui, dès les premiers temps, se manifesta entre les tendances de Schmid et celles de Niederer.

[1] Nous avons exposé au chap. XIV les raisons de cette impossibilité.

Quoi qu'il en soit, Pestalozzi se fait tort à lui-même lorsqu'il parle de sa complète incapacité. N'a-t-il pas réussi d'une manière admirable chaque fois qu'il a pu agir librement, et tant qu'il n'a pas été arrêté par des obstacles matériels? Et n'a-t-il pas obtenu des succès surprenants dans l'éducation des enfants, à Neuhof dans sa jeunesse, à Stans et à Berthoud dans son âge mûr, enfin dans sa vieillesse même à l'école de pauvres de Clendy?

Il fait tort aussi à ses instituts, en laissant croire qu'ils n'ont rien produit de bon. Au point de vue de la méthode élémentaire, ils ont réalisé des progrès incontestables et fort importants dans la plupart des branches d'enseignement; et ces progrès, portés en divers pays par ses élèves, ont amené les commencements d'une réforme générale des anciens procédés routiniers de l'école.

Quand, dans son récit, Pestalozzi arrive à la fondation d'une école de pauvres à Clendy, il oublie complètement la polémique dont il était chargé; il raconte avec amour cette dernière œuvre qui commençait selon son cœur; il donne d'admirables préceptes pour la première éducation des pauvres et pour la formation d'instituteurs d'écoles populaires; il déplore enfin la déviation à ses principes à laquelle il a été obligé de consentir à Clendy, et qui a causé la ruine de l'établissement. Cette partie du livre, dans laquelle on retrouve Pestalozzi tout entier, a une valeur bien remarquable, et ne tombera pas dans l'oubli.

A la fin de l'ouvrage, Pestalozzi transcrit la lettre qu'il écrivit à M. et Mme Niederer en 1823 [1], dans laquelle il les supplie d'oublier le passé, de se réconcilier avec lui, et de le laisser mourir en paix. Il termine en disant qu'il est toujours dans les mêmes sentiments

[1] Nous avons cité cette lettre au chap. XV.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

que lorsqu'il écrivait cette lettre, qui est restée sans effet.

Avant d'abandonner le livre des *Destinées* nous croyons devoir citer le jugement qu'en porte Blochmann, qui fut collaborateur de Pestalozzi de 1810 à 1816, et à qui la Saxe doit en grande partie le rang distingué qu'elle occupe par ses établissements d'instruction publique. Nous traduisons littéralement :

« Dans ses *Destinées* il énonce de grandes et frappantes vérités, et je suis sûr que ceux qui ont vécu près de lui et qui ont suivi assez longtemps sa carrière seront convaincus de la justesse de ses vues et de ses appréciations en général, tout en reconnaissant que deux grandes illusions l'accompagnent dans ce travail : son injustice envers lui-même et envers la valeur et les résultats de l'institut d'Yverdon, et l'aveugle obstination avec laquelle il surfait démesurément l'œuvre de Schmid, et méconnaît le fond de son caractère sous l'apparence de sa fidélité à une filiale affection. » (*Henri Pestalozzi*, par le Dr K.-J. Blochmann, pag. 131.)

Discours prononcé à Langenthal le 26 avril 1826 [1].

La société helvétique s'était formée dans le but de cimenter l'union entre les diverses parties de la Confédération suisse, de les exciter par l'amour de la patrie à toutes les vertus qui font la liberté et le bonheur des peuples, et d'y ramener quelque chose de la simplicité des anciennes mœurs.

Pestalozzi, par ses travaux, avait été tenu longtemps éloigné des réunions de cette société ; mais il s'associait de cœur à son but et à ses efforts. Il était d'ailleurs l'un des derniers survivants de cette pléiade de patriotes éclairés et dévoués qui, à Zurich, longtemps avant la révolution française, auraient pu réaliser des

[1] Se trouve dans le 15e vol. de l'édition Cotta, et dans le 15e vol. de l'édition Seyffart.

réformes salutaires, s'ils avaient eu des vues plus pratiques et une plus juste connaissance des hommes.

Cette conformité entre l'œuvre de la société helvétique et celle qui avait passionné sa première jeunesse inspira à Pestalozzi son discours de Langenthal, écrit avec une vigueur qui étonne chez un vieillard de quatre-vingts ans, récemment abattu par une cruelle infortune.

L'auteur commence par dépeindre le bonheur dont jouissait la Suisse après les guerres qui assurèrent son indépendance ; alors elle était tranquille au dedans et respectée au dehors ; alors les besoins de ses habitants étaient proportionnés à leurs ressources ; la religion, l'amour de la patrie, la bienveillance et la modération régnaient généralement dans les cœurs ; alors il y avait une certaine égalité de fait dans les positions, dans les mœurs, dans les habitudes de la vie, en dépit de l'inégalité des droits que maintenait le système féodal ; alors il y avait très peu de riches, très peu de pauvres, la grande masse se composait de petits propriétaires.

Pestalozzi raconte ensuite les changements que cet état de choses a subis peu à peu par l'influence du service étranger, de la réformation, surtout de l'introduction en Suisse d'une vie de fabrique, qui y fait affluer les capitaux.

Dans les contrées où la grande industrie a prospéré, il y a eu augmentation de richesse et même augmentation du bien-être général, mais une augmentation plus grande encore dans les besoins, et en même temps une énorme inégalité dans la répartition de cette richesse.

Quelques fortunes colossales se sont formées rapidement, et sont venues nous offrir l'exemple du luxe des grandes capitales, tandis que s'augmentait la classe si nombreuse des prolétaires, qui n'ont que leurs bras, et qui si souvent manquent de sagesse, de prévoyance

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

et d'économie. Quant aux petits propriétaires, si nombreux autrefois, combien n'en est-il pas qui, alléchés par l'argent que leur promettait la fabrique, se sont dégoûtés de la culture de leurs champs, et maintenant ne possèdent plus rien.

L'auteur fait voir ensuite que cet état de choses tend à s'aggraver chaque jour et sera bientôt pour l'ordre social et pour la civilisation un danger imminent. Puis, comme seul moyen d'atténuer ce mal et de le guérir peu à peu, il indique une éducation élémentaire mise à la portée de tous, et qui, par une voie conforme à la nature, développe toutes les forces de l'enfant et en particulier ses forces morales, dans leur application à la vie réelle à laquelle il est destiné.

Tel est en substance le dernier écrit qui nous reste de Pestalozzi. Nous savons, il est vrai, que le 21 novembre de la même année il fit lire à la société des amis de l'éducation, réunie à Brugg, un mémoire sur la première éducation des enfants au foyer domestique, mais celui-ci ne nous a pas été conservé.

CHAPITRE XVIII

Souvenirs personnels de l'auteur.

Jusqu'à présent, en racontant l'histoire d'un grand homme à qui nous devons des idées fécondes, j'ai éprouvé une répugnance bien naturelle à parler de moi même pour dire mes propres impressions, mes propres expériences, pendant les neuf années où j'ai été élève de Pestalozzi. Je craignais d'interrompre où d'allonger mon récit ; ce que je voulais surtout mettre sous les yeux de mes lecteurs, c'étaient les documents authentiques, les paroles mêmes de mon maître, puis aussi celles des hommes distingués qui furent mieux qualifiés que moi pour le juger.

Cependant les nombreuses publications que j'avais à consulter ne m'auraient pas toujours suffi pour parvenir à la vérité, si mes souvenirs personnels ne m'avaient fourni des lumières pour apprécier la valeur relative de tous ces documents, quelquefois contradictoires. C'est surtout pour la triste histoire de la décadence et de la chute de l'institut d'Yverdon qu'il importe d'avoir vu de près les hommes et les choses, afin de pouvoir éliminer toutes les imputations calomnieuses auxquelles se sont laissé entraîner par la passion les hommes qui se faisaient la guerre autour de Pestalozzi, et pour le malheur de ce respectable vieillard.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

et d'économie. Quant aux petits propriétaires, si nombreux autrefois, combien n'en est-il pas qui, alléchés par l'argent que leur promettait la fabrique, se sont dégoûtés de la culture de leurs champs, et maintenant ne possèdent plus rien.

L'auteur fait voir ensuite que cet état de choses tend à s'aggraver chaque jour et sera bientôt pour l'ordre social et pour la civilisation un danger imminent. Puis, comme seul moyen d'atténuer ce mal et de le guérir peu à peu, il indique une éducation élémentaire mise à la portée de tous, et qui, par une voie conforme à la nature, développe toutes les forces de l'enfant et en particulier ses forces morales, dans leur application à la vie réelle à laquelle il est destiné.

Tel est en substance le dernier écrit qui nous reste de Pestalozzi. Nous savons, il est vrai, que le 21 novembre de la même année il fit lire à la société des amis de l'éducation, réunie à Brugg, un mémoire sur la première éducation des enfants au foyer domestique, mais celui-ci ne nous a pas été conservé.

CHAPITRE XVIII

Souvenirs personnels de l'auteur.

Jusqu'à présent, en racontant l'histoire d'un grand homme à qui nous devons des idées fécondes, j'ai éprouvé une répugnance bien naturelle à parler de moi même pour dire mes propres impressions, mes propres expériences, pendant les neuf années où j'ai été élève de Pestalozzi. Je craignais d'interrompre où d'allonger mon récit ; ce que je voulais surtout mettre sous les yeux de mes lecteurs, c'étaient les documents authentiques, les paroles mêmes de mon maître, puis aussi celles des hommes distingués qui furent mieux qualifiés que moi pour le juger.

Cependant les nombreuses publications que j'avais à consulter ne m'auraient pas toujours suffi pour parvenir à la vérité, si mes souvenirs personnels ne m'avaient fourni des lumières pour apprécier la valeur relative de tous ces documents, quelquefois contradictoires. C'est surtout pour la triste histoire de la décadence et de la chute de l'institut d'Yverdon qu'il importe d'avoir vu de près les hommes et les choses, afin de pouvoir éliminer toutes les imputations calomnieuses auxquelles se sont laissé entraîner par la passion les hommes qui se faisaient la guerre autour de Pestalozzi, et pour le malheur de ce respectable vieillard.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Maintenant d'ailleurs je vais avoir à résumer la pensée, la doctrine, l'œuvre durable de cet homme étonnant, et ce que j'aurai à dire ne sera pas toujours conforme aux idées généralement reçues sur ce sujet. Je sens donc bien que mes lecteurs seront en droit de connaître l'expérience personnelle qui peut me donner quelques titres à leur confiance. Je me suis trouvé d'ailleurs dans une position exceptionellement favorable pour connaître la pensée du maître et celle de ses principaux collaborateurs ; aujourd'hui je reste probablement le seul survivant de ceux qui ont joui d'un pareil privilège, et je crois de mon devoir de ne pas laisser périr avec moi ce que je considère comme un précieux dépôt.

Né en 1802 à Yverdon, où mon père, émigré français, s'était fixé et marié, j'entrai en 1808 chez Pestalozzi, après avoir été préparé par un de ses sous-maîtres aux exercices intuitifs (sur les nombres et les formes) de la petite classe à laquelle je devais être joint.

Je n'ai été à l'institut Pestalozzi que comme externe ; cependant j'y restais pour le *goûter*, souvent même dans des occasions particulières j'y ai pris tous mes repas et j'y ai couché, en sorte que j'en connaissais bien le régime intérieur.

Quand j'entrai dans ma salle d'étude, ma première impression fut désagréable ; il y régnait peu de propreté ; les meubles et les ustensiles y étaient d'une rusticité toute primitive dont on ne saurait aujourd'hui se faire aucune idée ; ainsi, par exemple, on y était éclairé par des chandelles de suif sans chandelier, mais seulement serrées par l'écartement des spirales de deux pièces de gros fil de fer dont l'extrémité inférieure était plantée dans un morceau de bois, et il n'y avait pas de mouchettes. Puis le langage et les cris de tous ces Allemands ne plaisaient point à mon oreille, et leurs manières me semblaient étranges. J'étais en

quelque sorte effrayé, comme si je me fusse trouvé dans une atmosphère de grossière vulgarité.

Mais cette impression ne dura pas longtemps ; bientôt je fus séduit par la douce bonté de Pestalozzi, par son regard à la fois vif et tendre, par la bienveillante cordialité qui régnait dans toute la maison ; bientôt aussi je subis la contagion de la bonne humeur de mes camarades, et de l'entrain presque passionné qu'ils apportaient à la plupart de leurs exercices. Un fait, que j'ai quelque peine à comprendre aujourd'hui, prouve que je fus bien promptement captivé par l'attrait d'un *enseignement élémentaire*. Quand l'hiver fut venu, et avant que j'eusse achevé ma septième année, j'étais obligé de me lever de grand matin, de traverser la ville de nuit pour assister à la première leçon qui commençait à six heures, et je ne songeais point à m'en plaindre.

Lorsque Pestalozzi rencontrait un de ses jeunes élèves dans les corridors, il le caressait en passant la main dans ses cheveux et en disant : « Ne veux-tu pas aussi être sage et bon ? » Puis il lui parlait de ses parents et du bon Dieu, et finissait souvent par quelques mots sur la nature qui, comme son auteur, est si bonne et si belle, et avec laquelle il faut se mettre en harmonie. Je ne comprenais pas toujours fort bien ces petits discours ; cependant l'impression que j'en conservais était bonne. Dans la petite classe où j'étais entré, l'enseignement se donnait en français. Cependant, pendant les premières années de mon séjour à l'institut, les élèves, les maîtres, les domestiques étaient la plupart de langue allemande. Leur langage, leurs goûts, leurs habitudes dominaient toute la vie intérieure du château ; c'était un ménage de la Suisse allemande implanté dans la Suisse française. A certaines heures de la journée, tous étaient obligés de parler français ; à d'autres heures, chacun devait par-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ler allemand. Ainsi chaque élève se familiarisait assez promptement avec l'usage d'une langue étrangère ; mais aussi il se faisait entre les deux langues une sorte de mélange qui nuisait beaucoup à la pureté de chacune d'elles.

Pendant les quatre ou cinq premières années que je passai à l'institut, j'étais trop jeune pour pouvoir rien observer de ce qui concernait la doctrine de Pestalozzi ; de cette époque je n'ai conservé que mes impressions d'enfant, et ces impressions étaient agréables. Je trouvai du plaisir dans la plupart de mes exercices, surtout dans les leçons d'histoire naturelle, de géographie, de calcul de tête, de géométrie élémentaire, de chant et de dessin ; et je conserve un affectueux et reconnaissant souvenir, non seulement de Pestalozzi mais de la plupart des maîtres, qui nous soignaient avec tant de bonté dans nos leçons, dans nos récréations, dans nos promenades et dans nos courses de montagnes.

Ces excursions dans le Jura causaient nos plaisirs les plus vifs ; il y en avait à la portée de chaque classe, et j'y pris part avec mes petits camarades dès l'âge de sept ans. Nos maîtres nous soignaient avec une sollicitude presque maternelle (mes préférés étaient Krusi et de Muralt), faisant de très courtes étapes pour ménager nos petites jambes, réconfortant parfois les fatigués avec un morceau de sucre trempé d'eau de cerises, quand la route était trop longue, nous procurant quelque véhicule rustique, dans lequel nous chantions avec allégresse en traversant les villages, où souvent les paysannes nous donnaient des fruits.

Parvenus dans les hauts pâturages qu'ombragent les sapins, nous ne sentions plus de fatigue et nous prenions nos ébats, herborisant et collectant des minéraux. Souvent on se réunissait à quelque beau point de vue pour chanter ces mélodies simples et sauvages

des montagnards des Alpes, que nos maîtres transportaient ainsi sur le Jura. Après plus de soixante ans, je me rappelle encore tous ces chants comme le premier jour, et ils me paraissent délicieux.

De retour de ces excursions, les élèves devaient les raconter, de vive voix ou par écrit, selon leur âge. Ils avaient beaucoup à dire, car on avait dirigé leur attention sur tout ce qui pouvait les instruire, et nos courses étaient en même temps des leçons d'histoire naturelle et de géographie.

Pestalozzi prenait un singulier plaisir à voir et à suivre les jeux de ses élèves, et il leur attribuait une réelle importance ; il estimait que les enfants, quand ils ne travaillent pas, doivent s'amuser ; une complète inaction lui était antipathique. Lorsque pendant la récréation il voyait un de ses petits écoliers ne prendre part à aucun jeu, il en était inquiet, craignant que l'enfant ne fût malade, au physique ou au moral ; et il cherchait à lui procurer quelque amusement.

A ce sujet je me rappelle une scène qui ne me frappa point lorsque j'y figurais, et qui maintenant me paraît caractéristique. Un jour qu'on avait allumé un feu de broussailles au jardin, les plus grands élèves s'amusaient à sauter par-dessus la flamme et au travers de la fumée ; Pestalozzi était là, et les encourageait. Quand la flamme fut tombée, quand il n'y eut plus guère que de la braise et de la fumée, les plus petits enfants sautèrent à leur tour. Mais cette scène avait des témoins. Les petites filles de l'institut Niederer, dont le jardin était voisin de celui du château, regardaient à travers les palissades et la belle flamme et les joyeux sauteurs. Pestalozzi les aperçut, alla les chercher, et les amena pour les faire sauter aussi par-dessus les restes du feu. Jamais on ne vit si grande allégresse à si peu de frais!

Quand j'eus accompli ma douzième année, grâce à des circonstances toutes particulières, je commençai à

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

fixer mon attention sur ce qu'on appelait la *méthode*, avec un intérêt et une persévérance qui n'étaient pas de mon âge.

Mes parents, admirateurs de Pestalozzi, entretenaient des relations amicales avec lui, avec sa femme et avec ses principaux collaborateurs. Ma mère qui, dans sa sollicitude pour mes progrès, voulait pouvoir suivre mes leçons, se mit à apprendre l'allemand avec un zèle qui lui fit bientôt surmonter toutes les difficultés. Elle publia des traductions de plusieurs ouvrages allemands, dans le but d'ajouter quelque chose à nos modestes revenus, et de se mettre en position de pourvoir plus largement aux dépenses de mon éducation. Ainsi elle en vint à traduire *Léonard et Gertrude*.

C'est alors que Pestalozzi, qui s'intéressait à ce travail, s'habitua à venir presque journellement chez nous pour en prendre connaissance, car ma mère ne mettait rien au net sans avoir reçu les avis de l'auteur. Comme elle comprenait bien le langage du vieillard zuricois, elle pouvait servir de trucheman entre lui et les visiteurs français qui cherchaient à connaître sa doctrine; c'est pourquoi Pestalozzi lui amenait fréquemment ceux à qui il trouvait important d'exposer ses idées, entre autres M. A. Jullien, de Paris, auteur de deux grands volumes sur l'*esprit et la méthode Pestalozzi*.

Mlle Rath, le peintre distingué auquel Genève doit le musée qui porte son nom, vint à Yverdon pour faire le portrait de Pestalozzi; elle était liée avec la sœur de ma mère, elle fut reçue dans notre maison et à notre table; c'est chez nous que son modèle venait poser.

Puis quand M. Delbruck, précepteur des princes de Prusse, vint faire un assez long séjour à Yverdon pour y étudier la méthode, mes parents consentirent volontiers à prendre en pension cet homme d'une haute distinction.

Il résulta de toutes ces circonstances que, pendant plusieurs années, notre salon fut un lieu de réunion où la doctrine de Pestalozzi était exposée et discutée, soit par le maître et ses disciples, soit par des étrangers ordinairement très bien qualifiés pour la juger.

J'écoutais avidement ces conversations et ma mémoire en a beaucoup retenu, quoique je ne les comprisse point alors aussi bien que j'ai pu le faire plus tard.

C'est ainsi que j'ai entendu cent fois le maître lui-même expliquer sa doctrine, et chaque fois sous une forme différente. Ce profond philosophe n'aimait pas le langage philosophique, qui lui était peu familier; il se défiait de lui-même à cet égard; il craignait les formules; sa pensée s'était formée dans la solitude, sans le secours des livres, uniquement par l'observation et par la réflexion. Il se plaisait à l'exposer comme elle lui était venue, c'est-à-dire en procédant par des faits concrets, par des exemples spéciaux, surtout par des comparaisons, plutôt que par des abstractions et des idées générales.

Lorsque Pestalozzi revint de Bâle, honoré des dons des souverains, il eut d'abord un plaisir d'enfant à les montrer, non point par vanité personnelle, mais parce qu'il y voyait l'indice d'un appui pour sa doctrine, pour les plans par lesquels il espérait relever l'état du peuple. Alors je fus invité avec mes parents à une soirée chez lui : le vieillard y portait la croix de Saint-Wladimir, et l'on nous fit goûter le tokay de l'empereur d'Autriche. Mais au bout de quelques jours Pestalozzi n'y pensa plus, et la croix resta dans son armoire. Quelquefois cependant, quand il arrivait des visiteurs de distinction, on lui persuadait qu'il était important de soigner sa toilette, et on l'habillait à la hâte aussi

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

bien que possible. Nous autres élèves, nous étions surpris, même un peu égayés, quand nous le voyions entrer ainsi dans les classes avec le frac noir, la cravate blanche et la fameuse décoration pendue à sa boutonnière.

La mort de Mme Pestalozzi en 1815 m'a laissé un douloureux souvenir; elle apporta dans la vie intérieure de l'institut un changement qui me frappa malgré mon jeune âge. On n'a point assez apprécié la haute valeur intellectuelle et morale de cette femme distinguée, ni le concours qu'elle donna à l'œuvre de son mari par son tact, par ses conseils, et par son constant dévouement. Mme Pestalozzi était maladive et ne sortait guère; sa chambre était restée un centre où chacun aimait à venir passer quelques instants, sûr d'y être reçu par quelque parole aimable.

Lorsqu'on lui rendit les derniers devoirs, dans cette triste et imposante cérémonie qui réunissait une si grande foule, chacun la regrettait bien pour lui-même, mais aussi chacun sentait instinctivement que le malheureux vieillard venait de perdre son vrai point d'appui.

Quand éclata l'ardente hostilité entre Schmid et ses anciens collègues, mes parents en furent profondément peinés. Restés étrangers à la querelle, ils appréciaient les qualités de Niederer et de Krusi, mais ils tenaient à rester unis à Pestalozzi, quoi qu'il arrivât. Un jour, Pestalozzi nous amena Schmid, en disant que son ami avait quelque chose à nous lire. Je voulus me retirer, mais Schmid me fit rester « parce qu'il était bon que je l'entendisse. » Il nous lut un apologue dans lequel il comparait Pestalozzi à un père de famille dont la maison tombe en ruine, et qui est obligé de la rebâtir; plusieurs de ses fils, et des plus grands, veulent bien l'aider, mais à la condition de bâtir à leur convenance et selon leurs propres plans; un seul, le plus

jeune s'offre à exécuter exactement les plans du père, et à suivre ses directions. Cette obéissance du cadet lui attire la haine de ses frères. Voilà comment Schmid cherchait à expliquer les motifs de cette lutte déplorable, qui ruinait Pestalozzi et son établissement.

Je ne quittai l'institut qu'en septembre 1817, et j'allai habiter Versailles avec mes parents. Mon père désirait me faire entrer à l'école polytechnique; j'eus le malheur de le perdre en 1819, et ma mère ne lui survécut que quelques mois. Resté en pension à Versailles chez M. Treuil, professeur à l'école de Saint-Cyr, j'avançais avec facilité dans l'étude des mathématiques, grâce à la préparation reçue chez Pestalozzi; mais j'étais fort en retard pour le latin, je n'aurais pu entrer qu'en cinquième au collège; je dus prendre des leçons particulières d'un professeur, qui sut me faire faire mes cinq classes en deux ans, après quoi je m'acquittai assez bien des travaux de la classe de rhétorique.

Alors je quittai Versailles pour Paris, et je suivis comme externe les cours de mathématiques spéciales du collège Louis-le-Grand. En 1822, je fus reçu à l'école polytechnique, et j'y retrouvai plusieurs de mes anciens camarades d'Yverdon, qui s'y distinguaient par leur facilité pour l'étude des mathématiques; je puis citer Beauchatton, Adolphe Jullien et Auguste Perdonnet.

Revenu à Yverdon pendant mes vacances, j'y trouvai encore l'institut, mais il n'était plus que l'ombre de lui-même. Je ne pus voir Pestalozzi qu'en présence de Schmid qui ne le quittait guère, et qui restait seul de mes anciens maîtres. On me conduisit dans l'appartement qu'avait occupé Mme Pestalozzi, où quelques jeunes filles, sous la direction d'une sœur de Schmid, parlaient anglais et jouaient du piano. Je ne sais si c'était un reste de l'école de pauvres de Clendy ou

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

les commencements d'une école normale d'institutrices. Il était profondément triste de voir les illusions qu'on entretenait encore dans l'esprit du malheureux vieillard.

A cette époque, et à Yverdon surtout, la chute de l'institut avait bien altéré la foi qu'on avait eue dans la doctrine de son fondateur. On respectait encore en lui le dévouement, les bonnes intentions et le malheur, mais on croyait sa tête perdue pour toujours. Et moi, entraîné par les apparences et le courant de l'opinion publique, je n'étais pas loin de partager ces graves erreurs.

En 1824, sorti malade de l'école polytechnique, je vins rétablir ma santé dans la famille de ma mère; puis j'accompagnai Biot dans sa mission scientifique en Italie; enfin je me fixai à Yverdon, où je me mariai en 1826.

Alors je fus appelé à faire partie de la *chambre collégiale;* on nommait ainsi le comité chargé de la direction des écoles publiques dans la commune d'Yverdon. Les idées de Pestalozzi n'y avaient pas pénétré, on y suivait encore l'ancienne routine; cependant la grande classe élémentaire était tenue d'après la méthode lancastrienne, et le maître qui la dirigeait avait fait son apprentissage à Fribourg sous le père Girard. Je ne pouvais m'empêcher de comparer ce que je voyais alors avec ce que j'avais vu dans les collèges de France, et plus anciennement à l'institut d'Yverdon. Ainsi la question de *méthode* devint ma préoccupation habituelle et l'objet de mes études de prédilection.

La méthode de Pestalozzi me paraissait bien la bonne et vraie méthode naturelle; mais je ne parvenais pas à la formuler dans son ensemble. Les douze principes fondamentaux que M. Jullien y avait découverts ne me satisfaisaient point; je sentais avec évidence que la méthode était *une*, qu'elle devait reposer sur un principe unique, où l'on devait trouver en quelque sorte le centre et la raison première de toutes ses applications.

J'entrepris donc d'étudier à fond la pensée de Pestalozzi, en suppléant à mes souvenirs, d'abord par les écrits que le maître avait laissés, puis par le témoignage des anciens collaborateurs qui lui avaient survécu.

A Yverdon même, il y avait encore trois établissements fondés par des disciples de Pestalozzi, et où l'on s'efforçait de pratiquer sa méthode. C'était : l'institut de jeunes garçons établi au château sous la direction de MM. Rank et Kreiss, l'institut de sourds-muets dirigé par M. J.-C. Næf, et le pensionnat de M. et Mme Niederer pour les jeunes filles; ce dernier était alors en pleine prospérité et jouissait d'une grande réputation. Dans chacun d'eux je retrouvai les exercices de mon enfance, suivis à peu près des mêmes succès.

Mais c'était M. Niederer surtout qui pouvait m'être d'une grande utilité dans mes recherches, car personne n'avait étudié la doctrine de Pestalozzi avec plus de profondeur que lui. Je savais que le maître n'avait pas complètement accepté son explication philosophique, aussi ne l'écoutai-je qu'avec une certaine défiance; néanmoins je ne pouvais me lasser de le questionner et de lui faire recommencer ses explications, qui m'ont fourni beaucoup de lumières. Niederer parlait le français avec un fort accent allemand, et sans grande facilité dans la conversation ordinaire. Mais il possédait à fond la langue scientifique; et sur les sujets qui touchaient à ses études philosophiques il s'exprimait avec une aisance et une clarté parfaites, trouvant toujours le mot propre, comme s'il eût été Français.

Son exposé de la méthode Pestalozzi se réduisait en général à trois points : le *type*, le *point de départ* et l'*enchaînement*. Le type à réaliser c'est le développement de l'homme tout entier avec ses pouvoirs moraux, physiques et intellectuels, eu égard à sa position

dans le monde, c'est-à-dire à la vie réelle qui l'attend. Le point de départ des exercices, c'est celui qui touche aux notions déjà acquises, aux goûts, aux besoins et aux pouvoirs actuels de l'enfant. L'enchaînement des exercices, c'est leur coordination, graduée de manière que chacun d'eux donne à l'enfant le désir et le pouvoir d'exécuter l'exercice suivant.

Mais je voulus aussi être renseigné par les autres collaborateurs de mon vénéré maître, visiter les établissements, écoles normales, asiles d'orphelins, etc. dirigés par ses disciples, interroger enfin les hommes connus pour avoir été en relation particulière avec Pestalozzi et pour l'avoir vu à l'œuvre dans ses premières entreprises. C'est dans ce but que je parcourus la Suisse en 1837 et 1838.

Il serait trop long de nommer ici tous les hommes qui voulurent bien m'accueillir avec bonté, et qui me fournirent de précieux renseignements. Je citerai seulement, parmi les anciens collaborateurs de Pestalozzi, Buss, Krusi, Lehmann, Senn, Hagnauer et Gœldi; et parmi les hommes marquants qui avaient bien connu sa personne et ses entreprises, Fellenberg, Zschokke, J.-G. Zellweger, le père Girard et le docteur Lippe.

Je visitai en même temps la plupart des écoles normales, et tout particulièrement celles des cantons d'Appenzell extérieur et de Thurgovie.

La première, placée à Gais, et dirigée par Krusi, chez qui je restai huit jours, m'intéressa vivement en m'offrant l'image la plus fidèle d'une école pestalozzienne. C'est alors, c'est en écoutant les explications de Krusi, que je commençai à voir, dans la loi de l'organisme, le principe fondamental de la doctrine de Pestalozzi.

La seconde, placée à Kreuzlingen, sur les bords du lac de Constance, avait pour directeur Wehrli, l'ancien maître de l'école de pauvres fondée à Hofwyl par Fellenberg; cet homme, à l'intelligence vive et au cœur chaud, entretenait autour de lui une constante et salutaire activité; cependant sa tâche était grande, car à Kreuzlingen les élèves instituteurs étaient les uns catholiques et les autres protestants, et leur maître devait, tout en les instruisant, les initier à la pratique de l'agriculture.

Je trouvai aussi une application intéressante, mais moins fidèle, des principes de Pestalozzi dans l'école normale zuricoise dirigée par Scherr, à Kussnacht, et dans celle du canton d'Argovie dirigée par A. Keller, à Lenzbourg.

Alors déjà il y avait en Suisse de nombreux établissements où l'on cherchait à réaliser les vues de Pestalozzi pour l'éducation des enfants pauvres, orphelins ou abandonnés; j'allai en visiter un grand nombre, parmi lesquels je remarquai surtout l'asile de la Schurtanne, près de Trogen, fondé par M. J.-G. Zellweger, et l'institut de M. Zeller, à Beuggen, près de Rheinfelden.

Plus tard, à diverses reprises, je fus visiter les diverses localités où Pestalozzi a vécu et où il a travaillé en donnant essor à son infatigable dévouement. Alors ses collaborateurs, ses contemporains, avaient tous cessé de vivre. Je ne pus interroger que des vieillards, bien jeunes lorsque Pestalozzi faisait ses premières expériences.

A Yverdon même, j'eus souvent le plaisir de revoir d'anciens maîtres et d'anciens camarades de l'institut. Tous ceux qui y avaient vécu avant 1817 en avaient gardé un souvenir si agréable qu'ils désiraient revenir un jour avec leur famille aux lieux où s'étaient passées quelques heureuses années de leur enfance. Pour ceux qui voulaient voyager, c'était un motif de se diriger vers la Suisse; et tous ceux qui venaient en Suisse voulaient revoir ce qu'ils appelaient *leur cher Yverdon.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Cette circonstance m'a fourni bien des occasions de raviver mes souvenirs et de recueillir des faits nouveaux.

C'est ainsi que j'ai eu le plaisir de recevoir chez moi mon ancien et excellent maître de français, M. Alexandre Boniface. Après avoir quitté Yverdon, il avait fondé à Paris une école pestalozzienne dont le mérite a été bien constaté ; mais elle ne pouvait prospérer longtemps parce que son plan d'études était en opposition avec celui de l'université. Je reçus aussi par deux fois à Yverdon la visite de mon ancien maître de géographie et de musique M. Blochmann, de Dresde, devenu conseiller intime du roi de Saxe pour les affaires qui concernent l'instruction publique.

Dès lors, bien des années ont passé; toute la génération de mes anciens maîtres s'est éteinte; les élèves mêmes de l'institut, s'ils vivent encore, sont devenus vieux, et leurs pieuses visites à Yverdon ont entièrement cessé. Resté à peu près seul, j'ai recueilli mes souvenirs, et j'ai senti que je n'avais pas un jour à perdre pour les fixer.

CHAPITRE XIX

La religion de Pestalozzi.

La religion de Pestalozzi ne se présente point dès l'abord sous un jour avantageux; elle ne fut pas son premier mobile, elle n'était pas le motif qui le poussait à l'œuvre qu'il embrassa dès sa première jeunesse. Quand, encore enfant, il admirait la pieuse activité du pasteur son grand-père, il l'appréciait plutôt dans ses résultats temporels que dans ses effets spirituels. Lorsqu'il eut étudié la théologie, il fut dégoûté de la carrière ecclésiastique parce qu'il n'y trouvait qu'une orthodoxie formaliste et sans vie. Puis, pour comble de malheur, sa foi fut profondément ébranlée par la lecture de J.-J. Rousseau. Ainsi, dans les plans philanthropiques qu'il formait à l'époque de son mariage, il voulait travailler pour la terre et non point pour le ciel.

Mais à la naissance de son fils, le sentiment religieux se réveilla en lui avec une extrême vivacité, comme on le voit par les pages brûlantes qu'il écrivait alors dans son journal. Sa foi renouvelée n'avait pas d'abord pour objet Jésus le Sauveur des hommes; il ne sentit la vérité et la nécessité du dogme chrétien qu'un peu plus tard, en travaillant à l'éducation de son enfant, puis à celle des petits mendiants qu'il avait recueillis dans sa

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Cette circonstance m'a fourni bien des occasions de raviver mes souvenirs et de recueillir des faits nouveaux.

C'est ainsi que j'ai eu le plaisir de recevoir chez moi mon ancien et excellent maître de français, M. Alexandre Boniface. Après avoir quitté Yverdon, il avait fondé à Paris une école pestalozzienne dont le mérite a été bien constaté ; mais elle ne pouvait prospérer longtemps parce que son plan d'études était en opposition avec celui de l'université. Je reçus aussi par deux fois à Yverdon la visite de mon ancien maître de géographie et de musique M. Blochmann, de Dresde, devenu conseiller intime du roi de Saxe pour les affaires qui concernent l'instruction publique.

Dès lors, bien des années ont passé; toute la génération de mes anciens maîtres s'est éteinte; les élèves mêmes de l'institut, s'ils vivent encore, sont devenus vieux, et leurs pieuses visites à Yverdon ont entièrement cessé. Resté à peu près seul, j'ai recueilli mes souvenirs, et j'ai senti que je n'avais pas un jour à perdre pour les fixer.

CHAPITRE XIX

La religion de Pestalozzi.

La religion de Pestalozzi ne se présente point dès l'abord sous un jour avantageux; elle ne fut pas son premier mobile, elle n'était pas le motif qui le poussait à l'œuvre qu'il embrassa dès sa première jeunesse. Quand, encore enfant, il admirait la pieuse activité du pasteur son grand-père, il l'appréciait plutôt dans ses résultats temporels que dans ses effets spirituels. Lorsqu'il eut étudié la théologie, il fut dégoûté de la carrière ecclésiastique parce qu'il n'y trouvait qu'une orthodoxie formaliste et sans vie. Puis, pour comble de malheur, sa foi fut profondément ébranlée par la lecture de J.-J. Rousseau. Ainsi, dans les plans philanthropiques qu'il formait à l'époque de son mariage, il voulait travailler pour la terre et non point pour le ciel.

Mais à la naissance de son fils, le sentiment religieux se réveilla en lui avec une extrême vivacité, comme on le voit par les pages brûlantes qu'il écrivait alors dans son journal. Sa foi renouvelée n'avait pas d'abord pour objet Jésus le Sauveur des hommes; il ne sentit la vérité et la nécessité du dogme chrétien qu'un peu plus tard, en travaillant à l'éducation de son enfant, puis à celle des petits mendiants qu'il avait recueillis dans sa

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

maison. Lorsque cette première œuvre de charité eut amené sa ruine, il écrivait :

« Le Christ nous apprend, par son exemple et par sa doctrine, à sacrifier tout ce que nous avons et nous-mêmes pour le bien de nos frères ; il nous montre que nous n'avons pas un droit absolu sur ce que nous avons reçu, que c'est simplement un dépôt de Dieu dans nos mains, pour l'administrer simplement au service de la charité. »

Pestalozzi s'est montré chrétien par ses actions, par sa vie entière, par son ardente et universelle charité ; jamais il n'a attaqué aucun des dogmes chrétiens, mais il ne les professait pas d'une manière nette et précise ; il n'aimait pas le dogmatisme : il en redoutait l'influence comme souvent contraire au développement du sentiment religieux. Puis, quoique protestant, il voulait se faire accepter aussi par les catholiques ; et c'est pourquoi, dans ses livres comme dans ses discours, il évitait tout ce qui aurait pu blesser des convictions confessionnelles.

Pestalozzi était certes bien éloigné de ceux qui considèrent la Bible comme un livre purement humain, mais il n'était pas non plus de ceux qui n'y voient autre chose qu'un texte divin. Cette coexistence de l'élément divin et de l'élément humain dans nos saints livres est, croyons-nous, la vérité ; mais comme elle ouvre un champ très vaste aux appréciations, elle effraye les esprits pour lesquels l'unité de la foi est un besoin de premier ordre.

D'après les ouvrages de Pestalozzi, il est permis de croire qu'il réservait exclusivement l'autorité divine aux faits et aux instructions bibliques qui intéressent la sanctification de l'homme, mais aussi qu'il n'avait point fait ce départ entre l'élément humain et l'élément divin de manière à posséder sur chaque point

des idées bien arrêtées ; on trouve en effet dans ses écrits des opinions peu concordantes, et ceux qui ont prétendu qu'il était rationaliste ont pu y rencontrer des phrases qui semblaient leur donner raison.

Pestalozzi, d'ailleurs, devait scandaliser les chrétiens de son temps par le mépris dans lequel il tenait l'étude du catéchisme, et même les instructions verbales en général, comme moyens de développer le sentiment religieux des enfants. Sur ce sujet, ses idées étaient moins nouvelles qu'on ne le croyait ; mais, bien que proclamées dès le temps de la réformation, elles s'étaient évanouies sous l'empire toujours croissant d'un formalisme à qui les mots tenaient lieu de tout.

Voici ce qu'on lit dans l'*Antisyngramma* d'Œcolampade, imprimé en 1526 :

« La parole extérieure n'est pas l'objet de la foi, ce n'est pas elle qui nous apporte le sang de Christ, la nourriture et le vêtement. Elle nous est donnée pour nous exciter à chercher les choses, et *c'est en nous-mêmes* que nous devons les chercher. Les paroles ne nous apprennent autre chose que des paroles, elles ne nous donnent que des mots, des sens. Si nous ne connaissons pas d'avance les choses mêmes, comment connaîtrions-nous les paroles qui y correspondent dignement ? Si tu n'as pas déjà la connaissance auparavant, tu entendrais la parole extérieure pendant des heures, que tu n'apprendrais rien [1]. »

La ruine de l'institut d'Yverdon coïncida avec l'apparition en Suisse du réveil religieux qui, sans les erreurs qui s'y mêlèrent, aurait pu être pour Pestalozzi un grand sujet de joie. Le vieillard l'avait salué avec bonheur, quand il ne le connaissait encore que comme un retour à la vie évangélique. On le voit par les paroles suivantes qu'il prononça dans son discours du 12 janvier 1818 :

[1] Voyez la *Revue chrétienne*, décembre 1872, p. 743.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« L'esprit religieux, qui fait la bénédiction du foyer domestique, existe encore au milieu de nous ; mais il y est sans vie intérieure ; il y est réduit à un esprit raisonneur, qui ne fait que disserter sur ce qui est saint et sur ce qui est divin... Cependant l'esprit de bénédiction de la vraie doctrine de Christ paraît pousser de nouvelles et profondes racines au milieu de la corruption de notre race et entretenir dans des milliers d'âmes une vie intérieure et pure. En vérité, c'est de là seulement qu'on peut attendre les principes et les forces nécessaires pour combattre les idées, les sentiments, les désirs et les habitudes de notre siècle, que nous devons considérer comme les causes de l'abaissement du peuple. »

Mais bientôt le mouvement religieux qui se manifestait dans le canton de Vaud se trouva en désaccord avec l'œuvre de Pestalozzi.

Les apôtres du réveil prêchaient, il faut le reconnaître, un christianisme plus vivant et plus vrai que celui qu'avait laissé à la grande masse des protestants l'influence des philosophes du XVIII^e^ siècle, mais en même temps une théologie étroite et comprimante, qui ne laissait presque aucune place au libre arbitre, qui enlevait à l'homme le pouvoir de travailler à sa sanctification, et qui surtout ne voulait reconnaître dans l'enfant le germe d'aucun bon sentiment. On conçoit que cette théologie-là ne pouvait être celle de Pestalozzi. Ainsi donc les hommes du réveil estimèrent qu'il n'était pas un vrai chrétien.

Ce jugement se trouva malheureusement confirmé par le témoignage de Ramsauer, élève de Pestalozzi et l'un de ses meilleurs collaborateurs, qui après avoir quitté l'institut d'Yverdon était devenu un piétiste fervent. Dans l'ouvrage que nous avons déjà cité, tout en rendant d'ailleurs pleine justice au maître pour lequel il conservait reconnaissance et affection, il se plaint de n'avoir pas reçu de lui la saine doctrine chrétienne, particulièrement celle du péché originel.

Cependant Pestalozzi reconnaissait bien l'existence du mal dans l'âme humaine ; on le voit particulièrement dans la quatre-vingt-sixième de ses fables [1].

On trouve un jugement à peu près semblable à celui de Ramsauer dans tous les ouvrages publiés par des auteurs qui avaient le même point de vue religieux, tels que Blochmann, M^lle^ Chavannes, et J. Paroz, écrivains éclairés et bienveillants. Il a même paru un écrit allemand intitulé : *Pestalozzi était-il chrétien ?* dans lequel l'auteur se prononce pour la négative.

Mais voici pourtant le témoignage d'un homme du réveil, éminemment qualifié pour bien apprécier Pestalozzi ; nous sommes heureux de pouvoir le mettre sous les yeux de nos lecteurs.

C'est une lettre de M. le ministre Jayet écrite sur notre demande et dont nous extrayons ce qui suit [2] :

« Le sujet de votre lettre est un de ceux qui ont le plus de droit à mon intérêt. Je dois beaucoup à Pestalozzi ; il a été pour moi comme un père. Mais la réponse n'est pas facile : je ferais plutôt une brochure qu'une lettre, de mes souvenirs. Et ce n'est ni ce que vous demandez, ni ce que j'aurais le temps de faire. Je vais donc jeter au hasard mes souvenirs à mesure qu'ils se présenteront. Je commence toutefois par le point de la religion que vous mentionnez d'une façon particulière.

» Il y avait certainement de la piété chez Pestalozzi. Mais certains points importants du christianisme ne lui étaient pas clairs. Il ne croyait pas à la chute de l'homme, ou ne s'en faisait du moins pas une juste idée. Et par une conséquence assez naturelle, il ignorait le fait de l'expiation et de la rédemption par le sang de Christ. Il comptait pour le relèvement de l'homme sur l'efficace de sa

[1] *L'intérieur de la colline*. Voir page 134.

[2] M. Jayet est l'un des premiers élèves entrés à l'institut d'Yverdon, il devint plus tard pasteur et apôtre ardent du réveil religieux ; il a rédigé pendant bien des années, et avec autant de succès que de talent, un journal, la *Feuille religieuse du canton de Vaud*, destiné à répandre et à populariser les doctrines du réveil.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

méthode, ou si l'on veut, d'une méthode éducative perfectionnée ; et il ne connaissait pas d'autre moyen : le grand et principal moyen.

» Je dois ajouter pourtant, d'après mes souvenirs, que Pestalozzi, sans connaître le fond de l'Evangile, en avait imité l'esprit, dans sa manière de nous conduire. *Glaube und Liebe* (foi et amour) était une pensée qui revenait souvent dans ses discours religieux. Et il semblait avoir pris pour modèle la manière dont Dieu en agit avec les hommes pour convertir leur cœur à lui. *Dieu ne tient point le coupable pour innocent* : et pourtant *il pardonne afin qu'on le craigne.* Pestalozzi, sans être d'un rigorisme bien grand, savait très bien nous reprendre. Mais sa discipline était l'*amour*. Quand il nous grondait, c'était en nous embrassant. C'est par le cœur qu'il allait à la conscience. Sous ce rapport, il préparait, sans le savoir, bien des âmes à la discipline de l'Evangile et aux voies de Dieu pour leur salut. J'ai souvent été frappé du nombre des anciens élèves de Pestalozzi qui, plus tard sont parvenus à la foi, pour laquelle ils semblaient avoir été préparés...

» Pestalozzi visait plus à développer harmoniquement les facultés qu'à les appliquer à l'acquisition de la science positive, à préparer le vase qu'à le remplir. Ce plan si judicieux a souvent été méconnu d'une manière injuste. J'ai entendu plus tard bien des parents blâmer Pestalozzi en disant : « Aussi longtemps que mon fils a été » chez Pestalozzi, il n'a rien appris. Mais dès que je l'ai » mis ailleurs, il a fait des progrès rapides. » Et j'avais le plus souvent mille peines à leur faire comprendre que ces progrès, ils les devaient à Pestalozzi qui les avait préparés par sa méthode. »

Ces dernières remarques sont importantes ; elles expliquent bien les jugements contradictoires qui ont été portés sur Pestalozzi.

Devons-nous croire qu'après l'époque où M. Jayet était élève de l'institut, Pestalozzi s'appropria la vérité du dogme chrétien d'une manière plus complète ? Ses discours semblent le prouver.

Voici quelques extraits de celui qu'il prononça le jour de Noël 1811, et qui, retrouvé par M. Seyffarth, a été imprimé à la fin du seizième volume de sa collection :

« Enfants, nous voulons aussi vous faire partager notre joie de ce que Jésus-Christ notre Sauveur est descendu du ciel et s'est fait homme parmi nous... Ecoutez les paroles de l'ange : « Voici, je vous annonce une » grande joie, car aujourd'hui nous est né le Sauveur. » Gardez-les bien dans vos cœurs !...

» Ah ! si je pouvais rendre ce jour pour vous un jour saint et plein de bénédictions, non pas seulement un jour de joie, mais un jour de salut, de sanctification ! si votre joie, en fortifiant votre foi en Jésus-Christ, vous élevait à cette vie de vérité, de justice, de foi et d'amour qui est dans l'esprit de Christ et à laquelle Christ appelle tous les hommes !...

» Toute la Bible n'est pas autre chose qu'un recueil des révélations de Dieu, qui appelle les hommes à s'élever au-dessus du vain service du monde, à s'élever au service divin d'une sainte foi en lui. »

Puis, dans celui du 12 janvier 1818, on lit le passage suivant :

« Que personne ne dise que Jésus n'a pas aimé les injustes, ceux qui faisaient le mal ! Il les a aimés d'un amour divin, il est mort pour eux. Ce ne sont pas les justes, ce sont les pécheurs qu'il a appelés à la repentance. Il n'a pas trouvé le pécheur croyant, il l'a rendu croyant par sa propre foi ; il ne l'a pas trouvé humble, il l'a rendu humble par sa propre humilité. »

Plus tard encore, quand l'établissement d'Yverdon était menacé d'une prochaine dissolution, Pestalozzi, avec la conscience délicate qui le caractérisait, se reprocha de n'avoir point donné à son œuvre un fondement religieux plus solide. C'est alors que, se promenant un jour avec Mme Brousson dans le jardin du château, et regardant tristement l'antique édifice, il lui

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dit : « Ah ! chère amie, je n'ai pas assis ma maison assez solidement sur le véritable fondement, et voilà pourquoi la ruine la menace. »

Sur son lit de mort, Pestalozzi s'écria : « Je vais bientôt lire dans le livre de la vérité. » Il sentait bien qu'il n'est pas donné à l'homme de tout comprendre ici-bas. Puis il ajouta : « Je m'en vais à l'éternelle paix, » et il mourut avec la joie et la foi du chrétien.

Il y a maintenant soixante ans que la terre recouvre ses restes mortels. Pendant ce temps les opinions se sont bien modifiées ; l'œuvre de Pestalozzi est toujours mieux appréciée ; on commence à comprendre que bien souvent c'était parce qu'il devançait son siècle qu'il était mal jugé.

Depuis une trentaine d'années surtout, les protestants, même les plus orthodoxes, ont répudié l'étroitesse de vues, la raideur puritaine et la mesquine intolérance qui avaient longtemps régné parmi les partisans du réveil religieux ; ils comprennent maintenant qu'on peut être chrétien évangélique de plusieurs manières différentes. Aussi dans les ouvrages récents sur Pestalozzi, très nombreux en Allemagne, n'avons-nous pas vu émettre un doute sur le caractère chrétien de son œuvre.

Ce caractère se manifesta déjà, nous venons de le voir, dans la conduite de Pestalozzi envers les enfants qu'il voulait amener au bien. Mais il se montre avec évidence, quand on compare sa doctrine éducative avec les enseignements de l'Evangile. Ce que Jésus veut, c'est un développement intérieur en esprit et en vérité, c'est ce qui vient du cœur. Quand il nous demande de rester unis à lui, c'est pour que nous soyons nourris de son amour, de sa foi et de son humilité, comme le sarment se nourrit de la sève du cep auquel il est attaché. Toujours il juge l'acte d'après le sentiment qui l'a produit ; affirmant ainsi une conformité de filiation

entre les mobiles cachés au fond de l'âme humaine et la valeur réelle des manifestations de la vie extérieure.

Voyez d'ailleurs les comparaisons par lesquelles Jésus instruit ses disciples ; c'est ordinairement en leur donnant la vie du végétal comme type de la vie morale et religieuse : Le royaume des cieux est semblable à un arbre sorti d'une petite semence. La parole de Dieu est comme une graine tombée dans une bonne terre ; elle germe et se développpe dans un cœur bien disposé. Dieu châtie le pécheur de même que le jardinier émonde un arbre pour qu'il produise plus de fruit. Chaque arbre se connaît par son propre fruit ; on ne cueille pas des figues sur des épines, etc.

Partout, enfin, il nous fait connaître le développement du cœur humain en le comparant au développement organique de la plante. C'est ce qu'on pourrait appeler la philosophie de l'Evangile ; nous allons voir que c'est bien celle de Pestalozzi.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XX

La philosophie de Pestalozzi.

Pestalozzi était avant tout un homme de cœur et d'imagination; c'était son cœur qui le portait à se mettre à la place des malheureux; c'était par sa puissante imagination qu'il s'identifiait en quelque sorte avec les enfants et avec les pauvres, de manière à découvrir en eux les vérités qu'il devait révéler au monde.

Il était en même temps un homme d'action. En se dévouant au peuple, c'était par des faits, par des expériences pratiques qu'il voulait le servir. Il ne commença à écrire que lorsqu'il ne pouvait plus agir; et plus tard il n'écrivit que pour exposer des vues que ses moyens d'action ne lui permettaient pas d'expérimenter.

Il se défendait d'ailleurs d'avoir un système profondément pensé. Ses intuitions étaient pour lui si simples, si claires, qu'il les croyait évidentes pour chacun. Il est vrai qu'il ne savait pas les formuler d'une manière générale, parce que, ayant abandonné depuis longtemps les livres et la société des savants, il ne possédait pas la langue philosophique. Et néanmoins il fut bien réjoui quand Fichte lui dit que ses idées étaient conformes à la philosophie de Kant.

On a donc quelque peine à se représenter Pestalozzi comme un philosophe. Mais quand on voit toute sa vie

animée par une seule pensée, par une pensée qui lui fait découvrir le vice de l'ancienne école, les dangers qui en résultent pour la civilisation, enfin les remèdes à appliquer, dont quelques-uns lui réussissent admirablement malgré sa maladresse, alors on ne peut plus douter qu'un principe philosophique nouveau et fécond ne se soit révélé à son esprit.

En effet, toute l'originalité de son génie repose sur une conception nouvelle de l'homme, des pouvoirs de sa nature, de leur mode d'action et de développement. C'est là ce que nous appelons la philosophie de Pestalozzi; et lorsqu'on la connaît, on en voit découler naturellement toute sa doctrine.

Pour Pestalozzi, l'homme est une créature de Dieu, qui entre dans le monde possédant en germe tous les pouvoirs moraux, physiques et intellectuels, lesquels mis en œuvre et développés par les moyens naturels que le monde lui offre, et avec la grâce divine, lui feront accomplir heureusement la destinée à laquelle son Créateur l'appelle.

Pestalozzi reconnaît formellement, dans plusieurs de ses écrits, la nécessité de la grâce de Dieu; mais il sait aussi que, si l'homme doit la demander comme ne pouvant rien sans elle, il n'en doit pas moins travailler comme s'il pouvait tout, et appliquer toutes ses forces dans la sphère d'activité que Dieu lui a ouverte.

Les seuls moyens que l'éducateur puisse mettre en œuvre d'une manière directe et pratique, sont ceux que lui offre le monde en général et la nature de l'enfant en particulier; ce sont eux que Pestalozzi a étudiés et coordonnés pour les employer conformément à la loi naturelle du développement de l'enfant.

Cette loi constitue sa découverte essentielle; elle est une conséquence de sa conception philosophique de la nature humaine; elle est devenue le principe fondamental de sa doctrine éducative.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Elle apparaît dans l'esprit de Pestalozzi comme une intuition de sa première jeunesse. En général, il la suppose plutôt qu'il ne l'expose ; mais toujours il l'observe et la pratique ; on peut dire que sa vie en est pénétrée. Puis, s'il ne la formule point dans son ensemble, il en donne les traits principaux dans tous ses écrits. Ainsi on découvre cette loi dans la *Soirée d'un ermite*, son premier ouvrage pédagogique, et on la retrouve encore dans le *Chant du Cygne*, dernier produit de sa vieillesse.

Nous l'avons vu déjà, cette loi du développement de l'homme est une loi d'organisme, c'est-à-dire que nos vrais progrès ne sauraient résulter d'une juxtaposition extérieure, mais seulement du produit d'un travail intérieur. Dans l'organisme physique, les organes s'accroissent et se fortifient uniquement par l'usage, par l'exercice ; chacun d'eux profite surtout, et directement, de l'exercice qui lui est propre, mais aussi en quelque mesure, et d'une manière indirecte, de l'exercice de quelques autres organes, à cause de l'harmonie et de la solidarité qui existent entre les diverses parties d'un même organisme ; les progrès s'ajoutent aux progrès par un enchaînement sans lacune ; enfin le développement, à quelque point qu'on le suppose arrêté, forme toujours un ensemble harmonique et complet.

Tels sont les points essentiels de cette loi, découverte par Pestalozzi et appliquée par lui dans tous les travaux de sa longue vie, tant que les circonstances lui ont permis de suivre librement sa propre impulsion [1].

C'est la loi du développement naturel de l'homme ; on doit donc la retrouver vivante et régulatrice chaque fois que ce développement n'est pas faussé par les pré-

[1] Dans *La philosophie et la pratique de l'éducation*, nous avons montré que cette loi résulte rigoureusement de l'observation des faits, nous l'avons formulée dans son entier, et nous avons cherché à l'appliquer à toutes les parties de l'éducation.

jugés ou les passions des hommes et par les moyens artificiels qu'ils ont adoptés. Voilà pourquoi Pestalozzi donne pour type et pour modèle la pratique d'une bonne mère dans ses relations avec son enfant au berceau.

Il veut que la mère apprenne à continuer, à compléter l'œuvre qu'elle a si bien commencée ; il veut qu'elle enseigne, toujours dans le même esprit, tout ce que le petit enfant est capable d'apprendre, et qu'elle lui fasse acquérir par sa propre activité les éléments des connaissances que plus tard il ira chercher à l'école. Il veut enfin que l'œuvre de l'école ne soit que la continuation de l'œuvre de la mère.

Cette œuvre comprend le développement moral, le développement physique et le développement intellectuel ; et Pestalozzi, qui se gardait bien de vouloir séparer ce que Dieu a réuni, comprenait ces trois faces de la nature humaine dans ce qu'il appelait son « idée de l'éducation élémentaire. »

Pour le développement moral, chaque faculté spéciale du cœur doit être mise en œuvre et exercée, afin de se maintenir, de se fortifier et de s'étendre ; ainsi toute la foi doit procéder d'un premier acte de foi, tout l'amour d'un premier élan d'amour, toute la justice d'un premier sentiment de justice ; et c'est dans la vie ordinaire, dans la vie de famille surtout, que se trouvent les occasions et les moyens de ce développement du cœur, « car, dit Pestalozzi, c'est la vie qui éduque. » Ici, le philosophe de l'éducation n'a point proposé une série spéciale et déterminée d'exercices, car elle eût été impossible à réaliser ; mais il a organisé toute l'activité de l'enfant de manière à ne lui donner pour mobiles que des sentiments et des désirs conformes à la morale chrétienne, et par là même il a affranchi l'éducation du cœur des influences subversives que l'école lui opposait.

Pour le développement physique, la loi de l'orga-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

nisme n'avait pu être entièrement méconnue ; mais l'éducation publique s'en occupait peu. Pestalozzi a remis en usage les exercices gymnastiques à une époque où l'Europe les avait laissés tomber dans un oubli complet, et dans ses instituts il les a soumis à une gradation qui a été imitée et perfectionnée depuis lui.

Mais c'est certainement pour le développement intellectuel que Pestalozzi a obtenu les succès les plus propres à frapper le public, ceux qui, en étonnant les visiteurs, ont attiré une attention générale sur ses entreprises. Il a recherché les éléments les plus simples de nos connaissances, tels qu'ils s'offrent à l'attention du petit enfant ; il les lui a fait acquérir par cette expérience directe et individuelle qu'il appelle l'intuition ; il les a développés par des séries d'exercices progressant par degrés insensibles et dans un enchaînement sans lacune ; c'est là en général ce qu'on a appelé « la méthode Pestalozzi. » Mais quelque loin que le maître et ses collaborateurs aient poussé leurs travaux dans cette direction, quelque remarquable qu'en ait été souvent la réussite pour les mathématiques, le dessin, la géographie, etc., Pestalozzi ne s'en contentait point ; il disait que ce n'était point là le but des efforts de sa vie, mais seulement l'un des moyens spéciaux d'y parvenir ; et il travaillait toujours, et il cherchait encore.

C'est qu'en voulant montrer sa doctrine par ses résultats pratiques, il s'était imposé une tâche à laquelle la vie d'un homme ne saurait suffire, lors même qu'il disposerait de toutes les forces et de toutes les ressources qui manquaient à Pestalozzi. Bien des fois, dans le cours de ses expériences, il avait aperçu leurs défauts et leur insuffisance, il avait vu qu'elles ne présentaient point une idée juste et complète de sa doctrine, et il avait voulu y suppléer par ses écrits ; c'est dans cet esprit, c'est dans cette intention qu'il a publié

la plupart de ses ouvrages. Mais dans aucun d'eux il n'a concentré ses idées, il n'a coordonné ses principes de manière à donner en quelque sorte un corps unique à sa pensée. Aussi le monde n'y a-t-il pas trouvé une réponse claire à cette question si souvent posée : Qu'est-ce que la méthode Pestalozzi ?

Le *Chant du cygne* fut la dernière de ces tentatives ; et malgré les traits lumineux dont elle abonde, elle ne fut pas mieux comprise que les autres. Pour découvrir clairement la pensée philosophique de Pestalozzi, il faut le suivre dans toute sa vie, et surtout dans toute la longue série de ses écrits.

Alors on reconnaît avec évidence que ce qu'il a voulu, ce qu'il a prêché, ce qu'il a réalisé partiellement dans sa pratique, c'est une éducation organique, s'il est permis d'employer ce mot dans un sens immatériel.

Mais le bienfait d'une philosophie vraie n'est point seulement le monopole de ceux qui savent la formuler. Les idées philosophiques pénètrent peu à peu dans l'esprit des peuples à leur insu, semblables à une atmosphère qu'on respire tous les jours sans y penser ; ainsi elles influent sur les sentiments, les opinions et la conduite, et donnent à chaque civilisation son caractère.

Déjà la philosophie de Pestalozzi a commencé à produire un effet semblable. On ne la connaît guère, et pourtant son influence se propage. Parmi les hommes qui s'occupent d'éducation, il en est peu dont l'esprit n'en porte quelque trace, lors même que les travaux de Pestalozzi leur sont complètement inconnus.

C'est que les hommes si nombreux qui, d'une manière quelconque, se sont trouvés en contact avec son œuvre, en ont tous emporté quelque chose, plusieurs peut-être sans le savoir ; c'est que, répandus en tous pays, comme instituteurs, comme écrivains, comme simples pères de famille, ils ont en quelque sorte exhalé autour d'eux quelque portion de l'esprit du maître,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

alors même qu'ils critiquaient et répudiaient sa méthode telle qu'elle avait été pratiquée.

C'est pourquoi l'on est frappé d'un fait aujourd'hui presque général, c'est qu'en tout pays on n'écrit pas sur l'éducation, on ne fonde ou ne réforme pas une institution scolaire, sans invoquer en quelque mesure des principes qui appartiennent à Pestalozzi. Il est vrai que rarement on les atttribue au philosophe suisse, et qu'on sait les découvrir ailleurs, comme par exemple dans Rabelais, Montaigne, Charron, Port-Royal, J.-J. Rousseau, pour ne citer que des écrivains français.

En effet, diverses idées justes qui font partie de la doctrine de Pestalozzi avaient été reconnues et exposées avant lui, mais sans être rattachées au principe philosophique qui est leur centre commun, sans être mises en œuvre dans une méthode rationnelle d'enseignement, sans constituer un système d'éducation élémentaire à la portée du peuple; et d'ailleurs, dans l'exposition de ces idées, beaucoup d'erreurs encore se mêlaient à la vérité. Aussi la pratique de l'éducation n'en avait-elle point été améliorée.

Mais depuis que l'influence, souvent inaperçue, de l'œuvre de Pestalozzi a ouvert les esprits à l'idée d'une éducation rationnelle, les principes vrais énoncés par les anciens écrivains ont été plus remarqués et mieux compris; alors on a été saisi du désir de les appliquer à une réforme du système d'éducation généralement usité, et dont les vices ne pouvaient plus se dissimuler.

Le moment nous paraît donc venu où il est d'une extrême importance qu'on prenne enfin une connaissance juste et complète de l'œuvre de Pestalozzi. Il le faut pour donner aux peuples le bienfait d'une éducation rationnelle, c'est-à-dire pour assurer l'avenir de la civilisation.

CHAPITRE XXI

La méthode élémentaire de Pestalozzi.

Exposition générale. Distinction entre cette méthode et les procédés spéciaux par lesquels on a cherché à l'appliquer. Son auteur la considérait comme un indispensable moyen de relever le peuple, de manière à rétablir l'ordre et l'harmonie dans l'état social. Aujourd'hui encore, son application à l'éducation publique est le principal remède au mal qui trouble la société et qui menace son avenir.

Dès son enfance, Pestalozzi avait été profondément touché de l'état de misère, de misère intellectuelle et morale surtout, dans lequel il voyait plongés un grand nombre de ses concitoyens; il avait voulu les relever et en faire « des hommes », et il avait travaillé à ce noble but de toutes les forces de son âme ardente et dévouée. Ce fut en cherchant sa voie pour y parvenir, et en concentrant sur cet unique objet tous ses désirs et toute son activité, qu'il prit possession de la pensée philosophique qui devait inspirer tous ses travaux.

Ce fut à l'enseignement élémentaire qu'il l'appliqua tout d'abord; c'est là que des succès éclatants vinrent attester la justesse de ses vues. Nous ne voulons point ici entrer dans le détail de ses procédés, mais seulement rappeler en peu de mots les progrès qui lui sont dus, et dont plusieurs, ayant pénétré aujourd'hui dans la plupart des écoles, y rendent des services incontestés.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

alors même qu'ils critiquaient et répudiaient sa méthode telle qu'elle avait été pratiquée.

C'est pourquoi l'on est frappé d'un fait aujourd'hui presque général, c'est qu'en tout pays on n'écrit pas sur l'éducation, on ne fonde ou ne réforme pas une institution scolaire, sans invoquer en quelque mesure des principes qui appartiennent à Pestalozzi. Il est vrai que rarement on les atttribue au philosophe suisse, et qu'on sait les découvrir ailleurs, comme par exemple dans Rabelais, Montaigne, Charron, Port-Royal, J.-J. Rousseau, pour ne citer que des écrivains français.

En effet, diverses idées justes qui font partie de la doctrine de Pestalozzi avaient été reconnues et exposées avant lui, mais sans être rattachées au principe philosophique qui est leur centre commun, sans être mises en œuvre dans une méthode rationnelle d'enseignement, sans constituer un système d'éducation élémentaire à la portée du peuple; et d'ailleurs, dans l'exposition de ces idées, beaucoup d'erreurs encore se mêlaient à la vérité. Aussi la pratique de l'éducation n'en avait-elle point été améliorée.

Mais depuis que l'influence, souvent inaperçue, de l'œuvre de Pestalozzi a ouvert les esprits à l'idée d'une éducation rationnelle, les principes vrais énoncés par les anciens écrivains ont été plus remarqués et mieux compris; alors on a été saisi du désir de les appliquer à une réforme du système d'éducation généralement usité, et dont les vices ne pouvaient plus se dissimuler.

Le moment nous paraît donc venu où il est d'une extrême importance qu'on prenne enfin une connaissance juste et complète de l'œuvre de Pestalozzi. Il le faut pour donner aux peuples le bienfait d'une éducation rationnelle, c'est-à-dire pour assurer l'avenir de la civilisation.

CHAPITRE XXI

La méthode élémentaire de Pestalozzi.

Exposition générale. Distinction entre cette méthode et les procédés spéciaux par lesquels on a cherché à l'appliquer. Son auteur la considérait comme un indispensable moyen de relever le peuple, de manière à rétablir l'ordre et l'harmonie dans l'état social. Aujourd'hui encore, son application à l'éducation publique est le principal remède au mal qui trouble la société et qui menace son avenir.

Dès son enfance, Pestalozzi avait été profondément touché de l'état de misère, de misère intellectuelle et morale surtout, dans lequel il voyait plongés un grand nombre de ses concitoyens; il avait voulu les relever et en faire « des hommes », et il avait travaillé à ce noble but de toutes les forces de son âme ardente et dévouée. Ce fut en cherchant sa voie pour y parvenir, et en concentrant sur cet unique objet tous ses désirs et toute son activité, qu'il prit possession de la pensée philosophique qui devait inspirer tous ses travaux.

Ce fut à l'enseignement élémentaire qu'il l'appliqua tout d'abord; c'est là que des succès éclatants vinrent attester la justesse de ses vues. Nous ne voulons point ici entrer dans le détail de ses procédés, mais seulement rappeler en peu de mots les progrès qui lui sont dus, et dont plusieurs, ayant pénétré aujourd'hui dans la plupart des écoles, y rendent des services incontestés.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

La doctrine philosophique de Pestalozzi a quelques conséquences immédiates et évidentes qui règlent la méthode élémentaire d'enseignement :

L'enfant, pour apprendre, doit être toujours actif. Il n'apprend que par ses propres impressions, et non point par les mots. Ceux-ci doivent accompagner les idées pour les fixer, mais ils ne les donnent point ; les mots sans les idées qu'ils représentent n'ont aucune valeur, et sont même dangereux en ce que l'enfant peut les joindre à des idées auxquelles ils n'appartiennent pas. Il faut fournir en quelque sorte à l'enfant des impressions fécondes et salutaires, dans un ordre naturel et bien gradué ; il faut ensuite que le jeune élève soit exercé à exprimer clairement par la parole chacune des idées qui résultent de ces impressions ; il faut enfin que chaque idée lui soit solidement acquise avant qu'on lui en présente une nouvelle.

Ces principes avaient été reconnus par Pestalozzi dès l'année 1774, tandis qu'il essayait d'élever, selon les idées de Rousseau, son enfant alors âgé de trois ans ; il voyait en eux un moyen de régénérer les peuples par une réforme de l'éducation élémentaire, et, sans consulter ses forces, il conçut un désir irrésistible de mettre la main à l'œuvre. Ainsi s'expliquent ces entreprises successives, dans lesquelles il appliqua constamment ces mêmes principes, et avec une foi si ferme, qu'aucun échec, aucune ruine ne put abattre son courage ou refroidir son zèle.

En passant en revue les moyens d'enseignement élémentaire que nous devons à Pestalozzi nous suivrons l'ordre de leur emploi dans le cours du développement de l'enfant.

Les *exercices d'intuition et de langage*, qu'on a nommés plus tard *leçons de choses*, doivent apprendre à l'enfant à observer et à parler, à dire toutes les impressions qu'il reçoit des objets qui l'entourent et sur

lesquels le maître appelle son intention. Ainsi les mots et les phrases, corrigés s'il y a lieu, viennent bien de l'enfant, et expriment sa propre pensée.

Le *calcul intuitif* donne à l'enfant une idée claire des nombres et de leurs rapports, par la vue d'objets qu'il peut compter ; Pestalozzi y employait son tableau des unités et celui des fractions ; la série de ces exercices était un peu longue, on a voulu l'abréger ; on a remplacé les tableaux de Pestalozzi par d'autres moyens analogues, dont le plus en usage aujourd'hui est le *boulier*. Mais à ces changements on a plus perdu que gagné : les meilleurs élèves des écoles actuelles restent excessivement éloignés de la facilité qu'avaient ceux de Pestalozzi pour le calcul de tête.

Les *exercices graphiques* sans règle ni compas servaient à la fois de préparation pour le dessin linéaire, pour la géométrie élémentaire ou pour l'écriture. En y employant l'ardoise et la touche, qui permettent d'effacer facilement, Pestalozzi a rendu un grand et incontestable service aux écoles populaires.

Pour le *dessin*, les enfants étaient appelés à apprécier à l'œil les longueurs relatives et l'inclinaison des lignes droites, et à en tracer des assemblages sur des indications données ; ils ne se bornaient point à copier des modèles, ils devaient inventer et dessiner des figures régulières d'un effet agréable ; ainsi ils se formaient à la fois le coup d'œil, la main, l'esprit d'invention et le goût.

Pestalozzi appelait *rapport des formes* ou *intuition des formes* les exercices graphiques servant de préparation à la géométrie. L'enfant était d'abord exercé à distinguer les lignes verticales, horizontales, obliques, parallèles, les angles droits, aigus et obtus, les différentes espèces de triangles, de quadrilatères, etc. ; puis il avait à chercher combien de points de rencontre, combien d'angles, de triangles, de quadrila-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tères, on peut former avec un nombre donné de lignes droites. Ces exercices conduisaient l'élève aux premiers théorèmes de la géométrie raisonnée, et les lui faisaient aborder avec tant de plaisir et de facilité qu'il trouvait lui-même la plupart des démonstrations.

L'*écriture* n'arrête pas longtemps celui dont la main et le coup d'œil sont exercés. Pestalozzi la menait de front avec la *lecture ;* mais il ne commençait ces exercices qu'après ceux que nous avons déjà indiqués. Avant même d'être maître d'école à Berthoud, il avait rédigé une instruction pour apprendre à lire, dans laquelle il avait donné la première idée de l'emploi des lettres mobiles. Sa méthode de lecture, aujourd'hui généralement adoptée, consistait dans l'ordination d'une suite d'assemblages de lettres, d'une difficulté progressive; mais il écrivait pour les Allemands, et il ne pouvait tenir compte des grands obstacles que présente à nos enfants l'extrême irrégularité de notre orthographe.

La méthode de *géographie* de Pestalozzi a complètement transformé l'enseignement de cette science. Elle commence par faire observer à l'élève le petit coin de pays qu'il habite, non point sur une carte, mais sur le terrain même; c'est l'enfant qui en dessine la carte, en corrigeant d'après une nouvelle visite les erreurs d'un premier essai. Ayant appris ainsi à comprendre et à lire les cartes, il poursuit son étude à l'aide de grandes cartes muettes suspendues à la paroi.

Dès le premier jour, la géographie se trouve unie à d'autres sciences, telles que l'histoire naturelle, l'agriculture, la géologie locale, etc., qui la rendent fort attrayante, même pour les enfants.

Pestalozzi faisait étudier les éléments d'*histoire naturelle* par des exercices d'intuition et de langage, c'est-à-dire que chaque objet était présenté à l'observation directe des enfants qui, sous la direction du maître, devaient énoncer eux-mêmes leurs remarques. On étudiait ainsi de préférence ce qui avait été recueilli dans les promenades; mais on y suppléait par des collections de minéraux, de plantes sèches et d'animaux empaillés.

Dans les exercices que nous venons d'indiquer, le grand moyen de Pestalozzi pour maintenir l'attention et l'activité de toute la classe et pour fixer les noms dans la mémoire des enfants, consistait à leur faire répéter en chœur bien des fois chaque énoncé correct. Cette répétition doit se faire en mesure, et il en résulte une espèce de chant d'un effet peu agréable pour les assistants, mais sans inconvénient réel; il faut aussi habituer les enfants à ne pas crier, veiller à ce que chacun d'eux prenne part à cet exercice, et interroger séparément ceux qui paraissent inactifs. Ces précautions ont été parfois complètement négligées par Pestalozzi lui-même, distrait qu'il était par ses préoccupations et emporté par un zèle passionné; il en résultait un bruit et une confusion qui gâtaient tout, et qui devaient nécessairement faire condamner la *méthode* par ceux qui n'avaient pas d'autres données pour la juger. Ce moyen en lui-même n'en était pas moins excellent, et rien n'a pu le remplacer. Il avait d'ailleurs un avantage hygiénique : il fortifiait la poitrine des enfants par un exercice habituel des organes de la parole.

Le procédé que nous venons de décrire a parfois été fort mal imité ; on en a copié la forme sans en prendre l'esprit: on a fait répéter aux enfants des énoncés qui ne leur appartenaient point, qui n'étaient pas l'expression de leur propre observation, qui même quelquefois ne leur avaient pas été expliqués. Cette pratique était bien le contre-pied de la méthode Pestalozzi, dont on lui donnait le nom, et elle a dû faire porter sur la doctrine du maître des jugements tout à fait faux.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le *chant* jouait un rôle important dans tous les établissements de Pestalozzi. En commençant, les petits enfants y apprenaient à chanter comme ils avaient appris à parler, c'est-à-dire par un exercice d'imitation. L'Allemagne possède un grand nombre de mélodies simples et jolies, de caractères très variés; elles formaient en grande partie le recueil en usage chez Pestalozzi; les enfants les chantaient avec un extrême plaisir, et se formaient ainsi l'oreille, la voix et le goût avant de connaître les notes. Quand venaient la théorie et la notation, on commençait par l'étude de la mesure séparée de l'intonation, celle-ci était étudiée plus tard. Cette partie en quelque sorte mathématique de la musique était facilement saisie par les élèves, parce que leurs exercices de calcul les y avaient bien préparés; chaque leçon de théorie se terminait par quelques chants exécutés en guise de récréation.

L'admission de la *gymnastique* dans le programme d'une école était encore une innovation due à Pestalozzi; il tenait à ces leçons-là autant qu'à toutes les autres, et c'est là surtout qu'on voyait clairement l'importance de cette gradation des exercices qui était l'un de ses principes de prédilection.

Nous ne pouvons parler ici des autres branches d'enseignement, parce qu'il n'a pas été donné à Pestalozzi d'achever les travaux par lesquels il cherchait à y appliquer sa méthode. Nous dirons seulement quelques mots sur l'étude de la langue, à cause de la grande importance du sujet.

Les élèves de Pestalozzi apprenaient l'usage de leur langue maternelle par des exercices fréquents et variés; cette langue était l'allemand dans les premières entreprises du maître; le français vint s'y joindre à Yverdon, et dès lors les enfants furent exercés dans les deux langues. Mais il fallait aussi leur enseigner la grammaire, et comme Pestalozzi n'avait pas fait l'application de sa méthode à cette branche d'étude, les maîtres étaient à peu près forcés de s'en tenir aux anciens traités. Pour cet enseignement, Pestalozzi paraît avoir cherché inutilement une marche rationnelle et conformes à ses principes[1].

Il ne cessa jusqu'à sa fin de travailler à cet enseignement; il cherchait surtout des moyens élémentaires et rationnels pour l'étude des langues étrangères et des langues mortes; c'était avec un zèle et une persévérance à toute épreuve qu'il se livrait à ces travaux qui occupèrent encore les dernières années de sa vie.

Nous n'avons pu donner ici qu'une idée générale de l'application que Pestalozzi fit de sa méthode aux diverses parties de l'enseignement élémentaire; on trouvera la série de ces exercices dans la *Philosophie et la pratique de l'éducation.*

Mais, nous ne pouvons assez le répéter, la méthode de Pestalozzi est esprit et vie, et pour qu'elle porte ses fruits, il faut que cette vie et cet esprit aient pénétré dans l'intelligence et surtout dans le cœur du maître. Vous reconnaîtrez que vous êtes fidèle à cette méthode lorsque les enfants apporteront à vos leçons un zèle joyeux et persévérant, sans y être poussés par aucun moyen artificiel, par aucun intérêt étranger à l'objet même de la leçon; il faut que leur seul stimulant soit, avec le devoir accompli, le plaisir de découvrir une vérité, d'acquérir une connaissance ou un talent, de sentir leurs forces s'accroître.

Il est vrai que cet heureux résultat est obtenu quelquefois par des hommes qui sont bien loin de se croire les disciples de ce Pestalozzi, que peut-être ils ne connaissent même pas; c'est que la philosophie du maître, qui a fait son chemin peu à peu et sans bruit,

[1] Nous croyons qu'il eût trouvé en grande partie ce qu'il cherchait dans l'*Organisme du langage*, de l'Allemand Becker, livre qui ne fut publié que longtemps après la mort de Pestalozzi.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

s'est emparée d'eux à leur insu. Et plût à Dieu qu'elle eût pénétré partout! On ne verrait pas si souvent, dans la famille, dans l'école, dans les livres pour la jeunesse, violer la loi naturelle du développement humain, comme si l'on prenait à tâche de l'entraver, de le fausser, de le pervertir.

Les publications destinées aux enfants ont, il est vrai, réalisé de grands progrès. Nous en possédons depuis quelques années qui ont acquis une réputation méritée, en renonçant au merveilleux, aux fades historiettes, aux puérilités d'un monde où tout est artificiel, en captivant la jeunesse tout en lui donnant une réelle instruction et des impressions vraiment morales. C'est un grand pas de fait, mais ce n'est pas tout. On peut encore reprocher au plus grand nombre de ces livres, et aux plus goûtés en France, d'abuser de la fiction pour multiplier les situations dramatiques et romanesques, d'intéresser les enfants non point par l'instruction même qu'on leur présente, mais par les aventures et les incidents du récit qui lui sert de cadre. C'est ainsi que la jeunesse se blase, que son goût se gâte, et qu'il lui devient difficile de prendre plaisir à l'histoire vraie, aux voyages réels, et en général au travail sérieux et soutenu de l'intelligence.

Nous venons d'esquisser à grands traits la méthode élémentaire de Pestalozzi dans son application à l'enseignement proprement dit. Mais l'instruction des enfants n'était pas le seul, n'était pas le principal but auquel cet homme étonnant vouait l'ardente activité de sa vie. Ce qu'il voulait surtout régénérer, c'était l'éducation morale et religieuse; ce qu'il voulait particulièrement développer, c'était le cœur et dans le cœur la foi et l'amour; ce qu'il voulait former avant tout, c'étaient des hommes pieux, moraux, dévoués à leurs devoirs, à leur prochain, à leur pays.

Remarquons d'abord que ce développement moral

résultait déjà, dans une certaine mesure, des moyens employés pour l'enseignement. En effet, une activité volontaire et constante dans sa diversité, la recherche de la vérité pour la vérité même, et non point pour quelque motif d'orgueil ou d'intérêt : voilà des conditions éminemment favorables à l'essor des plus nobles sentiments de l'âme, et à la suprématie de l'esprit sur la chair. Mais la méthode de Pestalozzi s'applique aussi d'une manière plus directe au développement du cœur de l'enfant; car en prenant toujours les bons sentiments pour mobiles, ce sont les bons sentiments qu'elle met en œuvre, qu'elle exerce, et par conséquent qu'elle accroît et fortifie. Ainsi, pour moraliser les enfants, Pestalozzi compte beaucoup moins sur les discours et les exhortations que sur la pratique même des vertus chrétiennes: la foi, l'amour, le support, le pardon, etc., pratique, à laquelle il veut qu'on habitue l'enfant dès le berceau, et en commençant par ces très petites choses, qui nous semblent insignifiantes, et qui n'en sont pas moins les commencements de la piété, de la moralité et de la sagesse.

L'influence de la méthode Pestalozzi sur le développement moral et religieux a été assez généralement méconnue; elle l'a été surtout par des hommes pieux, qui sentent la nécessité de l'Evangile pour la sanctification des âmes, mais qui, sous l'empire d'une funeste illusion, croient que l'exposition du dogme peut seule faire germer les sentiments chrétiens dans l'âme de la jeunesse, et qu'elle y suffit toujours. Pestalozzi avait dit : « L'éducation élémentaire peut seule régénérer et sauver la société. » « Non, répondent-ils, l'Evangile seul peut faire ce miracle. » Mais il n'y a là aucune contradiction.

La société ne se relève que par le relèvement des individus; et pour que l'Evangile relève les hommes, il faut non seulement qu'il les pénètre, mais encore

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

qu'il s'assimile à tout leur être, pour former leur conscience, pour être le principe de leurs sentiments, de leurs aspirations, de leur volonté.

La prédication de l'Evangile n'y suffit pas toujours : alors même qu'elle a touché les âmes, ses effets sont trop souvent passagers ; trop souvent d'ailleurs ils disparaissent avec la génération qui les avait éprouvés ; une phase d'incrédulité succède ordinairement à une phase de foi ; et ne voit-on pas chaque jour les enfants des chrétiens les plus fervents n'avoir de chrétien que le nom ? Voilà pourquoi l'Evangile est encore étranger au cœur de la plupart des hommes, dans les pays mêmes où il est prêché depuis des siècles.

Si parfois la vérité chrétienne peut saisir l'homme en un moment, et le saisir tout entier pour ne plus l'abandonner, ce n'est là qu'une rare exception. Il y faut en général une véritable éducation ; non pas cette éducation de mémoire, extérieure et superficielle, qui régnait partout avant Pestalozzi, mais celle qu'il a appelée l'*éducation élémentaire*, qui met en œuvre les sentiments et les facultés tout en leur donnant la direction, qui fait que l'enfant est l'artisan de son développement, en ce qu'il s'assimile réellement et la moralité et le savoir.

La philosophie du dix-huitième siècle proclamait l'homme originairement tout bon, mais gâté par la société. C'était dire que la société est mauvaise, bien qu'elle soit l'œuvre de l'homme qui est bon.

On a réagi contre cette déplorable erreur, en tombant dans l'erreur contraire. On a dit que l'homme était originairement tout mauvais, et qu'il n'y avait rien de bon à développer en lui ; puis, par une conséquence toute naturelle, on a condamné Pestalozzi parce qu'il considérait l'éducation comme un développement. Et pourtant, il est de toute évidence que s'il n'y avait dans l'âme de l'enfant aucune trace de bons sentiments,

ceux-ci n'auraient aucune prise sur lui ; il est incontestable que si les germes du bien n'existaient pas dans son cœur, l'œuvre de l'homme pour son éducation morale serait une impossibilité absolue.

Nous l'avons vu, Pestalozzi reconnaissait bien l'existence originelle du mal dans le cœur de l'homme ; mais il a eu le tort de laisser trop souvent cette vérité dans l'ombre quand il exposait sa doctrine. C'est qu'il était surtout frappé du trésor de bons sentiments dont il avait reconnu les germes, restés inertes mais encore vivants, dans les âmes les plus dégradées ; c'est que, pour intéresser ses contemporains à l'œuvre par laquelle il voulait régénérer et sauver les malheureux, il devait avant tout leur en montrer la possibilité.

Quelque but que se propose l'éducation, pour réussir il lui faut la *méthode*, c'est-à-dire une marche conforme à la loi naturelle du développement de l'homme.

Ainsi, quelle que puisse être la doctrine religieuse ou philosophique dans laquelle on veut élever les enfants, toujours faut-il prendre pour point de départ l'état de leur pensée et de leurs sentiments, selon cet axiome que « pour conduire quelqu'un, n'importe où, il faut d'abord aller le prendre où il est ; » toujours aussi faut-il développer leurs pouvoirs par l'exercice, et leur faire appliquer leurs forces à s'élever graduellement à la connaissance de la vérité et à la pratique du devoir.

Or, c'est là ce que veut Pestalozzi. Considérée en elle-même, sa méthode est indépendante de toutes les opinions dogmatiques des hommes ; et c'est pourquoi elle ne vieillira pas. En tout temps et en tout pays on pourra l'appliquer, non seulement aux pouvoirs du corps et de l'intelligence, mais aussi à l'élément divin qui se trouve dans l'âme humaine.

En consacrant sa vie à une réforme de l'éducation élémentaire, Pestalozzi ne voulait pas seulement tarir

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

les sources de la misère des individus, il voulait encore corriger des vices qui minaient l'état social européen, et qui menaçaient la civilisation d'une funeste catastrophe. Cette idée se fait jour dans la plupart de ses ouvrages ; nous ne rappellerons ici que les paroles presque prophétiques qu'il adressait à Mme Niederer en lui confiant son manuscrit sur les causes de la révolution française :

« Un jour, lorsque nos temps seront passés, lorsque après un demi-siècle une nouvelle génération nous aura remplacés, lorsque l'Europe sera tellement menacée par la répétition des mêmes fautes, par la misère croissante du peuple et par ses dures conséquences, que tous les appuis sociaux en seront ébranlés, alors, oh ! alors peut-être, on accueillera la leçon de mes expériences, et les plus éclairés en viendront enfin à comprendre que c'est seulement en ennoblissant les hommes qu'on peut mettre des limites à la misère et aux fermentations des peuples, ainsi qu'aux abus du despotisme de la part soit des princes soit des multitudes. »

Ce que Pestalozzi considérait comme la cause du mal n'était point tant l'absence d'instruction pour le peuple, qu'un mode vicieux d'enseignement qui endormait les facultés au lieu de les développer, et desséchait le cœur au lieu de l'ennoblir. Or c'est en général cette ancienne méthode qui a continué à prévaloir dans la remarquable extension que l'instruction populaire a prise, presque en tout pays, pendant le cours de ce siècle. Et voilà pourquoi cette grande diffusion de ce qu'on appelait les *lumières* n'a fait souvent qu'augmenter le mal social au lieu de le guérir.

Mais ce que Pestalozzi considérait comme le principal moyen de préserver notre civilisation de la crise redoutable qu'il prévoyait, c'était son *éducation élémentaire ;* nous devons donc essayer de faire voir comment cette éducation-là, généralement appliquée, pourrait

contribuer à changer les circonstances et à corriger les vices qui troublent aujourd'hui la société et qui menacent son avenir.

Premièrement, elle donnerait au cœur et à l'esprit la vraie liberté, celle qui est nécessaire pour user raisonnablement de toutes les autres. Car elle tendrait à rétablir dans chaque citoyen cette indépendance de développement et de caractère qui fait qu'on observe et qu'on juge par soi-même, sans se laisser absorber par le parti, par la secte, par la coterie, jusqu'à n'être plus qu'une unité dans la main des joueurs. On ne verrait plus la grande majorité des hommes ne croire, ne juger, ne se passionner que par la foi, les jugements, les passions de la masse, et suivre aveuglément l'impulsion donnée par les meneurs les plus habiles et les plus violents.

Puis cette instruction éducative, qui fait de l'enfant l'artisan de son savoir, lui donne à la fois le goût et la facilité d'apprendre par lui-même. Ainsi formé, le jeune homme aime à s'instruire, il est disposé à y employer ses loisirs, et il évite par là des tentations et des habitudes bien souvent funestes pour la société comme pour la famille.

Cette instruction, que chacun continue à acquérir par ses propres observations, par son propre jugement, soustrait les hommes à la tyrannie de ces opinions à la mode, de ces opinions du grand nombre qui s'imposent à certaines époques, quoiqu'elles renferment de dangereuses erreurs. Et ce n'est pas dans les sciences économiques seulement qu'on voit la foule adopter en aveugle de faux systèmes.

Aujourd'hui, l'engouement pour les sciences naturelles a remplacé le dédain inintelligent qu'elles inspiraient jadis au grand nombre ; ce sont elles qu'on appelle par excellence la *science*, comme s'il n'y en avait pas d'autre : l'autorité de cette science est presque

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

la seule qu'on reconnaisse encore, et souvent on l'invoque en dehors de son domaine. Aussi voyons-nous bien des gens persuadés que le progrès des sciences naturelles a condamné les sciences morales. N'est-il pas à croire que les hommes seraient moins exposés à une pareille confusion d'idées si leur savoir était le fruit de leurs facultés exercées dès l'enfance, s'il était une conquête de leur attention, de leur esprit d'observation et de leur jugement?

Un des plus grands dangers de notre époque démocratique, c'est la séparation dans l'éducation des diverses classes de la société. Les riches ont une éducation, les pauvres une autre. Les deux classes, suivant chacune leur voie, s'éloignent de plus en plus l'une de l'autre; chacune a ses habitudes et ses goûts, ses idées, ses sentiments et jusqu'à son langage; ainsi elles finissent par ne plus se comprendre; de là vient la défiance, quelquefois même l'hostilité. On conçoit combien ce mal serait atténué si tous les enfants pouvaient rester ensemble dans les mêmes écoles jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Car, à ce moment, ils auraient déjà un fonds commun d'idées, de connaissances et de langage, et déjà des relations durables pourraient s'être formées entre eux. Des écoles dans l'esprit de Pestalozzi rendraient possible cette éducation commune sans que les parents riches les plus exigeants eussent à en craindre aucun préjudice pour leurs enfants. Mais il y faudrait des instituteurs animés de cet esprit, puis une augmentation du nombre des classes primaires, qui se fera attendre encore, bien qu'on en sente généralement le besoin.

Il est une réforme plus facile à réaliser, et qui, quoique moins complète, exercerait cependant une heureuse influence contre ce triste antagonisme qui divise parfois les hommes appelés à des sphères d'activité différentes.

Aujourd'hui, les enfants destinés aux études classiques commencent à apprendre le latin à huit ou neuf ans; et dès ce moment ils sont, sinon entièrement séparés, du moins distingués de leurs camarades voués aux études industrielles seulement. Ils ont des leçons différentes, des devoirs différents, et ils sont plus ou moins portés à faire *bande à part*.

Cet état de choses est fâcheux pour la bonne harmonie et l'accord sympathique qu'il est si désirable de voir régner entre toutes les classes de la société; il a le grave inconvénient d'obliger les parents à décider de la carrière de leurs enfants avant le moment où ils pourraient juger de leurs goûts et de leurs aptitudes, et de lancer ainsi dans les études classiques des élèves qui n'y réussiront pas et resteront déclassés; il ferme au contraire les carrières lettrées à des jeunes gens qui à quatorze ans sont pleins de talent et de désir d'apprendre, mais pour lesquels il est trop tard: enfin il n'est pas moins nuisible au vrai succès des études.

Il y a bien longtemps déjà que Pestalozzi était frappé du temps et du pénible travail qu'on fait perdre aux enfants quand on veut leur enseigner le latin avant qu'ils possèdent leur langue maternelle par principes, c'est-à-dire avant qu'ils connaissent la grammaire, qui pour eux est un instrument nécessaire à l'intelligence d'une langue morte. Il voulait même que l'étude d'une langue étrangère vivante précédât celle du latin, et fût pour l'enfant un premier terme de comparaison grammaticale avec sa langue maternelle.

Ce système a été essayé cent fois en divers pays, même dans des établissements publics importants, comme à Berne, et constamment avec succès. Toujours les élèves qui ne commençaient les langues mortes qu'à treize ou quatorze ans ont fait des progrès si rapides, qu'en peu d'années ils avaient regagné tout

le temps qui semblait perdu pour cette étude, et qu'ils avaient employé bien plus utilement.

Pourtant cette réforme n'a pas encore été adoptée. Mais rien n'est plus difficile que de changer un système d'études depuis longtemps dans les mœurs et les habitudes des familles et des professeurs, et qui doit maintenir une certaine unité entre tous les collèges d'un pays. En effet, les livres, les méthodes, la marche qu'on suit avec des enfants qui ne savent encore rien, ne conviendraient plus à des jeunes gens déjà instruits et formés; puis le changement de système devrait s'opérer à la fois dans tous les collèges, afin que les élèves pussent passer de l'un à l'autre sans que leur travail fût arrêté. Et cependant, cette réforme serait si avantageuse sous tous les rapports, qu'on finira certainement par l'adopter [1].

Un des vices qui contribuent le plus à troubler la société actuelle, c'est l'orgueil sous toutes ses formes; c'est la vanité et l'ambition, l'esprit de rivalité et de domination, le désir de briller, de s'élever au-dessus des autres, de les surpasser en pouvoir et en richesse. Cette disposition, à laquelle notre mauvaise nature se livre si aisément, est chaque jour excitée dans les classes où l'on emploie les distinctions de rang et les distributions de prix pour stimuler l'activité des écoliers. Au lieu de se contenter de cette émulation naturelle qui, dans une école bien conduite, résulte de la nature même des choses et de la satisfaction de bien faire et de réussir, on met en œuvre des moyens tout factices pour faire naître, pour entretenir et pour fortifier une émulation malsaine et antichrétienne,

[1] Les enfants qui commencent trop tôt l'étude des langues mortes en prennent le dégoût et continuent rarement à les cultiver quand ils ont achevé leurs classes. C'est le contraire qui arrive pour ceux qui abordent cette étude dans de bonnes conditions d'âge et d'instruction.

un besoin de distinctions et d'honneurs, un esprit de rivalité auquel l'envie, le dépit, l'aversion même ne restent pas toujours étrangers.

Pestalozzi, dès ses premiers travaux, a condamné et proscrit ces moyens artificiels d'exciter une mauvaise émulation; mais il a fait mieux encore que de les condamner, il les a rendus superflus. Ses exercices élémentaires, par leur point de départ, par leur gradation et leur enchaînement, sont si bien à la portée des facultés, des goûts et des besoins de l'enfant, qu'il s'y livre avec plaisir, et que la satisfaction de sentir qu'il apprend, qu'il trouve, que ses forces s'augmentent, est pour lui le meilleur de tous les stimulants. Aussi, lorsqu'on instruit les enfants par la méthode élémentaire rationelle, on n'est plus tenté de prendre leur vanité pour mobile de leur application.

Voilà quelques-uns seulement des points de vue par lesquels la découverte du grand réformateur de l'éducation se présente à nous comme le principal élément de solution pour la question sociale qui s'impose à notre époque.

En résumé, l'œuvre durable de Pestalozzi, le bienfait qu'il a laissé à l'humanité, c'est sa philosophie appliquée à une méthode élémentaire d'éducation. Si nous avons réussi dans l'exposition qui précède, on sentira que cette méthode ne consiste pas dans tel ou tel procédé, et qu'on ne saurait en trouver un type parfait dans ce qui se faisait à Berthoud ou à Yverdon; on comprendra pourquoi Pestalozzi n'a jamais été parfaitement satisfait de ce qu'il avait édifié, pourquoi il a travaillé et cherché jusqu'à son dernier jour.

Il est mort à la peine, ce noble ami de tous les infortunés! En mourant, il a adressé un suprême appel à ceux qui pourraient faire plus et mieux qu'il n'avait fait et continuer après lui l'œuvre qu'il avait la douleur de laisser inachevée. Dans son humble modestie, il

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

semble avoir oublié qu'il a exécuté la tâche la plus difficile et la plus importante, qu'il a mis à nu les vices de son époque, qu'il a découvert les principes d'une salutaire réforme, et que pour l'accomplir il a ouvert la voie dans laquelle il n'y a plus qu'à marcher.

C'est aux vrais et chauds amis de l'humanité, à ceux qui, ayant saisi l'idée de Pestalozzi, se sentent inspirés de son esprit et de son cœur, c'est à eux de répondre à son appel, et de le suivre dans la carrière frayée par son dévouement. Aujourd'hui, la porte est grande ouverte, et le besoin est pressant.

APPENDICE

I

La collaboration littéraire de Niederer, et quelques écrits retrouvés de Pestalozzi.

Dans notre travail sur Pestalozzi, voulant étudier surtout l'évolution de sa pensée pendant sa longue carrière d'activité et de dévouement, nous avons cherché à écarter les influences étrangères qui vinrent momentanément en modifier la manifestation.

C'est pourquoi nous nous sommes abstenu de citer les ouvrages de Pestalozzi, imprimés de 1807 à 1811, et à la rédaction desquels Niederer eut une très grande part.

Et cependant ces écrits méritent d'être connus. S'ils ne sont pas toujours l'expression pure et vraie des idées du maître, ils donnent néanmoins des aperçus curieux sur ses appréciations et sur le travail de son esprit, à l'époque de la grande prospérité de son institut d'Yverdon.

Puis nous croyons que la partie de ces ouvrages qui doit être attribuée à Niederer n'est pas non plus sans importance. Les biographes de Pestalozzi n'ont point pardonné au docteur philosophe d'avoir mêlé son esprit et son style à l'esprit et au style de son maître; ce grief les a rendus injustes envers le plus éclairé des collaborateurs de Pestalozzi; il les a empêchés de reconnaître son mérite et la part très réelle qu'il a prise à l'élabora-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

semble avoir oublié qu'il a exécuté la tâche la plus difficile et la plus importante, qu'il a mis à nu les vices de son époque, qu'il a découvert les principes d'une salutaire réforme, et que pour l'accomplir il a ouvert la voie dans laquelle il n'y a plus qu'à marcher.

C'est aux vrais et chauds amis de l'humanité, à ceux qui, ayant saisi l'idée de Pestalozzi, se sentent inspirés de son esprit et de son cœur, c'est à eux de répondre à son appel, et de le suivre dans la carrière frayée par son dévouement. Aujourd'hui, la porte est grande ouverte, et le besoin est pressant.

APPENDICE

I

La collaboration littéraire de Niederer, et quelques écrits retrouvés de Pestalozzi.

Dans notre travail sur Pestalozzi, voulant étudier surtout l'évolution de sa pensée pendant sa longue carrière d'activité et de dévouement, nous avons cherché à écarter les influences étrangères qui vinrent momentanément en modifier la manifestation.

C'est pourquoi nous nous sommes abstenu de citer les ouvrages de Pestalozzi, imprimés de 1807 à 1811, et à la rédaction desquels Niederer eut une très grande part.

Et cependant ces écrits méritent d'être connus. S'ils ne sont pas toujours l'expression pure et vraie des idées du maître, ils donnent néanmoins des aperçus curieux sur ses appréciations et sur le travail de son esprit, à l'époque de la grande prospérité de son institut d'Yverdon.

Puis nous croyons que la partie de ces ouvrages qui doit être attribuée à Niederer n'est pas non plus sans importance. Les biographes de Pestalozzi n'ont point pardonné au docteur philosophe d'avoir mêlé son esprit et son style à l'esprit et au style de son maître; ce grief les a rendus injustes envers le plus éclairé des collaborateurs de Pestalozzi; il les a empêchés de reconnaître son mérite et la part très réelle qu'il a prise à l'élabora-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tion de *la méthode*. Il nous semble qu'on doit à sa mémoire de ne point laisser dans l'oubli une collaboration littéraire à laquelle il s'est livré avec une entière abnégation personnelle.

C'est ainsi qu'en a jugé M. Seyffarth, lorsqu'en 1873 il a publié, en appendice à sa grande édition des œuvres de Pestalozzi, deux volumes renfermant les ouvrages écrits par Niederer et d'autres collaborateurs du maître.

Nous avons vu que Pestalozzi avait confié à Krusi et à Buss, dès son séjour à Berthoud, et plus tard à Schmid, la rédaction de ce qu'il appelait ses *livres élémentaires;* c'étaient le *Livre des mères* et les *Exercices sur les nombres et les formes*. Dans ce travail les auteurs ne firent que suivre à la lettre les instructions de leur maître; en sorte qu'on ne peut guère leur reprocher la monotonie et l'extrême prolixité qui rendirent ces livres impossibles à employer dans les écoles, malgré l'excellence du principe dont ils n'étaient qu'une maladroite application. Aussi n'avons-nous pas à nous en occuper davantage.

Il n'en est pas de même de la collaboration de Niederer. Celui-ci, dès sa jeunesse, avait adopté avec enthousiasme les idées de Pestalozzi sur l'éducation; mais son esprit généralisateur, avide de formules philosophiques, avait soumis ses idées à une nouvelle élaboration pour leur donner la forme, l'expression scientifique qui leur manquait à ses yeux.

Pestalozzi, avec sa confiance enfantine et sa modeste défiance de lui-même, laissait retoucher ses manuscrits par le docteur et les livrait à l'impression, bien qu'il ne fût pas toujours parfaitement satisfait de l'interprétation qui avait été donnée à sa pensée. Ce ne fut que plus tard, lorsque sous l'influence de Schmid il s'occupa de l'édition Cotta de ses œuvres, qu'il fut tenté de répudier une partie de ce que Niederer lui avait fait dire, ainsi qu'on le voit par les notes qu'il ajouta lors de la réimpression des écrits que nous allons examiner.

Le premier, dans l'ordre de leur publication, est intitulé : *Sur les principes et le plan d'un journal annoncé en l'année 1807*. Il nous apprend que, déjà pendant son

séjour à Berthoud, Pestalozzi avait entrepris un *Journal pour l'éducation*, dont le premier cahier seul parut chez H. Græf, à Leipzig; il explique les circonstances qui ont interrompu cette publication; il annonce la reprise de ce projet et il expose ce que sera le nouveau journal. C'est sans doute celui qui fut publié à Yverdon, de 1807 à 1811, sous le titre de : *Ecrit hebdomadaire pour l'éducation de l'homme.*

Dans cet opuscule de 22 pages, on ne parle de Pestalozzi qu'à la troisième personne; les idées et le style montrent bien d'ailleurs qu'il est l'ouvrage de Niederer. Le docteur, pour montrer la nécessité du journal annoncé, constate que la doctrine de Pestalozzi est généralement mal comprise, et il en donne deux raisons principales.

La première, c'est le système artificiel d'enseignement depuis longtemps en usage; il a rendu fort difficile aux contemporains de saisir et de trouver naturelle une marche qui est presque le contre-pied de ce qu'ils ont toujours fait. Ils avaient l'habitude de poursuivre des connaissances superficielles, plus apparentes que solides, et ils les demandent encore à la nouvelle méthode, qui ne peut pas les donner; parfois même ils la louent pour des résultats qu'elle devrait désavouer, et ce ne sont que ses défaillances qu'ils admirent en elle.

La seconde raison qui empêche de bien comprendre la nouvelle doctrine, c'est la manière dont elle a été exposée et mise en pratique par son fondateur et par ses aides. Il n'a pas été donné à Pestalozzi, il n'était pas dans les goûts et les habitudes de sa personnalité, d'élaborer une exposition générale et logique de son idée; il ne l'a produite que d'une manière fragmentaire et incomplète. Quant à ses applications à l'enseignement, elles sont encore peu avancées, et n'ont pas toutes également réussi; elles réclament beaucoup de temps et de travail. Les livres élémentaires n'ont point ce qu'il faudrait pour leur réussite : ils donnent bien la série des exercices, mais non pas les principes qui doivent diriger le maître; ils ne lui expliquent pas quels doivent être son rôle et sa position vis-à-vis des écoliers.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ce sont bien là les appréciations de Niederer; et sa critique ne manque pas de justesse. N'est-il pas surprenant que Pestalozzi l'ait publiée sous son propre nom?

C'est pour combler ces diverses lacunes, c'est pour donner au monde une intelligence plus claire et plus complète de la nouvelle doctrine, que l'auteur de cet opuscule estime indispensable la publication d'un journal; il en donne le programme, et il invite tous les amis du progrès de l'éducation à concourir à sa rédaction.

Une seconde publication de 1807 a pour titre: *Coup d'œil sur mes vues et mes essais en éducation.* Cet opuscule fut d'abord imprimé dans le *Journal pour l'éducation*, puis, sans changement notable, dans l'édition de Cotta. Il présente un caractère tout différent du premier; il est bien de Pestalozzi, et la retouche de Niederer ne s'y aperçoit pas.

Cet écrit tient tout ce que promet son titre: c'est une histoire abrégée, d'abord de cette pensée de Pestalozzi qui part de sa commisération pour les pauvres et aboutit à son plan de réforme éducative, puis des diverses entreprises par lesquelles il a successivement essayé de le réaliser. Ici Pestalozzi démontre clairement, et avec une grande force, que les maux et les dangers de la société ont pour principale cause la misère morale et intellectuelle des hommes en général, et que le seul moyen de salut pour la civilisation moderne est dans la réalisation de son *idée de l'éducation élémentaire.*

Parvenu, dans son récit, à l'époque de la splendeur de l'institut d'Yverdon, Pestalozzi en reconnaît et en déplore la complète insuffisance comme démonstration pratique de la vérité de sa doctrine; c'est une école de petits enfants pauvres qu'il voudrait surtout avoir, et il ne désespère pas de pouvoir la fonder à côté de l'institut.

Viennent ensuite les citations d'un ouvrage auquel Pestalozzi travaillait alors (en 1807), et qui n'a jamais été publié. Il était destiné à remplacer les livres écrits à Berthoud et particulièrement *Wie Gertrud ihre Kinder lehrt*, en les complétant par les expériences faites et par les progrès réalisés depuis leur publication. L'auteur l'écrivait sous la forme de lettres à un ami, et il donne

des extraits des lettres 3e, 4e, 5e, 6e, 7e et 8e. A en juger par ces extraits, le manuscrit était déjà fort avancé, et très intéressant. Nous regrettons de ne pouvoir en rendre compte ici, mais nous recommandons particulièrement la septième et la huitième lettres à ceux qui lisent l'allemand.

Les 64 pages du *Coup d'œil* présentent bien quelques longueurs et quelques répétitions, cependant elles mériteraient d'être traduites en français; elles donnent une idée juste et assez complète des vues et de l'œuvre de l'auteur.

Une troisième publication de la même époque a pour titre: *Rapport aux parents et au public sur l'état et l'organisation de l'institut Pestalozzi en l'année 1807.* En quarante-neuf pages elle fait connaître l'établissement d'Yverdon sous tous ses rapports essentiels. Bien que les traits de ce tableau soient en général parfaitement vrais, le coloris en est un peu flatté; parfois même on y met ce qu'on voudrait faire, plutôt que ce qu'on a fait réellement. Aussi cet écrit a-t-il été réfuté par les adversaires de la nouvelle méthode, auxquels il fournissait des armes dont ils ont abusé. Ce fut la cause première de cette longue polémique qui a été si fâcheuse pour l'institut.

On n'ignore pas que c'était Niederer surtout qui voyait tout en beau à Yverdon et qui s'efforçait toujours de rassurer Pestalozzi, quand celui-ci était mécontent de son œuvre. Ce sont bien les illusions de Niederer qui s'étalent dans le *Rapport aux parents*, et Pestalozzi lui-même en a été frappé, comme on le voit par les notes ajoutées à la seconde édition, en 1823. Nous donnons ici la traduction de deux de ces notes:

1° A la page 4: « Ce qui est dit ici n'est en général qu'un effet des grandes illusions que nous avions à cette époque, et qui, entretenues par d'heureuses circonstances extérieures, nous faisaient voir les choses comme nous aurions voulu qu'elles fussent, et comme nous pensions qu'elles devaient être, d'après nos principes, notre volonté et nos efforts. »

2° A la page 24: « Dans ce passage, comme dans plu-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sieurs autres, je ne m'exprime pas précisément selon la simplicité primitive de mes propres vues sur l'éducation, mais plutôt selon des idées philosophiques qui m'étaient étrangères, qui n'avaient pas mûri dans mon esprit, et que je ne comprenais pas bien. Malgré toutes nos bonnes intentions, ces idées avaient troublé la tête à plusieurs membres de ma maison comme à moi; elles me firent dévier de ma voie, et furent la cause cachée des malheurs de mon établissement. »

Les trois opuscules dont nous venons de parler ont été réunis par Pestalozzi dans le onzième volume de l'édition Cotta, pages 1 à 192, sous le titre général de : *Vues et expériences sur l'idée de l'éducation élémentaire, accompagnées de notices et de fragments propres à faire connaître la marche et l'histoire des entreprises de ma vie.*

Ils y sont précédés d'une préface dont nous traduisons le passage suivant à propos de l'*annonce d'un journal :*

« Cet écrit ne doit pas être considéré comme donnant proprement ma pensée personnelle, mais plutôt comme l'expression des vues des amis qui étaient alors réunis autour de moi. La présomption et l'incompréhensible illusion qui nous faisaient alors méconnaître les limites de nos forces et de nos moyens doivent d'autant plus intéresser le public, que ces rêves fantastiques ont été la première et la principale cause de tout le malheur, de tout l'abaissement, de toutes les douleurs qui ont atteint ma personne, ma famille et ma maison, et qui ont mis mon œuvre à deux doigts de sa perte. »

Le discours prononcé par Pestalozzi à la réunion de la société des amis de l'éducation, à Lenzbourg, en 1809, a été imprimé peu de temps après dans l'*Ecrit hebdomadaire*, mais il avait été remanié et considérablement augmenté par Niederer. Lorsqu'en 1821 Pestalozzi l'inséra dans le huitième volume de ses œuvres, édition Cotta, il le raccourcit beaucoup et néanmoins il lui laissa une étendue de cent quatre-vingt-sept pages; mais il y fit une préface qui commence ainsi :

« Ce discours, qui diffère d'une manière marquée de celui que j'ai réellement prononcé à Lenzbourg, et qui porte visiblement l'empreinte d'une influence étrangère

que je subissais alors, laisse bien voir l'esprit qui dominait au milieu de nous à cette époque. Nous étions entraînés par un désir prématuré d'expliquer toute notre doctrine, toute notre œuvre, en lui donnant pour fondement un principe philosophique qui en dominât toutes les parties et tous les développements; et nous perdions de vue tous les défauts, toutes les lacunes que présentait encore notre expérience pratique. »

Cette déclaration ne nous permet pas de considérer comme la pure expression de la pensée de Pestalozzi le discours de Lenzbourg tel que nous le possédons aujourd'hui. Cet écrit nous expose bien plutôt l'idée que Niederer se faisait de la doctrine de Pestalozzi, mais il n'en est pas moins curieux et utile à consulter.

Il commence par rappeler les faux jugements qui ont été portés sur la méthode et sur l'institut, et qui ont rendu nécessaire l'examen officiel que Pestalozzi vient de demander à la diète suisse; puis il invite tous les amis de l'éducation à venir voir et juger par eux-mêmes. Mais comme on ne peut bien apprécier ce qui se fait à Yverdon sans connaître le principe fondamental de la méthode et l'ensemble de ses applications, Pestalozzi veut exposer son système d'une manière générale, aussi claire et aussi complète que possible.

Après ces préliminaires, le discours aborde l'exposé de la méthode, il la caractérise en disant qu'elle est *élémentaire, organique et génétique;* puis il développe longuement ces trois points de vue.

Une analyse complète de ce discours nous entraînerait trop loin, et nous obligerait à répéter ce que nous avons dit ailleurs.

Le dix-huitième et dernier volume de la collection Seyffarth contient d'abord des extraits de l'*Ecrit hebdomadaire pour l'éducation;* puis l'ouvrage de Niederer intitulé : *L'entreprise de Pestalozzi dans ses rapports avec l'éducation de notre temps,* et les principaux éléments de la longue et triste polémique qui suivit l'ins-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

pection officielle de l'institut d'Yverdon, en 1809. On y trouve encore divers opuscules de Pestalozzi, que l'auteur avait laissés inédits, et dont il avait confié à Niederer les manuscrits, qui sont aujourd'hui entre les mains de Mme Zehender-Stadlin, à Zurich.

Ce sont :

I. — *Pestalozzi peint par lui-même.*

Note adressée au doyen Ith, quand il était chargé d'examiner l'institut de Berthoud.

II. — *Les époques.*

Aperçu historique au point de vue social et politique, se rattachant au livre des *Recherches sur la marche de la nature dans le développement du genre humain.*

III. — *Education religieuse, coup d'œil sur le Christ et sa doctrine.*

Ici Pestalozzi établit la concordance de ses vues avec les enseignements du Sauveur.

IV. — *La méthode.*

Sous ce titre, nous trouvons ici le mémoire présenté en 1800 par Pestalozzi à la société des amis de l'éducation, mémoire dont nous avons rendu compte, et qui manquait en son lieu dans la collection Seyffarth.

V. — *Discours de Pestalozzi à sa maison, au 1er janvier 1816.*

Dans ce discours, on voit le cœur du vieillard partagé entre la douleur d'avoir perdu la femme qui avait toujours été son bon ange, et la joie de voir son œuvre sauvée ; ce dernier sentiment n'était, hélas ! que l'effet d'une illusion ; il s'exagérait sans doute la valeur et la portée des réformes opérées par Schmid depuis son retour. En même temps la prévision d'une mort prochaine donnait essor à ses sentiments religieux, et il s'écriait :

« Frères et amis ! c'est la voix de Dieu, qui me dit : On va creuser ta fosse ; tu vas y descendre ; tes amis t'y mettront comme ils y ont mis la compagne de ta vie ; tu vas entrer dans l'éternel repos, à la vue de ta maison, à la vue des hommes et des enfants qui sont les tiens et que tu laisseras. — Je me vois couché dans ma fosse ; je me vois entré dans l'éternité, contemplant Dieu, le priant en vérité et en sainteté. — Mais je me réveille. J'ai vu ma destinée ; elle n'est pas dans l'œuvre passagère de cette vie terrestre ; elle est pureté et innocence ; elle est la force de dévouement d'une vie fidèle, pour le service de Dieu et de l'humanité ; elle est l'imitation de Jésus-Christ, par la foi en lui, le Crucifié, et pour la gloire de Dieu le Père. »

VI. — *Discours de Pestalozzi à sa maison, au 1er janvier 1817.*

Ici, le vieillard examine son passé : Il a entrepris une œuvre disproportionnée à ses forces ; elle n'a pu réussir que par le secours de Dieu ; elle est restée faible et incomplète, parce que chacun n'y a pas mis tout ce qu'il devait y mettre pour attirer la bénédiction de Dieu. Pestalozzi du moins n'a pas fait tout ce qu'il aurait dû faire, et voilà pourquoi ses soixante et onze ans n'ont pas suffi. Il n'y a plus un moment à perdre ; il ne faut pas que la nouvelle année soit comme les précédentes ; il ne faut pas qu'elle retrouve le vieil homme, mais un homme renouvelé, dépouillé de ses erreurs, de ses faiblesses, de ses négligences, régénéré par l'amour de Dieu et la foi en Jésus-Christ. Puis il ajoute :

« Que dois-je faire pour être un nouvel homme dans cette nouvelle année ? pour achever, pour assurer, pour purifier et pour sanctifier l'œuvre de ma courte vie sur la terre ?

» Je me demande ce qu'était réellement le but de ma vie, l'œuvre qui s'était emparée de moi, si bien que je ne trouvais aucun repos lorsque je ne la poursuivais pas. Et une voix intérieure me dit que c'était le besoin d'affranchir l'humanité de la domination sensuelle de sa nature animale, de l'élever au-dessus de la vue de ce monde, de l'élever à une vue claire et divine de l'essence spirituelle de notre être.... Mais que suis-je pour oser mettre la main à la solution de ce problème ? Ah ! je suis comme un enfant qui admire le firmament, qui

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

croit qu'il pourrait mettre le soleil sur sa tête, prendre de ses mains la lune par les cornes, et se faire des étoiles une couronne pour son front....

» Ce que je veux, ce que je cherche, ce qui est saint, invariable et éternel dans le but de ma vie, ce n'est pas mon affaire, c'est l'affaire de Dieu, c'est l'affaire de l'humanité. Que suis-je ? que sommes-nous tous pour cette œuvre? un rien, qui passe avec l'heure présente, comme l'insecte qui ne vit qu'un jour.

» Mais si notre œuvre doit s'écrouler dans son apparition extérieure, ce n'est pas l'affaire de Dieu, ce n'est pas l'affaire de l'humanité qui disparaîtra. Ce sera seulement le marteau, ce sera seulement une pierre, ce sera seulement un grain de sable qui tombera de l'édifice de Dieu, où nous aurons voulu follement et maladroitement le fixer. »

II

Liste des ouvrages de Pestalozzi dans l'ordre de leur composition [1].

1765. Agis.

1776. Prière adressée aux amis et bienfaiteurs de l'humanité de vouloir bien soutenir un établissement destiné à donner de l'éducation et du travail aux enfants pauvres de la campagne.

1777. Trois lettres sur l'éducation des enfants pauvres. — Fragment sur l'histoire de la portion la plus dégradée de l'humanité. Appel à la charité pour la relever.

1778. Notice sur l'institut d'éducation des enfants pauvres à Neuhof.

1780. La soirée d'un ermite.

1781. Léonard et Gertrude, premier volume. — Mémoire sur les lois somptuaires.

1782. Christophe et Elise. — Feuille suisse, journal hebdomadaire, 2 vol. — * Instruction des enfants dans la chambre d'habitation. Inachevé et laissé inédit ; ne se trouve que dans les *Pestalozzische Blaetter*, 2 vol. publiés par Niederer à Aix-la-Chappelle, 1828 et 1829.

1783. Léonard et Gertrude, 2e vol. — Sur la législation et l'infanticide.

1785. Léonard et Gertrude, 3e vol.

1787. Léonard et Gertrude, 4e vol.

[1] Les ouvrages marqués d'un * sont les seuls de cette liste qui ne se trouvent pas dans la nouvelle édition des œuvres de Pestalozzi publiée par M. Seyffarth.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
UANL
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

1792. Sur les causes de la révolution française. Laissé inédit.

1797. Fables, 2 vol. — Recherches sur la marche de la nature dans le développement du genre humain.

1798. Brochures politiques sur la révolution de Suisse, savoir : Un mot aux conseils législatifs de l'Helvétie. — Sur les dîmes. — Réveille-toi, peuple. — A ma patrie. — Au peuple de l'Helvétie. — Appel aux habitants des anciens cantons démocratiques. — Sur l'état actuel et l'avenir de l'humanité.

1799. Lettre à Gessner sur l'œuvre de Stans.

1800. Mémoire présenté à la société des amis de l'éducation. Laissé inédit; ne se trouve que dans les *Pestalozzische Blaetter*, de Niederer, Aix-la-Chapelle; 1828-1829, et au 18me et dernier volume de l'édition Seyffarth.

1801. Instruction pour enseigner à épeler et à lire. — Comment Gertrude instruit ses enfants. — Les époques, aperçu historique au point de vue social et politique. Se trouve au 18me volume de Seyffarth. — Education religieuse, coup d'œil sur le Christ et sa doctrine. Se trouve au 18me volume de Seyffarth.

1802. Vues relatives aux objets sur lesquels les législateurs de la Suisse doivent particulièrement diriger leur attention. — Pestalozzi peint par lui-même, note adressée au doyen Ith. Se trouve au 18me volume de Seyffarth.

1803. * Le livre des mères, écrit en grande partie par Krusi. — * Exercices intuitifs sur les nombres, rédigé par Krusi et Buss. — * Exercices intuitifs sur les formes et grandeurs, rédigé par Krusi et Buss. — Le maître d'école naturel. Laissé inédit.

1807. Sur les principes et le plan d'un journal annoncé en 1807. Rédigé par Niederer. — Coup d'œil sur mes vues et mes essais en éducation. Légèrement retouché par Niederer. — Rapport aux parents et au public sur l'institut d'éducation d'Yverdon. Rédigé par Niederer.

1807 à 1811. * Ecrit hebdomadaire pour l'éducation, 3 vol., écrits en grande partie par Niederer et quelques autres collaborateurs.

1808 à 1818. Discours à ma maison.

1809. Discours prononcé à la réunion de la société des amis de l'éducation à Lenzbourg. Retouché et augmenté par Niederer.

1813. Lettre à M. Delbruck, conseiller intime à Berlin.

1815. A l'innocence, au sérieux et à la noblesse d'âme de mon temps et de ma patrie.

1820. Un mot sur mes travaux pédagogiques et sur l'organisation de mon institut en l'année 1820. — Exercices élémentaires pratiques sur les nombres. Rédigé par Schmid. — Exercices élémentaires pratiques sur les formes et les grandeurs. Rédigé par Schmid.

1820 à 1826. Œuvres de Pestalozzi, édition Cotta, Stuttgard, 15 vol.

1822. Vues sur l'industrie, l'éducation et la politique, dans leurs rapports avec nos circonstances avant et après la révolution.

1826. Le chant du cygne. — Mes destinées comme chef d'institut à Berthoud et à Yverdon. — Discours prononcé comme président de la société helvétique, le 26 avril 1826.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

III

Livres à consulter sur Pestalozzi.

1801. *Der deutsche Merkur.* (Articles de Wieland.)
1802. *Amtlicher Bericht über die Pestalozzische Anstalt in Burgdorf*, von J. Ith, etc. Bern.
1803. *Pestalozzi, seine Lehrart und seine Anstalt*, von A. Soyaux. Berlin. — *Pestalozzi's Methode und ihre Anwendung in der Volksschule*, von F. H. E. Schwartz. Bremen. — *Ueber Pestalozzi's Lehrart, Akademie der Wissenschaften*, von Fischer. Berlin. — *Bemerkungen gegen Pestalozzi's Unterrichtsmethode*, von J. N. Steinmüller. Zürich.
1804. *Pestalozzi's Idee eines A B C der Anschauung, untersucht und wissenschaftlich ausgeführt*, von J. F. Herbart. Göttingen. — *Briefe aus Burgdorf über Pestalozzi*, von A. Grüner. Hamburg. — *Darstellung und Prüfung der Pestalozzischen Methode in Burgdorf*, von Passavant. Lemgo. — *Historische Denkwürdigkeiten der helvetischen Staatsumwälzung*, von Zschokke. — *Kritik der Pestalozzischen Methode*, von Johansen. Jena und Leipzig. — *Beleuchtung der Pestalozzischen Grosssprechereien*. Erfurt.
1805. *Exposé de la méthode élémentaire de Pestalozzi*, par D. Alex. Chavannes. Vevey. — *Bericht an Sr Maj. den König von Preussen über das Pestalozzische Institut in Burgdorf*, von C. Witte. Leipzig. — *Geist der Pestalozzischen Methode*, von Ewald. Bremen. — *Einige Grundregeln der Erziehungskunst nach Pestalozzi*, von Plamann. Halle.
1806. *Briefe aus Münchenbuchsee über Pestalozzi und seine Elementarbildungsmethode*, von Türck. (2 vol.) Leipzig. — *Aufsätze für und gegen die Pestalozzische Unterrichtsmethode.*
1807. *Reise nach der Schweiz.* Torlitz, Copenhagen und Leipzig.
1809. *Pädagogische Mittheilungen*, von Kimly. Berlin. — *Ueber die Pestalozzische Lehrmethode*, von Süsskind. Stuttgard.

1810. *Rapport sur l'institut de M. Pestalozzi à Yverdon*, par le père Girard. Fribourg. — *Erfahrungen und Ansichten*, von Jos. Schmid. Heidelberg. — *Prüfung des Werthes der Pestalozzischen Methode*, von d'Autel. Stuttgard. — *Ueber das Wesentliche der von Pestalozzi, etc.*, von Hagen. Erlangen. — *Pestalozzi, Hauptmomente seiner Methode*, von Lehmann. Königsberg. — *Geist und Vorschritte der Pestalozzischen Bildungsmethode*, von Ewald. Mannheim. — *Briefe aus einer Reise durch Süddeutschland, die Schweiz, etc.*, von Kessler. Leipzig. — *Ueber Pestalozzi's Grundsätze und Methoden*, von Aug. Herm. Niemeyer. — *Kurze und fassliche Darstellung der Pestalozzischen Methode.* Stuttgard.
1811. *Das Pestalozzische Institut an das Publikum.* (Ouvrage de Niederer avec préface de Pestalozzi.) Yverdon. — *Ueber die Verbesserung des Elementarschulwesens in Preussen*, von Neumann. Potsdam.
1812. *Précis sur l'institut d'Yverdon*, par M.-A. Jullien. (Broch.) Milan. — *Esprit de la méthode Pestalozzi*, par M.-A. Jullien. (2 vol.) Milan. — *Versuch einer Metakritik der Weltverbesserung, oder ein Wort über Pestalozzi und Pestalozzismus.* Ulm. — *Ueber die Schrift Pestalozzi's: Unternehmungen, etc.*, von J. H. Bremi. Zürich.
1812-1813. *Pestalozzi's Unternehmungen im Verhältniss zur Zeitkultur*, von J. Niederer. (2 vol.) Stuttgard.
1813. *Ueber Pestalozzi's Grundidee der Erziehung und Methode*, von Ladomus. Heidelberg. — *De l'Allemagne*, par Mme de Staël. — *Selbstschau*, von H. Zschokke.
1814. *Mittheilungen über Pestalozzi's Eigenthümlichkeit, Leben und Erziehungsanstalten*, von Henning (in Harnisch Schulrath).
1815. *Plan d'organisation pour les écoles primaires*, par F. Cuvier. Paris.
1818. *Der Kunstgeist, etc., oder Pestalozzi und seine Widersacher*, von Kniewel. Berlin.
1822. *Wahrheit und Irrthum*, von Jos. Schmid. — *Wie Herr Jos. Schmid die Pestalozzische Anstalt leitet*, von Jer. Meyer. Stuttgard.
1826. *Beitrag zur Biographie Heinrich Pestalozzi's und zur Beleuchtung seiner neuesten Schrift: Meine Lebensschicksale*, von Ed. Biber. St. Gallen.
1827. *Fellenberg's Klage über Pestalozzi.* Karlsruhe. — *Notice sur Pestalozzi*, par Mme Adèle du Thon. Genève. — *Notice sur Pestalozzi*, par Ch. Monnard, dans la *Revue encyclopédique* de Paris.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

1828-1829. *Histoire de la Suisse, continuation de Müller*, par Ch. Monnard. — *Erinnerungen an Vater Pestalozzi*, von E. Fröhlich. Brugg. — *Pestalozzische Blätter*, von J. Niederer. (2 vol.) Aix-la-Chapelle.

1829. *Vaterlehren, ein Vermächtniss von Pestalozzi an seine Zöglinge*, von H. Krüsi. Trogen.

1830. *Pädagogische Rede über Pestalozzi, etc.*, von Nägeli. Zürich.

1833. *Der dreimonatliche Bildungskurs*, von E. Fellenberg. Bern.

1834. *Pestalozzi's inedirte Briefe und letzte Schicksale*, von Fellenberg. Bern.

1837. *Kurze Skizze meines pädagogischen Lebens*, von J. Ramsauer. Oldenbourg.

1838. *Pestalozzi's Leistungen im Erziehungsfache*, von Heussler. Basel.

1840. *Erinnerungen aus meinem pädagogischen Leben und Wirken*, von H. Krüsi. Stuttgard.

1841. *Geschichte der Pädagogik*, von Dr K. Schmid. — *Denkschrift auf G. H. L. Nicolovius*. Bonn.

1843. *Pestalozzi*, von Dr Bandlin. Schaffhausen. — *Notice sur la vie de Pestalozzi*, par R. de Guimps, dans le Journal d'Yverdon.

1845. Diesterweg, Kalisch, Massmann, *Die Feier des hundertjährigen Geburtstags Pestalozzi's*. Berlin. — *Heinrich Pestalozzi*, von Diesterweg. Berlin. — *Niederer's Briefe an Tobler, 1797-1803*. Genf. — *Pestalozzi's Idee der Menschenbildung*. Nürnberg. — *Pestalozzi's Anstrengungen*, von Abs. Kalberstadt. — *Pestalozzi's Leben, Wollen und Wirken*, von Appel. Frankfurt.

1846. *Pestalozzische Blätter*, von Ramsauer und Zahn. Elberfeld und Moers. — *Erinnerungen aus meinem Leben bei Pestalozzi*, von Ackermann. Frankfurt. — *Heinrich Pestalozzi, etc.*, von K. J. Blochmann. Leipzig. — *Die wichtigeren Grundsätze von Pestalozzi*, von Probst. Liestal. — *Pestalozziana*, aus dem Januarheft : *La Minerva*. — *Erinnerungen an H. Pestalozzi*, von Elditt. Königsberg. — *Vorträge an der Pestalozzischen Feier*, von Heussler, Lehmann, etc. Basel. — *Der Geist von Vater Pestalozzi*, von Dr Bandlin. Zürich. — *Schulchronik*, von Zahn. N° 1. — *Pestalozzi, der Revolutionnär*, von Bauer, sein Zögling. Charlottenburg. — *Heinrich Pestalozzi*, von Burgwardt. Altona. — *Pestalozzi's Leben und Ansichten*, von Christoffel. Zürich. — *Ein Wort zur Erinnerung an den hundertjährigen Geburtstag Pestalozzi's*, von Collmann. Kassel. — *Rückblick auf Pestalozzi, etc.*, von Kortum. Heidelberg. — *Ein Wort über Pestalozzi und seine unsterblichen Verdienste*,

von Diesterweg. Berlin. — *Mittheilungen über Pestalozzi*, von Kröger. Hamburg. — *Heinrich Pestalozzi*, von Lueger. Hamburg. — *Pestalozzi. Rede zur Festfeier*, von Rosenkranz. Königsberg. — *Pestalozzi's Verhältniss zum modernen Leben*, von Scheuenstuhl. Ansbach. — *Rede bei der Säkularfeier Pestalozzi's*, von Thaulow. Kiel. — *Vorschlag zu einem Denkmal Pestalozzi's*, von Weiss. Merseburg. — *Pestalozzi, sein Leben und Wirken*, von der Schulsynode. Zürich. — *Pestalozzi's Idee der Wohnstube*, Vortrag zu Winterthur. Zürich. — *Die Feier des Pestalozzitages vor deutschen Frauen*. Berlin. — *Rede bei der Gedächtnissfeier Pestalozzi's*, von Hottinger. Zürich. — *Rede bei der Pestalozzifeier*, von Heer. Zürich. — *Pestalozzifeier in Dresden*. Leipzig. — *Pestalozzifeier in Hamburg*. Hamburg. — *Pestalozzifeier in Plauen*. Plauen. — *Pestalozzifeier in Bernburg*. Bernburg.

1847. *Pestalozzi und sein Neuhof*, von Jos. Schmid. — *Pestalozzi*, von Bagge. Frankfurt.

1850. *Etudes sur la vie et les travaux de Pestalozzi*, ouvrage couronné par l'institut de France, par Th. Pompée. Paris.

1851. *Pestalozzi und Rousseau*, von Zoller. Frankfurt.

1853. *Biographie de H. Pestalozzi*, par Mlle Chavannes. Lausanne.

1854. *Franke, Rousseau und Pestalozzi*, von Kramer. Berlin.

1855. *Dinter und Pestalozzi*. Schulblatt Brandenburg, von Palmer. Brandenburg. — *Erinnerungen aus meinem Schulleben*, von Lange. Potsdam.

1857. *Geschichte der Pädagogik*, von Raumer. Stuttgard. — *Pestalozzi, sa vie, sa méthode et ses principes*, par J. Paroz. Berne.

1859. *Heinrich Pestalozzi und Anna Schulthess*, von Mörikofer. Zürcher Taschenbuch. Zürich.

1861. *Heinrich Pestalozzi*, von Roack. Leipzig. — *Die schweizerische Litteratur des 18. Jahrhunderts*, von Mörikofer. Leipzig.

1863. *J. H. Pestalozzi*, von Schenkel. Heidelberg.

1864. *Karl Ritter, ein Lebensbild, etc.*, von Kramer. Halle.

1865. *Mein Lebensmorgen*, von Harnisch. Berlin.

1868. *Zur Biographie Heinrich Pestalozzi's*, von alt Seminardirektor Morf, Waisenvater in Winterthur (I. Band). Winterthur. — *Histoire universelle de la pédagogie*, par J. Paroz. Paris. — *Pestalozzi und der Pestalozzi-Verein*, von Aurich.

1869. *Pestalozzi*, von Harweck. Halle. — *Heinrich Pestalozzi, ein Lebensbild*, von Alberti. Berlin.

1870. *Das Wesen der Pestalozzischen Methode als Grundlage einer christlichen Erziehung*, von Heer. Zürich. — *Pestalozzi in Leipzig, Festrede*. In den Leipziger Blättern für Päda-

gogik. 3 Heft. Leipzig. — *Heinrich Pestalozzi*, von Ferd. Schmidt. Berlin, H. Kastner.

1871. *Der Pädagog H. Pestalozzi*, von G. v. Zezschwitz, Erlangen.

1871-1872. *Pädagogische Reisebriefe*, von Seyffarth. (Preussisches Schulblatt.) Berlin.

1872. *J. H. Pestalozzi*, von Seyffarth. Berlin. — *Souvenirs de L. Vullemin.* Lausanne. — *Pestalozzi's sämmtliche Werke gesichtet, vervollständigt und mit erläuternden Einleitungen versehen*, von Seyffarth, (16 vol.) Brandenburg.

1873. *Pestalozzi*, par F. Bordier, ancien pasteur. Neuchâtel. — *Pestalozzi's sämmtliche Werke*, Nachträge von L. W. Seyffarth. Brandenburg, 2 vol. — *Rousseau und Pestalozzi.* Zwei Vorträge von Karl Schneider. Bromberg. — *Pestalozzi's Antheil an der Erneuerung des deutschen Volkes* Vortragvon J. Wiesinger, Pfarrer. Kissingen.

1875. *Pestalozzi. Idee und Macht der menschlichen Entwickelung*, von Josephine Zehnder-Stadlin. Gotha. — *Pestalozzi, the influence of his principles and pratice on elementary education*, of Jos. Payne. London.

1876. *Johannes von Muralt*, von Hermann Dalton. Wiesbaden. — *Pestalozzi. Notizie della sua vita e delle sue opere*, di G. Curti. Bellinzona.

1877. *Comenius und Pestalozzi als Begründer der Volksschule*, von H. Hoffmeister. Berlin. — *The School.* (Série d'articles.)

1878. *Pestalozzi und seine Aussaat*, von G. Heer. Glarus. — *Heinrich Pestalozzi.* Ein Lebensbild, von Ferd. Schmidt. Berlin.

1879. *Die sozial-politischen Grundlagen der Pädagogik Pestalozzis.* Beilage zum Jahresbericht über die Realschule in Strassburg, von G. Köhler. — *Das Wesen der pestalozzischen Methode*, von J. Justus Heer. Zurich. — *Pestalozzi und Fellenberg*, von O. Hunziker. Langensalza.

1880. *Pestalozzi*, par l'abbé Crampon. (Extrait du *Contemporain.*) Paris. — *Pestalozzi, der schweizerische Jugendfreund und Volksbildner*, von R. Roth. Leipzig. — *Pestalozziblätter.* Herausgegeben von der Kommission des Pestalozzistübchen in Zurich. (Continue à paraître.) — J. Ramsauer, *Kurze Skizze meines pädagogischen Lebens.* Mit Vorwort von Zezschwitz. Oldenburg. — *Das Christenthum Pestalozzis*, von H. Debes. Gotha.

1881. *Die Grundgedanken von Pestalozzi und Frœbel*, von F. Beust. Zurich. — *Erinnerungen an Vater Pestalozzi*, von Em. Fröhlich. (*Pädagogische Blätter von Kehr*, N° 3.) — *Briefwechsel zwischen Pestalozzi und dem Minister Zinzendorf*, 1783-1790. (Pädagogium von Dittes, 3e année.)

1882. *Die Pädagogik Joh. H. Pestalozzis in wortgetreuen Auszügen aus seinen Werken*, von A. Vogel. Bernburg. — *Ein Erziehungs-Haus im Geiste Pestalozzis und Frœbels*, von Bertha Meyer. Zurich.— *Lienhard und Gertrude.* Neue Volks- und Jubiläumsausgabe. Zurich. — *Pestalozzi* par Guillaume. (Dans le dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire publié sous la direction de F. Buisson.) Paris.

1883. *Erziehungs und Unterrichtsplan der ersten Lehranstalt im Schlosse zu Münchenbuchsee*, von H. Morf. Winterthur.

1884. *Jakob Heussi*, Erinnerungen aus dessen Leben, von A. Dühr. Leipzig.

1885. *Joh. H. Pestalozzi.* Ein pädagogisches Volksbuch, von Ed. Wiessner. Bernburg. — *Rousseau und Pestalozzi*, von O. Hunziker. Basel. — *Zur Biographie Pestalozzis*, von H. Morf. II. & III. Band. Winterthur.

1886. *Pestalozzi, élève de J.-J. Rousseau*, par F. Hérisson. Paris. — *Systematische Darstellung der Pädagogik Pestalozzis*, von A. Vogel. Potsdam.

1887. *Einige Blätter aus Pestalozzis Lebens- und Leidensgeschichte*, von H. Morf. Langensalza. — *Das Leben des Pädagogen Heinrich Pestalozzi*, von H. P. H. Grünfeld. Schleswig. — *Joseph Schmid*, von H. Morf. Winterthur. — *Biographie Pestalozzis*, von F. Man. (In den ausgewählten Schriften Pestalozzis.) Langensalza.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

NOUVEAU LIVRE DES MÈRES

OU

l'instruction éducative de la première enfance

PAR

ROGER DE GUIMPS

1 vol. in-12.— Prix : 2 fr. 75.

En vente chez le même éditeur.

TABLE

		Pages
PRÉFACE		V
CHAP. I.	Pestalozzi enfant	1
CHAP. II.	Pestalozzi étudiant	10
CHAP. III.	Pestalozzi agriculteur	27
CHAP. IV.	Comment Pestalozzi élevait son enfant	46
CHAP. V.	Pestalozzi sauveur des mendiants à Neuhof	65
CHAP. VI.	Pestalozzi écrivain	92
CHAP. VII.	La doctrine de Pestalozzi avant 1798	147
CHAP. VIII.	Pestalozzi père des orphelins à Stans	158
CHAP. IX.	Pestalozzi maître d'école à Berthoud	216
CHAP. X.	Krusi, premier collaborateur de Pestalozzi	239
CHAP. XI.	Pestalozzi chef d'institut à Berthoud	253
CHAP. XII.	Les livres et la méthode de Pestalozzi à Berthoud	283
CHAP. XIII.	Les premières années à Yverdon	312
CHAP. XIV.	Décadence de l'institut d'Yverdon	342
CHAP. XV.	Agonie de l'institut d'Yverdon	399
CHAP. XVI.	Dernières années de Pestalozzi	447
CHAP. XVII.	Les derniers écrits de Pestalozzi	459

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Pages

CHAP. XVIII. Souvenirs personnels de l'auteur. 483
CHAP. XIX. La religion de Pestalozzi. 497
CHAP. XX. La philosophie de Pestalozzi. 506
CHAP. XXI. La méthode élémentaire de Pestalozzi . . . 513

APPENDICE

I. La collaboration littéraire de Niederer 531
II. Liste des ouvrages de Pestalozzi. 541
III. Livres à consulter sur Pestalozzi. 544

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

